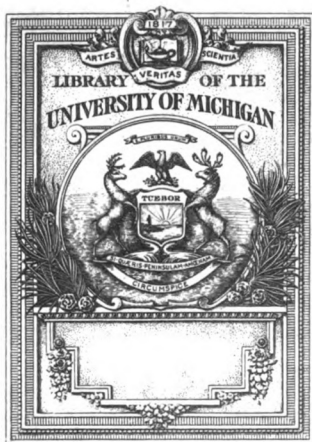


B 358652 DUPL



869.99

R174

GASTON RAYNAUD

MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE ROMANE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1913

74

869.99
R274

MELANGES
DE
PHILOLOGIE ROMANE

869.99
R 274



Heliog Dujardin

Phot. Pierre Petit

GASTON RAYNAUD

1850-1911



GASTON RAYNAUD



MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE ROMANE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5



1913

Rem. H. B.
1904
10. 10. 1904
14-17-1904

AVANT-PROPOS

On a pensé que le meilleur moyen de faire atteindre son but à ce livre, composé pour honorer la mémoire de Gaston Raynaud, était de le rendre aussi utile que possible aux travailleurs. L'activité scientifique de G. Raynaud s'est exercée en des sens très divers ; mais, à considérer son œuvre de romainiste, elle a été dirigée principalement vers l'histoire de deux grands genres, les contes et romans, la poésie lyrique. Le présent recueil comprend trois parties : la première contient des dissertations et textes divers ; les deux suivantes, formées aussi d'études et de textes, et consacrées l'une à la littérature narrative (dits, contes, fableaux, romans), l'autre à la poésie lyrique, groupent une série d'opuscules, qui serviront de complément aux grandes publications de Raynaud relatives à ce double domaine. Les articles, à l'intérieur de chacune des divisions, se présentent en général dans l'ordre où ils ont d'abord paru.

Les différentes publications de l'auteur ont été reproduites ici sans que rien y soit modifié, bien que beaucoup d'entre elles n'eussent plus aujourd'hui satisfait son goût ; et c'est ainsi, par exemple, qu'il avait en vue une nouvelle édition des *Congés* de Jean Bodel, qui eût annulé la première. Il n'est pas douteux, en particulier, qu'il aurait profondément remanié son étude historique, fondée, pour une bonne part, sur ce *Registre* de la Confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras dont M. Guesnon n'a fait connaître que plus tard le véritable caractère. Il convient d'en avertir, et chacun saura ce que cette circonstance doit lui imposer de réserve au moment de juger.

On trouvera, en tête de chaque article, un renvoi à la Bibliographie qui est placée au début du volume, et, au numéro correspondant de cette Bibliographie, l'indication, quand il y a lieu, des principaux travaux consacrés par la critique à l'article en question.

Une note succincte, mise à la fin du livre, contient les quelques indications bibliographiques complémentaires que l'on a cru indispensable de donner.

GASTON RAYNAUD

Gaston-Charles Raynaud est né à Paris le 14 avril 1850. Bachelier ès lettres et ès sciences, licencié en droit, il suivit, de 1870 à 1875, les cours de l'École des chartes et ceux de l'École des hautes études. Secrétaire adjoint de la Commission du catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, il entra à la Bibliothèque nationale en 1876, fut chargé de différentes missions, à Charleville (1876), à Venise, à Turin, Modène, Rome et Vienne (1879), et quitta la Bibliothèque en 1889, avec le titre de bibliothécaire honoraire. Dès 1881, commence son rôle dans les nombreuses sociétés auxquelles il prêta si généreusement son concours : il est nommé, cette année-là, correspondant du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. En 1890, il entre comme membre dans le comité de la Société de l'histoire du protestantisme français ; il devient, la même année, membre du comité de publication de la France protestante, membre du conseil de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, et administrateur de la Société des anciens textes français. En 1894, il est nommé membre du conseil de la Société de l'histoire de France. Puis, successivement, il est élu vice-président de la Société de l'École des chartes en 1898, et président en 1899 ; vice-président de la Société de l'histoire de France en 1905 et 1906, et président en 1907 ; enfin membre du Comité des travaux historiques en 1907. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1911.

Gaston Raynaud est mort le 28 juillet 1911. M. Eugène Lelong, président de la Société de l'École des chartes, a prononcé à ses obsèques le discours suivant :

MESSIEURS,

J'ai à m'acquitter d'un devoir qui m'est particulièrement douloureux, celui d'adresser, au nom de la Société de l'École des chartes, le suprême adieu à un camarade de promotion, à un ami qui, suivant le cours régulier des choses, aurait dû me survivre et qu'un coup foudroyant vient de ravir à notre affection.

Gaston Raynaud était né à Paris le 14 avril 1850. Au sortir du lycée Louis-le-Grand et de l'École de droit, ses goûts studieux le dirigèrent vers l'École des chartes. Il vint s'y inscrire au mois de

novembre 1870 et suivit, durant ce terrible hiver 1870-1871, quelques leçons bien vite interrompues par les événements tragiques qui dispersèrent professeurs et élèves : au 18 mars, les cours furent suspendus, et c'est seulement à la rentrée de novembre 1871 que Raynaud vint reprendre sa place dans les rangs des nouveaux élèves, les derniers qui soient entrés à l'École sous le régime de la porte ouverte. Il s'y montra élève assidu et laborieux, particulièrement intéressé par l'enseignement, si nouveau pour nous, de la philologie romane. Au mois de janvier 1875, il obtenait, avec huit autres camarades, le diplôme d'archiviste-paléographe, le cinquième d'une promotion déjà bien réduite, dont les deux premiers, Bourbon et Vayssière, entrés tous les deux dans le service des archives départementales, sont morts prématurément ; dont un autre, Barthélemy Terrat, classé hors rang comme appartenant à une promotion antérieure et qui a si brillamment marqué dans l'enseignement du droit, nous a été enlevé au début de cette année, qu'attriste pour la seconde fois le deuil qui nous réunit ici.

Dès l'École, Gaston Raynaud s'orienta nettement vers la philologie. Il avait choisi comme sujet de thèse l'étude du dialecte picard dans le Ponthieu aux XIII^e et XIV^e siècles. Ce travail fut favorablement apprécié par deux juges sévères autant que bons connaisseurs en ces matières délicates, M. de Wailly et M. Paul Meyer : ils y signalèrent une analyse très fine des phénomènes phonétiques et des règles grammaticales. Publiée l'année suivante dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, l'étude sur le dialecte du Ponthieu mérita à son auteur, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la quatrième mention au concours des Antiquités de la France.

En ces temps déjà lointains et que je serais tenté de qualifier d'héroïques, les élèves de l'École des chartes ne craignaient pas de risquer des thèses de philologie et d'histoire littéraire. La même année qui voyait se produire la thèse de Raynaud sur le picard enregistrait la thèse de Léon Clédât sur Bertrand de Born et celle de Jacques Normand sur une chanson de geste, *Aiol*. Clédât et Raynaud devaient demeurer fidèles aux études de leur jeunesse ; le poète délicat que nous goûtons en Jacques Normand s'en détacha assez vite. Il voulut cependant, avant de s'engager dans la voie plus moderne où il devait trouver les succès que vous

savez, payer sa dette à l'École des chartes et à l'érudition. Il s'associa Gaston Raynaud, — avec Clédat, le meilleur philologue de la promotion, — pour la refonte de sa thèse sur Aiol, et c'est sous les noms réunis des deux amis que l'édition de la chanson d'Aiol, précédée d'une importante introduction sur les sources et les destinées du poème, prit place, en 1877, dans la collection de la Société des anciens textes français que venaient de fonder Gaston Paris, Paul Meyer et James de Rothschild. Cette publication fut récompensée par l'Académie des inscriptions d'une partie du prix Delalande-Guérineau. Deux ans plus tard, Raynaud complétait cette édition par celle de la chanson d'*Élie de Saint Gille*, œuvre ou plutôt *rifacimento* du trouvère à qui nous devons le remaniement, qui seul nous est parvenu, de la seconde partie d'Aiol.

En 1876, Gaston Raynaud était entré au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il y resta près de quatorze ans, et lorsque, en 1889, il quitta la Bibliothèque pour se livrer plus librement à ses travaux préférés, il demeura attaché par les liens de l'honorariat au grand établissement où il avait conquis l'estime et les sympathies de tous. Durant son passage à la Bibliothèque, il a publié le catalogue des manuscrits italiens non décrits par Marsand, celui des manuscrits anglais et un inventaire sommaire des dépêches des ambassadeurs vénitiens dont les copies sont conservées au Département des manuscrits. C'est également pendant son séjour à la Bibliothèque qu'il a élaboré, en deux volumes parus en 1884, cette *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e et XIV^e siècles*, qui comprend la description de tous les manuscrits connus de chansonniers, la table des pièces, classées par ordre alphabétique des rimes, et la liste des trouvères, travail méritoire qui sera la base de ce futur *Corpus* de notre poésie lyrique du moyen âge que quelques élèves de Gaston Paris avaient mis en train, il y a une quinzaine d'années, à sa conférence de l'École des hautes études et que la mort du maître et celle du principal ouvrier de l'entreprise, César Boser, sont venues si vite interrompre.

Rendu à sa pleine liberté d'érudit, Gaston Raynaud se consacra, avec un dévouement et un désintéressement sans bornes, aux sociétés qui se proposent la mise au jour des textes de notre histoire nationale et de notre vieille littérature. Toutes ces sociétés ont contracté à son égard une dette de reconnaissance, mais si les

circonstances ne tenaient en ce moment éloigné le président de la Société des anciens textes français, notre ami M. Morel-Fatio, il tiendrait à dire — et je le dis en son nom — qu'il n'en est aucune qui lui doive plus de gratitude. Raynaud venait de donner à cette Société *Aiol* et *Élie de Saint Gille* lorsque la mort lui enleva, en la personne du très galant homme que fut le marquis de Queux de Saint-Hilaire, tout à la fois son administrateur et l'éditeur de l'œuvre considérable du meilleur poète du xiv^e siècle, Eustache Deschamps. Raynaud accepta la double succession de l'éditeur et de l'administrateur. Il acheva, de 1889 à 1903, l'édition de Deschamps, interrompue au sixième volume : il conduisit à bon terme cette publication par l'impression de cinq autres volumes, dont le dernier est consacré à une histoire approfondie de la vie et de l'œuvre du poète. A cette publication, la plus considérable qu'ait fait paraître jusqu'ici la Société des anciens textes, Raynaud ajouta, en 1889, l'édition de *Rondeaux et autres poésies du xv^e siècle*, œuvre d'une quarantaine d'auteurs, quelques-uns introduits pour la première fois dans notre histoire littéraire et soigneusement annotés par lui, comme il l'avait fait pour Deschamps, au moyen de documents originaux et de mémoires du temps. Il donnait enfin, en 1905, à la même Société le *Livre des Cent ballades* de Jean le Seneschal, sorte de code poétique de l'amour courtois et chevaleresque de la fin du xiv^e siècle. Je ne dirai rien du *Chansonnier Saint-Germain*, puisque, malheureusement, la reproduction phototypique de ce célèbre manuscrit a seule paru et que le texte critique que Raynaud devait en donner avec M. Paul Meyer n'a pas vu le jour.

A ces services d'ordre scientifique rendus à la Société des anciens textes, Gaston Raynaud en ajouta d'autres d'un ordre plus modeste. Il voulut bien accepter la tâche ingrate, mais utile entre toutes, de veiller, en qualité d'administrateur, aux intérêts matériels de la Société, au soin de ses collections, à l'exacte distribution des volumes aux associés. Il y a, dit-on, des ministres des Finances qui trouvent que leurs collègues dépensent trop. A la Société des anciens textes, c'est un reproche que notre ministre des Finances n'a jamais été tenté d'adresser à notre ministre de l'Intérieur. Il s'étonnait plutôt, pour s'en réjouir, que des mandats de dépenses dûment autorisées ne fussent jamais présentés à sa caisse.

D'autres sociétés que celle des anciens textes français ont eu recours aux bons offices de Gaston Raynaud. Il a édité pour la Société de l'Orient latin des textes importants : en 1882, en collaboration avec Michelant, les *Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre sainte, rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles* ; en 1887, les *Gestes des Chiprois*, recueil de chroniques françaises écrites en Orient aux XIII^e et XIV^e siècles, œuvre de Gérard de Montréal et de ce Philippe de Navarre, que Gaston Paris devait, quelques années plus tard, identifier si heureusement avec un italien, le lombard Philippe de Novare.

A la Société de l'histoire de France, Raynaud a fait pour Froissart ce qu'à celle des anciens textes il avait fait pour Eustache Deschamps. Véritable providence des publications en détresse, il est venu d'abord au secours de Siméon Luce en éditant, en 1888, le texte et les variantes du tome huitième, dont Luce publiait parallèlement les sommaires et le riche commentaire historique ; puis, après la mort de Luce, survenue, si soudainement aussi, en 1892, il a fait paraître, de 1894 à 1899, avec le concours de Spont, trois autres volumes. Pourquoi faut-il que le désir, peut-être un peu imprudemment exprimé, de voir paraître plus rapidement la suite de l'édition ait privé la Société de l'histoire de France d'une collaboration qui maintenait l'édition de l'œuvre de notre grand chroniqueur à la hauteur à laquelle l'avaient portée la scrupuleuse patience et la puissance d'investigation de Siméon Luce ?

Les travaux publiés pour les trois sociétés que je viens de nommer ne représentent qu'une partie de l'activité scientifique de Gaston Raynaud. Je ne saurais songer à énumérer ici tant d'articles ingénieux et instructifs parus dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans le *Cabinet historique*, dans la *Romania*, ailleurs encore, par ce connaisseur délicat de notre ancienne littérature, particulièrement de celle des XIV^e et XV^e siècles, dans laquelle, il faut bien le reconnaître, tout n'est pas de premier ni même de second ordre. Mais je dois, pour achever tout au moins l'esquisse de cette activité, rappeler le recueil, en deux volumes, des *Motets français*, honoré en 1884 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres du prix La Grange ; la grande publication, en six volumes, entreprise en 1872 par notre commun maître, Anatole de Montaiglon, du *Recueil général des fabliaux*

des XIII^e et XIV^e siècles, à laquelle Raynaud a prêté son concours à partir du tome second jusqu'au dernier, paru en 1890; enfin, sous la direction de Gaston Paris, qui eut toujours Raynaud en grande amitié et en particulière estime, l'édition, en 1878, des 34.574 vers du grand mystère de la *Passion*, d'Arnoul Gréban, l'œuvre la plus considérable de notre ancienne littérature dramatique. Comment pourrais-je enfin ne pas rappeler sans émotion qu'une collection de classiques français du moyen âge, entreprise, il y a quelques mois, à la librairie Champion, sous la direction de M. Mario Roques, ne compte encore que deux petits volumes, que le premier, le touchant roman de la *Chastelaine de Vergi*, est signé de Gaston Raynaud et que le second est le *Villon* d'Auguste Longnon? Longnon, Raynaud! si dramatiquement unis aujourd'hui dans la mort comme ils l'étaient dans la vie, et au frontispice même de cette collection, par leur commun amour des vieilles lettres françaises et de notre histoire nationale, par leur zèle commun

Pur remembrer des ancessurs
Les diz e les faiz e les murs.

Le labeur persévérant que j'ai essayé de vous faire connaître aurait peut-être mérité à notre ami plus d'honneurs qu'il n'en a obtenus. Avec un moindre bagage scientifique et un peu plus d'ambition, il eût pu siéger dans quelqu'un de ces aréopages de la science décorés du nom d'Académies. Du moins ne lui a-t-il manqué aucun de ces honneurs plus modestes et moins courus, témoignages de sympathies désintéressées. Aux Anciens textes, il a été, pendant vingt ans, à côté de notre dévoué trésorier, M. Émile Picot, de notre cher secrétaire, son maître et son ami, M. Paul Meyer, une de nos chevilles ouvrières. Il a été président de la Société de l'École des chartes en 1899, de la Société de l'histoire de France en 1907. Il a été appelé, il y a quatre ans, par le suffrage de ses pairs, ratifié par M. le Ministre de l'Instruction publique, à prendre place à la section d'histoire et de philologie du Comité des travaux historiques. Il y a deux jours enfin, le gouvernement de la République lui décernait un honneur auquel applaudissaient de grand cœur les plus sceptiques en matière de distinctions honorifiques, honneur suprême qu'il a à peine connu et dont l'insigne n'a pu, hélas! être déposé que sur un cercueil.

Ce qui restera, -- ce qui importe qu'il survive à ces honneurs aujourd'hui évanouis, -- c'est, dans le cœur de ceux qui ont connu Gaston Raynaud, qui l'ont aimé, le souvenir d'un homme loyal, modeste, désintéressé, serviable entre tous, d'un bon travailleur qui ne s'est point cru dispensé de travailler parce que sa journée était payée d'avance.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX ORIGINAUX

DE

GASTON RAYNAUD

1. Thèse pour la licence en droit : Droit romain, *De hereditatis petitione* ; Droit civil français, *De l'absence*. Paris, Pichon, 1873 ; in-8° de 56 p.
 2. Les assonances du Roland (*Romania*, t. III, 1874, p. 290-1).
 3. Etude sur le dialecte picard dans le Ponthieu d'après les chartes des XIII^e et XIV^e siècles (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXVI, 1875, p. 193-243, et t. XXXVII, 1876, p. 5-34 et p. 317-57).
Voir P. Meyer, dans *Transactions of the philological Society*, 1875-6, p. 128 ; — G. Paris, dans *Romania*, t. VI (1877), p. 614 ; — F. Neumann, dans *Leaer Literaturzeitung*, 1878, p. 162.
 4. Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles. Paris, Librairie des bibliophiles (Jouaust) ; in-8°. T. II, 1877, 360 p. ; t. III, 1878, 437 p. ; t. IV, 1888, 338 p. ; t. V, 1883, 415 p. ; t. VI, 1890, 394 p.
Le tome I publié par A. de Montaiglon.
 5. Aiol, chanson de geste, publiée d'après le manuscrit unique de Paris (*Société des anciens textes français*, 1877 ; in-8° de LXVII-350 p.).
En collaboration avec J. Normand.
 6. Note sur un chansonnier du XVIII^e siècle conservé à la Bibliothèque d'Utrecht (*Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1877, p. 114-5 ; — addition (*ibid.*, 1879, p. 97-8).
 7. Deux jeux-partis inédits d'Adam de la Halle (*Romania*, t. VI, 1877, p. 590-3).
Voir A. B[oucherie], dans *Revue des langues romanes*, t. XIII (1878), p. 100 ; — Gröber, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. II (1878), p. 351.
 8. Le Mystère de la Passion, d'Arnoul Greban. Paris, Vieweg, 1878 ; gr. in-8° de LI-471 p.
En collaboration avec G. Paris.
 9. Le Dit de Jean le Rigolé (*Romania*, t. VII, 1878, p. 596-9).
Voir A. B[oucherie], dans *Revue des langues romanes*, t. XV (1879), p. 142.
-

1. Pour les travaux réimprimés dans le présent recueil, nous indiquons, en note, à leur place dans la Bibliographie, les principaux des articles que la critique leur a consacrés.

10. Inventaire sommaire des dépêches des ambassadeurs vénitiens relatives à la France, déposées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (*Cabinet historique*, t. XXIV, 1878, Catalogues, p. 259-66) ; — complément (*ibid.*, t. XXV, 1879, Catalogues, p. 216-7).
11. Notice sur René Macé et ses œuvres (*Cabinet historique*, t. XXIV, 1878, Documents, p. 144-54).
12. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, t. V, 1879, in-4°. Manuscrits de Charleville : Avertissement, p. 539-44 ; Tables [du volume], p. 679-754.
Raynaud a, en outre, revu sur les mss. les épreuves du catalogue des mss. de Charleville dressé par J. Quicherat.
13. Rigot ; à tire-larigot = à tire le rigot (*Romania*, t. VIII, 1879, p. 100-1).
Voir E. Koschwitz, dans *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, t. I (1879), p. 119 ; — A. Boucherie, dans *Revue des langues romanes*, t. XVI (1879), p. 78.
14. Un testament marseillais en 1316 (*Romania*, t. VIII, 1879, p. 103-7).
15. Le chansonnier Clairambault de la Bibliothèque nationale (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XL, 1879, p. 48-67).
16. Voyage de Charles-Quint par la France, poème historique de René Macé, publié avec introduction, notes et variantes. Paris ; Picard, 1879 ; pet. in-8° de xxxvi-93 p.
17. Dans *La France protestante*, 2^e édition publiée sous la direction de H. Bordier, t. II (1879), col. 406-17 : Béroalde de Verville [sauf la bibliographie] ; col. 1097-1101 : Bourdillon ; t. III (1882), col. 1082-85 : Chaponneau.
18. Elie de Saint-Gille, chanson de geste, publiée avec introduction, glossaire et index (*Société des anciens textes français*, 1879 [1881] ; in-8° de lxiii-205 p.).
19. Les Congés de Jean Bodel, publiés avec introduction et glossaire (*Romania*, t. IX, 1880, p. 217-47).
Voir G. Gröber, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. IV (1880), p. 477 ; — O. Schultz, *ibid.*, t. VI (1882), p. 387 ; — A. Boucherie, dans *Revue des langues romanes*, t. XIX (1881), p. 47.
20. Les Chansons de Jean Bretel (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLI, 1880, p. 195-214).
Voir A. Boucherie, dans *Revue des langues romanes*, t. XVIII (1880), p. 195.
21. Inventaire des manuscrits italiens de la Bibliothèque nationale qui ne figurent pas dans le catalogue de Marsand (*Cabinet historique*, t. XXVII, 1881, Catalogues, p. 133-64 et p. 225-343).
22. Prix des vivres durant le siège de Paris en 1590 [en italien] (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. VIII, 1881, p. 145-8).
23. Le ju de le capete Martinet (*Romania*, t. X, 1881, p. 319-32).
Voir G. Gröber, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VI (1882), p. 482 ; — A. Boucherie, dans *Revue des langues romanes*, t. XXI (1882), p. 202.

24. Recueil de motets français des XII^e et XIII^e siècles. Paris, Champion. T. I, 1881, gr. in-16 de xxvi-332 p. ; t. II, 1883, xviii-479 p. (Tomes I et II de la *Bibliothèque française du moyen âge*).
25. Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre sainte rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles (*Société de l'Orient latin*, 1882 ; in-8^o de xxxiii-283 p.).
En collaboration avec H. Michelant.
26. Jean Moniot de Paris, trouvère du XIII^e siècle (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. IX, 1882, p. 133-44).
Voir [Fr. Neumann], dans *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, déc. 1882 ; — [E. Monaci], dans *Giornale di filologia romanza*, t. IV, p. 227 ; — [G. Paris], dans *Romania*, t. XII (1883), p. 144.
27. Le miracle de Sardenai (*Romania*, t. XI, 1882, p. 519-37) ; — article complémentaire (*ibid.*, t. XIV, 1885, p. 82-93).
Voir Paul Peeters, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXV (1906), p. 137 : *La Légende de Saïdnaia*.
28. Des avocas, De la jument au deable, De Luque la maudite, trois dits tirés d'un nouveau manuscrit de fableaux (*Romania*, t. XII, 1883, p. 209-29).
Voir G. Ebeling, *Zur Berliner Fableauxhandschrift (Abhandlungen Herrn prof. dr. A. Tobler... dargebracht*, p. 321).
29. Catalogue des manuscrits anglais de la Bibliothèque nationale (*Cabinet historique*, t. XXIX, 1883, p. 573-98).
30. Bibliographie des chansonniers français des XIII^e et XIV^e siècles. Paris, Vieweg, 1884 ; 2 vol. in-8^o de xiii-252 et xviii-249 p.
31. Annales de Terre sainte [1095-1291] (*Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 427).
En collaboration avec Reinhold Röhrich.
32. Table décennale du *Bulletin de la Société des anciens textes français* (t. X, 1884, p. 85-102 ; t. XX, 1894, p. 67-94 ; t. XXX, 1904, p. 101-130).
33. Le clerc de Voudoi (*Romania*, t. XIV, 1885, p. 278-9).
34. Nouvelle charte de la Pais aus Englois [1299] (*Romania*, t. XIV, 1885, p. 279-80).
35. Les manuscrits de Chastiemusart (Notes fournies à A. Tobler, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. IX, 1885, p. 328).
36. Paris en 1596, vu par un Italien (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. XII, 1885, p. 164-70).
37. Poème moralisé sur les propriétés des choses (*Romania*, t. XIV, 1885, p. 442-84).
Voir, pour un vers, *Romania*, t. XVI (1887), p. 155.
38. Un nouveau Dit des femmes, [publié pour le mariage de Julien Havet et de Marguerite-Marie de Saint-Georges, le 17 mars 1886]. Paris, 1886 ; in-18 de 15 p.
39. Album paléographique publié, avec des notices explicatives, par la Société de

- l'École des chartes. Paris, Quantin, 1887, in-plano. Pl. 27 : Fragment d'un poème dévot (Bibl. nat., ms. lat. 2297) ; Quatre Livres des Rois (Bibl. Maz., ms. T. 170) ; — pl. 41 : Bible en français (Bibl. nat., ms. fr. 5707) ; Information des princes (Bibl. nat., ms. fr. 1950) ; Miroir historial (Bibl. nat., ms. fr. 312).
40. Les Gestes des Chiprois (*Société de l'Orient latin*, 1887 [1889] ; in-8° de xxviii-393 p.).
41. Notice du manuscrit 57 de la Bibliothèque municipale de Rodez (*Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1887, p. 77-82).
42. Chroniques de J. Froissart (*Société de l'histoire de France*). Texte et variantes du t. VIII, 1888. T. IX, 1894, lxxvii-365 p. ; t. X, 1897, lxxviii-401 p. ; t. XI, 1899, lxxvii-483 p.
Les tomes I-VII publiés par Siméon Luce, et les tomes IX-XI avec la collaboration de H. Spont.
43. Oudart Boschot, rédacteur de l'Inventaire de la librairie du Louvre en 1411 (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. XV, 1888, p. 79-81).
44. Rondeaux et autres poésies du xve siècle, publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale (*Société des anciens textes français*, 1889 ; in-8° de lxxv-176 p.).
45. La Mesnie Hellequin (*Études romanes dédiées à G. Paris*, p. 51-68).
Voir Suchier, dans *Literaturblatt für germanische und romanische Sprachen*, 1891, p. 271 ; — G. Paris, dans *Romania*, t. XXII (1893), p. 138 ; — Tobler, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. LXXXVI (1890), p. 443.
46. Note sur la devise de la ville de Doullens (*L'Aubie*, 19 sept. 1891).
47. Œuvres complètes d'Eustache Deschamps, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale (*Société des anciens textes français* ; t. VII, 1891, in-8° de 381 p. ; t. VIII, 1893, 362 p. ; t. IX, 1894, 397 p. ; t. X, 1901, xciv-255 p. ; t. XI, 1903, 379 p.).
Les six premiers volumes ont été publiés par le marquis de Queux de Saint-Hilaire.
48. La Chastelaine de Vergi, poème du xiii^e siècle (*Romania*, t. XXI, 1892, p. 145-193).
Texte pris pour base par Miss Alice Kemp-Welch dans son édition-traduction, publiée avec notes de L. Brandin, Paris-Londres, 1903. — Pour additions à la bibliographie, voir *Studj romanzi*, t. I (1903), p. 134. Cf. ci-dessous, n° 64.
49. Le chansonnier français de Saint-Germain-des-Prés (Bibl. nat., fr. 20050).
Reproduction phototypique (*Société des anciens textes français*, t. I, 1892 ; in-8° de 11 p. et 173 feuillets).
En collaboration avec M. P. Meyer.
50. Théodore de Bèze grammairien (*Bulletin historique et littéraire de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. XLII, 1893, p. 57-62).
51. Le dit du cheval à vendre, publié d'après un manuscrit de Chantilly

(*Romania*, t. XXIV, 1895, p. 446-51) ; deuxième rédaction : Le dit du hardi cheval (*ibid.*, t. XXXII, 1903, p. 586-7).

Voir une nouvelle édition du poème par P. Meyer, dans *Romania*, t. XLI (1912), p. 90.

52. Une édition de Froissart projetée par Christophe Plantin (1563-1565). (*Mélanges Julien Havet*, 1895, p. 515-9).

53. Eustache Deschamps et Bertrand Du Guesclin (*Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*, 1896, p. 369-73).

54. L'Advocacie Nostre-Dame et la Chapelerie Nostre-Dame de Baiex, poème normand du xiv^e siècle (*Académie des Bibliophiles*, 1896 ; in-12 de VIII-135 p.).

Texte publié par A. de Montaiglon (1869) ; introduction de G. Raynaud.

55. Le Dit des outils de l'hostel (*Romania*, t. XXVIII, 1899, p. 49-60).

Voir L. Constans, dans *Revue des langues romanes*, t. XLII (1899), p. 381 ; — G. Gröber, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXIV (1900), p. 149 ; — Delboulle, dans *Revue critique*, t. LXVI (1899), p. 61.

56. La Complainte de Paris en 1436 (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. XXVII, 1900, p. 36-41).

57. Un nouveau manuscrit du *Petit Jean de Saintre* (*Romania*, t. XXXI, 1902, p. 527-56).

Voir *Revue d'histoire littéraire*, t. IX (1902), p. 709 ; — L. Constans, dans *Revue des langues romanes*, t. XLV (1902), p. 528 ; — E. Langlois, dans *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanische Philologie*, t. VII, 2^e partie, p. 75 ; — G. Gröber, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXVII (1903), p. 508.

58. Une nouvelle version du fabliau de la Nonnette (*Romania*, t. XXXIV, 1905, p. 279-83).

59. Les Cent ballades, poème du xiv^e siècle, composé par Jean le Seneschal (*Société des anciens textes français*, 1905 ; in-8° de LXX-260 p.).

60. Renart le contrefait (*Romania*, t. XXXVII, 1908, p. 245-83).

60 bis. Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France le 5 mai 1908 (*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1908, p. 84-104).

61. Le jeu de la briche (*Romania*, t. XXXVIII, 1909, p. 425-7).

62. Deux nouvelles rédactions de la légende des Danseurs maudits (*Mélanges Wilmotte*, 1910, t. II, p. 569-80).

63. Ballade adressée à Charles VII contre Arthur de Richemont, connétable de France (*Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1910, p. 45-9).

64. La Chastelaine de Vergi (*Classiques français du moyen âge*, 1910 ; in-12 de VIII-31 p.).

Voir Acher, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. XXXVIII (1911), 2^e partie, p. 14. Cf. ci-dessus, n° 48.

65. Renart le contrefait, publié d'après les manuscrits de Vienne et de Paris.
Paris, Champion, in-8° ; t. I, 1911, 367 p. 1.
Le t. II sous presse. Publication posthume.
-

1. Outre les travaux originaux qui viennent d'être énumérés, G. Raynaud a publié un très grand nombre de comptes rendus qui se trouvent dans la *Romania*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, le *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie*, la *Revue critique*, le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, et le *Journal des Savants*.

De la plupart des publications de G. Raynaud précédemment mentionnées il existe des tirages à part dont on trouvera l'indication dans la notice de M. Omont parue au tome LXXIII (1912), p. 6 ss., de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

PREMIÈRE PARTIE

DISSERTATIONS ET TEXTES DIVERS

1^o DISSERTATIONS

I. — LA MESNIE HELLEQUIN

II. — LE POÈME PERDU DU COMTE HERNEQUIN

III. — QUELQUES MOTS SUR ARLEQUIN

I

La *Mesnie Hellequin*, dont on trouve de nombreuses mentions dans les textes français et latins du moyen âge, se rattache à une légende répandue dans toute l'Europe. Pendant certaines nuits de violent orage, principalement aux changements de saisons, alors que la nature tout entière est bouleversée par le vent et la pluie, la croyance populaire, en cela toujours pareille à elle-même¹, attribue ce fracas et cette ruine à une troupe d'esprits fantastiques, qui, montés sur des chevaux rapides, accompagnés

1. [Voir Bibliographie, n^o 45].

2. Au moyen âge « on continuait de tenir les ouragans et les tempêtes pour « l'ouvrage des esprits mauvais dont la rage se déchainait contre la terre ». (Alfred Maury, *La magie et l'astrologie*, 3^e édition, 1864, p. 102.)

de chiens bruyants, sont condamnés en punition de leurs péchés à chevaucher ainsi jusqu'à la fin du monde.

Cette tradition qui, suivant les pays et les provinces, porte différents noms, représente sans doute, à son origine, l'hiver faisant place à l'été ¹. Le mythe a bientôt été transformé et adopté par la religion. Le paganisme des peuples germaniques en a fait en Suède la *Chevauchée des Dieux* ² et dans le nord de l'Allemagne la *Chasse de Wuotan* ³, le dieu de la guerre.

Avec le christianisme, la tradition de la *Mesnie furieuse* se modifie : elle se personnifie tout d'abord dans certains personnages bibliques ⁴ (le *Chariot de David* en Bretagne, la *Chasse d'Holopherne* en Franche-Comté, la *Chasse Macchabée* dans le Blaisois), puis dans les héros plus ou moins légendaires de l'épopée (la *Chasse du roi Arthur* en Bretagne ⁵, le *Carrosse du roi Hugon* en Touraine ⁶) ; plus tard elle s'identifie avec les personnages historiques tels que Jean de Hackelnberg, duc de Brunswick, qui, bien que vivant au xvi^e siècle, est devenu en Saxe et en Westphalie, sous un nom légèrement changé, le type du *chasseur noir* ⁷ ; enfin, comme dans la plupart des provinces de France, elle perd tout caractère personnel pour s'appeler la *Chasse gallerie* dans le Poitou ⁸, la *Grande chasse* en Lorraine, la *Chasse sauvage* dans les Alpes ⁹, la *Chasse briguet* en Touraine et le *Grand Veneur* dans la forêt de Fontainebleau ¹⁰. Par contre, la

1. F. Liebrecht, *Des Gervasius von Tilbury otia imperialia* (Hanovre, 1856), p. 173-198.

2. Frederika Bremer, *Guerre et Paix*, trad. par M^{lle} R. du Pujet (2^e édition, 1872), p. 63-65.

3. J. Grimm, *Deutsche Mythologie* (4^e édition, 1877), p. 766-767.

4. A. Wesselofski, *Giornale storico della Letteratura italiana*, t. XI (1888), p. 334.

5. *Mélusine*, t. III (1886-1887), col. 373-374.

6. Grimm, *loc. cit.*, p. 786.

7. *Ibid.*, p. 767-770. — Pour les variantes de la *Mesnie furieuse* dans les pays étrangers, voy. Grimm, *loc. cit.*, p. 765-793 ; Liebrecht, *loc. cit.*, p. 173-211 ; *Mélusine*, t. I (1878), col. 567, et de Puymaigre, *Archivio per le tradizioni popolari*, t. III, p. 104-105.

8. Grimm, *loc. cit.*, p. 786.

9. Savi-Lopez, *Leggende delle Alpi* (1889), dans *Mélusine*, t. IV (1888-1889), col. 456.

10. Grimm, *loc. cit.*, p. 786.

Chasse Hennequin en Normandie ¹ et les formes altérées de *Marie Hennequin* dans les Vosges ² et d'*Arlequin* en Champagne ³, rappellent encore aujourd'hui la *Mesnie Hellequin* du moyen âge ⁴.

C'est à la fin du XI^e siècle, en Normandie, que nous rencontrons pour la première fois une allusion à la *Mesnie Hellequin* dans un passage célèbre de l'historien anglais Orderic Vital ⁵. Le prêtre Gauchelin, du diocèse de Lisieux, assiste, durant une nuit de janvier 1092, au défilé de la *Chevauchée infernale*, cortège d'âmes captives entraînées par le démon en punition de leurs péchés; parmi elles, il en reconnaît quelques-unes avec lesquelles il s'entretient. « Hæc sine dubio familia Herlechini; a multis eam « olim visam audivi; sed incredulus relationes derisi, qui certa « indicia nunquam de talibus vidi. » Remarquons que l'idée d'expiation introduite ici par le christianisme n'existe certainement pas à l'origine de la légende. C'est au même ordre d'idées qu'il faut rattacher le châtimement de ces Saxons condamnés à danser une année entière pour avoir osé, la nuit de Noël, se réjouir et danser dans un cimetière ⁶.

Ce sont encore deux auteurs de race anglaise qui, au XII^e siècle, nous renseignent sur la *Mesnie Hellequin*, Pierre de Blois et Gautier Map. Le premier traite de *milites Herlewini* ⁷ les gens qui se donnent trop au monde, et mériteront ainsi de faire partie, après

1. Voy. L. Dubois, *Recherches archéologiques, historiques, biographiques et littéraires sur la Normandie* (1843), p. 308-310, et Am. Bosquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse* (1845), p. 60-83.

2. Liebrecht, *loc. cit.*, p. 199, note 76. — *Mélusine*, t. I (1878), col. 457 et 477.

3. « Dans mon pays (l'ancien Rémois), les petits enfants s'effrayent mutuellement à l'approche de la nuit en criant à tue-tête : Arlequin sur nos talons ! » (P. Paris, *Les mss. fr. de la Bibliothèque du Roi*, t. I, 1836, p. 324.)

4. Victor Hugo, avec sa puissance ordinaire, a donné une description de la *Chasse infernale* dans la *Légende du Beau Pécopin (le Rhin, lettre XXI)*.

5. *Orderici Vitalis, angligenæ, cænobii Uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ libri tredecim* (éd. Le Prévost), t. III (1845), p. 371-372.

6. Cette légende est fameuse au moyen âge (Bibl. nat., ms. lat. 18600, fol. 1-2). Voy. L. Delisle, *Journal des Savants*, année 1860, p. 578-579, et Edelestand du Ménil, *Etude sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire* (1862), p. 472 et 498-502.

7. *Patrologie latine* de Migne, t. CCVII, col. 44.

leur mort, du cortège infernal. Le second, Gautier Map, nous parle des *phalanges noctivagæ quas Herlethingi dicebant* ¹, bien connue en Basse-Bretagne, et nous apprend qu'elles ont cessé de se montrer en Angleterre et dans le pays de Galles pendant la seconde année du règne de Henri II, c'est-à-dire en 1155.

Au XIII^e siècle, les textes deviennent plus nombreux et appartiennent dès lors en propre à la littérature française. Quelques-uns de ces textes conservent encore à la *Mesnie Hellequin* son caractère de *Chevauchée infernale*, entre autres un passage de Guillaume de Paris ², où la troupe de *Hellequin* en France est rapprochée de l'*exercitus antiquus* de l'Espagne, et aussi les vers du *Tournoiement Antecrist* ³ de Huon de Mery, où le poète s'exprime ainsi :

De la maisnie Hellequin
Me membra quant l'oï venir ;
L'on oïst sun destrier henir
De par tut le tornoïement.

Toutefois la tradition tend déjà à se modifier. D'une part, à propos de la *familia Allequini*, nous voyons apparaître dans Etienne de Bourbon ⁴ l'idée de *chasse* et le nom d'*Arthur*, qui occupent une si grande place dans le développement subséquent de la légende. D'un autre côté, en quittant le domaine populaire pour entrer dans le domaine littéraire, en se séparant des traditions orales des campagnards pour se fixer dans les livres des écrivains, la légende se rapetisse. Ce n'est plus accompagnée des grands bruits de la nature, des hennissements des chevaux, des aboiements des chiens que les poètes nous représentent la *Mesnie Hellequin* : elle s'avance plus modestement au son des clochettes, comme nous le voyons par un vers de *Renart le*

1. *Gualteri Mapes de nugis Curialium distinctiones quinque* (éd. Th. Wright, Londres, 1850), p. 180.

2. *Guillelmus Parisiensis, de Universo* (part. II, chap. XII, cité dans Du Cange, s. v. HELLEQUINUS).

3. Bibl. nat., ms. fr. 25407, fol. 219 a.

4. *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon*, par A. Lecoy de la Marche (1877), p. 321.

Nouvel ¹ et le passage suivant du *Jeu de la Feuillée* d'Adan de la Hale ² :

J'oi la *mesnie Hielequin*
 Mien ensiant qui vient devant
 Et mainte clokete sonnante.

Quelle différence entre cette entrée en scène tant soit peu comique et l'ancienne *Chevauchée infernale*, mystérieuse et fantastique !

Bien plus, l'expression abstraite de *Mesnie Hellequin*, dans laquelle le mot *Hellequin* semble avoir perdu tout sens précis depuis le XI^e siècle, et qui représente encore assez vaguement, aux yeux des gens du XII^e, une réunion d'âmes damnées conduites par un démon anonyme, prend au XIII^e la signification de *famille diabolique* :

Mais savés com serés helé
 De la *maisnie Hellequin*,
 Car avoec les diables sans fin
 Serés en enfier tourmenté ³.

Dès lors le nom de *Hellequin* s'applique tout particulièrement à un diable, mauvais conseiller ⁴,

..... le gringneur
 Prinche qui soit en faerie ⁵,

que nous voyons successivement en Picardie et en Normandie se fiancer avec la fée Morgue ⁶ et avec la sorcière Luque la Maudite ⁷. Le mot se généralise bientôt au sens de *batailleur* dans un

1. Vers 531, dans le t. IV de l'édition du *Roman de Renart* de Méon.

2. Monmerqué et Michel, *Théâtre français au moyen âge* (1839), p. 73-74 ; De Coussemaker, *Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle* (1872), p. 319 ; A. Rambeau, *Die dem Trouvere Adam de la Halle zugeschriebenen Dramen* (1886), p. 88. — A propos de ce passage d'Adan de la Hale, M. Bédier, dans le numéro du 15 juin 1890 de la *Revue des Deux-Mondes*, a cité un certain nombre de textes déjà connus relatifs à la *Mesnie Hellequin*.

3. *Vers de Job* (Bibl. de l'Arsenal, ms. 3142, fol. 167 d).

4. *Les Miracles de saint Eloi* (éd. Peigné-Delacour, 1859), p. 110.

5. *Théâtre français au moyen âge*, p. 81.

6. *Ibidem*, p. 77-82.

7. *Romania*, t. XII (1883), p. 224-226.

passage de la *Chronique rimée de Godefroy de Bouillon*, commenté par Gachet ¹ :

Et li rois de Taffurs, o luy si *Halegrin*,
Qui plus aiment bataille que li glous ne fait vins ².

Mesnie Hellequin devient alors synonyme de *lutte, mêlée, dispute*, comme nous le montrent quelques vers du *Mariage des filles au diable* ³ :

Avocat portent grant damage,
Pour quoi metent leur ame en gage.
Lor langue est plaine de venin :
Par aus sont perdu heritage
Et desfait maint bon mariage
Et mal fait por .i. pot de vin ;
C'est la *maisnie Hellequin* :
Il s'entrepoilent com mastin.

Au ^{xiv}^e siècle, la littérature continue à conserver à *Hellequin* le sens de *diabole* ⁴ et de *mauvais génie* ⁵ ; mais à cette époque ⁶, jusqu'au ^{xv}^e et même au ^{xvi}^e siècle ⁷, à côté de l'idée de

1. *Glossaire roman...* (1859), p. 252-253.

2. *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur...* publiés par le baron de Reiffenberg, t. II, p. 118, vers 6247.

3. Fr. Michel, *Chronique des ducs de Normandie*, t. II (1838), p. 336-337 ; Ach. Jubinal, *Nouveau recueil de fabliaux*, t. I (1839), p. 284-285.

4. Dans un passage d'un manuscrit du roman de *Fauvel* (Bibl. nat., fr. 146, fol. 34 v^o), cité par P. Paris (*Les mss. fr.*, t. I, p. 324-325), des personnages qui se livrent à un charivari sont comparés à *Hellequin* et à sa *mesnie* ; on voit aussi intervenir dans ce passage des *Hellequines*, qui donnent leur nom à un *lai*.

5. *Songe doré de la Pucelle*, dans le *Recueil de poésies fr. des XV^e et XVI^e siècles* d'A. de Montaiglon, t. III (1856), p. 224.

6. « *La meignée de Hellequin*, de dame Habonde et des esperis qu'ils appellent « fées, qui apperent es estables et es arbres. ». (Raoul de Presles, *de Civitate Dei*, liv. XV, chap. XXIII, cité dans Du Cange, s. v. HELLEQUINUS). — « De « la *Mesnie Helquin* je te di communalment ce sont deables qui vont en guise « de gent qui vont a cheval trotant.... » (Bibl. nat., ms. fr. 2458, fol. 40 v^o, cité par Leroux de Lincy, *Livre des légendes*, p. 240). — Le mot *Hannequin* est donné comme exemple dans l'*Art de dictier* d'Eustache Deschamps (édition Crapelet, p. 267-268).

7. Deux proverbes similaires que nous trouvons dans Leroux de Lincy (*Livre des Proverbes*, t. II, p. 42) :

Des *Hennequins*
Plus de fous que de coquins,
et « *La maignée Hennequin*, tant plus en y a et pis vault », ne se rapportent pas

démon¹, persiste toujours le souvenir de la *Chevauchée infernale*².

A partir du xvi^e siècle, la légende s'efface progressivement, et le mot *Hellequin* disparaît de la langue courante pour se cantonner dans les patois où il vit encore, avec quelques-uns des sens qu'il a eus autrefois. C'est ainsi qu'en Champagne³ *Arlequin* signifie aujourd'hui un feu follet, et qu'en Normandie⁴ l'expression de *hannequin* s'applique à un enfant désagréable, un vrai diable, comme l'on dit populairement.

II

Qu'est-ce donc que cette *Mesnie Hellequin* et quelle est son origine ? D'où vient *Hellequin*, ce personnage qui finit par s'identifier avec le démon ? Le moyen âge s'était déjà posé cette question et dès le xiii^e siècle y avait répondu plus ou moins exactement.

Un passage d'Hélinand, cité par Vincent de Beauvais⁵ et formant un *Exemplum de familia Hellequini* dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale⁶, explique *Hellequin* par *Karlekin* : « Corrupte autem dictus est a vulgo *Hellequins* pro *Karlekins*. » Le texte ajoute que *Karlekin* ou *Charles Quint* dut subir une longue pénitence à cause de ses péchés.

directement à notre *Mesnie Hellequin*, mais, comme le montre le ms. Dupuy 673 de la Bibliothèque nationale (fol. 124), à la famille Hennequin, célèbre au xvi^e siècle durant la Ligue et baptisée par ses adversaires, peut-être en souvenir de la *mesnie Hellequin*, du nom de race maudite. Un de ses membres les plus fameux, Nicolas Hennequin du Herray, président du Grand Conseil, fut banni par Henri IV en 1594.

1. « Hæc ille res clamat spectra fuisse diabolorum... quam avorum memoria solebant vocare familiam *Hellequini* » (M. Ant. Delrio, *Disquisitionum magicarum libri sex*, Mayence, 1606, t. I, p. 704).

2. Voy. un fragment du *Roman de Richart filz de Robert le Diable*, publié par Leroux de Lincy (*Livre des légendes*, p. 343-345) et le passage de Jean Raulin cité par P. Paris (*Les mss. fr.*, t. I, p. 324) : « Numquid me velis antiquam illam familiam *Harlequini* revocare, ut videatur mortuus inter mundanæ curiæ nebulas et caligines equitare ? »

3. P. Paris, *ibidem*, p. 324.

4. Gachet, *Glossaire roman*, p. 253.

5. Dans F. Liebrecht, *Des Gervasius von Tilbury otia imperialia*, p. 198.

6. Ms. latin 18600, fol. 15.

A la fin du *xiv^e* siècle, nous trouvons quelques nouveaux détails sur ce *Charle Quint* : « Le *Quint Charles* qui fu en France
« si emprint une grant bataille et mourut. Après sa mort l'en
« vit pluseurs au champ ou la bataille avoit esté aussi comme
« une grant assemblée de gens trotans a *Charles* ; et disoit on
« que c'estoit le *Quint Charles* qui estoit mort et qu'il revenoit
« au champ où il avoit esté mort, lui et sa gent, et pour celui
« *Charlequin*, c'est-à-dire le *Quint Charles*, l'en dit *Helquin* ¹. »

Le *xv^e* siècle va plus loin, et ne fait qu'un seul et même personnage de ce *Karlequin* (*Charles Quint*) et de Charles V, roi de France, que nous voyons aussi faire pénitence de ses fautes en compagnie d'autres chevaliers et s'apprêter à « combattre sur
« les mescreans Sarrazins et ames d'années ² », pour racheter ses péchés.

Les auteurs modernes qui ont cherché à déterminer le sens de l'expression *Mesnie Hellequin* n'ont tenu aucun compte des passages que nous venons de rappeler, et ont discuté de préférence l'étymologie du mot *Hellequin*. P. Paris ³ et après lui Génin ⁴ rapprochent de *Hellequin* le nom du cimetière des *Aliscamps* près d'Arles ; Génin cite aussi l'étymologie *Erlenkæmīg*, roi des aunes ⁵ ; Diez suppose que le nom propre néerlandais *Helleken*, *Hellekin* vient de la forme allemande *belle* (*holle*), en français *enfer* ⁶ ; Liebrecht, s'appuyant sur l'exemple unique, *Herlethingus*, du passage de Gautier Map, donne à ce mot le sens de *Todesheer*, armée de la mort ⁷ ; enfin tout dernièrement M. A. Wesselofski, confondant en une seule les deux légendes d'Hérode et de *Hellequin*, fait de ce dernier mot un diminutif d'Hérode ⁸.

1. Bibl. nat., ms. fr. 2458, fol. 40 v^o-41, cité par Leroux de Lincy, *Livre des légendes*, p. 241-242.

2. Extrait des *Chroniques de Normandie* (Rouen, 1487), cité dans Fr. Michel, *Chronique des ducs de Normandie*, t. II (1838), p. 336-341, et dans *Théâtre français au moyen âge*, p. 73-76 (en note).

3. *Les mss. fr.*, t. I (1836), p. 322-323.

4. *Variations du langage français depuis le XII^e siècle...* (1845), p. 454-461.

5. *Ibidem*, p. 462.

6. *Etymologisches Wörterbuch* (3^e édition, 1870), t. II, p. 343 (la 1^{re} édition est de 1853).

7. *Zur Volkskunde alte und neue Aufsätze* (1879), p. 28.

8. *Giornale storico della Letteratura italiana*, t. XI (1888), p. 334.

Aucune de ces hypothèses ne peut s'admettre, car *Hellequin* n'est autre chose qu'un nom propre, celui de *Hernequin*, comte de Boulogne, personnage historique qui fut au moyen âge le héros d'un poème dont nous retrouvons la trace dans une énumération de chansons de geste faite par un trouvère du Nord en tête d'une de ses œuvres. Nous lisons, en effet, dans un chansonnier bien connu du XIII^e siècle ¹, un petit poème ² assonancé, relatif à la prise de Neuville par les Flamands. Le poète, tout entier à son sujet, apprend à ses auditeurs, dans sa première laisse, qu'il renonce pour le moment aux héros ordinaires de l'épopée : Charlemagne, Pépin, Guillaume d'Orange, etc. :

Assés l'avés oït van Gerbert, van Gerin,
Van Willaume d'Orengue qui vait le chief haiclin,
Van conte de Bouloigne, van conte Hoillequin
Et van Fromont de Lens, van son fils Fromondin,
Van Karlemaine d'Ais, van son pere Pepin.....

Cette citation prouve indubitablement qu'il existait au XIII^e siècle une chanson de geste consacrée à *Hoillequin, comte de Boulogne*. Ce comte de Boulogne, dont le nom *Hoillequin, Hellequin* et plus ordinairement *Hernequin*, n'est qu'un diminutif germanique de *Johannes* ⁴, a joué durant sa vie un rôle considérable, et s'est particulièrement distingué dans les guerres soutenues contre les invasions normandes du IX^e siècle. Neveu de Baudouin, comte de Flandres, Hernequin avait épousé Berthe, fille aînée de Helgaud I^{er}, comte de Ponthieu et de Boulogne ⁵; ce mariage, qui apportait en dot à Hernequin certaines terres relevant du comte

1. Bibl. nat., ms. fr. 12615, fol. 213 r^o.

2. Ce poème a été signalé à deux reprises par Fr. Michel, qui semble ne pas s'être aperçu de l'existence de la *Chanson du comte Hernequin de Boulogne* (*Chronique des ducs de Normandie*, t. II, p. 337, et *Théâtre français au moyen âge*, p. 76, en note).

3. Le poète artésien ou flamand substitue partout *van*, conjonction *tioise*, à *de*, conjonction française.

4. « Hennekinus qui antiquo Theutonismo sonat Joannem parvum » (le P. Malbrancq, *De Morinis et Morinorum rebus*, t. III, 1639, p. 314).

5. Nous empruntons la plupart de nos renseignements historiques sur Hernequin à une *Généalogie des comtes de Boulogne*, dont il existe plusieurs versions, une latine entre autres que Reiffenberg a déjà citée (*Chronique rimée de Phi-*

de Flandres, devait être plus tard une cause de conflits entre l'oncle et le neveu.

En 871 ¹, Helgaud meurt, et Hernequin devient comte de Boulogne par sa femme ; peu de temps après, il est forcé de faire hommage de la terre de Merk à son oncle le comte de Flandres. « En icel tans, » c'est-à-dire en 882 ², nous dit le chroniqueur ³, « vinrent *Gormons et Isembars* en ceste terre, et li quens Herne-
« quins de Boulogne ala encontre a tout xxx^m homes a armes et
« a ceval por warder le païs de Boulogne. Mais li *Sarrasin* qui
« vinrent d'Angleterre et arriverent par leur force et par leur
« violence à Wimereuc, et prirent Boulogne par force, [et ochi-
« sent] x^m homes des xxx^m homes que li quens Hennequins
« avoit. » Nous retrouvons dans ce texte, déjà impressionné par la légende, les noms de Gormond et d'Isembart, chefs normands à moitié fabuleux, bien connus dans l'épopée française, dont la défaite à Saucourt, en 881, avait été un triomphe pour l'empereur Louis III, triomphe célébré par un *lied* germanique et par la chanson de geste du *Roi Louis* ⁴. Dans cette chanson, comme dans notre texte, les Normands sont des Sarrazins.

Vaincu une première fois par les Normands, Hernequin met en sûreté dans l'abbaye de Samer sa femme et ses enfants, passe la Canche et arrive sur les bords de l'Authie ; là, il trouve des renforts, mais les Normands venant de la Somme battent de nouveau l'armée chrétienne qu'ils anéantissent. Blessé grièvement,

lippe Mousket, t. II, p. VIII-IX). La *Généalogie* française que nous utilisons est la traduction du texte latin ; elle a été publiée par P. Paris (*Les mss. fr.*, t. III, p. 201-209).

1. Cette date est donnée par de Rosny, *Histoire du Boulonnais* (1868), t. I, p. 364.

2. *Art de vérifier les dates* (édition 1784), t. II, p. 760.

3. P. Paris, *Les mss. fr.*, t. III, p. 203-204.

4. Voy. *Romanische Studien*, t. III (1878), p. 501-596 ; cf. aussi G. Paris, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXVIII (1881), p. 239-253. Ce poème, désigné souvent sous le nom de *Gormond et Isembart*, est mentionné sous le titre de *Roi Louis* dans le fabliau des *Deus troveors ribaux* (*Recueil des fabliaux*, p. p. A. de Montaiglon et G. Raynaud, t. I, p. 12). Dans ce poème, Gormond est tué en 881 ; nous le voyons revivre dans notre texte en 882. Comme le dit à ce propos Reiffenberg (*Chronique rimée de Philippe Mousket*, t. II, p. IX), « les trouvères ont encore une fois confondu tous les temps et tous les faits. »

Hernequin vient mourir à l'abbaye de Samer, où meurent avec lui sa femme, son fils aîné et son écuyer.

Tels sont les éléments historiques mêlés de merveilleux qu'avait à sa disposition le trouvère inconnu auteur de la *Chanson du comte Hernequin*. Cette chanson, nous en connaissons déjà quelques éléments par le passage d'Hélinand et les textes postérieurs mentionnés plus haut¹, où nous voyons le comte Hernequin, appelé à tort *Karlequin*, vaincu et tué dans une grande bataille, et en compagnie de ses chevaliers, « revenant au champ où il avoit esté mort », pour faire pénitence de ses fautes passées. Mais nous jugerions imparfaitement de ce que devait être ce poème, si, par un heureux hasard, le résumé ne nous en avait été conservé par Walter Scott dans les notes qu'il a jointes à son ouvrage sur la poésie écossaise². Très amateur d'anciens romans de chevalerie, Walter Scott avait dû lire ce poème, aujourd'hui perdu pour nous, dans une traduction en prose française ou dans une imitation anglaise, qui jusqu'ici n'a pas été retrouvée ; nous devons donc nous contenter de son analyse que nous abrégons encore :

« Le comte Hellequin, ayant dépensé au service de l'empereur tout ce qu'il possédait, n'avait pas vu son zèle récompensé. Méprisé de son souverain, attaqué par ses vassaux, il prit un parti désespéré, et accompagné de ses fils et de ses écuyers³ (de sa *mesnie*, comme l'on disait alors), il se fit chef de brigands et ravagea le pays. Longtemps vainqueur des troupes impériales, Hellequin et sa *mesnie* périrent enfin dans un combat sanglant. En punition de leurs fautes, le chef et les compagnons furent condamnés à errer jusqu'au jugement dernier, sans renoncer cependant à leurs mœurs guerrières et à leurs luttes anciennes. »

En comparant le récit historique de la vie du comte Hernequin et le résumé qu'on vient de lire de la chanson dont il est le héros, on voit facilement comment le poème peut dériver de l'histoire,

1. Voy. p. 57-58.

2. *Minstrelsy of the scottish Border* (Edinburgh, 5^e édition, 1812), t. II, p. 129-130. Ce passage a été cité par Leroux de Lincy (*Livre des légendes*, p. 149), qui se borne à le traduire sans commentaire.

3. Le texte anglais dit : « with his sons and followers. »

pour peu qu'on tienne compte, d'un côté, du laps de temps qui s'est écoulé entre la date des événements historiques et la confection de la chanson, et, de l'autre, des conditions toutes particulières dans lesquelles se produit habituellement l'épopée française.

Il est évident que, dès 882, l'imagination populaire avait été vivement frappée par l'écrasement de l'armée chrétienne et aussi par la mort du comte Hernequin, suivie, à si courte échéance, de celle de sa femme, de son fils et de son écuyer. A une époque de superstition facile, on avait certainement vu dans ce désastre et dans ces morts consécutives un châtement de Dieu punissant une famille maudite. D'autre part, il est probable qu'à l'occasion de ses différends avec Baudouin, comte de Flandres, Hernequin avait porté la dévastation et la ruine dans le pays de son suzerain ; il s'était peut-être même livré, avec sa *mesnie*, à un véritable brigandage, qui n'avait pris fin qu'à la suite d'une victoire de Baudouin et d'un accord, qui, nous l'avons vu, forçait Hernequin à rendre *hommage* à son oncle.

Ces actes de violence et de déprédation avaient dû faire craindre, tout particulièrement dans les provinces du Nord, le nom de Hernequin et de sa *mesnie*, qu'on tremblait de voir arriver à l'improviste ; aussi leur mort fut-elle tout naturellement considérée comme une punition de Dieu, et la tradition s'établit d'une *Mesnie Hellequin*, où se confondaient, dans un châtement commun, les compagnons de brigandage du comte et les membres de sa famille morts en même temps que lui.

Quand, au ^x^e siècle, le poète, s'inspirant des traditions locales, composa son poème, l'invasion normande et les luttes féodales intestines étaient à peu près oubliées. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir, suivant les lois de l'épopée, le comte Hernequin déclaré vassal rebelle, non plus envers Baudouin de Flandres, mais envers l'empereur, le suzerain par excellence¹ ; de même est-ce dans une bataille contre l'armée impériale qu'il trouve la mort, punition de ses fautes. Le trouvère ne semble pas avoir jugé la punition assez forte : dominé par la terreur mystérieuse qu'avaient

1. Les règnes de Louis le Bègue et de Louis III et Carloman sont du reste marqués par la lutte continuelle soutenue par le pouvoir royal contre les empiètements des vassaux, devenus de plus en plus puissants.

toujours inspirée Hernequin et sa *mesnie*, troublé peut-être par le souvenir de quelque violent ouragan, contemporain du désastre chrétien, influencé par la crainte des revenants qui hantait le moyen âge, poursuivi par l'idée de la vieille légende anonyme, connue sous le nom de *Chevauchée infernale* et apportée en France par les Normands, il confond les deux traditions en une seule ; et la *Mesnie Hellequin*, condamnée à errer à jamais, devient une des formes de la *Mesnie furieuse*, qui se trouve ainsi, dès le XI^e siècle, personnifiée dans le comte Hernequin, comme plus tard au XVI^e siècle, elle devait se confondre avec le duc Jean de Hackelberg ¹. Dès lors, grâce au poème, l'expression de *Mesnie Hellequin* se répand dans toute la littérature française ; bientôt elle devient populaire, se présente isolément dans les textes et subit peu à peu toutes les transformations de sens que nous avons étudiées dans la première partie de ce travail.

Le poème, venu du Nord, passe en Normandie, puis en Angleterre, où, sous une forme très abrégée, Walter Scott nous l'a conservé. Du reste, il ne paraît pas avoir eu grande vogue. Il n'est pas cité dans l'énumération des poèmes donnée dans le fabliau des *Deus troveors ribaux* ², et la seule allusion qui y soit faite, dans la littérature du moyen âge ³, est le vers, cité plus haut, du chansonnier de la Bibliothèque nationale (fr. 12615), encore bien qu'il ne s'agisse très probablement pas de la chanson primitive, mais d'un remaniement du XIII^e siècle. Ce vers, mentionnant le comte Hoillequin de Boulogne, nous a fourni le point de départ de cette étude.

III

Nous avons vu qu'à partir du XVI^e siècle, *Hellequin*, de même que sa *mesnie*, disparaît peu à peu de la littérature française. Transporté en Italie au XIV^e siècle, il nous revient cependant au

1. Voy. plus haut, p. 5.

2. *Recueil des fabliaux*, t. I, p. 3-4 et 11-12.

3. Faut-il voir dans un passage de Chrestien de Troies reproduit par Chrestien Legouais (G. Paris, *Histoire littéraire*, t. XXIX, p. 493) une allusion au poème ou simplement une citation de l'expression consacrée *Mesnie Hellequin* ?

xvi^e avec une forme spéciale et un sens tout particulier, en revivant sous le masque de l'*Arlequin* de la *Commedia dell'Arte*¹.

C'est Dante qui le premier, imprégné, comme tous les écrivains de son époque, des idées et de la langue françaises, introduisit en Italie le diable *Hellequin* sous le nom d'*Alichino*² dans une longue énumération de démons inconnus à la poésie française, mais qu'on retrouve pour la plupart dans les *Sacre Rappresentazioni*³ : Ciriatto, Calcabrino, Farfarello, Rubicante, etc. Les diables jouent, en effet, dans la littérature dramatique religieuse de l'Italie, un rôle beaucoup plus effacé que dans les Mystères français⁴, où ils sont d'ordinaire chargés de la partie comique. Les auteurs italiens en prennent donc à leur aise avec des comparses passant presque inaperçus, et changent à leur fantaisie leurs noms consacrés et, par suite, immuables dans les Mystères. C'est ainsi que nous venons de voir sous l'inspiration de Dante toute une légion de nouveaux démons s'introduire dans le théâtre italien ; c'est ainsi qu'il faut supposer que le diable *Hellequin*, bien qu'il n'ait laissé en France qu'une trace légère dans la mise en scène théâtrale des xv^e et xvi^e siècles⁵, a pu et a dû, comme les diables ses compagnons dans l'*Enfer* de Dante, apparaître sous le nom d'*Alichino* dans les *Sacre Rappresentazioni*.

1. P. Paris, *Les mss. fr.*, t. I (1836), p. 323-324 ; Génin, *Variations du langage français* (1845), p. 451-454 ; A. Graf, *Giornale storico della Letteratura italiana*, t. IX (1886), p. 48 (en note) ; A. Wesselofski, *ibidem*, t. XI (1888), p. 386.

2. *Enfer*, ch. XXI, vers 118-123. Littré, dans sa traduction de l'*Enfer* en vieux français, a rendu *Alichino* par *Aile-clin* (2^e édition, 1879, p. 271).

3. Al. d'Ancona, *Origini del teatro in Italia*, t. II (1877), p. 6, note 1.

4. *Ibidem*, t. II, p. 13.

5. Sous le premier étage des échafauds servant aux représentations des mystères « était la caverne de l'Enfer, fermée par un grand rideau qui représentait « une tête hideuse, qu'on voit quelquefois désignée sous le nom de *Chappe d'Hellequin* » (P. Paris, *Journal de l'Instruction publique*, année 1855, 30 mai, p. 304). Ne faut-il pas voir une plus ancienne mention de la *Chappe d'Hellequin* dans un passage du ms. latin 18600 (fol. 13) de la Bibl. nat., où l'on demande à un clerc couvert d'une *chappe* très lourde (par allusion au poids de ses fautes), s'il ne fait pas partie de la *Mesnie Hellequin* ? L'expression *Chappe d'Hellequin* n'a point passé en Italie ; elle a dû se conserver par tradition chez les gens de théâtre, puis, aux xvi^e et xvii^e siècles, lors de l'arrivée d'*Arlequin* en France, changer de nom en même temps que de forme. Le souvenir de cette origine est aujourd'hui perdu, et le nom de la draperie que l'on désigne dans nos

A la fin du xvi^e siècle, *Arlecchino* se montre pour la première fois¹ dans les *Scenari* de Flaminio Scala², où, en compagnie de *Pedrolino* (*Pierrot*), il tient l'emploi des *Zanni* (valets de comédie). A côté des *Zanni* nous voyons aussi figurer *Pantalone* et le capitaine *Spavento* ; chacun de ces personnages a déjà le costume, le langage et le caractère qu'il conservera durant tout le xvii^e siècle. *Arlecchino*, valet sot et peureux, porte le masque comme la plupart des types de la *Commedia dell'Arte* ; son costume, composé de loques³ de toute nature, de toute couleur et de toute dimension, cousues entre elles sans ordre, n'a pas encore la régularité de bigarrures que nous lui connaissons aujourd'hui ; ce n'est encore que le vêtement d'un misérable paysan bergamasque, dont on tourne en ridicule le langage et la balourdise.

Comment reconnaître en ce personnage le diable des *Sacre Rappresentazioni*, l'*Alichino* de Dante ? La chose serait assez difficile à admettre, si nous ne remarquions que le masque noir de l'*Arlequin*, dès cette époque jusqu'au xviii^e siècle, porte à sa partie supérieure la trace d'une corne, qui n'existe plus, il est vrai, qu'à l'état embryonnaire, mais qui trahit ainsi son origine diabolique⁴. Force nous est donc de supposer que l'*Arlequin* de la comédie italienne n'est que le diable *Alichino* transporté à la scène. La transition a dû se faire par le moyen des farces italiennes du xv^e ou du xvi^e siècle. Nous croyons, en effet, qu'il a existé un certain nombre de pièces

théâtres modernes sous le nom de *Manteau d'Arlequin* s'explique d'une tout autre façon. C'est, nous dit M. Pougin (*Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre*, 1885, p. 494), entre cette draperie et le rideau qu'Arlequin venait pendant les entr'actes parler au public. Que devient dans cette explication le mot *manteau* ?

1. Le mot *arlecchino* ne paraît dans le dictionnaire de la *Crusca* qu'au xviii^e siècle (4^e édition, Florence, 1729).

2. *Il teatro delle favole rappresentative* (Venise, 1611). Ce théâtre contient 50 journées ou pièces.

3. P. Paris et Génin voient dans le costume bariolé d'Arlequin une représentation fantastique de la mort et des flammes de l'enfer. Voy. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* (2^e édition, 1872), s. v. ARLEQUIN.

4. Grâce à l'obligeance de M. Nutter, nous avons pu voir à la Bibliothèque de l'Opéra un masque d'Arlequin du xviii^e siècle. Il est en cuir noir et porte à la partie supérieure droite un commencement de corne semblable à celle d'un jeune chevreau ; de plus, comme le dit Riccoboni (*Histoire du théâtre italien*, t. I, p. 5), il « n'a point d'yeux, mais seulement des trous fort petits « pour voir ».

populaires, farces, monologues, etc., où le personnage du diable *Alichino*, emprunté aux *Sacre Rappresentazioni*, jouait un rôle tout particulier. Ce démon devait servir d'intermédiaire entre la terre et l'enfer, où il allait en ambassade chercher quelque damné. C'est ainsi qu'un monologue du xvi^e siècle, cité par M. Emile Picot¹, nous montre *Arlequin* descendant aux enfers pour délivrer M^{me} Cardine, célèbre entremetteuse du temps. Cette satire improvisée a été certainement coulée dans un moule dramatique souvent utilisé jusque-là, et que depuis la tradition n'a pas repoussé, puisqu'au xviii^e siècle le poète Regnard en offre encore un renouvellement bien effacé dans la *Descente d'Arlequin aux enfers*².

Ce genre de pièce habitua le public à la présence d'*Arlecchino* ; d'autres farces furent faites, où l'on négligea de mettre le personnage en communication avec l'enfer : il resta alors sur terre chargé des rôles de *servidore*, comme dans la farce de la *Romanesca*³, où il paraît sous le nom d'*Anichino*⁴.

C'est donc à la farce italienne qu'un acteur de la *Commedia dell'Arte*, en quête d'un nom de guerre sous lequel il pût jouer son rôle de *servo* ou *zanni*, dut emprunter un jour le nom d'*Arlecchino* ; il lui empruntait en même temps son masque et ses cornes qui allaient diminuer et disparaître plus tard ; par contre, il donnait au personnage un nouveau caractère, celui du valet niais et mal-faisant ; il le gratifiait même d'une patrie, Bergame, dont les habitants avaient le don de faire rire à leurs dépens les autres Italiens.

1. *Response di geste d'Arlequin au poete fils de ma dame Cardine* (E. Picot, *Romania*, t. XVI, 1887, p. 538). Ce monologue est de 1585, et le nom du personnage est écrit *Harlequin*, comme le plus souvent au xviii^e siècle. Cet *H*, contraire à l'orthographe italienne, mais conforme à la véritable étymologie, a sans doute provoqué la bizarre opinion de Ménage qui fait d'*Arlequin* un diminutif de *Harlay*.

2. Cette pièce, dont nous ne possédons que les scènes françaises, porta d'abord le titre de *Descente de Mezzerin aux enfers* lors de sa première représentation en 1689, époque à laquelle, Dominique étant mort, le rôle d'*Arlequin* n'avait pas de titulaire. Quand, peu de temps après, Gherardi eut pris l'emploi, le titre fut restitué tel que nous le citons. Voy. le *Théâtre italien de Gherardi* (1700, t. II, p. 361-405) et les *Œuvres complètes de Regnard* (Paris, Brière et Baudouin, 1826, t. V, p. 111-152).

3. *La Romanesca*, farce de Giovanmaria Cecchi, composée en 1585 et publiée (2^e édition) par Luca G. Mimbelli (Livourne, 1880).

4. Les formes *Alichino*, *Arlecchino* et *Anichino* sont phonétiquement identiques.

Le nom d'*Arlecchino*, adopté peut-être pour la première fois dans la *Commedia dell' Arte* par Simon de Bologne ¹, ne s'est pas généralisé en Italie, où il ne se rencontre originairement que dans le Nord ². Il semble, du reste, n'avoir été porté que par des acteurs appartenant à des troupes allant jouer en France, tels que Simon de Bologne, Tristan Martinelli ³, Giuseppe Domenico Biancolelli (le fameux Dominique), etc. Nous ne trouvons pas mention, avant le milieu du XVIII^e siècle, d'un *Arlequin* ayant joué uniquement en Italie ⁴. Avant cette époque, Dominique avait d'ailleurs déjà changé de nouveau et amplifié le caractère du rôle, faisant du valet niais et stupide un fourbe souple et avisé, donnant une importance de premier ordre à son emploi, et supprimant les allusions à la balourdise bergamasque, peu compréhensibles du public ou tout au moins du populaire français ⁵.

Dès lors *Arlequin* était naturalisé français et faisait naître dans notre pays toute une littérature dramatique, à laquelle ne dédaignaient pas de s'associer les écrivains les plus connus. Ce fut le point de départ d'une vogue européenne pour *Arlequin*, qui eut aussi un renouveau en Italie, son ancienne patrie.

De nos jours, quoique bien oublié, *Arlequin* revit encore dans la pantomime. En voyant apparaître sur une scène parisienne le personnage gracieux et élégant de notre *Arlequin*, qui voudrait croire qu'on a devant les yeux le représentant moderne du lourd et farouche chevalier du IX^e siècle, du vieux comte Hernequin, ayant changé après bien des vicissitudes, sa pesante épée contre la batte légère ?

1. Adolfo Bartoli, *Scenari inediti della Commedia dell' Arte* (Florence, 1880), p. CXXXIII.

2. Le personnage d'*Arlequin* ne se retrouve ni dans les *Scenari inediti* (voy. la note précédente), ni dans les titres des *Scenari* de Basilio Locatelli (voy. Fr. Bartoli, *Notizie istoriche de' comici italiani*, Padoue, 1781, t. I, p. 291-295), ni dans les nombreuses pièces de Gio. Batt. Andreini.

3. Sur cet *Arlequin* célèbre de son temps en Italie et en France, inconnu cependant à Francesco Bartoli, voy. A. Baschet, *Les Comédiens italiens à la Cour de France* (Paris, 1882), et Al. d'Ancona, *Il teatro Mantovano nel secolo XVI* (dans le *Giornale storico della Letteratura italiana*, t. V, p. 1-79; t. VI, p. 1-52; 313-351, et t. VII, p. 48-93).

4. Voy. Adolfo Bartoli, *Scenari inediti...* p. CLXXIV-CLXXIX), et Francesco Bartoli, *Notizie istoriche...* (2 vol.), *passim*.

5. *Œuvres complètes de Regnard* (Paris, 1826), t. V, p. 17.

LE JEU DE LA BRICHE OU LA BRICHE-MUSARD ¹

Le jeu de la *briche* est bien connu, tant par les nombreux textes du moyen âge qui en parlent directement que par les expressions figurées, ayant pénétré dans la langue, qui y font allusion. En dernier lieu, M. Paul Meyer, dans le glossaire de son édition de l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, a eu l'occasion de s'en occuper et en a donné une définition qui peut être complétée et précisée à l'aide d'un texte cité plus loin, grâce auquel on peut aussi expliquer les différentes locutions où figure le mot *briche*.

Le ms. 2069 de la Bibliothèque impériale et royale de Vienne présente, dans un passage du *Bestiaire d'Amours* de Richard de Fournival relatif à l'*hydre* ² une assez longue interpolation qui se trouve déjà en germe dans toute une famille de manuscrits où elle consiste en quelques lignes ³.

Mès je croi qu'il les sert de son cuer ausins com cil fet qui porte le *bric* ⁴, qui a toz l'offre et a nul ne le donne ; mès il veut son compaignon amuser : si le prent il mesmes et le retient. Mès a tout le moins le deüst a l'un lessier, s'il voloit droit faire. Et se il partoit or son cuer...

L'interpolation est beaucoup plus développée dans le ms. de Vienne :

Il est voirs que jou ai veût un giu que on apielle a la *brice musart*. Cil est teus que une compaignie de dames et de damoiselles se sieut aussi comme a

¹. [Voir Bibliographie, n° 61].

². Fol. 25 d-26 a.

³. Nous empruntons ce texte au ms. fr. 24406, fol. 146 a, de la Bibliothèque nationale de Paris ; la même leçon se retrouve dans le ms. fr. 15213.

⁴. On lit comme variante : *brichouart* dans Bibl. nat. fr. 1444, 12469 ; Bruxelles 10407 ; Florence, Bibl. Laurent. Plut. LXXVI, 79 ; Oxford, Douce 308 ; *billement* dans Sainte-Geneviève 2200. Dans le passage très écourté du ms. de Florence, Bibl. Laurent. Libri 123 (Asburnham 50), c'est un *fol* qui porte la flor.

une carole ; et aucune de elles tient la brice musart, et vient a cascune, si li offre. Et s'en vait ensi de cief en cief, et cascune atent que celle li doinst, mais non fait, ançois le detient a son oes. Dont vient cil qui a baé et demande sa brice al musart. Li musars vient a aucunes de celles cui il l'a offiert, et elle le quiert u cil li fait singne qu'il l'a mis, mais bourde est : ançois l'a cil retenue, et dist a celui : « Molt ies fols quant tu cuides que çou que jou ten-roie a mes mains gieteroie a mes piés ! Dont li moustre la brice et dist : « Veés le chi ! » Veés ici biel giu et biel barat que au moins est teus li gius par droit ke cius qui le giu maine le deveroit a(u) aucune laissier, et il le detient ensi comme vous avés oï ! Ensi di jou, bielle et très douce amée, que...

D'après cette description on peut se rendre compte de ce qu'était le jeu de la briche. Les joueurs, hommes ou femmes (dans notre texte, des *dames et damoiselles*), formaient un cercle assis ¹. Le meneur ou la meneuse du jeu, qu'on nommait aussi *musard* ou *musarde*, prenait place dans le cercle, porteur de la *briche*, sorte de petit bâton facile à dissimuler ². Ce personnage, dont le rôle était prépondérant, offrait alors cette briche aux différents joueurs qui l'appelaient ³ et lui demandaient de la leur donner, mais il se gardait bien de s'en dessaisir tout de suite, allant de l'un à l'autre et faisant toujours mine de lâcher ce qu'il détenait. Enfin il se décidait à faire un heureux et confiait l'objet à l'un des joueurs. Ce n'était pas la règle que le *musard* gardât la briche pour lui-même, ce qui cependant pouvait exceptionnellement arriver dans certain cas, comme celui auquel fait allusion notre texte.

Alors commençait le rôle d'un autre compagnon, celui qui avait *baé* et était sur la sellette. Pénétrant dans le cercle, il demandait au musard où était la briche ; ce dernier, justifiant en cela son surnom de musard ou trompeur, cherchait par ses propos et par ses gestes à égarer celui qui *quér*ait la briche, et à lui faire faire fausse route. Quand après bien des paroles et des feintes d'une part et des hésitations de l'autre, le chercheur avait fait son choix et avait désigné un joueur comme dépositaire

1. Voy. un des exemples donnés par Godefroy au mot BRICHE.

2. Voy. l'exemple donné par Godefroy au mot BRICHER.

3. Comparez une ronde analogue mentionnée par E. Rolland dans ses *Rimes et jeux de l'enfance* (1883), p. 72-73.

de la briche, le jeu s'arrêtait. Si le *quérant* avait deviné juste et avait *brichié* le musard, il avait gagné; si au contraire il s'était trompé, c'était le joueur porteur de la briche qui bénéficiait du coup. Cette chance de gagner qui croissait en raison du nombre des joueurs explique le désir qu'avaient tous les compagnons de recevoir la briche des mains du musard. Les enjeux étaient souvent de l'argent, comme nous l'apprend Eustache Deschamps¹, en faisant allusion aux mensonges du musard :

..... gardez vous de la brique,
De ceuls qui font aux compagnons la nique
Quant l'argent ont ravi par leur langaige.

Ces explications permettent de traduire aisément les expressions figurées où paraît le mot *briche*, appliqué soit au bâtonnet qui sert à *brichier*, soit au jeu lui-même. L'expression *querre la briche* cesse d'être obscure et signifie être dans une position embarrassée et gênante, comme le joueur en butte aux entreprises du musard. La locution *vendre la briche*, qui semble se rapporter à une règle du jeu permettant au joueur détenteur de la briche de passer la main en la vendant à un autre et d'échanger ainsi contre un profit faible, mais certain, un gain plus fort, mais aléatoire, peut dès lors s'interpréter par conclure un marché avantageux au détriment du contractant, se tailler la part du lion dans une affaire. Tous les autres cas s'expliquent facilement de même.

1. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 132.

DEUX NOUVELLES RÉDACTIONS FRANÇAISES DE LA LÉGENDE DES *DANSEURS MAUDITS* ¹

Depuis le temps déjà lointain où M. Léopold Delisle publiait un des textes les plus anciens et les plus intéressants des *Danseurs maudits* ², la légende a été longuement étudiée par M. Ed. Schröder dans un article de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* ³ commenté plus tard par Gaston Paris ⁴. Malgré l'ampleur de son information, M. Schröder n'a pas connu et ne pouvait pas connaître toutes les rédactions de son sujet. Nous ne croyons donc pas inutile d'en signaler deux nouvelles, écrites en français au XIV^e siècle.

La première est empruntée à la version remaniée de la vaste compilation connue sous le nom de *Renart le Contrefait* ⁵, et a été rédigée postérieurement à 1328 ⁶. Elle ne présente qu'un intérêt secondaire, ayant visiblement été traduite de Vincent de Beauvais ⁷, qui a reproduit en l'écourtant un passage de Guillaume de Malmesbury ⁸. Ce chroniqueur s'était lui-même inspiré du *libellus* d'Othbert ⁹, sorte de certificat d'infirmités que colportait partout, pour attendrir les fidèles et forcer leur charité,

1. [Voir Bibliographie, n° 62].

2. *Journal des Savants*, année 1860, p. 578-579.

3. T. XVII (1897), p. 94-164.

4. *Journal des Savants*, année 1899, p. 733-747. G. Paris s'était déjà précédemment occupé de la légende au point de vue de la danse et de la poésie lyrico-épique (*Journal des Savants*, année 1892, p. 413-414).

5. Nous avons consacré à cet ouvrage un article dans la *Romania*, t. XXXVII (1908), p. 245-283.

6. *Romania*, t. XXXVII, p. 263.

7. *Speculum historiale*, livre XXV, chap. x, dans la *Bibliotheca mundi*, t. IV (Douai, 1624), p. 1005, col. a et b.

8. *Gesta regum anglorum*, livre II, dans la *Patrologie latine* de Migne, t. CLXXIX, col. 1146.

9. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII, p. 101-103.

une des victimes, ou soi-disant telle, de l'aventure des *Danseurs maudits*.

Voici le texte de *Renart le Contrefait*¹ :

Après la mort Othes le tiers, tint l'empire Henry, duc de Baviere, et regna xxii ans. Enconmença son empire l'an mil et trois. En l'an de son empire x^e, il advint en une ville de Saxoine ou saint Magne le martir est honnouré, une telle merveille, car la veille de Noel, ainsi comme le prestre de la ville qui avoit nom Robert ot la messe de mynuit commencée, ung home qui avoit nom Aubert, avecquez xviii aultres, desquelz il y avoit xv hommes et trois femmes, menoient les karolles et faisoient au moustier si grant noise en tre-pant et dansoient qu'ilz empeschoient le prestre et le service. Si leur manda le prestre qu'ils se souffrisent, mais ilz n'en firent rien. Et quant il veyt qu'ilz n'en feroient rien, il les maudit en telle maniere : « Je prie a Dieu et a monseigneur saint Magne que vous chantés et soiez en tel point dès ja ung an ! »

Les parolles du prestre orent vertu : ainsi chanterent toute la nuit. Or advint que le filz du prestre print sa sœur par la main, qui estoit a la karolle, et tantost le bras se joint a lui ; mais une seulle goutte de sang n'en issi. Celle demoura avecques les aultres, qui ne cessoient de chanter. Et tant comme l'an dura, nulle pluie ne chey sur eulx, ne froit, ne chault, ne ilz n'eurent ne fain, ne soif, ne ne furent oncquez lasséz, ne leurs robes, ne leurs soulliers ne furent deschiréz, ne uséz. La terre s'abaissa soubz eulx, si que ilz furent premierement jusquez aulx jenoulx, et puis après jusquez aux fesses. Et l'an passa. Herbert, evesque de Coulongne, le[s] absout et les reconsillia devant saint Mangne. Et (tantost) la fille au prestre a laquelle son frere avoit arrachié le bras, avec deux aultres vont tantost morir devant l'autel ; et les aultres demourerent illecquez trois nultz continuellement, desquelz aucuns morurent assez tost apréz ; et furent miracles, car ilz eurent grant repentance. Ce advint l'an de grace Nostre Seigneur mil et XIII.

L'autre texte jusqu'ici inédit que nous publions se trouve dans deux manuscrits ayant appartenu l'un et l'autre au Trésor de l'abbaye du Mont-Saint-Michel², et fait partie du recueil de contes dévots, le *Tombel de Chartrouse*, écrits en vers français, après 1330, non pas par Eustache, prieur de la Fontaine Notre-Dame, comme on le répète depuis l'abbé Desroches³, mais par

1. Vienne, Bibl. impér., ms. 2562 (copie dans Paris, Bibl. nat., ms. fr. 369), fol. 199 b.

2. Paris, Bibl. nat., ms. fr., nouv. acq., 6835, 2^e partie, fol. 19 b-20 c (Ms. A) ; Avranches, ms. 244, fol. 26 d-28 d (Ms. B).

3. *Histoire du Mont-Saint-Michel*, t. II (1838), p. 109 et 337-339.

un anonyme qui a dédié son livre à ce prieur ¹. L'auteur, faisant œuvre de moraliste, présente un tableau pittoresque des églises où se rendent une foule de gens dans un tout autre but que celui d'assister aux offices, et produit l'*exemple des Danseurs maudits* pour engager ses auditeurs et lecteurs à ne pas troubler le service, le « monstier » ² n'étant

..... pas halle a desréez vendre
Ne cohue pour juleours.

De ceulx qui carolerent un an pour empeschier le divin service.

Festez mauvesement coultive		Le diemenche huy pou differe,	
Qui de bonnez euvrez oesive,		Si me semble, des jours ouvrablez ;	
Si com saint Augustin le dit.		Toutez gens sont si mal traictables	
Il s'ensuit dont sans contredit		Que je me doubt que le Grant Juge	25
Que cil forment a Dieu desplaie	5	Tout ensemble par le deluge	
Qui fait adont euvre mauvaie,		De feu briefment tout ne confonde,	
Car ja soit ce que nous doion		Car il est pou de gens au monde	
En tous temps, ou que tous soion,		Qui Dieu ne Sainte Eglise honnorent.	
Entendre a Dieu principaulment,		Plus tost a la taverne courent	30
Lez festes especialment	10	Boire lez blans vins et lez rougez,	
Sunt establiez pour requerre		Ou a marchiéz, ou a carrougez,	
Les biens du ciel, non pas de terre ;		Ou assez encoir mains honnestez	
Et pour ce que plus franchement		Qu'il ne font au monstier es festez.	
Puisson lors sans encombrement		Et plusors hantent bien l'eglise	35
Es œuvrez de salu entendre,	15	Qui n'y vont pas pour le servise,	
Dieu deffendi et fist deffendre		Mèz pour esbat et pour usage.	
Par lez saints Perez anciens		Mèz encor font greignor oultrage	
Que de tous labours terriens		Ceulx qui y viennent seulement	
Cesson lors et de tout pechié.		Pour maintenir leur parlement ;	40
Mèz tout bien vient mèz en dechié,	20	Comme lor voisins se demainent,	
Je ne scey qu'i a droit léz fere :		Dont souvent tel murmure mainent	

9 A, Tenuz a d. — 10 A, principaulment. — 18 A, Qui... terreens. — 22 A, B, dimenche. — 23 B, Ce me. — 25 B, je men. — 28 B, ou m.

1. C'est ce qu'ont démontré G.-S. Trébutien, en tête d'une des pièces du ms. d'Avranches, *Comment le roi Sourvain fut mort...* (Caen, 1846) et Eug. de Beaurepaire, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, 2^e série, t. X (1854), p. 247-248.

2. Cette forme est constante, ainsi que celle de *moult*, pour *moult*.

Que l'en n'y entend clerc ne prestre.
 Par foi, il leur venist mieulx estre
 A leur mesnages a sejour 45
 Ou arer es champs toute jour
 Que empeschier en quelque guise
 Le saint service de l'eglise !
 Qui ne peult aider, si se taise,
 Et qui veult jangler, si s'en vaise, 50
 Car mieulx vient aillors foloier
 Qu'en sa maison Dieu guerroyer.
 Cil a bien vers lui guerre prise
 Qui lui destourbe son servise
 Et l'onour qui luy est deü ; 55
 Nous n'en rendon autre treü
 Dez biens que nous tenons de luy ;
 Si ne peult estre que celui
 Qui lui toult a avoir sa rente,
 Monlt durement ne s'en repente, 60
 Et de telz pechiéz sans doubance
 A il prins monlt aspre vengeance
 Que je ne puis mie retraire.
 Mèz une ne nous vuil pas taire
 Qu'il en print de mainte personne 65
 Jadiz ou regne de Sexonne.

Mil et x ans, ou près de la,
 Puis que le filz Dieu s'ostela
 Es flans de la virge Marie
 Pour ce qu'il nous rendist la vie 70
 Que par Eve et Adam perdismez,
 La veigle de Noel meïsmez,
 Si com l'hystoire le devise,
 Un prestre, curé d'une eglise
 En l'onour saint Menne fondée, 75
 De la virge haulte honnourée
 La messe avoit empris a dire.
 Et foles gens ou cimetire,
 Hommez et femmes, caroloient
 Qui trop malement empeschoient 80
 Par leur chant le divin servise.
 Si n'est ce droitz en nulle guise

Que nul mainge en saint lieu carole ;
 Malement aveugle et affole
 Anemi lez folz et les folez 85
 A qui il fait mener carolez,
 Et contre Dieu esmouwer guerre
 Es lieux ou ils doivent requerre
 Sa paix et sa misericorde.

Ces folz, si com je me recorde, 90
 Si furent es carolez pris,
 Et le prestre fut monlt espris
 De grant deul tant pour lor folie
 Que pour ce qu'il ne pouoit mie
 Sa messe ad sa volonté dire ; 95
 Si leur manda sans monstrier ire
 Que par amour il se souffrissent
 Et la messe escouter venissent.
 Mès ilz ne se vouldrent retraire,
 Et je ne scey qui ce peult faire, 100
 Se l'Ennemi d'Enfer n'y euvre .
 Chascun laisse tantost bonne euvre,
 Mèz qui que se prange a mal faire,
 Trop a enviz a bien repaire
 Pour laisser son mauvèz usage. 105

Ces folz ici par lor grant rage
 Ne vouldrent en nulle maniere,
 Pour menace ne pour priere,
 Soy cesser de lor folle emprise.
 Quant la personne en nulle guise 110
 Nes peult faire souffrir ne taire,
 Monlt li desplut, si deut il faire,
 De lor grant desobeissance,
 Si pria Dieu de la vengeance,
 Et dist du cuer monlt a malaise : 115
 « Je requier a Dieu qu'il luy plaise
 Et a saint Magne le martir
 Que vous ne puissiez mèz partir
 Devant un an de la carolle ! »
 Si comme il ot dit la parolle, 120
 Dieu la tint agreable et ferme,
 Car en tel point siques au terme

44 A, vaulsist. — 50 A, voise. — 65 A, prist. — 87 B, esmouuoir. — 91 B, Se ;
 A, furens. — 92 A, si fut. — 107 A, vouldront. — 115 B, en mal. — 122 B, cel.

Que la personne leur ora,
La compagnie demoura ;
Ne nuit, ne jour repos n'avoient, 125
Tous temps comme devant chan-
[toient,

L'un pié après l'autre mettant.
Mèz Dieu les espèrna de tant
Que soif, ne pluie, ne tempeste
Ne lor fist de tout l'an moleste ; 130
Ne fain, ne soif nes empira,
Ne lor robe ne dessira ;
Mès tout malgré lor carolaient,
Et du tournoiement estoient
Trop forment dolens et lassés. 135

Plusieurs essaierent asséz
A traire les d'illec a force,
Mèz ne lor valloit une escorce :
Quicunques s'en entremeïst,
Un page aultretant y feïst 140
Comme tous les fors d'Allemaigne.
Une femme de la compaignie
Voult un son frere a force oster,
Et y fist aultrez accoster
Qui d'oster l'en monlt s'entremis-
[trent ; 145

Par .i. bras a tirer le pristrent,
Et tant tirerent et sacherent
Que hors du corps lui esracherent ;
Oncquez de sang n'en yssi goutte,
Mèz il demoura en la route 150
De la doloureuse carolle.

Renommée qui par tout volle
Publia par tout ses merveilles ;
Si ne furent oncquez telx veilles
Comme toutes geus y faisoient, 155
Car de tous païs y venoient
Pour voier ce qu'en pourroit estre.
Les folx en blasmoient le prestre
Qui lor avoit tel paine orée,

Car c'est bien chose accoustumée, 160
Et disoient, que l'en s'esbat ;
Mèz Dieu scet bien que tel esbat
Ne lui est de nulle plaisance.

Pour ce voir d'eulx prist la vengeance,
Car le prestre ne l'en prist mie. 165
Maiz folx qui veulent lor folie
Vers tous maintenir et deffendre,
Seulent Dieu meïsmes reprendre,
Dont il luy peust assez desplaïre,
Car en rien qu'il lui plaïse a faire, 170
Creature n'a que voier,
Ains doit a tous plaïre et soier
Quanke Dieu veult, car par droiture
En poiz, en nombre et en mesure
Toutez choses ordonne et met ; 175
Trop est dont fol qui s'entremet
De ce reprouver que Dieu preuve
Et d'approuver ce qu'il repreuve.

Quant la fin de l'an fut venue,
Qu'a grant peine orent attendue 180
Ceulx qui malgré eulx caroloient,
Chascun maintenoit qu'il estoient
Sans nul remede confonduz,
Car petit et petit fonduz
Furent siquez cuisses en terre. 185
Lors vindrent lors amis requerre
L'arcevesque Osbert de Coloigne
Qui lor doulor et lor vergoigne
Venist voier et relachier.

Et celuy qui n'avoit pas chier 190
Aultry douleur, fu monlt soigneux
De secours faire aux besongneux,
Car a tout bien tant entendoit
Que de sa valeur admendoit
Toute la tyoise contrée. 195
Si chay qu'au chief de l'année,
La veigle de Noel, la vint,
Dont es caroleurs bien avint,

128 A, dieu *mq.* — 137 B, De tr. — 153 B, Pupplia. — 157 A, Pour voir. — 159 A, telle; A, B, aoree. — 162 A, quel esbat. — 164 A, B, veoir. — 173 A, par droite nature; B, par nature, *corrigé en* par droiture.

Car Dieu par lui les deslia		Entendre fors a oraison	
Et il les reconcilia	200	Et a Dieu bien glorifier	
Devant l'autel monlt doucement.		Et le loër et graciër	230
Mèz a deulx hommes soudement		Des biens que chascun jour nous	
Et aussi a une des femmes		[donne.	
Departirent des corps les amez,		Cil n'est pas sage qui sermonne	
Dont tous les voisins s'esbahirent.	205	Devant le roi de majesté	
Les aultrez sans veigler dormirent		Se n'est de chose d'honnesté ;	
Troiz nuis et .iiii. jours tous ensemble ;		Mèz encor s'esconvient il taire,	235
Plusieurs comme fieulle de tremble		Quant l'en ot le service faire,	
Toute lor vie puis tremblèrent.		Pour entendre y devotement,	
Ainsi les folz qui destourberent	210	Et que l'escoute vraiment ;	
L'office divin par lor rage		Il y a aussi grant partie,	
Furent punis pour leur oultrage.		Comme le clerc qui plus hault crie,	240
Et pour ce est ce a tous exemplaire		Quant de bon cuer et simple l'ot.	
Que l'en se gard de telx malx faire		Maiz cil n'y a ne part, ne lot,	
Es saints lieu[x] ou l'en doibt orer	215	Ainciez en l'ire Dieu se boute	
Et Dieu et ses saints honorer.		Qui entent a jangle ou escoute,	
Le monstier, ce devez entendre,		Quant l'en doit au service enten-	
N'est pas halle a desrécz vendre,		[dre, 245	
Ne cohue pour juleours ;		Qui tous sommez tenus a rendre,	
C'est le refui es pechiours	220	Ou par escouter, ou par dire.	
Pour pardon querre des pechiéz		Dieu qui ce qui luy plaist espire,	
Dont nous sommes tous entechiéz ;		Nous vuille tous si bien aviver	
C'est le palaiz au roi de gloire :		A celebrer et coultiver	250
Nul ne doibt en cel consistore		Ce qu'il commande en Sainte Eglise,	
Demener contenance folle,	225	Que nous puission par tel servise	
Soit ou de fait, ou de parolle,		La sus es grans festes venir	
Car nul ne doibt en tel maison		Qui dureront sans ja finir !	

Si nous comparons ce texte avec le *libellus* d'Othbert, ou tout simplement avec le passage de *Renart le Contrefait* publié plus haut, qui en est la représentation à peu près exacte, nous remarquerons que, non content d'agrémenter ses vers de recommandations dévotes, l'auteur de la rédaction rimée se sépare complètement de l'autre en un point. Dans la rédaction rimée, en effet, c'est une femme qui arrache le bras de son frère en voulant le soustraire à la *carole* ; dans le *libellus* d'Othbert, comme dans *Renart le Contrefait*, c'est au contraire la fille du prêtre qui est victime de l'empressement trop violent de son frère à la délivrer.

203 A, a *mq.* — 234 A, Si nest de ch. honneste. — 250 B, De cel.

A défaut d'autres textes offrant même leçon que la rédaction rimée, la divergence que nous venons de signaler ne peut guère s'expliquer que par la négligence du poète, bien moins soucieux de reproduire fidèlement la version latine qu'il avait sous les yeux que d'en tirer matière à moraliser.

RIGOT ; A TIRE-LARIGOT = A TIRE LE RIGOT ¹

Diez, *Et. Wb.*⁴, 670, cite le mot provençal *rigot* ² = *frisure, boucle de cheveux*, qu'il rattache à l'ancien haut allemand *rîga* = *circuli linea* (cf. la forme actuelle allemande et anglaise *ring* = *cercle, anneau*).

Ce mot n'existe pas seulement en provençal : il se trouve aussi en ancien français au sens de *ceinture*. On le rencontre avec cette signification dans le ms. 354 de la bibliothèque de la ville de Berne, fol. 10^c : Un vilain de Farbus ³ part pour le marché ; sa femme lui donne quelques deniers, et, nous dit le trouvère ⁴,

Çaus li lia en son *rigot*.

Le ms. 2168 (anc. 7989²) de la Bibliothèque nationale, qui contient une variante de ce fableau, n'a pas ce vers, remplacé par la leçon :

Ceus en sa *bourse* li bouta.

Le sens est le même dans les deux versions ; dans le ms. de Paris il s'agit d'une *bourse*, dans le ms. de Berne d'un *rigot*, c'est-à-dire, comme le prouve d'une part la comparaison des deux leçons, et de l'autre l'idée étymologique attachée au mot *rîga*, d'une

1. [Voir Bibliographie, n° 13].

2. L'autre mot de l'anc. fr. *rigot* = *rigole, petit ruisseau*, n'est pas de la même famille.

3. Le fableau du *Vilain de Farbu* (voy. *Recueil... des fabliaux*, p. p. A. de Montaiglon et G. Raynaud, IV, 82-60) est encore connu sous deux autres titres : *Le Morteruel*, dans le fableau des *Deus chevaux* (*Rec.* I, 153) et *De celui qui cracha sor ses morterés*. Jusqu'ici Legrand d'Aussi en avait seul publié un court extrait traduit (éd. Renouard, IV, 237-80).

4. Ce fableau est de Jean de Boves : les caractères picards de la langue de l'auteur apparaissent dans le ms. de Paris. Le ms. de Berne, dû à un copiste de l'est de la France, offre d'assez grandes différences.

ceinture où l'on serre l'argent, et qui est ainsi à la fois une bourse et une ceinture. L'usage de cette bourse-ceinture, portée encore de nos jours par les paysans de certaines parties de la France, semble tout naturel au moyen âge, si l'on se rappelle qu'aux XIII^e et XIV^e siècles la bourse et la courroie, formant la ceinture, sont choses inséparables et toujours citées l'une avec l'autre ¹. Le mot *rigot* semble du reste s'être conservé sous la forme féminine *riote*, plus anciennement *rigote* ², dans le patois bisontin, avec le sens de *boursicot* (primitivement faisant corps avec la ceinture). — Je répète ici, ce qu'il est peut-être important de signaler au point de vue de l'origine du mot, que le ms. de Berne a été certainement écrit dans l'est de la France.

Le sens de *rigot* une fois admis, il est permis d'en déduire une nouvelle étymologie, plus probable et surtout moins fantaisiste que celles qui ont été données jusqu'à présent, de l'expression proverbiale *boire à tire-larigot*. Cette locution n'est, me semble-t-il, qu'un des nombreux mots, composés d'un impératif et d'un substantif, dont M. Ars. Darmesteter a fait l'histoire ³. *Boire à tire-larigot* serait *boire à tire le rigot* = *à étire la ceinture* ; la même image est conservée dans la phrase populaire, bien connue, *s'en faire péter la sous-ventrière* (cf. L. Rigaud, *Dict. du jargon parisien*, 1878, p. 317), qui n'a plus que le sens figuré.

L'expression devait être connue aux XIII^e et XIV^e siècles, du vivant même du mot *rigot* ; toutefois il est à noter que Leroux de Lincy n'en a pas d'exemples dans son *Livre des proverbes français*, II², 187, et les citations données par Littré ne sont pas antérieures au XV^e siècle. Cotgrave, qui range dans une même famille *larigau*, *laringue*, *laringau* (= *the root of the tongue*), a perdu la notion de l'orthographe étymologique de l'expression ; un exemple seul de Littré, tiré d'Ambr. Paré, fournit la lecture à *tire-larigot*, où la confusion n'a pas encore eu lieu entre les deux

1. Voy. J. Quicherat, *Histoire du costume en France*, 232, et *l'Oustillement au Vilain* (Rec. II, 154). Dans le fableau de *Constant du Hamel* (Rec. IV, 185), le provost donne à la dame sa « corroie, Qui mout estoit plaine et farsie. »

2. Communication de M. H. Bouchot. Je n'ai vu mentionné ce mot dans aucun des glossaires de l'est de la France : d'Artois, Monnier, Tissot, Toubin, Contejean, etc., ne le connaissent pas.

3. *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*, 146-205.

formes, masculine et féminine, qui ont dû coexister, bien que nous ne retrouvions la première que dans le ms. de Berne et la seconde qu'en patois bisontin.

En résumé le mot *rigot* (orig. germanique, se rattachant à l'idée de *cercle*) existe en ancien français (peut-être plus particulièrement dans l'est), et signifie *ceinture* ; c'est ce mot qui très probablement entre dans la composition de la locution *à tire-larigot*, qui devrait alors s'écrire et se prononcer *à tire le rigot*.

2° TEXTES DIVERS

CHARTES FRANÇAISES DU PONTHEU

Les chartes que nous publions et qui serviront de base à une *Étude sur le dialecte du Ponthieu aux XIII^e et XIV^e siècles*, sont de provenance diverse. Entre les nombreux documents du même âge que nous avons compulsés à la *Bibliothèque nationale*, aux *Archives nationales* et aux *Archives de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville*, nous avons dû forcément restreindre notre choix qui, du reste, a toujours été subordonné à l'intérêt philologique.

Quant aux limites de temps que nous nous sommes assignées, elles comportent à peine un siècle : notre plus ancienne charte est de 1254, et nous nous arrêtons au milieu du XIV^e siècle, époque à laquelle la centralisation royale commence à pénétrer dans les provinces, et où les pièces souvent rédigées par des scribes étrangers ne présentent plus les mêmes garanties de vérité locale.

La méthode que nous avons suivie pour publier ces chartes est, croyons-nous, la plus simple : partout nous avons résolu les abréviations, introduit la ponctuation et mis les accents qui nous semblent suffisants, en partant de ce principe qu'ils sont uniquement nécessaires sur la dernière syllabe accentuée ; nous les avons même complètement négligés dans les finales en *ee*, *ees*, où la présence d'un second *e* est un signe évident d'accentuation. Nous avons enfin placé entre parenthèses tout ce que nous avons cru devoir être supprimé et avons suppléé entre crochets les lettres et les mots exigés par la syntaxe ou par le sens.

1. [Voir Bibliographie, n° 3. Nous ne donnons ici que les textes, sans l'étude que leur a consacrée Gaston Raynaud.]

I

JUN 1254.

Je, Jehans Barbafust, maires, et li eskevin d'Abeville, faisons asavoir a tous chaus qui chest cirografe verront et orront, que comme Jehans de Pardieu en se deesraine maladie eust laissié a l'ospital de Saint Nicholai d'Abeville .ii. sestiers de blé heritablement [que] li rendoit [Leurens] de se tere de
 5 Godain Selve et aportoit a le maison chelui Jehan, et après le dechet chelui Jehan, chil Leurens refusast a apporter les .ii. sestiers a le maison Saint Nicholas, après mout de contens pais fu faite en tel maniere que chil Leurens et si hoir d'or en avant renderont chascun an a le devant dite maison Saint Nicholas les .ii. sestiers de blé et apporteront a leur coust a le devant dite maison, et
 10 les a chil Leurens assenés les .ii. sestiers de blé a le tere de Godain Selve, ch'est asavoir seur le canp de le mare et sur .viii. jorneus de l'escange Saint Nicholai et seur quatre jorneus autres, et doivent estre païé li doi sestier a le Saint Remi. Et che fut fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur .M. et .CC. et .LIII., el mois de juin. — Et le vile a l'autre partie. — Per manum J.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

II

NOVEMBRE 1254.

Je, Jehans Barbafust, maires, et li eskevin d'Abeville, faisons asavoir a tous chaus ki chest cirografe verront et oront, que comme Oufrans Carnete, li feus Martine, clamast par devant nous contre le maistre et les freres de Saint Nicholai le moitié d'un tenement qui siet en le rue Nostre Dame en coste le
 5 tenement Martin Marcd'argent qui fu de par Bernard Pinchet qui fu comme de heritage, nous entendismes le verité sur le chose diligentement et avons rendroit (rendu ?) pour droit que chil Oufrans n'i avoit riens et li avons fait jurer que jamais en chel tenement riens ne reclamera d'or en avant. En tesmoignage de laquel chose nous avons fait faire chest cirografe dont nous
 10 avons retenu l'une partie. Et che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur .M. et .CC. et .LIII., el mois de novembre.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

III

FÉVRIER 1259 (1260).

Je, Engerrans, chevaliers et sires de Mentenai ¹, fais asavoir a tous chaus ki ches letres verront et orront, que j'ai donné par l'assentement de men oir et le volenté a le glise de Valoiles ² pour le salut de m'arme et de l'arme men pere et me mere, ki illuekes gisent, .LX. sous de paresis en pure et parduravle aumosne chascun an a prendre au molin de Mentenai, a le feste Saint Jehan .xxx. sous de paresis et au Noel .xxx. de paresis ensement. Cheste aumosne et cheste dounison, si comme ele est devisee en chest present escrit, je, Engerrans, et tout mi oir, l'otriens et confermons et sommes tenu de warandir ; et a chou faire et tenir je oblige mi et mes oirs ; et que che soit ferm et estavle parduravlement, j'ai confirmé chest present escrit par le war- 10 nissement de men seel et l'ai baillié a le devant dite glise de Valoiles. Che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur mil et deus chens et cinquante noef, el mois de fevrier. (Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. n° 2119, 52.)

IV

VENDREDI, 3 NOVEMBRE 1262.

Je, Jehans de Lavers ³, fais savoir a tous chaus qui ches presentes letres verront et orront, que Maroie le Rousse de Lavers, mes liges hom, a vendu et aumosné heritablement au maistre et as freres de le maladerie du Val d'Abeville par men otroi et par men congié et par men assentement et par me volenté, et par l'asentement et l'otroi et le volenté de Jehan et de Robert, ses 5 fieus et ses oirs, et de tous ses autres oirs, .III. journeus de terre toute en une pieche que ele tenoit de moi frankement avec sen autre fief, ki sie[e]nt en coste le Faiel et en coste le quarriere deriere et en coste les terres du Val, pour lequele vente et aumosne des .III. devant (devant) dis journeus de terre le devant dite Maroie a rechut par devant moi paiement et avenant et bien li 10 agree et a tous ses oirs ausi et les ont resignés en me main comme en le main a segneur pour saisir ent heritablement les devant dis maistre et les freres du Val ; et ont juré et pramis en bone foi le devant dite Maroie et si fil et si

1. Maintenay-Roussent. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil-sur-Mer, canton de Campagne-les-Hesdins.

2. Valloires. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Rue, commune de Bernay.

3. Petit-Lavers. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune de Cambron.

oir que encontre cheste devant dite vente et aumosne n'iront ne ne verront
 15 ne molesteront ne molester ne les feront jamais ne par aus ne par autrui, ne
 que art ne engieng ne matere ne occasion ne querront par koi li devant dit
 maistres et frere en soient molesté des ore en avant et l'ont afié a tenir et a
 faire toutes ches devant dites couvenenches bien et loiaument ne que encontre
 en nule maniere jamais n'en iront; et est asavoir que je, Jehans, pour cose
 20 qui soit que Maroie ou si oir devant dit mesfacht envers mi, je ne me puis
 des ore en avant de riens prendre as devant dis .iii. journeus de terre, ains
 leur sui tenus a garantir envers tous chaus qui a droit et a loi vaurront venir;
 u quel temongnage je, Jehans, ai cheste presente chartre seelee et warnie de
 men seel. Che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur .mo. et .cco. et
 25 .LXo. .no., le venresdi après le feste Saint Remi en iver, u mois de octenbre.
 (Arch. hosp. d'Abbeville.)

V

JEUDI, 19 MAI 1267.

Je, Henri[s] de Novion¹, chevalier[s], fais savoir a chiaus qui sont et qui a venir
 sont, que Nicoles du Tristre², vaasseurs, mes hons, a vendu bien et loiaument par
 l'assentement et par le volenté de se feme et de tous ses oirs a freres de le cheva-
 lerie du Temple, manans a Forest³, pour .c. saus de parisis, que Nicoles a
 5 recheus, .i. sestier de blé et .i. sestier d'avaine que li frere li devoient cascun an
 pour le raison du terrage que il avoit es terres a devant dis freres; si est asa-
 voir que Nicoles a reongut par devant moi que il es terres a devant dis freres
 d'or en avant par raison de terrage ne par autre raison ne puet riens demander
 et que toute le droiture et le seignourie que il avoit es terres a devant dis
 10 freres ou pooit avoir par raison de terrage ne par autre raison, il l'a donné a
 devant dis freres et quité a tous jours. Ceste vente devant dite je, Henri[s] de
 Novion, chevalier[s], ai volu .et otroié comme sire, et suis tenus le vente
 devant dite warandir, delivrer et deffendre a devant dis freres contre tous
 hommes qui a droit et a loi volroient venir; et pramet en bone foi que je
 15 encontre le dite vente ne irai ne les devant dis freres ne traveilleraï ne ne ferai
 traveillier, et a che tenir j'ai obligié mes oirs. Et que che soit ferme et estavle,
 je, a le requeste au devant Nicole, ai baillié a devant dis freres ces presentes
 letres seelees de men seel, en l'an de l'incarnation Jhesu Crist .m. .cc. .LXVII.,
 u mois de mai, le jue(e)di après feste Saint Honneré.

(Arch. nat., S. 5225, n° 29.)

1. Novion-en-Ponthieu. Somme, arrondissement d'Abbeville.

2. Le Titre. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Novion-en-Ponthieu.

3. Forest-l'Abbaye. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Novion-en-Ponthieu.

VI

SAMEDI, 18 JANVIER 1269 (1270).

Je, Bauduins de Fienles¹, chevaliers, fais savoir a tous chaus ki ches lettres verront et orront, ke mesires li cuens de Pontieu² et me dame le roine, se fame, a me requeste et a me priere, ont otrié et confremé par leur lettres pendans le markié et le couvenenche ke je ai fait a Jehan le Borgne, bourgeois de Moustriuel³, et a Enmeline, se fame, du vinage ke je avoie a Moustriuel, ke je 5
 tieng d'aus en fief. Et u tesmognage de cheste cose, je leur ai donné cheste letre seelee de men seel, ki fu faite l'an de grace mil deus chens et soissante neuf, le samedi après les octaves de le Tesphagne.

(Arch. nat., J. 236, n° 90.)

VII

JANVIER 1269 (1270).

Jou, Willaumes de Kaeu⁴, chevaliers, sires de Longviliers⁵, fais asavoir a tous chaus ki ches presentes lettres verrunt et orrunt, ke Thomas de Donrihier⁶, mes cousins et mes frans hom, par me volenté et par l'otroi de Jehan, sen fil et sen oir, a douné en pardurable aumosne a homes religieux l'abbé et le couvent de Nostre Dame de Balanches⁷ .vi. journeus de tere ki sunt el 5
 tereoir de Daminois⁸ joignans as teres de Mesoutre⁹ et si a douné a chele meisme eglise le segnorie de .xiii. journeus de tere, peu plus peu mains, ki sie[e]nt en chel meisme tereoir, desquel(e)s Pierres li Ras tient .iii. journeus sans riens rendre et Jehans del Castel le remanant par .v. sol. de relief et .v. sol. de toutes aides et par .iii. fois l'an venir a lor plais quant il en sera 10
 requis, et si est asavoir ke li devant dis Thomas toutes ches choses devant dites

1. Fiennes. Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne-sur-Mer, canton de Guines.

2. Jean de Nesles et Jeanne, sa femme, reine de Castille et de Léon.

3. Montreuil-sur-Mer. Pas-de-Calais.

4. Cayeux. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Saint-Valery-sur-Somme.

5. Longvilliers. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Crécý.

6. Douriez. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil.

7. Abbaye de Valloires (cf. *Gall. christ.*, X, 1333).

8. Dominois. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Crécý.

9. Mezoutre, ferme près de Valloires.

a werpi et resigné en me main, desqueles choses jou, a le requeste del devant
dit Thomas, ai revestu l'abbé et le couvent de le devant dite glise et mis en
corporel possession en tel maniere ke li devant dis Thomas ne si oir ne
pue[e]nt en ches choses devant dites riens reclamer ne le glise devant dite par
15 eus ne par autres molester des ore en avant ; et si est asavoir que li abbes et
li couvens devant dit pour toutes ches choses sunt tenu de rendre a moi hyre-
tablement dedens les octab. de le nativité Saint Jehan Baptiste en lor maison
de Moustruel une paire de esperons de fer ou .vi. deniers paires a lor cois
sans loi et sans meffait et sans amende. Et jou, Willaumes, chevaliers devant
20 nommés, pour chou sui tenus et oblige moi et mes oirs de warandir a le
devant dite glise permanablement toutes les choses devant dites contre tous
chaus ki a droit et a loi vauroient venir, et de faire tenir en pais. Et pour
chou que toutes ches choses devant dites soient fermes et estables permana-
blement, jou, Willaumes, chevaliers devant dis, ai baillié a le glise devant dite
25 ches presentes lettres seelees de men seel, en l'an de l'incarnation Nostre Sei-
gnur Jhesu Crist .m. .cc. .lxi., el mois de jenvier.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 55.)

VIII

FÉVRIER 1269 (1270).

Je, Jehans de Valines¹, chevalier[s], sires de chu meesme lieu, fais savoir a
tous cheus qui ches lettres verront ou orront, que j'ai vendu hyretavlement au
maistre, as freres et as povres de l'ospital de Saint Nicolai d'Abbeville, .xx. s.
de parisis censeus qui sont u tereoir de Valines, lesqués Pierres Salot (*sic*),
5 mes hons, me doit de chens cascun an, pour .xi. livres de parisis lesqués il
m'ont paiés en seche monnoie bien nombree et bien païé plainement, et ai pramis
je, Jehans devant dis, Aelis, me fame, et Willaumes, mes fuis et mes hoirs,
par nos sairemens que nous le warandirons as devant dis maistre, freres et
povres de l'ospital devant dit a tous jours contre tous chaus qui a droit et a loi
10 vauront venir, et a che avons nous obligié nous et nos hoirs ; et est asavoir
que en chu censel devant noumé nulle chose d'ore en avant nous ne porrons
reclamer fors .i. seul denier rendu(s) a nous au Noel et a nos hoirs sans loi et
sans relief ; et que cheste chose soit ferme et estavle, je devant dis, Jehans,
chevaliers[s], l'ai confremé par l'imaige de men seel. Che fu fait en l'en de
15 l'incarnation Nostre Segneur mil .cc. et .lxi., el mois de frevier.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

1. Valines. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ault.

IX

MAI 1271.

Je, Jehans, chevaliers, sires de Laviers, fais savoir a tous chaus qui ches presentes lettres verront et orront, ke comme debas fust mus entre mi et le maistre et les freres de le maison du Val de Buigni¹, lequele est apelee le Val d'Abeville, d'endroit le peskerie du moulin de Laviers et de toute le riviere du devant dit moulin et d'une voie lequele fu forsclose, lequele est seur le riviere 5 du devant dit moulin, dont je leur demandoie. LX. s. et .i. denier et de .iii. s. de chens que je leur demandoie, dont li devant dit frere ne savoient nule cose, et de .iiii. den. de chens que je leur demandoie de le terre que li devant dit frere acaterent a Maroie le Rousse de Laviers et a ses oirs, lequele tere siet u Val le Prestre deriere le Faiel, tous ches debas et tous les autres qui 10 ont esté entre mi et aus des si au jour d'ui et que je peuusse avoir mut contre aus des si au jour d'ui, je leur ai quité a tous jours et ai pramis en bone foi que jamais ne les en quereleraï ne molesterai ne jou ne mi oir, ne ne ferons que li devant dit frere soient molesté par nous ne par autrui pour chose nule qui mute soit ne qui peuust estre mute entre mi et aus des si au jour d'ui, en 15 tel maniere que une pais fu ordenee de mi et des devant dis freres par le conseil du maieur et des eskevins d'Abeville d'endroit .i. mui de blé, lequel il me renderont cascun an des ore en avant au moulin de Laviers de tel blé comme li moulins waangnera de jour en jour ; si est asavoir a .ii. termes, demi mui au Noel et demi mui de blé a le feste Saint Jehan Babtistre en esté, lequel mui 20 de blé devant dit mes peres aumosna a le maison du Val, en tel maniere que se jou ou autres voloit revenir au devant dit mui de blé, chil qui revenir i voloit estoit tenu a rendre .xx. lib. de paresis as devant dis freres, lesquels .xx. lib. sterling quités par le pais qui ordenee est entre mi et les devant dis freres des debas qui par devant sunt nommé, cheste pais je le wel et l'otroi ; 25 et que che soit ferme cose et estavle, j'ai cheste presente letre seelee de men seel. Che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segnor .M. .CC. et .LXXI., u mois de mai.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

X

VENDREDI, 6 MAI 1272.

Je, Jehans, sires de Mautort², fais savoir a tous chiaus qui ches presentes lettres verront et orront, que je par grant necessité constrignant ai vendu

1. Buigny-l'Abbé. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

2. Mautort. Somme, arrondissement d'Abbeville.

yritavlement et dewerpi de tout en tout a femmes religieuses l'abeesse et le
 couvent d'Espaigne¹, pour .xxiiii. lib. de parisis dont je ai rechut plain
 5 paiement et me tieng pour bien païé, tout le terage que je avoie en .xxv.
 journeus et demi de tere qui sie[e]nt el terroir de Mautort en deus pieches,
 ch'est asavoir .xxii. journeus que Pierres Varlande tenoit de mi que (*sic*)
 sie[e]nt a le crois de pierre de coste le kemin qui va d'Abeville a Moyeneville
 et aboutent au kemin qui va de Cambron³ a Oysemont⁴ de l'un bout et a
 10 quatre journeus de tere le devant dite abeesse et le couvent de l'autre bout, et
 trois journeus et demi que Fermins Coullars tenoit de mi seans leur vaus entre
 le tere Henri des Mares et le tere Henri de Vaus, duquel terage je en ai saisi
 le devant dite abeesse et le couvent et mis en possession corporele, en tel
 maniere que le devant dite abeesse et le (*sic*) couvent (*sic*) tenront le devant
 15 dit terage d'ore en avant de mi et de mes oirs yritavlement et franquement
 par une paire de blans wans de le value de trois deniers paires de recounis-
 sanche rendus chascun an a le Saint Reni a Mautort a mi ou a mes oirs.
 Cheste vente sui je tenus a warandir a le devant dite abeesse et au couvent, et
 se je ne le faisoie et eles avoient coust ou dammage en quelconques maniere
 20 que che fust par defaute de me warandison, je seroie tenus a rendre tous
 cous et tous dommages par l'abandon de toutes mes choses moebles et non
 moebles ou que eles seroient trouvees ; et a che ai je obligié mi et mes oirs ;
 et pour chou que che soit ferme chose et estavle, je ai baillié a le devant dite
 abeesse et au couvent ches presentes lettres seelees de men seel. Che fu fait
 25 en l'an de l'incarnation Nostre Segneur mil .cc. et .LXXII., le premier venredi
 de may. (Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 119.)

XI

MAL 1272.

Je, Hues du Pont, maires, et li eskevin d'Abeville, faisons asavoir a tous
 chiaus qui ches cirografe vesront ou oront, que Maroie, qui fu feme Robert
 de Saint Clou, a reconnu devant nous que .i. tenement assis en le rue des
 jardins de Damas que maistre Jehans Milès tient de lui, que chil Robers et
 5 Maroie avoient donné pour Dieu et en aumosne a l'ospital Saint Nicholay
 après le dechet de chele Maroie, chele Maroie a quité devant nous au devant
 dit maistre et as freres de l'ospital devant dis le devant dit tenement a tous
 jours pour une somme d'argent dont elle a rechut plain paiement et a pranis

-
1. Epagne. Somme, arrondissement et canton d'Abbeville.
 2. Moyenneville. Somme, arrondissement d'Abbeville.
 3. Cambron. Somme, arrondissement d'Abbeville.
 4. Oisemont. Somme, arrondissement d'Amiens.

en bone foi que ele les en laira goir en pais a tous jours. En tesmoignage de
 cheste chose, nous avons fait faire chest cirografe dont nous avons retenu 10
 l'une partie en l'an de grace mil .cc. .LXXII., el mois de may. — Per manum
 magistri J. (Arch. hosp. d'Abbeville.)

XII

23 JUIN 1273.

I.

A tous chiaus ki ches presentes lettres verront ou orront, je, Robers des
 Autieus, esquiers, sires de chu meesme lieu, fais asavoir que comme debas
 eust esté entre mi et le maistre et les freres de l'opital de Saint Nicholai
 d'Abbeville d'une capelerie qui est en men manage, de che que je les voloie
 contraindre que on cantast caschun jour une messe en le capele qui est edefiee 5
 a che, par conseil de bones gens, je et li maistres et li frere devant dit, nous
 soumes obligié a che devant maieur et devant eskevins d'Abbeville et devant
 autre bone gent, que li maistre et li frere devant dit doivent deservir ou faire
 deservir le devant dite capelerie souffisanment par trois messes cantans le
 semaine, ch'est asavoir le diemenche et au lundi et au venredi, et se chil qui 10
 le deservira defaloit de canter ad jours devant dis, il seroit tenu a restorer u
 demain ou un des jours de chele meesme semaine, se par raisnavle ensoune
 ne demourroit, et doivent li devant dit maistres et li frere trouver calisse et
 vestemens, faire et soustenir le capele a leur propre coust de toutes coses et
 trouver toutes les coses qui afierent a messe canter, et ne pueent douner les 15
 aumosnes de le capelerie devant dite fors a l'usage des povres de le maison
 devant dite, et si est asavoir que les rentes de le capelerie devant dite sont
 asises en .x. jorneus de tere, peu plus ou peu mains, et sieent en trois
 pieches u teroir des Autieus, et prenons les .ii. pars en toute le disme du
 teroir devant dit et Nostre Dame d'Aissieu le tierche, fors es novviaux essars ; 20
 et pour ches couvenenches devant dites, je, Robers devant dis, n'i puis plus
 demander ne mi oir, et m'otrie a eus aidier envers tous chiaus qui leur en
 vauroient molester de leur raison avoir a men pooir et a leur coust : je,
 Robers devant dis, ai baillié ad devant dis maistre et ad freres ches lettres
 seclees de men seel, qui furent faites en l'an de grace mil .cc. LXXIII., el 25
 mois de jung, le vegille de le nativité Saint Jehan Baptistre.

II.

A tous chiaus ki ches presentes lettres verront et orront, li maistres et li frere
 de Saint Nicolas d'Abbeville salut en Nostre Seigneur. Nous faisons asavoir
 a tous comme .i. debat (*sic*) ait esté entre nous et Robert des Autieus, esquier,
 sire(s) de chu meesme lieu, par le raison d'une capelerie ki est u manage 30

au devant dit Robert, ke il les voloit contraindre ke il cantassent cascun jour, a che s'est obligié pour pais et par conseil de bones gens par devant le maieur et les eskevins d'Abbeville, ke le devant dite capelerie devons deservir ou faire deservir souffisanment .iii. messes le semaine, s'il est asavoir au diemenche, et
 35 au lundi et au venredi; et s'il avoit ensoune souffisant, il doit restorer ou lendemain ou .i. des jours de chele meesme semaine se raisnavle ensoune ne li taut, et devons trouver galise et vestemens, et devons le capele faire et soustenir a no coust de toutes coses, et soumes tenu a trouver toutes les coses
 40 ki afierent a le messe canter et tout a no coust, et il ne pueent douner ne aliener ne les fruis ne les biens de le capelerie devant dite fors a l'usage des povres; et se le capelerie n'estoit deservie souffisanment, si comme il est contenu en le lettre devant dite, et li devant dis Robers ou si oir iavoient cous ou damage par defaute du serviche devant noumé, li devant dis maitre[s] et li
 45 a cheli ki le lettre porteroit. Che fu fait en l'an de grace mil et .ii. chens et .lx. et .xiii., el mois de jung, le vegille de le Saint Jehan en esté, et che avons nous confermé par l'image de no seel.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

XIII

DÉCEMBRE 1273.

Nous, Willaumes, par le grasse de Dieu abbes de Donmartin¹, et tous li covens de chel lieu, faisons savoir a tous, ke comme Jehans de Neele², quens de Ponthieu, de Mousteruel et d'Aubemalle³, et Jehanne⁴, se femme, par le grasse de Dieu roine de Castele et de Lyon, contesse des lieux devant dis,
 5 nous aient otrié par leur grasse ke nous puissions prendre trois journeus ou quatre de bos en une pieche, en un costé de cheli, la u nous prenons nostre usage, pour le besoing ke nous avons de faire nostre dortoir, en maniere ke, quant nous avons osté ches .iii. journeus ou .iiii., nous summes tenu a repairier a le viese taille, la u nous summes au tans qui ore est. Et ke che soit
 10 veritavle chose, nous avons mis nos seeaus a ches letres, l'an de l'incarnation Nostre Segneur .m. .cc. sexante et treze, el mois de decembre.

(Bibl. nat., mss. coll. D. Gren. 298, n° 41.)

1. Dommartin. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil, canton de Hesdin.

2. Nesles. Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne-sur-Mer, canton de Samer.

3. Aumale. Seine-Inférieure, arrondissement de Neufchâtel-en-Bray.

4. Jeanne, fille de Simon, comte d'Aumale et de Ponthieu, avait épousé en premières noces (1237) Ferdinand III le Saint, roi de Castille et de Léon, mort en 1252.

XIV

FÉVRIER 1279 (1280).

Je, Pierres de Saisseval¹, esquiers, fais savoir a tous chiaus ki ches presentes lettres verront ou orront, ke je sui hom liges a noble homme et men kier segneur, monsegneur Jehan, vidame d'Amiens, segneur de Pinkegny², et tieng du devant dit vidame a lige hounage, ch'est asavoir quankes j'ai a Saisseval et es appartenanches entierement en manoirs, en ostés, en chens, en rentes, en dismes, en bos, en terres waaignavles, en justiches, en segnourie et en toutes autres values et rissues entierement sans riens essieuter ; et toutes ches coses deseure(s) nommees tieng je du devant di vidame ligement et frankement, si comme devant est dit. Et de che doi je et mi hoir au devant dit vidame et a ses oirs tous serviches, toutes coustumes et redevanches, ke frans hom doit a sen segneur lige, as us et as coustumes du castel de Pinkegny. De rekief je sui hom a monsegneur le vidame devant nommé d'un autre hounage, ch'est asavoir de le warde de me tere devant dite, dont je sui ses hom liges ; et de che doi je et mi hoir au devant dit vidame et a ses hoirs, toutes les fois que nous en serions semons ou amonesté du devant dit vidame ou de ses hoirs ou de leur kemant, ch'est asavoir cascun an a Pinkegny .ii. mois d'estage a nos propres cous et sommes tenu de mener i nos femmes pour faire l'estage avoec nous. Et devons encore a monsegneur le vidame devant dit toutes autres coustumes et redevanches ke hom doit a sen segneur d'oumaige, de warde, as us et as coustumes du castel de Pinkegny ; et toutes ches coses devant dites et chascune a par li ai je recounutes a monsegneur le vidame devant nommé en le presence de ses hommes liges et li ai pramis et creanté seur le foi ke je li doi comme a men segneur lige, ke, se je puis savoir ni enquerre ke je plus en doie tenir de li, ke je li ferai asavoir le mieus et le le plus loiaument ke je porrai sans fraude. Et pour che ke che soit ferme cose et estavle a tous jours, je, Pierres devant dis, ai baillié au devant dit vidame, men segneur, ches presentes lettres seelees de men seel. Che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur .M. .CC. .LXXIX., ou mois de fevrier.

(Arch. nat., R¹. 19629, sans n°.)

1. Saisseval. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Molliens-Vidame.

2. Picquigny. Somme, arrondissement d'Amiens.

XV

SEPTEMBRE 1280.

Je, Engerrans, chevaliers, sires d'Araines¹, fais savoir a tous ke, comme nobles hom et mes chiers cousins et amis Jehans, vidames d'Amiens, sires de Pinkegny, a le requeste de ses bourgeois de Pinkegny et de Moiliens² et par l'acort et le consell de pluisieurs marqueans, ait estavlie et faite une
 5 feste anuel en casque de ses devant dites viles de Pinkegny et de Moiliens, et li dis vidames m'ait prié et requis que je m'assentisse a che que toutes manieres de marqueans et d'autres gens, en alant et en venant a casque de ches .ii. festes, peussent passer par mi me tere et mes fiés paisieument, franquement et delivrement de toutes choses, sans aucune redevanche paier a nous
 10 et a no gent, saichent tout ke je a le priere du devant dit vidame m'assent et le voell, gré, otri et conferme selonc sa requeste en le fourme et en le maniere devant dite, et le pramet en bone foy a tenir, warder et warandir a tous jours, et a che je ai obligié mi et mes oirs. En tesmoignage de lequele chose, je en ai au devant dit vidame douné mes lettres pendans seeles de men seel.
 15 Che fu fait en l'an de l'incarnation Nostre Segneur .M. .CC. .IIII^x., ou mois de septembre.

(Arch. nat., R¹. 19629, sans n°.)

XVI

1^{er} FÉVRIER 1280 (1281).

Je, Andreus, chevaliers, sires de Ponches³, et je, Maroie, dame de Rainbeham et du Caisnoi⁴, se femme, faisons savoir a tous chiaus qui ches lettres vesront ou orront, ke nous, pour nostre grant pourfit et pour pieur marchié eskiever a faire, avons vendu heritavlement de l'assentement et de le volenté
 5 Wiot de Ponches, no fil et nostre hoir, et pour une somme d'argent dont nous avons rechut plain paiement et nous en tenons a païé bien et souffisamment, a tres noble homme et poissant no chier sire Edwart⁵, par le grace de Dieu roy d'Engleterre, sire d'Irlande, duz d'Aquitaine et conte de Pontieu

1. Airaines. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Molliens-Vidame.

2. Molliens-Vidame. Somme, arrondissement d'Amiens.

3. Ponches-Estruval. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Crécy.

4. Quesnoy-le-Montant. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Moyenneville.

5. Edouard I^{er} le Long, roi en 1272, mort en 1307.

et a noble dame no chiere dame Alyenor¹, par chele meisme grace royne et
dame ducesse et contesse des lieus desus dis, sa compaignie et a lors hoirs, 10
toute le terre, chens, rentes, terrages, viscontés, siegnouries, avec le homage
Bertremeiu Cacheleu jadis et tous autres hommages et autres choses que nous
aviemes ou avoir et reclamer poiemes en quelconque maniere que che fust,
tant a Camberom, a Siegnereuvile² et au Maisnil³ que es terroirs de ches
meesmes lieus, hors mis le homage Thibaut, men neveu, et avons ausi 15
vendu as devant dis nostre siegneur le roy et la royne et lors hoirs tout l'om-
mage mesire Willaume de Lonvilers, sire de Donrier, avec toute le siegnourie
et le droiture que nous aviemes sor lui es choses qu'il tenoit de nous en le cauchie
de Donrier et aillours; lesqueus choses vendues desus dites, nous, Andreus,
chevaliers, sires de Ponches et Maroie, dame de Rainbeham, se femme, 20
sommes tenu a warandir as devant dis nostre siegneur le roy et la royne et
lors hoirs contre tous as us et as coustumes du pais. Laquele vente, je, Wios
de Ponches, escuiers, voil, gré et otrie bonement, et prameton en bone foi
par nos loials sairemens, nous, Andreus, chevaliers, Maroie, dame de Rain-
beham, se femme, et je, Wios de Ponches, devant dit, ke jamais es choses 25
desus dites vendues, par raisom de heritage, de vivre, d'aumosne, de douare,
d'aqueste ne d'autre maniere quele que ele soit, d'ore en avant rien ne recla-
merons par nous ne par autrui, anchois le warandirons as devant dis nostre
siegneur le roi, la roinne et a lors hoir[s] et les en lairons goir bonement et
en pais. Et a che tenir fermement si comme il est devant dit et de rendre cous 30
et damages, se par nous ou par defaute de no garandissement li dessus dit
nostre sires li rois, la roinne ou lor hoir les i avoient, avons nous obligié et
obligons nous, nos hoirs et nos biens, tous ou que il soient ou porroient estre
trouvé, sans aler encontre. En tesmoing de laquele chose, je, Andreus, che-
valiers, sires de Ponches, et je, Maroie, dame de Rainbeham, se femme, 35
avons mis nos seiaus a ches presentes lettres, et je, Wios de Ponches,
escuiers devant dis, i ai mis ensemment men seel. Lesqueles furent faites
en l'an de grace mil .cc. et .iiii^{xx}., u mois de fevrier, le premier jour de chu
mois.

(Arch. nat., J. 235, n° 32.)

XVII

AVRIL 1283 (ou 1284).

Je, Anssiaus de Cayeu, chevaliers, sires de Daminois, faz savoir a tous
cheuz qui ches lettres verront ou orront, que je, de l'assentement et de le

1. Eléonore de Castille. Ep. 1254, morte en 1290.

2. Saigneville. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Saint-Valery-sur-Somme.

3. Maisnil. Pas-de-Calais, arrondissement et canton de Saint-Pol.

volenté me dame Maroie, me femme, ai baillié, quité et otrié a tous jours a
hommes religieux l'abbé et le couvent de Valoiles tous les terages et toutes les
5 coses que je avoie, avoir et reclamer pooie de si au jour d'wi u teroir de
Mesoutre de men fief de Daminois par quatre muis moitié et m[oiti]é a [vain]e
a paier a mi et a mes oirs tous les ans au jour de le Saint Martin en yver de
tel blé et de tele avaine qui croisteront en leur teroir de Houssoy¹ a prendre
en leur grange de Mesoutre, mesurez a le mesure de le vile de Moustereul, et
10 ai pramis comme loiaus chevaliers en bone foi par men sairement que contre
ches coses devant dites baillies, quitees et otrées ne venrai ne ferai venir d'ore
en avant et que as devant dis abbé et au couvent de Valoiles ou a leur com-
mant les warandirai et les sui tenus a warandir contre tous, et a che ai je
obligié et oblige mi et mes oirs et mes coses ; et ai affermé en men sairement
15 que les avant dis abbé et le couvent de Valoiles ou lor commant des coses
devant dites ne molesterai ne procurerai que il soient molesté ne damagié. Et
pour che que che soit ferme cose et estavle, je ai baillié as devant dis abbé et
au couvent ches lettres seelees de men seel ; et je, Maroie, se femme desus
dite, voil, gré et otrie toutes les coses devant dites et m'i assent ; et ai.....
20 [m]en seel avecques le monsieigneur Ansel, men..... con devant dit a ches
lettres, qui furent faites [l'an] de grace .M. .CC. quatre vinz et trois, u mois
d'avril.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 56).

XVIII

AVRIL 1283 (ou 1284).

Je, Williaumes, chevaliers, sires de Cayeu, fais savoir a tous cheus qui ches
lettres verront ni orront, que mesure Ansel (*sic*) de Cayeu, mes freres et mes
hom liges, est venus devant mi et a reconnu que il, de l'assentement et de le
volenté me dame Maroie, se femme, et par consiel de bone gent, a baillié,
5 quité et otrié a tous jours tous les terages et toutes les coses que il avoit et
pooit avoir et reclamer u teroir de Mesoutre a hommes religieux l'abbé et le
couvent de Valoiles par quatre muis moitié blé et moitié avainne que il doi-
vent paier tous les ans a lui et a ses oirs au jour de le Saint Martin en yver de
tel blé et de tele avainne qui croisteront en leur teroir de Houssoi a prendre en
10 leur grange de Mesoutre, mesurez a la mesure de Moustereul ; lesqueus choses
je voil, gree et otrie et m'i assent comme chief sires. Et en tesmoingnage de
che, ai mis men seel a ches presentes lettres a le requeste du devant dit mesure
Ansel, men frere, qui furent faites et donnees en l'an de grace mil .CC. quatre
vinz et trois, u mois d'avril.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 57).

1. La Houssoye. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Corbie.

XIX

JUN 1284.

Je, Jehans de Beeloy ¹, esquiers, sires d'Espaigne, fais savoir a tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, que j'ai baillié a chens a maistre Renaut le Mire chieuc journ. et chincquante chieuc vergues de tere, peu plus peu mains, assis el tereoir d'Espaigne tous en une pieche acostans a le tere Thumas Amant d'une part et a le tere Gontier Flaon et aboutent a le tere Estevle Ringuet d'un bout et de l'autre bout a le tere Maroie Hoche, de lequele tere devant dit[e] baillie a chens j'ai saisi le devant dit maistre Renaut et mis en corporele possession, et le tenra le (*sic*) devant dit (*sic*) maistre Renaut (*sic*) et si oir de mi et de mes oirs de quelconques lieu que il vauront par .VIII. s. de parisis et .vi. deniers de parisis de chens rendus chascun an a mi et a mes oirs du devant dit maistre Renaut et de ses oirs a le Saint Remi, au castel a Espaingne, et par autant de relief quant il escarra; et chest chensel devant dit je, Jehans, esquiers devant dis, et mi oir sui tenus a warandir et affaire venir ens, je et mi oir, au devant dit maistre Renaut et a ses oirs contre tous chiaus qui a droit et a loi vauroient venir; et a che remplir et aemplir ai ge obligié et oblige mi et mes oirs. En tesmoignage de che, ai ge baillié au devant dit maistre Renaut ches presentes lettres seelees de men seel, faites en l'an de grace mil .cc. quatre vins et quatre, el mois de juing.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

XX

9 AOÛT 1286.

Je, Anseaus de Caieu, chevaliers, sires de Daminois, fait savoir a tous chaus ki ches presentes letres verront ou orront, ke comme jou, a le requeste Agnès Gambete et de Drouet, sen fil et sen oir, eusse mis me main sur .i. journal de terre seant el tereoir de Daminois c'on apele Pochemont, tenant d'une part a mes teres et d'autre part as terres de l'eglise de Valoiles et va par mi le sente qui mainne de Daminois a Balanches, lequele tere le dite Agnes et ses fuis disoient que le tere devoit appartenir a aus et qu'il ne savoient par quele raison chil de Valoiles en recevoient les fruis, et comme jou eusse le terre en me main prinse a le requeste des personnes desus dites, li abbes et li couvens de Valoiles apparurent par devant mi souffisaument par procureur, et dit li procureres en me presence et en le presence le devant dite Agnès et

1. Belloy-sur-Mer. Somme, canton d'Ault.

Drouet, sen fil, que sains cause leur empecoit le leur, car li procureres disoit que de si lonc tans avoit esté l'église de Valoiles en possession et en saisine d'exploitier en chele terre et de recevoir ent tous les fruis que par droit li
 15 abbes et li couvens i devoient demourer, je dis que s'il pooient chou moustrer, que volentiers leur en feroie raison; li procureres de Valoiles m'amena grant plenté de bone gent pour mi infourmer ent, et par grant plenté de gent anchiene de .LX. ans et de plus oie(e) par sairement, il prouverent bien que .L. ans et plus il avoient chele terre cultivee et messonnee bien et en pais et
 20 reclus tous les fruis qui issu en estoient, aussi avant qu'il avoient de leur autres terres de Mesoutre, et requist plus li procureres que Agnès et ses fuis en fussent oi par sairement, et jura adonc le devant dite Agnès et Drouès, ses fuis, qu'il creoient bien que li abbes et li couvens de Valoiles l'eussent tenu .L. ans et plus et que droit n'avoient a le devant dite tere requerre ne faire metre
 25 .l. empeekement, anchois estoit li droit de l'église; et je, Anseaus, chevaliers devant dis, les parties oies par devant mi et les tesmoins ois par sairement, en ostai me main et dis a chaus de Valoiles que de si lonc tans l'avoient tenu qu'il avoient aquis droit de propriété et que rapeler ne le pooie selonc les estavlissemens le roy et qu'il en goissent paisivement aussi qu'il avoient
 30 acoustumé a faire, sauvés mes droitures et les autrui en toutes coses; et toutes ces coses deseur dites certefie jou a tous chaus a qui il apartient par ches letres qui sont seelees de men seel en tesmoingnage et en aiue. Et furent faites en l'an de grace .M. .CC. .IIII^{XX}. et .VI., le vigile Saint Leurent le martir.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 58.)

XXI

3 AVRIL 1286 (1287).

Je, Williaumes, esquiers et sires de Valines, fais savoir a tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, que Pierres Salos, mes hons, est venus par devant mi et a recognut que il de l'assentement et de le bone volenté Ysabel, se femme, et de tous ses oirs par grant nécessité et par
 5 grant poverté juree et souffisaument prouee bien et a loy par eswart de bone gent lequele il ne pouoit relever em plus pourfitavle maniere, a vendu bien et loyaument, yritavlement, a Jehan Guillebert de Valines pour une somme d'argent dont li dis Pierres Salos a rechut plain paiement et s'en tient bien a paiés, trois journieus et un quartier de tere, peu plus peu mains,
 10 assis el tereoir de Valines tous en une pieche acostant a le tere Alain Ringuet d'un costé et de l'autre costé a le tere monseigneur Guerart de Boubersch¹,

1. Boubers-les-Hesmonds. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil-sur-Mer.

chevalier, et aboutent a le tere Bernart du Val d'un bout, de lequele tere
 devant dite vendue chil Pierres Salos s'est dessaisis et l'a rendue en me main
 comme a segneur a saisir le devant dit Jehan Guillebert, et je l'en ai saisi et
 mis en possession corporele, et le tenra li devant dis Jehans Guillebers et si 15
 oir de mi et de mes oirs franquement, quitement et em pais de quelconques
 lieu que il vauront par sis deniers parisis de reconnoissance rendus chascun
 an a mi et a mes oirs du devant dit Jehan Guillebert et de ses oirs au Nouel
 et par autant de relief et de droites aiues quant eles i escarront sans nule
 autre acoustumanche, et cheste vente devant dite faite yritavlement je, Wil- 20
 liaumes, esquiers devant dis, weu ge, gré et otri bonement comme sires. Et
 pour che que che soit ferme cose et estavle, ai ge baillié au devant dit Jehan
 Guillebert ches presentes lettres seelees de men propre seel a le priere et a le
 requeste du dit Pierre Salot, men homme. Che fu fait en l'an de grace mil
 .cc. quatre vins et sis, el mois d'avril, le jeusdi du Blandies ¹. 25

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXII

JUILLET 1289.

A tous chaus qui ches presentes lettres verront ou orront, je, Ferrans
 d'Araines, escuiers, sire de Drommaisnil ², salut en Nostre Seigneur. Comme
 Jehans d'Espagne ait vendu hyretavlement a hommes religieux et honnestes,
 ch'est asavoir a dant Robert, abbé de l'eglise de Nostre Dame du Gart ³ et au
 couvent de chu meisme lieu kank'il avoit ou pooit avoir en le vile de Souès ⁴ 5
 et es appendanches de chele meisme vile entierement sans riens retenir, et de
 rekief Jehans d'Oisemont et demisele Ysabiaus, se femme, suers monseigneur
 Aliaume, chevalier, jadis seigneur de Souès, aient aussi vendu as dis religieux
 kank'il leur estoit escau en le dite vile de Souès de Bauduin de Souès, neveu
 de le dite demisele Ysabel, et de rekief Pierres de Rouvroy ⁵ ait aussi vendu 10
 tout che entierement as dis religieux ke il ou ses peres tenoient ou tinrent jadis
 u dit terooir de Rouvroy du castelain de Hangest, si comme toutes ches dites
 ventes sont plainement contenues es lettres faites sur che et seelees des seaus
 du dit Jehan d'Espagne et de monseigneur Willaume de Kaicu, chevalier,
 seigneur de Loncvilers et me dame Yfame, dite dame d'Araines, se femme, 15
 ki tenoient adonc le tere d'Araines par raison de bail, lesquelles ventes devant
 dites deschendants des fiés d'Araines pooient escair a mi ou mes oirs de Jehane,

1. Jeudi saint. On trouve aussi la forme : *Jour du Blanc Dieu*.

2. Dromesnil. Somme, arrondissement d'Amiens, canton d'Hornoy.

3. Le Gard. Somme, arrondissement d'Amiens, commune de Crouy.

4. Souès. Somme, arrond. d'Amiens, canton de Picquigny.

5. Rouvroy. Somme, arrondissement de Montdidier, canton de Rosières.

me nièche, fille et oir men chier frere monseigneur Enguerran, chevalier, jadis
 seigneur d'Araines, sachent tout que je, Ferrans devant dis, les devant dites
 20 ventes weil, gré, otroi et conferme et sui tenus de warandir contre tous chaus
 ki a droit et a loy en vaurroient venir, et l'amortis tres or en droit de mi et de
 mes oirs a tous jours as dis religieux comment k'il aviengne de le dite Jehane,
 me nièche, soit de mort ou de vie, anchois k'ele ait sen aage de tenir tere, en
 tel maniere ke quant ele ara sen aage, s'ele ne veut otrier les ventes devant
 25 dites a le requeste de mi et de ses autres amis dedens demi an après che k'ele
 sera aagie, je ou mes (*sic*) oir(s), s'il defaloit de mi en dedens, serommes tenu
 de rendre as dis religieux dedens .ii. mois après leur semonse quatre vins et dis
 livres de pairesis ke j'ai rechut d'aus pour otrier les ventes devant dites, avec
 tous cous et tous damages ke par le simple dit d'aus ou de leur procureur il
 30 aroient eu pour ravoir les deniers devant dis dedens les .ii. mois devant dis.
 A toutes les coses dessus dites tenir fermement j'ai obligié mi et tous mes
 oirs, et tous mes biens muebles et non muebles, presens et a venir, a justichier
 par kelconque justiche k'il vaurront en court laie et en court de crestienté ; et
 ai renonchié pour mi et pour mes oirs a toutes les coses closement, generaui-
 35 ment et especiaument, ki porroient estre dites de droit ou de fait contre ches
 presentes lettres, et n'est mie a oublier ke toutes ches ventes ont esté faites a
 le requeste dant Jehan de Biaucaisne¹, jadis canoine de Saint Achuel d'Amiens,
 adonc moine et portier du Gart, et tout li pourfit et exploit qui en porront
 venir doivent estre mis et converti a faire l'aumosne a le porte du Gart par le
 40 main du portier, kiconkes i soit, hyretavlement sans jamais rapeler et sans
 metre empeekement en aucune maniere par coi li dit pourfit ne soient tourné a
 le dite aumosne faire, si comme il est dit par devant. En tesmoingnage et con-
 fremanche de toutes les coses dessus dites, j'ai mis men seel a ches presentes
 lettres, qui furent faites en l'an de grace mil et .cc. quatre vins et nuef, le
 45 seconde semaine du mois de juillet.

(Arch. nat., J. 235, n° 35.)

XXIII

23 JUIN 1290.

Je, Reniers Boissés, maires, et li eskevin d'Abbeville, faisons savoir a tous
 chiaus qui chest chirographe verront ou orront, que comme Jehans Fikès et
 Agnès, se femme, tenissent a perpetuel chens de maistre Pierre de le Bare
 adonques prestre(s) curé(s) de Saint Joce d'Abbeville .ii. journeus de courtilage
 5 asis sur le riviere du Doit entre le tenure Lucas Cotele et le tenure Robert le
 Qualke aboutans au pré Maihieu Waukier par .xxi. s. de parisis de chens
 rendus chascun an au devant dit maistre Piere et a ses oirs as tenures de le

1. Beauquesne. Somme, arrondissement et canton de Doullens.

vile d'Abbeville estavlis adechertes, li avant dit Jehans Fikès et Agnès, se
 femme, estavli pour che par devant nous, ont reconnu que il ont iretivement
 vendu, et nechesité par devant nous juree et soufisaument prouree, au devant 10
 dit maistre Piere de le Bare pour une somme d'argent dont il ont rechut plain
 paiement, .ix. s. de parisis de chens a prendre et a recevoir seur le tenement
 desus dit, et recevera des ore mais en avant li avant dis maistres Pieres seur
 le tenure desus dite .xxx. s. de parisis de chens as tenures de le vile d'Abbe-
 vile estavlis si comme les parties avant dites ont reconnu, et ont juré par 15
 devant nous li avant dit Jehans Fikès et Agnès, se femme, que jamais es .ix.
 s. de parisis de chens vendus si comme desus est dit par non d'iretage, de
 douaire, de don, de lais, de vivre, d'aqueste, d'asenement ou d'aumogne,
 riens d'ore en avant ne reclaimeront ne reclaimer ne feront par eus ne par
 autrui, et a reconnu le dite Agnès par devant nous que ele a quité, quite 20
 clamé tout le douaire que ele a ou peut avoir en .ix. s. de parisis de chens
 desus dis et en toute le tenure desus dite, du quel douaire desus dit le dite
 Agnès a rechut soufisant escange du devant dit Jehan Fiket, sen mari, ch'est
 asavoir toute le tenure que il tiennent de Ysabel de Rogehan, lequel escange
 le dite Agnès a rechut beninement, loe et aprouve si comme ele a reconnu, 25
 lesqués chens desus dis li avant dis Pieres de le Bare a pramis par sen sere-
 ment a tenir as us et as coustumes de le vile d'Abbeville. El temognage de
 laquel cose nous avons fait faire chest chirographe dont nous avons retenu
 l'une partie, qui fu fais et reconnus devant nous en l'an de grase mil .cc.
 .iiii^{xx}. et .x. (de) el mois de juing, le vegille de le nativité Saint Jehan Bau- 30
 tiste. — Par maistre Maihieu. (Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXIV

28 JUIN 1292.

Je, Maiheus l'Enganeres, maires, et li eskevin d'Abbeville, faisons savoir a
 tous chiaus qui chest chirographe verront ou orront, que Bernars Hekefel,
 borgois d'Abbeville, et Liesse, se femme, [ont] reconnu que il ont vendu pour
 une somme d'argent dont il ont rechut plain paiement au maistre, as freres
 et as sereurs de l'ospital Saint Nicholay en Abbeville et a leur successeurs .i. 5
 tenemens (*sic*) avoques tous les appendiches si comme il se comporte et en
 long et en lé, qui siet vers le porte Saint Gille acostant au mur de le dite vile
 d'Abbeville d'une part et a le voiete d'autre, et aboute a l'un bout au manage
 Jake de Tofflet ¹ et a l'autre bout au tenement Maiheu de Couteville ² que
 Willaumes li Barbiers tient, et de che les devant dis maistre, freres et sereurs 10

1. Tofflet, petit bois près d'Abbeville, ou peut-être Tœufles. Somme, arron-
 dissement d'Abbeville, canton de Moyenneville.

2. Courteville. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil-sur-Mer.

ont fait saisir et investir par Jakemon le Carbounier, segneur du fons, en rendant cascun an au devant dit segneur du fons et a ses oyrs sept sous et .vi. deniers de parisis de chens as termes de le dite vile d'Abbeville estavlis en tele maniere qu'il doivent tenir le tenement devant dit contre les murs de le vile
 15 as us et as coustumes que les autres bones gens tiennent les leurs, si comme les dites parties ont reconnu par devant nous; et ont juré par devant nous li devant dit Bernars et Liesse que il u devant dit tenement ne es appendiches par nom d'yretage, de douaire, de vivre d'aqueste, d'assenement ou d'aumosne ou en autre manere quele qu'ele soit ou puist estre, riens d'ore en
 20 avant ne reclaimeront ne feront reclaimer par aus ne par autrui, et que as desus dis maistre, freres et sereurs et a leurs successeurs le warandiront par l'esgart de le vile d'Abbeville. El tesmoignage de chou, nous avons fait faire chest chirografe dont nous avons retenu l'une des parties, qui fu fais et recordés par devant nous, en l'an de grace mil .cc. .iiii^{xx}. et douze, el mois
 25 de juing, le vigille Saint Pierre et Saint Pol. — Approb. par Mich.
 (Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXV

26 OCTOBRE 1295.

Je, Jehans de Varenne ¹, chevaliers, sires de Vinarcourt ², fais savoir a tous chaus ki ches presentes letres verront ou orrunt, ke comme nobles hons mes sires Drieus de Amiens, jadis chevaliers, mes tayons, eust douné a me dame Maroye, se fillie, m'antain, yretavlement, au mariage faire de li et de
 5 monseigneur Thiebaut, visconte de Abeville, chevalier, segnieur du Pont de Remy ³, sen baron, au pourfit d'aus et de leur hoirs ki de aus isteroyent mariage durant, chiunck muis de blés et chiunck muis de avaynes apprendre as terages de Vinarcourt et trois muis de avaynes as chens de Vinarcourt et dis livres de parisis a le taillie en le vile de Vinarcourt, si comme il apparoit
 10 es letres du devant dit monseigneur, men tayon, confermees de noble home monseigneur Jehan, vidame de Amiens. segnieur de Pinkegnii, comme de segnieur, ki de chou estoyent plus playnement faites, je, Jehans, chevaliers, sires de Vinarcourt devant noumés, reconnois ke pour le pourfit me dame m'antain et sen baron et ses hoirs de leur bone volenté et de le miuee et par
 15 le concel de nos amis, et pour bien de pais, ke le dite me dame Maroye, sen (*sic*) baïon et si hoir, pour le blé et pour l'avayne, et pour les dis livres desus noumés, aront, prenderont et recheveront cascun an, aus ou leur hoir(s) ou

1. Varenne. Somme, arrondissement de Doullens, canton d'Acheux.
 2. Vignacourt. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Picquigny.
 3. Pont-Remy. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

leur kemans cheste letre apportant quarante et six livres de parisis en me vile
 de Vinarcourt es lius et as termes chi dessous noumés, ch'est-asavoir a men
 travers de Vinarcourt vint livres de parisis cascun an, se il est asavoir a le 20
 Pasque dis livres de parisis et a le nativité Saint Jehan Bautistre après ensi-
 vant dis livres de parisis, et ainsi d'an en an en teus termes yretavlement, et
 de che scront tenu a faire bone seurté a aus et a leur hoirs chil qui le travers
 tenront a ferme de mi et de mes hoirs, et si aront et recheveront cascun an
 yretavlement a le taillie de me vile de Vinarcourt vint et sis livres de parisis au 25
 jour de le Toussains ; et se il avenoit ke le (*sic*) travers et le taillie devant dit
 ne souffessissent en aucun tans, par coi il y eust deffaute des .XLVI. livres
 desus dis, fust en tout ou en partie, je veul et otri tres ore en droit ke toute le
 defaute kele ke ele fust et tous cous et tous damaches ke il y aroient par le
 defaute de mi et de mes hoirs, ke il les puissent reprendre toutes les fois ke 30
 mestiers en seroit seur toutes mes rentes et values de toute me terre et espes-
 siaument en tout che ke je tieng de monseigneur le vidame de Amiens, et si
 n'est mie a oublier ke je veul et otri et reconnois ke me dame m'ante, ses
 barons et leur hoir(s) ont visconté et segniourie es coses devant dites et
 pueent et doivent contraindre les traversiers et les eskevins de Vinarcourt des 35
 vint livres du travers et des vint et sis livres de le taillie toutes les fois ke
 mestiers en sera de terme passé en autrestele maniere et en autrestel pooir
 comme je y avoye et pooye avoir, sans appeler a che faire mi, men bailliu ne
 mes sergans se il ne leur plaist ; et se il ou leur kemans en avoit mestier, si
 leur sui je tenus a baillier forche, se il le rekeroyent, et sui tenus a mes traver- 40
 siers et a mes eskevins de kemande ke il obeissent a aus et a leur hoirs des
 .XLVI. livres de parisis desus noumés prendre et lever cascun an sans nul
 contredit en le fourme et en le maniere ke il les me rendoyent sans rien
 retenir, et par ches .XLVI. livres de cheste pais ordenee, je et mi hoir demou-
 rons cuite et assauf des wit muis de avaynes et des .v. muis de blés et des .x. 45
 livres ke il rechevoyent du don monseigneur Drivon, jadis men tayan, et est
 asavoir ke je me sui dessaissis en le main de noble home monseigneur Jehan,
 chevalier, vidame de Amiens, segnieur de Pinkegnii, des .XLVI. livres de
 terre a saisir le devant dite me dame Maroye, m'ante, et sen baron au pourfit
 d'aus et de leur hoirs, et li ai prié ke il les en vaussit (et) rechevoir a home ; 50
 et je, Jehans, vidames de Amiens, dessus noumés, de qui le taillie et li travers
 sont tenu a le priere et a le requeste du dit monseigneur Jehan, chevalier, men
 home, a saissi le dite me dame Maroye et sen baron des .XLVI. livres de terre
 dessus dis au preu et au pourfit de aus et de leur hoirs en le fourme et en le
 maniere ke il est dessus dit. Et pour che ke che soit ferme cose et estavle a 55
 tous jours, je, Jehans de Varenne, chevaliers, sires de Vinarcourt desus
 noumés, ai obligié et oblige tant comme a che tenir fermement et loyalment
 des or en droit mi et mes hoirs et tous mes biens, cateus et yretages et les
 biens de mes hoirs et ai baillié as dis me dame Maroye et sen baron au pourfit
 d'aus et de leur hoirs ches presentes lettres seelees de men propre seel. Che fu 60

fait en l'an Nostre Segnieur mil et deus chens quatre vins et .xv., el mois de
 octobre, le marsdi devant le Toussains. Et pour guernieur seurté je ai prié
 et requis a men chier segnieur monsegnieur Jehan, chevalier, vidame de
 Amiens, segnieur de Pinkegnii, ke il vaussist cheste ordenanche et cheste
 65 pais, si comme il est chi dessus devissé, (veullie) confermer de sen seel
 aveuckes le mien seel. Et je, Jehans, vidames de Amiens dessus dis, a le
 priere et a le rekeste mesire Jehan de Varenne, men home, cheste ordenanche
 et cheste pais et chest escange, ainsi comme il est convenu en cheste letre,
 veul, gré, lo et appreuve et le pramech a warandir comme sires contre tous
 70 chaus ki a droit et a loi en vaurroyent venir en me court. Et est asavoir ke
 pour cose que messires Jehans de Varenne, mes hoirs, ne si amchissieur(s), ne
 ke il ne si hoir meffachent d'ore en avant, je ne mi hoir ne poons metre
 main au travers ne a le taillie dessus dite de Vinarcourt, par coi le dite me
 dame Maroye, ses barons et si hoir, soyent destourbé de recevoir les .XLVI.
 75 livrees de terre dessus dis cascun an, ainsi comme il est devant devissé. Et ke
 che soit ferme cose et estavle, je, a le priere messire Jehan de Varenne, men
 home, ai confirmé cheste letre de men seel aveuckes le sien seel ki mis y
 est. Che fu fait en l'an et le mois et le jour devant dit.

(Arch. nat. R¹. 19628, sans n°.)

XXVI

SEPTEMBRE 1306.

Nous, Ysabiaus, par le grace de Dieu abbesse et tous li couvens d'Espagne,
 faisons assavoir a tous chiaus qui ches presentes lettres vesront et orront, que
 nous estavlissons Tyephaygne Gorge(s), no chiere amie et no familiere, no
 message especial pour recevoir le relief u nom de nous de une tenanche qui
 5 siet en l'isle a Abbeville que tint jadis de nous sires Jehans de Toulete,
 chantres de monseigneur Saint Ouffran d'Abbeville, et pour saisir ent les
 exequiteurs du dit chancre et pour recevoir le dessaisine des dis exequiteurs
 et pour saisir ent u lieu de nous et en no nom frere Mahieu d'Amiens, maistre
 et menistre de le maison de Saint Nicolay d'Abbeville u non ou au pourfit de
 10 le dite maison de Saint Nicolay, et li donnons tant coume a che plain pooir
 de autretant faire et dire que nous i porriemes dire et faire se tous (*sic*) presen-
 tement i estiemes ; et tenrons ferme et iestavle quanque par le dite Tyephaygne
 en sera fait et ordené, et a che obligons nous et nos successeurs. Et pour che
 que soit ferme et estavle, nous avons ches presentes lettres seelees de no seel,
 15 faites l'an de grace mil et .ccc. et sis, u moys de septembre.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXVII

AVRIL 1310 (ou 1311).

Je, Wautiers de Wascongne, chevaliers, sires de W[o]jriel ¹, fais savoir a tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, ke je ai vendu bien et loiaument pour une somme d'argent dont j'ai rechut plain paiement a Aubin de Beveri ², sengneur de Souès, duskes a neuf ans continuellement ensievans et tous acomplis, toute entierement le rente en quelconques cose que ele ⁵ s'estende ou puist estendre, ke je avoie ou prenoie ou pooie prendre et avoir en le vile de Halencourt ³ el terreoir et es appartenanches, hors mis et osté le rente que je preng u terreoir de Cardonnoy ⁴, lequele je retieng par devers mi a entrer et a recevoir du dit Aubin ou de sen kemant a chest prochain aoust, le prochain que nous atendons, et ainsi d'an en an, tant que les (*sic*) neuf an(s) ¹⁰ seront entierement acompli(s) ; lequele vente j'ai pramis loiaument et par men serement a tenir loiaument warder et faire venir ens ; et se ainsi ne le faisoie, et li dis Aubins, ses commans ou chil qui ches lettres aroit ou aporteroit, avoit cous ou damages en quelconques maniere que che fust par le deffaute de me warandison, je seroie tenus a rendre tous cous et tous damages au devant dit ¹⁵ Aubin ou a sen kemmant ou a cheli qui ches lettres aroit ou aporteroit par sen seul dit ou par le serement de cheli qui ches lettres aportera sans autre pr[u]eve et sans rien dire encontre ne faire, par l'obligacion de tous mes biens muebles et non muebles, presens et a venir, en quelconques lieu que il porroient estre trouvé pour prendre, lever, saisir, justichier et emporter par quel- ²⁰ conques justiche il plairoit a cheli qui ches lettres aporteroit sans meffait par le prise de tout men temporel et de tous mes biens ; et renonche et ai renonchié, tant comme a chest fait a tous privileges pris et a prendre, a tous respis de roy, et closement a toutes les choses qui me porroient aidier, et au devant dit Aubin ou a cheli qui ches lettres aroit nuire ; et a che tenir j'ai obligié et ²⁵ oblige mi et mes hoirs. Et pour che ke che soit ferme cose et estavle, j'ai baillié ches presentes lettres au devant dit Aubin seelees de men propre seel ; et en grengneur confirmacion des choses desus dites et de le vente desus dite et pour le cose plus averer, je, Wautiers de Wascongne, chevaliers dessus dis, ai prié et requis men tres chier sengneur monsengneur Wautier(s) de Hamel ⁵, ³⁰

-
1. Woirel. Somme, arrondissement d'Amiens, canton d'Oisemont.
 2. Beuvry. Pas-de-Calais, arrondissement de Béthune, canton de Cambron.
 3. Hallencourt. Somme, arrondissement d'Abbeville.
 4. Le Cardonnois. Somme, arrondissement et canton de Montdidier.
 5. Hamel. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Molliens-Vidame, commune de Dreuil.

chevalier, dit Mallart, et me(s) tres chiere dame me dame Agnès de Conty ¹,
dame de Halencourt en partie, femme du dit chevalier, que il veullent mettre
leur seaus a ches presentes lettres avoec le mien. Et nous, Wautiers de Hamel,
chevaliers, dis Mallars, et Agnès de Conty, dame de Halencourt en partie, se
35 femme, voloms, greoms et otrioms le dite vente a le priere et a le requeste
du devant dit Wautier de Wascongne, chevalier, ainsi comme ele est dite desus
et devisee, comme sires. Ne pour cose que li devant dis Wautiers, chevaliers,
fourfache en emvers nous, soit pour cause de sen serviche ou pour autre cose
quele que ele soit, nous ne pooms mettre le main a le devant dite rente, le
40 terme durant. En tesmoing des coses devant dites, nous avoms mis nos seaus
a ches presentes lettres, avoques le seel du dit monseigneur Wautier. Fait en
l'an de grace .M .CCC. et dis, el mois d'avrill.

(Bibl. nat. mss. coll. D. Gren. 298, n° 77.)

XXVIII

DÉCEMBRE 1310.

A tous chiaus qui ches lettres verront, Jehans de Lansnoy ², chevaliers,
senescaus et garde de le conté de Pontiu, salut. Comme Pierres, li prevos de
Soucourt ³, tiegne et ait dis journeus de terre, peu plus peu mains, qui li
escayrent du fourmort de se mere, seans el tieroir de Valines en une pieche
5 acostans a le terre Henri de Valines d'une part et a le terre Jehan Havet, mon-
seigneur Renaut de Bourberch et Tassin Braidy d'autre, aboutans au kemin
qui mainne de Feuquieres ⁴ a Oissencort ⁵ et a le terre le devant dit Pierre
d'autre, et il ait paiié dis livres boins parisis en non de arriere fief pour le tere
devant dite pour che que ele est partie de franc fief et mise a censel, sachent
10 tout que nous le dit Pierre, le prevost, avons quité et quitons et [ses] hoirs de
l'arriere fief de le terre dessus dite a tous jours comme establis en Pontiu el
lieu du conte de Pontiu, sauve au dit conte et a ses hoirs lor droiture, justiche
et signorie en le dite terre ausi comme devant. Laquele cose nous certefions a
tous par l'appension du seel establi pour les besoignes de le dite conté mis a
15 ches lettres faites l'an de grace mil .CCC. et dis, el mois de decembre.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

-
1. Conty. Somme, arrondissement d'Amiens.
 2. Lannoy. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune de Rue.
 3. Saucourt. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune de Nibas.
 4. Feuquières. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Moyenneville.
 5. Ochancourt. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ault.

XXIX

(1310) ¹.

A le fin que il soit dit et prononchié sentencié par vous, seigneur arbitre et amiavle compositeur, que a boine cause a fait ou fait faire li cuens de Dreuez ² plusieurs coses de quoi les gens monseigneur de Pontieu se deulent de li et que a tort s'en deulent, dit et propose li procureres du dit comte de Dreues ³ les fais et les raisons qui chi après ensievent :

Primes — a che que li procureres de Pontieu dit que li cuens de Dreuez a plusieurs hommes de fief en le conté de Pontieu et les dis homages tient du comte de Pontieu ⁴ et que li dis cuens de Dreuez ou ses gens ont fait pluries prinzes de bestes, de gens et d'autres coses es fiés et es teres de Pontieu et mené hors de le conté de Pontieu a Saint Walery ⁵, a Gamaches ⁶ et entre ¹⁰ autres lieux, u grief et u prejudice du dit comte de Pontieu et en li meffaisant envers le dit comte de Pontieu, et cetera ;

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que bien puet estre que il a plusieurs hommes de fief en le conté de Pontieu et que ches homages il tient du comte de Pontieu, et bien connoist que il a fait faire plusieurs prinzes de gens ¹⁵ et de bestes en ses fiés qu'il tient du comte de Pontieu, les a fait mener a Saint Waleri, a Gamaches et en ses castiaus aillieurs ; mais a boine cause a fait mener les dites prinzes en ses dis ca(a)stiaus hors de le dite conté de Pontieu, quar il et si devanchier de coy il a cause sont et ont esté en saisine de si long temps qu'il n'est memore du contraire et meismement de tel temps ²⁰ qui doit valoir a avoir acquis boine saisine de faire mener a Saint Waleri, a Gamaches ou aillieurs en ses castiaus les prinzes qu'il a faites ou fait faire en ses fiés qu'il tient de Pontieu, de gens, de bestes et d'autres coses tantes fois et quantes fois que cas s'i est offers et qu'il li a pleu ; et ainssi appert il clere-ment que a boine cause a fait faire che qu'il en a fait faire et ainssi en use on ²⁵ en tés cas ou en sanllavles, notorement et communament en le baillie d'Amiens en plusieurs lieux.

Item — a che que li procureres des gens de Pontieu dit que li castelain de

1. Cette pièce porte au dos la mention suivante : *Copie des deffenses le comte de Dreues contre le comte de Ponthieu* ; elle est sans date, mais l'accord mettant fin à ce débat (Arch. nat. J. 235, n° 50) est du 1^{er} août 1310.

2. Robert, comte de Dreux, sire de Saint-Valery.

3. Dreux. Eure-et-Loir.

4. Edouard II, roi d'Angleterre, comte de Ponthieu.

5. Saint-Valery-sur-Somme. Somme, arrondissement d'Abbeville.

6. Gamaches. Somme, arrondissement d'Abbeville.

Aut ¹ et de Gamaches et pluseur(s) autre(s) present Pierre le Cat, serjant de
 30 Pontieu a Friaucort ², qui est en le conté de Pontieu et li tolirent une prinze
 que il avoit faite et l'emmenèrent u cha(a)stel de Aut, et cetera ;

Dist li procureres du dit comte de Dreuez, que nule response ne s'offre a
 faire en chest cas, quar les gens de Pontieu trairent en cause seur chest cas les
 dis castelains et les tinrent en prison, et se li dit castelain finerent ou chievirent
 35 as gens de Pontieu, de che ne s'a li dis cuens de Dreuez a meller, ne il ne
 touke de riens a li, quar il ne les avoua onques en chu cas ne requis n'en fu.

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que les gens du comte de
 Dreuez ont fait prinzes, adjournemens fais, mis saisines, justichié et exploitié
 es fiés de Pontieu, la ou li dis cuens de Dreuez n'a demaine ne seigneurie, si
 40 comme a Miannay ³, a Boullaincourt ⁴ et a Alenay ⁵ et aillieurs, dont aucunes
 coses sont prises en le main le roy pour l'opposission des parties et aucunes
 qui [ne] sont point prinzes pour che que eles sont de nouvel faites, et cetera ;

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que li dis cuens de Dreuez et
 si devanchier de qui il a cause sont et ont esté en boine saisine de tres long
 45 temps de lever et justichier es lieux devant dis ou en sanllables toutes fois et
 tantes fois que cas s'i est offers et meesmement de tel temps qu'il doit valoir et
 avoir acquis saisine ; si que, se en usant de se saisine et en li continuant il a
 fait et fait faire les prinses dessus dites, a boine cause les a fait faire.

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que li castelains de Aut et
 50 pluseur(s) autre(s) gens de le quemugne d'Aut vinrent a le Mote ⁶ qui est
 es fiés de Pontieu a cloke sonnee et leverent le cors d'un murdri que les gens
 de Pontieu y avoient mis et l'enporterent a Aut, et cetera ;

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que a boine cause firent les
 gens le comte de Dreuez che que il firent, que les gens de Pontieu avoient levé
 55 cheli murdri en le justiche et en le seigneurie du dit comte de Dreuez ; et en
 poursievant le droit de le justiche au dit comte de Dreuez, il l'alerent prendre
 u dit lieu de present fait et l'emporterent a Aut ; et che puet cascuns faire, qui
 a justiche et seigneurie en se tere, par l'us ou par le coustume du pais.

Item — a che que les gens de Pontieu dient que li castelains de Saint
 60 Waleri et li prevos ont pris ancras et caavles en le mer, en demandant acquis
 de denrees qui estoient es nés, qui n'avoient point esté assequies, che que il
 ne pooient faire ne ne devoient, et cetera ;

1. Ault. Somme, arrondissement d'Abbeville.

2. Friaucourt. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ault.

3. Miannay. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Moyenneville.

4. Bouillancourt-Miannay. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune
 de Moyenneville.

5. Allenay. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ault.

6. Saint-Quentin-la-Mothe. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton
 d'Ault, commune de la Croix-au-Bailly.

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que il n'est tenus de respondre a chest article, quar les gens de Pontieu ne se vantent mie que ches prinzes aient esté faites en le justiche ne en le seigneurie de Pontieu, ne que les ancores et li caavle fussent a aus ne a leür gens; et nus ne se puet doloir de damage fait a autrui; par quoi tenus n'est de respondre li procureres du dit comte de Dreuez a chest article. 65

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que li sires de Pontieu a et doit avoir cascun an seur le havle de Saint Walery .x. lib. de parisis et l'a on païé de long temp[s] et ont chesé a paier de l'espace de .v. ans ou de .vi., si requiert que il soit païés des arrerages et du temps a venir, et cetera; 70

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que li cuens de Dreuez tient le havle de Saint Walery nu a nu avoeques sen autre fief du roy de Franche; et nus n'a cause de demander redevanche seur autrui fief, se n'est pour aucun titre ou pour aucune cause chertaine; et li procureres de Pontieu ne propose cause ne titre, par quoi tele redevanche li soit deue: par quoi li procureres du dit comte de Dreues dit qu'il n'est tenus de respondre. 75

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que les gens du dit comte de Dreuez ont cherkemané et mis bournes a Pendé¹ es fiés de Pontieu, che que il ne puent faire ne ne doivent si comme il est dit, et cetera; 80

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, qu'il et si devanchier de qui il a cause sont et ont esté en boine saisine de justichier de tous cas qui a justiche puet appartenir et especialment de bourner et de desrengnier, quant il l'a convenu faire, es lieux la ou les bournes furent mis ou es lieux sanllavles, si que, se en usant de se saisine il a fait metre les dis bournes, a boine cause l'a fait, et a tort s'en deulent les gens de Pontieu. 85

Item — a che que li procureres de Pontieu requeroit que li banissemens que li baillieus de Saint Walery fist a Dommart² de Wibelet, de Malrechet et de Pierre Rapine, lesquieus li baillieus de Saint Walery bani de le tere le comte de Dreuez, soit rappelés et mis a nient, pour che que li dit bani, anchois que il le fussent, vinrent, si comme li procureres de Pontieu dit, u cha(a)stel d'Abbeville, souppechonné de pluseurs fais, desquieus fais il furent accusé de le gent de Pontieu et asqués fais il respondirent en niant et se mirent en l'anqueste, et aus estans en prison a Abbeville, li baillieus de Saint Walery les bani, si comme dit est, et si avoit en couvent a le gent de Pontieu que il ne les baniroit mie, et cetera; 90

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que a boine cause furent bani et que li banissemens ne doit mie estre rappelés, quar, anchois que li dit bani venissent en le prison de Pontieu, et il estoient coukant et levant dessous 100

1. Pendé. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Saint-Valery-sur-Somme.

2. Domart-les-Ponthieu. Somme, arrondissement de Doullens.

le comte de Dreuez en le castelerie de Dommaart la u il a toute justiche, haute et basse, et le tient nu a nu du roy de Franche, et la furent li dit bani souppechonné de le mort Symon Nivart et en le dite castelerie il furent appelé seur le mort du dit Symon et adevanchié des adjournemens, anchois
 105 que il fussent en le prison de Pontieu, si que toute le conssanche de chu fait et le justiche en appartenoit au dit comte de Dreuez ; et quant il furent adjourné bien et souffisaument en le dite castelerie selonc l'us et le coustume du lieu et seur le fait desus dit, et ils ne vinrent point avant, se il furent bani de le tere le comte de Dreues, a boine cause le furent. Et se li baillieus de
 110 Saint Waleri leur eut aucune couvenenche, si l' en fienche li procureres de Pontieu, quant il vaurra, quar che ne fu du gré ne de le volenté le comte de Dreuez ; et meesmement le roy (*sic*) de Franche manda au comte de Dreuez qu'il les banesist de se tere ou se che non, il en enverroit ; de le coustume que li procureres de Pontieu propose ne s'estent mie en tel cas comme dessus
 115 est dit et meesmement entre voisins ; et li cuens de Dreuez n'est fors que voisins a Pontieu de che que il a et tient a Dommaart ; et ainssi appert il clerement que a boine cause furent bani et que li banissemens ne doit mie estre rappelés.

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que li baillieus de Saint
 120 Waleri et pluseur(s) autre(s) vinrent et aprochierent tout de nouvel a .i. arbre estant u kemin assés pres de le maladerie de Gamaches et caupperent et emporterent le dit arbre, liquieus arbres estoit assis en le conté de Pontieu et de ses fiés de Pontieu en le justiche et seigneurie du comte de Pontieu, si comme li procureres de Pontieu dit, et cetera ;

125 Respont li procureres du comte de Dreuez, que a boine cause caupperent les gens le dit comte le dit arbre, quar li dis cuens et si devanchier de qui il a cause sont et ont esté en boine saisine de tel temps qu'il li doit valoir a avoir acquis boine saisine d'avoir le justiche haute et basse u dit kemin ou li dis arbres estoit, de goir et d'exploitier toutes fois et quantes fois que cas de
 130 justiche s'i est offers, si que, se en continuant se saisine et en usant de se saisine les gens du dit comte caupperent le dit arbre, che fu a son commandement et a boine cause le firent et a tort s'en deut le (*sic*) procureres de Pontieu.

Item — a che que li procureres de Pontieu dit que li subget de Pontieu et
 135 especialment chil d'Abbeville doivent passer frankement sans paier travers ne redevanche a Nibat¹ et par les lieus appartenans au travers d'ychele vile, et il sont passé de longtems frankement et paisiblement, et puis un petit de temps les gens du dit comte se sont efforchié de prendre travers des subgès de Pontieu u lieu dessus dit et es lieus appartenans au dit travers, par quoi il
 140 requiert que les gens le conte de Dreues se chessant de faire che, et cetera ;

1. Nibas. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ault.

Respont li procureres du dit comte de Dreuez, que a boine cause prennent et ont pris les gens du dit comte de Dreuez travers a Nibat des subgès de Pontieu, de chiaus d'Abbeville et d'autres lieux, quar li cuens de Dreues et si devanchier de qui il a cause sont en saisine de tres long temps d'avoir travers a Nibat ; 145

Item est en saisine li dis cuens de Dreuez de prendre travers a Nibat et es lieux appendans a cheli travers de toutes maneres de gens portans ou menans coses qui doivent travers, soient des subgès de Pontieu, de chiaus d'Abbeville ou d'autres de tres long temps, et meesmement de tel temps que il li doit valoir a avoir acquis saisine, si que, se en continuant se saisine et en usant de se saisine avoec le droit commun que il a pour lui, il a pris ou fait prendre travers des subgès de Ponthieu, de chiaus d'Abbeville ou d'autres, a boine cause l'a fait, et meesmement quant li procureres de Pontieu ne maintient mie que li subget de Pontieu puissent passer par mi le dit travers frankement sans privilege que il en aient ne que il y aient esté prins et esté resaisi par justiche. 150 155

Et des coses dessus dites, a le fin dessus dite, offre li procureres du dit comte de Dreues tant a prouver que il devera souffire et ne s'estraint mie a tout prover, mais che que il en porra prouver li vaille ; et les fais de l'adverse partie qui sont a recevoir, en tant qu'il sont contraire ou prejudiciavle ad fais du dit comte de Dreues li procureres du dit comte de Dreues les met en nier, 160 et fait li procureres du dit comte de Dreuez toutes ses boines retenues dusques en fin.

(Arch. nat., J. 237, n° 133.)

XXX

MARS 1314.

Je, Williaumes de Abbeville, chevaliers et sires de Boubersch, fais savoir a tous que Robert (*sic*) de Nibat, mes hons, est venus par devant mi et a reconnu qu'il a vendu bien et loialment, hyretavlement a tousjours, pour une somme d'argent dont il a rechut plain paiement, et s'en tient bien a payés a plain, a Nicole l'Arkiere, fillie Jehan l'Arkier, deus journ. et trois quartiers de se terre ou la entour, peu plus ou peu mains, et entier après le dechet de le vie Jehan l'Arkier et de le vie O[e]de, se fame, et de deus compostures après leur dechet, et siet chele terre u terroir de Franleus¹ toute en une pieche et acoste a le terre Jehan de Lanbercourt² et aboute le terre Huxs (*sic*) Boichars (*sic*), de lequele terre devant dite vendue li devant dis Robers s'est dessaisi en me main pour saisir le devant dite Nicole l'Arkiere au pourfit de li et de ses 5 10

1. Franleu. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Saint-Valery-sur-Somme.

2. Lanbercourt. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune de Miannay.

hoyrs, et je, a la requeste du dit Robert, men homme, en ai saisi le dite
 Nicole et mis en possecion corporele au profit de li et de ses hoirs, et le tenra
 le devant dite Nicole et si hoyr de mi et de mes hoyrs de quelconques lieu que
 15 il vauront contemter et en pais par deus deniers parisis de reconnaissant rendus
 quascon an a mi ou a mes hoyrs de le devant dite Nicole ou de ses hoyrs a le
 Paske et par autant de relief et par autant de droites aieues et par le terage
 paiant tant comme a le vie du dit Jehan l'Arkier et de Oede, se fame, et des
 deux compostures après ; et s'il estoit defali de le vie Jehan l'Arkier et de
 20 Oede, se fame, et des deux compostures après, le devant dite Nicole n'en
 renderoit seur le tout que vint e deus deniers parisis pour le terre devant dite
 au terme devant dit et par autant de relief et par autant de droites aieues.
 Cheste vente devant dite je, Williaumes de Abbeville, chevaliers et sires de
 Bouberch, vel, gré et otroi boinement comme sires sauf mes droitures et les
 25 autrui ; et pour che que che soit ferme cosse et estavle, je ai baillié au dit (*sic*)
 Nicole l'Arkiere ches presentes letres seelees de men seel, faites en l'an de
 grasse mil trois chens trese, u mois de march devant l'anonciasion Nostre
 Dame.
 (Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXXI

12 NOVEMBRE 1315.

El non du Pere et du Fil et du Saint Esprit, Amen !

Je, Jehans li Seliers, li ainsnés, en men boin sens et en me boine memore, pour le salut de m'ame, de l'assentiment et de le volenté Ernoul le Selier, men fil et men oir, et par le conseil de mes autres enfans, fais et ordene men testament en le fourme et en le manere qui chi après s'ensieut :

5 Primes je lais et commanch m'ame a Dieu et en le compagnie des angeles.
 — Item je lais a l'eglise Saint Sepulchre en Abbeville, en qui parroisse je
 demeure, .ii. s. ; au prestre curé de le dite eglise .v. s. ; item au clerc de chele
 meisme eglise .ii. s. ; — item a l'eglise de Saint Andrieu d'Abbeville .ii. s. ;
 a maistre Guiffroy du Mes .v. s. ; a le boiste Nostre Dame d'Amiens .xii.
 10 den. ; au pardon de Haut Pas .iiii. s. ; a povres de Saint Esprit .ii. s. ; a
 malades des planks de Mareuil¹ .ii. s. ; a malades de .iii. portes d'Abbeville
 .ii. s. ; a l'oir Alart Faffelin .xii. den. ; a Wylart le Cordier .ix. s. ; a l'oir
 dame Emme le Queutiliere .xii. den. — Item je lais a Maroie, me nieche, fille
 15 Jehanne me fille, .xl. s. de parisis, et veul que ses peres ne mere n'en soient
 bail ne warde, mais qu'on les multeploie a le dite baisselete, et se il deffalloit
 de le dite baisselette anchois qu'ele eust sen aage, je veul que les (*sic*) .xl.
 saus (*sic*) dessus dis (*sic*) revienngent a ses sereurs autant a l'une comme a

1. Mareuil. Somme, arrondissement et canton d'Abbeville.

l'autre ; — item a Sevestrin, men neveu, fil Jehan men fil, .LX. s. de parisis.
 — Item je lais a Fremin, men fil, .C. s. de parisis. — Item je lais a Huet, men
 fil, pour aucunes coses qu'il me pooit demander et pour aucunes coses la u je 20
 estoie tenus envers li, .C. s. de parisis, en tel manere que il delaisse le plait
 qui est entre mi et li. — Item je lais pour Dieu et en asmogne a Jehanete, me
 fille, fille Maroie Gambéd'or, me femme, .X. livres de parisis, en tele manere
 que, se le dite Jehanete trespasloit de chescun siecle sans avoir sen aage, que les
 .X. livres de parisis dessus dis (*sic*) revenissent a Maroie Gambéd'or, sa mere 25
 et me femme. — Item je lais .XL. livres de tournois a donner a la quemune
 aumosne de le vile d'Abbeville pour acater rente a donner chascun an a povres
 d'Abbeville en dras et en cauchement pour l'ame de mi ; et veul que les .XL.
 livres de tournois dessus dis (*sic*) demeurent en le main de mes exequiteurs
 dusques a tant que le rente sera acatee. — Item je lais pour Dieu et en aumosne 30
 a Maroie Gambéd'or, me femme, et l'en doue tres maintenant en confremant
 le don, l'aumosne et le douaire que je li ai autres fois fait de tout chou entie-
 rement que j'ai ou puis avoir en le banlieue d'Abbeville, se (*sic*) il est asavoir :
 de me maison seant a le porte le Contesse entre le maison qui fu du Temple,
 la u Gontiers Roussiaus demeure d'une part et le maison Oustasse le Huchier 35
 d'autre et aboute derriere au tenement Fremin de Rogehan¹ et est tenue du
 capelain qui a le capelerie que dame Emme le Carbouniere fonda par .XXI. s.
 parisis de chens ; item de .XXIII. s. de chens que li sousgretains de Saint Pierre
 d'Abbeville me doit des maisons que le femme Huet de Mareuil et le Godelier
 tiennent du dit sousgretain ; item de .VI. s. parisis de chens que j'ai seur .I. 40
 tenement assis u fossé Saint Sepulchre que Enguerran[s] le (*sic*) Quisinier[s] me
 rent ; item de .IX. s. parisis de chens que li pitenchiers de Saint Pierre d'Ab-
 beville me rent, que j'ai seur .I. tenement assis u fossé Saint Sepulchre. — Item
 je doue Maroie Gambéd'or, me femme, du tierch entierement de toute me
 rente de Biauvor² tele comme je l'i ai que li hospitalier me rendent. — Item 45
 je donne pour Dieu et en aumosne a le dite Maroie Gambéd'or, me femme, et
 li laisse me partie tout entierement de toutes les acquestes que nous avons
 faites entre mi et le dite Maroie Gambe d'or, me femme, mariage de mi et de
 li durant, s'il est asavoir que je li donne me partie d'une maison aveucques les
 appendisses qui est assise u Castel entre le maison Aliaume Wastinel d'une 50
 part et le maison Pierre Kaisnel d'autre part, lequele maison est tenue du dit
 Pierre Kaisnel et lequele maison nous avons acquis entre mi et le dite Maroie
 Gambéd'or, me femme, mariage de mi et de li durant. — Item je donne pour
 Dieu et en aumosne a le devant dite Maroie Gambéd'or, me femme, me partie
 de chiench jorneus de tere qui sunt assis au Bruisle, et est tenue le dite tere 55
 des capelains de le court, lequele tere nous avons acquis entre mi et le dite

1. Rogent. Somme, arrondissement d'Abbeville, commune de Tœufles.

2. Beauvoir-l'Abbaye. Somme, arrondissement d'Amiens, commune de Hocquincourt.

- Maroie Gamed'or, me femme, mariage durant. — Item je donne a le dite Maroie Gamed'or, me femme, pour Dieu et en aumosne une partie de le maison la u nous avons qui est assise devant Saint Esprit et est tenue de maistre
- 60 Maihieu Gaude, lequele maison nous avons acquis entre mi et le dite Maroie Gamed'or, me femme, mariage durant. — Item je donne a le dite Maroie Gamed'or, me femme, le quint de toute me rente de Biauveoir et est asavoir que je veul, gree et otrie le douaire, le don, l'aumosne que je ai fait a le dite Maroie Gamed'or, me femme, en tele manere et par tele condicion que le dite
- 65 Maroie Gamed'or, me femme, en goe et en possesse paisieusement tout le cours de se vie, et que après sen dechiès que me partie des acquestes que nous avons faites entre mi et li, mariage durant, que je li ai laissié en le manere qu'il est chi devant devisé, que eles revienngent a Jehanete, me fille, fille de le dite Maroie Gamed'or, me femme; et se ainsi avenoit que le dite Jehanete, me
- 70 fille et fille de le dite Maroie Gamed'or, me femme, trespasast de chest siecle sans avoir hoir de se propre char, anchois que le dite Maroie Gamed'or, me femme, trespasast, je veul que toute me partie de mes acquestes que j'ai chi devant devisees demeurent hyretavlement a le dite Maroie Gamed'or, me femme, pour faire tous ses boins pourfis. — Item je doue le dite Maroie
- 75 Gamed'or, me femme, de toutes mes acquestes que je avoie fait anchois que je le presisse a femme. — Item je lais a le dite Maroie Gamed'or, me femme, tout l'estorement de no hostel tel que nous l'avons, en tele manere et par tele condicion que le dite Maroie, ma femme, me fera faire un anuel en l'eglise de Saint Sepulchre pour l'ame de mi et pour toutes les ames dont j'amaï
- 80 onques les cors. — Item je lais .xii. den. parisis a prendre chascun an dusques a .xxx. ans pour mettre une lampe devant l'autel Saint Nicaise a Saint Esprit pour ardoir chascun an a le messe duskes au terme de .xxx. ans. — Item je lais a Jehan le Selier, men fil, .xiii. s. parisis de chens que j'ai seur les maisons qui furent dame Sainte le Bahutiere. — Item je lais au dit Jehan le Selier,
- 85 men fil, .xx. s. de chens que j'ai sur le pré qui est derriere le maison Jehan Saisse, et est li dis Jehans li Seliers, mes fuis, en saisine des devant dis .xiii. s. et .xx. s. de chens.

Et je, Jehans li Seliers, de l'assentement et de le volenté Ernoul, men fil et men hoir, veul et ordene que tous (*sic*) les (*sic*) lais que j'ai chi devant devisés

90 et ordenés soient prins seur le partie de me rente de Biauveoir que [mes] hoirs doit avoir après mi; en tele manere que li dis Ernouls n'en rechevera riens duskes a chou que mi lais tout seront paiié a plain; et ainsi s'est li dis Ernouls obligiés, excepté les lais de sainte eglise et l'anuel, que le dite Maroie, me femme, paiera; et a li dis Ernouls, mes fuis et mes hoirs, en couvent que

95 jamais ne molesterá ne ne fera molester le dite Maroie Gamed'or, me femme, de cose que j'i ai laissié, donné et ausmoné, et que il l'en laira goir paisieusement, et l'en doit faire faire a le dite Maroie Gamed'or, me femme, .i. chirographe de le vile d'Abbevile en tele manere que li dis Ernouls ara me tere de Saint Rikier après men dechiès; tout le remanant de quanques j'ai ou puis

avoir en quelconques lieu que je l'aie ou puisse avoir, je le lais pour Dieu et 100
 en aumosne a le dite Maroie Gambéd'or, me femme; et veul et ordene que
 mes debtes, se aucunes puis devoir du tans anchois que je presisse Maroie
 Gambéd'or, me femme, se aucunes en y a, soient prinses sur me rente de
 Biauveoir.

Et pour ches testament paiier et aemplir en le manere que je l'ai devisé et 105
 ordené, je ai fait et esleu mes excequiteurs de Maroie Gambéd'or, me femme,
 et de Jehan le Selier, men fil, asquès je donne plain pooir d'acroistre et
 d'amenuisier ches mien testament toutes fois et tante[s] fois que il verront
 que boin sera a faire aussi avant que je feroie se je y estoie presens. Et se il
 avenoit que mi excequiteur fussent molesté ou contraint pour le cause de ches 110
 mien testament par le deffaute de men hoir que il l'empeeskast a paiier en le
 manere que il est devisé et la u il s'est obligiés, je veul que mi excequiteur
 prengnent seur le dite rente de Biauveoir cous, frais, missions que il feroient
 par le deffaute d'aemplir ches mien testament.

Et pour chou que je veul que ches mien testament soit ferm(es) et estavle et 115
 que il dure a tous jours, je ai requis maistre Henri Liegarbe, men prestre curé,
 qu'il y vausist mettre sen seel, et il a me requeste a mis, et rapele tous autres
 testamens fors que chesti.

A ches mien testament faire et ordener furent present li dis maistres Henri
 Liegarbe, men prestre curé, Ernoul le Selier, men fil et men hoir, Fremin, 120
 men fil, Jehan, men fil, Thumas de Frieres, Ricart Ferecoc, Jehan le Duc, et
 pluries autres boines gens; et est asavoir que li dis Fremins, mes fuis, a en
 couvent que jamais ne molestera le dite Maroie Gambéd'or, me femme, des
 .v. journeus de tere que nous avons acquis entre mi et le dite Maroie
 Gambéd'or, me femme, dont je li ai laissié le partie; et li a li dis Fremins en 125
 couvent que il en fera a le dite Maroie Gambéd'or, me femme, chyrographe
 de quitanche de le vile d'Abbeville; et s'il estoit ainsi qu'aucuns de mes enfans
 debatesist en aucune cose encontre ches mien testament et cheste miene
 ordenanche, je veul et ordene que le (*sic*) lais que je li aroie fait li fust tolus
 et que il revenist a Maroie Gambéd'or, me femme. 130

Ches mien testament et cheste mienne ordenanche fu fait par l'acort de
 Ernoul, men fil et men hoir, en le presence des devant nommés, en l'an de
 grace mil .ccc. et quinze, le merkedi prochain après le feste Saint Martin en
 yver, u mois de novembre.

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

1. Le scribe met, à tort, presque tous les noms de cette énumération au cas régime.

XXXII

16 AVRIL 1319.

A tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, Mikieus de Fontaines ¹, chevaliers, senescaus de Pontieu, salut. Saichent tout que par devant nous est venus Jehans de Lassus de Saint Gyosse ², a reconput que il, par droite neccessité qui le contraingnoit juree et souffisaument prouree bien et a
 5 loy par devant nous, a vendu bien et loiaument hyretavlement a monseigneur Jehan de le Porte, chevalier, pour sis vins livres de parisis, que il a euz et recheuz du dit chevalier ou de sen commant en boine monnoye bien contee et bien nombree et loiaument delivree, dont il s'est plainement tenus a paiés par devant nous, dis livrees au parisis de rente annuele a prendre chascun an
 10 au Noel seur le boiste de le visconté du seigneur de Pontieu au pont as poissons a Abbeville, lesqueles dis livrees de rente annuele li dis Jehans de Lassus a resingné en no main, comme en main de estavli en Pontieu en lieu de seigneur, et s'en est dessaisis et mis hors du tout pour saisir le dit monseigneur Jehan chevalier hiretavlement. Et nous, a le priere et requeste dudit Jehan
 15 vendeur, l'en avons saisi et mis en corporele possession au pourfit de li et de ses hoirs perpetuelment, en tele manere que li dis chevaliers et si hoir ou chiaus qui de li aront cause, tenront d'ore en avant les dis livrees de rente annuele dessus dite de no seigneur le conte de Pontieu et de ses hoirs de quelconques lieu que il leur plaira, hors morte main, par une paire d'esperons a or ou deuz
 20 s. parisis pour le value renduz chascun an au Noel a no devant dit seigneur le conte de Pontieu ou a ses hoirs ou a sen recheveur en Pontieu qui pour le temps y sera a Abbeville, et par autant de relief et de droites ayeues quant il eskerra de droit. Cheste vente devant dite et les couvenenches est tenus et a promis a warandir et a faire venir ens li dis Jehans de Lassus au dit monseigneur Jehan chevalier et a ses hoirs ou a chiaus qui de li aront cause contre
 25 tous et a rendre cous, frès et damages avoecques le principal par le dit de cheli qui cheste letre aroit sans autre prove; et a che tenir et aemplir a li dis Jehans obligié et oblige li et ses hoirs et tous ses biens temporeus, moebles et non moebles, cateus et hiretages, presens et a venir, pour saisir, prendre, lever et
 30 emporter, vendre et despendre, a justichier par toutes justiches sans meffait, et a renonchié tant comme a chest fait, a tous privileges de crois prinze et a prendre, a toutes bares, dechevanches, kavillacions et a toutes les coses generalment et especialment tant de droit, de fait comme de coustume qui li por-

1. Fontaine-sur-Somme. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Hallencourt.

2. Saint-Josse. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil.

roient aidier, ou a ses hoirs a venir contre le teneur de ches presentes lettres en
 tout ou em partie, et au devant dit chevalier ou a ses hoirs ou a chiaus qui de 35
 li aroient cause grever ou nuire, si comme li dis Jehans de Lassus a reconnu
 par devant nous. Et nous, Mikius de Fontaines, senescaus de Pontieu dessus
 nommés, le vente et les couvenenches devant dites volons, greons, aprovens
 et confrenons en lieu de seigneur, sauf au dit conte de Pontieu et a ses hoirs
 leur droiture, justiche et seigneurie en toutes choses. El tesmongnage des choses 40
 devant dites, nous avons fait metre a ches presentes lettres le seel fait et estavli
 pour la conté de Pontieu. Che fu fait et reconnu devant Robert Cordelier,
 Pierre Cordelier, sen fil, et Leurens le Fartich, hommes liges de Pontieu, qui
 a ches presentes lettres ont mis leurs seaus en tesmongnage de verité, en l'an
 de grace mil trois chens et dis neuf, el mois d'avril, le .xviii^e. jour du dit mois. 45

(Arch. nat., J. 235, n° 39.)

XXXIII

4 AVRIL 1320.

Nous, freres Engerrans, dis abbes de Valoyles et tous li couvens de chu
 meisme lieu, et je, Maihies de Cayeu, chevaliers, sires de Daminoyes en partie,
 faisons savoir a tous chaus qui ches presentes lettres verront ou orront que,
 comme nous eussions li uns contre l'autre pluseurs debas et erremens de plait
 par devant le prevost de Saint Rikier¹ : primes, sur le visconté et seigneurie 5
 du terroir de Mesoutre que on appelle Houssoy, la u li seigneur de Daminoyes
 seurent anchianement prendre terage ; item, que nous, abbes et couvens dessus
 dit, disiemes que nous poiemes prendre tere, argille et savelon et faire prendre
 u dit terroir toutes fois que il nous plaisoit et nuls autres sans no congié, et je,
 Maiheus de Cayeu, chevaliers dessus dis, disoie que a mi appartenoit de 10
 prendre et de faire prendre et a nul autre sans men congié ; item, nous, abbes
 et couvens dessus dit, disiemes que une voie qui va de Daminoyes a le crois
 Lorchain par mi no terroir de Mesoutre estoit piessente ou au plus n'i pooit
 avoir que une ourdiere a carete et que on n'i pooit cachier bestes, et je,
 Maihies de Cayeu, chevaliers dessus dis, disoie pour mi et pour mes hommes 15
 que il y avoit voie cachavle de bestes, nous, par diligent conseil loyel et
 discret de sages et pour bien de pais nous sommes accordé et appaisié des
 desbas dessus dis en le maniere qui s'ensuit :

Primes, nous, abbes et couvens dessus dit, volons, greons et otrions que li
 dis mes sires Maihies, si hoir et si successeur aient a tous jours le visconté et 20
 le seigneurie u dit terroir, la u si devanchier dont il a cause en sen fief de

1. Saint-Riquier. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

Daminois prenoient jadis terage, et doit estre divisés par les anciens chis terroirs de no autre terroir de Mesoutre pour le division de le seignourie et visconté du dit monseigneur Maihieu, et de nous et de no seignourie, et
 25 demourront les fourques sur le royon la ou li dis mes sires Maihies les a levees, et faire y [puet] autres toutes les fois que il li plaira, mais il n'en porra en no terroir lever nules autres fors sur chu royon; et je, Maihies de Cayeu, chevaliers dessus dis, voel, gré et ottrie a faire mes fourques sur chu royon et non ailleurs u dit terroir, et voel encore, gré et ottrie tant pour bien de accort
 30 et de pais comme pour chou que li dit religieux ne sont mie gent souppechonnave, que aus et chil qui aront cause de aus puissent en tous tamps soit en aoust ou hors aoust carier et faire mener devant soleil levant et après soleil couquant les ablais et labourages qui aront cru u dit terroir, la ou je, mi hoir et mi successeur ne poons ne ne porrons d'ore en avant metre empecquement
 35 ne en che cas faire prinze ne arrest, et porront li dit religieux et leur serjant warder leurs biens u dit terroir et faire prinzes pour les damages que on leur feroit en leurs biens des dis lieux et tenir les prinzes par devers aus et avoir counissanche des damages, et quant leurs grés sera fais des damages, il porront delivrer les prinzes pour tant que il leur puet toukier, et voel, gré et ottrie que
 40 il et leur(s) serjans (*sic*) puissent porter teles armures que il leur plaira pour deffendre et warder les biens des dis lieux, et voel, gré et ottrie que li dis abbes et couvens, leur chenssier et leurs gens, puissent emparquier des esteules du terroir dessus dit souffisaument pour l'usage de leur maison de Mesoutre, et li remanans demeure pour le quemin;

45 Item, je, Maihies de Cayeu, chevaliers dessus dis, voel, gré et ottrie que li dit religieux puissent prendre et faire prendre tere, argille et savelon toutes les fois qu'il leur plaira u dit terroir, u quel terroir je ne prendrai ne ne ferai prendre tere, argille et savelon sans le gré et le volenté des dis religieux;

Item, nous, abbes et couvens dessus dit, volons, greons et otrions que en
 50 le dite voie qui va de Daminois a le crois Lorchain par mi no terroir de Mesoutre ait une ourdiere a carete et que li dis mes sires Maihies pour li et pour ses hommes puist cachier bestes par dedens le dite ourdiere soit en lien ou sans lien toutes les fois qu'il leur plaira; et je, Maihies de Cayeu, chevaliers dessus dis, n'i puis demander plus lee voie que dit est ne mi homme aussi; et
 55 a chou se sont il accordé pour aus et pour leurs hoirs, et se il voloient debatre d'ore en avant a chest accort, je seroie tenus de aus contraindre a chou que il tenissent l'accort, et nous dessus dit, abbes et couvens de Valoyles, prameton en boine foy a tenir, warder et aemplir toutes les coses dessus dites de tant que a nous appartient, et a chou obligons nous et avons obligié tout no temporel a justichier partout la ou on le trouveroit; et en tesmoignage de chou,
 60 nous avons mis no seel a ches lettres, et je, Maihies de Cayeu, dessus dis, pramech en boine foy a tenir, warder et aemplir toutes les coses dessus dites de tant que a mi appartient; et a che oblige mi et mes hoirs et tous les biens de mi et de mes hoirs, mocubles et hiretages, presens et a venir, a prendre et

a justichier partout la ou il seront trouvé ; et en tesmoignages des coses dessus 65
dites, je ai mis men [see]l a ches presentes lettres, et ai prié a noble homme,
sage et discret monseigneur Robert de Fienlles, chevalier et garde de le tere de
Pontieu, tenant lieu pour le seigneur, duquel seigneur je tieng le visconté
dessus dite, que il veulle en confermant et approuvant l'accort dessus dit metre
le seel estavli pour le tere de Pontieu a ches presentes lettres ; et nous, Robers 70
de Fienlles, chevaliers dessus dis, garde de le tere de Pontieu et lieu tenant du
seigneur, a le priere et a le requeste du dit mesire Maihieu de Cayeu, volons,
greons et otrions toutes les coses dessus dites, sauve la seignourie et le droi-
ture du seigneur de Pontieu et le droit de autrui en toutes coses. Et en tesmoi-
gnage de chou, nous avons mis le seel estavli pour le tere de Pontieu a ches 75
letres, qui furent faites l'an de grace mil trois chens et dis et noef, le quart
jour d'avril.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 63.)

XXXIV

12 MARS 1321 (1322).

A tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, Pierres Remon[s]
de Rappestain, chevaliers, baillieus d'Amiens, salut. Comme pluseur debat et
descort fuissent meu entre les gens de Pontieu et le procureur de le vile
d'Abbeville d'une part et le pricur et le couvent de Saint Pierre en Abbeville
d'autre part, pour tant que a chascune des parties touke et puet toukier, et nous 5
reskardans la boine volenté des dites parties qui estoient meu de raison et de
droiture, voeillans cascuns endroit li avoir sen droit, nous requierent que nous
vausissons traitier d'aus acorder en boine maniere de leurs debas pour aus
mettre a acort : oymes les dites parties bien et diliganment sur cascun de
leurs articles, tant le procureur du conte de Pontieu, le senescal et le conseil 10
de Pontieu ensenle le procureur d'Abbeville et le conseil d'ychelle comme li
(sic) procureur de le dite eglise et le conseil d'ychelle presens ; de leur gré et
consentement, après toutes coses debatues et desputees, acorderent les coses
qui s'ensuient :

Primes — de le prise de le carue dame Ade de Marueil et de l'arrest Pierron 15
au Costé fait au pont de Remy, faites par les gens de Pontieu et des veues
faites es maisons des dessus dites personnes en le ville d'Abeville ; item de
le maison Colart Roussel qui fu decouverte ; desquels eslois debas estoit en
cas de saisine entre les dites parties, et furent fait en l'an dis noef et en l'an
vint : 20

Accordé est que li dit eslois sont compté pour non fait aussi que se il ne
fuissent onkes avenu, sauve a cascune partie tel droit tant en saisine comme
en propriété que il avoient ou tamps devant les eslois dessus dis, et s'en porra
cascuns aidier aussi comme il pooit par devant, et sera la date mise des com-

25 missions qui de che font mention qui est tele qui s'ensieut, le venredi prochain devant le Magdalainne, l'an mil troys chens et vint ;

Item — des molins, de le prinse des fourfaitures desquelles li dit religieux disoient a aus appartenir le moitié de leur droit et li procureres de Pontieu disoit le tout appartenir a li :

30 Accordé est que li pourfis des amendes et fourfaitures seront commun a l'un comme à l'autre ;

Item — de l'institution de chelui ou de chiaus qui feront les prises, on sara comment u temps passé il a esté usé de le dite institution et tenra che que on trouvera par enquete, lequele sera faite par Fremin de Roghehem, Henry
35 de Pontoiles¹ et Jehan de Caurriaus², no clerck, ou l'un des deuz avec ledit Jehan :

L'enquete sur che faite par les dis Fremin et Jehan a che deputez et commis de par nous, rapportee et veue, o grant deliberation de conseil fu trouvé par les
40 depositions que de lonc temps on avoit usé que li chensier qui les molins de Rue³ ont tenus ou li maunier estavli tant par l'une partie comme par l'autre, ont prins aussi bien li uns comme li autres chiaus qui aloient maure a autre molin que as dessus dis de Pontieu et de le dite eglise ; et se li chensiers ou estavlis de par Pontieu donnoit congié de maure a autre molin que as dessus
45 dis sans l'auctorité de chelui de par le dite eglise ou chil de l'eglise sanz l'auctorité de chelui de Pontieu, chil qui ne s'estoit acordez au congié pooit prendre chelui qui aloit maure a autre molin que au leur et estoit le prinse commune a cascade des dites parties tant a l'un comme a l'autre et aucune fois ont les congiez donnés ensanle d'acort et volu que uns le donnast pour l'autre, le droit de leur meulture sauf ;

50 Item — du debat de la caree a trois quevaus cascun jour de l'assise, du lieu de prendre l'usage et de le caupe des estalons :

Accordé est que li dit religieux prenderont prez de vente au plus pres de le ville d'Abbeville en tele maniere qu'il puissent aler et venir en un jour, en le maniere qu'il est acoustumé et pueent cauper tout bos, soient estalon anchien
55 ou autre, et ne porront estre osté de le vente se tant y a de bos ; et la u vente ou bos faurroit, il venront au senescal ou a sen lieu tenant pour assigner ailleurs, et il sera tenus d'aus assigner sans delay en le maniere dessus dite ;

Item — d'une maletolte ou assis que li roys et le royne d'Engleterre ont otreé a le ville d'Abbeville, dont debas et oppositions estoit par les dis relegieus,
60 de tant qu'il leur pooit toukier pour les manans en leur visconté :

Accordé est que le maletoulte sera queillie en le dite visconté tant seulement l'espace de quatre ans, lequele maletoulte ou assis commencha a estre queillie

1. Ponthoile. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Novion-en-Ponthieu.

2. Querrieux. Somme, arrondissement d'Amiens, canton de Villers-Bocage.

3. Rue. Somme, arrondissement d'Abbeville.

l'an mil trois chens et vint, vuistisme jour de decembre, en tele maniere qu'il ne portera prejudice au dit conte ne a dis religieux ne a le ville en saisine ne en propriété, anchois se porra cascade partie aidier le terme fali de tout che 65 dont il se pooient aidier devant le dite maletoulte ;

Item — d'une prinse faite par Aliaume Cacheleu d'une espee et d'une targette en le visconté des religieux u quoresme, qui fu l'an vint, dont li dit relogieus se dolurent, li dis Aliaumes a cognut qu'il fist le prinse u non de le ville d'Abbeville et en a le dite ville restablie. 70

Et ne fait chis acors dessus dis prejudice [a] chartres, privileges ou apaisiez, anchois se porra cascuns aidier de tout che qu'il li plaira, aussi que s'il n'en fust riens acordé, aussi qu'il feist u tamps que chis acors se fist, soient li religieux, li quens de Pontieu ou le vile d'Abbeville. En tesmoingnage de che, nous, a le requeste des ditez partiez, avons ches lettres seellees du seel de le baillie 75 d'Amiens, faites l'an de grace mil trois chenz et vint et un, le .XII^{me}. jour de mars.

(Arch. nat., J. 235, n° 40.)

XXXV

6 JANVIER 1322 (1323).

Sachent tout chil qui ches presentes lettres verront ou orront que Adans, dis li Clers, manans a Montaigny ¹, est venus en le court de hommes religieux l'abbé et le couvent de Valoyles en leur manoir des Kaisniaus en le presence des hommes liges et des jageurs de le court, et reconnut que il avoit vendu hyretavlement a Jehan, dit Pierregot, de Mentenay par juste pris boin et loyel, 5 ch'est assavoir pour chiunquante et chiunc lib. parisis dont il se tenoit et ti[e]nt bien a paies quinze mesures de tere devisees de sen fief que il avoit et tenoit en foy et hommage des dis religieux abbé et couvent de Valoyles, desqueles quinze mesures il en a une pieche en Orimont qui contient sept mesures et demie ou environ et adjouste de trois costés as teres de Maurepast ² et d'un costé a le 10 tere Bauduin le Merchier, et l'autre partie des quinze mesures on doit prendre tant que les quinze mesures soient toutes acomplies u camp de le Campaigne, liquels camps adjouste de trois costés as teres de Maurepast et d'un costé as teres de Buyre ³, et doit li acaterres prendre en quel bout ou quel costé qui mius li plaist du camp, tant que les quinze mesures li soient acomplies, et est 15 assavoir que li dis Adans a reconnut que il demeure homs liges et doit plain serviche as dis religieux du dit fief non contrestant cose que il en ait osté ou departi, et reconnut li dis Jehans Pierregos que par couvenenche de sen markié

1. Montigny. Somme, arrondissement d'Abbeville, canton de Nampont.

2. Maurepas. Somme, arrondissement de Péronne, canton de Combles.

3. Buire-Courcelles. Somme, arrondissement et canton de Péronne.

il doit devenir hōms liges as devant dis religieux et paier plain serviche pour
20 les quinze mesures de tere dessus dites, et a pramis li dis Adans a delivrer et
warandir au dit acateur les devant dites quinze mesures de tere et a deffendre
contre tous chaus qui a droit et a loy vaurroient venir, et raporta li dis Adans
et se dessaizi en le main du seigneur des quinze mesures de tere devant dites
25 pour saizir et revestir le dit acateur hyretavlement ; et a li dis Adans, li tierch
de hommes creavles et loyaus, juré solempneument que il fait et a fait cheste
vente de cheste tere par povreté et pour esquiver pieur markié ; et est assavoir
que li dis procurerres de l'eglize de Valoyles devant dite estavlis souffizaument
pour tenir le court et le siege es plais conjura les hommes de le court que il
30 fesissent jugement boin et loyel, assavoir se li dis Adans estoit desyretés des
quinze mesures de tere devant dites bien et a loy, et se conseillierent li homme,
et revenu du conseil rendirent pour droit et pour jugement que par l'us et
coustume du paiis et meesmement de chele court la u il jugoient, li dis Adans
s'estoit desyretés de le dite tere bien et a loy, et quant li dis Jehans, acaterres,
requist que il fust mis en le possession et en le saisine de le dite tere, li abbes
35 qui estoit presens en le dite court, dist que de sen droit et par l'us et coustume
du liu et du paiis, il pooit retenir le possession et le saizine de le dite tere et
du dit hyretage par les deniers paiant que li yretages estoit vendus ; et furent
de rekief li homme conjuré que il fesissent jugement, asavoir se li abbes pooit
retenir le dite tere pour li et pour se eglise dessus dite hyretavlement et le
40 possession ainssi que il maintenoit, et se conseillierent de rekief li homme
devant dit et après leur conseil rendirent pour droit et par jugement que par
l'us et le coustume du paiis et meesmement de le court la u il jugoient, li abbes
comme sires pour li et pour sen couvent, par paier les deniers que li dis hyre-
tages estoit vendus, pooit retenir le possession et le saizine de le dite tere
45 yretavlement, et que il estoit bien et a loy ; et est encore bien assavoir que li
dis Adans après ches jugemens fais reconnut que se li dit religieux avoient cous
ou damages, faisoient frès, cous ou despens en quelconques maniere que che
fust par le deffaute de se warandison de cheste vente et de chest markié, il
seroit tenu de rendre et de restavlr tous cous, frès et damages as devant dis
50 religieux par leur simple dit, sans riens dire encontre, et a chou oblige il et a
obligié li et tous ses biens meubles et hyretages, ses hoirs et tous les biens de
ses hoirs et tous ses successeurs a prendre, a lever, vendre et despendre partout
la u il pourroient estre trouvé pour justichier par quelconques justiche il
plairoit a traire as dis religieux ou a cheli qui ches lettres aroit pour aemplir et
55 enteriner toutes les couvenenches dessus dites et pour rendre tous cous, frès et
damages que li dit religieux aroient ou chil qui ches lettres porteroit par le
deffaute de leur warandison, et a li dis Adans renonchié tant comme a chu fait
a tous privileiges de clergie, de crois prinze et a prendre, a tous respis de pape,
de roys et de autres prinches et a toutes exeptions de droit et de fait et a toutes
60 autres coses qui porroient au dit Adan aidier et valoir et as dis religieux nuire
contre la teneur de ches lettres ; et a plus grande surté et en tesmoignage de

verité, ont tant li dit religieux comme li dis Adans prié et requis as hommes liges et jugers en le dite court que il veullent mettre leurs seaus a ches presentes lettres ; et nous, Jehans de Avesnes, Jehans de Praiaus, Enguerrans Vaasseurs et Symons Heuars, homme lige et jugeur en le dite court, a le priere et requeste des dites parties, en tesmoignant toutes les coses devant dites, les convenenches et les jugemens estre vrais en le maniere que il est dessus escript et contenu, avons mis nos seaus a ches presentes lettres, qui furent faites en l'an de grace mil trois chens vint et deus, le sezime jour de jenvier. 65

(Bibl. nat. mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 64.)

XXXVI

25 AVRIL 1323.

Je, Climens du Fossé, maires, et li eskevin d'Abbeville, faisons savoir a tous chiaus qui chest present chirografe verront ou orront, comme plais et esremens fust meus par devant nous en plaidiant en nostre eskevinage d'Abbeville entre le procureur de l'hospital de Saint Nicholay en Abbeville el non du dit hospital d'une part et Pierre des Pos d'autre part, sur che que li dis procureres el nom et au pourfit de le dite maison demandoit contre le dit Pierre dis s. parisis de chens pour le cause du lays de le mere du dit Pierre que ele avoit fait a le dite maison Saint Nicholay qui sont assis seur le maison de Jehan le Boin de le rue appareurs ¹, si comme li dis procureres disoit et en se derraine volenté, lequel fait li dis Pierres nia ; et proposerent les dites parties plusieurs raisons et fais et conduirent tesmoins sur les dis fais ; les tesmoins oys et examinés bien et diligemment, et les raisons des dites parties veues et oy tout che que eles vaurrent dire, en deliberation sur che conseil, dit fu par jugement et pour droit que li dis procureres avoit bien prové le dit lays fait des chens en derraine volenté de le mere du dit Pierre a le dite maison ; par quoi li procureres avoit acquis sentence au profit de le dite maison Saint Nicholay. En tesmongnage de che chest chirografe est fais, dont nous avons retenu l'une des parties par devers nous. Che fu fait et recordé par devant nous, en l'an de grace mil .ccc. vint et trois, le merkedî avant feste Saint Marc euvangeliste. — Par Robert. — Le vile warde l'autre partie. 10 15

(Arch. hosp. d'Abbeville.)

XXXVII

10 MARS 1326.

A tous chaus qui ches presentes lettres verront ou orront, Willames, chevaliers, sires de Montenay, salut. Comme li religieux de l'eglize de Valoyles

1. Actuellement : rue *Aux Pareurs*.

cussent fait du tamps passé et fesissent prinzes de kevaus carquiés et autres en le maniere q[ui] est de coustume u paiis de prendre en voies non cachavles en
 5 une piesente qui desscent du grant kemin desous le sentier Froidoy, et vient on par le dite piesente au pont sur l'Autye et a me dite vile de Mentenay, pour le cauze desqueles prinzes pluseur declinoient et aloient par ailleurs au dama-
 che de mi et de me dite vile ; pour coy j'ai prié et requis les dis religieux que il vausissent chesser des dites prinzes faire meesmement car d'une part et
 10 d'autre le dite pissente, li dit religieux ont baillié teres a ostes qui i ont fait maisons et herbeguages ; et il le m'ont accordé et ottrié boinement de leur volenté et pour amour pure par mi les conditions qui s'enssuient : sachent tout que j'ai recognut et encore recognois, veul, gré et ottri que en tamps present et a venir che ne leur puist porter prejudice ne tourner a damache, et
 15 que pour che je ou mi hoir ne puissions acquerre ne avoir acquis droit de saizine ne de propriété contre les dis religieux nient plus que se toudis i pre-
 sinssent ou eussent prins, et se il avenoit que par aucune aventure il n'i eust maisons et herbeguages en aucun tamps a venir, qu'il et leurs gens i puissent prendre aussi bien que devant. Et as coses dessus dites tenir et warder bien et
 20 loyaument ai je obligié et oblige mi et tous mes biens, mes hoirs et tous les biens de mes hoirs, cateus et hiretages presens et a venir pour prendre et justichier de toutes justiches par tout la u il seroient trouvé. En tesmoignage des-
 queles cozes, j'ai mis men seel a ches lettres qui furent faites en l'an de grace mil trois chens vint et chiunq, le disime jour u moys de march.

(Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 66).

XXXVIII

25 AVRIL 1329.

Nous, freres Wystasses, par le grace de Dieu abbes de Dommartin, et tous li couvens de chu meisme liu, faisons savoir a tous chiaus qui ches presentes lettres verront ou orront, comme une branke de l'arbre que on appelle le kaisne de Praiaus fust keue en l'an de grace mil trois chens vint et sis, le samedi
 5 prochain devant le jour de le Magdalaine, lequele branke nos gens desquels nous avons eu le fait pour agreavle leverent et emporterent par devers nous pour chou que nous disiemes que ele estoit keue sur no tere et en no justiche, et li religieux de Valoyles disoient que ele estoit keue sur leur tere et en leur justiche et non en le nostre, pour quoi il demandoient avoir le dite branke
 10 que nous reconnissons, volons, greons et ottrions, avons acordé et acordons boinement que tout chou qui a esté fait de le branke avant dite par nous ou par nos dites gens ne puist porter ou avoir porté prejudice ne torner ou avoir torné a damage contre les devant dit religieux de Valoyles ou contre leur droit en tamps passé, present ou a venir ne a nous valoir ou aidier pour avoir acquis

ou acquerre en tamps à venir contre aus ou leurs successeurs droit de 15
 saizine ou de propriété nient plus que se onques n'eust riens esté fait de toute
 le cose avant dite, et que li dit religieuz de Valoyles et nous demourons el
 propre estat ou il et nous estiemes avant que le dite branke fust keuee, em-
 portee et levee, et puist cascuns des dis religieuz de Valoiles et de nous retorner
 et revenir a sen droit aussi que se onques ne fust avenu ; et a chou tenir et 20
 warder bien et loyaument a tous jours avons nous obligié et obligons tout no
 temporel. En tesmoing desqueles choses nous avons mi nos seaus a chez pre-
 sentes lettres, lesqueles furent faites en l'an de grace mil trois chens vint et
 neuf, le jour Saint Marc. (Bibl. nat., mss. lat. nouv. acq. 2119, n° 68.)

XXXIX

28 FÉVRIER 1333

Sachent tout chil qui chest chirographe verront ou orront que comme
 Simons li Sereuriers et Avisse le Cave, se femme, tiegnent a chens de Gy de
 Laviers une huisserie de pierre par ont on entre en le maison, lequele huisserie
 siet dessous le porte dite Ensel emprés le tenement Honneré de Hesdin¹ mer-
 chier, par vint sols parisis de chens, adechertes li dit Symons et Avisse, se 5
 femme, ont reconnu que il, leurs hoirs ou aucuns qui d'aux ait cause ne por-
 ront d'ore en avant pikier ne heuer en le dite huisserie ne el mur qui y appar-
 tient se n'est pour mettre gons ou pentures de huis ou de fenestres tant seule-
 ment, et porront li dit (*sic*) (huis) [Gys] et si hoir ou leurs quemans justichier
 le maison des devant dis mariés qui appent et appartient a le dite huisserie 10
 toutes fois que mestiers en sera et que il leur plaira pour leurs chens non païés,
 si comme li dit Symons et Avisse, se femme, ont reconnu. En tesmoin(s)
 de che, chest chirografe a esté fais et doit estre recordé dedens Abbeville et
 nient hors. Che fu fait et reconnu par devant Pierre Gorre et Jehan de Feu-
 kieres, adoncques eskevins d'Abbeville, en l'an de grace mil .ccc. trente et 15
 deuz, le .xviii^{me}. jour de fevrier. — Par Jehan le Crus. — Le vile warde
 l'autre partie. (Arch. hosp. d'Abbeville.)

1. Vieil-Hesdin, détruit en 1553 et rebâti à 4 kil. de son premier emplace-
 ment ; aujourd'hui Hesdin. Pas-de-Calais, arrondissement de Montreuil-sur-
 Mer.

LE MIRACLE DE SARDENAI ¹

I

I. — *Manuscrit et analyse du récit en vers.*

Le manuscrit auquel nous empruntons la pièce suivante est bien connu ; c'est le ms. de la bibliothèque de la ville de Tours n° 237 (catalogue Dorange, n° 927), déjà utilisé par Luzarche ² et décrit par M. Léopold Delisle dans une notice spéciale ³. Ce ms., écrit sur papier de coton, a été « copié dans le midi de la France vers le milieu du XIII^e siècle d'après un ms. qui avait dû être exécuté un demi-siècle plus tôt dans une des provinces septentrionales soumises à la domination des Plantagenêts » ; il faut donc faire remonter au plus tard au commencement du XIII^e siècle la composition du *Miracle de sainte Marie de Sardenai*, le petit poème en vers octosyllabiques que nous publions plus loin.

Le sujet de ce poème a également fourni le fond d'un récit de Gautier de Coincy ⁴, mais la forme est complètement différente. Avant d'examiner quels rapports peuvent exister entre les deux rédactions et d'en rechercher la source, il est bon de donner l'analyse de la légende d'après le ms. de Tours ⁵.

(I) Au temps que les Grecs tenaient la Syrie, une sainte femme

1. [Voir Bibliographie, n° 27].

2. Pour la publication d'*Adam, drame anglo-normand*, 1854 ; de l'*Office de Pâques ou de la Résurrection*, 1856 ; de la *Vie du pape Grégoire le Grand*, 1857 ; de la *Vie de S. Georges* par Wace ; de la *Vie de la vierge Marie*, du même. Luzarche a donné une description du ms. dans son introduction d'*Adam*, p. iiij-xl.

3. *Romania*, t. II. (1878), p. 91-95.

4. *Miracles de la sainte Vierge*, éd. Poquet, 1857, col. 649-672.

5. Pour plus de facilité nous avons divisé le texte en paragraphes qui sont reproduits dans cette analyse.

vint s'établir près de Damas, en un lieu sauvage et escarpé nommé *Sardenai*. Dans son ermitage, elle accueillait et hébergeait les pèlerins qui se rendaient au Sépulcre de Jérusalem.

(II) Un jour elle reçut un moine de Constantinople qui, pour prix de son hospitalité, promet de lui rapporter de Jérusalem une image peinte de Notre-Dame.

(III) Son pèlerinage achevé¹, le moine s'achemine vers *Sardenai*, porteur de l'image qu'il s'est procurée, et (IV) dont la sainte vertu le protège successivement contre les fureurs d'un lion et (V) les rapacités d'une troupe de voleurs de grand chemin. Jaloux d'un tel talisman, le moine songe, non plus à en faire cadeau à la recluse de *Sardenai*, mais à se l'approprier en l'emportant à Constantinople.

(VI) Il s'embarque donc à Acre. Une première fois un orage vient contrarier ses projets; il n'est sauvé que grâce à l'image de Notre-Dame. Une seconde fois un calme plat le force à revenir à Acre. Il comprend alors qu'il doit tenir sa promesse; il se rend de nouveau à *Sardenai*, et, sans être reconnu de son hôtesse², (VII) il place l'image dans la petite église de l'ermitage. Tenté une dernière fois, il essaie bien encore de reprendre et d'emporter l'image, mais les portes refusent de s'ouvrir devant lui; désormais il renonce au péché et la pieuse femme reste maîtresse de l'image.

(VIII) Depuis lors, les miracles furent nombreux à *Sardenai*, car l'huile qui découle de l'image guérit tous les maux et toutes les infirmités. (IX) Une nouvelle église fut construite où l'on voulut placer la précieuse image: malgré tous les efforts, on n'y put parvenir.

(X) Dès lors, l'image commença à grossir et à prendre forme humaine. L'huile qu'elle distillait était dès cette époque recueillie dans des petites fioles par les pèlerins, et les païens même avaient confiance en sa vertu, témoin (XI) cet émir de Damas qui recouvra la vue et dota à tout jamais l'église de *Sardenai* d'une rente de 60 mesures d'huile, destinées à fournir le luminaire du sanctuaire. Cette rente fut servie jusqu'à l'invasion de Saladin.

1. Il y a ici une lacune que nous comblons plus loin avec la rédaction de Gautier de Coincy.

2. Nouvelle lacune, comblée de même.

(XII) Aujourd'hui l'abbaye grecque de Sardenai comprend des moines et des nonnes, mais les uns et les autres sont soumis à une abbesse, en souvenir de la première recluse.

Les miracles continuent toujours.

II. — *Source et développement de la légende.*

Le récit qu'on vient de lire est, à ce que dit l'auteur, traduit d'un original latin : quel est cet original ? Le pèlerin Burchard de Strasbourg (vers 1175) est le premier auteur qui fasse allusion à N.-D. de Sardenai ; après avoir parlé de la vénération dont l'image était l'objet, Burchard ajoute sans entrer dans de plus longs détails : « Hec tabula Constantinopli(m) primo facta et
« depicta fuit in honore beate Virginis. Inde a quodam patriarcha
« Jherosolimis perducta fuit. Tunc temporis quedam abbatissa
« supradicti loci causa oracionis et peregrinacionis in Jherusalem
« peregrinavit, et impetrata tabula a domino patriarcha Jheroso-
« limitano, eam secum ad suam ecclesiam transportavit. Accidit
« autem hoc anno incarnationis dominice CCC° LXX° ¹. »

C'est là une différence radicale avec le poème, qui suppose que l'image a été apportée de Jérusalem à Sardenai, non par l'abbesse, mais par un moine grec dont ne parle pas Burchard.

Après Burchard et d'après Burchard, le Pseudo-Jacques de Vitry ², continuateur d'Olivier le Scolastique (v. 1199 ³), ne fournit pas un texte plus rapproché de notre poème : « Hec
« tabula Constantinopoli facta fuit et depicta et a quodam patriar-
« cha hierosolymitano in Hierusalem translata. Hanc tabulam
« petiit quedam abbatissa predicti loci, et impetravit, et secum

1. Texte publié par le Dr Laurent dans le *Serapeum*, t. XIX (1858), p. 153-154, d'après un ms. de Hambourg. Le texte de Burchard, publié déjà en 1851 par le baron de Saint-Génois dans le t. XXVI (1851), des *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, ne contient pas le passage relatif à Sardenai.

2. Sur la fausse attribution de ce livre à Jacques de Vitry, voyez P. Riant, *Haymari monachi... de expugnata Accone liber tetrastichus...* (1866), p. 63, n. 2, et P. Meyer, *Bibl. de l'Éc. des ch.*, t. XXXVIII (1877), p. 506.

3. Sur cette date, voy. P. Riant, *loc. cit.*, p. 63 et 93.

« detulit...¹. » Ici, comme dans Burchard, c'est l'abbesse qui rapporte l'image à Sardenai.

Ces deux textes ne sont donc certainement pas la source latine du poème. Cette source, nous la trouvons dans le récit suivant que nous empruntons au ms. 1423 des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale²; nous joignons à ce texte, que pour plus de commodité nous avons divisé en paragraphes, les variantes fournies par le ms. 275 de la Bibliothèque de Charleville³.

DE YMAGINE BEATE MARIE DE SARDENAY

I. *Tempore quo Greci et Armenii Syriam tenuerunt, fuit quedam heremitissa sive nonna a seculo remota, Deo serviens ad sex leugas Damasci, apud locum qui dicitur Sardenai. Que peregrinos transeuntes ad sepulchrum Domini hospitio recipiebat, et pro posse eis devote ministrabat.*

II. *Adveniens igitur quidam grecus monachus de Constantinopoli, tendebat ad sepulchrum Domini. Receptus est ab illa et multis precibus exoratus ut in reditu unam ymaginem beate Virginis deferret ei depictam in tabula. Annuit monachus illius petitioni.*

III. *Cum autem reverteretur jam egressus ab Jherosolimis, oblitus sue promissionis, audivit vocem sibi dicentem, ne ita suam parvi penderet promissionem. Qui statim ad civitatem regrediens pulcherrimam sibi beate Marie comparavit ymaginem.*

IV. *Venit ergo ad locum de Giz⁶, ubi leo habitabat, qui transeuntes inva-*

1. Nous citons d'après Bongars, *Gesta Dei per Francos* (1611), p. 1126.

2. Fol. 171 b-171 d. — Ce ms. faisait autrefois partie de la bibliothèque Didot; il figure sous le n° 56 (p. 75-76) dans le *Catalogue des livres rares et précieux* de cette bibliothèque, paru en juin 1881. C'est à tort que le rédacteur de ce catalogue dit que ce récit latin est un abrégé du récit publié dans les *Historiens occidentaux des croisades* (t. II, p. 513-514). Le continuateur de Guillaume de Tyr s'est en effet inspiré de la rédaction du Pseudo-Jacques de Vitry.

3. Ce ms. a été décrit par M. J. Quicherat dans le *Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques des départements*, t. V (1879), p. 670-673. Nous devons une copie du texte latin à l'obligeance de M. Baulmont et de M. Sène-maud, archiviste du département des Ardennes.

4. *Ms. de Charleville* referret.

5. *Id.* audiit.

6. Gipz, aujourd'hui Gimzo, se trouve à quelques lieues de Jérusalem sur le chemin d'Acre. Jacques de Vitry en parle dans son *Historia orientalis* (éd. Douai 1597), p. 71 : « quarta autem civitas Philistina nomine Geth, non longe a Lidda. »

debat. Qui irruens et rugiens cum vidisset monachum cum ymagine, statim feritatem deposuit, ei capite demisso pedes illius lambere cepit.

V. Inde monachus prope speluncam latronum transitum habuit. Cumque ab eis invaderetur, per vocem de celo super ipsos factam terribilem continuo liberatur. Cepit itaque apud se deliberare quod tantam virtutem que erat in ymagine nunquam predicte moniali presentaret, sed ¹ imaginem secum Constantinopolim deferret.

VI. Dum hec cogitaret, Acram devenit, portum cum aliis adiit, navem intrauit, sed ² continuo navis a terra subducta periclitari cepit. Ad portum coacti redierunt naute, dicentes ad invicem se Deo in aliquo peccasse. Monachus in se reversus ad monialem rediit; sed attendens quod non esset recognitus ab ea, ymaginem non ostendit. Receptus est igitur hospitio, sicut vir religiosus et peregrinus.

VII. Mane post orationem voluit repatriare cum imagine, sed nullum exitum, nullum ostium illius ecclesiole potuit invenire. Ymaginem super altare deposuit et statim ostiolum et exitum vidit; ymagine vero recepta, suum egressum sicut prius perdidit. Tot miraculis monachus expertis et comprobatis, ymaginem super altare deposuit, monialem advocavit et ymaginem dedit. Et tota veritate per ordinem enarrata se ibidem remansurum Deo devovit.

VIII. Hec est narratio hujus imaginis, *que primo cepit oleum de facie sudare, et postea de toto corpore. Ad quod oleum ⁴ veniunt infirmi et sanantur.*

IX. Monialis majorem ecclesiam statuit, et vicinum presbiterum et ⁵ honestum advocavit ad translationem dicte ymagine, sed de parva ecclesia ymago removeri non potuit, et die tertia presbiter obiit.

X. Ymago postea ⁶ postmodum crescente fidelium devotione, cepit inspissari, et quasi in carnem commulari.

XI. Dicitur etiam et scriptum est quod quidam admiraldus Damasci oculum perditum ibi ⁶ recuperavit. Qua de causa ipse et ejus successores quolibet anno eidem ecclesie dabant ad luminaria et ad alias utilitates loci sexaginta mensuras olei usque ad tempora Saladini qui terram invasit.

XII. In hac autem ecclesia sunt moniales duodecim cum abbatissa, et ex alia parte deserviunt octo greci monachi prioriam ⁷ suam retinentes.

XIII. Et dicitur de oleo ymagine quantumcumque dividatur quod non minuitur, et quod ibi conveniunt Sarraceni in Assumptione et in septembri, et orant beatam Mariam secundum legem suam.

1. Ms. de Charleville et.

2. Id. et.

3. Id. quo locum oleum.

4. Ms. de Charleville et manque.

5. Id. preterea.

6. Id. ubi.

7. Id. priorem.

XIV. Dicitur autem et scribitur alibi quod dictam ymaginem de Constanti-nopoli quidam patriarcha Jherosolimam attulerit, ac deinde procedente tem-pore facta est tota narratio quam premisi. Et quia fere quolibet anno peregrini revertentes a partibus transmarinis oleum illud in parvulis fialis secum referunt, idcirco locum aliquem in libello nostro debuit habere tanti miraculi narratio.

Ista est ecclesia de Sardenay que miraculose se defendit : secunda est illa de Betbleem, tertia de Monte Synay.

Ce récit, qui n'est sans doute qu'un chapitre détaché d'un *libellus* destiné à décrire les pèlerinages de la terre sainte au XIII^e siècle¹ (voy. le paragraphe XIV à la fin) ne peut être regardé comme complètement original; l'auteur du reste ne se gêne guère pour parler dans la dernière partie de sa narration des emprunts qu'il fait soit à la tradition, soit à des écrits antérieurs (voy. parag. XI, XIII et XIV). Tel qu'il est cependant, ce texte représente la forme la plus ancienne de la légende en vers français, comme on peut le constater en comparant les deux rédactions paragraphe par paragraphe; c'est partout la même action, les mêmes aventures, les mêmes réflexions morales². Disons de plus que la comparaison de ce texte avec un passage d'Albéric de Trois-Fontaines nous permet d'ajouter une source nouvelle aux sources déjà nombreuses³ utilisées par ce chroniqueur. Albéric a connu en effet notre récit latin, soit directement soit indirectement, et l'a reproduit⁴ en partie (nous avons imprimé en italique le texte conservé par Albéric), mais, chose

1. Les deux mss. similaires d'après lesquels nous donnons ce texte forment une compilation, à laquelle est emprunté le récit des trois translations des reliques de la passion (1239 et 1241) publié d'après le ms. Didot par M. Miller, *Journal des Savants*, année 1878, p. 295-302, et par M. N. de Wailly, *Bibl. de l'Ec. des ch.*, t. XXXIX (1878), p. 408-415; les variantes du ms. de Charleville ont été données par M. L. Delisle, *Bibl. de l'Ec. des ch.*, t. XL (1879), p. 143-144.

2. Les paragraphes XIII et XIV, qui fournissent des détails complémentaires sur l'histoire de l'image, ne sont pas représentés dans le texte en vers français, non plus que dans la rédaction de Gautier de Coincy.

3. Voy. Q. Wilmans, *Ueber die Chronik Alberichs*, dans l'*Archiv* de Pertz, t. X (1851), p. 195-246.

4. Nous avons eu sous les yeux le texte des *Monumenta Germaniæ historica*, t. XXIII (1874), p. 935-936.

à noter, il a laissé de côté tout le récit légendaire¹ du voyage du moine, qui constitue le fond même du poème français.

La parenté une fois admise entre les deux versions, latine et française, on peut se demander de quelle façon s'est faite l'imitation. Le poète s'est-il inspiré directement du texte latin, qu'il a eu sous les yeux, ou a-t-il opéré autrement? Pour résoudre ce problème, il faut se rappeler que Gautier de Coincy, comme nous l'avons dit au commencement de cette notice, a écrit lui aussi en vers français un *Miracle de Nostre Dame de Sardenay*². Ce miracle beaucoup plus long que celui du ms. de Tours, offre le même récit et la même suite d'épisodes³ sous une forme toute différente. Il est donc impossible de nier le rapport intime qui existe entre les deux textes français et par suite entre la version de Gautier de Coincy et le texte latin. D'autre part, on remarquera que les deux textes français possèdent en commun certaines additions faites au latin. C'est ainsi que dans Gautier comme dans notre poème le moine veut jeter l'image à la mer (paragr. VI), détail qui n'est pas dans le latin; de même le latin ne fait pas mention du calme plat qui succède à la tempête et vient de nouveau contrecarrer les projets du moine. Plus loin (paragr. VII), le latin ne parle pas de la joie que la nonne éprouve à posséder enfin l'image, non plus que des vêtements sacrés dont est revêtu le prêtre qui doit transporter l'image dans la nouvelle église. Toutes ces additions communes aux deux rédactions françaises prouvent que ces deux rédactions procèdent l'une et l'autre d'un intermédiaire commun, qui s'est inspiré directement de notre texte latin et a le premier allongé la forme originale.

Cet intermédiaire n'est autre qu'un récit inséré dans la relation latine de Thetmar, dont le voyage en Terre-Sainte eut lieu vers

1. Ce récit, contenu dans les paragraphes II à VIII du texte latin, est résumé dans la rédaction d'Albéric en quelques mots : « Huic sanctimoniali monachus quidam dedit in tabula depicta ymaginem beate virginis pulcherrimam. »

2. Ed. Poquet, col. 649-672.

3. A la fin de son récit Gautier de Coincy ajoute un certain nombre de miracles de la Vierge de Sardenai (v. 566-1020, col. 662-672), destinés, dit-il, à convertir les incrédules.

1217¹. Nous retrouvons dans ce passage tous les éléments des deux rédactions en vers français, celle que nous publions et celle de Gautier de Coincy. Il est certain pour nous que les deux poètes ont imité chacun de leur côté cette version latine. Gautier de Coincy a poussé même plus loin que l'autre l'imitation ; c'est ainsi qu'il a inséré dans son récit deux miracles relatés à la fin du passage de Thetmar, mais dont ne parle pas notre poème.

Bien que plus allongée que la nôtre, la rédaction de Gautier de Coincy nous permet cependant de combler deux lacunes du ms. de Tours ; la première apparaît après le v. 72 et provient sans doute de l'arrachement d'un feuillet (entre les folios 218 et 219). Ce passage qui comprend le paragraphe III presque en entier, est ainsi versifié dans Gautier de Coincy² :

Et il li dit tot entreseit	Qui durement l'a escité	
Que ja de ce doutance n'eit,	Et dit que il fet grant folage	115
Que sanz delai et sanz esloingne	Quant il oublie issis l'image	
Fera mout bien ceste besoingne. 100	Que promisse a la bone fame	
Atant li moines s'en ala,	Qui tant aime la douce dame.	
Mout fu joianz quant il vint la.	De la voiz et de la mervoille	
Quant le sepucure ot visité	Sovant se seingne et esmervoille, 120	
Et les seinz leus de la cité	Et est ausis come an augoine ;	
Ot touz baisiez et aourez, 105	Bien voit c'une image, une icoine ;	
Assez po i est demorez ;	A estrous querre li covient.	
N'ot nul talant de sejourner.	En la cité tantost revient ;	
Au repeirier, au retorner	Tant va et vient sanz atandue 125	
Mist si son cuer et son corage :	Des imagiers trueve la rue :	
De la noncein et de l'image 110	Images voit sus et jus pointes	
Ne li manbra ne ne souvint,	Et d'antailliées et de cointes,	
Mès une voiz deu ciel li vint,	Et ça et la assez coloie,	
Lues que fors fu de la cité,	Ne set laquele panre doie... 130	

1. Ce passage se trouve p. 25-29 de la pagination spéciale du mémoire du baron Jules de Saint-Génois, *Voyages faits en Terre-Sainte par Thetmar en 1217*, dans le t. XXVI (1851) des *Mémoires de l'Acad. roy. de Belgique*. Il faut cependant noter que sur deux mss. consultés pour son édition par le baron de Saint-Génois, un seul, celui de Hambourg, renferme ce passage qui n'existe pas dans le ms. de Gand, non plus que dans le ms. de Bâle, base de l'édition de T. Tobler (1851) ; aussi cette partie de la rédaction de Thetmar a peut-être été ajoutée postérieurement.

2. Ce texte, numéroté d'après l'édition de l'abbé Poquet (col. 652-653), est publié d'après un des nombreux mss. des œuvres de Gautier de Coincy que possède la Bibliothèque nationale de Paris, le ms. fr. 1530, fol. 126 c-d.

3. Ms. isdoine ; *Poq.* ycoine.

L'autre lacune se présente au commencement du paragraphe VII, après le v. 216. Voici les vers correspondants de Gautier de Coincy ¹ :

La matinée l'endemein		Et puis s'an antre en l'oratoire	
Li moines mout se leva mein,		Por congié paure au roi de gloire ;	
Que mout estoit esmanvoilliez.		Mès je croi bien que Nostre Dame	
Qant il se fu apareilliez,	270	En l'anor de la bonne fame	280
S'image muce souz guiart :		A cui il viaut tolir l'image	
Por pereceus et por cuiart		Par musardie et par folage	
Le tient ses cuers se ne l'anporte		Son congié tant delaiera	
S'an ne li clost l'uis et la porte.		Que maugré sien le paiera.	
De tant fist il que bien apris,	275	Qant a ouré assez briément,	285
Q[e] a s'ostesse a congié pris,		Aler s'an cuide isnelement...	

Un moment nous avons cru être sur la piste d'une nouvelle rédaction latine autre que celle que nous avons publiée plus haut, et qui est allongée dans le texte de Thetmar ; mais les preuves manquent à l'appui de cette conjecture. Nous trouvons, en effet, sous les numéros 730 et 797 de la vaste compilation de Gumpfenberg relative à la Vierge, deux miracles de N.-D. de Sardenai ². De ces deux textes, le second n'est au fond autre chose que le récit légèrement modifié de Burchard de Strasbourg ou du Pseudo-Jacques de Vitry ; ce récit s'étend longuement sur le miracle de l'huile distillée, mais ne fait qu'une très courte allusion à la manière dont l'abbesse a reçu l'image en don. Le seul fait à noter est que la date du miracle est fixée en 870, date qui paraît pour la première fois dans l'*Itinerarium* de Gérard, envoyé de Frédéric I^{er} auprès de Saladin. Cet *itinerarium*, placé à la suite de la chronique d'Arnold de Lubeck ³ et attribué à tort à cet abbé, est la source où Baronius ⁴, utilisé ensuite par Gumpfenberg, a puisé son récit ; Gérard avait lui-même reproduit le Pseudo-Jacques de Vitry ou Burchard de Strasbourg ; 870 est sans doute une faute de lecture pour 370, date fournie par ce dernier chroniqueur.

1. Éd. Poquet, col. 656, Bibl. nat., ms. fr. 1530, fol. 128 a-b.

2. *Trias atlantis mariani* (1672), t. II, p. 782-784 et 847-848.

3. *Chronica Slavorum* Hermoldi ... et ... Arnoldi ... (Lubeck, 1659), p. 516-525.

4. *Annales ecclesiastici* (1602), t. X, p. 471.

L'autre miracle ¹, que Gumpenberg place aussi en 870, présente la narration complète des aventures du moine, telles que les offrent nos deux textes latins et le poème français. Gumpenberg nous dit qu'il emprunte son récit à Matthieu Paris : « Rem admi-
« ratione dignam scribit *Matthæus Paris* in sua historia Angli-
« cana, refertque ad annum 870, acceptam ex *Arnoldo* abbate a
« Damasco : Matrona Damascena, urbis tumultum exosa, ... ». Nous avouons que nous n'avons trouvé ce récit dans aucune des éditions de Mathieu Paris, non plus que dans les chroniques de Mathieu de Westminster ou de Roger de Vindover.

Quant à cet *Arnold*, quel est-il ? Si nous constatons que la même date (870) est attribuée à ce miracle et au précédent, nous arriverons à cette conclusion probable que Gumpenberg, en rédigeant sa notice n° 730, avait sous les yeux un exemplaire interpolé de la *Chronica major* de Mathieu Paris où à la date de 870 l'interpolateur avait ajouté de longs détails sur Notre-Dame de Sardenai ; ces détails étaient empruntés en partie à l'*Itinerarium* de Gérard, placé à la suite d'Arnold de Lubeck (la date de 870 en fait foi) ; les autres au contraire provenaient sans doute d'un de nos deux textes latins. La juxtaposition de ces deux parties a permis d'attribuer à l'une la date et l'auteur (Arnold en lieu et place de Gérard) de l'autre. Aucun fait nouveau ne vient prouver en effet que l'interpolation en question ait d'autre source qu'un de nos textes latins.

III. — *Elément historique du récit.*

S'il est relativement facile d'établir la filiation de notre texte rimé, il est plus difficile de distinguer la part de vérité historique que renferme ce récit, en laissant de côté l'élément exclusivement miraculeux que nous ne discutons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin du XII^e siècle, à peu de distance de Damas ², se

1. Le récit de ce miracle, fait d'après Gumpenberg, est mentionné par Rohault de Fleury dans son livre sur la Vierge, t. II, p. 601-602.

2. Au nord-est de Damas : à trois milles, d'après Burchard de Strasbourg (*Serapeum*, t. XIX, p. 153), à quatre milles, d'après le Pseudo-Jacques de Vitry (*Bongars*, p. 1126), à une demi-journée de marche, d'après les *Pelérinaiges por aler en Jherusalem*, p. 103 des *Itinéraires français* que nous venons de publier en collaboration avec M. Henri Michelant pour la *Société de l'Orient latin*.

trouvait sur une montagne l'abbaye de Notre-Dame de Sardenai¹. Cette abbaye, fondée autrefois et richement dotée par Justinien, renfermait à cette époque douze nonnes et huit moines, et était l'objet de nombreux pèlerinages, non seulement de la part des chrétiens, mais aussi des musulmans², attirés par la réputation miraculeuse d'une image de la Vierge qui dégouttait de l'huile et guérissait toutes les maladies. Cette image était peinte³ sur bois et mesurait une aune de long sur une demi-aune de large ; elle était scellée au mur derrière l'autel de l'église de Sardenai ; personne ne peut y toucher, nous dit le chroniqueur, « videri autem omnibus peregrinis benigne conceditur ». Ces détails précis sont fournis par Burchard de Strasbourg⁴, un témoin qui a vu, sinon touché, l'image ; mais toutes les autres particularités du récit, celles principalement qui sont relatives à la façon dont l'image est arrivée à Sardenai, nous semble offrir un caractère tout à fait légendaire. Nous sommes ici en présence de deux versions : d'une part Burchard prétend qu'en l'an 370 de l'ère chrétienne une *abbesse* de Sardenai (l'auteur suppose donc à cette époque l'existence de l'abbaye), étant venue à Jérusalem en pèlerinage, demanda cette image à un patriarche qui l'avait rapportée de Constantinople et la transporta à Sardenai. D'autre part nous avons vu que la version latine, et après elle le poème français, est tout autre : dans cette version, en effet, une recluse de Sardenai donne l'hospitalité à un moine grec qui lui rapporte de Jérusalem, après bien des péripéties mêlées de miracles, une image de la Vierge provenant de Constantinople ; le fait se passe à l'époque de la domination grecque, c'est-à-dire entre le IV^e et le VI^e siècle. Laquelle de ces deux rédactions est la vraie ? Il nous semble diffi-

1. Auj. *Seidenhaja, Sidonaiia*, qu'il ne faut pas confondre avec le *castrum* de *Sardera, Sarthana*, près d'Antioche, qui vit de nombreux combats aux XII^e et XIII^e siècles. Voy. pour les détails sur cette abbaye Ritter, *Die Erdkunde*, t. XVII (1854), p. 262-263.

2. L'affluence des musulmans au sanctuaire de Sardenai prouve qu'anciennement ce lieu devait être un *locus sacer*, vénéré de toute antiquité ; la tradition chrétienne s'y était greffée sur une tradition antérieure.

3. Ritter (*loc. cit.*) dit que la chapelle de l'abbaye renfermait l'image merveilleuse de la Vierge, peinte par S. Luc. Il y a là évidemment confusion entre deux légendes : on sait en effet que, selon une tradition, l'impératrice Pulchérie reçut de Jérusalem un portrait de la Vierge attribué à St. Luc.

4. *Scraperum*, t. XIX, p. 153-154.

cile de nous prononcer catégoriquement. Cependant celle que présente le texte latin, imité ensuite par le poème français, nous est assez suspecte, car elle paraît avoir été faite pour un *libellus* d'édification religieuse et développe par suite avec trop de complaisance les miracles opérés par l'image. Le voyage du moine semble être du reste un de ces lieux communs qui servaient au moyen âge à composer les vies des saints : un petit poème latin publié par le comte Riant présente un récit analogue¹.

De quelque manière que l'image soit arrivée à Sardenai, elle provenait certainement de Constantinople, les deux traditions² sont d'accord sur ce point. De plus l'auteur des légendes de la carte représentant l'*Itinéraire de Londres à Jérusalem* attribué à Mathieu Paris (vers 1244) confirme le fait : « e i a une ymage « peinte de Nostre Dame of sun enfant a ovre grezesche, dunt « oille en curt, e quant est' vee (*lisez* viés), devient gomme u « char ; cest oille est seinte e mescinale³. » Les mots « a ovre grezesche » signifient en effet non seulement que l'image peinte était une œuvre byzantine, mais encore que la Vierge y était représentée selon la tradition grecque⁴, ayant l'enfant placé devant elle. Ce texte est aussi intéressant à un autre point de vue, car il nous donne l'explication première du miracle de l'huile qui devient de la gomme ou de la chair en vieillissant. Si nous tenons compte de ce que dit ailleurs⁵ Burchard de Strasbourg de la bonne odeur balsamique répandue par l'image, nous admettrons facilement que cette huile n'était originairement autre chose qu'une gomme rendue par un bois odoriférant, le cèdre peut-être,

1. *Trois inscriptions relatives à des reliques*, 1880, p. 20-21 (extr. des *Mém. de la Soc. des Antiq.*, t. XL). Il s'agit dans ce poème d'un moine qui a volé une relique de la vraie Croix.

2. Cette légende, d'origine grecque, se retrouve ailleurs ; c'est ainsi qu'il existait aussi à Constantinople une image à laquelle on attribuait les mêmes vertus qu'à celle de Sardenai. Voy. Arculfus, *De locis sanctis*, dans les *Itinera hierosolymitana*, publiés pour la *Société de l'Orient latin* par MM. T. Tobler et Aug. Molinier (1879), p. 199-200.

3. *Itinéraires français*, p. 131-132. Nous n'avons publié que la partie des légendes consacrées à la Terre-Sainte (p. 125-139).

4. Voy. l'abbé Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, 1877, p. 792.

5. *Serapeum*, t. XIX, p. 153 : « Sed nunc, quod dictu(m) mirabile est, pictura super lignum est incarnata et oleum odoriferum super odorem balsami ex ea manat incessanter. »

sur lequel avait été peinte l'image ; les exsudations de l'arbre en se durcissant avaient produit une sorte de croûte faisant saillie sur le plat du tableau et donnant à la Vierge une espèce d'*incarnation* : « *pictura super lignum incarnata est* » est traduit tout naturellement par : « ceste oille devient char, » cette huile devient chair.

En résumé l'existence de l'image de Sardenai, telle que la décrit Burchard, ne saurait être mise en doute. Quant au récit relatif à l'arrivée de cette image à Sardenai, il n'a rien de fondé. Cette légende, qui a certainement une source grecque, ne semble pas avoir eu grande vogue au moyen âge. Comme nous l'avons dit, nous la trouvons insérée dans un ms. de Thetmar et versifiée par Gautier de Coincy : mais en dehors de ces deux auteurs aucun texte n'y fait allusion postérieurement. Les *Pelerinages por aler en Jherusalem*¹, dont la première rédaction doit être placée vers 1231 et une autre vers 1265, ne parlent que des vertus miraculeuses de l'huile distillée par l'image ; Philippe Mousket (1241) dit quelques mots² des fioles que les pèlerins remplissaient ; quant au continuateur de Guillaume de Tyr (1261)³, il ne fait que traduire en l'abrégeant le texte du Pseudo-Jacques de Vitry ; enfin vers 1280 Sardenai est cité parmi les *Pelrinages de Acre*⁴.

L'abbaye, avons-nous dit, bien que comprenant des moines et des nonnes, était administrée par une abbesse. Luzarche, le premier, dans son introduction du *Drame d'Adam*, a appelé l'attention sur cette particularité, qui se rattache à la règle de Fontevrault. Remarquons que le fait n'est pas relaté par Burchard ; si donc l'apparition de la règle de Fontevrault dans un texte peut servir à prouver l'origine angevine de son auteur, il faut attribuer cette origine non pas aux auteurs des deux versions françaises, mais à l'auteur du texte latin auquel a été emprunté ce passage caractéristique.

1. *Itinéraires français*, p. 103 et 188.

2. *Chronique rimée*, éd. Reiffenberg (1836), v. 10976-10993, et *Itinéraires français*, p. 120.

3. *Historiens occidentaux des croisades*, t. II, p. 513-514, et *Itinéraires français*, p. 173-174. Pour le détail des nombreuses éditions de ce texte, voy. la préface des *Itinéraires français*, p. xxvj.

4. *Itinéraires français*, p. 235.

IV. — *Texte, langue et versification.*

Nous avons rapporté plus haut l'opinion de M. L. Delisle, d'après laquelle le ms. qui nous a fourni le *Miracle de Sardenai* aurait été exécuté « dans une des provinces septentrionales » de la France « soumises à la domination des Plantagenêts ¹. »

Il faut bien probablement admettre, au moins pour quelques portions de notre manuscrit, que le modèle que le scribe avait sous les yeux avait été écrit en Angleterre. Quant à la langue originale de ce petit poème, il est difficile de la déterminer avec sûreté. La pureté générale des rimes exclut l'Angleterre ; la confusion d'*é* avec *ié* qui paraît bien appartenir à l'auteur au moins dans un cas, *sesser lesser* 26 ², ferait pencher pour la Normandie ; mais d'autres traits indiquent avec une grande probabilité la région picarde. Sans parler de la distinction constante de *en* et *an* suivis de consonnes ³, ainsi que de *ein* et *ain*, la rime *estoire voire* 374 est décisive. L'imparfait de la 1^{re} conjugaison présente encore des 3^e pers. en *-ot*, prouvées par les rimes *ot alot* 60, *ot desirot* 260 ; mais la distinction entre les imparfaits des diverses conjugaisons est effacée dans les rimes *trouoit covenoit* 50, *eschivoent maudioent* 90, *enportoit estoit* 132, *peneient veneient* 296. Notons encore les rimes *leu ven* 36, *liucs triues* 94, *delite esperite* 262 et *dire matire* 432, qui ne contredisent nullement cette manière de voir. L'*é* entravé est devenu *è* et rime avec *ai* : *confesse leisse* 242, *fioletes faites* 368. L'*s* finale est encore parfaitement distincte du *z*. Tels

1. *Romania*, t. II, p. 95.

2. D'autres cas sont contestables. Ainsi *getee* rime avec *aleg[i]ee* 168, *geté* avec *espleit[i]é* 206, mais il y a quelques exemples de *getier*, qui semble d'ailleurs plus régulier que *geter*. La rime *geter enditer* 172 peut s'expliquer soit en donnant à *geter* sa forme ordinaire, soit en lisant *enditier*, qui répondrait correctement à *indictare* ; mais on ne trouve, croyons-nous, qu'*enditer*. *Regnare* fait presque toujours *rener*, et la rime avec *desre[s]u[i]er* 426 offre aussi un exemple de confusion ; mais *renier* n'est pas absolument sans exemples. La rime *engroisser espesser* 346 est encore embarrassante ; on peut donner aux deux verbes *ie* ou *e*. *Sercher* rimant avec *mer* 154 rend le vers trop court, et la correction *achater* est indiquée.

3. La rime de *reverence* avec *semblance* 252 et *creance* 372 ne fait pas une véritable exception.

sont les faits qui ressortent de l'étude des rimes ¹. L'examen de la mesure nous en indique un autre, qui est tout à fait caractéristique du picard, c'est la forme *li* au nominatif singulier de l'article féminin n'élidant par son *i* devant une voyelle : *li eule* 355 ². La forme *sires*, qu'il faut rétablir au v. 450, n'est pas surprenante à la date où doit se placer le poème. Au contraire, les cas d'élision d'une voyelle intérieure, aux v. 71, 72, 197, 332, 354, 399, 400, 403, ne sont imputables qu'au scribe (*aresteï* pour *arestu*, v. 146, n'est pas dans le même cas) ³. Le mot *cres-tien*, qui compte régulièrement pour trois syllabes au v. 428 ⁴, paraît bien n'en faire que deux au v. 361. C'est encore un indice d'une date peu ancienne ; on retrouve cette contradiction dans des textes du XIII^e siècle ⁵.

Dans le petit glossaire placé à la fin de cette publication nous avons mentionné les quelques mots qui nous ont paru devoir offrir de l'intérêt. Quant au texte lui-même nous l'avons corrigé le moins possible, ne cherchant qu'à donner aux vers le nombre de syllabes réglementaire et à rétablir le sens quand est visiblement faussé.

Parmi les traits qui caractérisent le scribe, il faut noter la confusion complète entre *s* et *ç* qui amène parfois de très singulières graphies, comme *sité* (21, 62), *siel* (174, 179), *çœ* pour *sœ* (37), etc., et aussi l'accentuation accidentelle de l'*à* préposition (110, 111, 208, 216, etc.).

[LE MIRACLE DE SAINTE MARIE DE SARD[ENAI]

I.	Et si cum en escrit trovai, Le miracle de Sardenai De ma dame sainte Marie	
El nom de sainte trinité,	Que plusors gens ne sevent mie	6
Si com(e) vi(nt) en auctorité	De latin vueil en romanz metre	

1. Il semblerait que *el* suivi d'*s* rime avec *al* suivi d'*s* au v. 408 : *seaus maus*, mais le sens demande la correction de *seaus* en *taus*.

2. Au v. 301 *li eule* n'est rétabli que par correction. Au reste l'*ymage* se trouve aux v. 131, 170, 235 (ici on pourrait lire *li ymage*), 276, 282, 320, l'*autre gent* au v. 333, l'*estoire* aux v. 373, 419.

3. Voy. la *Vie de saint Gilles*, p. p. G. Paris et A. Bos, p. xxij.

4. Grâce, il est vrai, à une correction, mais qui n'est pas douteuse.

5. Voy. Tobler, *Vom französischen Versbau*, p. 61.

Tot mot a mot selonc la letre,
 Por ce qu'ensi pora plus plaire
 A ceaus qui n'entendent gramaire.
 Li escrit dit qu'a cel termine
 Que li Gresois e li Ermine 12
 Teneint en lor seignorie
 La sainte terre de Surie,
 Vers Domas en un leu savage,
 Loins del chemin e del passage,
 Une sainte feme abitoit
 Qui abit de nonain portoit, 18
 E por mener plus aspre vie (f. 217 v^o)
 S'estoit ileuques afuie
 Hors dou peuple de la cité
 Ou longement ot abité ;
 Quar se savez, qui viaut servir
 Nostre Seignor a sun plaisir, 24
 De mal faire l'estuet sesser
 E le siecle del tot leisser.
 VI. liues conte l'un petites
 De Domas entre qu'as ermites
 Qui convercent a Sardenai,
 Par ceaus qu'i ont esté le sai ; 30
 Mais se sachés de verité
 Que encor(e) n'avoit abité
 A Sardenai ne hom(e) ne feme,
 Quant i vint sele sainte feme ;
 Et quant ele vint a cel (saint) leu,
 El nom de Deu et el Deu veu 36
 E de la çoe sainte mère (f. 218)
 A qui del tot ses pencez ère,
 Establi un povre abitacle
 Ou Deus fist puis mainte miracle
 E fait encore chascun jor,
 Si com tesmoignent sil d'entor. 42
 La dame qui leuc abitoit,
 En Deu servir se delitoit
 E si qu'as povres pelerins,
 As sofraitos, as orfenins

Qui veneient a l'ermitage
 Prestoit por Deu le herbergage 48
 E par charité lor trovoit
 Ce que al jor lor covenoit.

II.

Al termine d'ilors avint
 Que uns moines gresois la vint,
 Qui de Costantinople estoit,
 E en Jerusalem voloit
 Au sepulcre en pelerinage, (f. 218 v^o)
 E qui[st] por Deu le herbergaje :
 La sainte dame li trova,
 E aveuc se que il rova.
 E quant ele encerché li ot
 Dont il venoit et ou alot, 60
 Quant ele sot de verité
 Q[ue il] a la sainte sité
 De Jer(u)salem voloit aler,
 Si comença (a) lui a parler
 Et a preer por Deu amor,
 Quant il se metroit el retor, 66
 Qu'il revenist al herberjaje
 E li aportast une ymage
 De ma dame sainte Marie
 En table painte et estableie,
 Qu'ele sor son autier meist
 Et que a li garde preïst.... 72

III.

Qu'a un des plus maistres peintors,
 [(fol. 219)]
 Qui li mostrast de ses labors.
 Sil li mostra a es iglises
 Images de diverces gises.
 En trestotes une en i ot
 Qui plus que les autres li plot : 78

9. que ici. - 20 Si estoit. — 54 le ms. porte aloit et corrige aler voloit. —
 71 Que. — 72 Voyez plus haut les vers de Gautier de Coincy qui combrent cette
 lacune, provenant d'un feuillet arraché.

Si se haste de l'esliser ;
Après se mist el repairer.

IV.

Issi com il s'en repairoit,
E o sei l'ymage enportoit,
Si passe par le leu de Gipz
Qui mot avra esté maudis, 84
Quar uns lions cruaus e fiers
E de mal faire costumiers
En icel leu lors demorot
Qui les trepassans devorot.
Sil d'entor por ce l'eschivoent
Et por lui le leu maudisoent, 90
Ne nus n'i osot aprocher (f. 219 v^o)
Que il nel comparast mot cher,
Quar li lions entre deus liues
A rien vivant ne donoit triues
Ne as mues bestes n'as gens
Qu'ateindre peüst o ses dens 96
Que il n'en estranglast le cors
E que le sang n'en traïst fors.
Li moines pas ne [se] tardoit
Ne del lion ne se gardoit ;
Si dessendi [en] la valée :
Li lions saut gole baée, 102
Si le comença (a) aprocher,
Mais par mal ne le pot tocher,
Ains li ala lecher les piés.
Ne fu pas li moines poi liés
Quant il vit qu'il fu eschapés,
Quar bien cuida estre atrapés : 108
Par la grant vertu de l'ymage (f. 220)
Le salva Deus a sel passage.

V.

Après vint a un autre pas,
Mais sans paor nel passa pas,

Quar por mucier argent emblé
S'i erent laron(s) asemblé. 114
Quant le virent sor eaus dessendre,
Por rober le cuidèrent prendre,
Mais desur eaus en l'air oïrent
Un escrois dont mot s'esbaïrent
Qu'uns angeles dist en vois regnable :
« Deu enemy, fis de deable, 120
Por qu'avez cest ome asailli ?
Tot estes mort e mau bailli ! »
Pasmé chéent, ne voient gote,
E de morir ont mot grant dote :
Del moine prendre n'ont leisir
Ne onque nel(e) porent choisir ; 126
Deus le resalva par sa grace (f. 220 v^o)
Des larons e de lor estrace.
Li moines en son cuer devine
Qu'en soi avoit vertu devine
L'ymage que il emportoit,
Par qui deus fais salvés estoit ; 132
Deu en rent grace, si se haite,
E puis a fors l'ymage traite
De son estoi ou il l'ot mise,
Si la regarde e la ravise ;
Lors a dit que ja par sa main
Livrée n'ert a la nonain, 138
Ne son ostel n'ira requere,
Ains l'enportera en sa terre,
S'il le puet espleiter e faire,
Si en fera le saintuaire.

VI.

Este vos qu'il a tant errei
Vers Acre le chemin ferrei 144
Qu'a la parfin i est venu : (f. 221)
Ne s'et en nul leu arest(e)u
Dès qu'il parvint sus le rivage,
Quar haster voleit son passage :

84 Quar. — 95 ne as gens. — 96 Que. — 104 pot aprocher. — 113 por
nocler a gent ensemble. — 114 ensemble. — 118 Une crois. — 119 Que uns.
— 121 Por quei. — 123 cheïrent, virent. — 135 ostol. — 139 nen ira.

As mariniers vint a dreture		En quel endroit de mer il érent.	
E fait marché de sa veiture	150	Vosient ou non, retournèrent	
Desqu'a cel port que il savoit		El port dont il érent meü :	
Qui plus près de sa terre estoit ;		Chascun se tient por deceü	
Puis ala querre e achater		E de grant matalent espris ;	
Vitaille por metre sur mer.		Dient entr'iaus qu'il ont mespris	192
Quant quise l'ot, s'entra en (la) nef :		Vers Deu en aucune manière	
Li vent vien[en]t droit e soef ;	156	Qui ci les fait torner arière.	
Li mariner s'i vont coler		Li moines savoit bien la chose	
E s'enpeignent en haute mer.		Por quei s'ert, mais dire ne l'ose,	
Par trois jors ont mot travaillé,		Quar tost li f[e]is[s]ent enui	
Mais poi sunt del port esloingné,		Se il seüsent que par lui	198
Qu'uns vens lor sort e uns orés		Eüssent eü sel contraire, (f. 222 v ^o)	
Qui lor tolit lor desirrés,	162	E por icen l'en vint meaus taire :	
E faillirent au vent seri : (f. 221 v ^o)		Se qu'avoit en la nef mist fors,	
Par poi ne furent tuit peri.		E quant il fu d'ileuc estors,	
Quant virent fendre(nt) e entamer		A sei meïsmes se recorde	
Lor nef, si comandent en mer		Que Deus par sa misericorde	204
Seit la vitaille fors getée,		De peril de mort l'ot geté,	
Si que la nef seit alegée.	168	Mais il avoit mal espleité	
Li moines qui dota l'orage		Quant rendu n'avoit la promesse	
Prist l'estoi ou estoit l'ymage ;		Que il avoit fait a s'ostesse :	
Si la voleit defors geter,		Por ce vers lui Deus se ira.	
Quant del ciel li vint enditer		Lors promet a Deu qu'il ira	210
Uns angeles qu'il ne le getast,		E si [li] portera l'ymage.	
Mais envers le siel la levast	174	La voie acoilt a l'ermitage,	
E si preast Deu simplement		E esra tant qu'il i parvint ;	
Qu'i[l] les getast de sel torment,		Mès ausi com merveille avint	
E que d'eus pité li preïst.		Que la nonain nel conut mie	
Li moines a l'angele obeïst,		Quant (il) vint a la herbergerie	216
Vers le siel l'ymage leva :			
Onc puis orage nes greva.	180		
Après orent si grant bonace (f. 222)			
Que li noclers ne set qu'il face,			
Quar li pert en la mer parfunde			
Qu'onques n'i eüst [eü] onde.			
N'i ot mariner qui seüst			
Ni que por veir dire peüst	186		

VII.

Mais ses pechés si le desvoie, (f. 223)
 Quar de l'us pert la droite voie.
 L'ymage [r]a sor l'autier mise:

151 souoit. — 153 e sercher. — 161 Quuns vens lor desirres (*répétition de la fin du vers suivant*). — 166 se. — 184 Que. — 196 se ert. — 201 que. — 216 *Voyez ci-dessus les vers de Gautier de Coincy cités pour combler cette lacune.* — 218 part.

Lor aparçut l'us de l'iglise,		Quant de par Deu entent e ot	
S'avise e garde en quel endroit,		Qu'ice a qu'autant desirot.	
Se mestiers ert, il i vendroit,	222	En rendre grace se delite	
Puis prent l'ymage, si s'en torne		A Deu e a sainte Esperite	
E reserche trestot a orne		E (a) ma dame sainte Marie,	
L'iglise auci com a compas,		Quar or li ot bien acomplie	264
Mais l'uis trover ne peut il pas.		Sa volenté e son corage	
Tant a serché, tant a tasté		Par le don de la sainte ymage.	
E sus e jus qu'il a gasté	228	Li moines qui avoit mespris	
Trestot le jor en sel travail,		Vers Deu d'amender est espris,	
E si ne lui valut un ail,		Et promet Deu e a l'iglise,	
Quar tant com il portast l'ymage,		Tant com il vive, en son servise	270
Ne se pot metre en droit viage.		Ert par la vertu qu'il savoit (f. 224 v ^o)	
Bien aparçut qu'il desplaiseit		Qu'en l'ymage Deus mise avoit	
A Damnedeu se qu'il faiseit,	234	En l'enor de la soe mère ;	
E qu[e] il voleit que l'ymage (f. 223 v ^o)		Issi remest ileuc li frère.	
Remansist en sel herberjaje.		Mot fu tenue en grant enor	
Choisir ne pot en nule gise :		L'ymage dès icelui jor,	276
Lores l'a sor l'autier [re]mise,		E la vertu fu tost contée	
Puis issi fors de la chappele		De li par tote la contrée,	
E la sainte nonain apele.	240	Si que onques nul nel mescrut,	
Tot li a dit com en confesse		Quar les miracles adès crut.	
Son errement, que rien n'i leisse			
A raconter de chef en chef,			
Que ne li fu honte ne gref.			
En la chappele l'a menée,			
Si li a l'ymage mostrée,	246		
E puis li comença a dire			
Que bien ot mostré Nostre Sire			
Que il voleit qu'ileuques fust			
E que l'en ne l'en remeüst,			
Ains li portast en revelence			
Por sele dame en qui semblance	252		
Ele estoit e formée e faite. (f. 224)			
Et la nonain forment se haite,			
E si li vint mot a plaisir :			
Tantost va l'ymage saisir,			
Et si l'enbrace e si la baise ;			
Or est li suen cors mot a aise,	258		

VIII.

E comença meaus a muer,	
Que l'ymage vint en suer	282
Prime[s] en la face defors,	
E puis après par tot le cors.	
La nonain, qui ne voleit (pas) perdre	
Sele suor, comence a terdre	
A un sidoine que tenoit,	
Que plus la tert e plus venoit.	288
Un vaisel de cuivre fist faire (f. 225)	
Por estuer sel saintuaire,	
Et l'eule qui ist de l'ymage	
Issi l'estuia come sage.	
Tuit sil qui par (bone) devocion	
E par voire confession	294

221 Si. — 249-50 que elle fust Ileuques e que. — 255, 258, 374 mlt (*partout ailleurs le ms. a mot*). — 260 Que ice quant. — 271 Sera. — 272 Que deus en lymage. — 273 E en. — 286 comença. — 287 que ele.

De querre santé se peneient
 E a [i]sel saint leu veneient,
 Quel enfermeté qu'il eücent,
 Ains que d'ileuc se remeücent,
 Avoient santé recovrée.
 Ceste chose est bien esprouvée, 300
 Quar li eule a itel nature
 Que totes enfermetés cure,
 Ne ja puis mal n'aprochera
 A leu ou en la tochera.

E l'autre gent a quelque paine
 Entre qu'a son ostel l'en maine ;
 E la nonain le conveia,
 .III. jor[s] après il devia. 336
 Onc puis n'i ot ne fol ne sage
 Ne haut ni bais que sele ymage
 Osast en nul sens aprocher
 Por remuer ne atocher
 Por oster de la viés chappele
 Ne por porter en la novele 342

IX.

X.

La nonain ne fu (pas) en sejour,
 Qui creistre vit e nuit e jor 306
 Les miracles e essaucer : (f. 225 vº)
 Si viaut ausi le leu haucer
 E por ice que la chappele
 Ne li pareit pas acés bele
 A la mère Nostre Seignor,
 Si a fait faire une graignor, 312
 Ou ele vost metre l'ymage.
 A sel tens près de l'ermitage
 Uns prestres de siecle maneit
 Qui mot religios esteit.
 Par la bonté qu'en lui savoit,
 La dame un jor mandé l'avoit : 318
 Si voleit que par lui fust mise
 L'ymage en la novele iglise.
 Li prestres vint honestement ;
 Si prist un sacré garniment,
 Revesti se com il dut faire
 Por traire fors le saintuaire ; 324
 Mais quant à l'ymage aprocha (f. 226)
 E o ses mains l'eule tocha,
 Si senti cranpes ses [deus] mains,
 E tot le cors li devint vains :
 L'ymage laisser li estut.
 Onc puis ileuc ne s'arestut, 330
 Quar ne li vausist un festu.
 Lores l'ont li clerc desvestu,

Graignor miracle i a encore, (f. 226 vº)
 Quar ne finèrent tresqu'a ore
 De creistre en char e d'engroisser
 Ses memeles e espesser ;
 Puis est tote muée en char,
 E nel tenez pas a eschar : 348
 Por veir le dit on a Domas,
 Se tesmoigne maistre Tomas
 Qui del tenple fu chappelains,
 E la senti o ses deus mains,
 E plusors autres l'ont veü
 Qui bien (en) devient estre creü. 354
 Li eule n'est pas en sejour,
 Ains cort encore nuit e jor,
 E chiet en un vaisel de cuivre.
 Li moines(s) grec sont en grant cuivre
 Des malades qui a planté
 I vont por requerre santé. 360
 Quant s'est chose que li crestien
 Sunt en triues e li païen, [f. 227]
 Si [s'en] vont li frère do Temple
 E autres genz en sel contenple
 A oreisons, e eule querre.
 Si en aportent en (la) leur terre, 366
 De [la] Surie, en fioletes
 De voire qui por ce sunt faites.
 Sel tienent en grand saintuaire
 Les gens, e bien le devient faire ;

301 Quar leule a te. — 341 vieile. — 359 m. ont a. — 361 se est.

Nis lis païen i ont creance
E le tienent en reverence.

372

XI.

Jadis avint, se dit l'estoire
Qui mot est ancienne e voire,
Que Domas un sodans tenoit
Qui un des iaus perdu avoit ;
Puis li est la maile creüe
E l'autre s'en pert la veüe. 378
Si li dist on qu'en l'ermitage (f. 227 v^o)
De Sardenai ert une ymage
De ma dame sainte Marie,
Qui a toz seaus faiseit aïe
Qui par bone devocion
I aloient por garison. 384
Quant des miracles ot parler,
Si s'atorne por la aler,
Et quant il vint a l'ermitage,
Onc ne fina tresqu'a l'ymage,
Puis se mist a genoil a terre :
Preer comença e requerre 390
Damnedeu nostre vrai pèr
E a la soe sainte mère,
Que par sa digne poesté
Li otroit en son euil santé.
Quant il ot s'oreison finée
A orbetés a aclinée 396
L'ymage, mès plus ne tarda : (f. 228)
Quant amont vers le siel garda,
S'a une lampe ardent veüe ;
Lors a recovré(e) sa veüe.
Mot a grant chose en voire foi ;
Quant sil qui ert de fauce loi, 402
Par la creance qu'(il) ot eüe
A tantost santé receüe :
Bien a la vertu esprovée,
Quant sa veüe a recovrée.
Asés (i) ot entor lui de taus

Que Deus sana de divers maus. 408
Lors dit qu'il seit de verité
Mot est de grant autorité
La sainte dame en qui enor
Garisent [e] grant e menor ;
E por ce que primes avoit
Veü la lanpe qui ardoit, 414
Si voa que tote sa vie, (f. 228 v^o)
Qu'en l'iglise fera aïe :
A Sardenai d'eule tendroit
.LX. mesures tot droit.
L'estoire dit que sel vou tindrent
Il e sil qui après lui vindrent, 420
E desqu'al tens de Noradin
Rendirent bien li Sarasin
Sele rente a la sainte iglise ;
Mais après fu en obli mise.
Quant Salehadin pot rener,
Si ne l'osa nus desrener 426
Vers lui (ne) jeunes ne anciens,
Qu'auques mata les crestiens
Par lor peché e alenti,
Quar Damnedeus li concenti.
Mès je ne vueil ore plus dire,
Quar n'atient pas a [la] matire. 432

XII.

Ains parlerai de Sardenai. (f. 229)
Si com en l'estoire trovai :
Moines i a, si co[n] moi senble,
E nonains, mès non sont enssemble,
Quar a une part de l'iglise
Font li moine(s) grec lor servise, 438
E d'autre part les nonains sunt
Qui de[l] lieu la seigneurie ont ;
E por ice raisons lor done
Que lor ancestre si fu none
Qui primes mist a l'ermitage,
Par qui eles orent l'ymage : 444

384 par. — 385 oi. — 366 A o. e a. — 399 Si a. — 407 seaus. — 416 Que
en. — 428 Que. — 439 E de lautre.

Por ce la seignorie en tienent.	Li fis, li sire[s] e li père,
Chascun jor miracles (i) avienent	Qui vit e regne e regnera (f. 229 v ^o)
En l'enor de la sainte dame	(A qui parfaite amor sera)
Par qui est sauvée mainte arme :	<i>Per seculorum secula.</i>
Si les fait por sa sainte mère	

GLOSSAIRE.

Bonace 181, <i>temps calme</i> . Littré n'a pas d'exemple avant le xvr ^e siècle.	Nocler 182, <i>pilote</i> . Voy. Fœrster, <i>Zeitschr. f. rom. Ph.</i> , III, 566-8.
Cranp 327, <i>contracté</i> .	Orbetès (a) 396, <i>dans l'aveuglement, à tâtons</i> .
Cuivre 358, <i>souci</i> . Voy. Fœrster, <i>Liter. Centrabl.</i> 1876, col. 22.	Orne (a) 224, <i>à la file</i> . Voy. <i>Rom.</i> , X, 56.
Enditer 172, <i>ordonner, proprement indiquer</i> .	Peintor 73, <i>peintre</i> .
Es 75, forme altérée de ues, <i>besoin</i> ; a es iglises, <i>pour les églises</i> .	Regnable 119, <i>raisonnable, intelligible</i> .
Escrois 118, <i>fracas</i> .	Revelence 251, <i>révérence</i> ; cf. 372.
Esliser 79, <i>acheter, payer</i> .	Sofraitos 46, <i>indigent</i> .
Estuier 292, <i>estuer</i> 290, <i>server</i> .	Veiture 150, <i>transport, voiture</i> .
Gramaire 10, <i>latin</i> .	Voloir 54, avec ellipse d'aler ; cf. Weber, <i>Ueber den Gebrauch von devoir, vouloir, etc.</i>
Maile 377, <i>taie sur l'œil</i> . Littré n'a qu'un exemple du xiii ^e siècle.	

II

Depuis que nous avons publié dans la *Romania* (t. XI, p. 519-537) ¹ le *Miracle de Sardenai*, nous avons recueilli un certain nombre de renseignements, qui nous mettent à même de compléter et de rectifier notre premier article. Nous suivrons ici le même ordre que précédemment.

I. — MANUSCRITS DU RÉCIT EN VERS. — Nous avons publié le texte du *Miracle de Sardenai* d'après un manuscrit, malheureusement incomplet, de la bibliothèque de Tours (n^o 237) : il existe

447 E en. — 449 Il sest f.

1. C'est celui qu'on vient de lire, p. 88 ss.

deux autres manuscrits, qui contiennent en entier le texte du poème.

Le premier de ces manuscrits se trouve au Musée britannique ¹, à Londres, et porte dans le fonds *Royal* la cote 4. C. XI. C'est un manuscrit du XIII^e siècle, écrit sur trois colonnes ² : il a été très sommairement inventorié dans le catalogue de Casley (p. 53) ³.

L'autre manuscrit appartient à la bibliothèque du Corpus Christi College d'Oxford, où il figure sous le n° 232. Ce manuscrit sur vélin, du commencement du XIV^e siècle, a été décrit en détail par Coxe dans son catalogue des manuscrits des collèges d'Oxford (t. II, p. 94-95) ⁴ ; il a servi de base à une des *Publications of the Caxton Society*, faite par Matt. Cooke en 1852, et intitulée : *R. Grossetete carmina anglo-normannica*. Dans ce volume l'éditeur a publié, sous le nom de l'évêque Robert Grosseteste, trois poèmes empruntés au ms. 232 : le premier seul doit lui être attribué, c'est le *Chastel d'amour* ou *Carmen de creatione mundi* (p. 1-61) ; la seconde pièce est une rédaction bien connue de la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne* (p. 62-113) ; la troisième, qui n'a pas de titre, n'est autre que le poème de Sardenai ⁵ (p. 114-131). Cette édition est très défectueuse.

Nous donnerons plus loin, au paragraphe IV, les variantes nombreuses qu'offrent les manuscrits de Londres et d'Oxford, et qui permettent parfois d'améliorer notre texte : nous donnerons aussi en leur place les passages qui comblent les deux lacunes du manuscrit de Tours, que nous avons remplacés tant bien que mal par des vers empruntés à la rédaction de Gautier de Coincy (voy. *Romania*, t. XI, p. 525-526, 532 et 534).

1. Cet article était tout prêt pour l'impression, quand nous avons eu connaissance de ce manuscrit par la brochure de M. J. Vising, *Sur la versification anglo-normande* (Upsal, 1884). Miss L. Toulmin Smith a bien voulu se charger de nous procurer les variantes du manuscrit de Londres, que nous avons jointes à celles du manuscrit d'Oxford, relevées par nous-même.

2. Le *Miracle de Sardenai* occupe les fol. 278 b-279 d.

3. *A Catalogue of the Manuscripts of the King's Library* (London, in-4°, 1734).

4. *Catalogus codicum mss. qui in collegiis aulisque Oxoniensibus hodie asservantur* (Oxford, 2 vol. in-4°, 1852).

5. Dans ce manuscrit, qui compte 92 feuillets, le *Miracle de Sardenai* occupe les fol. 67 a-71 b.

II. — SOURCE ET DÉVELOPPEMENT DE LA LÉGENDE. — Dans ce paragraphe nous avons précédemment indiqué les différents textes qui se rapprochent de notre poème, et principalement un *libellus* ¹ du XIII^e siècle, que nous avons publié pour la première fois. Au cours de ces recherches, nous avons rencontré le nom de Mathieu de Paris, qui, au dire de Gumpfenberg, aurait aussi relaté le miracle de Sardenai, à la date de 870. Nous n'avions pu jusqu'ici retrouver ce passage, qui vient de nous être signalé par notre confrère M. Ch. Kohler. Le texte de Mathieu de Paris ², qui se rapporte à l'année 1204 et non à l'année 870, a en effet de très grandes ressemblances avec le poème français. Mais quel est son rapport direct avec ce poème ? C'est là ce qu'il nous fallait rechercher. En revoyant à nouveau les différents textes que nous avions déjà passés en revue dans notre article précédent, il nous est venu des doutes sur quelques points de détail de notre classification des diverses versions du *Miracle de Sardenai*. Aussi allons-nous reprendre la question, en évitant cependant de reproduire ce que nous avons déjà imprimé.

Le *Miracle de Sardenai*, tel que nous l'avons publié et tel aussi qu'il se présente dans les manuscrits de Londres et d'Oxford, se compose de deux parties bien distinctes ; l'une comprend les paragraphes I et XII du poème, et se rapporte uniquement à l'abbaye de Sardenai, à sa fondation et à son administration ; l'autre, qui comporte les paragraphes II à XI, forme le fonds même du poème. C'est le récit détaillé du transport, de Jérusalem à Sardenai, d'une image miraculeuse de la Vierge, apportée par un moine grec.

La mention la plus ancienne que nous ayons de l'image de Sardenai se trouve, nous l'avons dit, dans Burchard de Strasbourg (1175). Encore faut-il ajouter que nous ne possédons pas le texte même de Burchard ; nous n'avons de lui qu'une lettre, insérée par Arnold de Lubeck dans sa *Chronica Slavorum* ³ (1175).

1. Il existait peut-être un autre manuscrit de ce *libellus* dans l'ancienne bibliothèque du *Christ Church Monastery* de Cantorbéry (Edw. Edwards, *Memoirs of Libraries*, t. I, p. 216), mais nous n'avons pu retrouver ce manuscrit en Angleterre.

2. *Matthæi Parisiensis, monachi Sancti Albani, chronica majora* (London, 1874), vol. II, p. 484-488.

3. Pertz, *Monumenta Germaniæ historica... Script.*, t. XXI (1868), p. 235-241. — Le texte d'Arnold de Lubeck porte le nom Gérard, et non celui de

Dans cette lettre, Burchard parle assez succinctement de l'abbaye de Sardenai et de l'image qui, dit-il, en 370, a été rapportée de Jérusalem par une abbesse. Le texte de Burchard, ou plutôt d'Arnold de Lubeck, a été d'une part utilisé par le Pseudo-Jacques de Vitry, continuateur d'Olivier le Scolastique ¹ (1199), et de l'autre reproduit presque identiquement par Thetmar (1217).

Mais ici il faut faire une distinction, que nous n'avons fait qu'indiquer précédemment ². Il y a deux rédactions de Thetmar : l'une, la plus courte, qui semble la seule originale, est représentée entre autres manuscrits, par un manuscrit de Bâle, et a été publiée par M. T. Tobler ³ ; l'autre rédaction, plus allongée, a été donnée par le baron de Saint-Génois dans le tome XXVI des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (1851). L'éditeur, qui s'est servi pour cette publication d'un manuscrit de Gand, appartenant à la première rédaction, et d'un manuscrit de Hambourg, appartenant à la seconde, a eu soin de distinguer dans son texte les passages nombreux ajoutés par la rédaction postérieure. Nous reviendrons plus loin sur cette rédaction ; quant à la première, nous l'avons dit, elle n'est que la reproduction de la lettre de Burchard ; elle a été à son tour abrégée dans une courte relation de voyage, attribuée faussement à Burchard, qui aurait ainsi cité un auteur, ayant vécu après lui ⁴.

Dans aucun des textes que nous venons de citer, nous n'avons trouvé jusqu'ici le récit du transport de l'image ; tous ces textes disent que l'abbesse alla chercher cette image à Jérusalem. Pour la première fois, ce récit paraît, comme nous l'avons vu, dans le *libellus* ⁵, abrégé plus tard par Albéric de Trois-Fontaines ⁶. Ici se place la question du rapport entre ce *libellus* et le poème en vers

Burchard ; mais Laurent a montré dans le *Serapeum* (t. XVII, p. 255-256, et t. XIX, p. 145-147) que c'était là une faute de copiste.

1. Voy. *Romania*, t. XI, p. 521.

2. Voy. *Romania*, t. XI, p. 525, note 1. — Cf. Laurent, *Serapeum*, t. XX, p. 174-176.

3. *Magistri Thetmari iter ad Terram Sanctam, anno 1217* (Saint-Gall et Berne, 1851).

4. Cf. Pertz, *Monumenta Germaniae historica... Script.*, t. XXI, p. 235, n. 78. Cette relation a été publiée par le baron de Saint-Génois à la suite du *Voyage de Thetmar*.

5. Voy. *Romania*, t. XI, p. 522-523.

6. Pertz, *Monumenta Germaniae historica... Script.*, t. XXIII, p. 935-936.

français. Nous avons admis que la rédaction de Thetmar avait été l'intermédiaire entre ces deux textes ; mais la découverte d'une nouvelle version latine du XIII^e siècle (Bibl. nat., ms. lat. 10522, fol. 36-39 v^o)¹ change l'état de la question. Cette nouvelle rédaction latine offre en effet de grands points de ressemblance d'une part avec le texte français et d'autre part avec le texte allongé de Thetmar ; elle est donc la source commune de ces deux textes, et a sans doute aussi inspiré les vers de Gautier de Coincy. Quant au texte de Mathieu de Paris, il ne fait que reproduire à peu de chose près la nouvelle rédaction de Thetmar. Nous ne parlerons pas de tous les autres textes, qui dans la suite reproduisirent cette légende².

Nous nous résumons en disant que la partie historique du récit, présenté par le poème français, se trouve pour la première fois dans Arnold de Lubeck, qui l'attribue à Burchard de Strasbourg ; de là elle passe avec plus ou moins de changements dans le Pseudo-Jacques de Vitry et dans la première rédaction de Thetmar. Le récit légendaire du transport de l'image n'apparaît qu'au XIII^e siècle dans le *libellus*, source d'une nouvelle rédaction latine, qui à son tour est utilisée par le poème français, par Gautier de Coincy et par la seconde rédaction de Thetmar, imitée par Mathieu de Paris. Gumpfenberg fait donc double erreur en prétendant que Mathieu de Paris a emprunté son récit à Arnold [de Lubeck] et en assignant à ce récit la date de 870³.

III. — ÉLÉMENT HISTORIQUE DU RÉCIT. — Nous n'avons rien à ajouter à ce paragraphe. Nous pouvons constater cependant que l'abbaye de Sardenai (Notre-Dame de Sydnaïa) existe encore de nos jours ; « l'église du moyen âge, » nous dit M. Rey, « a récemment disparu en grande partie, et il n'en subsiste plus

1. M. le comte Riant nous signale ce même texte dans un autre ms. du XIII^e siècle, le ms. 480 (fol. 66 b-67 a) de la Bibliothèque impériale de Vienne.

2. Nous ne pouvons cependant pas ne pas mentionner une rédaction latine abrégée du XIII^e siècle, qui se trouve dans le ms. 56 de la bibliothèque de Châlons-sur-Marne, fol. 97. Nous devons cette communication à l'obligeance de notre confrère, M. Pelicier, archiviste du département de la Marne. Il faut citer aussi un texte latin de ce miracle de la Vierge, contenu dans le ms. Mm. VI, 15 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.

3. Voy. *Romania*, t. XI, p. 526-527.

« qu'une petite abside, décorée de mosaïques... là se trouve
« encore la célèbre image de la Vierge...¹ » Nous complétons
ces renseignements par la citation d'un passage de Pockocke²,
prélat anglais, qui, vers le milieu du XVIII^e siècle, voyagea en
Orient ; on y trouve des détails très intéressants, qui ont sans
doute été utilisés de nos jours par Ritter³ : « *Sydonaiia*. — Ce
« village est situé sur la croupe méridionale d'une montagne,
« sur le sommet de laquelle est un fameux couvent de religieuses
« grecques, fondé par l'empereur Justinien, qui lui a assigné des
« terres considérables, qui leur rapportent un grand revenu, pour
« lesquelles elles payent une rente au Grand Seigneur. Il donna
« aussi au couvent trois cens esclaves géorgiens pour vassaux,
« dont les descendans habitent le village et sont catholiques
« romains. Le couvent ressemble à un château et est entouré de
« hautes murailles, mais les bâtimens sont fort irréguliers. Il y a
« au bas de la montagne un logement pour les étrangers. L'église
« conserve encore la forme qu'elle avoit anciennement, bien
« qu'elle ait été souvent détruite et réparée. Elle est composée
« de cinq nefs, séparées par quatre rangs de colonnes, avec un
« portique à l'entrée. Il y a derrière le maître-autel un portrait
« de la Sainte Vierge, qu'on dit avoir été peint par Saint Luc,
« mais qu'on ne montre à personne. Le couvent est gouverné
« par une abbesse, dont la charge est à vie. C'est le patriarche qui
« la nomme, et elle choisit ses religieuses au nombre de vingt.
« Ces couvens sont des espèces d'hôpitaux habités par de vieilles
« femmes, qui s'occupent à travailler et surtout à élever des vers
« à soie. L'abbesse me montra ses mains et me fit observer
« qu'elles étaient pleines de calus à force de travailler. Elle man-
« gea avec nous dans le couvent et dans l'appartement des étran-
« gers. Les religieuses ne font leurs vœux qu'au bout de sept
« ans et souvent même elles n'en font aucun. Il leur est permis
« de converser avec les hommes et d'aller où bon leur semble.
« Une grande portion du revenu du couvent vient de ces vigno-
« bles, dont le vin est rouge et excellent. Elles ont deux aumô-

1. *Les colonies franques de la Syrie aux XII^e et XIII^e siècles* (Paris, 1883), p. 291-296.

2. *Voyages de Richard Pockocke*, trad. fr., t. III (1772), p. 393-394.

3. *Die Erdkunde*, t. XVII (1854), p. 262-263.

« niers, dont l'un est religieux et vit dans le couvent, et l'autre, « qui est marié, loge dans la ville. »

On a lu précédemment ¹ plusieurs textes, qui prouvent combien, au XIII^e siècle, était en réputation le pèlerinage de Sardesai : il l'était encore au XV^e. Un accord passé en 1403 entre le sultan et le grand-maître de Rhodes autorise les chevaliers à se rendre en pèlerinage au Saint-Sépulcre, à Sainte-Catherine du Mont-Sinaï et à *Notre-Dame de Sardesai* ².

IV. — TEXTE, LANGUE ET VERSIFICATION. — Nous avons dit ³ que le scribe du manuscrit de Tours avait eu sous les yeux un modèle écrit en Angleterre ; il est évident d'autre part que les manuscrits de Londres et d'Oxford ont été écrits par un copiste anglo-normand : la graphie tout entière le prouve. On doit aller plus loin et admettre que les trois manuscrits ont un original commun, dont ils reproduisent les fautes : au v. 238, *mise* pour *remise* ; — au v. 271, le ms. original avait sans doute passé le mot *Ert*, utile au sens et à la mesure ; le manuscrit de Tours rétablit *Sera*, qui fausse la mesure ; les manuscrits de Londres et d'Oxford laissent le vers tel quel, sans le mot *Ert* ; — au v. 263, *s'en* manque aux trois manuscrits ; — au v. 412, *e* manque aux trois manuscrits, etc.

Dans notre précédent article, il nous avait été assez difficile de déterminer sûrement la langue du poème ; d'après certains caractères, nous nous étions décidé pour la Picardie, plutôt que pour la Normandie ou l'Angleterre. Il nous faut cependant avouer que l'examen des manuscrits de Londres et d'Oxford ne confirme pas cette opinion ; c'est ainsi que les rimes mêlées *ié* et *é*, particulières au dialecte normand et considérées par nous comme des exceptions sont aussi nombreuses dans ces manuscrits que dans le manuscrit de Tours : aux v. 25-26, *cesser* = *less[i]er* ; aux v. 153-154, *cerch[i]er* = *mer*. Dans les deux manuscrits la confusion est la même entre les formes *geter* ou *get[i]er* ; les mots *engroisser* et *espesser* ⁴ (v. 345-346) du manuscrit de Tours sont

1. Voy. *Romania*, t. XI, p. 529.

2. Seb. Paoli, *Codex diplomaticus sacri ordinis hierosolymitani*, t. II (1768), p. 108-109.

3. Voy. *Romania*, t. XI, p. 530.

4. Voy. *Romania*, t. XI, p. 530, note 2.

devenus *engroissir* et *espessir* dans les deux nouveaux manuscrits.

La remarque suivante est aussi de nature à faire donner la préférence à l'Angleterre ; notre principal argument pour assigner la Picardie comme patrie au poème, était la présence de l'article féminin singulier *li* devant une voyelle : *li eule* (v. 355), *li eules* (v. 301) ; ce dernier exemple est rendu certain par les leçons des manuscrits de Londres et d'Oxford. Mais on nous a justement fait remarquer que le mot *huile* est, en ancien français comme dans les autres langues romanes, du genre masculin¹ : *oiles expanduz* (XIII^e s. *Cant. des cant.*, ms. du Mans 173, fol. 66 r^o) ; *uns sainz huiles* (XIII^e s. *Mir. S. Andrieu*, ms. d'Alençon 27, fol. 104 r^o)² ; *sans demander sen oile* (*Dict. de Ste Palaye*, t. VIII, p. 85). Dans ce cas *li* n'est plus l'article sujet féminin singulier du dialecte picard, c'est l'article sujet masculin singulier commun à tous les dialectes³.

Nous donnons ci-dessous les variantes des manuscrits de Londres et d'Oxford, comparées à notre texte, en laissant de côté les simples différences graphiques ; *L* représente le manuscrit de Londres, *O* le manuscrit d'Oxford.

1 *L* de la — 2 *L* E si cum truis ; *O* Si cum auint — 3 *L* omet si — 6 *O* omet gens — 7 *L* la voil — 8 *O* Mot pur mot — 9 *L* kissi. *O* Ke meuz purrai pleire — 10 *O* ki ne seuent — 11 *O* Lescrit dit ken — 14 *O* sulye — 16 *L* de genz e de — 19 *O* seinte vie — 20 *O* fuie.

23 *O* Kar sachiez — 24 *O* omet sun — 28 *L* tresque as. *O* geskas — 32 *O* Kuncore — 33 *O* A sardenai humme ne femme — 34 *L* dame. *O* Auant cele seinte dame — 35 *L*, *O* seint liu — 36 *O* En lonur del duz jhezu — 38 *L* ses pensez del tot — 40 *O* meint.

42 *O* cil entur — 43 *L* ki iloc — 45 *L* Essi ke as. *O* Issi ka — 46 *L*, *O* e as — 50 *L* estuuoit. *O* estouoit — 51 *L* Au termine lores. *O* A cel tens lores — 52 *O* Kun moigne gregeis i vint — 54 *L*, *O* veneit. *Cette variante rend inutile notre correction.* — 56 *O* E pur deu i pria — 58 *L* E oueque co kil li. *O* Oueque co ke lui — 59 *L* omet cle. *O* omet li — 60 *O* il vint ou il. *L* et valout.

62 *O* Kil — 63 *L*, *O* De jerusalem. *O* vout — 64 *L*, *O* Si comence a lui

1. Vising, *Sur la versification anglo-normande*, p. 75.

2. Les deux premiers exemples nous sont fournis par M. J. Bonnard, collaborateur de M. Godefroy pour le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

3. M. J. Vising (ouvr. cité, p. 74-5) était arrivé par les mêmes motifs à conclure à l'origine anglo-normande de notre poème.

parler — 65 O E prier pur — 66 O al retur — 69 L, O De nostre — 70 O u entaille — 71 L Ke ele — 72 *Après ce vers, il faut ajouter (d'après O) :*

Kant fereit ¹ ces afflictions,
Si crestroit ² ses devociens.
Li moigne sa priere entent,
Ke ³ justes ert, pité l'en prent ;
Si promet ⁴ quant ⁵ repeirereit,
L'ymage lui ⁶ apportereit.
Pus prist congié, sa veie tint ⁷
Tant k'en Jerusalem parvint ⁸.
Lors ala sa oreison fere ;
E ⁹ après se mist al repeire.
De la cité ist par la porte,
Meis l'ymage pas n'i aporte ¹⁰
Ke ¹¹ il ot promise a s'ostesse ¹² :
Ne lui sovint de sa ¹³ promesse.
Tot ausi ¹⁴ con il s'en aloit,
Sur li en l'eir une voiz out
Qui li dit : « Tu ki vas la sols ¹⁵,

Pur quei par ¹⁶ es si obblius ?
Comment t'en vas si voide main,
Ke n'en portes a la nonein
L'ymage que tu li pramis ¹⁷,
Kant tu ¹⁸ de li congié preïs ¹⁹ ? »
Li moines ki la voiz entent,
Trés durement si ²⁰ se repent .
E sei memes ²¹ blame et chastie,
Quant il de si legier ²² obblie,
E dit que c'iert ²³ par son peché
Dont il se sent si ²⁴ enteché ;
Pur le peché fet chiere murne,
E tost en la cité retorne ;
Pus demande il ²⁵ u converseient
Cil ki les ymages vendeient.
Assez fu qui li endita ²⁶,
E quant il i parvint, dit a ²⁷...

73 O, L A un des mestres. L des peintors. O peinteurs — 74 L, O Kil li —
75 L Cil. O E cil. O li mustra a ces yglises — 77 L, O Entre totes — 78 O
Loinz plus des altres — 79 L hastoit de lesligier ; O hasta de ligier — 80 O al
repeirer.

81 O Si com — 82 L E l'ymage od soi. O portout — 83 L, O passa — 84
L omet aura ; O Ki mut ot esté guerpiz — 87 O En cel — 91 O Ke nul ni pot
— 92 O Kil nel. L Qui — 94 L, O dona — 95 O Na mue bestes. L, O ne as
genz — 96 L Qui. O Ke... L, O asdens — 97 L Ki nestranglast. O E kil nes-
tranglast — 98 L E qui... traecisist. O E le sanc nen traisist hores — 99 O ne
targot — 100 O rien nen sot.

101 L, O en la — 103 L comenca a. O comence aprochier — 104 L nel
pot i tohier. O nel pot tuchier, *ce qui confirme notre correction.* — 105 O omet
le vers. — 106 O Li moine nesteit pas poi lex — 107 L Quant vit ke il fu.

1 O freit — 2 L encrostit — 3 L Qui — 4 L pramist — 5 O quant il —
6 L Ke lymage — 7 L *ajoute deux vers* : Atant lores la lessie Presque al matin
que il prist congie Puis la plus droite voie tint — 8 O vint — 9 O E *manque*.
— 10 L pas nenporte. O pas naporte — 11 O Kil. L Kil auoit — 12 L sa o. —
13 L la — 14 O Tot *manque*. L Tot issi — 15 L Qui dist home qui la vas seus
— 16 O par *manque*. — 17 L ke li promeistes — 18 O tu *manque*. — 19 L
preistes — 20 L Par soi meimes — 21 L E son cuer — 22 L issi de legier —
23 O co iert. L co ert — 24 L se sentoît — 25 L Puis si demande — 26 O
Assez i sunt ki li unt dit — 27 O E il meint en requist.

O Kant vit kil estoit — 108 O omet le vers. — 112 L pour nel passa il. O ne passa — 113 L Kar rober gent en emble; O Ke pur murdre i ot gent en emble — 114 L li larron ensemble; O larrun ensemble — 116 L quidoient; O quident — 118 O Une vois, *leçon à adopter*. — 120 L, O al diable.

121 L, O Por quei — 123 L Pasmé gisent. L, O ne virent — 125 O nunt nul — 126 L Ne unques nel; O Unkes nel — 127 L, O le salua — 128 O lur trace — 131 L La ymage. L, O kil. O aporteit — 133 L si sen — 134 O lymage fors traite — 135 O estu u il ot — 138 L Lymage niert; O Liuerée — 139 L ne ira. O nira — 140 L, O la portera.

141 L Se il co pot. O Sil si — 142 L fra le sentuaire; O fra sa seintewere — 143 L tant here — 145 O Si ka la fin i — 146 L Nest en nul leu. O Ne sest a nul liu. L, O arestuz — 147 O Geskes peruint sur. L sor; O sur — 148 O Ke — 149 O vient — 150 O fist marche de sa nautre — 151 O ki sauoit — 153 L e cerchier; O e encercher — 155 L si entre en nef. O en nef — 156 L, O Le vent. L orent; O auoient — 157 L, O se vunt — 158 L, O se peinent.

161 L Ke uns venz lqr sort e un tempire; O Ke un vent lur surt destempres — 162 L voile lor descire. O tolit lor dreit senters — 164 L Por — 165 L, O fendre e — 166 L si comandent que comimer; O nef comandent ken la mer — 168 O Ke la nef fust — 171 L le veut fors — 173 O kil nel fors. — 174 L la mq. O le leuast. — 176 L, O Kil. O le. — 177 L E de eus. O lem preist — 178 L omet al.

182 O naucler. L que face — 183 L, O Kil pert. O ken la — 184 O Kunkes ne i eust. L, O en onde, *leçon à adopter*. — 186 L Ne qui por voir — 188 O Voillent ou non si — 189 O Al port — 190 L, O tint — 191 O omet E. — 194 L Ke issi les. O Ke si lur — 196 L ert; O ce iert — 197 L, O Ke. L feissent. O freient — 199 O Lur fust auenu cel — 200 L, O E pur co. L le velt il mielz.

201-202 O omet ces deux vers. — 203 O Li moines par sei bien — 205 L peril de mer — 206 L mult mal. O ot malement erre — 207 L not — 208 L Qil. O Kil ot ains ce — 209 L Por deu. O sen ira — 210 L Lores promet deu — 211 O si lui — 212 L aqueut vers — 213 O Tant erra — 214 O Mes ensi — 216 L, O Kant il vint a lherbergerie. *Après ce vers il faut ajouter (d'après O) :*

Kar tant de povres i avoit ¹,
Ke de lui mès rien ne savoit,
Ne l'ymage k'ele ² rova;
Ke li portast ³ ne demanda.
Tant avoit à povres a fere,

Ne li membroit de sun afere :
Si ⁴ le reçut a la parsome ⁶
Si cume ⁷ religius home ⁸.
Quant il ⁹ vit k'ele ne ¹⁰ querot
L'ymage ne ne lui ¹¹ membrot,

¹ L des pources tant en i ot — ² O kele lui — ³ L quele comanda —
⁴ L aportast — ⁵ L E si — ⁶ L pasome — ⁷ L cum — ⁸ Ce vers et les trois
précédents manquent dans O. — ⁹ L cil — ¹⁰ L, O ne li — ¹¹ L e ne li.

Pense que c'ert ¹² chose teüe ¹³,
 Ne ¹⁴ ja par lui n'iert amentue ¹⁵,
 Ainz la ¹⁶ portera a ¹⁷ s'esglise :
 Male chose ad en coveitise
 Ke issi ¹⁸ tot ¹⁹ le monde esvogle ²⁰
 E tuz les ²¹ plus seives dejugle.
 Issi remist gesk' al demein ²² ;
 Lors prist congié a la nonein ;
 Ke ²³ metre se veut al repaire ;
 Meis einz ala s'orison ²⁴ fere
 A Deu e a sa seinte ²⁵ mere
 De qui honor ²⁶ la chapele ere.
 Kant il ot fini son orer,

Ne vot illoc ²⁷ plus demorer,
 Eins s'en turne, l'ymage emporte ;
 Mès il n'i ²⁸ pot ne us ne porte
 De nule part pur ren ²⁹ choisir.
 Ore ad de sojourner ³⁰ leisir
 K'il ³¹ ne peut en nule manere
 Tant aler ne avant ³² n'arere ³³
 K'il troffe ³⁴ l'us de la chapele,
 E pense ³⁵ que se il apele,
 Ains k'il ert ³⁶ a l'us assené
 K'em le tendra a forsené ³⁷,
 Kar ³⁸ uns hom ki ne verreit ³⁹ gute
 Asenereit a l'hus sanz dute.

217 *L* se li. *O* omet si — 218 *L*, *O* Ke de lus pert — 219 *L*, *O* a sor.

221 *O* Auise e gart — 222 *L*, *O* Si. *L* i *mq.* *O* i auendroit — 223 *O* e fet
 retur — 224 *L* e aorne. *O* entur — 225 *L* e com — 226 *L* pot pas — 228 *L*
E mq. — 229 *O* cel jur en tel — 230 *O* li valt une dose dail — 231 *L* Que —
 232 *L* el droit — 233 *O* aperceut kil desplet — 235 *L* *E* que. *O* *E* kil — 236
L, *O* ermitage — 237 *O* Issir — 238 *L*, *O* mise — 240 *L* seinte none ; *O*
 seinte dame.

241-242 *O* omet ces deux vers. — 242 *L* Tot aroment — 243 *O* Tut li ad
 conte — 244 *O* Ses meschantes e son — 247 *O* comence — 249 *L* Quil voleit
 que ele fust ; *O* Kil voleit bien kele seust, *leçon à adopter.* — 250 *L* Iloc e que
 ne. *O* Iloc e remuee ne feust — 251 *L* reuerence. *O* om reuerence — 252 *O* de
 ki — 253 *L*, *O* estoit formee — 254 *L* none. *O* dame forment saheite — 255
O vint forment a plaisir — 257 *O* e la — 258 *L* ert — 260 *L* Que ico ke tant.
O Ce que tant desire out.

261 *L* En rendi graces e merite. *O* Si en rent graces e se — 262 *L* Deu e
 servir se delite. *O* al seint esperite — 263 *L*, *O* *E* a. *L* nostre dame seinte
 Marie — 264 *L* Kar ce li ot ; *O* Kore lot — 266 *L* de cel seinte — 268 *O* Ver
 dampnedeu sest — 269 *L*, *O* a deu e a. *L* sa eglise — 270 *L* Tan cum viuera
 le s. *O* vit en — 271 *L* Por la. *O* Par la — 272 *L* Deus en lymage mis. *O* En
 deu e lymage mis — 273 *L*, *O* de sa seinte — 274 *L* Si. *L*, *O* remist. *L*, *O*
 iloc. *L* icel frere — 275 *L*, *O* a grant — 276 *L* La ymage des icel. *O* apres cel

12 *L* co ert. *O* ce ert — 13 *L* teu — 14 *L* Ne *mq.* — 15 *L* amenteu ; *O*
 ementue — 16 *L* len — 17 *L* a sa — 18 *O* si — 19 *O* tost — 20 *L* auegle
 — 21 *O* tut le — 22 *L* remest desqua landemain — 23 *L* Kar — 24 *L*, *O*
 soreison — 25 *L* la sue — 26 *L* amor — 27 *L* illoques ; *O* illokes — 28 *L* ne
 — 29 *L* De nule partie — 30 *L* sojourne — 31 *O* Kar il — 32 *O* nauant — 33 *L*
 ne ariere. — 34 *L* Ke il truist — 35 *L* *E* se porpense — 36 *L* ait — 37 Ke len
 le tendra por forsene — 38 *L* Ke — 39 *L* verroit. *O* veit.

jur — 277 *L* *E* *mq...* puplee — 278 *L* De lymage par la — 279 *L* Si que nuls ne la. *O* Issi kunkes nuls la — 280 *L*, *O* le miracle. *L* ades plus.

281 *L* *E* bien est a croire sanz doter. *O* comence en — 282 *L* *Kar*. *L*, *O* vit len suer — 283 *L*, *O* Primes — 285 *L*, *O* none qui nel velt pas perdre — 286 *L*, *O* comence — 287 *L* A une tuaille que ele. *O* A une sindoine kele teneit — 288 *L*, *O* Cun. *L* menoit — 289 *L* *omet* de cuiure... a fet faire — 290 *L*, *O* Por receiure. *O* le seminaire — 291 *L* Le oille que — 292 *L* *E* si. *O* Ele — 293 *L*, *O* par deuocion — 294 *O* par verrai — 296 *L* *E* a cel seint. *O* Qa tel seint.

301 *L* Ke loille est de tel; *O* Ke li oilles a tel — 302 *L* Que de totes enfermetez obscure — 303 *L* mal aprochera — 304 *L* En lui; *O* Al liu; *L*, *O* ou loille. *L* atochera; *O* tuchera — 305 *L*, *O* none ne fu pas — 306 *L*, *O* Ke. *L* voit — 307 *O* Si volt le liu mut auancer — 308 *L* auancier. *O* E les mirades eshaucer — 309 *L*, *O* por co — 310 *L* paroît; *O* parut — 313 *L* voloît — 315 *L*, *O* del. *O* i maneit — 317 *L* Por — 318 *L* La none.

321 *O* mut honestement — 322 *L*, *O* *E* prist un sacre vestement — 323 *L* Reueste soi si — 324 *O* hors cel seintewere — 327 *L* crapeus ses mains. *O* crompir ses mains — 328 *O* de li deuint — 330 *L* Ne plus. *L* narestut. *O* illokes ne restut — 331 *L* *omet* le vers; *O* Ke ne li valut — 332 *L* Donques la un. *O* Lors... deresvetu. *Après ce vers on lit dans L* : *E* li prodom jut esperdu — 333 *O* *E* li altre gent. *L*, *O* a grant peine — 334 *L* Le prestre a son ostel meine; *O* *E* geske son oste le meine — 335 *L* *E* la none. *O* La nonein ke le — 336 *L* Le tierz jor apres. *O* *E* al tierz jur apres — 338 *L* ne bas que cele. *O* bas ke lymage — 339 *O* nus tens — 340 *O* natocher.

341 *L* vielle. *O* veil — 342 *L* metre — 344 *L* Que ne cessent. *O* Ki ne finent — 345 *L* ne de grossir. *O* e dengrossir — 346 *L*, *O* Les mameles. *L* ne despoissir. *O* e despessir — 347 *L* tot mue. *O* *omet* tote — 348 *L* *omet* a; *O* nel tens pas. *Après ce vers on lit dans L* : *Kar* ymage de main ouree Est en char e sanc muee — 350 *L* Si le testimoine maistre tomas; *O* Kun seint moine don thomas — 351 *L*, *O* Qui fu del — 352 *O* La senti de se dous — 353 *L* len out veu — 354 *L* Qui en deiuent; *O* Ki bien en deiuent — 356 *L* Ainz degote. *L*, *O* chascun jor — 357 *L* de mabre — 358 *L* Li moine i sunt bien receuable; *O* Li moine grec sunt en gran cure — 359 *L* Les. *L* dont a. *O* dont en ad — 360 *L* querre iloc sante.

361 *L* co, li manque. — 362 *L* Ont. *O* oue les paens — 363 *L*, *O* Si vunt — 364 *L* *E* pelerinage plusors ensemble — 365 *L*, *O* En oreisons e loille — 366 *L* Si enportent; *O* Si lemporent. *L*, *O* en la terre — 367 *L*, *O* De sulie — 368 *O* De veire ka ce — 369 *L* Si le — 370 *O* La gent; *L* *Kar* bien — 372 *O* Sil tienent. *L*, *O* en grant reuerence — 373 *L* co dist — 374 *Ke* — 376 *L* on de ses oilz; *O* un de oilz — 377 *L*, *O* est maladie — 378 *L*, *O* En l'autre. *L* si perdi; *O* dont perdi — 379 *O* Lors.

381 *L*, *O* De nostre — 382 *L* Ice. *O* Ka tuz iceus — 383 *L*, *O* Ke — 384 *O* I vindrent quere — 385 *L*, *O* del miracle. *O* oi parler — 386 *O* saturna pur

aler — 388 *L* Si fu menez. *O* deska — 389 *O* Lors chiet a genilon en tere — 390 *L* Si comence a prier e — 391 *L* Nostre seignor le — 392 *L*, *O* omettent a — 394 *O* Li donast. *L*, *O* a ses oilz — 395 *L*, *O* sa oreison. *L* feie — 396 *LE* a orbetes a enclenie ; *O* e la teste parfund enclinee — 397 *O* targa — 398 *L* Quant enuers le ciel esgarda — 399 *O* ardante — 400 *O* recouree. *L* Mult 'en a grant joie eue.

401 *L* Grant chose a en verai. *O* grant joie — 403 *L*, *O* Por... kil — 406 *O* la veue — 407 *L* Asez il ot entor li de ceaus. *Ce vers et le suivant manquent dans O* — 409 *O* sout de — 410 *L* Que mult — 411 *L* omet dame — 412 *L* Garissent grant ; *O* Garroient grant — 413 *O* ce kil — 414 *Après ce vers on lit dans L* : Chascun an a lymage — 415 *L* Si voa ke tot son age ; *O* Chascun an a la virgne marie — 416 *L* omet ce vers ; *O* Woua ke tote sa vie — 417 *L*, *O* rendroit — 418 *L* Co que en la lampe ardroit. *O* Seisante quinters — 419 *L* cel veu tendroit — 420 *L* omet ce vers ; *O* Tut cil cil ki.

421 *L*, *O* Deskal. *O* de miradin. *O* de *mq.* — 422 *L* Le rendirent — 423 *L* a icele. *O* seint — 424 *L* Mes en — 425 *O* Ke quant saladin — 426 *O* omet Si ; *L* doner — 427 *L*, *O* Vers lui jofne — 428 *L* Kar ; *O* Ke — 429 *L*, *O* Por lo peche. *L* le vout issi ; *O* e anienti — 430 *L* Car nostre sire le ; *O* Ke dampnedeu le — 431 *L* Mes nel voil plus ore dire ; *O* Mes de cel ne voil ore dire — 432 *L* a matire. *O* Ke napent pas a ma mtire — 434 *L* en estoire — 435 *L* com me — 436 *L* omet non ; *O* nun pas ensemble — 437 *O* Ke a lune part — 438 *L* grec *mq.* — 439 *L* E de lautre — 440 *L* Ke de ; *O* Ke del.

441 *O* Pur tant ke raison le done — 442 *Ce vers et le précédent sont remplacés dans L* : Kar bien est droiz que il aient Car femmes primes le commanerent — 443 *L* E primes mist en ; *O* Ki primes maneit — 444 *L* Por... cel ymage — 445 *O* E pur tant la seinurie tienent — 446 *L* E chascun jor miracles en venent ; *O* Turz jors miracles i auenent — 448 *L*, *O* meinte alme — 449 *L* E co ; *O* Ice — 450 *L* Jhesu crist nostre pere. *O* sire e — 452 *O* parfit. *L* omet le vers. — 453 *L* ajoute à la fin du vers : amen. *O* Per omnia secula seculorum amen.

Nous n'avons que quelques mots à ajouter au GLOSSAIRE : *crompir* (pour *crampir*), v. 327, au sens de « se contracter » ; *des-tempré*, v. 161, au sens de « déréglé » (épithète appliquée au *vent*) ; *nauture*, v. 150, au sens de « voyage sur mer ».

POÈME MORALISÉ SUR LES PROPRIÉTÉS DES CHOSES ¹

Le manuscrit auquel nous empruntons les extraits publiés plus loin est le ms. fr. 12483 de la Bibliothèque nationale de Paris (ancien supplément français 1132). Ce ms., écrit sur vélin, à 2 colonnes, a une justification de 225 millimètres de hauteur sur 148 millimètres de largeur ², et compte, dans son état actuel, 266 feuillets ; il en avait près du double, avant les nombreuses mutilations qu'il a subies au commencement, au milieu et à la fin ; il faisait autrefois partie de la bibliothèque des Frères Prêcheurs de Poissy ³, et a été utilisé successivement par A. Jubinal, qui en a donné une analyse assez complète et y a puisé un grand nombre de pièces ⁴, par M. Paul Meyer ⁵, par L. Pannier ⁶, et dernièrement par M. K. Bartsch ⁷.

Ce ms., bien que renfermant les morceaux de poésie les plus divers, forme un tout complet : il a été composé en l'honneur de la Vierge, au xiv^e siècle ⁸. Le volume se divise en deux livres, et chaque livre en cinquante chapitres ; telle était du moins la dis-

1. [Voir Bibliographie, n^o 37].

2. Ce sont les dimensions prises de la première à la dernière ligne pour la hauteur, et de la première à la dernière lettre pour la largeur. Le ms. ayant été rogné très fortement et irrégulièrement, il serait sans intérêt de donner les dimensions du parchemin.

3. Voy. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, t. II, p. 393.

4. *Nouveau recueil de contes, dits, etc.*, t. II (1839) ; pour la description du ms., voyez t. II, p. 413-423.

5. *Le Savetier Baillet*, publié dans la *Romania*, t. III (1874), p. 103-106 ; cette pièce a été publiée de nouveau dans le *Recueil de fabliaux*, p. p. A. de Montaiglon et G. Raynaud, sous le titre que lui donne le ms. : *du Prestre qui fu mis ou lardier*.

6. *Les Lapidaires français du moyen âge* (1882), p. 225-227.

7. *Geistliche Umdichtung weltlicher Lieder* dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VIII (1884), p. 570-585.

8. M. Bordier a montré, dans son opuscule sur les *Eglises et monastères de Paris* (1856), que ce ms. ne peut être antérieur à 1325.

tribution primitive, car aujourd'hui il reste seulement du livre premier les chapitres 24 à 26, 28 à 38, 45 et 50, et du livre second les chapitres 1 à 23, 25 à 35, 39, 41 et 42, 44 à 47 ; il manque donc quarante-trois chapitres, sur l'ensemble des cent chapitres des deux livres. Chaque chapitre est précédé d'une rubrique et d'un numéro d'ordre ; puis vient la description, en vers de huit syllabes, d'un animal, d'une pierre, d'une plante, d'une chose quelconque. Le poète énonce plus ou moins longuement les propriétés de cette chose, dont il puise la connaissance dans divers auteurs ; puis, reprenant une à une ces différentes propriétés, il les rapproche des qualités similaires de la Vierge, dont les vertus se trouvent ainsi symbolisées autant de fois. Cette première partie est suivie dans chaque chapitre d'un long conte dévot, consacré à un miracle de la Vierge, puis vient, pour terminer le chapitre, soit une chanson, soit un lai, soit un dit, presque toujours profane, que l'auteur soude au reste de la narration par une transition de sa façon. Ces dernières pièces ne sont pas l'œuvre du poète, mais sont par lui empruntées à des auteurs différents ; c'est ainsi qu'on y retrouve des morceaux de Rutebeuf, du Reclus de Moliens, de Gautier de Coincy, etc.

Cette compilation a été certainement faite dans une intention d'édification religieuse, et ce devait être un livre de lectures pieuses. L'auteur était sans doute un clerc ; sa dévotion grande et ses connaissances multiples le prouvent facilement. Il nous dit (livre II, chap. XI, vers 7) qu'il a touché les reliques de saint Ouen ; faut-il en conclure qu'il était Rouennais ou tout au moins Normand ? On ne saurait l'affirmer, car les éléments d'information fournis par la langue et les rimes ne donnent aucune nouvelle preuve suffisante.

Notre auteur avait à sa disposition toute une bibliothèque scientifique et littéraire. Nous avons cité plus haut les noms de quelques-uns des poètes dont il a fait une adaptation (car les pièces sont rarement reproduites sans changements) ; mais une analyse détaillée du ms. permettrait seule de se rendre bien compte de tous les emprunts faits à la littérature du XIII^e et du XIV^e siècle. Pour le moment, nous ne nous occuperons que d'une partie spéciale de l'œuvre du poète, c'est à savoir des quelques vers, placés en tête de chacune des divisions du ms., vers où l'auteur énonce

les propriétés de différentes *choses*¹ ; ce sont autant de chapitres d'un livre en vers, analogue au *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais ou au *de Proprietatibus rerum* de Barthélemy de Glanvil, traduit plus tard en français par Jean Corbechon. A côté de la description scientifique de la *chose*, il y a toute une partie symbolique que l'auteur ne perd jamais de vue et qu'il rattache à la première le mieux qu'il peut. Dans tout cela, il fait certainement œuvre originale, sinon pour le fond, du moins pour la forme.

Nous publierons les descriptions des cinquante-sept² *choses*, données par le manuscrit ; en voici d'abord la liste :

PREMIER LIVRE.

.	36 Persin.	fol. 64 b
.	37 Amandier	fol. 68 b
.	38 Fontaine	fol. 71 d
24 Mente	fol. 2 d	39
25 Mirtus.	fol. 6 d	40
26 Fenoil.	fol. 9 d	41
27		42
28 Senevé	fol. 16 d	43
29 Coral	fol. 22 a	44
30 Panthere.	fol. 25 d	45 Plantain
31 Rosier.	fol. 32 b	46
32 Canele	fol. 41 c	47
33 Olive	fol. 47 c	48
34 Flour de lis	fol. 52 c	49
35 Baume	fol. 57 a	50 Verge.
		fol. 90 c

SECOND LIVRE.

1 Chastel	fol. 97 c	3 Kabratès	fol. 104 a
2 Harondele	fol. 101 a	4 Armoise	fol. 107 b

1. C'est l'auteur lui-même qui désigne par le nom de *choses*, les animaux, les plantes, aussi bien que les objets inanimés (liv. II, chap. XVIII, v. 3). On lit aussi au fol. 96 du ms., en tête de la table du second livre : « Ce sont li noms des choses contenues ou secont livre ».

2. Nous avons vu plus haut que chacun des deux livres avait primitivement cinquante chapitres, et que dans l'ensemble il en manquait quarante-trois : il en reste donc cinquante-sept.

3. Nous ne pouvons rétablir ici entre crochets, comme nous l'avons fait plus loin pour le second livre, les titres des chapitres manquant, car la table du premier livre a disparu avec les premiers feuillets du ms.

5 Lorier	fol. 112 c	28 Melochitès	fol. 204 c
6 Cycoingne	fol. 116 c	29 Mourier	fol. 207 d
7 Mandegloire	fol. 121 b	30 Terre	fol. 212 a
8 Celidoine	fol. 124 d	31 Cygne	fol. 215 d
9 Galaxias	fol. 129 a	32 Mandegloire	fol. 218 a
10 Brebis	fol. 135 a	33 Soleil	fol. 223 c
11 Anel	fol. 138 d	34 Soleil	fol. 226 d
12 Dé	fol. 142 d	35 Fontaine	fol. 230 c
13 Dragoncia	fol. 147 a	36 [Castoire]	
14 Oignon	fol. 152 d	37 [Elleborus]	
15 Balainne	fol. 157 a	38 [Hyerre]	
16 Caladrius	fol. 162 b	39 Polus	fol. 231 a
17 Galactidès	fol. 164 d	40 [Anet]	
18 Salamandre (haren, cameleon, taupe)	fol. 167 d	41 Ciel	fol. 236 c
19 Lait	fol. 172 c	42 Rosseignol	fol. 241 c
20 Saffren	fol. 177 c	43 [Virge]	
21 Apis	fol. 181 b	44 Coulon	fol. 251 c
22 Galbanus	fol. 184 d	45 Tortue	fol. 255 d
23 Angre	fol. 187 d	46 Chamel	fol. 266 b
24 [Elefas]		47 Faucon	fol. 264 a
25 Laitue	fol. 191 a	48 [Violete]	
26 Mauve	fol. 194 d	49 [Ortie]	
27 Pin	fol. 201 a	50 [Paumier]	

En parcourant cette liste, on voit que les *choses* décrites par le poète se divisent en quatre catégories : animaux, plantes, pierres et autres choses ; nous passerons en revue chacune de ces catégories.

1^o BESTIAIRE. — Nous avons dit que la particularité de notre bestiaire rimé était que l'auteur s'attachait à comparer les qualités de certains animaux à celles de la Vierge ¹. Les animaux dont il parle sont les suivants : la *panthère*, l'*hirondelle*, la *cigogne*, la *brebis*, la *baleine*, la *calandre*, la *salamandre*, l'*abeille*, le *cygne*, le *rossignol*, le *pigeon* ou *coulon*, la *tortue*, le *chameau*, le *faucon*, en tout quatorze animaux ².

1. Les bestiaires sont ordinairement composés dans un but d'édification religieuse ; seul le bestiaire de Richard de Fournival est absolument profane.

2. Si le ms. était complet, on en retrouverait certainement d'autres ; la table du second livre nous permet déjà d'ajouter l'*éléphant*, le *castor*, l'*anet* ou *canard*.

Si nous comparons notre texte, d'une part avec les autres bestiaires rimés (Philippe de Thaun ¹, Guillaume le Normand ², Gervaise ³), et d'autre part avec les textes latins du *Physiologus* ⁴ et les textes français en prose (Pierre le Picard, Richard de Fournival ⁵), nous constaterons qu'il n'y a que fort peu de rapprochements à faire, et que notre auteur a le plus souvent imité, directement et sans intermédiaire, Pline et Isidore de Séville. Il faut cependant remarquer que dans quelques passages, il a dû se servir des mêmes sources que Richard de Fournival, avec lequel il a des développements communs. Nous voyons de plus apparaître dans ce bestiaire des animaux, comme la *brebis*, la *tortue*, le *chameau*, le *faucon*, qui ne figurent pas ailleurs.

Dans l'énumération détaillée qui suit, nous renvoyons, quand il y a lieu, aux *Mélanges d'archéologie* du P. Cahier et aux éditions, citées précédemment en note, de Philippe de Thaun, de Guillaume le Normand, de Gervaise et de Richard de Fournival.

Panthère. — *Mél. d'arch.* III, 235 (deux textes latins, un texte français en prose) ⁶; Phil. de Th., p. 82; Guill. le Norm., p. 256; Gerv., vers 139; Rich. de Fourn., p. 24 et 71. — Tous les bestiaires, sauf le nôtre, reproduisent le *Physiologus*. Voyez Pline ⁷, *Hist. nat.*, VIII, 23 et Isidore, *Etym.*, XII, 11, 8.

Hirondelle. — *Mél. d'arch.*, II, 145 (un texte fr. en prose); Rich. de Fourn., p. 28, 34 et 78. — Notre texte n'a pas de rap-

1. *The Bestiary of Philippe de Thaun*, p. p. Th. Wright dans *Popular Treatises on science written during the Middle ages* (London, 1841), p. 74-131. Il a paru depuis dans l'*Anglia* (*Zeitschrift für englische Philologie*), t. VII (1884), p. 420-468, un travail de M. Fr. Mann sur le *Physiologus* de Ph. de Th. et ses sources : l'auteur ne connaît pas tous les mss. de cet ouvrage.

2. *Le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie*, p. p. C. Hippeau (Caen, 1852).

3. *Le Bestiaire de Gervaise*, p. p. M. P. Meyer, dans la *Romania*, t. I (1872), p. 420-443.

4. Les textes latins du *Physiologus*, de même que le texte français de Pierre le Picard, ont été publiés par le P. Cahier dans les tomes II, III et IV de ses *Mélanges d'archéologie* (1851-1856).

5. *Le Bestiaire d'amour, par Richard de Fournival*, p. p. C. Hippeau (1860).

6. Nous ne mentionnons pas le bestiaire *rimé*, reproduit par le P. Cahier; ce n'est autre chose que le texte de Guillaume le Normand, auquel nous renvoyons d'autre part.

7. Ed. Lemaire.

ports avec le texte en prose ni avec celui de Richard de Fournival. C'est Pline (*Hist. nat.*, XI, 79) qui, après Dioscoride, parle des deux pierres qu'on trouve dans le corps de l'hirondelle : « In ventre
« hirundinum pullis lapilli candido aut rubenti colore, qui cheli-
« donii vocantur, magicis narrati artibus, reperiuntur. » Voy. Isidore (*Etym.*, XII, VII, 70).

Cigogne. — Philippe de Thaun confond l'*ibis* avec la *ci-gogne* :

Ibex d'oisel [est] nun que cigonie apelum ;

mais la confusion s'arrête au nom, et la description de l'*ibis* donnée par les textes des *Mél. d'archéologie* (II, 201), par Philippe de Thaun (p. 120), par Guillaume le Normand (p. 228) et par Gervaise (vers 1177), n'est nullement la même que celles de Richard de Fournival (p. 43 et 86) et de notre texte, qui a suivi mot à mot le passage d'Isidore (*Etym.*, XII, VII, 16).

Brebis. — Cet animal ne paraît dans aucun bestiaire. L'auteur s'est inspiré d'Isidore, auquel il a emprunté une citation latine, un peu dénaturée. On lit en effet dans Isidore (*Etym.*, XII, I, 9) : « Ex iis quasdam bidentes vocant, eo quod inter octo dentes duos
« altiores habent, quas maxime gentiles in sacrificium offere-
« bant. » La remarque relative à la peau de brebis,

..... parchemin on en fait
Ou maint biau livre sont pourtrait,

semble bien appartenir en propre au poète, qui, comme auteur, devait connaître le prix du parchemin.

Baleine. — Ph. de Th., p. 108 ; Guill. le Norm., p. 261 ; Rich. de Fourn., p. 47 et 94. — Ces trois bestiaires, qui se ressemblent, n'ont pas ici de point commun avec le nôtre. Isidore (*Etym.*, XII, VI, 8) parle de Jonas.

Calandre. — *Mél. d'arch.*, II, 129 (deux textes latins, un texte français en prose) ; Ph. de Th., p. 112 ; Guill. le Norm., p. 204 ; Gerv., vers 863 ; Rich. de Fourn., p. 14 et 68. — Contrairement à ce que nous avons noté jusqu'ici, et exceptionnellement, Pline et Isidore ne fournissent rien pour cet oiseau. La ressemblance est frappante entre notre texte et les autres textes, qui tous ont dû utiliser le *Physiologus*.

Salamandre. — Ce paragraphe est précédé dans notre bestiaire

de quatorze vers français, relatifs aux quatre éléments et aux quatre animaux qui vivent dans chacun de ces éléments. Ces vers ne sont que la paraphrase de deux vers latins cités entre les v. 10 et 11 : la *taupe* vit dans la *terre*, le *caméléon* dans l'*air*, le *hareng* dans l'*eau*, la *salamandre* dans le *feu*. Richard de Fournival (p. 20) est le seul auteur chez lequel nous retrouvions cette idée (il change toutefois le *caméléon* en *pluvier*) ; c'est le cas de signaler l'analogie qui existe entre notre texte ¹ et celui de Richard de Fournival. Nous avons du reste déjà été à même de constater ce fait à propos de la *cigogne*, et nous le remarquerons encore plus loin, quand il s'agira du *coulon*.

La description de la *salamandre* n'existe que dans les *Mélanges d'archéologie* (III, 271 : deux textes latins et un texte fr., prose) et dans Guillaume le Normand (p. 280) ; mais les détails sont tout autres que ceux de notre texte. Voyez Pline (*Hist. nat.*, X, 90 et XXIX, 25) et Isidore (*Etym.*, XII, iv, 36).

Abeille. — L'*abeille* ne paraît pas ordinairement dans les bestiaires. Richard de Fournival (p. 21) est seul à en parler ; son texte est tout différent du nôtre, qui reproduit Isidore (*Etym.*, XII, viii, 1) : « *Apes dictæ, vel quod se pedibus invicem alligent, vel « pro eo quod sine pedibus nascantur...* » Rapprochez ce passage des vers 3 et 4.

Cygne. — *Mél. d'arch.*, III, 233 (un texte français en prose) ; Rich. de Fourn., p. 7 et 59. Ces deux textes n'ont que peu de rapports avec notre texte rimé. Pline (*Hist. nat.*, X, 32) parle, sans y croire, du chant du *cygne* au moment de la mort : « *Olorum morte narratur flebilis cantus (falso ut arbitror) aliquot « experimentis.* » Isidore (*Etym.*, XII, xii, 19) cite deux vers d'Æmilius Macer, relatifs aux bons présages que les matelots attribuent à la présence des cygnes.

Rossignol. — *Mél. d'arch.*, II, 159 (un texte français en prose). — Il n'y a qu'une ressemblance fort lointaine entre notre texte et le texte en prose. Voyez Pline (*Hist. nat.*, X, 42) et Isidore (*Etym.*, XII, vii, 37).

La fable d'Esopé, rappelée par le poète, a été imitée par La Fontaine sous le nom de l'*Oiseleur*, l'*Autour* et l'*Alouette* (Livre VI,

1. L'auteur avait certainement ici sous les yeux un texte d'histoire naturelle, car il dit dans son premier vers : *Dient nostre naturien*.

15); il en existe deux autres versions en ancien français : l'une publiée en 1825 par Robert ¹ et l'autre dernièrement éditée par M. W. Foerster ².

Coulon. — *Mél. d'arch.*, III, 275 (un texte latin et un texte français en prose); *Phil. de Th.*, p. 116; *Guill. le Norm.*, p. 282; *Rich. de Fourn.*, p. 46 et 91. — Notre texte en vers et le texte de Richard de Fournival ont une partie commune : tous deux parlent de la manière dont le *coulon* se rend compte de l'approche de l'autour, en se faisant de l'eau un miroir. Voyez aussi Pline, *passim*, et Isidore (*Etym.*, XII, vii, 61).

Tortue. — Rien dans les bestiaires. Voyez Pline (*Hist. nat.*, XXXII, 39). Isidore (*Etym.*, XII, vi, 56) ajoute : « Tradunt qui-
« dam, quod incredibile est, tardius ire navigia testudinis pedem
« dextrum vehentia. »

Chameau. — Rien dans les bestiaires.

Faucon. — Rien dans les bestiaires.

2° HERBES, PLANTES, ARBRES. — De même qu'il a composé en l'honneur de la Vierge une sorte de *bestiaire*, que nous venons de parcourir, et un *lapidaire*, que nous verrons plus loin, de même aussi notre poète a décrit en vers les propriétés d'un certain nombre d'herbes, de plantes ou d'arbres. C'est, croyons-nous, le seul exemple qui nous soit offert d'un *herbier* ou *plantaire* en l'honneur de la Vierge. Les plantes, herbes ou arbres, passés en revue, sont au nombre de vingt-quatre (la *mandragore* paraît deux fois); en voici la liste : la *menthe*, le *myrte*, le *fenouil*, le *senevé*, le *rosier*, la *cannelle*, l'*olive*, la *fleur de lis*, le *baume*, le *persil*, l'*amandier*, le *plantain*, l'*armoïse*, le *laurier*, la *mandragore*, la *chélidoine*, la *dracontie*, l'*oignon*, le *safran*, le *galbanum*, la *laitue*, la *mauve*, le *pin* et le *murier*.

Le poète nous apprend lui-même que ses sources sont Pline, Solin et Isidore; il les nomme en toutes lettres (livre II, chap. viii, vers 23) et les désigne sous le nom d'« herbiers » et de « natu-
riens », c'est-à-dire d'auteurs s'occupant de botanique et d'histoire naturelle. Ces auteurs sont du reste ceux auxquels a puisé tout le

1. *Fables inédites des XIII^e, XIII^e et XIV^e siècles et fables de La Fontaine*, t. II, p. 38-39.

2. *Lyoner Yzopet* (v^e volume de l'*Altfranzösische Bibliothek*), p. 64-66.

moyen âge depuis les plus anciens temps, et qui ont fourni la matière aussi bien aux livres de recettes médicales d'Apuleius¹ et de Platearius² qu'aux productions littéraires semblables au *de Virtutibus herbarum* de Macer³.

Nous ne reprendrons pas un à un chacun des noms de plantes ou d'arbres que nous venons d'énumérer ; il nous suffirait la plupart du temps de noter en regard le passage correspondant de Pline, de Solin, d'Isidore de Séville ou de Platearius : nous appellerons seulement l'attention sur quelques-uns d'entre eux, qui méritent une mention spéciale.

Sénévé. — Le poète, en citant Pythagore (vers 11), n'a fait que reproduire un passage de Pline (*Hist. nat.*, XX, 87) : « Sinapi, « *cujus in sativis tria genera discimus, Pythagoras principatum* « *habere ex his, quorum sublime vis feratur, judicavit quoniam* « *non aliud magis in nares et cerebrum penetret.* » Les vers 15-8 font allusion aux paroles de Jésus dans l'*Évangile de S. Marc* (IV, 31-52).

Amandier. — Le passage relatif aux renards, qui meurent après avoir mangé l'amande douce (v. 5-7), se trouve déjà dans Dioscoride, auquel Pline l'a emprunté : « ... κτείνει δὲ καὶ ἀλώπεκας, « βρωθέντα σὺν τινι +. »

Plantain. — Aux vers 21-34, constatons, sans les retrouver ailleurs, les traces d'une superstition populaire, chose rare dans les textes du moyen âge. Le plantain joue cependant un certain rôle dans les croyances populaires. M. Eug. Rolland nous dit qu'en Norvège cette plante est surtout employée dans les sorts d'amour. En Franche-Comté le dicton veut qu'on perde son chemin, quand on a marché sur du plantain.

Armoise. — Isidore parle le premier de la consécration à Diane. Pline ajoute (XXV, 81) : « Artemisiam quoque secum « *habentibus negant nocere mala medicamenta, bestiamve ullam,* « *ne solem quidem.* »

1. Voy. une traduction en ancien anglais de l'*Herbarium Apuleii* dans le t. I de *Leechdoms, Wortcunning and Starcraft of early England*, p. p. Cockayne, dans la collection du Maître des rôles (3 vol. 1864-1866).

2. Voy. L. Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die altere Medicin* (Leipzig, 1841), p. 291 et suiv.

3. *Ibidem*, p. 233 et suiv.

4. *Medicorum graecorum opera...* éd. Kühn, t. XXV (1^{er} vol. de Dioscoride, 1829), p. 155.

Mandragore. — Le poète traite à deux reprises différentes de la *mandragore*. Dans le premier passage, il parle de la protection qu'elle offre aux *coulons* contre le *dragon* (nous ne voyons pas ailleurs ce récit); dans le second, il énumère les propriétés de cette herbe merveilleuse, baptisée *anthropomorphe* par Pythagore ¹, et connue aussi sous le nom de *poison de Circé*.

Il est à remarquer que Philippe de Thaun et Guillaume le Normand ont admis la *mandragore* dans leur bestiaire.

Chélidoine. — C'est à propos de la *chélidoine* que l'auteur nous cite ses sources : Pline, Solin et Isidore. On lit dans Isidore (*Etym.*, XVII, ix, 36) : « Chelidonia ideo dicitur, vel quod adventu hirundinum videtur erumpere, vel quod pullis hirundinum si oculi auferantur, matres eorum illis ex hac herba meri dicuntur. »

Dracontie. — On lit dans Pline (XXIV, 92) : « Serpentes nido, quum crematur, privatimque aspidas fugat aut inebriat, ita ut torpentes inveniantur. »

Safran. — Nous lisons aux vers 21-22 :

En ceste fleur, dit le poete,
Fu d'un enfant muance faite.

Le poète dont il s'agit ici est Ovide, qui dans ses *Métamorphoses* (liv. IV, vers 283) a dit :

Et crocon in parvos versum cum Smilace flores.

Pline et Galien ont reproduit cette fable.

Pin. — On lit dans Isidore (*Etym.*, XVII, vii, 31) : « In Germania autem insulis hujus arboris lacryma electrum gignit. »

Murier. — Le passage des Machabées ne se trouve pas cité dans Isidore, qui a fourni la matière de presque tous les vers relatifs au *murier*.

3° LAPIDAIRE. — Le lapidaire en vers se réduit, dans l'état actuel du ms., à quatre pierres : le *corail*, le *kabratès*, la *galactite* et la *malachite*.

La comparaison de ces fragments de lapidaire avec le texte latin

1. Consultez, sur l'historique de la mandragore, un *excursus* de l'édition de Pline dans la collection Lemaire, t. VII, p. 663-669.

de Marbode et le texte des lapidaires français, qu'a publiés L. Pannier¹, en les désignant par les lettres A (= ancien lapidaire), B (= lapidaire de Modène), C (= lapidaire de Berne) et D (= lapidaire de Cambridge), montre qu'ici, comme pour le bestiaire, le poète a puisé aux sources originales, et ne s'est pas contenté, tout au moins pour les deux premières pierres, de donner une traduction de Marbode.

Corail. — A. 20; B. 22; C. 22; D. 19. — Les développements fournis par les quatre lapidaires et par le nôtre sont à peu près semblables : ils sont inspirés par Isidore. Il faut noter cependant que notre ms. parle seul de la guérison de l'épilepsie par le corail ; ce détail est aussi relevé dans la compilation de Barthélemy de Glanvil (livre XVI, chap. 33)², que notre auteur a certainement connue, et à laquelle il semble avoir fait d'assez nombreux emprunts.

Kabratès. — Cette pierre ne paraît, ni dans Marbode, ni dans aucun des quatre lapidaires publiés par Pannier. Elle est cependant connue de Barthélemy de Glanvil (liv. XVI, chap. 58) et de Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, col. 534)³.

Galactite. — A. 42; C. 36; D. 41. — Tous les textes reproduisent les mêmes idées ; on les retrouve aussi dans Barthélemy de Glanvil (liv. XVI, ch. 50) et dans Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, col. 530-531).

Malachite. — A. 54; C. 42; D. 53. — Les développements sont identiques dans tous les textes. Solin⁴ a dit, après Pline (XXXVII, 36) : « Virentem crassius quam smaragdus. » Isidore (*Etym.*, XVI, vii, 11) a paraphrasé : « Spissius virens et crassius quam smaragdus a colore malvæ nomen accepit. » Voyez aussi Barthélemy de Glanvil (liv. XVI, chap. 68) et Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, col. 537-538).

4° CHOSES DIVERSES. — Les choses qui ne rentrent pas dans une

1. L. Pannier, en parlant de notre ms. (*loc. cit.*, p. 226), met la *dracontie* au nombre des pierres, et ne mentionne pas la *galactite*.

2. *Liber de proprietatibus rerum Bartholomei anglici, ordinis Minorum*, édition gothique (Strasbourg, 1505).

3. *Speculum naturale*, édition de Douai, 1624.

4. C. Salmasii plineanæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistora (Utrecht, 1689), t. I, p. 46.

des trois catégories précédentes, et dont le poète a donné une description, sont au nombre de douze : la *fontaine* (bis), la *verge*, le *château*, la *galaxie* ou *voie lactée*, l'*anneau*, le *dé*, le *lait*, l'*ange*, la *terre*, le *soleil* (bis), l'*étoile polaire* et le *ciel*.

Les sources de l'auteur sont pour cette partie plus difficiles à déterminer ; il semble cependant avoir mis à profit, non seulement Isidore de Séville, mais les compilations déjà citées de Barthélemy de Glanvil et de Vincent de Beauvais.

Fontaine. — Deux notices sont consacrées à la *fontaine*. Les passages relatifs aux fontaines de Sardaigne, d'Italie, d'Afrique et d'Idumée sont visiblement empruntés à Isidore (*Etym.*, XIII, XIII, 8-10). Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. V, chap. 29 et 30) reproduit le texte d'Isidore.

Verge. — Nous ne voyons rien dans les auteurs sur cette verge destinée à corriger les enfants et les chiens. Le poète a dû très probablement trouver les éléments de ses vers dans les exemples de la vie domestique et familière.

Château. — Le *château*, considéré au point de vue de la défense, fournit quelques développements à Isidore (*Etym.*, XV, II, 13) : « *Castrum antiqui dicebant oppidum loco altissimo situm, quasi* « *casam altam, cujus pluralis castra, diminutivum castellum est,* « *sive quod castrabatur licentia inibi habitantium, ne passim vaga* « *hosti pateret.* » Voyez aussi Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. XI, chap. 21, etc.).

Galaxie. — Les mêmes idées sont développées dans Barthélemy de Glanvil (liv. VIII, chap. 8).

Anneau. — L'article d'Isidore (*Etym.*, XIX, xxxii, 3-4), assez long, a trait seulement à l'usage de l'anneau chez les Grecs et chez les Romains.

Dé. — L'auteur a dû mettre à profit une source purement littéraire, car le dé joue un rôle assez important dans certaines pièces de la littérature française du moyen âge. L'idée d'attribuer à chacun des côtés du dé une signification fondée sur le nombre qu'ils représentent les points se retrouve dans une autre pièce, le *Jeu de dez*, que notre auteur a reproduite dans une autre partie du ms.¹ ; voyez aussi une scène du *Mystère de la Passion* d'Arnoul Greban² (p. 335-336), qui présente certaines différences.

1. Publ. par Jubinal, *Nouveau recueil*, t. II, p. 229-234.

2. Publ. par G. Paris et G. Raynaud (Paris, 1878).

Lait. — De longs détails existent dans Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. XXII, chap. 54 et suiv.); c'est là qu'on lit l'allusion à l'excellence du *lait* des négresses.

Ange. — Barthélemy de Glanvil (liv. II, chap. 1) et Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. I, chap. 29 et suiv.) présentent à ce sujet de larges développements.

Terre. — Isidore de Séville a fourni presque à lui seul la matière du texte de Barthélemy de Glanvil et de Vincent de Beauvais. Les vers 15-19 du texte français sont presque traduits d'Isidore (*Etym.*, XIV, 1, 1) : « *Ops dicta est eo quod opem fert* » « *frugibus.* »

Soleil. — Rapprochez les deux notices attribuées au *soleil* par notre poète, et les passages de Barthélemy de Glanvil (liv. VIII, chap. 28) et Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. XV, chap. 2 et suiv.).

Polus. — Voyez, sur l'étoile *polaire*, Barthélemy de Glanvil (liv. VIII, chap. 34).

Ciel. — Notre texte ne représente que très imparfaitement les idées de Barthélemy de Glanvil (liv. VIII, chap. 2) et de Vincent de Beauvais (*Spec. nat.*, liv. III, chap. 2, etc.).

Après avoir passé en revue les sources de la partie descriptive de notre ms., il nous reste à dire quelques mots de la langue et de la versification de l'auteur. Ces observations porteront seulement sur les passages publiés plus loin, qui sont du reste en assez grand nombre pour présenter des éléments suffisants d'étude.

En principe, on peut dire que la langue de notre auteur offre tous les caractères généraux du français du XIV^e siècle.

Il y a confusion entre les sons *ance* et *ence* (II, x, 11-12; xv, 5-6)¹, *ant* et *ent* (II, 1, 7-12; vii, 7-8; xx, 7-8).

E venant d'*a* latin se confond avec *é* (= *ai*) dans les rimes, lorsqu'il est suivi de *r* et d'une terminaison féminine : *contraire* et *compère*, orthographié *compaire* (I, xxix, 23-24), *amère* et *repaire*

1. Les chiffres romains en *grandes capitales* se rapportent à l'un des deux livres du ms.; les chiffres romains en *petites capitales* aux divisions en chapitres; les chiffres arabes, aux vers de chaque chapitre.

(II, xxxv, 21-22). On trouve de même *iere* (*e* latin bref) rimant avec *ère* (*e* latin entravé) : *pierre* et *terre* (II, xvii, 1-2 ; xxxiii, 13-14).

Deux syllabes en hiatus ont une tendance à se fondre en une ; c'est ainsi qu'il y a hésitation dans la prononciation du son *eī*, qui compte parfois pour deux syllabes : *feīst* (II, xlii, 33), *neīs* (II, xviii, 32 ; xlvii, 4), et d'autres fois pour une seule syllabe : *beneisson* (II, xi, 11), *neis* (I, xxxviii, 8).

Même hésitation pour les mots en *eū* ; nous trouvons prononcés en deux syllabes : *aperceū* (I, xxxviii, 27), *beū* (I, xxxviii, 28), *eū* (II, xix, 9), *receū* (II, vii, 14), *repeū* (II, vii, 13), *veū* (II, ix, 5), *veüe* (I, xxvi, 7 ; II, viii, 26 ; xxxiii, 12 ; xxxix, 17), *seūr* (II, vii, 23), *meūr* (II, xxvi, 8 ; xxix, 5), *peūr* (II, vii, 24), *asseüre* (II, xxviii, 8), *enfleüres* (I, xxxii, 5), *meüres* (II, xxix, 16), et en une seule syllabe : *beu* (II, xxix, 25), *receu* (II, xix, 7), *deuement* (II, xxxii, 4), *veue* (II, viii, 26 ; xxxiii, 19), *peur* (II, iv, 20 ; x, 26), *enfleure*, (I, xxxiv, 9 ; II, iii, 9), *meure* (II, xxix, 24, 30, 38), *eut* (II, xii, 18).

Il n'y a pas d'hésitation pour les mots savants, où *i-on* compte toujours pour deux syllabes : *afflicti-on* (II, xvii, 20), *passi-on* (I, xxxv, 5), etc., etc. L'auteur semble cependant ne faire que trois syllabes du mot *municion* (II, i, 1).

Par contre, le poète semble, au moins une fois, avoir fait deux syllabes de la diphtongue *ie* dans le mot *mi-eleuse* (II, xxi, 1), à côté de la forme régulière *miel* (II, xxi, 7 ; xli, 18), *mieleuse* (II, xxi, 25).

La lettre *u*, au commencement des mots, formant diphtongue avec une voyelle suivante, se note *w*, sans doute pour éviter qu'on puisse lire *v* : *wivre* = *uevre* (II, iv, 10), *wile* = *uile* (I, xxxvii, 15).

La diphtongue nasale *ain* rime avec *ym* (= *in*) : *Oym* et *main* (II, xi, 7-8).

L'*o* bref latin, qui en français ordinaire donne *eu*, après avoir passé par *uo*, *ue*, semble ici s'être arrêté au son *ue*, dans lequel *e* est devenu intensif (*ue*), et rime avec *é* : *est* et *muèt* (*mouet*) (II, xli, 11-12), *soleil* et *ueil* (II, xli, 9-10), *boens* et *dedens* (II, v, 15-16).

Ois a une tendance à devenir *ais* : *bois* rime avec *palais* (II, v, 7-8).

Presque rien à remarquer pour les consonnes. Le *g* ne se pro-

nonce pas dans *digne*, qui rime avec *racine* (II, IV, 3-4). — L's s'éteint dans le groupe *st*. On trouve en effet les rimes suivantes : *paist* et *fait* (II, XXX, 23-24), *est* et *net* (II, IX, 1-2), *nele* et *teste* (I, XXVIII, 25-26), *dit* et *pourfist* (II, V, 5-6), etc., *luist* et *conduit* (II, XXXIV, 11-12), etc.

La déclinaison n'existe plus guère, et la différence des cas n'est que rarement observée ; signalons cependant la forme *li sires* (I, XXVIII, 17 ; II, VIII, 15).

Les extraits que nous publions sont tous écrits en vers de huit syllabes, à rimes plates, sauf les cas assez rares où il y a enchevêtrement de rimes (II, XVIII, 3-6 ; XXVII, 15-18 ; XXXIII, 7-10 ; XLV, 19-22). On ne remarque qu'un très petit nombre d'assonances : 1° en *a.e* : *viande* et *langue* (I, XXIV, 15-16) ; 2° en *é.e* : *gete* et *metre* (II, XV, 29-30) ; 3° en *eu* : *ieus* et *plusieurs* (I, XXXII, 9-10), *plusieurs* et *Damedieus* (II, XIV, 11-12) ; 4° en *i.e* : *cultive* et *ivre* (II, XXX, 31-32). Dans les trois derniers cas la rime ne diffère de l'assonance que par la suppression de l'*r*, qui ne se prononçait pas toujours à la finale.

Les mots en *ier* et *i-er*, *ien* et *i-en* riment ensemble : *edifi-er* et *mestier* (II, XXI, 17-18), *naturi-en* et *bien* (II, XVIII, 1-2), *astrologi-en* et *bien* (II, XXXIX, 9-10). Ce qui est plus notable, c'est un certain nombre de rimes fort exceptionnelles telles que *iént* et *ént*, *iént* et *i + ent*, *ié + ent* et *i + ent* : *tient* et *dent* (II, XXIX, 19-20), *vient* et *dient* (II, XLII, 7-8), *chient* et *dient* (II, XVIII, 23-24).

Dans le corps du vers, les monosyllabes terminés par un *e* atone formant hiatus avec la tonique ne comptent parfois que pour une syllabe, même devant une consonne, comme cela a lieu au *xv^e* et surtout au *xvi^e* siècle : *dient* (II, III, 2 ; XII, 22 ; XVIII, 1), *plaie* (I, XXXIV, 18 ; XXXVII, 17), *plaiez* (I, XLV, 17), *pueent* (I, XXXIV, 18 ; XXXVII, 17), *yau-e* (I, XXXVIII, 5). Les exemples contraires sont encore nombreux : *di-ent* (II, VIII, 24 ; XVI, 4 ; XXV, 26), *plai-es* (II, XII, 14), *pue-ent* (II, XXXI, 6), *soi-e* (II, XXIX, 8), *soi-ent* (II, XXVIII, 10), *yau-e* (II, VI, 5 ; XIII, 17 ; XV, 10 ; XVII, 9, etc).

Par contre l'auteur se dispense très souvent de faire l'élision de l'*e* posttonique devant une voyelle et principalement devant un monosyllabe ; nous pourrions citer de ce fait près de quatre-vingts exemples : I, XXV, 3 ; XXVIII, 2, 8, 12 ; XXIX, 4 ; XXX, 1 ; XXXI, 1, 33 ; XXXII, 17, 21 ; etc., etc. ; II, 1, 5, 18 ; 11, 18, 26 ;

IV, 7, 19 ; V, 14 ; VI, 6 ; VII, 29, 35 ; VIII, 25 ; X, 26 ; etc., etc.

Le petit glossaire qui termine la publication est de peu d'importance ; mais les mots de formation savante qu'il contient fournissent une preuve de plus du caractère littéraire et relativement moderne de la langue et de notre auteur.

Gaston RAYNAUD.

PREMIER LIVRE

I A XXIII

(*manquent*).

XXIV

Mente.

Mente est herbe medecinable, (<i>fol. 2 d</i>)	De vertus est confortative,	
Contre mout de maus profitable ;	De l'apetit provocative ;	12
Ciz qui use souvent de mente,	Quar qui perdu a l'apetit,	
Il convient que sa vertu sente.	Plus grant le fait, s'il est petit,	
4 Chaude et seiche est de nature,	Et tout l'abome de viande,	
Apoutume garit et cure,	Et si oste aspreté de langue.	16
La pueur oste de la bouche,		
A l'estomac vaut, quant le touche.	8 Ma dame Marie est la mente,	
Mente est de vertus odorable,	La bele pucele, la gente...	
A ventre dur est profitable,		

XXV

Mirtus.

<i>Mirtus</i> arbre est sans pourreture; (<i>f. 6 d</i>)	<i>Mirtus</i> toutes plaies raferme,	
Près de mer prent sa norreture.	Et ou chief tient le chevol ferme ;	12
<i>Mirtus</i> est arbre odorable,	Contre venin a grant valure,	
Mout est a fame profitable,	4 D'escorpion tout la pointure,	
Mout est a fame neccessaire,	Des ieus enflés il tout l'enflure.	
Icest arbre mout souëf flaire.	Noble est de <i>mirtus</i> la nature,	16
Le fruit, les foeiles et la fleur	Lenitif, consolidatif	
Sont as enfers de grant valeur.	8 L'oeile est et mundificatif ;	
<i>Mirtus</i> empeche ne vomisse,	Les oriles, quant sanieuses	
Grant aide fait que je pisse ;	Sont, rent netes et gracieuses,	20

XXIV. — 17 *Ms.* cest.

XXV. — 11 toutes, *ms.* les.

Quan qui est de *mirtus* restraint,
Flus de ventre et de sanc refraint,
De vertus est assouagant,
Atrempant et refrigerant.

24

Et que segnefie *mirtus*
Mès cele qui fait tant vertus ?...

XXVI

Fenoil.

Fenoil est herbe gracieuse, (*fol. 9 d*)
Mout efficax et vertueuse ;
Ele est seiche et de grant chaleur,
En medecine a grant valeur :
Foile, semence et la racine
Valent souvent a medecine ;
D'ome et de serpent la veüe
Aguise, si com fait la rue ;
Les vers des oreilles estaint,
L'estomac enforce et restraint ;
Ele degaste la gravele,

4

8

Lait moutiplie en la mamele ; 12
Les rains, quant trop sont rempli,
[purge ;
Les humeurs atrait com espurge
Des ydropiques, et les cure.
Le fenoil a tele nature : 16
De chien, de serpent la morsure,
D'escorpion oste l'ordure.

Fenoil est herbe mout commune,
Par quoy j'entens la seule et une... 20

XXVII

(manque).

XXVIII

Senevé.

Senevé est de grant valour, (*fol. 16 d*)
Seiche herbe et de grant chalour ;
El purge les grosses humeurs
Et visqueuses en gens plurieurs ;
D'escorpion le venin cure,
Et de serpent aussi l'ordure
Avec vin aigre mise espure,
De purgative est nature.
Venin oste de champigneu ;
Cest pouoir li a donné Dieu.
De Pictageras alosée
Mout est ceste herbe et loée ;
Nequedent el est mout petite
En grain, qui senevé est dite.
Sus les herbes a seignorie ;
De ce ne me merveille mie,

4

8

12

16

Quar li sires de toute vile
Parle de lui en l'evangile :
El a la loenge premiere
En la dignité de chaïere. 20
Le cervel purge de remplage,
La douleur du dent assouage ;
Ele exite les letargiques
Et si cure les ydropiques, 24
La cheveleüre tient nete,
Et que li cheveul de la teste
Ne chiéent ceste herbe a pouoir,
No livre le dient pour voir. 28

Et qui mieus est dit senevé
De Marie, qui *sine* vé...

XXIX

Coral.

Coral si est et fust et pierre. (<i>fol. 22 a</i>)	D'epilentie mal refraint ;	
En mer est pris et non en terre ;	Les fruis el fait mouteplier	
De grant valeur est et de (grant) pris,	Et les besoingnes despechier.	16
En Mer, di je, Rouge est pris. 4	Personne n'est point tempestée,	
Fust est quant de l'yaue est couvert ;	De cui ceste pierre est portée,	
Quant a l'air est et decouvert,	N'a champ, n'a vile, ne en mer	
Il devient pierre ferme et dure.	Foudre ne le puet tempester ;	20
De vertueuse est nature : 8	Ele encache monstres divers	
Si raim sont mol, plain de blancheur	Et celui qui tant est pervers,	
En l'iaue, en l'air plain de rougeur.	C'est le diable, nostre contraire.	
Ceste pierre a double couleur,		
Quar ele a blanceur et rouceur. 12	Au coral Marie (je) compaire,	24
La rouce flus de sanc restraint,	Qui fu fust et arbre de vie...	

XXX

Panthere.

Panthere est beste atrempée, (<i>f. 25 d</i>)	La nature de la panthere	
De maintes couleurs coulourée :	Est tele qu'ele souéf flaire,	12
A regarder est delitable.	Dont les autres bestes a lui	
Mès le chief a mout espantable ; 4	Si se joignent, comme a celui	
A toutes bestes est amie,	De cui sont recreés oudeur :	
A seulz dragons est anemie.	Si sont eles de la couleur.	16
D'aler ordenée ont maniere :		
Li autre ensivent la premiere. 8	La panthere si est Marie,	
Mout est le panthere courtois,	Qui d'atrempance fu garnie...	
Et ne fait enfans c'une fois.		

XXXI

Rosier.

Rosier est arbre espineuse, (<i>fol. 32 b</i>)	L'un en jardin croist, l'autre as chans.	
Petit est, mès mout vertueuse	De jardin est mieus odourans	8
En fleurs, en feuilles, en semence,	La rose, que ne fait icele	
Et aussi de grant indolence. 4	Qui est as chans, et est plus bele :	
Il est d'[un]e double substance,	L'une est blanche, l'autre vermeille.	
Si com demonstre l'apparance :	Très de quoy c[e] est grant merveille,	

XXIX. — 11 Ms. de. — 12 Ms. Est quar. — 14 Ms. De epilentie.

XXX. — 2 Ms. De diuerses. — 7 Ms. ont ordenee. — 8 Ms. Les autres.

A midi au chaut soleil s'uevre ;	13	S'est chapiau de rose en ton chief,	
Contre la nuit se clot et cuevre.		La douleur oste et le meschief ;	
De l'espine naist qui mout point.	16	Le dent qui loche et qui se muet	
Mais en lui pointure n'a point.		Ele raferme et a point met.	28
De tant que rose est plus triblée,		Rose est de grande medecine,	
Est sa vertu plus demonstrée :		Aucuns maus garit et affine :	
Humeur maise dedens le cors		Rose est de mout grant efficace :	
Ele degaste et boute hors.	20	Plurieurs maladies respasse.	32
Le cervel, c'est desconforté,			
Par la rose est reconforté,		Marie est rose et rosier :	
Pour ce la vertueuse rose		Du monde n'a arbre si chier...	
Chascun met en son chief et pose.	24		

XXXII

Canele.

Canele, se voulés entendre, (f. 41 c)		D'ytropisie l'enfleüre	
Arbre est qui a couleur de cendre ;		Il oste, tele est sa nature.	16
Noir est aussi aucune fois.		Canele est arbre petit ;	
Quant sec est, mout flaire cest bois ;	4	Il aguise et rent l'apetit ;	
De secheresse s'esjoïst,		De nature est confortative	
Moïste temps point ne conjoïst.		Et aussi consolidative	20
En buissons aspres, espineus		Quar de lui ist douce odeur,	
S'acroïst, et est ses propres lieux	8	Qui a nous est de grant valeur ;	
Qu'a tous oste et seiche les ieus ;		Se brisés cest arbre erraument,	
Maladies garit plusieurs :		L'oudeur apert visiblement.	24
Douleur assouage de rains ;			
Fleume par lui si est restrains :	12	Et qui est ore la canele	
Se aucun de serpent est mors,		Mès que Marie, qui tant bele...	
Il tout que ne viegne la mors :			

XXXIII

Olive.

Mout est noble l'arbre d'olive, (f. 47 c)		Fruit porte cras de douz affaire ;	
De pais avoir est ostensive,		Fust ferme est, de grant soudure ;	
Couronne des victorieus ;		Net[est] ne n'enqueurt pourreture.	12
Si raim sont bel et gracieus.	4	En olive a mout de douceur ;	
Arbre d'olive est tous temps vert,		As plaies vaut et a langueur.	
N'iver n'esté verdeur ne pert.			
De son oille est nourri le feu :		Marie est si comme l'olive :	
Grant est d'assés, petit de peu.	8	Or ele fu toute devine...	
La fleur d'olive souëf flaire,			

XXXI. — 29 Ms. grant.

XXXIV

Flour de lis.

Mout noble chose est flour de lys :		La noblesce a en partie	
(fol. 52 c)		De rose ; plaie est garie	
Lui regarder est grans delis ;		De fucille de lis ; (elle) aussi cure	
Ele est aussi de grant oudeur		De serpent venin et morsure ;	20
Et trop meilleur est sa valeur.	4	Tele est nature de lis.	
Blanche dehors, dedens dorée,		Plurieurs i a autre[s] delis :	
Mainte maladie curée		Coupée, sur les autieus mise	
Par sa vertu est et sanée :		Est devant Dieu en sainte esglise ;	24
Par lui apostume est ostée,	8	Par fleur de lis as connoissance	
Ele est d'enfleure repressive		Des armes du regné de France :	
Et de vertus mitigative,		Mout beles sont a regarder.	
D'ordure est mondificative,		Dieus vueile le royaume garder	28
De nature remollitive.	12	Et ma dame sainte Marie !	
De vert couleur en sa jonesse,		Quar li roys mout en lui se fie.	
Blanche devient en sa vielesse.			
Le lis si est de grant chaleur		Fleur de lis, c'est la douce dame	
Et d'une atrempée muiteur.	16	Qui bele fu de cors et d'ame...	32

XXXV

Baume.

Baume est un arbre vertueus ; (f. 57 a)		Robe ne honnit, se la touche.	12
Le fruit en est mout precieus.		Baume est precieuse goutte,	
Baume a la vigne est semblab[il]e ;		Et du fust la liqueur degoute ;	
Mout est au monde pourfitable :	4	De la vecie pierre cure ;	
Les passions qu'avions ou chief		A venimeuse vaut morsure ;	16
.		Cors mors garde de pourreture ;	
Garit et senne sa liqueur ;		De confortative est nature.	
Mout est baume de grant oudeur.	8		
L'enfant ou ventre, s'il est mors,		Baume si est dame Marie,	
Baume si le fait issir hors ;		De toutes vertus bien garnie...	20
Il eschaufe, s'est mis en bouche ;			

XXXVI

Persin.

Persin si est mout très bone herbe ;		Ne fait pas bien cis qui l'escerbe :	
(fol. 64 b)		En jardin croit, et non au[s] chans.	

xxxv. — 16 Ms. Contre.

C'est une herbe mout odourans :	4	De l'estomac confortative,	
Ele croit en terre perreuse,		De l'apetit excitative,	12
Herbe est au goust mout savoureuse.		De maies humeurs consumptive,	
C'est herbe a mengier pourfitable,		De nature est aperitive.	
A medecine convenable ;			
Herbe est persin de grant chaleur ;		Marie est com[me] le persil,	
Secheresse a en lui vigeur,		Quar en cest monde, en cest essil...	16

XXXVII

Amandier.

Bon arbre est le amandier, (<i>fol. 68 b</i>)		Les letargiques el esveille ;	16
Le fruit en est bon a mengier.		Plaie pourrie mondefie,	
Fruit a double, amer et doux,		Et tant fait que ele est guarie.	
Mout vaut as yvres et as glous :	4	Se chien a fait en toy morsure :	
Amande douce, c'est l'un fruit.		De la curer est sa nature ;	20
Se renart le mengut, li nuit,		Les vers ocist, s'ils sont ou ventre,	
Quar il en muert, et homme en vit.		L'uille d'amande dedens entre.	
A malades fait grant pourfist.	8	Entre les arbres, amandier,	
L'amande amere a medecine		C'est cis qui flour gete premier ;	24
Corporel est et bonne et fine,		Il monstre as autre examplaire	
Chaude et seiche est amande,		Qu'après flour et fruit doivent faire.	
A malades saine viande ;	12		
A l'estomac vaut, c'est nouvele.		Li amandier si est Marie,	
Au chief vaut et a la cervele ;		Arbre portant le fruit de vie...	28
Wile de lui purge l'oreille ;			

XXXVIII

Fontaine.

De la fontaine je propose (<i>fol. 71 d</i>)		A la fontaine boivent bien.	12
A dire aucune bonne chose		Mout est commune la fontaine :	
A la loenge de Marie,		En lui puisier n'a pas grant painne,	
Qui est fontaine et sourt serie.	4	Elle refroide grant chaleur,	
Yaue de fontaine vaut le mieus		Ele assouage grant labeur,	16
Après cele qui vient des cieus.		De soy, d'autrui est purgative,	
Fontaine a tous abandonnée		Des lieus prochiens fecundative.	
Est, neis a estrange contrée ;	8	Petite est et après grans ;	
A la fontaine puet on boire :		En cité est, aussi as chans,	20
Villain, bergier, vachier, provoivre,		Le bevrage est de povre gent	
Juif, sarrazin, crestien		Qui n'ont pour avoir vin argent.	

XXXVI. — 5 Ms. II.

XXXVII. — 22 Ms. Le wile.

Une fontaine est en Sardine,	Et enqueurt grant punicion :	
Qui porte as ieus grant medecine : 24	De ses ieus l'excecation.	
S'aucun larron d'icele boit,		
Tantost après goute ne voit.	La fontaine, si est Marie	
Le larron est aperceü,	De cui issi l'iaue de vie...	32
Quant de la fontaine a beü, 28		

XXXIX A XLIV

(manquent).

XLV

Plantain.

C'est mout bonne herbe que plantain :	Plantain d'assouagier douleur	
(fol. 83 d).	Grant, se en ventre est, [a valeur].	20
Ele est bonne a pié et a main ;	Aucunes nices puceletes	
Ele est seiche de sa nature,	Qui mieus pueent estre dites bestes,	
Et si est plainne de froidure : 4	(Les consciences n'ont pas nestes	
Langue d'aig Niel est apelée.	Qui vivent comme bestelestes),	24
La fueile en est plainne et lée ;	Pour avoir mari, en plantain	
Pourfitable est a medecine,	Ont grant fiance, mès en vain :	
Pour ce qu'ele est et bonne et fine ; 8	Ce a croire c'est sotterie,	
Et se t'a mort chien enragié,	Et en ce monstrent leur folie,	28
Par plantain pues estre alegié ;	Dont une, qui mari vouloit,	
Ele asouage tele enflure.	Devant plantain ainsi disoit :	
Plantain les hydropiques cure ; 12	« Plantain, plantain, bele herbe coie,	
A venin d'yraine est contraire.	Qui la crois de coste la voie,	32
S'en ton ventre as de vers repaire,	Se queilir te puis, que ne poie,	
Mourir les fait jus de plantain.	J'aré Robin a ma courroie. »	
Bonne est au soir et au main : 16		
Plaicz sanieuses purefie,	Plantain est Marie la bonne ;	
Destruit apostume et deslie ;	Onques ne fu meilleur personne...	36

XLVI A XLIX

(manquent).

L

Verge.

Verge est droite sans torture (f. 90 c)	Verge, se vert est, point ne brise,	
Et si est ploiant sans rupture ;	Se seche, ele est d'autre guise.	4

XLV. — 18 Ms. Apostume destruit.

Longue est verge et non lée :		Il i a verge qui chastie :	
Sans boces est et aplanée ;		Chien et enfant ne l'aimment mie,	20
Vert est ainçois qu'el soit coupée,		Et combien qu'il soit pourfitable,	
Et blanche, quant elle est pelée.	8	A chiens n'enfans n'est agreable ;	
Tant que a son rain bien s'ahert,		Enfans volentiers l'arderoient,	
El n'est point seche, mès est vert :		Si le maistre ne rensoingnoient.	24
La fleur en est ou chief en haut,		Tel verge prise bien le maistre,	
Après naist le fruit qui mieus vaut.		S'il est preudons et de bon estre :	
De maintes couleurs colorée	13	On prent de verge decipline,	
Est verge, quant est painturée.		Pour ce que l'ame en soit plus fine.	28
En la main est verge portée.			
A la fois a terre getée,	16	Graile est verge et senefie	
Si comme Moysès le fist,		La vierge pucele Marie...	
Après en sa main la repr[i]st.			

SECOND LIVRE

I

Chastel.

Chastel si est municion	(fol. 97 c)	Tout c'est necessaire a bataille.	.
Pour ce qu'on ait deffension		Un pont i a qui sieut tourner	
Encontre les fors aversaires		Pour les anemis destourner,	16
Et contre autres chosez contraires.	4	Qu'ou chastel ne puissent entrer ;	
Chastiau[s] sieut estre en montée ;		Guete aussi a pour gaitier.	
Aucunes fois est en valée.		Devers la plus foible partie	
Yaue i sieut avoir largement,		Doit estre une tour bien garnie,	20
Fossez li sont avironnant.	8	Qui est pour le chastel deffendre,	
Aucunes fois est en pendant.		Qu'anemi ne le puissent prendre.	
De murs doit estre clos forment :			
Par dedens a qui le deffent :		Chastel est Marie la dame.	
Garnis doit estre grandement	12	A cui doit refuir toute ame...	24
D'escus, de lances, de vitaille :			

II

Harondele.

Oisel gentil est harondele, (fol. 101 a)		De pennes plurieurs est garnie,	
Et en voler est mout ysnele ;		En volant par l'air quiert sa vie :	4

L. — 22 Ms. na enfans.

I. — 1 Ms. Chastel est une.

Sur la terre ne la prent mie ;		D'esté monstre l'avenement	
Par ce pœurroit estre perie.		Et de biau temps commencement.	
Une autre maniere a l'aronde,		Deus precieuses esmerées	
Quar elle en chanter mout habonde ;		Pierres sont en son cors trouvées : 24	
Ele n'est proie a nul osiau,	9	L'une des pierres est blanchete,	
Tant soit cruel ne desloiau.		Et l'autre pierre est rougete.	
Quant l'iver vient, la mer transvole :		Une haronde i a de tel guise :	
Com sage fait et non com fole,	12	L'ostouir la fuit que ne le nuise. 28	
Et va en chaude region		De son nit faire est mout soigneuse	
Pour avoir sa refection		Et de ses oisiaus curieuse	
Et pour sauver aussi sa vie,		Norrir, garder de l'adversaire	
Que par grant froit ne soit perie,	16	Que ne leur face nul contraire. 32	
Quar desordenée froidure			
Trop est contraire a nature :		Et qu'enten ge par l'arondele	
Pour ce quiert on d'eve chaleur.		Mès que la virginal pucele...	
. eur	20		

III

Kabratès.

Cilz qui des pierres vont disant (<i>fol.</i>		El deffent de chose nuiseuse	
104 a)		Et de chose qu'est venimeuse. 8	
Dient qu'est une pierre luisant,		De rate et de jusier l'enflure	
Qui <i>kabratès</i> est apelée :		Ceste pierre <i>kabratès</i> cure.	
A cristal est assez samblée,	4		
Et cuidons que bien parler face,		Par ceste pierre precieuse	
Et qu'ele donne honneur et grace.		J'enten la dame glorieuse... 12	

IV

Armoise.

Armoise est une herbe [très fine] :		[A] enfant mort wevre la porte,	
(<i>fol.</i> 107 b)		Quar enfes s'est ou ventre mors,	
Sa foile vaut a medeci[ne] ;		Par vertus d'armoise est mis hors : 12	
Aussi fait de lui la raci[ne].		Fame, se el(le) ne puet porter,	
Une herbe fu jadis si dig[ne]	4	Cest deffaut elle puet oster.	
Qu'a Dyane fu consacrée ;		Gravele tout de la vecie	
Des herbes est mere apelée.		Et des rains, grant leur fait aïe. 16	
Armoise est et chaude et seiche :		Les piés lassés d'aler par voie	
[M]aises humeurs en fames seiche, 8		Ele les conforte et ravoie.	
[Et] la marris purge et conforte.		L'Ennemi enchace armoise :	

III. — 8 Ms. qui est.

Peur li fait a ce qu'il s'en voise.	20	Amer la doit toute personne.	24
Armoise, s'elle est destrempée			
De vin, par li est tost ostée		Par armoise j'entens la dame,	
Douleur du chief ; c'est herbe bonne :		Qui fine fu plus qu'autre fame...	

v

Lorier.

Arbre bon et bel est lorier : (f. 112 c)		En nul usage, s'il ne fust	
A sourde gent a bien mestier ;		Honneste, n'estoit mis cest fust.	
En nul temps sa verdeur ne pert.		Jadis par la vertu(s) divine	
Par esté, par yver est vert.	4	Une aisgle une blanche geline	24
Le lorier de loenge est dit :		Ou giron de l'empereur mist :	
En medecine est de pourfist.		Ou bec de la geline vit	
D'evesque, de roi le palais		Un rain de lorier plain de fruit :	
Embelist, c'est verdoiant bois ;	8	Ne fu pas de mistere vuit.	28
Et ciz qui a victoire bonne		Passions venans de froidure	
De lorier doit avoir coronne.		Oile de lorier oste et cure ;	
Lorier fu consacré as dieus ;		Les maises humeurs met en bas ;	
D'arbres plusieurs odore mieus.	12	Vertus a de conforter las.	32
De guespes et d'aés la pointure		Foudre ne chiet pas sus lorier :	
Le lorier oste, et l'enflure ;		Pour ce nous le devons lier	
Son fruit est unctueus et boens,		Environ nous et li porter ;	
Grain noir dehors et blanc dedens,	16	Foudre et tempeste sieut oster.	36
Et aucune fois il est rous ;			
Il n'est point plat, mès adest rons.		Lorier est la virge Marie :	
Apollo jadis ne soloit		Bonne fu par sainté de vie...	
Respondre, se lorier n'estoit.	20		

vi

Cycoingne.

Cycoingne est aquatique oisel ; (f. 116 c)		Mout s'efforce que leur puist faire	
A cui il plaist, mout samble bel.		Persecucion et contraire.	
Son bec quatit deus parz ensamble ;		Du douz temps renouvellement	
Autre chant n'a point, ce me samble.		Segnesie l'avenement.	12
Yaue de mer boit pour purger	5	Quant vieut departir de son nit,	
Soy, quant ele en a mestier.		Ainçois de terre le remplit,	
Les serpens ocist et deveure ;		Pour ce que ne l'en port le vent	
Quant ele voit deüe heure,	8	Qui en haut lieu souffle souvent.	16

iv. — 21 Ms. se elle. — 22 Ms. De vin ou dyaue par.

v. — 7 Ms. Desuesques dempereur. — 20 Ms. ni estoit.

Son premier nit point ne guerpit		Ele a de ses ciconnieites	
S'on ne li fait force ou despit :		Nourrir, et tant que ses plumetes	
Son nit si com el(e) puet deffent.		Em pert, tant est d'eles soigneuse ;	
Encontre l'iver eles prent,	20	Mout est de nature piteuse.	28
Et vole en chaude region			
Pour eschiver affliction :		Cycoingne est la bele Marie,	
Sociité et la frequence		Dite oisel pour sa haute vie...	
D'ommes aime : grant diligence	24		

VII

Mandegloire.

Ami, retien en ta memoire (<i>f. 121 b</i>)		Sous s'ombre et ses rainciaus demeure	
[Ce que on dit de mandegloire] ;			[rent.
Si verras pour quoy comparée		Le dragon ne leur puet mal faire,	21
A lui est la dame esmerée,	4	Tant quant il font la leur repaire ;	
Marie, la virge pucele,		Sous mandagloire sont (as)seür :	
Qui est de Dieu sacraire et cele.		Le dragon a de lui peür	24
Cest arbre croit en Orient		Et l'arbre fuit comme tempeste,	
Et est de vertus mout p'issant ;	8	Quar il le fait et triste et meste,	
Li fruit très dous est a mengier ;		Ne colon nul il ne deveure	
Li colon en ont grant mestier :		Tant quant il font la la demeure ;	28
De mandegloire et de son fruit		Mès quant de l'arbre eslongié	
A mengier prennent grant deduit	12	Li coulons sont, tot sont mengié.	
Et de son fruit sont repeü,		Neïs l'ombre de lui enchace	
Et dessous ses rains receü,		Le dragon, qu'il ne leur mefface ;	32
Et deffendu de l'adversaire,		As colons il n'ose aprochier :	
Le dragon, qui leur est contraire.	16	L'arbre a vertus de l'en chacier.	
Quar un dragon a ou païs,			
Quant les coulons a envaïs,		Marie est la mandegloire,	
A la mandegloire requeurent,		Qui mere fu au roy de gloire...	36

VIII

Celidoine.

Une bonne herbe est celidoine ;		Et jaune fait cui elle touche,	
(<i>f. 124 d</i>)		Soit main, soit visage, soit bouche ;	
Mout est profitable et ydoine		Maises humeurs du cors atrait	
Le fruit de lui, aussi la fleur.		Et la marris plus nete fait ;	8
Estre apert de jaune couleur	4	De dent assouage douleur	

VI. — 12 *Ms.* son auenement. — 27 *Ms.* deus.VIII. — 4 *Ms.* Apert estre. — 7 *Ms.* atrahit.

Et du chief purge maise humeur ;		Tieus gens savoir le doivent bien ;	
Le chancre de la bouche tout.		Plinius, Solinus, Ysidoures	
Qui l'erbe fist ainsi le vout ;	12	Dient mout de sentences voires.	24
Se vieus raison savoir des fais		Ele a vertu de desjoindre	
Dieu, je di que tu te meffais :		Et de la veue as ieus rejoindre,	
Sires est, a son vouloir fait,		Quar se la veüe est ostée	
Bien fait tout, point ne se meffait,	16	Ou si, com il avient, troublée,	28
Empereur est de tout le monde.		Le jus de ceste herbe refourme	
Les celidoines, quant l'aronde		La veue et met en droite fourme.	
Vient, viennent tout en un tempoire :			
Ainssi le nous font [bien] acroire	20	Celidoine est dame Marie,	
Li herbier, li naturien :		De cui fu mout sainte la vie...	32

IX

Galaxias.

<i>Galaxias</i> un cercles est, (fol. 129 a)		Sa nature est d'enluminer,	
Qui de nuit, quant l'aer est net,		Et pour ce apert cest lieu plus cler.	16
Et cler et en temps de froidure,		Il est cercle de lait nommé,	
Qu'i[l] n'a en l'aer nule ordure,	4	Quar de clarté plus renommé	
Est veü plus apertement		Des autres cercles est plus grans ;	
De nous la sus ou firmament.		Si comme il est as ieus parans,	20
Il, entre les celestiaus		Par mer et par terre conduit	
Cercles, est plus blanc et plus biaux ;	8	Ceus qui veulent aler de nuit,	
Par milieu du ciel est sa voie :		Et se aucuns mout se desvoie,	
Droit va et point ne se desvoie,		Il le radresse a droite voie.	24
Entour lui sont pluriours esteles,			
Lumineuses, petites, beles ;	12	<i>Galaxias</i> , si est Marie	
La resplendisseur ont de feu		Qui dite est cercle pour sa vie...	
Qui prochien est en icel lieu.			

X

Brebis.

Brebis est beste pourfitable, (f. 135 a)		Deus dens adonc jadis usoient	
A sacrefice convenable,		Li paien, quant sacrefioient ;	8
Quar ou sacrifice Dieu mise		<i>Unde dicuntur bidentes quasi duos dentes</i>	
Estoit jadis, si com devise	4	<i>habentes pre ceteris nobiliores.</i>	
La sainte escripture devine,		La brebis est dite bident,	
Quar brebis est et monde et fine.		Pour ce que ele a double dent ;	

VIII. — 18: Ms. La celidoine.

IX. — 11 Ms. estoiles.

En cès deus dens par excellence		Ou maint biau livre sont pourtrait. 24
Païen metoient leur fiance.	12	Brebis obeist au pasteur,
Bonne est la laine, la char fine,		Simple est [et] plainne de peur.
L'ongle fendu, et si rumine.		Quant el sent iver aprochier,
Bon sont li pié, la pel, la teste :		Si s'efforce de plus mengier : 28
Il n'a rien en toute la beste	16	Demi an gist sur costé destre,
Qui ne puist faire aucun pourfit,		L'autre demi sur le senestre.
Neïs li fiens qui en ist.		En la brebis tous biens habunde
En lieu sec, ou ne croit ordure,		Plus qu'en beste que voie ou monde. 32
La quiert la brebis sa pasture ;	20	
Lait donne pour enfans nourrir,		Et qui est de plus grant pourfist
Et la pel dure sans pourrir		De Marie, que son filz fit...
Lonc temps : parchemin on en fait		

XI

Anel.

Se voulés oïr de l'anel (<i>fol. 138 d</i>)		Li maris, quant est espousée :
Les propriités, il est bel :		Signe est d'amour avoir ensamble
Quant il est ou d'argent ou d'or,		Et que nul temps ne se dessamble. 20
Aucun le metent en tresor ;	4	Il n'a commencement ne fin,
Li autres reliques en font,		Quar amer doivent de cuer fin
Quant d'aucun glorieus saint sont,		Li un l'autre dusqu'a la mort :
Si com est l'anel saint Oym,		Si arriveront a bon port. 24
Que je ay touchié de ma main.	8	Li roy les letres en signoient
Ront est anel, et sieut avoir		Jadis, et par ce foy fesoient.
Une gemme pour mieus valoir.		Quant on vieut consacrer nonnain,
L'evesque beneisson en donne,		On li met anel en la main : 28
Quant le tient, a mainte personne. 12		A Dieu promet virginité,
S'il est trop petit ou trop grant,		Qui est de mout grant dignité.
Adonc n'est pas bien avenant ;		
Le doit estraint et avironne,		Anel la dame segnefic
L'embelit et biauté li donne ;	16	Qui est apelée Marie... 32
Ou doit le met de l'espousée		

XII

Dé.

Il a lonc temps que j'ai enclose (<i>f. 142 d</i>)		C'est la propriité du dé
En ma fole teste une chose ;		Qui maint chetis a eschaudé. 4

x. — 17 *Ms.* ne face.xi. — 21 *Ms.* Anel.

Ou dé a premier unité,		Se il i eut ou sept, ou dis,	
Puis deus, puis trois, c'est la vrité,		Sept segnefiassent set dons	
Puis quatre, puis cinq et puis six ;		Que doit avoir chascun preudons ;	20
Plus pouns n'i a, ce m'est avis.	8	Les dis, ceus que comanda Dieus :	
Un senefie pais, concorde ;		Autrement die qui scet mieus !	
Et deus segnefie descorde ;		Ou par six entendre poon	
Et trois la sainte trinité ;		Six qui ou throne Salemon	24
Et quatre la quaternité	12	Degrez furent, par quieus montoit	
Des quatre vertus cardinaus ;		En son throsne, quant li plaisoit.	
Et cinq des cinc plaies les maus			
Que Jhesus en la crois souffri,		Sembler ne vous doit moquerie,	
Quant pour nous a Dieu soy offri.	16	S'au dé je compere Marie...	28
Mès que peut segnefier six ?			

XIII

Dragoncia.

<i>Dragoncia</i> , c'est serpentine (<i>f. 147 a</i>)		Serpens enchace son oudeur :	
Qui est [une] herbe et bonne et fine ;		A l'oïe est de grant valeur,	
Pourfitable[s] a medecine		Et la racine mise en pourre	
Sont les foilles et la racine.	4	Sieut a visage lait secourre.	16
[Herbe ele est] dite de serpent,		Se destrempée est d'yaue rose,	
[Pour ce] qu'il la doutent forment,		Vermeille fait face com rose,	
Ou bien que de serpent couleur		Couleur li donne et embelit :	
A, de grans vertus est et valeur,	8	Net, cler le fait, veoir est delit.	20
De pluriours couleurs colou[rée] ;			
Par (sa) foile apostume [est] meurée.		Serpentine si est Marie,	
Du jus de li qui en est oint		Qui fu de fine et bonne vie...	
Serpens envenimez nel point ;	12		

XIV

Oignon.

De l'oignon se voulez savoir (<i>f. 152 d</i>)		Des ieus obscurs oste l'ordure	8
Et la vertu(s) et le pouoir,		Le jus de li, mès que mixture	
Aucunes je vous en diray		Faite de miel ; mout a vesture :	
Que des auteurs estraites ay.	4	Cotes a bonnes et pluriours ;	
Sa vertus est en sa racine,		Ainsi l'a vestu Damedieus.	12
Et en semence a medecine.		<i>Cepa</i> de chief reçoit le non ;	
Vaut [trés bien] ; de froide est nature.		Ennui tout cru mengié oignon.	

XII. — 9 Ms. pais et.

XIII. — 7 Ms. Ou pour ce. — 12 Ms. ne le.

XIV. — 10 Ms. Jait.

Cruese est la verge et sanz neu :		Ou d'autre nuisable morsure,	
Mainte gent si en font leur preu. 16		Oignon sequeurt, resiste et cure. 24	
Oignon est de double nature :		Oignon privé ce que j'ai dit	
Sauvage, privé ; mès ma cure		Fait tout ; mout est de grant profist.	
Ai mise du privé a dire :			
Il est melleur et l'autre pire. 20		A l'oignon la dame compere,	
S'aucun mors de chien enragié		Qui est de Dieu et fille et mere... 28	
Est et de venin entechié,			

XV

Balainne.

Je vous diray de la balainne, (fol. 157		S'estranges est, el le(s) deçoit. 20	
Qui de biens est farsie et plainne : [a)		Les siens après elle met hors	
En la mer n'a poisson si grant		Vis et sans devorer leur cors.	
Ne aussi ou ait de biens tant. 4		Un serpent il a en la mer,	
Jonas trois jors fu en sa pance ;		Rempli de venin et d'amer, 24	
En ce apert sa corpulence.		Qui ses faons devorer vieut,	
Quant elle est prise et atrappée,		Mès a la mere cuers en dieut :	
Mieus en vaut toute la contrée. 8		Cilz qui a sa queue s'aherdent,	
Quant est du cors au vif navrée,		Faon, la vie pas ne perdent ; 28	
Ne puet souffrir yaue salée.		Li serpens une oudeur gete	
A ses faons a grant amour,		Puant pour eulz a [la] mort mettre ;	
Et souvent sueffre grant estour 12		Mès la balainne d'autre part	
Pour eulz deffendre des perilz		Une oudeur douce depart 32	
D'estre devourez et maumis.		Si que le serpent s'en depart :	
Mout a bonne oudeur la balainne,		Ainsi art est vaincu par art.	
Et pour ce atraire se painne 16			
Les poissons et mettre en son ventre.		Mout proprement par la balainne	
Saus est le poisson qui i entre,		J'enten la dame souverainne... 36	
Mès que de ses faonciaus soit ;			

XVI

Caladrius.

<i>Caladrius</i> est un oisel, (fol. 162 b)		Caladrion par nuit obscure	
Qui est et gracieus et bel,		Vole ; il ra une autre nature	
Partout blanc, et n'a point d[e noire].		Qui est merveilleuse et bonne :	
No livre dient, que c'est voire, 4		Se malade est une personne, 12	
S'aucun es ieus a maladie,		Et bien le regarde en le face,	
De cest oisel prenez partie,		Que attentiblement le face,	
C'est la cuisse, ele alegera		Signes est que ne morra mie.	
Qui a son droit la portera. 8		Et le contraire segnefie 16	

xvi. — 8 Ms. laparlera.

Mort a venir prochiennement :

Quant ses ieus tourne ysnelement

Et quant volentiers ne le voit,

C'est signe que ciz mourir doit. 20

Par cest oisel j'entens la dame

De cui remplie estoit l'ame...

XVII

Galactidès.

Galactidès est une pierre : (fol. 164 d)

Couleur a de cendreuse terre

Au gout souëf et savoureuse,

As fames grosses vertueuse. 4

Quar se liée est a la cuisse,

Els enfantent a mains d'angoisse,

Et se la frotez un petit,

De li aussi comme lait ist ; 8

De sel et d'yaue destrempée,

Et a brebis amenistrée,

De lait el[s] averont copie,

Et roigneuses ne seront mie. 12

Ceste pierre enchace la roigne ;

C'est a brebis bonne besoingne.

Se ceste pierre a son col porte,

A la mamele lait aporte ; 16

Et qui la tient close en sa bouche,

La vertus de li au cuer touche ;

A l'ame fait turbacion

Et met en grant affliction. 20

Par ceste pierre puis entendre

Cele qui est par pitié tendre...

XVIII

Salamandre, Haren, Cameleon, Taupe.

Dient nostre naturien, (fol. 167 d)

Cuider devons que dient bien,

Quatre choses sont qui leur vie

Soustiennent de pur element : 4

De ce ne t'esbaki [donc] mie,

Dieus fait plus grant merveillement.

Salamandre, haren sont deus.

Cameleon aveques eus, 8

Taupe l'autre ; qui bien les conte

Quatre en trouvera par droit conte :

Unde versus :

Talpe terra cibus, cameleon in aere vivit,

Alec unda fovet, flamme pascunt salaman-

Salemandre de feu, en terre [dram.

La talpe sa vie sieut querre, 12

Et cameleon de l'air vit,

Harenc d'yaue, si com on dit.

De salemandre vous dirai,

Et des autres je me tairai. 16

Quant de pluie est habundance,

Adonques est sa demonstrance ;

En temps bel et sezon serie

Salemandre ne verrez mie. 20

Une liqueur ist de sa bouche,

La quel, se fame ou homme touche,

Li poil qui sont sur eus tuit chiënt,

Si com no naturien dient. 24

La liqueur est semblab[l]e a lait.

Mout de merveilles a Dieu fait :

Feu aime singulerement ;

Delit li est et non tourment ; 28

Salamandra vel salamandria dicitur

quasi sola amans pir, id est ignem.

En feu vit sans corrupcion,

Merveileuse condicion,

N'i est ne arse ne brulée ;

Neïs robe de li ouvrée 32

N'art en feu, se dedens est mise :

Cele vesture bien je prise ;
 Flamme et chaleur de feu refraint, Par salemandre enten Marie ;
 Mès plus, comme glace l'estaint. 36 Chascuns preudons ne la voit mie...

XIX

Lait.

Lait [si] est de blanche nature ; (fol. [172 c])	Est, incisive et levative.	12
Il est douz, souëf, plain d'ointure.	Lait de fame si est meilleur,	
Se bon est, point n'i a pointure :	Plus atrempé, plus a douceur.	
Lait est as enfans norreture. 4	Plus que la blanche a fame noire	
Li homs n'a point lait en mamele,	Bon et sain lait, c'en est la voire ; 16	
En ce resamble a la pucele.	Et s'aucun a es ieus malage,	
Lait, quant est receus de jument,	Lait de fame mout l'assouage ;	
Le cors fait tendre, bel et gent ; 8	Si fait il autre maladie,	
Vache puis qu'ele a eü veel,	Si com seroit ydropisie. 20	
Son lait est meilleur et plus bel.		
Lait de nature humectative	Bien par le lait j'enten Marie,	
	Qui blanche fu, quar nete vie...	

XX

Saffren.

Saffren herbe est de grant oudeur ;	A douce chose n'emmielée,	
(fol. 177 c)	Ne volentiers saffren se joint	
Encor est de plus grant valeur ;	A douche chose ne qui oint. 20	
Conbien qu'el soit de grant vigueur,	En ceste fleur, dit le poete,	
Sa grant vertus est en la fleur. 4	Fu d'un enfant muance faite :	
Saffren est de double nature :	Crocus ot non : ce senefie	
L'un l'autre sourmonte en valure,	Dieu fait homme ou ventre Marie. 24	
L'un, de jardin, est d'orient,	(Joh. .i.) « Verbum caro factum est et	
L'autre, cistes, est mieus valant. 8	habitavit in nobis. »	
Le bon a couleur vermeillete,	Li filz Dieu, parole encharnée,	
Le chief a comme violete,	A fait en nous sa demourée ;	
Trois fleurs ou quatre a en mi soy.	Le filz Dieu est devenu homme,	
Chaleur, secheresse en lui voy. 12	Tout ce tient l'esglise de Rome, 28	
Des ieus il oste la rougeur	Pour paier l'escot de la pome :	
Et assouage la douleur.	Mout fu pesante ceste somme.	
La fueille ou temps d'iver est vert ;	D'inflacion c'on soit delivre	
Mès en esté sa verdeur pert. 16	Fait saffren, et c'on ne soit ivre ; 32	
Saffren n'a cure d'assemblée	De serpent, d'eiraigue morsure	

xix. — 7 Ms. jument.

Tout et d'escorpion pointure.		Saffren en mainte gent malage	
Sa vertus ou chief en racine		Par sa grant vertu(s) assouage.	40
Est, et mout vaut en medecine.	36	.	
De nature est attrempée ;		Par saffren j'enten la pucele,	
Par lui personne est confortée.		Qui de Dieu s'apela ancele...	

XXI

Apis.

<i>Apis</i> est mouche micleuse (<i>fol. 181 b</i>)		A son roy a fervent amour,	
De cui nature est merveilleuse ;		Reverence (li) porte et honnour,	16
<i>Apis</i> est dite, pour ce qu'est		Et le deffent, s'en a mestier.	
Sans piés : Dieus tel n....	4	Soigneuses sont d'edifier :	
Ele est oiseil et si est beste ;		L'une guete se venra pluie	
De ses œuvres fait on grant feste.		Ou autre chose qui ennuie ;	20
Les aès et cire et miel font ;		Chascune sert d'aucun mestier,	
De grant pourfist au monde sont :	8	Et l'autre pense du mengier.	
Meson d'autrui point ne ravit,		Il faut mengier selonc le cors ;	
De petite pasture vit ;		Autrement seroit il tost mors.	24
Merveilleusement edifie			
Son manoir, et de chaste est vie.	12	Et qui puet estre plus mieleuse	
Bataille, vent fuit et fumiere ;		De la pucele glorieuse...	
C'est sa naturele maniere.			

XXII

Galbanus.

<i>Galbanus</i> herbe est et liqueur, (<i>fol.</i>		Les vers quant sont dedens le ventre,	
A malades de grant valeur, [<i>184 d</i>])		Ocist la poudre quant y entre ;	16
De feu et chaude est sa nature ;		En yaue mis, qui est meilleur	
Moyte [aussi], et desjoint l'ordure.	4	Monstre et aussi le poieur :	
De nature est mitigative,		Le bon s'eslieve contremont,	
Atrative, relaxative ;		Et le mains bon va ou parfont.	20
Grant douleur de dens fait petite ;		Maladie de fame cure ;	
Et les letargiques excite	8	De la marris oste l'ordure,	
La fumiere de <i>gabanus</i> .		Et se enfes ou ventre est mors,	
Se opilacions a nus,		La fumée le gete hors.	24
Avec [du] vin aigre mellée,			
L'opilacion est sanée ;	12	Par galbanum j'enten Marie,	
Serpens enchace la fumée		Qui de toute douceur remplit...	
Et autre chose envenimée ;			

XXIII

Angre.

Se d'angre voulez la nature (<i>f. 187 d</i>)	Et les preudommes acompaignent. 12
Savoir, elle est et nete et pure ;	Ou ciel nous portent a la mort,
En eus n'a ne vilté n'ordure :	Et de nous enchacent le tort ;
En cest monde ont de nous cure. 4	Et quant hons veille, et quant il dort,
Il sont de grant obedience :	Bons angres li fait grant confort. 16
Dieu voient tous temps en presence.	Bons angres nul ne desconforte,
De Damedieu sont messagier	Mès desconfortez reconforte.
Pour sa volenté annoncer ; 8	
Nos oroisons portent a Dieu,	A l'angre la virge Marie
Et (nos) getent de perilieus lieu ;	Je comper pour sa nete vie... 20
A droite voie nous ramainnent	

XXIV

*[Elefas.]**(manque.)*

XXV

Laitue.

Laitue est double trouvée, (<i>fol. 191 a</i>)	Et s'est de mains moite nature. 20
L'une sauvage, (l')autre privée :	Ceste laitue si met hors
La sauvage mout est nuisable	Grosses humeurs, quant sont ou cors.
Et la privée pourfitable ; 4	Une autre y a d'autre nature
L'une as ieus nuit, et l'autre i vaut.	Qui les ydropisies cure, 24
Se cause quiers de cest deffaut,	S'yaue, vin, lait, vin aigre ensamble
Au Dieu demande de nature,	Sont mis, ce dient, ce me samble.
Qui a fait toute creature. 8	Il i a une autre laitue
Laitue de lait est [el] dite ;	Qui les poissons en la mer tue, 28
Et mamele, s'elle est petite,	S'aucun dedens la mer la rue.
De lait ele la moutiplie,	Bonne est laitue, cuite et crue ;
Et aide a soustenir la vie. 12	En homme luxure mais froide
Froide nature a la privée,	Fait et [le] sanc boillant refroide ; 32
Moite assez est, atrempée ;	Laitue les homes refraint
Foiles longues a la sauvage,	De luxure qu'en eulz estaint.
Et ameres sont comme rage : 16	
Aspre [est], mains vert que la privée,	Par laitue j'enten Marie :
Soutis, chaude, seiche ; ostée	Sauvage de Dieu ne fu mie... 36
Par li est de marris l'ordure,	

xxv. — 17 *Ms.* maint. — 24 *Ms.* ydropiques. — 27 *Ms.* Il irra.

XXVI

Mauve.

Mauve d'amolier est dite ; (<i>fol. 194 d</i>)	A tipsiques et a tous vaut	
Elle est double, grant et petite ;	Et contre maint autre deffaut.	16
Et la maieur et la meneur,	De nature est mondative	
Chascunc est plainne de moiteur.	Et de bosses maturative.	
De nature est bien attrempée ;	Fait de son jus oile et ointure,	
Pour ce est de nos auteurs loée ;	Des aés ne grieve la pøinture.	20
N'a trop chaleur ne trop moiteur.	L'yaue du jus fait endormir	
Apostume met a meür	Personne qui ne puet dormir :	
Et la semence et la racine.	En corporel affliction	
A destruire apostume est fine	Malve fait consolacion.	24
De malve la decoction ;		
De sanc refraint l'efflucion,	Qui mieus puet estre dite malve	
De rains les humeurs apetise,	De cele qui le monde sauve ?...	
De la vecie pierre brise ;		

XXVII

Pin.

Pin est un arbre gracieus, (<i>fol. 201 a</i>)	En lieu perreus et en montaigne	
Eslevez est devers les cielz ;	Pin croit et en terre brehaingne.	
De tant que plus par bas descroit,	Du pin qui croit en Germanie,	
De rainciaus plus vers le ciel croit.	Pois et une liqueur degoute	16
Droite est de pin la faiture,	Qui en gemme[s] est convertie ;	
Et [est] de legiere nature.	Cras[se], onctueus[e] est l'arbre toute.	
Nule fois sa verdeur ne pert,	Larmes gete et a moiteur ;	
Et yver et esté est vert,	Pin est arbre de grant valeur.	20
Convenable a faire edefice		
Et flaire souëf comme espice,	Pin est dite dame Marie	
Fumée fait souëff flairant.	Pour sa très gracieuse vie...	
Pin est fort arbre et puissant ;		12

XXVIII

Melochitis.

<i>Melochitis</i> est une pierre, (<i>fol. 204 c</i>)	[Quar ele est de grasse verdeur].	4
D'Arabie croit en la terre ;	<i>Melochitis</i> de mauve est dicte ;	
A d'esmeraude la couleur,	Vertu(s) a grant et mout pourfite.	

XXVIII. — 2 *Ms.* De arabie. — 3. *Ms.* lesmeraude de couleur. — 4 *Vers* refait d'après le *Lapidaire de Cambridge* ; voyez les *Lapidaires français* de L. Parnier, p. 185.

Ele est de mole nature ;
 Enfans en bersuel asseüre, 8 *Melochitès* si est la dame
 Garde de nuisables perilz *Vierge Marie* : nule gemme... 12
 Et qu'il ne soient mal perilz.

XXIX

Mourier.

Arbres grant est le franc mourier,		Douleur de dens apaise, et cure	
(fol. 207 d)		Enflure de bouche et deffaut :	
Le fruit en est bon a mengier ;		Meure mise a son droit mout vaut. 24	
Premierement est blanc en fleur ;		Elephas qui a beu mouré,	
Après est vert, puis a rougeur, 4		Et il l'a bien assavouré,	
Et quant est bien meür, c'est noir,		Sa couardise gete puer,	
Et adonc luit, s'en est le voir.		Hardi devient et prent grant cuer ; 28	
Des foiles li ver nourri sont,		Adonc est fort a bateillier :	
Je di li vers qui soie font. 8		Mouré li a mout grant mestier !	
Mourier est double : l'un sauvage ;		<i>Juxta illud .i. Machab. vi[34] : « Ele-</i>	
Li pastourel, qui ou boscage		<i>fantis ostenderunt sanguinem uve et</i>	
Gardent leurs bestes, leur pasture		<i>mori ad acuendos eos in prelium. »</i>	
En font, et [si] leur norreture. 12		Le sanc de vin et de mourier	
Privé est dit l'autre mourier ;		Monstrent li païen chevalier 32	
Franc l'apelon ; enfant l'ont chier.		As elephans pour cuer donner	
Aussi ont les fames enceintes :		Et hardi(e)ment abandonner	
De tieus meures menguent maintes.		En la bataille ou il aloient :	
La foile du sauvage tue 17		Plus hardis scevent qu'en seroient. 36	
Le serpent, qui sur lui la rue.			
La meure la main qui la tient		Franc mourier si est la pucele,	
Teint, neffres, la bouche et le dent ;		Qui nous donna meure nouvele...	
D'yrainnes garit la pointure. 21			

XXX

Terre.

Terre est mout bon element,		Et si est de froide nature,	
(fol. 212 a)		Du monde un autre fondement : 8	
Plus qu'autre se tient fermement ;		Chascuns sa soustenance i prent.	
Plus bas des autres la fist Dieus :		C'est des piez [de] Dieu l'eschamel :	
Avironnée est des cielx. 4		Mout est et gracieus et bel,	
La terre a ronde figure,		Influences grans sur li ont	

xviii. — 9 Ms. De nuisable les garde.

xxix. -- 23 Ms. A enflure.

Les estoiles qui ou ciel sont,	12	Dieusse la dirent païen,	
Le soieil especiaument ;		Pour ce qu'el leur fait planté bien,	
Si la remplit plus grandement.		Et comme un Dieu le honnouroient,	
Pour ce en lui tout bien habonde,		Pour les grans biens qu'en recevoient.	
Li cors du ciel la font seconde.	16	Qui la terre cultive a droit	29
<i>Ops</i> est la terre aussi dite ;		Pourfist, louier grant en reçoit,	
A toute gent grant et petite		Et qui a droit ne la cultive	
Ele fait aide et pourfist ;		De son fruit n'est pas souvent ivre ;	32
De lui se sent tout ce qui vit.	20	Ceuz paist qui l'ont bien cultivée	
<i>Alma mater</i> , c'est sainte mere,		Ainsi est nature tournée.	
Ainsi l'apelent aucun frere,			
Pour ce qu'ele nourrist et paist		Terre dite est dame Marie :	
Les cors qu'a chascun Dieus a fait.	24	Meilleur ne trouverez vous mie... 36	

XXXI

Cygne.

Cygnest est [uns] pesans oisiaux ;		Par bien chanter : a la mort chante	
(fol. 215 d)		Doucement, dist est dechanter.	
N'est pas noir, mès tous blans et biaux		Estans et yaues sieut hanter ;	16
En plumes, mez la char a noire,		Es yaues, et petit en terre	
Du quel nous fait no livre acroire	4	Cygnest va sa pasture querre.	
Qu'a maronniers qui sont en mer,		De ses cygnos a mout grant cure :	
Quant il le pueent encontrer,		Si leur avient male aventure,	20
Bonne est a eus segnefiance ;		Par bec, par piez et par siffler	
En eles a sa grant puissance.	8	Mout s'efforce d'eus delivrer	
Païen tele honneur li porterent,		Et les deffent d'aversité :	
A Apollin le consacrerent.		Plain est signes de grant pité.	24
Li signes est de pesant vol ;			
Bien chante, quar il a lonc col.	12	Qui mieus puet estre dite cygne	
Cilz qui le prent, devant l'enchanter		De Marie, la dame digne...	

XXXII

Mandegloire.

De mandegloire la nature (fol. 218 a)		Et a la foile le fruit joint.	
Je propose a dire : elle cure		Souëf flaire, mès un pou point :	
Et fluns de ventre et flus de bouche,		Fourme d'ome a non par nature	
Qui deuement la prent et touche.	4	Et de fame (par) contrefaiture.	
En fruit, selonc ce qu'il me samble,		Ceste herbe refraint enflure ;	
A pomme de chaïne resamble,		Contre venin est de valure :	

XXXI. — 22 Ms. de eus.

L'esmouvement refraint de cole,		A fame concevoir mout vaut,	
Une racine l'autre acole.		Quant la fame est de trop grant[chaut];	
De vertu(s) refrigerative		C'est seiche et de froide nature,	
Est, et [bien] mortificative.	16	Ne vaut, mès nuit a engend[rure].	24
Blanche dedens, par dehors noire			
La racine est, c'en est la voire.		Comparer a la mandegloire	
Le buvrage fait endormir		Trop bien puis la dame de gloire...	
Personne qui ne puet dormir.	20		

XXXIII

Soleil.

Li solaus naist en orient ; (<i>fol.</i> 223 c)		Ses rais sur yaue et sur pierre	
Au soir esconce en occident.		Espant, sur nest et sur ordure	
Eslevez est en lieu mout haut :		Ne point n'encontre de laidure.	16
Il engendre en terre grant chaut,	4	Les yaues ameres de mer	
Quar fontaine il est de chaleur :		Fait douces et oste l'amer ;	
De li ist grant resplendisseur.		D'aucuns oisiaus la veue efface.	
En sa roue nul ne le voit,		Tenebres fait, et les enchace ;	20
Fors l'aisgle qui a les ieus clers :	8	Les ieus de chauve souris grieve :	
Nulz autre oisel n'est a lui pers.		Pour ce a midi point ne se lieve.	
La lune clarté en reçoit ;			
Quant entre li et nous a nue,		Cele qui est du soleil mere,	
Sa grant biauté n'est point veüe.	12	Se au soleil je la compere...	24
Maïses humeurs seiche sur terre :			

XXXIV

Soleil.

De mout vertueuse nature (<i>fol.</i> 226 d)		Bons et mauvais par jour conduit.	12
Est le soleil, pour ce ai cure		Planete est et clere et bele :	
Qu'aucune chose encor en die		Quant se hauce, temps renouele	
A l'onneur de dame Marie.	4	Et ciel et terre il enlumine ;	
Soleil ce qui est dur mol fait		Sec est, chaut, de bonne couvine,	16
Et ce qui est mol dur refait :		J'enten planete fortunée.	
En cire et boue ce veoir		Bien est par li vie gardée ;	
Pouez, se le voulez savoir ;	8	Quan qui a ame vivifie :	
Cire mole, boue fait dure,		Toutes autres ce ne font mie.	20
Tele est du soleil la nature,		Ou ciel n'a si grant luminaire,	
Soleil dit, pour ce que seul luist.		Sa vertu(s) ne devons pas taire ;	

XXXIII. — 16 Ms. nen contrait.

XXXIV. — 14 Ms. li temps.

Il est plus grant en quantité,		Jour nous donne et nuit nous oste. 28
Clarté, puissance et dignité,	24	
Plus de choses met a effait		Par le soleil j'entens Marie :
Que nule planete ne fait.		Se voulez que sa vertu die...
Repos par nuit donne a bon hoste,		

XXXV

Fontaine.

Fontaine point ne sueffre ordure ; (fol.		Une fontaine a en Auffrique	
Se vraie est, de bonne nature, [230 c)		Qui fait la vois et clere et frique.	
La source don naist est obscure,		Fontaine mue sa nature :	
De parfont sourt ; mès clers sa cure 4		Hui a chaleur, demain froidure, 20	
Ne mete en tel subtilité ;		Puis est douce, puis est amere	
C'est pou profit, trop vanité.		Selonc les lieux par ou repaire.	
Clere et bele est a regarder :		Une fontaine en Ydumée	
De poutie la faut garder 8		A, qui de Job est apelée ; 24	
Et de toute autre ordure ;		Trois mois est cendreuse, trois vert,	
Se dedens sont, c'est grand laidure.		Trois vermeille, trois clere apert,	
Fontaine de fondre est dite,		Ainsi se mue la fontaine :	
Quar combien qu'ele soit petite, 12		Ceste nuance n'est pas vaine. 28	
Yaue a planté espant et font ;			
Cilz le scevent qui beles ont.		A la fontaine je compere	
Fontaine a en Ytalie		La pucele vierge Marie...	
Par cui plaie est des ieus garie ; 16			

XXXVI

*[Castoire.]**(manque).*

XXXVII

*[Elleborus.]**(manque).*

XXXVIII

*[Hyerre.]**(manque).*XXXIV. — 26 *Ms* nule autre.XXXV. — 14 *Ms*. beles les. — 16 *Ms*. des iex est. — 24 *On lit dans le ms.*
après ce mot : vel denommee.

XXXIX

Polus.

Polus articus estoile est (<i>fol.</i> 231 a)	Son cercle, sa voie est petite.	
Qui mucie nule fois n'est ;	Estoile de mer ele est dite ;	
Ele est de petite apparence ;	Sa grandeur el ne moustre pas	
Mès elle est de grant existence.	Combien qu'el soit haut et non bas.	16
En lieu est assize mout haut	Point n'esconce, mès est veüe	
Et la vertu de luy mout vaut :	Toute la nuit, s'aucune nue	
Elle se muet ysnelement ;	Me l'empeesche, distinctée	
Loingtain n'est pas son mouvement.	Des autres : de tous est amée.	20
Li regardent astrologien		
Des autres plus souvent et bien ;	Et qui est mieus estoile dite	
Quar plus certainement avoie	De la pucelete petite...	
Ceus qui en mer quierent leur proie.		12

XL

[*Anet.*]

(manque).

XLI

Ciel.

Le ciel est assis en haut lieu, (<i>fol.</i> 236)	Secré, paisible le ciel est	
Apelez est siege de Dieu ;	Et continuellement se muet.	12
Le monde de ça jus ençaint.	Les choses sous li il ordonne ;	
Ou ciel se reposent li saint ;	S'ordenance est bele et bonne,	
La font li angre leur demeure.	Il n'a ne pareil ne semblable :	
Ou ciel va cilz qui bien labeure,	Li veoir chose est delitable.	16
Des estoiles est aourné ;		
En figure ronde est tourné.	Et qui mieus puet estre dit ciel	
La lune i est et le soleil,	De Marie qui le dous miel...	
Si com poués veoir à l'ueil.		

XLII

Rosseignol.

Rosseignol [si] est un oisel, (<i>fol.</i> 241 c)	<i>Lucinia</i> est apelée	
Qui est et gracieus et bel ;	Autrement, quar par li monstrée	
En une guise est coulourée,	E[s]t la clarté du jour, quant vient ;	
A couleur trait com encendrée ;	A luce est dit, si com dient.	8

XXXIX. — 1 Ms. arcien. — 20 On lit après ce mot dans le ms : *vel loee.*

Entre les gens mout petit vient :		Que ce ne vousist [il] pas faire,	
Petit de char son cors contient,		Chose seroit de mal affaire :	
De quantité est mout petit,		« Se vieus, » dist il, « nul n'en devieure,	
De chanter a grant apetit ;	12	Chante bien et bel sans demeure.	28
En plumes habonde et en dis.		— Volentiers, » dist le rossignol,	
Li bois par lui est rebaudis :		« Combien que je aie viez col. »	
Il chante par jour et par nuit.		Fort a chanté et rechanté :	
Li oïr chanter est deduit ;	16	L'un hape, prent et met a mort.	32
Son chant est plain de grant douceur,		Te sambl[e] il pas que feïst tort ?	
Muert en chantant de grant ferveur.		Le rossignol fist son devoir,	
Esopes faint tel fiction :		L'ostoer fist force, c'est le voir ;	
L'ostoïr par sa presumpcion	20	Un archier vient qui li tresperche	36
A un ni de un rossignol		Le cors et a terre l'enversse.	
Jadis vint et geta son vol.			
Prendre un rossignolet vouloit ;		Rossignol est dame Marie :	
[Et] la mere l'ostoer prioit	24	Plus noble ne vis en ta vie...	

XLIII

[Virge.]

(manque).

XLIV

Coulon.

Coulon est oïsel gracieus ; (fol. 251 c)		[Qui] de lui vient faire sa proie.	12
Sans fiel est et mout amoureux :		[En son] nit sa couche est mout dure	
Il est de diverses couleurs,		Ne de charoigne n'a il cure :	
Il a pour chant gemir et pleurs.	4	As non siens poucins nourreture	
Des ongles ne nuit ne de bouche ;		Fait com au[s] siens, c'est sa nature ;	
Ne vieut souffrir que on le touche.		Le meilleur grain eslit et prent,	17
De nature est meditative,		Et le mengut premierement.	
De letres closes portative.	8		
Coulon a une tel maniere		Par le couloun j'enten Marie,	
Que volentiers est près riviere,		Oïsel pour s'eslevée vie...	20
Pour ce que l'ostoer venir voie			

XLV

Tortue.

Tortue est beste qui a dure (fol. 255 d)		La se requieut, quant adversaire	
Dessus sa char la couverture ;		Faire li vieut aucun contraire.	4

XLII. — 20 Ms. Le ostoïr. — 35 Ms. Le ostoer.

XLIV. — 14 Ms. il n'a.

Tortue est de double maniere :		Mès plus pale et mendre sont.	16
Terrestre, et l'autre de riviere.		Quatre piez Damedieus li fist ;	
Cele d'yaue est venimeuse		Le chief com serpent a petit.	
Et a mengier trop perilleuse ;	8	Qui du cors sont anienté	
Cele qui es mesons habite		Et gasté comme sont tisique,	20
Ou es bois ou sont li hermite,		Et cilz aussi qui sont ethique,	
Ele est nete et pourfitable		Tortue leur rent la santé.	
Et a mengier medecinable.	12		
Mès li regarder est horreur ;		Et qu'entens j'ore par tortue	
Mainte gent en ont grant hydeur.		Mès que Marie, la Dieu drue ?...	24
Oes comme [la] geline pont,			

XLVI

Chamel.

Chamel ressamble a drom[edaire] ;		Haïne contre chevaus tient ;	
[(fol. 266 b)]		Chamel soif longuement soustient.	
Il sont auques tout d'un af[faire],		Plus fort est en bataille, quant	
De condicion, de nature ;		Chastrez est en droit temps devant.	16
Chamel prent petite p[ast]ure ;	4	Pour ce qu'aucune foiz bleciez	
Chamel queurt mout ysnelement ;		I sont, si leur leve on les piez.	
Beste est qui vit mout longuement :		Premierement muet le pié [destre]	
Cinquante ou cent ans le chamel		Le chamel, après le senestre.	20
Vist ; petit ou nient est fel.	8	A porter grant fez est mout fort,	
Il est de très chaude nature,		C'est a gent floives grant confort.	
Maigres et de grant atrempure.			
Corne n'a ne dessus denture :		Le chamel si est Jhesu Crist,	
Il porte son fais par mesure.	12	Et dromedaire est Marie...	24

XLVII

Faucon.

Faucon est un oisel mout gent, (fol.		De grant cuer est et pou charnue,	9
Lequel portent la gentilz gent [264 a])		De planté plumes bien vestue ;	
Sur leur main par une noblece,		Bien vole par chans, non par rue.	
Neïs quant vont oïr la messe.	4	Ele se tient a confundue,	12
Oisel royal desirrant proie		Se proie qu'el chace ne prent :	
A charoigne n'adresse (sa) voie,		Maint oisel i faillent souvent.	
Mès atent que bonne li vigne :		A prendre sa proie s'efforce ;	
Bien vieut que la painne en soustigne.		En ses ungles a mout grant force,	16

XLV. — 15 Ms. Veez.

XLVI. — 1 Dans l'état actuel du ms., ce paragraphe est placé après le paragraphe XLVII.

Ou bec et en pis et en eles :	A mengier leur donne et aporte,	
Chascuns oisiau[s] nes a pas teles.	Et les nourrit et les conforte.	21
Plus qu'autre oisel affection		
Grande a et dilection	20 S'au faucon la dame compere,	
A ses oisiaus, aussi a ceuz	Qui est de Jhesu fille et mere...	
Dont li parent sont pou soigneus :		

XLVIII

[Violete.]

(manque).

XLIX

[Ortie.]

(manque).

L

[Paumier.]

(manque).

GLOSSAIRE

Les chiffres romains en grandes capitales se rapportent aux deux livres du ms., les chiffres romains en petites capitales aux divisions en chapitres, les chiffres arabes aux vers de chaque chapitre.

abome, *dégoût*, I, XXIV, 15.acé, *abeille*, II, v, 13 ; XXI, 7.affiner, *mettre fin à*, I, XXXI, 30.

AFRIQUE (fontaine en), II, XXXV, 17.

apetisier, *diminuer*, II, XXVI, 13.aquatique, II, vi, 1. *Littre n'a qu'un exemple du XVI^e siècle.*astrologien, *celui qui s'occupe d'astrologie*, II, XXXIX, 9.atemprrer, atremper, *modérer, adoucir*, I, XXX, 1 ; XXXIV, 16, 25 ; II, XIX, 14 ; XXV, 14 ; XXVI, 5.atrempance, *douceur*, I, XXX, 18.atrepure, *douceur*, II, XLVI, 10.bident, *à deux dents*, II, x, 9.castoire, *castor (la forme latine est castor d'après la table du ms., fol. 97).*cele, *abri*, II, vii, 6.ciste, *divisé en six*, II, xx, 8.cole, *bile*, II, XXXII, 13.

confortatif, I, XXXV, 18 ; XXXVI, 11.

XLVII. — 19 Ms. oisiaus.

consolidatif, I, xxv, 17 ; xxxii, 20.
consumptif, I, xxxvi, 13.

denture, *dents*, II, xlvi, 11.
dieuesse, *déesse*, II, xxx, 25.

engendrure, *action d'engendrer*, II, xxxii, 24.

epilentic, *épilepsie*, I, xxix, 14. *Littre n'a pas d'exemple avant le xve siècle.*

escerber, *couper*, I, xxxvi, 2.

eschamel, *escabeau*, II, xxx, 9.

eschauder (au fig.), *faire tort à*, II, xii, 4.

ÉSOPE, II, xlii, 19.

espurge, I, xxvi, 14, *euphorbe*.

excecation, *privation de la vue*, I, xxxviii, 30.

fleume, *sanie*, I, xxxii, 12.

floive, *faible*, II, xlvi, 22.

frique, *hardi*, II, xxxv, 18.

fumiere, *fumée*, II, xxi, 13 ; xxii, 9.

herbier, *auteur qui traite des herbes*, II, viii, 21.

humectatif, II, xix, 11.

IDUMÉE (fontaine de JOB, en), II, xxxv, 24.

ITALIE (fontaine en), II, xxxv, 15.

JOB (fontaine de), en IDUMÉE, II, xxxv, 24.

letargique, II, xxii, 8. *Le premier exemple de Littré est du xve siècle.*

levatif, II, xix, 12.

marris, *matrice*, II, iv, 9 ; viii, 8 ; xxii, 22 ; xxv, 19.

maturatif, II, xxvi, 18.

medecinable, I, xxiv, 1.

mitigatif, I, xxxiv, 10 ; II, xxii, 5.

mondatif, *purifiant*, II, xxvi, 17.

mondefier, *purifier*, I, xxxvii, 17.

mortificatif, II, xxxii, 16.

mouré, *vin de mûres*, II, xxix, 25.

mundificatif, *purifiant*, I, xxv, 18 ; xxxiv, 11.

municion, *fortification*, II, i, 1, *Littre n'a pas d'exemple avant le xvi^e siècle.*

naturien, *auteur que traite de l'histoire naturelle*, II, viii, 21 ; xviii, 1, 24.

neffres, *lèvres*, II, xxix, 20.

oindre, *être onctueux*, II, xx, 20.

ointure, *état onctueux, leniment*, II, xix, 2 ; xxvi, 19.

opilacion, *engorgement*, II, xxii, 10, 12.

ostensif (estre). *être une preuve*, I, xxxiii, 2.

PICTAGERAS, *Pythagore*, I, xxviii, 11.

PLINIUS, *Pline le naturaliste*, II, viii, 23.

poie, I, xlv, 33, *subj, de poire, peter*.

pointure, *piqûre*, I, xxv, 14 ; xxxi, 16 ; II, xx, 34 ; xxvi, 20 ; xxix, 21 ; — *aigreur (en parlant du lait)*, II, xix, 3.

poutie, *saleté*, II, xxxv, 8.

quatir, *frapper en répétant*, II, vi, 3.

refrigeratif, II, xxxii, 15.

remollitif, I, xxxiv, 12.

remplage, *état de plénitude*, I, xxviii, 21.

resplendisseur, II, xxxiii, 6.

roigne, *gale*, II, xvii, 13.

roigneux, *galeux*, II, xvii, 12.

sacraire, *sanctuaire*, II, VII, 6.

société, II, VI, 23. *Le premier exemple de Littré est de Bersuire.*

SOLINUS, *Solin*, II, VIII, 23.

tempesté (estre) *être atteint par la tempête*, I, XXIX, 17.

tipsique, tisique, *phtisique*, II, XXVI, 15 ; XLV, 20.

tribler, *broyer*, I, XXXI, 17.

turbacion, II, XVII, 19.

valure, *valeur*, I, XXV, 13 ; II, XX, 6 ; XXXII, 12.

vrité (*pour verité*), II, XII, 6.

YSIDORE, *Isidore de Séville*, II, VIII, 23.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE NARRATIVE

1^o DISSERTATIONS

LA CHASTELAINE DE VERGI¹

I

La *Chastelaine de Vergi*, poème charmant et délicat, un des joyaux de la littérature française du moyen âge, composé dans la seconde moitié du XIII^e siècle, a jusqu'à la fin du XVIII^e siècle conservé sa vogue en France et à l'étranger, sous des formes multiples et souvent renouvelées. Aussi les manuscrits qui contiennent dans sa forme originale ce petit roman en vers, d'un auteur inconnu, sont-ils nombreux. Nous en connaissons 15, mais tous n'ont pas été utilisés pour cette édition², car tous sont loin d'avoir la même valeur au point de vue de l'établissement du texte primitif. Les

1. [Voir Bibliographie, n^o 48. On ne trouvera ici que l'étude relative à ce poème. Le texte, réédité dans la collection des *Classiques français du moyen âge* est facilement accessible].

2. La première édition de la *Chastelaine de Vergi* a été donnée, en 1808, par Méon (*Fabliaux et Contes*, t. IV, p. 296-326), d'après trois mss. de la Bibliothèque nationale : fr. 375 (anc. 6987), 837 (anc. 7218) et 25545 (anc. Notre-Dame 274 bis, antérieurement N. 2).

manuscripts du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle présentent en effet une rédaction souvent remaniée et rajeunie par les copistes qui, désireux d'offrir au public une lecture facilement compréhensible, remplacent des expressions anciennes par des mots nouveaux, et sont amenés par un premier changement de rime à modifier aussi un second vers. C'est ainsi que dans presque tous les manuscrits de cette époque, la *dame de Vergi* devient la *dame du Vergier* sous la plume de gens qui n'avaient jamais entendu parler de la châtelaine de Vergi en Bourgogne.

Nous avons donc systématiquement laissé de côté pour cette édition les manuscrits des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, ayant acquis la certitude, après les avoir étudiés et comparés aux autres, qu'ils ne pouvaient nous être d'aucune utilité, et nous n'avons conservé pour établir notre texte que les manuscrits du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle.

Ces manuscrits, au nombre de huit, qui ne sont pas susceptibles d'un classement rigoureux, sont désignés par les lettres suivantes :

A. — Paris, Bibl. nat. fr. 375 (anc. 6987), vélin, dessins coloriés, 1288, fol. 331 v^o à 333 v^o. — Incipit : *De le castelaine de Vergi.* — Explicit : *de la castelaine de Vergi.* — Ce ms. utilisé par Méon a été décrit par Paulin Paris¹ et par d'autres ; il est le seul qui soit daté d'une façon exacte. Il se rapproche parfois du ms. *C*, base de notre édition (vv. 517-518) ; mais il s'en éloigne souvent aussi (vv. 639-640, 859-860, etc.) et ne peut régulièrement constituer avec lui une famille.

B. — Berlin, Bibliothèque royale, Hamilton 257, vélin, fin du ^{xiii}^e siècle, fol. 37 c à 42 b. — L'incipit manque. — Explicit. — Ce ms. décrit par nous², offre des ressemblances intermittentes avec le ms. *D* et surtout le ms. *G* (vv. 517-520, 865-866) ; par contre, il s'en écarte aux vers 639-640 et 859-860. Nous en devons la copie à l'obligeance de M. Eugène Wolter, de Berlin.

C. — Paris, Bibl. nat. fr. 837 (anc. 7218), vélin, fin du ^{xiii}^e siècle, fol. 6 b à 11 a. — L'incipit manque. — A la fin : *Explicit la chastelaine de Vergi.* — Ce ms., utilisé par Méon et décrit par P. Paris³, a servi de base à notre nouvelle édition. Voy. plus haut *A*.

D. — Paris, Bibl. nat. fr. 1555 (anc. 7595²), vélin, ^{xiv}^e siècle, fol. 82 v^o à 96 v^o. — Incipit : *Cy commence la chastellaine du Vergier.* — Explicit :

1. *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, III (1840), 188-238.

2. *Romania*, XII (1883), 209-229.

3. *Les mss. fr.*, VI (1845), 404-416.

Cy fine la chastellaine du Vergier. — Ce ms., que nous aurions négligé d'employer s'il n'appartenait au xiv^e siècle, offre un texte rajeuni et très souvent fautif. Voy. plus haut *B*.

E. — Paris, Bibl. nat. fr. 2136 (anc. 7973), vélin, miniatures, xiv^e siècle, fol. 139 ro à 152 vo. — L'incipit manque. — *Explicit la chastelaine de Vergi.* — On remarque dans ce ms., qui a des airs de parenté assez étroite avec *A* et *F* (vv. 639-640, 765-766, 865-866), une lacune de 60 vers (vv. 415-474) par suite de l'arrachement d'un feuillet.

F. — Paris, Bibl. nat. nouv. acq. fr. 4531, vélin, miniatures, commencement du xiv^e siècle, fol. 88 b à 94 d. — Incipit : *De la chastelaine de Vergi.* — *Explicit la chastelaine de Vergy.* — Ce ms., nouvellement acquis par la Bibliothèque nationale, a été signalé par M. G. Paris¹ ; il se rattache à plusieurs mss. du xvi^e siècle que nous avons laissés de côté, et présente une particularité graphique intéressante : le copiste place en effet à la tonique après *i* ou *oi* un *e* adventice : *lie* pour *li*, article féminin (vv. 36, 290, 329, 569, 741), *avoier* pour *avoir* (v. 79), *giese* pour *gise* (v. 93), *voier* pour *voir* (v. 252), *giest* pour *gist* (v. 838), *liet* pour *lit* (vv. 728, 730, 864, 874).

G. — Paris, Bibl. nat. Moreau 1719, copie du xviii^e siècle, fol. 221-250. — Incipit : *Ci commence le conte de la chasteleine de Vergi.* — L'explicit manque. — Cette copie d'un ms. de la fin du xiii^e siècle ou du commencement du xiv^e, appartenant au marquis de La Clayette², a été faite pour Sainte-Palaye ; elle représente un texte assez mauvais. Voy. plus haut *B*.

H. — Paris, Bibl. nat. fr. 25545 (anc. Notre-Dame 274 bis, antérieurement N. 2), vélin, xiii^e siècle, fol. 84 a à 89 c. — Incipit : *Ci commence de la chastelaine de Vergi qui moru pour loialement amer son ami.* — *Explicit de la chastelaine*, etc. (comme à l'incipit). — Ce ms. a servi de base principale au texte de Méon ; ses leçons sont généralement bonnes et ont quelques points communs avec *E* (vv. 399-400, 517-520).

Les manuscrits des xv^e et xvi^e siècles que nous n'avons pas employés pour notre édition sont au nombre de sept : trois appartiennent à la Bibliothèque nationale, un à la bibliothèque de Valenciennes, un autre se trouve à Genève, un autre à Hambourg, un dernier à Oxford.

1. *Romania*, XIX (1890), 106, et *Histoire littéraire*, XXXI, 318 ; voy. aussi L. Delisle, *Manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions [de la Bibliothèque nationale] pendant les années 1875-1891, inventaire alphabétique* (1891), partie I, p. 13-14.

2. Voy. P. Meyer, *Notice sur deux anciens manuscrits français ayant appartenu au marquis de La Clayette, Notices et extraits des manuscrits*, XXXIII, 1^{re} partie (1890), 9-87.

1^o. — Paris, Bibl. nat. fr. 780 (anc. 7188 1), papier, fin du x^ve siècle, fol. 97 r^o à 110 v^o. — L'incipit manque. — *Explicit le romant de la chastelaine du Vergier*. — Ce ms., décrit par P. Paris¹, mal relié autrefois, a d'assez nombreuses lacunes, une entre autres de 64 vers au commencement; il se rapproche d'une part du ms. *E* et de l'autre du ms. fr. 2236 de la Bibl. nat. (ci-après 2^o), du ms. *F* (voy. plus haut) et du ms. de Genève (voyez plus bas 5^o), avec lesquels il a une fin commune (4 vers ajoutés); il a aussi des points de contact avec le ms. d'Oxford (voy. plus bas 7^o).

2^o. — Paris, Bibl. nat. fr. 2236 (anc. 8011 1), papier, x^ve siècle, fol. 71 r^o à 92 r^o. — L'incipit manque. — *Explicit : Ci finist le romans de la chatelaine de Vergi*. — Ce ms., très proche parent du ms. de Hambourg (voyez plus bas 6^o), se rattache aussi aux mss. *E*, *F* et au ms. fr. 780. Au vers 292, on lit la leçon :

Com le chevalier de Cousi.

3^o. — Paris, Bibl. nat. fr. 15219 (anc. supplément fr. 738), papier, x^vi^e siècle, fol. 77 r^o à 93 r^o. — L'incipit manque. — *Explicit la belle dame du Vergier chastellaine*. — Ce ms., qui présente de mauvaises leçons et des lacunes fréquentes, a des fautes communes avec *F* (vv. 363-364, 573-574 manquent) et avec le ms. de Valenciennes (voy. plus bas 4^o), qui omet comme lui les vers 171-172.

4^o. — Valenciennes, Bibliothèque municipale, ms. 398, papier, x^ve siècle, fol. 83 r^o à 99 v^o. — Incipit : *La chastelaine du Vergier*. — *Explicit*. — Ce ms.², que, grâce à l'obligeance de M. Lecat, bibliothécaire de la ville de Valenciennes, nous avons pu collationner en septembre 1891, malgré la fermeture de la Bibliothèque, présente un texte assez rajeuni se rapprochant du ms. fr. 15219 (voy. plus haut 3^o) et surtout du ms. *G* (vv. 817-818 omis comme dans ce dernier). Le ms. de Valenciennes place à la fin les 4 vers déjà ajoutés par le ms. *G*, qu'il fait suivre de 12 nouveaux vers de moralité.

5^o. — Genève (Bibliothèque de), ms. 179 bis, papier, x^ve siècle, fol. 14 r^o à 31 v^o. — L'incipit manque. — *Explicit en vers* :

*Deja fenist dou cheualier
Et de la dame de Vergier.
Explicit.*

Ce ms. 3, dont notre confrère Hippolyte Aubert a bien voulu nous faire la copie, est incomplet au commencement (manquent les vv. 1-44) et au milieu (manquent les vv. 287-333) par suite de l'arrachement de deux feuillets. Le

1. *Les mss. fr.*, VI, 152-157.

2. Voy. J. Mangeart, *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes* (1860), 397.

3. Voy. E. Ritter, *Notice du ms. 179 bis de la Bibliothèque de Genève*, dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 3^e année (1877), 85-99.

texte rajeuni de ce ms. est souvent indépendant, mais il a d'assez nombreuses ressemblances avec les mss. *E* et *F* (vv. 409-410 leçon de *E*, vv. 517-520 leçon de *E*, *F*, *H*, vv. 639-640 passés comme dans *A*, *B*, *E*, *F*, vv. 765-766 leçon de *E*, *F*, vv. 859-860 passés comme dans *A*, *B*, *E*, *H*, vv. 865-866 passés comme dans *A*, *E*, *F*, vv. 901-902 passés comme dans *E*). La fin, pareille à celle du ms. *F*, des mss. fr. 780 et 2236, comprend 4 vers, suivis des 2 vers que nous avons donnés ci-dessus en explicit.

6°. — Hambourg (ms. de la Bibliothèque de la ville de), papier encarté de parchemin, milieu du xve siècle, pages 161 à 191. — L'incipit et l'explicit manquent. — Ce ms., dont une description détaillée a été donnée en 1886 par le docteur R. Heiligbrodt¹, est l'œuvre d'un copiste inintelligent qui commet de nombreuses erreurs et semble avoir suivi un ms. de la famille du ms. fr. 2236 (voy. plus haut 2°). Au vers 292, au lieu de *li chastelains de Couci*, on lit *la chastelaine de Cousi* ! Un certain nombre de vers, entre autres les vv. 930-938, ont une rédaction toute différente de celle des autres mss. La fin manque à partir du vers 942.

7°. — Oxford, Bibliothèque Bodleienne, ms. 445 (anc. F. 3. 19), papier, milieu ou fin du xve siècle, fol. 142 r° à 158. — Incipit : *Cy commence le rommant de la chastelaine du Vergy*. — Explicit en vers :

*Cy fine ung precieux rommans
Qui est de deux loyaulx amans,
C'est de la dame du Vergier
Et d'un beau gentilz chevalier.*

Nous avons découvert ce ms. caché sous une faute de lecture au n° 2386 du catalogue de la Bodleienne de Bernard² : « Romance de la chaste dame du Vergier. » Grâce à l'obligeance de MM. W. Macray et Paul Meyer, nous pouvons le comparer aux autres manuscrits de la *Chastelaine de Vergi* et constater qu'il a quelques rapports avec le ms. *D* et surtout avec le ms. fr. 780 (vv. 953-954). Ce ms. ajoute à la fin ces 4 vers :

*Or prions pour les deux amans
Et pour les autres bonnes gens,
Que Dieu nous vueille tous aidier
Et nous garde tous d'encombrier,*

qu'il fait suivre des 4 vers d'explicit transcrits plus haut.

1. Dans les *Neuphilologische Beiträge herausgegeben vom Verein für neuere Sprachen in Hannover* (octobre 1886), p. 66-84. En 1886, ce ms. a été déposé temporairement, et non (*Romania*, XVII, 160) définitivement, à la bibliothèque de Hanovre.

2. *Catalogi librorum manuscriptorum Angliæ et Hiberniæ in unum collecti* (Oxford, 1697).

II

L'analyse ¹ de la *Chastelaine de Vergi* ne peut donner qu'une faible idée du charme de ce petit poème ; elle est toutefois nécessaire pour permettre de comparer avec l'original les imitations nombreuses qui en sont nées. La scène se passe en Bourgogne, alternativement au château de Vergi ², demeure de l'héroïne, et dans un château du duc de Bourgogne, très voisin du premier, sans doute le château d'Argilly ³. Les personnages sont le duc et la duchesse de Bourgogne qui ne sont pas nommés, la châtelaine de Vergi, nièce du duc, et un chevalier amant de la châtelaine. L'amour du chevalier et de la châtelaine est ignoré de tous, et la dame, qui est mariée, use de précautions : elle a grand soin, par exemple, de prévenir son *ami* chaque fois qu'elle peut le recevoir, en envoyant à sa rencontre un petit chien dressé à cet effet.

La duchesse de son côté s'est éprise du chevalier et le lui fait assez comprendre pour qu'il croie devoir lui déclarer qu'il ne se montrera jamais déloyal envers son seigneur. Désappointement et colère de la duchesse, qui jure de se venger et se plaint au duc d'avoir été outragée dans son honneur par le chevalier. Le duc reproche sa perfidie au chevalier, qui, pour se disculper, malgré le serment fait à sa maîtresse de tenir leur amour secret, est bien forcé d'avouer au duc qu'il est depuis longtemps déjà l'amant de la châtelaine de Vergi. Il lui donne alors quelques détails complémentaires et lui parle entre autres choses du petit chien si parfaitement dressé. Le duc à demi convaincu demande au chevalier à l'accompagner lors de son prochain rendez-vous, pour assister de loin à la rencontre des deux amants. Le chevalier y consent, et la nuit suivante, les deux hommes partent à pied. Le duc caché derrière un arbre ⁴ voit venir le petit chien suivi bientôt de la dame ;

1. Une analyse en a déjà été faite dans l'*Histoire littéraire*, XVIII (1835), 779-786.

2. Aujourd'hui Vergy, Côte-d'Or, commune de Reulle, canton de Gevrey. — Sur le château de Vergy, voy. E. Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, III (1889), 2-4.

3. Aujourd'hui Côte-d'Or, canton de Nuits.

4. Cette scène a inspiré la miniature qui se trouve, presque identique, en tête du poème dans les mss. *E* et *F*.

il peut alors constater *de visu* que le chevalier ne lui a pas menti.

La nuit se passe, et après des adieux touchants, dont le duc est encore témoin, le chevalier quitte sa dame et demande au duc le silence sur cette aventure. Le duc promet, mais devant les menaces, les prières, les caresses de la duchesse, dont la vengeance est toujours en éveil, il raconte toute l'histoire à sa femme, qui n'attend pas longtemps pour humilier son heureuse rivale. A la prochaine fête qu'on donne à la cour, au milieu de l'assemblée des dames, elle interpelle la châtelaine, et après lui avoir, en badinant, fait compliment de son *ami*, elle la félicite de savoir si bien dresser les petits chiens. Les dames présentes ne comprennent pas l'allusion, mais la châtelaine de Vergi, confuse et désespérée, quitte la salle et se retire dans une chambre du château, où elle se livre à sa douleur, pleurant sur son amour perdu, pleurant surtout sur la trahison de celui qu'elle aimait et qui, connaissant seul leur secret, a seul pu le révéler. Elle se laisse aller ainsi à exhaler ses plaintes touchantes et meurt en croyant son amant coupable.

Le chevalier, inquiet de ne plus la voir, la cherche, la trouve enfin, et, devant le corps de sa maîtresse, apprenant les propos perfides de la duchesse, il se tue, se punissant d'un crime qu'il n'avait pu empêcher. Le duc est prévenu de ce qui s'est passé : il accourt furieux de la conduite infâme de la duchesse et la tue. Bientôt, tourmenté par le remords, il se croise et part pour la Terre Sainte, où il prend l'habit de Templier : depuis on ne l'a plus revu.

Ainsi finit le roman de la *Chastelaine de Vergi*, « qui mourut pour loyalement aimer son ami ». On peut s'en rendre compte par ce rapide résumé, l'intrigue de ce petit roman est des plus simples ; le style en est sobre et d'une langue facile. Mais ce dont il faut surtout louer le poète inconnu, c'est d'avoir su nuancer les caractères de ses personnages et exprimer excellemment leurs diverses passions, l'amour si profond, si tendre et si délicat de la châtelaine, l'attitude loyale et chevaleresque de son amant, la droiture, la noblesse et aussi, on peut bien le dire, la faiblesse du duc, enfin la jalousie féroce et vive, la haine implacable de la duchesse. Avec quel art cette femme obtient du duc le secret des deux amants ! Comme elle varie ses moyens d'attaque en protes-

tant de son amour pour son mari ! Et dans les regrets de la châtelaine mourante, quelle finesse de pensée, quel sacrifice complet de sa personne, quelle ardeur de sentiments ! Les auteurs modernes n'offrent rien de supérieur à ce délicieux roman, comme analyse du cœur humain et comme étude de psychologie amoureuse.

III

Le côté littéraire n'est pas le seul intéressant dans la *Chastelaine de Vergi*. Ce poème présente, en effet, un élément historique, qui mérite d'être signalé : les personnages que nous y voyons figurer ont existé réellement, et les détails que nous connaissons de la vie de trois d'entre eux concordent, sauf en un ou deux points, avec les faits exposés dans le roman, qui devient un véritable *roman à clef*.

L'héroïne du poème est mariée à un Vergi ; elle est de plus nièce d'un duc de Bourgogne ; nous savons, en outre, par la date exacte d'un de nos manuscrits (ms. *A*), que l'auteur n'a pu composer ses vers après 1288. Or l'alliance des maisons de Bourgogne et de Vergi n'a eu lieu qu'en 1199, lors du mariage d'Alix de Vergi et d'Eudes III, duc de Bourgogne ; c'est donc entre 1199 et 1288 qu'il nous faut chercher notre *Châtelaine de Vergi*. De 1199 à 1288, nous trouvons deux dames de Vergi, nièces l'une et l'autre d'un duc de Bourgogne. La première est Elisabeth de Ray¹, femme de Henri de Vergi, et nièce d'Alix de Vergi, femme du duc Eudes III ; la seconde est Laure de Lorraine, mariée en premières noces à Jean de Dampierre et en secondes noces, entre 1259 et 1267, à Guillaume de Vergi, sénéchal de Bourgogne : elle devint, par ce mariage², petite-cousine ou plutôt nièce, à la mode de Bretagne, de Hugues IV, duc de Bourgogne.

Nous ne croyons pas, malgré l'opinion de Du Chesne, qu'on puisse identifier la châtelaine de Vergi avec Elisabeth de Ray. Outre qu'il y aurait une trop grande différence d'âge entre les deux rivales, la tante et la nièce, il faudrait aussi supposer, pour

1. Elisabeth de Chalon, d'après M. Ernest Petit.

2. Du côté de son père Mathieu II, duc de Lorraine, Laure était aussi petite nièce à la mode de Bretagne de Hugues IV, dont l'aïeul, Hugues III, avait épousé Alix de Lorraine.

rester dans les données du roman, qu'Elisabeth était mariée du vivant d'Eudes III, mort en 1218, ce qui n'est pas probable, mais ne saurait être vérifié en l'absence de toute chronologie exacte relative à ces personnages. De plus, le texte vise positivement la propre parenté du duc et de la châtelaine (voy. vv. 650, 677, 687 et 847); et Elisabeth n'était que la nièce d'Alix de Vergi, femme d'Eudes III.

Ceci posé, l'héroïne du roman ne peut être que Laure de Lorraine¹, indifféremment qualifiée de *Vergi*, de *dame de Vergi* et surtout de *chastelaine de Vergi*. Elle n'était évidemment pas *dame de Vergi*, car cette seigneurie appartenait, depuis 1199, à la maison de Bourgogne; mais on peut admettre que le duc avait donné en fief à Guillaume de Vergi la châtelainie dont il portait déjà le nom, et que, par suite, Laure de Lorraine avait le droit de se faire appeler châtelaine de Vergi.

Le duc visé par le poète est, dès lors, Hugues IV, qui nous est représenté partant pour la Terre Sainte et n'en revenant pas. En fait, Hugues IV se croisa avec Louis IX et mourut en 1272, de retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Quelle est la duchesse? Ce ne saurait être Yolande de Dreux, première femme de Hugues IV, qui meurt en 1255, alors que Laure de Lorraine, mariée à Jean de Dampierre, ne portait pas encore le nom de Vergi. C'est donc Béatrice de Champagne, mariée en 1258.

Quant au chevalier amant de la châtelaine, nulle allusion ne nous permet de découvrir son nom.

Le poète, nous le voyons, n'a pas suivi de très près la vérité historique en terminant sa narration par le départ du duc Hugues pour la Terre Sainte, d'où il ne doit plus revenir: il y a dérogé de nouveau en faisant mourir en même temps Laure de Lorraine et Béatrice de Champagne, dont l'une vivait encore en 1281², et dont l'autre mourait en 1295, à Villaines, au lieu même où son mari avait succombé en revenant de Galice. Mais ces détails n'importent guère, pensons-nous, dans une œuvre littéraire où l'imagination est prépondérante. Le poète, écrivant après les

1. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont émis les premiers cette opinion sans la motiver (éd. 1787, III, 49).

2. Du Chesne, *Histoire de la maison de Vergi* (1625), p. 146.

événements, a dramatisé le récit d'un gros scandale arrivé à la cour de Bourgogne, entre 1267 et 1272, scandale où jouèrent certainement un rôle Hugues IV, Béatrice de Champagne et Laure de Lorraine.

Nous sommes maintenant amené à rechercher à quelle époque a été rimé le poème. L'auteur ne pouvait réellement pas raconter les amours adultères de ses héros, du vivant même des principaux intéressés ; c'est donc après la mort de Hugues IV et celle de Guillaume de Vergi (auquel il est fait allusion par le vers 714), survenues l'une et l'autre en 1272, et aussi après la mort de Laure (vers 1282), qu'il faut placer la date de la composition de la *Chastelaine de Vergi*, soit entre 1282 et 1288¹.

A cette époque, Béatrice de Champagne vivait encore, et devait même être assez jeune² ; mais le poète n'avait pas les mêmes ménagements à garder vis-à-vis d'elle, dont il ne pouvait plus rien craindre. Dès la mort de son mari Hugues IV, n'étant pas en bons termes avec son beau-fils, le nouveau duc Robert II, et sachant peut-être qu'elle n'aurait pas « à sa cour toute la satisfaction qu'elle aurait souhaité³ », elle s'était retirée à l'Isle-sur-Montréal⁴, où elle vécut jusqu'à sa mort, ayant avec son beau-fils de continuels démêlés, au cours desquels intervinrent divers arrangements⁵. Même après sa mort, les dissentiments ne s'apaisèrent pas entre les enfants des deux lits : un certain coffret mystérieux, contenant des lettres, fut entre autres choses réclamé avec insistance au duc Robert par sa sœur Isabelle, fille de Béatrice et femme de Rodolphe de Halsbourg ; mais après une courte réapparition, il disparut pour toujours⁶. La perte de ces lettres, regret-

1. D'après M. G. Paris (*La littérature française au moyen âge*, 2^e édition, 1890, p. 253), la *Chastelaine de Vergi* a été écrite vers 1280.

2. On peut supposer avec M. d'Arbois de Jubainville (*Histoire des ducs et comtes de Champagne*, IV, 341) qu'elle avait 12 ans en 1258 lors de son mariage ; en 1282 elle serait donc âgée de 36 ans.

3. [Dom Plancher], *Histoire de Bourgogne*, II (1741), 38.

4. Aujourd'hui l'Isle-sur-Serein, arr. d'Avallon (Yonne). — Béatrice de Champagne avait apporté en dot à Hugues IV la châtellenie de l'Isle-sur-Montréal et une somme de 20.000 livres tournois (d'Arbois de Jubainville, *Hist. des ducs et comtes de Champagne*, IV, 345).

5. Dom Plancher, II, 741, preuves CXXXVIII et CXXXIX.

6. *Ibidem*, preuve CCVI.

table pour l'impératrice allemande qui y attachait tant de prix, l'est encore plus pour nous, car elles nous auraient peut-être éclairci quelques points douteux de la vie de Béatrice de Champagne.

Rien dans le roman ne peut nous aider à découvrir quel en est l'auteur. Seules quelques rimes, noyées au milieu de nombreux vers qui appartiennent au dialecte de l'Île-de-France, semblent indiquer que le poème a dû être écrit par un Bourguignon, dont la langue était fortement influencée de français proprement dit¹ : *gardoiȝ* pour *gardez*, rimant avec *droiȝ*² (vv. 139-140), *parolt* et *vost* rimant avec *tost* (vv. 677-678, 927-928). Signalons aussi les rimes *diroie* et *vraie* (vv. 133-134), *deloi* et *soi* (vv. 267-268); l'imparfait *amot* (v. 146), rimant avec *pot*, est d'ordinaire attribué au dialecte picard, ainsi que la persistance du *t* dans le participe *mentit* (v. 496).

IV

Si le roman de la *Chastelaine de Vergi* n'eût été que le récit plus ou moins poétique et plus ou moins dramatique d'une aventure bien connue à la cour de Bourgogne, sa vogue n'aurait guère survécu aux personnages qui y sont mis en scène. Mais l'histoire en elle-même était si attachante, l'intérêt purement littéraire en était si grand que, pendant plus de deux siècles, la *Chastelaine de Vergi* fut lue et relue par plusieurs générations de lecteurs, heureux de trouver dans ce petit roman le charme et l'émotion, plutôt que la vérité historique.

Cette vogue, nous en avons la preuve dans les nombreux manuscrits qui, de la fin du XIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle, reproduisent le poème³, et en remanient et modifient le texte au profit de lecteurs de plus en plus éloignés de l'original; elle nous est aussi attestée par les allusions fréquentes que les écrivains font

1. Nous ne trouvons pas en effet dans la *Chastelaine de Vergi* les nombreux caractères du dialecte bourguignon mis pour la première fois en lumière par M. P. Meyer dans la *Romania*, VI (1877), 39-46, 600-604.

2. Voy. F. Bonnardot, dans la *Romania*, III (1874), 88.

3. Voy. plus haut le paragraphe relatif aux manuscrits.

à la châtelaine de Vergi et à son chevalier, comparés d'ordinaire aux autres couples d'amants fidèles ¹ : le châtelain de Coucy et la dame de Fayel, Tristan et Yseut, etc.

Froissart place successivement la châtelaine de Vergi dans son *Paradis d'amour* :

Il y sont Tristams et Yseus...
Et des dames y est Helainne
Et de Vregi la chastelaine,

et dans sa *Prison amoureuse* ² :

Qu'en avint Tristan et Yseus
Qui furent si vrai amoureux ;
Le castellainne de Vregi ;
Et le castellain de Couchi
Qui oultre mer morut de doel ?
Si fist la dame de Faioel
Apriès le mort dou baceler.

Le *Livre du chevalier de la Tour Landry*, écrit entre 1371 et 1372, fait aussi mention de la châtelaine de Vergi :

Dont je vous en diray aucuns exemples de ceulx qui sont morz et peritz par amours. La dame ⁴ de Coucy et son amy en morurent, et sy firent le chevalier et la chatellainne de Vergy et puis la duchesse ; tous ceulx cy et plusieurs autres en morurent pour amours, le plus sans confession ⁵.

Dans le *Lay du desert d'amours* d'Eustache Deschamps, nous voyons encore figurer

1. Fr. Michel, dans ses *Chansons du châtelain de Coucy* (1830, p. xxxiii-xxxv), a réuni quelques exemples où figure la châtelaine de Vergi.

2. *Œuvres de Froissart, Poésies*, p. p. A. Scheler, I (1870), 30, 217.

3. Je corrige le texte de Scheler fautif dans les deux mss. qu'il a utilisés (Bibl. nat. fr. 830 et 831).

4. Il y a confusion entre la dame et le châtelain de Couci.

5. *Le livre du chevalier de la Tour Landry*, réimpr. par A. de Montaiglon dans la *Bibliothèque Elzévirienne* (1854), p. 260. — Ce passage n'a pas toujours été bien compris (voy. l'édition citée p. 301 et l'*Histoire littéraire*, XXIII, 838). M. A. Tobler a montré (*Zeitschrift für romanische Philologie*, III (1879), 609, note), ce qui, du reste, saute aux yeux de quiconque a lu le roman, que la duchesse mentionnée ici est, non point une duchesse de Lorraine, mais bien la duchesse de Bourgogne, rivale de la châtelaine.

Du Vergy la chastellaine ¹,

de même que dans une ballade qui peut, sans trop d'invraisemblance, être attribuée au même poète et ne se trouve cependant pas dans le ms. fr. 840 de la Bibliothèque nationale, formant le *corpus* de ses œuvres :

. chastellaine
La tresloyal nommée de Vergy ².

Christine de Pisan était trop nourrie de littérature pour ne pas connaître la châtelaine de Vergi. Elle en parle dans le *Debat des deux amans* :

Et du Vergy la tresbelle assouvie
Chastellaine, qui de riens n'ot envie
Fors de celui a qui avoit plevie
Amour loyale ;
Mais elle et lui orent souldée male
Par trop amer, car mort en jeurent pale :
Si ont fait maint et en chambre et en sale
A grant doulour !

Martin Le Franc, dans son *Champion des dames*, ne se contente pas d'une citation ; c'est une analyse tout entière qu'il donne de notre roman. Nous reproduisons les deux strophes, bien qu'elles aient déjà été publiées dans la *Romania* ³, mais nous croyons utile de présenter un tableau d'ensemble des allusions à la châtelaine de Vergi dans la littérature du moyen âge :

Que diray je du chevalier	Ne congnoisse, die et descelle ?
Qui tant amoit couvertement	Je l'ay apris, Dieu scet comment,
La chastelaine du Vergier ?	Entre envyeux rien ne se celle.
Fait on riens tant secretement	Seulement par le chiennet duit
Que fausse Envyie appertement	Le temps et l'eure congnoissoit,

1. *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps* (éd. de la *Société des anciens textes français*), II (1880), 182.

2. Bibl. nat., ms. nouv. acq. fr. 6221 (Barrois 523, ancien Saint-Victor 275), fol. 18. Voy. L. Delisle, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois* (1888), 256-257.

3. *Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, p. p. Maurice Roy pour la *Société des anciens textes français*, II (1891), 72.

4. T. XVI (1887), 403, d'après le ms. fr. 12476 de la Bibl. nat., fol. 71 c.

Et n'avoit aultre saufconduit
Quant il y entroit ou yssoit.
Envie qui contrepensoit

Neantmoins tout le fait accusa,
Et congnut on que vray estoit
Quant une mort les encusa.

Enfin dans une rédaction du *Livre des secrets aux philosophes*, que veut bien nous signaler M. G. Paris, et dont le ms. ¹ appartient à la fin du xv^e siècle, nous voyons le sire de Coucy donné comme amant à la châtelaine de Vergi :

Ramembre toy, dit Tymeo à Placidès, de la femme au roy Pharaon qui se plaindy de Joseph et le fist emprisonner pour tant que il ne vouloit en sa compagnie habiter, et du sire de Coucy, amy a la chastellaine de Vergy, contre la duchesse, et de plusieurs autres.

Outre ces passages d'écrivains des xiv^e et xv^e siècles, il nous faut mentionner une version en prose de la *Chastelaine de Vergi*, qui a dû être composée en Italie à la fin du xiv^e siècle ou au commencement du xv^e ; elle a été publiée dans ces dernières années, d'après un ms. du Val d'Aoste appartenant à une collection particulière. Cette rédaction en prose, la seule qui ait été signalée jusqu'ici ², suit tout d'abord le texte français d'assez près, puis s'en éloigne et se perd en délayages. L'auteur, pour expliquer le nom de *du Vergier* donné à la châtelaine, suppose qu'elle a reçu en cadeau du duc son oncle un *verger*. Le chevalier est appelé *Tristan*, sans doute par une confusion avec le Tristan, amant d'Yseut, qui figure dans un vers du poème (v. 760). Le duc, après avoir tué sa femme, entre en religion ³.

Cette version ne semble pas avoir été très répandue ; confinée dans la région qui l'avait vue naître, elle n'a remplacé nulle part ailleurs le texte en vers, qui fut lu en France jusqu'au xvi^e siècle.

1. Bibl. nat. fr. 212, fol. 142 c. — Un autre ms. bien plus ancien (Bibl. nat. fr. 19958), déjà signalé comme tout différent du premier (*Histoire littéraire*, XXX, 570), ne contient pas ce passage.

2. Cf. P. Meyer, *Romania*, XIX (1890), 341. — On verra plus loin l'erreur de Fr. Michel qui a fait croire à l'existence d'une version en prose du xvi^e siècle.

3. « La chastelaine du Vergier », publiée [par le baron de Saint-Pierre] dans *Novelle e poesie francesi inedite o rarissime del secolo XIV* (Florence, 1888, à 50 exemplaires), 1-41. Voy. sur cette publication de luxe un compte rendu de M. P. Meyer dans la *Romania*, XIX (1890), 340-343.

A l'étranger, la *Chastelaine de Vergi* n'eut pas la vogue de beaucoup d'autres compositions françaises du XIII^e siècle. Boccace, continuant en Italie les procédés des auteurs français, met la châtelaine au nombre des amantes fidèles et malheureuses, à côté de Guiglielmo Guardastagno, le Couci italien dont il raconte, d'autre part¹, les aventures :

Dioneo e la Fiammetta cominciarono a cantare di messer Guiglielmo e della dama del Vergiù ; Filomena e Pamfilo si diedono a giucare a scacchi... »

Dans les Pays-Bas, nous voyons, dès le commencement du XIV^e siècle, apparaître une rédaction néerlandaise en vers², qui s'est inspirée directement de l'original français et est devenue la source d'une version populaire, imprimée une première fois à Anvers, vers 1550, et réimprimée à Amsterdam au XVII^e siècle.

Il n'est pas étonnant que le roman de la *Chastelaine de Vergi* ait pénétré d'aussi bonne heure dans les pays de langue *tioise*, car Laure de Lorraine, l'héroïne du poème, mariée en premières nocces à Jean de Dampierre, frère de Guy de Dampierre, comte de Flandre en 1280, avait toujours conservé des relations, parfois difficiles, avec son premier pays d'adoption. C'est ainsi qu'en 1267, déjà remariée à Guillaume de Vergi, elle conclut un accord avec Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, mère de son premier mari⁴. Les difficultés ne durent pas s'aplanir du coup, et il est permis de supposer que ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'on accueillit à la cour de Flandre le récit d'une aventure où Laure de Lorraine jouait le principal rôle. De là sans doute cette traduction en vers néerlandais, puis cette rédaction populaire qui, dans les Pays-Bas, assura à notre poème une carrière aussi longue que celle qu'il parcourut en France.

En France, au XVI^e siècle, le texte français du XIII^e, bien qu'un

1. Decameron, IV, 9.

2. *Ibidem*, III, 10.

3. Cette rédaction, étudiée et publiée déjà plusieurs fois, va de nouveau être imprimée par les soins du docteur F.-A. Stoett, professeur au Gymnase d'Amsterdam. Voy. aussi Louis D. Petit, *Bibliographie der meddel-nederlandsche Taal-en Letterkunde* (Leiden, 1880), p. 169, n° 670.

4. Arch. du Nord, Flandres, carton 1, pièce 95 (Renseignement communiqué par M. Ernest Petit).

peu rajeuni dans les siècles postérieurs, cessa d'être compris couramment, et notre gracieux roman serait tombé dans l'oubli, si un auteur aujourd'hui inconnu n'avait eu l'idée de composer sur le thème primitif une sorte de *variation*, qui, tout en conservant le fond, changea complètement la forme de l'original. Ce nouveau petit poème ¹, en vers de 8 syllabes, est coupé en dialogues, et nous fait assister à une série de scènes qui forment comme autant de *tranches* de l'ouvrage primitif, entremêlées de lieux communs d'amour. Le chevalier vient d'abord saluer sa dame dans le *verger* (même idée que dans la version en prose); puis la duchesse envoie chercher le chevalier et le prie d'amour; le duc écoute les plaintes de la duchesse et interroge le chevalier; le chevalier montre au duc « la maniere de revisitement de sa dame »; enfin la dame reçue par le duc est prise à partie par la duchesse et meurt en s'écriant :

Adieu, mon cueur, adieu, m'amour;
Mourir me convient sans sejour;
De vous je fais departement.
Je pri Dieu que benignement
Vueille conduyre ma paovre ame!
Je meurs icy en grant diffame...

C'est ce poème, si différent du texte du XIII^e siècle, que Fr. Michel a pris pour une version en prose ², publiée au XVI^e; il ne le connaissait sans doute que par la mention de Brunet, qui cependant n'avait pas oublié d'ajouter : « poème en vers ». L'erreur de Fr. Michel, acceptée depuis sans contrôle, a laissé croire jusqu'ici qu'il existait de la *Chastelaine de Vergi* une version en prose du XVI^e siècle, imprimée à cette époque, ce qui est inexact. Il n'existe de rédaction en prose que celle dont nous avons parlé plus haut et qui appartient à la fin du XIV^e ou mieux au commencement du XV^e siècle; de plus, il n'existe d'autre imprimé du XVI^e siècle que le petit poème dialogué, n'ayant que des rapports assez lointains avec la rédaction originale.

1. *Livre d'amours du chevalier et de la dame chastellaine du Vergier comprenant l'estat de leur amour et comment elle fut continuée jusques a la mort*. On les vend à Paris en la rue Neufve de Nostre Dame à l'enseigne saint Jehan Baptiste [vers 1540, in-16, fig. sur bois].

2. *Chansons du châtelain de Coucy* (1830), p. XI, note.

Mieux que l'auteur du poème dialogué, Marguerite d'Angoulême sauva notre roman de l'oubli en l'accueillant dans son *Heptameron*¹. Bien qu'il s'agisse un peu d'une histoire de famille, qu'elle connaissait sans doute par tradition (son mari, Henri d'Albret, roi de Navarre, étant parent très éloigné de Béatrice de Champagne), la reine Marguerite dit ne reproduire qu'un récit écrit autrefois « en vieil langaige ». La nouvelle de l'*Heptameron*, tout en allongeant souvent le texte original, le suit en effet pas à pas et n'y introduit que de légers changements. C'est ainsi que la dame *du Verger*, mariée dans le poème du XIII^e siècle, est devenue veuve sous la plume de Marguerite. Le duc n'habite plus un château quelconque, mais bien le château d'Argilly, qui appartenait effectivement aux ducs de Bourgogne. La fin surtout est modifiée : le duc entreprend un voyage « sur les Turcs », et trouvant à son retour son fils aîné capable de bien gouverner son duché, il entre en religion.

Bandello, le conteur italien, ne fait que traduire la nouvelle de l'*Heptameron* avec de nouveaux développements et quelques changements². La châtelaine, « madama di Verziero », s'est mariée secrètement, depuis son veuvage, avec le chevalier, qui porte pour la première fois le nom de *Carlo Valdrio*. Quant à la duchesse, le duc l'a épousée *en secondes noces*. Cette mention ne permettrait-elle pas de penser que Bandello avait sur l'aventure de la châtelaine de Vergi des renseignements particuliers, qui nous justifient pleinement d'avoir identifié la duchesse avec Béatrice de Champagne, *seconde* femme de Hugues IV ? A la fin du récit, le duc, revenant de Terre Sainte, se retire dans une abbaye, après avoir abandonné à son frère la direction de son duché.

François de Belleforest, le continuateur de Pierre Boaistuau, traduit³ servilement le texte de Bandello et ne semble pas soupçonner que la dame de *Verzier*, traduction de *Verziero*, puisse être la dame de *Vergi* ou tout au moins de *Vergier*. L'amant, ou plu-

1. VII^e journée, 70^e nouvelle, éd. Jannet-Picart, II, 194-214.

2. *Novelle di Matteo Bandello*, partie IV, nov. vi, dans *Raccolta di novellieri italiani* (nuova Biblioteca popolare), Turin (1853), 265-289.

3. *Histoires tragiques de Bandello*, histoire 84^e (Rouen, Pierre l'Oyselet), V (1604), 177-217.

tôt le mari de la dame, se nomme *Charles Vaudray*, traduction libre de *Carlo Valdrio*.

Du xvi^e siècle, il nous faut passer au xviii^e pour rencontrer une forme renouvelée de la *Chastelaine de Vergi*. Elle nous est offerte par la nouvelle de M. de Vignacourt ¹, inspirée directement de Belleforest. L'auteur cependant ne s'est pas tenu à son modèle, mais a voulu composer un roman dans la mode du jour et a adouci légèrement les hardiesses du texte primitif. La scène est transportée sous Philippe Auguste, à la cour de Hugues I^{er}, duc de Bourgogne, car ce fut lui, nous dit l'auteur dans sa préface, « qui tua sa femme qui mourut à Clugny, en 1078 », assertion dont il ne fournit pas la preuve. Par un anachronisme qui ne choque pas le romancier, l'héroïne porte le nom de Laure de Lorraine. Laure, aimée de *Vaudray*, est forcée de se marier au comte de Vergy, qui part en guerre accompagné de Vaudray. Ce dernier, dont l'auteur a fait le type de la générosité chevaleresque, sauve la vie au mari de celle qu'il aime ; le comte n'en meurt pas moins, et la châtelaine épouse *secrètement* Vaudray. Le reste de l'intrigue se déroule dès lors semblable au récit que nous connaissons. Le duc, justicier de sa femme, *est consolé par la religion* !

Cette histoire dut avoir un certain succès, moindre toutefois que celui d'un roman ² tout différent, imité aussi du moyen âge, et relatif aux amours du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel ³. L'auteur, Mademoiselle de Lussan, ou son collaborateur, l'abbé de Boismorand, eut la singulière idée de donner le nom de Vergy à son héroïne, qui devint alors Gabrielle de Vergy, dame de Fayel, personnage qui n'a aucun rapport avec la châtelaine de Vergi de notre poème. Cette confusion de noms a été expliquée de plusieurs manières ⁴. Sans nous attacher au pré-

1. *La comtesse de Vergi, nouvelle historique, galante et tragique*, par M. L. C. d[e] V[ignacourt], (Paris, 1722) ; insérée aussi dans la *Bibliothèque de campagne*, XIV (1761), 5-192.

2. On lit dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, 3^e éd., I (1872) : *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste* (par M^{lle} de Lussan, aidée de l'abbé de Boismorand), Paris, 1733-1748, 6 vol. in-12.

3. Publié par Crapelet sous le titre de *L'Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* (Paris, 1829, gr. in-8°).

4. Voy. Fr. Michel, *Chansons du châtelain de Coucy* (1830), p. xi-xii ; P. Paris, *Les mss. fr.*, III (1840), 226-227 ; G. Paris, *Romania*, VIII (1879), 371, et *Histoire littéraire*, XXVIII (1881), 387-388.

nom de *Gabrielle*, qui peut n'être qu'une fantaisie de romancier, il est à remarquer que les noms du châtelain de Couci et de la dame de Fayel sont souvent cités, comme nous l'avons vu plus haut, par les écrivains du moyen âge ¹, à côté de celui de la châtelaine de Vergi, comme les représentants de l'amour fidèle et malheureux. Un passage entre autres de Froissart, reproduit par nous, mêle tous ces noms dans une phrase assez embrouillée pour qu'à première vue on puisse ne faire qu'une seule et même personne de la dame de Fayel et de la châtelaine de Vergi ; de là sans doute l'erreur de mademoiselle de Lussan, erreur que plus tard partagea La Borde, affirmant dans ses *Mémoires historiques de Coucy* ² que Froissart est le premier qui ait donné à la dame de Fayel le nom de Vergy. Remarquons, de plus, que Couci et Vergi riment ensemble ; l'un est châtelain, l'autre châtelaine, double raison pour réunir les deux noms ; enfin, dans la *Chastelaine de Vergi*, l'auteur fait réciter par l'amant un couplet ³ d'une des chansons du châtelain de Couci : de là à prendre le chansonnier lui-même pour l'*ami* de la dame, la transition était facile pour quiconque ne comprenait pas bien le texte du XIII^e siècle.

Nous demandons à proposer une nouvelle explication. On sait que l'abbé de Boismorand, le collaborateur de mademoiselle de Lussan, a écrit une *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne* ⁴. Ne peut-on supposer qu'au cours de ses lectures sur la Bourgogne, il ait rencontré le nom d'Alix de Vergi, qui ayant fait « clore de murailles un grand parc à l'opposite du château, sur le penchant de la montagne, du côté du soleil couchant, en un terroir appelé *Faye* ⁵ » avait sans doute ajouté à ses titres celui de *dame de Faye* ou *Fayel* ? Une Vergi était donc dame de

1. Nous avons déjà remarqué plus haut la confusion faite par une version du *Livre des secrets aux philosophes* entre le sire de Couci et l'amant de la châtelaine : nous ne croyons pas que ce texte peu connu ait servi de point de départ à l'erreur de M^{lle} de Lussan, qui, comme La Borde, a dû mal interpréter le passage de Froissart.

2. Page 26.

3. La même strophe, plainte banale d'amoureux délaissé, se trouve déjà dans le *Roman de la Violette*, p. p. Fr. Michel (Paris, 1834), 218-219.

4. 1720, 2 vol. in-12. — Médiocre roman retraçant les amours de Marguerite de Bourgogne et de ses deux belles-sœurs, sujet que devait traiter plus tard Alexandre Dumas dans la *Tour de Nesles*.

5. Du Chesne, p. 116.

Fayel ; et quand l'abbé de Boismorand et M^{lle} de Lussan rencontrèrent sous leur plume une autre dame de Fayel, ils n'hésitèrent pas à en faire une Vergi ; ils lui donnèrent, de plus, le nom de *Gabrielle*, suggéré peut-être par la mauvaise lecture d'un manuscrit ².

Cette confusion des héroïnes des deux poèmes fut admise par tous les écrivains du XVIII^e siècle, et Gabrielle de Vergy, maîtresse de Coucy, forcée par un mari cruel à manger le cœur de son amant, fut surtout rendue célèbre par une romance du duc de La Vallière ³, à laquelle plus tard faisait encore allusion M^{me} de Genlis dans ses *Mémoires* ⁴, et par deux tragédies, toutes deux écrites en 1770 et toutes deux traduites en italien en 1772, l'une de Baculart d'Arnaud, l'autre de Buyrette de Belloy, qui, parodiée en 1777, par Imbert, sous le titre de *Gabrielle de Passy*, était encore réimprimée en 1801, après plusieurs éditions. Cette vogue est aussi attestée par une foule de mémoires historiques ⁵ et de morceaux littéraires ⁶.

En 1766 parut un autre roman intitulé *La Comtesse de Vergi et Raoul de Couci, époux et amans fidèles, histoire véritable, galante et tragique* ⁶. Ce roman dans lequel, par une erreur inverse et sans doute volontaire, l'auteur anonyme a donné le nom de Raoul de Couci au chevalier amant de Laure, dame de Vergi, au temps d'Eudes, comte de Bourgogne, n'est que l'abrégé et comme la

1. On lit à la fin d'un des manuscrits que nous n'avons pas utilisés pour notre édition (B. N., fr. 15219) : « Explicit *la belle dame de Vergy* ». Ces deux mots *La belle*, mal lus, pouvaient être pris pour *Gabelle* et interprétés *Gabrielle*. Encore fallait-il que le lecteur se contentât de lire l'explicit sans jeter les yeux sur le texte, qui n'a aucun rapport avec l'*Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, devenue *Gabrielle de Vergi*.

2. Impr. en 1752, réimpr. par Fr. Michel, *Chansons du châtelain de Coucy*, p. 103-110.

3. Paris, 1825, II, 155.

4. Voy. Fr. Michel, *Chansons...*, p. XIX-XXVII.

5. Parmi ces morceaux, M. Emile Picot veut bien nous signaler une tragédie de société *La comtesse de Fayel*, parue à Lyon en 1770, et deux épîtres en vers, l'une de M. Mailhol et l'autre de M. Milsant (*Mercur*, avril 1769, II, 5-19, et mai 1772, 5-12).

6. Paris, 2 vol. ou parties in-8°. Voy. sur ce roman dans l'*Année littéraire* (1766), IV, 316-325, une *Lettre à M. Fréron*, signée L. M. D. G. et écrite par « une dame de la plus grande qualité ».

contrefaçon de l'œuvre de M. de Vignacourt, se rattachant ainsi par Belleforest, Bandello et Marguerite d'Angoulême au texte original.

Malgré ce roman, malgré la traduction et imitation de Legrand d'Aussy ¹, malgré l'édition de Méon ² et les travaux littéraires qui depuis ont été mis au jour, Laure de Lorraine, châtelaine de Vergi, qui a inspiré le poème que nous réimprimons, n'est guère connue de nos jours que sous le faux nom de *Gabrielle de Vergy* dans la littérature courante ³; et encore lui attribue-t-on avec le châtelain de Couci, dont le nom lui aussi est variable, des amours et des aventures qui lui sont inconnues et appartiennent, d'après Jakemon Sakesep, à une *dame de Fayel*, vivant en Vermandois au commencement du XIII^e siècle.

Nous n'osons espérer que cette nouvelle édition de la *Chastelaine de Vergi* contribue beaucoup à en étendre la connaissance; au moins aura-t-elle le mérite d'offrir aux amis de la littérature du moyen âge un texte facilement accessible de ce gracieux roman et de leur fournir un nouveau sujet d'étude d'histoire littéraire.

1. *Fabliaux ou Contes*, éd. Renouard, 1829 (la 1^{re} édition est de 1779), IV, 98-116. Legrand d'Aussy a donné au chevalier le nom d'*Agolane*. — On trouve mentionnée dans l'édition Renouard une imitation d'Imbert. Il y a sans doute confusion soit avec la *Chastelaine de Saint-Gilles* (Imbert, *Choix d'anciens fabliaux mis en vers*, 1788, II, 33-36), soit avec la parodie d'Imbert *Gabrielle de Passy*, car cet auteur n'a reproduit la *Chastelaine de Vergi* ni dans ses *Histoires*, ni dans son *Choix d'anciens fabliaux*.

2. *Fabliaux et contes*, 1808, IV, 296-326.

3. En 1820, sous le titre de *Fayel et Gabrielle de Vergy*, fut joué un *mimodrame* de P. Blanchard et Franconi jeune. — Plus récemment, nous nous rappelons avoir vu représenter, il y a une vingtaine d'années, sur un petit théâtre de Paris, une opérette intitulée *le Troubadour Jonquille*. Cette pièce, qui n'a pas été imprimée, traitait en charge les aventures de Couci et de la dame de Fayel, devenue dame de Vergi. — Tout dernièrement, en 1887, le théâtre de la Gaité donnait une pièce à grand spectacle *Dix jours aux Pyrénées*, où un couplet assez comique faisait allusion à la cruauté du *sire de Vergi*.

UN NOUVEAU MANUSCRIT DU PETIT JEAN DE SAINTRE¹

I

Le manuscrit du *Petit Jean de Saintré* que la Bibliothèque nationale vient d'avoir la bonne fortune d'acquérir à Londres avec un certain nombre d'autres² n'était tout à fait inconnu des érudits. Alors qu'il appartenait à Barrois, il avait été mentionné par Le Roux de Lincy³ et par Vallet de Viriville⁴, qui en avaient apprécié la valeur et l'intérêt. Ce volume en effet, qui porte des additions et corrections, fournit de nouveaux éléments à la classification des manuscrits de cet ouvrage d'Antoine de La Sale, dont l'œuvre tout entière attend encore le travail d'ensemble que nous ont fait espérer successivement MM. E. Gossart⁵ et W. Söderhjelm⁶, et que mérite si bien « l'initiateur au xv^e siècle de la nouvelle française⁷. »

Les manuscrits de *Jean de Saintré*, signalés jusqu'ici en dehors de celui que nous occupes, se partagent en deux groupes faciles à distinguer.

Le premier groupe, qui offre une rédaction plus courte et ne contient ni dédicace, ni lettre d'envoi, comprend 5 mss., les mss. de la Bibliothèque nationale fr. 19169 (anc. St.-Germ.

1. [Voir Bibliographie, n^o 57].

2. Ces mss. provenant d'Ashburnham-Place avaient passé par la bibliothèque de Barrois. Voy. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXII (1901), p. 311-2 et t. LXIII (1902), p. 26-7.

3. *Les Cent Nouvelles nouvelles*, t. I (1855), p. xxxix, n. 3 (la première édition est de 1841).

4. *Nouvelle biographie générale*, t. XXIX (1859), col. 715, n. 1.

5. *Le Bibliophile belge*, 6^e année (1871), p. 88.

6. *Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser* (*Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors*, t. II (1897), p. 101-67).

7. Voy. G. Paris, *Pietro Toldo, Contributo allo studio della novella francese* (*Journal des Savants*, 1895, tir. à p., p. 1).

fr. 1676)¹ et fr. 24379 (anc. Sorb. 445)², le ms. 9547 de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, le ms. Additional 11614 du Musée britannique³ et le ms. Medic. Palat. 102 de la Bibliothèque Laurentienne à Florence⁴.

Le deuxième groupe, dont le texte est plus développé, présente au commencement une dédicace adressée à Jean d'Anjou, duc de Calabre, et à la fin une lettre d'envoi pour le même prince, le tout accompagné de l'*Histoire de Floridam et Eluide*, dédiée par son auteur ou plutôt par son traducteur à Antoine de La Sale. De ce groupe font partie 3 mss., le ms. Cotton Nero D ix du Musée britannique⁵, le ms. de la Bibliothèque nationale fr. 1506 (anc. fonds 7569)⁶ et le ms. du Vatican Reg. 896⁷. Ces deux derniers mss. ont en outre comme partie commune une autre œuvre de La Sale, *Addition extraite des Chroniques de Flandre*.

C'est à ce même groupe que se rattache le ms. Barrois, objet de cette notice, devenu aujourd'hui le n° 10057 des Nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale. Ce beau volume, écrit sur papier en 1456⁸ et relié en velours rouge avec tranches dorées, mesure 282 millimètres de hauteur sur 120 mil-

1. *L'Hystoire et plaisante Cronique du Petit Jean de Saintre* (éd. Guichard, 1843), p. xxiv.

2. *Ibid.*, p. xxv.

3. Ward, *Catalogue of Romances*, t. I (1838), p. 778. Ce ms., comme nous l'apprend aimablement M. J.-A. Herbert, du Musée britannique, a été acquis en 1839, avec plusieurs autres, du libraire Th. Thorpe, qui l'avait acheté en 1836 à la vente du Dr Adam Clarke (n° 1 du Catalogue) et l'avait fait figurer dans deux catalogues de vente, en 1837 (vente Congreve, etc., n° 1203) et en 1839 (vente Jamieson, n° 588). La description du ms., telle qu'elle se présente dans ces deux derniers catalogues et sur la couverture même du ms., a reproduit le titre de l'ouvrage d'après l'édition de 1523 ; ce qui pourrait faire croire, mais à tort, que ce ms. contient, comme le Nero, l'histoire de *Floridam et Eluide* et l'*Extrait des Chroniques de Flandre*.

4. Bandini, *Suppl.* III, 296. Ce ms., qui a appartenu à la Bibliothèque des ducs de Bourgogne (*Bibl. prototyp. de Barrois*, nos 1268 et 1854), nous a été signalé par M. P. Meyer, qui a bien voulu aussi nous donner les quelques renseignements indispensables à son classement.

5. Ward, *loc. cit.*, p. 775.

6. Guichard, *loc. cit.*, p. xxiii.

7. E. Langlois, *Notices des mss. fr. et prov. de Rome* (1889), p. 80.

8. Sur cette date voy. plus loin, p. 533-534.

limètres de largeur ; il compte 198 feuillets et renferme 3 parties différentes :

1^o Fol. 1 r^o à 1 v^o. Dédicace : « [A] vous, tresexcellent et tres-
« puissant prince monseigneur Jehan d'Anjou, duc de Calabre et
« de Lorraine, marchiz et marquis du Pont, et mon tresredoubté
« seigneur, après mes treshumbles et tresobeissantes recomman-
« dacions, pour obeir a vos prieres qui me sont entiers comman-
« demens, me suis delicté a vous faire *quatre* beaux traictiez en
« *deux* livres pour les porter plus aisiement :

« Dont ce premier parlera des amours de une dame des belles
« cousines de France, sans aultre nom ne surnom nommer, et du
« tresvaillant chevallier le sire de Saintré ;

« Le deuxime sera des tresloyalles amours et trespiteuses fins
« de messire Flouridan, chevallier, et de la tresbelle et bonne
« damoiselle Eluyde, desquelz le livre dont l'ystoire est translattée
« de lattin en françoiz ne les nomme point, fors que l'ystoire
« ainssy que de mot a mot s'enssuit ;

« Et la troizime hystoire sera une adicion que j'ay traicte des
« Cronicques de Flandres, qui est tresbelle chose a veoir. »

Suivent sept lignes biffées que nous imprimons en petites capitales :

« ET LE DEUXIME LIVRE TRAICTERA DES TRESLOYALLES || AMOURS
« DE MADemoiselle VYENNE D'ALLENÇON ET DE || PARIS DE ROUS-
« SILLON, COMME LES PLUS MARTIRS D'AMOURS || QUE J'AYE LEU
« NE OY DIRE, AUQUEL JE BESONGNE TANT || [fol. 1 v^o] TANT (*sic*)
« COMME JE PUIS, POUR OBEIR A VOS DICTES PRIERES, QUE ||
« ENTRE TOUS AULTRES SEIGNEURS, COMME DIT EST, ME SONT ||
« ENTIERS COMMANDEMENS. »

Il résulte de cette dédicace examinée dans son intégrité que l'auteur avait primitivement l'intention d'offrir à son seigneur et ancien élève, Louis d'Anjou, qui les lui avait demandés, *deux* volumes. L'un, le seul qui ait jamais été exécuté, notre ms. Barrois, contenait trois ouvrages ou *traités* : *Jean de Saintré*, *Floridan* et *Eluide* et l'*Addition des Chroniques de Flandre* ; l'autre, qui ne semble pas représenté par les mss. que nous avons pu connaître de cette œuvre¹, devait se composer d'un quatrième ouvrage, le

1. Bibl. nat. fr. 20044. Un autre ms. se trouve dans la Bibliothèque de M. Huth.

roman de *Paris et Vienne*. Renonçant à écrire ou plutôt à récrire cette histoire, que Pierre de la Seppade avait déjà traduite de provençal¹ et qui, il nous en fait l'aveu, lui donnait fort à *besogner*, Antoine de La Sale biffa sur son premier volume la phrase qui en annonçait un second ; mais il oublia d'effacer dans sa dédicace une ligne devenue inutile : *en deux livres pour les porter plus aisément* ; il négligea de plus de substituer *trois* à *quatre* devant les mots *beaux traictiez*, alors que le nombre de ces traités se trouvait diminué d'une unité par la suppression du second volume.

Ces erreurs furent reproduites par les copistes de deux des mss. du second groupe (qui tous trois dérivent plus ou moins directement, nous le montrerons plus loin, du ms. Barrois), le ms. fr. 1506² et le ms. du Vatican ; elles seraient encore inexplicables sans la phrase biffée du ms. Barrois, que, bien entendu, les scribes des autres mss. se sont gardés de recopier. Le copiste du ms. Cottonien, plus intelligent, a gratté le mot *quatre* qu'il a remplacé par *deux*, et tout en laissant subsister le membre de phrase *en deux livres* etc., a cru plus logique de supprimer à la fin de son exemplaire le troisième *traité*, l'*Addition des Chroniques de Flandre*³.

2^o Fol. 1 v^o à 178 r^o. « ET PREMIEREMENT⁴ l'ystoire de
« madicte dame des belles cousines et de Saintré. [A]u temps
« du roy Jehan de France, filz aîné du roy Phlipe de Vallois,
« estoit en sa court le seigneur de Pouilly en Thouraine... qui
« obiit anno Domini m^o CCCLXVIII^o, die xxv^a octobris mensis,
« cujus anima in pace requiescat. Amen. Et aînsy plaise à Dieu
« qu'il soit. » Après cette phrase un renvoi indique qu'il faut lire le passage suivant oublié par le copiste et recopié en marge, de la même écriture que celle du ms. : « DUQUEL sy tresvaillant
« chevalier ay a pluseurs aultres vaillans et anciens chevaliers et
« escuiers oy recorder que ceulz qui faisoient sa sepulture trou-

1. G. Baist, *Grundriss der romanischen Philologie* de Grœber, t. II, 2^e partie, p. 439.

2. Les pièces qui dans le ms. fr. 1506 suivent l'*Addition* ne sauraient en aucune façon correspondre à ce qu'Antoine de La Sale entendait désigner par le mot *traictié*.

3. Ward, *loc. cit.*, p. 778.

4. Les mots imprimés en petites capitales sont écrits à l'encre rouge dans le manuscrit.

« verent ung petit escrignet ens lequel avoit ung escript qui disoit :
 « CY REPOSE LE CORPS DU PLUSVAILLANT CHEVALIER DE FRANCE ET
 « PLUS QUE POUR LORS SERA, duquel plus ilz disent que ce plus se
 « doit entendre le plusvaillant du monde, ainssi que de son
 « temps il fust. »

Les autres mss. du second groupe, du moins les deux dont nous avons eu connaissance ¹, le ms. fr. 1506 et le ms. Cottonien ², suivis par les différents éditeurs, ont été trompés par ce renvoi, et, déplaçant ce passage, qui dans les mss. du premier groupe, comme dans le ms. Barrois, vient après l'épithaphe latine, ils l'ont intercalé, avec quelques variantes, avant les mots *Doncques par amour de ses vaillances* (Guichard, p. 281, l. 31), supprimant les mots très importants qui se lisent dans le ms. Barrois : *et fut enterré en ladicte esglise.*

Le texte du roman de *Saintré* est rempli dans notre manuscrit d'additions et de corrections sur lesquelles nous reviendrons.

La série des rubriques de chapitres ne se présente pas dans les mss. aussi complète que dans les éditions, et le ms. Barrois entre autres nous rend témoins des tâtonnements qui ont présidé à leur établissement. Ces rubriques, en effet, qui n'existent pas dans une partie des mss. du premier groupe (fr. 19159 et 24379), et sont indiquées seulement par des blancs, à des intervalles un peu plus restreints, dans le ms. de Bruxelles et dans le ms. Additional, ne commencent dans le ms. Barrois (fol. 74 v^o), comme aussi dans les mss. fr. 1506 et Cottonien, qu'au chapitre (XLI^e des éditions) intitulé : COMMENT ILZ SAILLENT DE LEURS PAVILLONS POUR FAIRE LEURS ARMES ; elles continuent ainsi jusqu'à la fin, à peu de chose près semblables à celles que donnent *toutes* les éditions, qui, à cet égard, n'ont fait que reproduire la première édition du roman, parue à Paris à la date du 15 mars 1517, c'est-à-dire 1518, chez Michel Le Noir. C'est évidemment cet imprimeur ou le copiste d'un ms. intermédiaire entre l'édition de 1518 et le ms. fr. 1506 (source de toutes les éditions gothiques et de l'édition Gueullette)

1. La notice de M. Langlois ne donne pas le passage correspondant dans le ms. du Vatican ; elle ne renseigne pas non plus sur les rubriques.

2. Nous devons à l'aimable obligeance de notre confrère Eug. Déprez la copie et la collation d'un certain nombre de leçons des deux mss. de Londres.

3. Le ms. de Bruxelles, incomplet à la fin, cesse au fol. 189 v^o avec les mots : *et de ma dame furent toulx et* (Guichard, p. 280, l. 18).

qui a imaginé la numérotation des chapitres et ajouté au texte les rubriques des chapitres I à XL. Ces chapitres jusqu'au XXVIII^e (ms. Barrois, fol. 58 v^o) ne sont en effet séparés, en alinéas, dans les mss. du second groupe que par les mots L'ACTEUR, MA DAME, LA DAME, SAINTRÉ, etc., destinés à indiquer, souvent fautivement, que l'auteur ou tel ou tel personnage prend la parole. Avec le chapitre XXVIII commencent dans ces mss. quelques tentatives timides pour établir des titres de chapitres : L'ACTEUR SUR LE PARTEMENT DE SAINTRÉ ; puis au chapitre XXXI (ms. Barrois, fol. 62 v^o) : L'ACTEUR DE L'ENTREE A BARCELONNE, etc. Enfin, comme nous l'avons vu, à partir du chapitre XLI, la série des rubriques prend assez de développement dans les mss. du second groupe pour être adoptée par le premier éditeur, qui compose alors pour les 40 premiers chapitres des rubriques faisant souvent double emploi (du chapitre XXVIII au chapitre XL) avec les titres très écourtés donnés par les mss., titres qu'il conserve quand même en sous-titres. Une nouvelle édition de *Saintré* devra faire disparaître ces anomalies, respectées même par Guichard, et naturellement par Hellény ¹.

3^o Lettre d'envoi à Jean d'Anjou, duc de Calabre. Fol. 178 r^o à 178 v^o : « Ores, treshault, excellent et puissant prince et mon
« tresredoubté seigneur... pour acomplir vostre priere qui
« entre tous les seigneurs me sont entiers commandemens, j'ay
« fait cest livre dit Saintré, que en façon de unez lettres je vous
« envoie, suppliant que le prenez en gré. | ET DU REGARD DE
« L'AUTRE YSTOIRE DE PARIS ET DE VYENNE, J'AY ESPOIR EN DIEU
« QUE BRIEFMENT VOUS LE AVREZ ET]². Et sur ce pour le present,
« mon tresredoubté seigneur, aultre ne vous escrips fors que sy
« treshumblement que je sçay et puis me recomande a vostre
« tresbonne et desiree grace ou que je soye, et prie le Dieu des
« Dieux qu'il vous doint entiere joye de trestous voz desirs.

1. Paris, Sauvaire, 1890. Pour cette édition, reproduction presque servile de celle de Guichard, l'auteur n'a pas même vu les mss. de la Bibliothèque nationale qu'il cite : il leur donne la cote qu'ils portaient en 1843 lors de la publication de Guichard.

2. Le passage placé entre crochets et imprimé en petites capitales est biffé dans le ms. Barrois.

« Escript au Chasteller sur Oize, le vi^e jour de mars, l'an de Nostre
« Seigneur mil quatre cens cinquante et cinq. »

Cette lettre d'envoi a cela de particulier qu'elle mentionne une fois encore le roman de *Paris et Vienne* qui devait former un second volume destiné à Jean de Calabre; elle est datée du Châtelet-sur-Oise, 6 mars 1455, c'est-à-dire 1456. Cette date, déjà signalée pour le ms. Cottonien¹ et le ms. du Vatican², fait remonter quelque peu en arrière l'année de la composition de *Saintré*, que nous croyons plus lointaine encore, mais que les éditions fixent en 1459 sur la foi du ms. fr. 1506. Ce ms., de plus, mentionne Genappe en Brabant au lieu du Châtelet-sur-Oise.

En 1456 Antoine de La Sale avait depuis plus de huit ans quitté la maison d'Anjou³ pour entrer au service de Louis de Luxembourg, propriétaire du Châtelet-sur-Oise⁴. Ce domaine, — le seul, avec celui de La Fère, que Marie de Coucy eût gardé de tous ses biens, vendus au duc d'Orléans en 1400, après la mort de son mari Henri de Bar⁵, — était échu en 1435 à Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, par son mariage avec Jeanne de Bar, petite-fille de Marie de Coucy. C'est là que La Sale écrivait en 1451 (20 octobre)⁶ son livre de *la Sale*, analysé autrefois en partie par Legrand d'Aussy⁷ et étudié depuis par M. Gossart, qui y a trouvé de nouveaux détails biographiques sur son auteur⁸; c'est de là qu'il se proposait d'envoyer au duc de Calabre un exemplaire de son roman de *Saintré*.

4^o Fol. 179 r^o à 191 r^o : « *Cy commence la trespiteuse histoire de
« messire Floridan, chevallier, et de la tresbonne et vertueuse damoi-
« selle Elluide et leurs trespiteuses fins. Les haulz et coraigeux fais*

1. Dans ce ms. la date est fautive et se lit MIL CCCC CINQ par suite de l'oubli du mot CINQUANTE (Ward, *loc. cit.*, p. 778).

2. Langlois, *loc. cit.*, p. 80.

3. Gossart, *loc. cit.*, p. 13.

4. *La Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, éd. Douët-d'Arcq, t. VI (1862), p. 81.

5. Jarry, *La Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans* (1889), p. 241.

6. Ms. de Bruxelles 9287. Un autre ms., n^o 10959, est daté de Bruxelles, 1^{er} juin 1461.

7. *Notices et extraits des mss.*, t. V, p. 392-7.

8. E. Gossart, *Le Bibliophile belge*, 6^e année (1871), p. 5-17, 45-56, 77-88.

« des nobles et vertueuses personnes sont dignes de estre racontez
 « et escripz... et pour ce que vous, noble homme et bien
 « renommé, Anthoine de La Salle, escuier, avez tousjours prins
 « plaisir et dès le temps de vostre florie jonesse vous estes delicté
 « a lirre, aussi a escrire, histoires honorables, ouquel exercice en
 « continuant vous perseverez de jour en jour sans quelque inter-
 « rupcion, je, Rasse de Brunhamel, après ce que [a] vostre
 « demande et petition j'ay fait et achievé, ja soit ce que tresru-
 « dement, le *Petit Nupcial*, traictant des mariages selon les decrez
 « et les lois, etc., j'ay voullu en vostre faveur et contemplacion
 « registrer et escrire par lettres et en cler françoiz une chose nou-
 « velle faicte n'a gaires par adventure piteuse. C'est l'histoire de
 « une noble josne damoiselle nommée Elluide, digne de venir
 « avec les femmes trescleres en congnoissance publicque, de
 « laquelle fait mencion soubz assez compendieuse briefveté
 « maistre Nicolle de Clamenges, notable orateur, en unes de
 « ses epistles en stille tresautenticque...

« Est assavoir doncques que es fins de France fust uns riches
 « et puissant chevalier...

« (*fin*)... veu et consideré qu'il avoit espandu et arrousé en sa
 « florie jonesse son virginal coraige d'amour de celle continence
 « et si grand purté. Et cy donrray fin a cest livret des trois
 « histoires.

« Ores, mon tresredoubté seigneur, sy treshumblement que je
 « sçay et puis a jointes mains vous requier et supplie que prenez
 « en gré du simple et povre mercier la simple et povre mercerie
 « et du povre servant la bonne voullonté, en moy tousdis offrant
 « aux loyaulz et tresdesirez services de tous voz commandemens,
 « et ce scet le Dieu des Dieux, qui vous esliesse comme vous le
 « desirez ! »

L'histoire de *Floridam et Eluide* (et non *Ellvide* ou *Ellinde*),
 empruntée à un texte très court de Nicolas de Clamanges¹, puis
 délayée par son traducteur, est devenue sous la plume élégante
 d'Antoine de La Sale la 98^e des *Cent Nouvelles nouvelles*², recueil

1. La Monnoye dans la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine (t. III, p. 697) et après lui Ward (*loc. cit.*, p. 782) renvoient pour ce texte au *Supplementum Patrum* du Père augustin Jacques Hommey (Paris, 1685), p. 508.

2. Cette nouvelle, qui dans le ms. de Glasgow suivi par Th. Wright pour son édition est attribuée à l'ACTEUR, est donnée dans les éditions précédentes

dont on ne peut lui contester la paternité après le travail de M. Stern ¹, non plus que celle des *Quinze joies de mariage* après les rapprochements faits par M. Gossart ². Des *Cent Nouvelles nouvelles* elle a passé dans le *Novellino* de Masuccio (nov. 31), comme l'a démontré M. G. Paris ³, puis dans les *Ducento novelle* de Malespini (nov. 58), sous le titre de *Il Cavaliere e la Donzella* ⁴.

Le traducteur qui a dédié son œuvre à Antoine de La Sale a été jusqu'ici connu sous le nom de Rasse de *Brinhamel*, par suite d'une mauvaise lecture de copiste qui se trouve dans tous les mss. dérivés du ms. Barrois, et s'est répandue dans les éditions ⁵ et dans la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine, devenu ainsi son parrain littéraire. Le ms. Barrois donne la vraie leçon, qui est « *Rasse de Brunhamel* », sans aucun doute possible. Les quatre jambages qui forment l'*u* et l'*n* sont parfaitement nets ; le premier n'est pas accentué comme le sont les *i* du ms., et le quatrième, bien séparé de l'*h*, n'a point à sa partie supérieure le crochet destiné à former avec cette lettre la ligature *ch* ; le mot doit se lire *Brunhamel*. C'est du reste le nom d'une petite localité de Picardie ⁶ ; *Brinhamel* à l'inverse n'est mentionné dans aucun dictionnaire géographique.

Ce Rasse de Brunhamel, outre sa traduction de *Floridam et Elluide*, a composé aussi, comme il nous le dit, à la requête d'Antoine de La Sale, un *Petit Nuptial*, sorte de traité juridique sur le mariage. Formons des vœux pour que le ms. de ce traité se retrouve et vienne confirmer la correction que nous proposons pour le nom de son auteur.

comme l'œuvre de *Lebreton*, que Le Roux de Lincy identifie avec Roulant le Breton, roi d'armes d'Artois.

1. *Versuch über Antoine de La Sale*, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. XLVI, p. 149. Voy. aussi G. Paris, *loc. cit.*, p. 5, n. 1.

2. *Loc. cit.*, p. 83-6.

3. *Loc. cit.*, p. 7-9.

4. La Monnoye dans la Croix du Maine, *loc. cit.*, p. 697 ; Le Roux de Lincy, *Les Cent Nouvelles nouvelles*, t. II (1855), p. 377.

5. Toutes les éditions gothiques et celle de Gueullette publient le roman de *Floridam et Eluide* divisé en 5 chapitres.

6. Les dictionnaires de Bescherelle et de Girault de Saint-Fargeau ont la notation *Brunhamel* ; ceux de Joanne et de l'administration des Postes ont adopté sous l'influence de la prononciation l'orthographe fautive *Brunchamel*.

5° Fol. 192 r° à 198 2° : « *Adicion extraicte des Croniques de Flandres, qui est tresbelle chose.* Je trœuve, entre les aultres tresmerveilleuses batailles et estranges rebellions que la plus grant partie des communs de Flandres et d'Artoiz firent contre le roy et le conte de Flandres en l'an de Nostre Seigneur mil trois cent XL, que le roy Phelippe d'icellui temps avoit ordonné au duc de Bourgogne et au conte d'Armignac que pour quelconques requestes des ennemis leurs personnes especialement ne saillissent hors des portes de la ville de Saint Omer, qui francoïze estoit. Sy advint que messire Robert d'Artoiz, qui rebelle estoit et angloiz, a tresgrande puissance de gens d'armes et des communes de Flandres, de Henault et d'Artoiz, vint devant Saint Omer, qui estoient cinquante et cinq mil combatans par compte fait, sans les cappitaines et gens d'armes, presenter la bataille aux ducz et contes dessusdiz. Le duc, qui du roy especialement avoit le commandement de non saillir, ainssy que dit est, fust tresdolant ; lors appela le conte d'Armignac...

« (*fin*)... les vaisseaux par mer vindrent pour retourner le roy en Engleterre. Lors il prist congiet et remercia tous les seigneurs qui l'avoient servy.

« Et cy donnrray fin ad ce que j'ay traict des dictes cronicques a cause des deux lettres et de la paix, car le surplus, ou sont de tresbelles et grans choses, porra on veoir la qui vouldra, etc. »

On lit ensuite au bas du feuillet, de la main du copiste : « Vostre treshumble et tresobeissant serviteur || Antoine de La Sale. »

La signature de MARIE DE LUXEMBOURG se montre aussi sur ce même feuillet.

Antoine de La Sale nous dit qu'il a extrait des *Chroniques de Flandre* ces quelques pages d'*Addition*¹, destinées sans doute, comme le suppose Hellény², à compléter son manuscrit et à en remplir les derniers feuillets ; il trouvait un intérêt tout particulier aux lettres échangées en juillet 1340 entre Edouard III et Philippe de Vallois, ainsi qu'aux clauses de la trêve d'Esplechin,

1. L'*Addition* a été publiée dans toutes les éditions gothiques et par Gueullette ; elle y est divisée en 5 chapitres.

2. *Loc. cit.*, p. XVI.

conclue à cette époque par l'entremise de la comtesse de Hainaut, Jeanne de Valois. Le récit qu'il nous donne est bien en effet le même que celui des *Istore et croniques de Flandres* publiées par Kervyn de Lettenhove¹. On remarque parfois, il est vrai, une suppression, une addition, une interversion de paragraphes ; mais les deux textes restent pareils, et La Sale ne fait véritablement œuvre d'auteur que dans les quelques lignes de préambule, jusqu'aux mots : *lors appella le conte d'Armignac*.

Les corrections au texte de *Saintré* tenues continuellement à jour par La Sale sur notre ms. (nous le ferons voir plus loin) montrent que ce ms. est resté entre les mains de l'auteur jusqu'à son dernier jour. La signature de Marie de Luxembourg, petite-fille de Louis de Luxembourg, qu'on y lit au dernier feuillet, prouve que ce volume était devenu la propriété du comte de Saint-Pol à la mort d'Antoine de La Sale, lequel par conséquent à ce moment (vers 1462²) était encore au service de la maison de Luxembourg.

II

Les mss. aujourd'hui connus de *Saintré*, y compris le ms. Barrois, sont, nous l'avons vu, au nombre de neuf ; nous les désignons par les lettres suivantes :

1^{er} GROUPE

- A. — B. N. fr. 19169.
- B. — B. N. fr. 24379.
- C. — Mus. brit. Addit. 11614.
- D. — Bruxelles 9547.
- E. — Laur. Med. Pal. 102.

2^e GROUPE

- F. — B. N. nouv. acq. fr. 10057.
- G. — Vatican Reg. 896.
- H. — Mus. brit. Cotton Nero D ix.
- I. — B. N. fr. 1506.

Ces neuf mss., qui, de prime abord, se distinguent en deux groupes dont le second seul possède une dédicace et un épilogue daté, présentent entre eux bien d'autres différences et rapprochements qui les subdivisent en familles³. Leur classification appa-

1. T. I (1879), p. 389-99.

2. G. Paris, *loc. cit.*, p. 5.

3. Nous laissons en dehors de cette discussion le ms. E (Laurent. Med. Pal. 102), que nous n'avons connu que tardivement et par suite très incom-

rait nettement de l'examen des *additions* et *corrections* que porte le ms. F (notre ms. Barrois). Ces *additions* et *corrections* qui, par leur nature même, ne peuvent émaner que de l'auteur ou d'un scribe écrivant sous sa direction, permettent en effet de reconstituer la filière des divers remaniements qu'Antoine de La Sale a fait subir à son texte, qu'il cherchait toujours à améliorer.

Prenons comme exemple dans les mss. A (fol. 73) et B. (fol. 29), qui offrent la plus ancienne rédaction, le passage qui correspond à la p. 86 de l'édition Guichard, l. 8 à 18 : « Mais j'en... departirent. » Nous lisons dans ces mss. : « Mais je trouverai bien « la maniere couvertement, car je le diray a ma dame, qui vous « en pryera. — Vostre plaisir soit fait, dist Saintré. Et ainsi « prindrent congié de l'un a l'autre, a tesgrans souppirs et tres- « amoureux baisiers. »

Le texte change et s'allonge dans les mss. C (fol. 44) et D (fol. 56) : « Mais je trouveray bien honnestement la *fortune*¹, car je « le dirai par bonne fathon a ma dame, qui vous en priera. — « Or bien, dist Saintré *a ma dame*, ma dame d'ores en avant je « suis tout prest quant seroit vostre bon plaisir, car il me semble « que le plus tost est le meilleur. Je pensse [que] orres Leseignem « le herault soit la, et se par aventure, pour moi delivrer, je le « *trouveray* sur le chemin. Lors prindrent le jour de partir au « quinzisme jour de juillet. *Lors* l'un a l'autre a grans souspirs et « tresamoureux baisiers se departirent *de enssamble*. »

Voyons comment La Sale a corrigé ce passage, qu'il avait tout d'abord fait transcrire tel quel dans le ms. F (fol. 53 v°). Il a gratté le mot *fortune* pour le remplacer par le mot *façon* ; il a biffé les mots *a ma dame* ; il a gratté *trouveray* pour le remplacer par *devroy* et a ajouté *trouver* après *chemin* ; il a biffé le second *Lors* qu'il a remplacé par *Et a ces parrolles* ; enfin il a biffé *de enssamble*.

Le texte devient alors, après quelques autres changements postérieurs (*bonne maniere*, au lieu de *bonne façon*, qui faisait répétition ; *brief*, au lieu de *tost* ; *rencontrer*, au lieu de *trouver*, etc.)

plètement. D'un passage de ce ms. dont nous devons la communication à l'obligeance de M. P. Meyer (fol. dxj ; Guichard, p. 75), il résulte clairement qu'il appartient à la même famille que C et D. Les raisonnements que nous suggèrent ces deux mss. sont applicables aussi au ms. E.

1. Les leçons imprimées en italique sont celles que le ms. F a changées dans une troisième rédaction ; voy. plus bas.

celui des mss. G, H et I, représenté assez exactement par les éditions Guichard et Hellény : « Mais j'en trouveray bien honnement la façon, car je le dirai par bonne maniere a ma dame, « qui vous en priera. — Or bien, dist Saintré, ma dame, je suis « tout prest d'ores en avant, quant seroit vostre bon plaisir, « car il me semble que le plus brief est le meilleur ; je pense « que ores Lusignen le herault soit la, et se par adventure, « pour moi delivrer, je [le] debvroie sur mon chemin rencontrer. Lors prindrent le jour de partement au quinzisme « jour du prochain moys de juillet ensuyvant. A ces parolles « l'ung de l'autre a tresgrans souspirs et tresamoureux baisers se « departirent. »

Un autre passage, qui est identique dans les quatres mss. A, B, C et D, montre que, malgré la date, qu'il porte (1455 = 1456)¹, le ms. H. dérivant de F a été copié postérieurement au ms. I daté de 1459, qui en provient aussi.

La leçon commune aux quatre mss. est en effet la suivante (cf. Guichard, p. 11, l. 2-4) : « Mais de ce si trescrueuex congié « le povre Saintré, qui ne pensoit pas moins que en estre deshonnouré, se print merveilleusement a plourer. » C'est aussi la leçon qui existait dans le texte primitif non corrigé du ms. F (fol. 6 r°), à cette différence près qu'elle se terminait par une interversion : *a plourer tresmerveilleusement* ; c'est enfin celle qui a pénétré dans le ms. I (fol. 7 r°), avec la variante *a tresgraveusement parler*, que Guichard a cru devoir remplacer par un emprunt fait aux mss. A et B.

Postérieurement à la confection du ms. I (1459), l'auteur introduisit d'assez notables corrections dans ce passage, qui, après plusieurs grattages, surcharges et biffages devint : « Et quant le « povre Saintré entent de ma dame son trescrueulx congié, laz ! « ne penssa que de estre deshonnoré ; lors se prist a tresaignement « plourer. » Ce texte est celui qu'avec une variante (*tresgrièvement* au lieu de *tresaignement*) donne le ms. H², preuve que le

1. En réalité la date dans ce ms. se lit MIL CCCQ CINQ ; le copiste a oublié le mot CINQUANTE avant CINQ.

2. Ce que nous disons du ms. H doit s'entendre très probablement du ms. G, daté aussi de 1455 (1456), sur lequel nous manquons de renseignements.

copiste de ce ms., quoique écrivant *après* 1459, n'en a pas moins transcrit servilement la date (1455) que portait l'original qu'il avait sous les yeux.

Les corrections du ms. F ne se sont pas arrêtées là ; et postérieurement à l'établissement du ms. H, La Sale a remanié encore sa rédaction en y ajoutant un membre de phrase : « que de estre *mort ou a toujours mais* deshonoré ». Les mots que nous mettons en italique ne figurent dans aucun autre ms. et devront prendre place, avec quelques autres additions offertes par le ms. F, dans une nouvelle édition de *Saintré*.

Un troisième et dernier exemple servira à éclairer la filiation de nos manuscrits. Le passage qui se trouve dans l'édition Guichard (p. 96, l. 27 à p. 97, l. 3) : « Herault que vous estes... il est « vray que je suis envoyé », se lit dans les mss. A (fol. 80 v^o) et B (fol. 32 r^o) : « Il me semble que vous estes hirault estrangier, « a la cotte d'armes que portés, et que venez pour quelque fait « d'armes. Se ainsy est, je vous pryé que le me dictes. — Et je « lui respondi : Monseigneur, je suis poursieuant ; et quant au « sourplus, monseigneur, il est vrai que je suis envoyé... » Ce texte se modifie dans les mss. C et D : « Herault que vous estes, « au semblant de la cotte d'armes vestue que vous portés, me « semble que estes estraungier ; et se ainsi est, je vous prie que « me le dictes. — Monseigneur, di je, premier ne suis que pour- « sieuant de mon souverain seigneur le roi de France, et au « porter de ceste cotte d'armes ainsi de coste le poés veoir ; et suis « nommé Lisignen le Poursieuant. Et quant au surplus, monsei- « gneur, il est vray que je suis envoyé... »

Le texte est identique dans la première rédaction du ms. F (fol. 60), sauf qu'elle ajoute après *estraungier* la phrase suivante : *et que venez en ceste court du roy pour quelque fait d'armes*. La leçon tout entière a été postérieurement biffée et remplacée ainsi : « Herault que vous estes au semblant de la cotte d'armes vestue « que vous portez, comment est vostre nom ? — Monseigneur, « di je, mon nom d'office est Roy d'armes d'Anjou, de Toroyne « et du Mayne. — Alors il me dist : Roy d'armes, vous soyés le « bienvenu ! Il me semble que venez en ceste court du roy pour « quelque fait d'armes ; et se ainsi est, je vous prie que le me « desclerés. — Monseigneur, di je, il est vray que je suis

« envoyé... » C'est la version qui à très peu de chose près a passé dans les mss. G, H et I, puis dans les éditions.

Des trois passages que nous venons d'examiner dans les différents mss., et dont le nombre pourrait être très augmenté, il résulte que les mss. A et B ne sont pas, comme l'a dit Guichard (*Introduction*, p. xxiv-v), des *abrégés* de l'original, mais qu'au contraire, écrits antérieurement à 1456, ils représentent la rédaction la plus voisine du texte primitif, qui d'abord s'est modifié et allongé dans les mss. C, D et E, puis a subi (en 1456) dans le ms F (manuscrit resté entre les mains de l'auteur) un travail de remaniements successifs auquel nous assistons en lisant sous les ratures ou en surcharge les leçons qui l'une après l'autre ont été adoptées et qui ont passé soit dans le ms. I (1459), soit dans les mss. G et H (postérieurs à I malgré leur date), suivant le moment où elles se sont produites. Ajoutons que le ms. F contient aussi, en assez petit nombre du reste, des corrections et des additions qui ne se retrouvent nulle part ailleurs, comme ce membre de phrase que nous avons cité plus haut (p. 540), donnant ainsi le dernier état du texte d'Antoine de La Sale ¹.

Une autre série de notes insérées dans le ms. F, d'une petite écriture fine et pointue que nous voudrions pouvoir attribuer sûrement à La Sale lui-même, sont purement calligraphiques. Elles se rapportent à la division de l'ouvrage en paragraphes, à la *rubrication* de certains passages, enfin à tout changement pouvant matériellement améliorer le ms., dont l'exécution initiale ne semble pas avoir satisfait l'auteur, qui pour cette raison sans doute a renoncé à l'offrir à Jean d'Anjou et l'a gardé par devers lui pour recevoir les corrections qu'il jugerait nécessaires et pour servir de ms. type aux copies qu'il en ferait faire.

Citons comme exemples quelques-unes de ces notes marginales :

Fol. 1 r° (Guichard, p. xxiii, l. 14), avant *le deuxiesme*, on lit : *Commenssement de chappitre*.

Fol. 2 r° (Guichard, p. 5, l. 13), après *chasteté*, on lit : *mettre*

1. Voy. aussi p. 531 le membre de phrase négligé par les copistes des mss. du second groupe, trompés par un renvoi du ms. F,

commensser (sic) *en ligne ceste allegacion et de lettre vermeille* (la phrase *Et de.... chapitre* est soulignée).

Fol. 2 v° (Guichard, p. 5, l. 15), avant *Honnoure*, on lit : *et aussy en ligne la sentence et en letre noire qui commensse : Honneure les.*

Fol. 3 r° (Guichard, p. 5, l. 28), avant *Ille*, on lit : *en chief de letre vermeille* (les deux vers de Virgile *Ille meos.... sepulcro* sont soulignés en rouge).

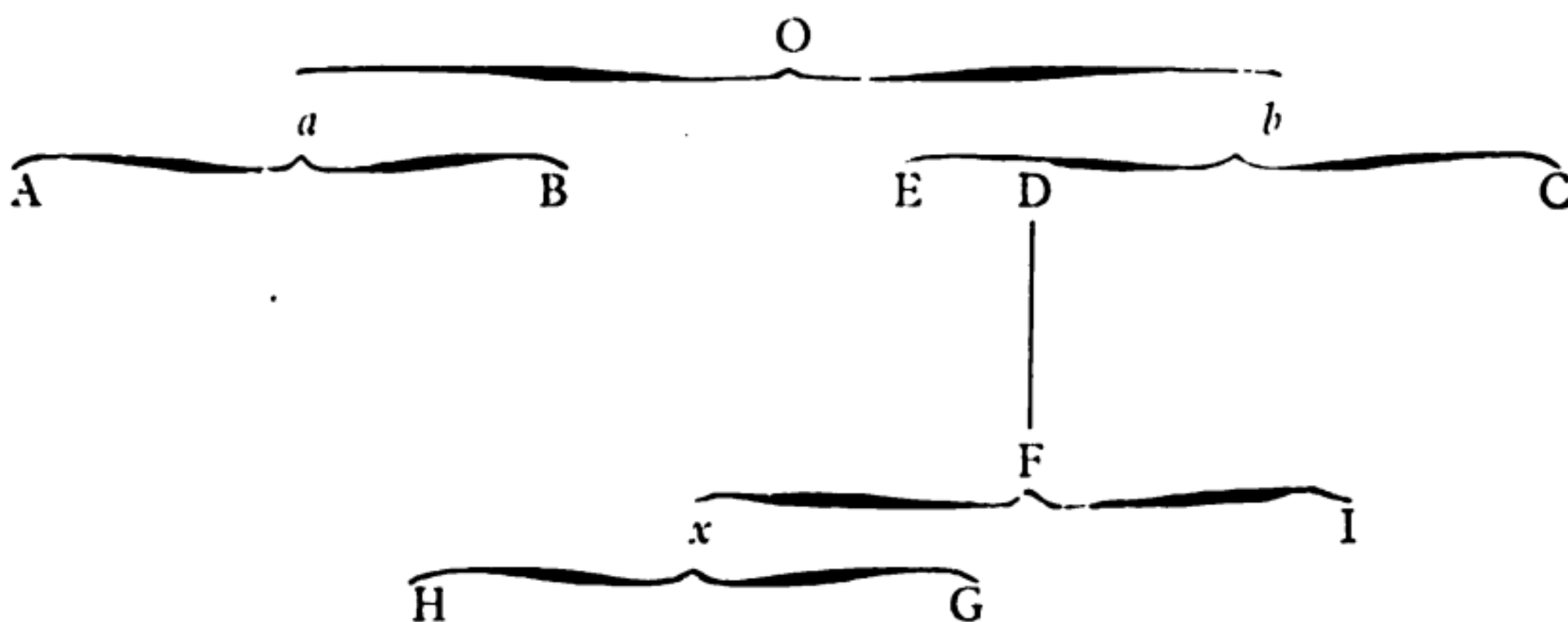
Ce genre d'indications, dont il n'a du reste été tenu aucun compte dans les mss. G, H. et I, disparaît à partir du fol. 30 v° et se montre de nouveau vers la fin du manuscrit.

Fol. 167 v° (Guichard, p. 263, l. 10), avant *Helas !* on lit : *commenssement de chappitre.*

Il cesse définitivement au fol. 177 r°.

Les titres des chapitres, nous l'avons déjà dit (p. 178-179), commencent au fol. 58 v° de façon indécise et ne deviennent réguliers, écrits alors en rouge, qu'à partir du fol. 62 r°, avec le chapitre XLI des éditions. Les autres mss. du second groupe se comportent de même.

Les observations qui précèdent, d'autres qui se pourraient facilement faire sur les rapports des mss. A et B, C, D et E permettent d'établir pour la filiation des neuf mss. de *Saintré* le tableau suivant, où la lettre O représente le ms. original et les lettres *a*, *b* et *x* des mss. intermédiaires nécessaires au classement.



C'est le ms. I (Bibl. nat., fr. 1506), daté de 1459, qui a servi de base à toutes les éditions gothiques. Ces éditions sont au nombre de quatre : la première chez Michel Le Noir, du

15 mars 1517 (1518); la seconde chez Jehan Trepperel, *sans date*, que Brunet s'accuse d'avoir datée de 1528; la troisième chez Philippe Le Noir, du 20 juin 1523, la dernière chez Jean Bonfons, du 5 mai 1553. Guichard (p. xxvi) et d'après lui Hellény (p. xviii) citent une édition de 1520 inconnue à Brunet, distinguent à tort une édition de 1528 et une autre *sans date* de Jean Trepperel, qui doivent se confondre, enfin donnent à celle de Jean Bonfons la date de 1533 au lieu de 1553.

En 1724, Gueullette publie une nouvelle édition¹ qui n'est que la reproduction de celle de 1523 : l'éditeur nous le dit lui-même et nous renseigne sur le prix (104 livres) qu'a coûté l'exemplaire envoyé à l'impression. C'est d'après cette édition que le comte de Tressan fait le rajeunissement du roman qui est réimprimé plusieurs fois à la fin xviii^e siècle et sert de base à l'analyse de Louandre².

La maison Didot en 1830 met au jour une nouvelle édition imprimée en caractères gothiques et établie par les soins de Lami-Denozan d'après trois mss. de la Bibliothèque royale et les éditions de 1518 et de 1553 (voy. Guichard, p. xxvi-xxvii).

J. M. Guichard donne à son tour, en 1843³, une édition d'après le texte du ms. I, corrigé au besoin par A et B et par l'édition de 1518. Cette édition, faite avec soin, mais pour laquelle l'éditeur, faute d'autres points de comparaison, n'a pu se rendre exactement compte de la valeur respective des trois mss. qu'il a utilisés, marque un grand progrès sur les précédentes⁴. Celle d'Hellény, comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le constater au cours de cet article, n'est que la copie de celle de Guichard.

1. Paris, 3 vol. petit in-8.

2. *Chefs-d'œuvre des conteurs français*, 1^{re} partie (1875), p. 126-78.

3. Paris, Gosselin, in-8.

4. Les mss. A et B, représentant la première rédaction et utilisés par Guichard pour rectifier le ms. I, sont souvent fautifs. On lit en effet dans l'édition Guichard (p. 11, l. 33-4) : *qu'il fuyoit comme le venin*. Cette leçon, où l'éditeur a ajouté d'après les mss. A et B les mots *comme le venin* qui manquent dans le ms. I, doit se lire d'après le ms. F : *qu'il fuyoit comme l'enemi* (c'est-à-dire comme le diable); le ms. F a littéralement *lanemi*.

Dans un autre passage (édit. p. 129, l. 19-21), Guichard a cru devoir abandonner le texte du ms. I pour adopter une rédaction à peu près semblable à celle que présentent les mss. A et B : [*Messire Arnault de Parcilles lui envoya...*]

III

Après avoir étudié le ms. Barrois dans ses rapports avec les autres mss. de *Saintré*, il convient de dire quelques mots du roman lui-même et des deux principaux personnages qui en sont les héros, Jean de Saintré et la Dame des Belles Cousines. Ce qui frappe tout d'abord dans l'ouvrage d'Antoine de La Sale, c'est, comme l'a très judicieusement remarqué M. Gossart, en même temps que Kervyn de Lettenhove¹, la dualité de son intrigue et le contraste qui existe entre les amours grossières et sensuelles, tant soit peu ridicules, de la Dame avec damp Abbé (à la fin du livre) et ses premières amours si fraîches, si élégantes et si courtoises avec Jean de Saintré, amours qu'on a voulu comparer à celles de Chérubin et de sa belle marraine²; à tort, pensons-nous, car autant le page de Beaumarchais est audacieux, avisé, troublant même en face de la comtesse qui se défend un peu de l'aimer, autant Saintré se montre réservé, timide, naïf aussi devant les invites taquines et provoquantes de la Dame des Belles Cousines. Ce contraste, M. Gossart l'explique par ces quelques mots: « Le roman commencé pour l'instruction du duc de Calabre, le fils du chevaleresque René, se termine comme un conte fait pour égayer Louis XI³. » Autrement dit, La Sale, qui avait en 1448 quitté le service de la famille d'Anjou pour suivre Louis de Luxembourg et s'attacher à ses enfants, n'achevait son livre que plus tard, à la cour de Brabant, auprès du Dauphin réfugié dans les états du duc de Bourgogne. Le malheur est que le Dauphin ne quitta le Dauphiné pour se rendre auprès de Philippe le Bon que le 30 août 1456⁴, et que par contre, dès le 6 mars 1456 *au*

et encores ung turc, sa femme et ses enfants, tresgrands, en forme d'ymaige, ouvrez tresrichement de fil d'or et de soye. La bonne leçon, qui relate le don réel de personnes vivantes traitées en esclaves (fait qui n'est pas rare au moyen âge surtout, quand il s'agit d'individus non chrétiens), est offerte par les mss. F et I; elle aurait dû être conservée: *et encore un turc, sa femme et leurs enfans, tresgrans ouvriers de fil d'or et de soyes.*

1. *Œuvres de Froissart, Chroniques*, t. I^a (1870), p. 448-450.

2. Guichard, p. XI.

3. *Loc. cit.*, p. 15.

4. G. Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. VI (1891), p. 89.

moins, comme le prouve la date du ms. Barrois, le *Petit Jean de Saintre* était déjà écrit jusqu'à la dernière ligne.

D'autre part, pour fixer la date à laquelle La Sale a commencé son roman, il nous faut rechercher quel est le véritable auteur d'un ouvrage attribué souvent à Georges Chastellain, le *Livre des faits de Jacques de Lalaing*¹. Ce livre, destiné à célébrer la vie héroïque de Jacques de Lalaing, *le bon chevalier*, a été composé sur l'ordre de Guillaume de Lalaing, son père, principalement d'après des notes à lui remises par les hérauts d'armes Charolais et Toison d'or, témoins des exploits de son fils. C'est ce qui nous est déclaré de la façon la plus positive dans le prologue que Toison d'or, autrement dit Le Fèvre de Saint-Remi, a placé en tête des *Mémoires* adressés par lui à Guillaume de Lalaing et conservés aujourd'hui dans deux mss. de la Bibliothèque nationale (nouv. acq. fr. 1167 à 10054), que nous désignons par les lettres M¹ et M². De ces deux mss. l'un (M¹) n'est entré à la Bibliothèque nationale qu'en 1879²; l'autre (anc. 8417), jadis consulté par Buchon, avait disparu³ et vient très heureusement de nous revenir en même temps que le ms. Barrois, objet de cette notice⁴. Voici ce prologue, donné d'après M¹ (fol. 68 1^o)⁵ :

« A monseigneur de Lalain. Mon treshonoré et doubté sei-
 « gneur, après toutes recommandacions premises, je vous envoie
 « et rescripts certaines memoires des haulz et loables faiz d'armes
 « que fist en champ cloz feu de bonne memoire vostre filz mes-
 « sire Jacques de Lalain au temps de son jeune aige, et qui pour sa
 « doloireuse mort n'ont gueres duré, et laisse a escrire les nobles
 « faiz et emprinses d'armes qu'il a faiz avecques son souverain
 « et naturel prince monseigneur le duc de Bourgogne et de
 « Brabant, et de ses guerres de Flandres, lesquelz nobles faiz,
 « comme raison est, seront mis es croniques qui seront faictes ;
 « lesquelles memoires je vous envoie, vous suppliant qu'il vous
 « plaise moy pardonner se je ne les ai faictes plus au long et en

1. Publié en dernier lieu par Kervyn de Lettenhove dans les *Œuvres de Georges Chastellain*, t. VIII (1866), p. 1-259.

2. Voy. L. Delisle, *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (1880), p. 430-2.

3. Voy. L. Delisle, *Les manuscrits du comte d'Ashburnham* (1883), p. 122.

4. Voy. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII (1902), p. 24-5.

5. Le ms. M² (fol. 1 1^o) n'offre que des variantes insignifiantes.

« meilleur forme. Car se faire le savoye, je y suis bien tenus,
 « mais ce ne sont tant seulement que petites memoires au regart
 « de ses haulx faix, car aussi Charrolais, qui a veue la plus part
 « de ses nobles faiz, en a escript bien au long, et encore puet
 « escripre, avecques autres nobles personnes qui en scevent a
 « parler, lesquelles escriptures assemblees j'espere que vous, mon
 « treshonoré et doubté seigneur, en ferez faire livres, afin que
 « ceulx qui sont yssus et ystront de la noble maison dont il estoit
 « yssu, prennent exemple a ses haulz et nobles faiz pour a leur
 « leal pouoir ensuir ses bonnes et vertueuses euvres, et qu'ilz
 « soient mieulz tenus de prier nostre benoist createur que de sa
 « sainte grace et misericorde lui plaise mettre l'ame du vaillant
 « chevalier en son benoist repoz de paradis. Amen ! »

Nous voyons clairement par ce prologue que les *Mémoires* de Toison d'or ne sont, comme les écrits présents et futurs de Charolais et comme les récits d'« autres nobles personnes », que des documents où l'auteur désigné par Guillaume de Lalaing doit puiser les éléments du *Livre des faits de Jacques de Lalaing*.

Si maintenant nous comparons le *Livre des faits* avec les *Mémoires* de Toison d'or, nous constatons tout d'abord que ces *Mémoires*, remaniés bien entendu, mais le plus souvent copiés textuellement, forment de beaucoup la portion la plus importante du *Livre des faits*.

Les seize premiers chapitres, consacrés à l'enfance et aux prouesses de « Jacquet » jusqu'en septembre 1445¹, n'existent pas dans les *Mémoires*, qui commencent, immédiatement après le Prologue reproduit plus haut, par le récit de la joute avec Jean de Boniface² : « Et premiers je commenceray a un chevalier du
 « roiaume de Sezille nommé messire Jehan de Boniface, qui le
 « xxvi^e jour du mois de septembre mil III^eXLV arriva en la ville
 « d'Envers, et le lendemain xxvii^e jour d'icellui mois, ledit de
 « Boniface ala a la grande eglise, et porta en sa jambe senestre
 « un fer... »

Les deux textes concordent³ jusqu'à la fin des *armes* de Boni-

1. *Chastellain*, t. VIII, p. 1-69.

2. M¹ fol. 68 r^o ; M² fol. 1 v^o.

3. Une lacune (*Chastellain*, t. VIII, p. 83, l. 11) ne peut être comblée par les mss. qui ne nomment pas les chevaliers.

face (chapitres XVII à XX du *Livre des faits*), sauf que, dans le *Livre des faits*, Toison d'or ne parle plus à la première personne et que souvent interviennent des dialogues animés et pleins de vie qui tranchent avec son style habituel.

Les chapitres XXI à XXXII, très résumés¹ dans les *Mémoires* sauf pour la partie consacrée à l'énumération des *chapitres* ou conditions du combat proposé successivement aux chevaliers de France, de Navarre, d'Aragon et de Castille par Jacques de Lalaing porteur d'un bracelet d'or auquel « avoit attachié un couvrechief de plaisance », sont certainement inspirés par des notes, aujourd'hui perdues, de Charolais, comme le font supposer les lignes suivantes de Toison d'or, qui se placeraient après le chapitre XX : «..... je larray a parler des haultes èt loables entre-
« prises que ledit de Lalain avoit entencion de faire ou roiaume
« de France, tant en l'Isle Nostre Dame a Paris comme ailleurs,
« comme il puet apparoir par les chappitres et lettres sur ce faites,
« et par les memoires de Charrolois dont dessus est faite men-
« cion... »

Après une courte allusion au voyage de Lalaing auprès du roi de Portugal, Toison d'or prétend reproduire le récit des joutes de Valladolid² envoyé au duc de Bourgogne par un gentilhomme de Navarre. L'auteur du *Livre des faits* transcrit ce récit et le remanie pour en faire les chapitres XXXIII à XXXVI jusqu'aux mots : *prest et appareillé de ce faire*³. Le reste du chapitre XXXVI et les chapitres XXXVII à XLI ne se retrouvent pas dans les *Mémoires* de Toison d'or, qui nous en donne l'explication en ces termes : « Et sur ce m'en partis et m'en vins en Navarre ; si n'en
« sçay plus a parler. » L'auteur du *Livre des faits* a dû emprunter cette partie soit à Charolais, soit à toute autre source.

Le défi de Jacques de Lalaing porté en Ecosse à James Douglas par Charolais, la joute en Ecosse et le séjour de Jacques de Lalaing en Angleterre sont racontés dans le *Livre des faits* (chap. XLII à XLV) d'après les *Mémoires* de Toison d'or⁴.

La joute à Bruges de Jacques de Lalaing et du chevalier Thomas

1. M¹ fol. 73 v^o à 75 r^o ; M² fol. 5 v^o à 6 v^o.

2. M¹ fol. 75 v^o à 78 v^o ; M² fol. 6 v^o à 9 r^o.

3. Chastelain, t. VIII, p. 142, l. 11.

4. M¹ fol. 78 v^o à 83 v^o ; M² fol. 9 r^o à 13 v^o.

(chap. XLVI et XLVII) est de même empruntée aux *Mémoires*¹.

Le *Pas de la Fontaine des Pleurs* termine dans le *Livre des faits* (chap. XLVIII à LXVI) la partie rédigée d'après les *Mémoires* de Toison d'or².

Dans un dernier paragraphe de ses *Mémoires*, Toison d'or rappelle pour « celluy qui escripra des haulz et chevaleureux » « faiz dudit messire Jacques » qu'il ne faut pas oublier de mentionner les prouesses « que fist ledit messire Jacques de Lalain... » « es guerres de Flandres, esquelles guerres il fina ses jours³. » L'auteur du *Livre des faits* a remplacé ce paragraphe par un long passage des *Chroniques* de Chastellain⁴, qu'il a fait suivre d'un éloge de son héros, du récit de ses funérailles (morceaux qui semblent bien lui appartenir en propre), puis de l'épitaphe en vers, œuvre de Chastellain, qui fut inscrite sur la tombe de Jacques de Lalaing⁵.

Tel est ce *Livre des faits*, pour la confection duquel l'auteur choisi par Guillaume de Lalaing a utilisé les notes de Toison d'or, de Charolais, d'autres sans doute, ainsi que les œuvres de Chastellain, copiant souvent les originaux, les remaniant aussi, y ajoutant parfois, et faisant quand même œuvre d'auteur partout où le sujet comportait un développement littéraire. Quel est donc cet auteur ? D'après Kervyn de Lettenhove⁶, reproduisant l'opinion de Chifflet, partagée un moment par Buchon, mais contredite depuis par tous les critiques, ce serait Georges Chastellain, dont le nom figure au bas de l'épitaphe qu'il a composée pour Jacques de Lalaing, et qu'on retrouve à la fin du *Livre des faits* ; Chastellain, auquel Le fèvre de Saint-Remi, c'est-à-dire Toison d'or, envoyait sa *Chronique* pour que le noble orateur en fît emploi « a son bon plaisir et selon sa discretion... es nobles histoires et cronicques par

1. M¹ fol. 83 v^o à 85 v^o ; M² fol. 13 v^o à 15 r^o.

2. M¹ fol. 85 v^o à 110 v^o ; M² fol. 15 r^o à 33 v^o.

3. M¹ fol. 111 r^o ; M² fol. 33 v^o. Ce dernier ms. (fol. 33 v^o à 34 r^o) ajoute seul un paragraphe final relatif aux exploits que Jacquet se proposait d'accomplir après les guerres de Flandre.

4. Chastellain, t. II, p. 221-364 ; cf. t. VIII, p. 252.

5. *Ibid.*, t. VIII, p. 252-9.

6. Chastellain, t. VIII, p. v-xv.

« lui faictes ¹ » ; Chastellain, qu'Olivier de la Marche cite avec Toison d'or au nombre de ceux qui, « se meslant d'escire », ont glorifié Jacques de Lalaing ².

Les preuves de Kervyn ne nous convainquent pas, non plus qu'elles n'ont convaincu les érudits qui se sont occupés de ce sujet ³. L'épithaphe peut, en effet, avoir été insérée dans le *Livre des faits* au même titre que les autres documents émanant de Toison d'or ou de Charolais ; d'autre part, Toison d'or peut fort bien avoir fourni par sa *Chronique* un canevas aux *Chroniques* de Chastellain, sans avoir nécessairement agi de même pour les *Mémoires* ; Olivier de la Marche, enfin, en nommant Chastellain parmi les écrivains ayant conté l'histoire de Jacques de Lalaing, faisait sans doute allusion aux *Chroniques*, où revient souvent le nom du jeune chevalier.

Le nom de l'auteur, du romancier, du *Livre des faits* reste donc à trouver. Il suffit pour cela de se reporter aux premiers chapitres (I à XVI) de cet ouvrage, qui ne sont pas imités de Toison d'or, et de comparer le long passage où le père de Jacquet conseille à son fils d'éviter les sept péchés capitaux en matière d'amour ⁴ avec le même enseignement donné à Jean de Saintré par la Dame des Belles Cousines dans le roman de *Saintré* ⁵. Le texte du *Livre des faits* est parfois abrégé, parfois aussi allégé de quelques citations latines (dont le commentaire est généralement respecté), mais dans la partie conservée il est la reproduction *textuelle* de celui de *Saintré*, comme on peut s'en rendre compte par la comparaison des morceaux suivants :

Petit Jean de Saintré.
(Ed. Guichard, p. 18.)

Et quant au deuziesme pechié, qui
est de ire, certes oncques vray amou-

Livre des faits.
(Chastellain, t. VIII, p. 16.)

Et quant est du second peché, qui
est nommé ire, certes oncques vray

1. Publ. par Fr. Morand pour la *Société de l'histoire de France*, t. I (1881), p. 2.

2. Chastellain, t. VIII, p. xv.

3. Voy. entre autres dans le *Journal des Savants*, 1867, p. 184, l'article de Vallet de Viriville, qui n'a pas connu les deux mss. des *Mémoires* de Toison d'or.

4. Chastellain, t. VIII, p. 15-23.

5. Éd. Guichard, p. 17-28.

reux ne fut ireux. J'ai bien ouy que aucunes fois amours leurs ont donné desplaisance pour les essayer ; mais ce n'estoit pas ire, s'ilz n'estoient feruz d'autre mal que d'amours...

(*Ibidem*, p. 24.)

Et quant au cinquiesme pechié, qui est de paresse, certes, mon amy, oncques vray amoureux ne fut paresseux, car le tresdoulx et amoureux penser qu'il a jour et nuit pour acquerir la tresdesiree grace de sa tresbelle dame ne le porroit consentir, car, soit pour chanter, soit pour dancier, sur tous les aultres il est le plus diligent et le plus joyeux ; lever matin, dire ses heures, ouyr messe devotement, aller a la chasse et au gibyer, la ou les pouacres d'amours sont a dormir ; et lors fuit ce pechié, en suivant le dict du philosophe Epicurus, qui dit :

Otia, vina, dapes caveas, ne sint tibi labes ;
Vix homo sit castus requiescens et bene
[pastus,

c'est-à-dire, mon ami : Eschieue oyseuse superfluité de vins et de viandes, affin qu'en luxure tu ne soyes souillé, car la personne oiseuse et bien repeue a grant peine peut garder chasteté.

(*Ibidem*, p. 28.)

... les escripteurs en seroient trop longues a reciter, desquelles je me vueil passer pour ensuivre le surplus, fors seullement du dict de Boece, qui sur ce dict : *Luxuria est ardor in accessu, fetor in recessu, brevis delectacio corporis et anime destructio* ; c'est à dire, mon amy, que luxure est ardeur a l'assembler, puantise au departir, briefve delectacion du corps et de

amoureux ne fut ireux. J'ai bien oy dire que aucunes desplaisances amours leur ont donné pour les essayer ; mais sy n'estoient ils pas irés, s'ils n'estoient ferus d'autre mal que d'amour...

(*Ibidem*, p. 20.)

Et quant est du cinquieme peché, qui est de paresse, certes, mon fils, oncques vray amoureux ne fut paresseux, car les tresdouces et amoureuses pensees qu'il a nuit et jour, pour acquerir la tresdesiree grace de sa tresbelle dame ne le pourroient consentir, car, soit pour chanter, soit pour dancier, sur tous les autres il est le plus diligent et le plus joyeux a lever matin, dire ses heures, oyr la messe devotement, aller a la chasse ou au gibier, ou les poacres d'amour sont a dormir. Et pour ce, beau fils, eschieuez huisseuse et superfluité de vins et de viandes, afin qu'en luxure vous ne soyez souillé, car la personne oiseuse et bien repue a grande peine peut garder chasteté.

(*Ibidem*, p. 23.)

... les escritures en seroient trop longues a reciter. Sy vous dis, mon fils, que luxure est ardeur a l'assembler, pulenteuse au departir, briefve delectacion [du cors] et de l'ame destruction. Et pour ce, mon fils, que ce peché est si tresdeshonneste, le vray amoureux le fuit pour doute que sa dame n'en prenne desplaisir, pour acquerir sa grace.

l'ame destruction. Et pour ce, mon amy, que ce pechié est si tresdeshonnesté, le vray amoureux, come j'ay dit, pour doubte que sa dame n'en preigne desplaisir, pour acquerir sa grace, a tout pouoir le fuit.

Notons qu'un peu plus loin *Saintré* présente une longue suite de conseils dévots, au cours desquels paraît l'énumération des *Dix commandements*¹ : l'auteur du *Livre des faits* ne manque pas de faire allusion à ce passage, qu'il avait certainement sous les yeux en écrivant son œuvre : « Et vous suffise ja tant, ja soit ce que je
« ne vous aye point dit ne remontré les dix commandemens par
« ordre ainsi qu'il vont, car je sçay de certain que vous les sçavez,
« et pour ce je vous prie et commande que les teniez et accom-
« plissiez a vostre pouoir². »

C'est donc l'auteur du *Petit Jean de Saintré*, Antoine de la Sale, qui est aussi l'auteur du *Livre des faits*. Travaillant en majeure partie sur une matière fournie par d'autres, il s'est copié³ là encore comme il l'a fait ailleurs⁴. On peut du reste facilement reconnaître son style aisé et coloré dans un autre passage du commencement du livre, passage qui lui est propre, alors qu'il donne la parole aux deux *Belles Cousines* (remarquez ce nom) se disputant l'amour de Jacques de Lalaing au tournoi de Nancy⁵ (ou mieux de Châlons-sur-Marne⁶). Il raconte cette aventure, dont il avait sans doute été témoin en compagnie de Jean d'Anjou, beaucoup plus en romancier léger qu'en historien exact.

Un autre fait qu'on ne peut s'empêcher de remarquer en com-

1. Éd. Guichard, p. 35-6.

2. Chastellain, t. VIII, p. 23.

3. C'est la première rédaction de *Saintré*, antérieure au ms. F, qui a pénétré dans le *Livre des faits* ; voy. en effet un passage du *Livre des faits* (Chastellain, t. VIII, p. 17) : « en ensuyvant le dit du philosophe qui dit : *Bene vivere et letari* », identique dans le ms. A (fol. 17 v^o) et devenu après biffage et surcharge dans le ms. F (fol. 12 r^o) « en enssieuant le dit de Salmon qui en la fin de son desrain livre conclust et dist : *Bene vivere et letari* », leçon adoptée par les éditions.

4. Stern, *loc. cit.*, p. 149-51 ; Gossart, *loc. cit.*, p. 83-86.

5. Chastellain, t. VIII, p. 40-62.

6. Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. IV, p. 439.

parant le *Livre des faits* et *Saintré*, c'est que le roman paraît manifestement s'être inspiré, au moins dans sa première partie, des prouesses de Jacques de Lalaing. Les deux héros, *Petit Jean* et *Jacquet* (c'est-à-dire *Petit Jacques*), ont tous deux pour dame une Belle Cousine ; tous deux promènent en Europe leur humeur aventureuse et leurs *emprises* chevaleresques ; tous deux se rendent dans les mêmes villes, Avignon, Barcelone, Perpignan, etc. ; tous deux sont fiers de leur bracelet d'or ; tous deux enfin sortent vainqueurs d'un combat à la hache où leur adversaire veut les prendre à bras le corps, combat dont le récit, fait en double¹ par La Sale, existe en original dans les *Mémoires* de Toison d'or².

Comment expliquer cette apparente contradiction ? Comment admettre que le *Livre des faits* renferme des passages empruntés à *Saintré* et qu'en même temps certains épisodes de *Saintré* aient été inspirés par la vie du héros du *Livre des faits* ? C'est très vraisemblablement que, lorsque La Sale fut chargé par Guillaume de Lalaing, après la mort de Jacques (4 juillet 1453), de composer un livre à sa gloire en se servant de tous les documents nécessaires, il conçut alors — et seulement alors — le dessein de tirer en même temps et pour son propre compte de la vie de Jacquet une *histoire plaisante* et amoureuse, dont le point de départ fut certainement, comme l'a pressenti Vallet de Viriville³, la rivalité, toute respectable d'ailleurs, de la duchesse d'Orléans et de la duchesse de Calabre⁴, qu'il mit en scène dans les premières pages du *Livre des faits* ; ce qui fait remonter la composition de *Saintré* au plus tôt à 1454, à une époque où La Sale depuis six ans n'appartenait plus à la maison d'Anjou. Dans son roman, La Sale ne pouvait naturellement pas conserver le vrai nom de son héros ; il songea alors à l'appeler comme un des plus valeureux chevaliers du règne de Charles VI, modèle en son temps, lui aussi, de bravoure chevaleresque, Jean de Saintré, sénéchal d'Anjou au siècle précédent, cité par Froissart comme un preux égal de

1. Chastellain, t. VIII, p. 138-9 ; éd. Guichard, p. 121-2.

2. M¹ fol. 77 r^o à v^o ; M² fol. 8 r^o à v^o.

3. *Nouvelle biographie générale*, t. X, col. 830 et suiv., et t. XXIX, col. 714.

4. Kervyn identifie la Dame des Belles Cousines avec la dame de Sercel, femme de Perceval, bâtard de Coucy (Froissart, t. I^a, p. 449-450).

Boucicaut¹ lui-même, dont il semble ignorer la vie², mais dont il avait pu en Provence, de passage à Pont-Saint-Esprit, lire et copier l'épithaphe, reproduite à la fin du roman³. La Sale mène donc de front ces deux ouvrages, empruntant à l'un des développements théologico-amoureux pour les attribuer dans l'autre au père de son héros, et s'inspirant pour son œuvre d'imagination, pour *Saintré*, d'épisodes et de détails que lui fournissent les premiers chroniqueurs de Jacques de Lalaing.

Le roman toutefois eût été trop monotone si l'auteur se fût contenté de répéter à satiété des prouesses de tournois et de joutes. La Sale se souvient à propos que son Jean de Saintré a été le compagnon de Boucicaut, de Boucicaut *le premier*⁴; se rappelant aussi qu'un ouvrage connu raconte la vie d'un Boucicaut, il prend pour fil conducteur de la suite de son récit le *Livre des faits de Jean Boucicaut*⁵, et sans se soucier, du moins en apparence, de la confusion qu'il fait entre les deux Boucicaut, le père et le fils, sans s'apercevoir qu'il change une fois de plus son héros d'époque, et qu'après avoir identifié un homme ayant vécu en plein xiv^e siècle (Jean de Saintré) avec un chevalier du milieu du xv^e (Jacques de Lalaing), il va le mêler à des actions de la fin xiv^e siècle, il prête à Jean de Saintré une série d'aventures qui ne sont que la reproduction de celles de Boucicaut le jeune. C'est ainsi que Saintré part (comme Boucicaut en 1383) pour la croisade

1. Froissart, éd. Luce, t. I, p. 212.

2. Tous les mss., même le ms. Barrois, revu par l'auteur, sont d'accord pour faire naître Saintré à *Pouilly* en Touraine, bien qu'il n'y ait pas de Pouilly en Touraine et que d'ailleurs Saintré soit né au château de *Preuilly*, comme le dit Carré de Busserolle dans son *Dictionnaire géographique d'Indre-et-Loire* (t. VI, p. 8), que veut bien nous signaler notre obligeant confrère, M. Moranvillé. — Gueullette a, le premier, fait cette correction. Dans le roman, Pierre de Preuilly et son neveu Guillaume sont les confidents de Jean de Saintré (éd. Guichard, p. 131).

3. Éd. Guichard, p. 282.

4. Boucicaut le père et Jean de Saintré furent ensemble faits prisonniers à Taillebourg en 1351 (Froissart, éd. Luce, t. IV, p. 105); tous deux aussi furent faits prisonniers après Poitiers (*ibid.*, t. V, p. 53; éd. Kervyn, t. XX, p. 369).

5. Publié par Buchon à la suite de son édition de Froissart, t. III (1840), p. 567-95.

de Prusse¹, où il a pour compagnons de nombreux chevaliers ayant, comme Boucicaut, fait partie de l'expédition de Hongrie en 1396², le *comte de Bourgogne*³ en tête, facilement identifiable avec Jean, *comte de Nevers*, fils du duc de *Bourgogne* ; c'est ainsi qu'il se rend auprès de l'empereur de Constantinople⁴, comme Boucicaut⁵ ; c'est enfin ainsi qu'il va au Caire⁶, toujours comme Boucicaut en 1389⁷.

Les aventures de Saintré, parallèles à celles de Boucicaut, forment de la sorte la seconde partie du roman. Dans la troisième et dernière, qui contraste singulièrement comme allure avec les deux autres, mais ne devait pas déplaire au comte de Saint-Pol, le collaborateur futur des *Cent Nouvelles nouvelles*, nous voyons apparaître d'amp Abbé, l'heureux successeur de Saintré dans les faveurs de la Dame des Belles Cousines. La Sale a peut-être voulu faire ici une allusion satirique aux amours trop peu mystérieuses du roi et d'Agnès Sorel, qu'avaient abritées quelques années auparavant le château de Loches, ce château voisin de la Collégiale que protégeait Agnès et dont le roi était — non pas *abbé*, mais — chanoine⁸. Agnès était morte en 1450, en butte jusqu'à son dernier jour aux attaques des écrivains de la Cour de Bourgogne. Antoine de La Sale restait dans la tradition en faisant rire, aux dépens de la favorite jalousée et du roi son amant, le comte de Saint-Pol, son nouveau protecteur, qui ne pardonna jamais à Charles VII son échec et son humiliation de 1441⁹.

En 1456, Jean de Calabre, veuf de Marie de Bourbon depuis

1. Jean de Saintré participa réellement à une expédition de Prusse, comme *général* de la croisade, si nous en croyons une note qui fait partie du dossier SAINTRÉ dans la série des *Pièces originales* de la Bibliothèque nationale. Voy. Guichard, p. 175.

2. Éd. Guichard, p. 117-87. Voy. une note du ms. fr. 24517 de la Bibliothèque nationale (fol. 75).

3. Éd. Guichard, p. 184.

4. Éd. Guichard, p. 244-5.

5. Buchon, *Chr. de Froissart*, t. III, p. 603-4.

6. Éd. Guichard, p. 281.

7. Delaville Le Roulx, *La France en Orient* (1885), p. 164.

8. Vallet de Viriville, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XI (1849), p. 318.

9. Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. III (1885), p. 173.

1448, demandait à La Sale de lui adresser un exemplaire de son roman de *Saintré* ; il ne lui gardait donc nullement rancune d'avoir mis sa femme en scène à propos de Jacques de Lalaing dans le *Livre des faits*, et rendait par cela même hommage à la parfaite honnêteté et au platonisme de la rivalité des deux *Belles Cousines*, Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, et Marie de Bourbon, duchesse de Calabre.

LE DIT DE JEAN LE RIGOLÉ¹

Le *Dit* que nous publions et qui, croyons-nous, n'a pas été signalé encore, se trouve au folio 150 *b* du ms. fr. 25545 (anc. N.-D. 274 *bis*) de la Bibliothèque nationale de Paris. Le trouvère qui l'a composé, Jean le Rigolé, ne nous est connu par aucune autre production portant son nom, et malheureusement cette pièce ne nous donne sur lui aucune information ; tout ce que nous pouvons en conclure c'est que, comme les autres poètes ses confrères, il vivait des largesses d'un grand seigneur, et son *Dit*, où il blâme l'ingratitude et l'ambition, n'avait peut-être d'autre but que de rappeler à son protecteur que lui, Jean le Rigolé, n'était pas de ceux qui *s'esmuevent vers lor signors por eus travailler*.

Oez dit de petit volume :	(fol. 150 <i>b</i>)
Je di qu'il est fous qui alume	
Le feu pour ardoir ce qu'il a,	
Et cilz est fous, qui de la reume	
Se puet garir et d'apotume,	
6 Qui tantost ne s'en garira ;	
Mais folie ne mourra ja :	
Par cest siecle va ça et la.	
Cist mondes ne vaut une plume,	
Chascuns couvoite ce qu'il n'a ;	
Mais on recorde de piece a :	
12 Teus cuide haut monter qui tume.	

Ms. 2 ilz — 5 Ce — 12 *Vers cité par Le Roux de Lincy*, Livre des proverbes, 2^e éd., II, 421.

1. [Voir Bibliographie, n° 9].

Cilz alume le feu por voir
 Por lui bruler, por lui ardoir,
 Qui a sa chevance estable,
 Son biau vivre, son biau manoir,
 Selonc le cours son estouvoir,
 18 Senz dongier trestote sa vie,
 Viandes et bons vins sor lie,
 Et il fait tant que par envie,
 Pour ce qu'il a un pou d'avoir,
 S'esmuet a ce qu'il ne doit mie,
 Et prant contre celui atie
 24 Qui l'a mis en si grant pouoir.

Qui a biau boire et biau mengier, (c)
 Riche hostel por lui herbergier,
 Rente noblement a tous jors,
 Son bel palefroï riche et chier,
 Roucin por vallet chevauchier
 30 Devant lui le pas ou le cors,
 Son prevost, eschevins, maiors,
 Ilcil qui ont teles honnors
 Et ont lor hommes por taillier,
 Ne se doivent vers lor signors,
 De cui lor vient toz lor secors,
 36 Esmouvoir por eus travillier.

De teuz connois, jou di a plain,
 Que lor hostel avoient plain
 De vins, d'argent et de fromens ;
 Foy que je doye saint Germain,
 Que s'il y venoient demain,
 42 Il n'i venroient pas a tens
 Par lor orguel, par lor contens
 Qu'il ont ja maintenu lonc tens,
 Et si croi que ce soit en vain ;
 Dont je di, quant je me porpens,
 Qu'il ont mené si grans despens
 48 Qu'il ont fait de lor or estain.

Qui voit ses vignes et ses prez
 Au matin quant il est levez,
 Et son hostel riche et garni,

13 *L'initiale de chaque strophe manque* — 34 ce — 36 p. lui — 41 cil — 45 Et
 se c. q. se — 48 [Q]uil

Et est sires partout clammez,
 Et il devient si forcenez
 54 Que son signor et son ammi
 Rappelle con son annemi,
 En la fin en doit dire hemi !
 Et si doit estre fous nommez ;
 Ne on ne doit avoir de li
 Pitié, devant chascun le di :
 60 Se je di mal, si m'en blasmez.

J'ai oy pieça recorder (d)
 Qu'il se vaudroit mieus reposer
 Que luitier a plus fort de lui,
 Car on n'i puet rien conquerer,
 Si vaudroit mieus laisser ester ;
 66 Je ne veil cy nommer nelui :
 Li uns est plus fors que li dui,
 Ç'avient souvent, certains en sui :
 Si se feroit bon racorder
 Et faire pais envers celui
 Avant que cheissent endui
 72 A terre, sen plus relever.

A mon prologue revenrai :
 L'apotume, que bien le sai,
 Puet tant cover que tue l'omme :
 A orgueil le raporterai
 Qui au cuer se joint par essai,
 78 Et destruit chasc' an maint prodomme.
 Se ja mon signor abandonne,
 Qui richesse et honnor me donne,
 Et li fais dou pis que porrai,
 Foy que doy saint Pierre de Romme,
 Je n'i doi gaingnier une pomme,
 84 Mais perdre honnor et quant que j'ai.

Se j'avoie planté monnoie,
 Si m'aist Deus, santé et joie,
 Et ma rante, si con on dit,
 Celui de cui je la tenroie
 Je serviroie et garderoie
 90 De bon cuer et sens contredit :

61-4 *Idée originaiement empruntée à Sénèque ; voy. Romania, IV, 133* —
 68 Sauient — 77 ce. — 79 s. mabandonne -- 89 Je manque.

Si me venroit plus a porfit
 Que faire a mon signor despit,
 Que la force n'en est pas moie ;
 Cilz est trop fous qui s'aastit
 A son signor, se Deus m'aïst :
 96 Se li meschiet ce est granz joie.

De teus a on veu souvant (fol. 151)
 Qui vers lor signors malement
 Mesfont : por coi ? qu'il sont trop gras.
 Grans moes font premièrement
 Et despendent si largement
 102 Et donnent a lor advocas,
 Et puis sont si vuis et si chas
 Qu'i lor convient crier hélas !
 Pour coi ? car il vont a nient.
 Por c'est fous qui se met au bas
 De ce qu'i puet estre a solas
 108 En son hostel privéement.

Entre vos qui honnor avez
 Et chevance, bien vous gardez
 De mespenre vers vo signor,
 Ainsi toujours vos meintenrez,
 Et de haut en haut monterez,
 114 Et si croitz en grant valour :
 Mais cilz doit avoir deshonnour,
 Sens avoir los, pris ne honnour,
 Qui a son signour s'est mellez,
 N'il n'en doit avoir le millour :
 L'exemple en voit on chascun jor.
 120 Ce dit JEHANS LI RIGOLEZ.

94 qui se. Cf. *Le Roux de Lincy*, Livre des proverbes, 2^e éd., II, 99 — 96 Si
 l. m. se.

LE JU DE LE CAPETE MARTINET ¹

I

Le manuscrit qui renferme le petit poème publié plus loin appartient à la Bibliothèque nationale de Paris, où il est entré par voie d'acquisition en septembre 1864; il porte aujourd'hui le n° 1731 des nouvelles acquisitions françaises. C'est un volume sur vélin, écrit par un scribe picard à l'extrême fin du XIII^e ou au commencement du XIV^e siècle; il compte 72 feuillets à 2 colonnes; il est incomplet au commencement et a perdu plus du quart du feuillet 16 par suite de l'arrachement d'une lettre ornée.

Ce manuscrit contient trois pièces différentes :

1° (fol. 1-32 *a*) *Le Court d'Amours que Mahius li Porriers fist.*

2° (fol. 32 *a*-36 *a*) *Le Ju de le Capete.*

3° (fol. 36 *a*-72 *b*) *Le Court d'Amours.*

La première pièce, *Le Court d'Amours que Mahius li Porriers fist*, est un assez long poème allégorique (plus de 4.400 vers, dont le commencement manque), où se montre évidente l'influence du *Roman de la Rose*. Du reste, l'auteur, Mahiu le Porrier², un nouveau venu dans l'histoire littéraire, cite deux fois (fol. 1 *a*)

. cheli
Qui fist le Roumant de le Rose,

et il le blâme d'avoir osé dire que

Onques preudefemme ne fu.

Le passage visé par Mahiu le Porrier se trouve dans la partie du *Roman de la Rose* qui a été composée par Jean de Meun (v. 8985-8987 de l'éd. Méon) :

1. [Voir Bibliographie, n° 23].

2. Un troubadour du nom de Porier est cité dans l'*Histoire littéraire*, t. XIX, p. 610, mais n'a rien de commun avec le trouvère picard.

Si n'est il mès nule Lucrece,
Ne Penelope nule en Grece,
Ne prodefame nule en terre ;

Jean de Meun écrivait vers 1275 ¹ : c'est donc postérieurement à cette date qu'il faut placer la composition de la *Cour d'Amour* et par suite l'existence de Mahiu le Porrier, sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements.

Le poème de Mahiu le Porrier n'a rien de bien original ; c'est une œuvre de pure imagination inspirée par le *Roman de la Rose*, dont nous retrouvons certains personnages ; et la *Cour d'Amour* que nous représente l'auteur n'est certes pas de celles dont l'existence réelle au moyen âge a pu sembler vraisemblable à M. Antony Méréay ².

Au moment où commence le ms., un *jaloux* se plaint de sa femme, dont il punit à coups de bâton les infidélités :

Je cuidoie estre assés vaillans
Pour autele femne que j'ai ;
Mais le loudiere a kier le glai,
Et aime autrui, che me dist on.
Et je [le] bas tant d'un baston
Que je li froisse les costés.

La *Cour d'Amour* est assemblée dans le *Chastel d'Amour* et le *grand Bailli* préside, assisté de ses douze pairs : *Avisé, Percevant, Ami, Deduiant, maistre Connissant, Hardi, Cremu, Soutieu, Biau-parler, Desiré, Profitant, et Atraiant*. L'auteur assiste caché à tout ce qui se passe. Le Bailli donne tort au jaloux. Arrivent alors plusieurs personnages, un damoiseil courtois, un chanoine *rieulé*, d'autres encore, qui consultent la *Cour* sur diverses questions amoureuses. Un roi de Frise notamment demande au Bailli de lui procurer les moyens d'épouser une bergère qui le repousse et lui prèrè son pastoureau.

Le poème continue ainsi, développant longuement une série de problèmes amoureux et difficiles. Huit jours se passent, au bout desquels le Bailli met au ban de sa *Cour* les jaloux et les

1. Voy. au sujet de cette date attribuée à Jean de Meun l'article de M. Paulin Paris dans l'*Histoire littéraire*, t. XXVIII, p. 432-439.

2. *La Vie au temps des Cours d'Amour...* (1876), p. 107 et suiv.

félons d'amour. Malheureusement *Envie* survient, assiège le *chastel*, le prend, s'y établit, et le Bailli et toute sa cour sont forcés d'émigrer au ciel, car c'est là seulement qu'ils pourront retrouver la sécurité.

Ce premier poème est suivi dans le ms. du *Ju de le Capete*, sur lequel nous reviendrons plus loin. Vient ensuite (au fol. 36 a) un second poème de la *Cour d'Amour*, qui est la suite et la contrepartie du premier.

Le Bailli est parti ; *Envie* règne toute puissante dans son *chastel* et poursuit de sa haine les vrais amants, qui regrettent l'ancienne *Cour d'Amour*. Les méchants au contraire sont loués et encouragés, témoin le vilain qui raconte son histoire (fol. 38 c) :

. J'ai amé
 Dame, si vous dirai comment :
 J'avoie .i. maistre qui souvent
 Avoit en pluseurs lius a faire ;
 Privéement tout son affaire
 Me disoit, et tant se fioit
 En mi que le sien me laissoit
 A warder souverainnement,
 Et se fenme que loiaument
 Amoït par chertainne occoison.
 Mais une si grant traïson
 Li fis, de coi je m'avisai,
 Que se fenme li violai
 Par forche et coukai avec li,
 Et puis tout le sien li toli,
 N'onque puis riens ne l'en vaus rendre.

Envie rit de ce bel exploit et l'approuve ainsi que bien d'autres encore, tellement que l'auteur, qui assiste caché à tout ce débat, quitte à la hâte le *chastel* et court prévenir le roi de Frise, dont il a été question dans le premier poème. Le roi de Frise, plein de reconnaissance pour le Bailli qui lui a fait épouser sa bergère, convoque ses barons, parmi lesquels il faut noter un Bernier, prince de Mourée (fol. 42 c). On part, on arrive sous les murs du *chastel*, on parlemente, on donne l'assaut, et finalement *Envie* est priée de céder de nouveau la place au Bailli et à sa Cour.

Tout ce qui précède fournit la matière de plus de 5.000 vers, dont l'intérêt est minime, sauf dans une certaine partie (fol.

60 a-62 d), où sont reproduits des refrains de chansons, dont plusieurs se retrouvent ailleurs, et dont il ne sera pas sans utilité de donner la liste.

- I. — Bien ait qui primez ama (*fol. 60 a*).
 II. — Se vous et vous l'aviez juré,
 S'amerons nous.

Même refrain dans le ms. de Montpellier ¹, fol. 318 v°, qui change *S'amerons nous* en *S'amerai je*.

- III. — Dius ! se j'ai le cuer joli,
 Se me font amouretes.

Même refrain dans Montp., fol. 318 v°.

- IV. — Amours, par vo grant signourie (*fol. 60 b*)
 Et pour vo conseil que j'ai prest,
 Gais et jolis suis pour m'amie ;
 Des mesdisans a riens ne m'est.
 V. — Je n'ai mie amouretes a men voloir,
 Si en suis mains jolie.

Même refrain dans la *Chastelaine de Saint-Gille*, voy. *Rec. des Fabliaux*, p. p. A. de Montaiglon et G. Raynaud, t. I, p. 140.

- VI. — Se pour bien amer doit nus hons avoir
 Goie, je l'arai.
 VII. — Nus n'iert ja jolis, s'il n'aimme (*fol. 60 c*).

Ce vers commence une pièce du ms. fr. 12786 de la Bibl. nat., fol. 79 v°, et forme aussi le *tenor* d'une pièce de Montp., fol. 300 r°.

- VIII. — Loiaus amouretes ai au cuer
 Qui me tiennent gay.
 IX. — Or du destraindre et du metre en prison :
 Je l'amerai qui qu'on poist ne qui non.

Même refrain dans Montp., fol. 319 r°.

1. Le ms. dont il s'agit est le ms. H. 196 de la Faculté de médecine de Montpellier, dont nous ferons bientôt paraître une édition, formant le premier volume d'un recueil de motets français.

X. — Je l'amerai, m'amiete, (*fol. 60 d*)
Maugré les mesdisans.

XI. — Hareu ! comment m'i mentainrai ?
Amour ne m'i lessent durer.

Même refrain dans le ms. fr. 12786, fol. 80 v°, et dans les *Tournois de Chauvenci*, v. 3486-7. C'est le commencement d'une pièce du ms. du Vatican, Christ. 1490, fol. 118 d, publiée par Heyse, *Rom. Ined.*, p. 56.

XII. — Hareu ! hareu ! je la voi la,
Chele qui m'a en sa prison.

C'est le premier et le dernier vers d'une pièce du ms. de Montp., fol. 133 r°, qui a été publiée par Heyse (*Rom. Ined.*, p. 52) d'après le ms. du Vatican, Christ. 1490, fol. 116 a.

XIII. — Ainsi les doit on mener (*fol. 61 a*)
Nouveletes amours (*bis*).

XIV. — Triquedondele,
J'ai amé la pastourele.

XV. — Ore chi tout coi (*bis*), (*fol. 61 b*)
Mesdisant nous gaitent.

XVI. — Amés pour avoir goie :
Mius en vaurés.

XVII. — J'ai joie ramenée chi.

Même refrain dans les *Tourn. de Chauv.*, v. 1516.

XVIII. — J'ai pensé a tel i a ; (*fol. 61 c*)
Se Diu(s) plaist, mius m'en sera.

XIX. — Ostés moi l'anelet du doit :
Je ne suis pas mariée a droit.

Premier et dernier vers d'une pièce du ms. Douce 308 de la bibl. Bodl. d'Oxford, fol. 244 v°.

XX. — Ore en la bonne eure !
Che nous font amourez
Qui nous keurent seure.

XXI. — Onques n'amai tant con je fui amée ; (*fol. 61 d*)
Par men orgueil ai mon ami perdu.

Premier et dernier vers d'une pièce qui se trouve dans les mss. fr. de la Bibl. nat., 844, fol. 205 *a*, et 12615, fol. 179 *r*°, avec le tenor SANCTE GERMANE, et qui n'est autre que le premier couplet d'une chanson de Richart de Fournival (Bibl. nat., ms. fr. 20050, fol. 137 *v*° ; Vatican, Christ. 1490, fol. 68).

XXII. — Maine je (*bis*) bien la danse
A le guise de Normande ?

XXIII. — Tout mon vivant bonne amour servirai,
Amer m'i fait et donne quanque j'ai.

La 30^e ballette du ms. Douce 308 de la Bodl. d'Oxford commence à peu près de même :

De tout mon cuer bone amour servirai.

XXIV. — J'ain loiaument et amerai tous jours.

XXV. — Cuers qui dort, il n'aimme nient, (*fol. 62 a*)
Ja n'i dormira li miens.

Voy. dans le ms. de Montp., fol. 140 *r*°, la même idée rendue presque de même :

Cuers qui dort, il n'aine pas,
Ja n'i dormirai.

XXVI. — Pour moi desduire vins je cha
Et pour amour a tel y a.

XXVII. — Je sai (*bis*) amouretez servir, (*fol. 62 b*)
Ne ja nus jour ne m'en ruis departir.

XXVIII. — J'ai le capelet d'argent (*fol. 62 c*)
Et bel ami a men talent.

XXIX. — Or voi je bien que li maus d'amer mi tient.

XXX. — Mesdisant creveront,
Ja n'en saront
La joie que j'ai.

Même refrain dans Montp., fol. 242 *r*°. La pièce tout entière, dont ces trois vers forment le premier, le huitième et le dernier vers, se lit dans le ms. fr. 845 de la Bibl. nat., fol. 190, et dans le ms. Douce 308, fol. 245.

XXXI. — Ainsi doit aler qui aimme (*fol. 62 d*)
Par amours joliment.

XXXII. — Ma loial pensée
Tient men cuer joli.

Commencement d'une pièce du ms. de Montp., fol. 242 r°.

XXXIII. — Fui te, gaite, fais nous voie :
Par chi passe gent de joie.

Même refrain dans les *Tourn. de Chauv.*, v. 2342-3, et dans une pièce d'Adan de la Hale (Montp., fol. 313 r°, et Bibl. nat., ms. fr. 25566, fol. 35), publiée par Coussemaker, *Œuvres d'Adam de la Halle*, p. 256. Ces deux vers se trouvent aussi dans le ms. Douce 308, fol. 248 r°, où ils forment le premier et le dernier vers d'une pièce tout entière.

II

Le *Ju de le Capete*, dont nous avons maintenant, à parler est placé dans le ms. (fol. 32 a-36 a) entre les deux poèmes de la *Cour d'Amour* et leur sert évidemment de trait d'union. Ce petit poème allégorique de 553 vers, où l'auteur, tout d'abord trahi par sa dame, se reprend ensuite à espérer, est en effet la transition toute naturelle entre le premier poème, où Mahiu le Porrier assiste à la défaite d'Amour, et le second, où le poète assiste au triomphe d'Amour. De ce fait il est facile de conclure que Mahiu le Porrier doit être l'auteur de tout le ms., aussi bien du *Ju de le Capete* que des deux poèmes de la *Cour d'Amour*, d'autant que nous revoyons partout la même langue, le même style et la même tournure d'esprit.

Non plus que les deux poèmes qui l'encadrent, le *Ju de le Capete* ne semble avoir été connu jusqu'ici. Nous n'en trouvons la mention que dans l'*Inventaire des joyaulx et autres bien meubles...* de la duchesse de Bourgogne ¹ (7 mai 1405), dont une copie nous a été communiquée par M. Paul Meyer. On lit en effet, au milieu de l'énumération des manuscrits ayant appartenu à Marguerite de Flandres, la note suivante : « Le romant de la

1. Ce ms. porte le n° 203 de la bibliothèque de la ville de Troyes ; c'est une copie du XVIII^e siècle faite sur l'original. Voy. le *Catalogue général...*, t. II, p. 95-96.

capette Martinet. » Il n'y a pas de doute pour l'identification des deux poèmes : le jeu de la capette est bien le même que le roman de la capette *Martinet*, car ce dernier mot paraît aussi dans notre poème (v. 58-59) :

. « Juons a le capete
Martinet... »

Ce jeu de *le capete Martinet*, sorte de *colin-maillard*, où le bandeau était peut-être remplacé par une *capete*, ou petite chape, fait évidemment allusion à la chape de saint Martin ¹, dont la popularité au moyen âge se trouve justifiée une fois de plus. La comparaison qu'établit l'auteur entre ce jeu et la *vie d'amour* est la seule raison d'être du titre.

Quel que soit l'auteur de ce poème, Mahiu le Porrier ou un autre, nous pouvons affirmer, d'après l'étude de la langue, qu'il était originaire du nord de la France, car, sans parler de certaines formes linguistiques qui peuvent aussi bien provenir du copiste : *sen* (*son*), v. 3, 92 ; *veritavles* (*veritables*), v. 37 ; *rewardai* (*regardai*), v. 94 ; *blanques* (*blanches*), v. 242, etc., etc.. nous relevons les rimes : *cangie* (*changiée*), v. 31 ; *muchie* (*muchiée*), v. 319 ; *mi* (*moi*), v. 272 ; *ti* (*toi*), v. 65, qui appartiennent à la seule région du Nord. Remarquons de plus, comme caractère dialectal déjà signalé par M. W. Foerster (*Cheval. aus. II. espees, Introd.*), *és* et *ès* rimant ensemble : *adès* et *amès* (v. 145-146) ; *près* et *prés* (v. 77-78) ; *près* et *espeuentès* (v. 253-254) ; ce fait se retrouve aussi dans le *Jeu Saint Nicolas* de Jean Bodel ².

Nous n'avons pas cru utile de faire suivre cette publication d'un glossaire, car aucun mot du texte ne présente de sérieuse difficulté d'explication.

LE JU DE LE CAPETE

Amours qui d'onneur et de joie (f.	D'amer et de sen gré souffrir,	
[32 a)	L'autre jour, pour faire esjoir	
Pourvoit tous cheus qui sont en voie	Men cuer qui d'anui estoit plains	5

1. Nous trouvons une pièce lyrique intitulée la « Note Martinet » dans le ms. fr. 845 de la Bibl. nat., fol. 187 c. Dans ce titre « Martinet » semble bien être le nom de l'auteur.

2. *Le Théâtre français au moyen âge*, p. 167 (*irès* et *après*).

Et pour che c'on oïst mes plains,
 [(f. 32 b)
 Me fist en .i. vergier entrer,
 Lau mout me pleut a demourer,
 Car li lius estoit biaux et gens,
 Et peu y repairoit de gens. 10
 Ensi qu'en chu vergier estoie
 Et que je merancolioie
 En pluseurs pensées d'amours,
 De le nobleche et des atours,
 Du regart et des dous sanlans 15
 Me dame, dont li nons est grans,
 Me souvint, et me pleut l'entrée
 Du vergier et de le pensée,
 Lau je fui tant que je m'assis
 Dessous .i. arbre tout pensis, 20
 Car li pensers m'abelissoit ;
 Et pour che qu'il me souvenoît
 Des douz biens de l'acointement
 Me dame, a quel assentement
 Amours douchement me saisi, 25
 Je mis et vauch metre en obli,
 Pour les dous biens de l'acointanche,
 Le grant anui et le soufranche
 Que mes cuers en a puissedi
 Sans avoir nul confort senti, 30
 Pour che qu'en peu d'eure cangie
 Me fu trop chele qui d'amie
 Estre me faisoit grant sanlant ;
 Si fui pris en li regardant
 Aussi que plus sages de mi 35
 Seroit ; or recongnos(t) par li
 .i. mot qui mout est veritavles :
 Que cuers de fenme est trop muables ;
 Mais de che me convient passer
 Et confort de joie esperer, 40
 Car je n'i sai nul milleur tour. (f. 32 c)
 Tant melancoliai chu jour
 Qu'il fu l'eure de miedi
 U gracieus vergié flouri
 Qui mout me sanla gens et biaux ; 45

De mainte maniere d'oisiaus
 Y entendi chu jour les cans,
 Mais une grant route d'enfans,
 Que je vi de mi aprochier
 Un peu d'autre part le vergier 50
 En .i. pré ou mout faisoit bel,
 Me fist delaissier le revel
 Pour yaus regarder volentiers.
 Mout en y avoit de legiers
 Et de nès, si qu'il me sanloit 55
 Qu'entre les autres y avoit
 Une faitiche baisselete,
 Qui dist : « Juons a le capete
 Martinet, et je clugnerai.
 Mais le premier que je porrai 60
 Tenir, sachiés, le paiera. »
 Pluseur dirent : « Or y parra,
 Car ch'est li droiture du ju ;
 Mais clugne bien, ou ja, par Diu,
 Nus ne le paiera fors ti. » 65
 A chest mot, sans nul autre si,
 Se fist li jus qui mout me pleut
 A veoir, et mout en y eut
 Entour li qui point ne voloient
 Au ju ou li plus s'acordoient 70
 Juer, ains estoient rebours,
 Et quant chele faisoit ses tours
 Qui le ju paioit liement,
 Plus tost et plus hardiement
 C'a chiaus du ju y assenoit : 75
 Dont mes cuers mout s'esmerilloit,
 [(f. 32 d)
 Car chil le feroient de près
 Qui juoient, et se li prés
 Fust assés plus grans qu'il n'estoit
 Et li uns de chiaus qui n'avoit 80
 Que faire du ju se vausist
 Traire au bout, chele le presist
 Plus tost, et se fust la tous seus,
 Qu'ele ne fesist de vint deus
 L'un de chiaus qui du ju estoient ; 85

Mais aucune fois devenoient
 Li rebours du ju, non pas tous,
 Car li douz sanlans amoureux
 De chele qui les avoit pris,
 Le contenanche et li dous ris 90
 Qu'ele douchement leur faisoit,
 A sen ju mout en atraioit
 Qui puis juoient liement.
 Le ju rewardai bonnement
 Des enfans, tant qu'il s'en partirent 95
 Du pré u bien le ju parfurent.
 Che me sanla de le capete,
 Et je me rasis seur l'erbete
 Du vergier qui nouvele estoit,
 Car mout grandement me plaisoit 100
 Li jus des enfans que j'avoie
 Veü, pour che que je soloie
 Juer quant j'estoie petis,
 Et par chu ju me fu avis
 Aussi que tout chertainnement 105
 Que tout chil especialment
 Qui dames servent et Amours
 Doivent du ju savoir les tours,
 Et pour che qu'il en sont prochain :
 Car il prient wi et demain 110
 Dame, sans avoir se merchi, (f. 33 a)
 Anchois le lait, et prent cheli
 Qui de li se fuit et eslonge.
 Et comment vit cuers qui ne fonge
 Qui si se trueve mesqueans ? 115
 Ch'est li propres jus des enfans
 Qui juoient a le capete ;
 Et le faitiche baissclete
 Du gieut qui goutte n'i veoit,
 Par juste examplaire et par droit 120
 Dame en tous tans me segnefie ;
 Car s'uns cuers loiaument li prie
 D'avoir s'amour, et qui bien l'aint,
 Et en li requerant se plaint
 A li d'aucun mal s'il le sent, 125
 Ch'est merveille s'ele y entent
 Si qu'ele n'ait sen cuer aillours :
 C'est li jus des enfans rebours,
 Qui du ju as enfans n'ont cure,
 Car che n'est fors droite aventure 130
 Quanques dame fait en amant.
 Aussi bien voit on .i. truhant
 Amer, qui d'amours n'a que faire,
 C'on fait .i. franc cuer debonnaire
 Qui tous tans sert amours et croit ; 135
 Dont je dis que goutte n'i voit
 Nient plus qu'a s'amour otrier
 Dame, tant a le cuer legier,
 Qui fait le tousete du gieu,
 Que chiaus qui sont du giu eskieu 140
 Prent ains que chiaus qui le requierent.
 Tout aussi fait, dont dolant yerent
 Maint cuer, dame en amant souvent ;
 Car a cheli qui riens n'entent
 A s'amour vieut peuser adès, 145
 Et s'aucune fois est amés (f. 33 b)
 Amis de bonne dame sage,
 Se veil je bien croire et si sa ge
 Que toutes ne font mie ainssi :
 Comment c'Amours les ait saisi, 150
 Ja cheus qui aiment ne trerront
 A ami, anchois ameront
 Lau leur plaisanche se donra ;
 Non toutes, mais mout en y a
 Aussi que des rebours enfans, 155
 Qui du giu qui fu biaux et grans
 De le capete n'eurent cure ;
 Et se chil l'avoient en cure
 Puissedi, grant merveille estoit,
 Pour che s'on les en requerroit. 160
 Tout aussi es che grant merveille
 Quant cuers de dame s'apareille
 A amer sen loial ami,
 Comment que de cuer puissedi
 Li otroit s'amour liement ; 165
 Dont je dich, et se n'i entent
 Mes cuers autre contrucion,

112 prent et lait — 129 na cure.

C'on puet droite comparison
 Du giu de le capete faire
 A le vie d'amours, qui plaire 170
 Puet sans cause, et je m'i affi
 Par les poins que j'en ai senti ;
 Car en amours a trop a dire.
 En chele pensée fu d'ire
 Mes cuers trop longuement espris, 175
 De coy je dis que chil soupris
 Sont qui aiment sans estre amé,
 Si con je sui et ai esté,
 Qui onques grace n'i trouvai.
 A ! très bonne Amours, je cuidai, 180
 Quant je devins de vos servans, (f. 33 c)
 Mout bien employer i mon tans,
 Mais je l'ai mius que nus perdu.
 Amours, bien m'avés decheü,
 Si m'en puis complaindre et doloir.
 Ha ! très douche dame a veoir, 186
 Que sont devenu li sanlant
 De coi je soloie avoir tant
 De goie, sans merchi trouver ?
 Car riens ne me pooit grever 190
 U tans que de vous fu espris.
 Esperanche, dont je traïs
 Ai esté, tu soies hounie,
 Et Fausse Acointanche t'amie
 Si soit, car mes cuers le voroit. 195
 Ainsi que luec se dolosoit
 Mes cuers, en souffrant se malaise,
 Je vi par le bout d'une haise
 Ausi que d'un waste manoir
 Issir dames a men espoir 200
 Dusques a. v., et si entroient
 U vergier pour che qu'els avoient
 De loins veü l'uisquet ouvert ;
 .I. homme avoit net et apert
 En le compengnie des dames. 205
 Tout sans avoir sièges n'escames
 S'assirent delés .I. figuier,
 Mais a l'uisquet reveroullier

Fu Esperanche le courtoise.
 Une en y eut, dont trop me poise, 210
 Exeptée de leur couvent,
 Car Esperanche sagement
 Le mist hors a l'uisquet fremer.
 Je n'en saroie plus nommer
 De li, pour che que je l'avoie 215
 Veü et bien le connissoie, (f. 33 d)
 Car trop souvent m'avoit gabé ;
 Et quant ele eut l'uisquet fremé,
 Le très bele decheveresse
 De cuer par se fausse promesse 220
 Avec les autres dames vint
 Seoir, et mout bel li avint.
 Mais quant toutes furent ensanle
 Les dames, ainssi qu'il me sanle,
 Et chius qui de leur compengnie 225
 Estoit, je ne cuidasse mie
 Que par tout le mont euïst tant
 D'onnour que je vi par sanlant
 Et par fait en cascun avoir :
 Bel abit plaisant a veoir 230
 Et blanc avoit vestu cascune,
 Fors chele qui fu tout[e] brune
 Vestue, qui dehors estoit
 Et qui le vergier regardoit,
 Car ele n'i pooit entrer. 235
 Mout me pleurent a regarder
 Les dames et leur contenanches ;
 Et chius qui de leur acointanches
 Et de leur compengnie fu
 Avoit .i. dyaspré vestu 240
 Aussi que tout semé de flours
 Blanques, et de toutes coulours
 En y eut, si qu'il me sanla.
 Tant vint et tant abeveta
 Chele qui dehors le vergier 245
 Estoit, que de mi aprochier
 Se vaut, et si parla a mi
 De bien loins, sans avenir i,
 Comment qu'ele y tendist le main,

196 lueques — 202 quele — 221 Auecques.

Car .i. grant fossé d'yaue plain 250
 Entre mi et le dame avoit (f. 34 a)
 Qui hideuse et vilainne estoit
 Et laide a regarder de près.
 Je fui de li espeuentés
 Si tost que de près le coisi, 255
 Comment qu'ele desist : « Ami,
 Viens t'en : tu n'as laiens mestier. »
 De li ne de sen acointier,
 Ne de se parole n'euch cure,
 Car Esperanche le seüre 260
 Qui va hardiement par tout
 Le perchut bien vers le debout
 Du vergier ou j'estoie assis,
 Et bien sai que je fui coisis
 De li, coi qu'il m'en despleüst ; 265
 Mais pour che qu'ele n'esmeüst
 Cheles qui avec li estoient
 Et qui garde ne s'en donnoient
 De nos deus ne de no affaire,
 Aussi que pour .i. capel faire 270
 Se leva et se departi
 D'aus pour venir parler a mi ;
 Mais quant je le vi aprochier
 De mi par un orbe sentier,
 Je commenchai .i. peu a rire, 275
 Car je ne savoie que dire
 En li, tant estoit bele et gente.
 Adont sans faire longue atente,
 Me salua et dist ainssi :
 « Biaux sires, que faites vous chi ? 280
 Long tans avés esté perdus.
 Bonne Amours vous mande salus
 Qui courtois est et debonnaire
 Et qui bien set tous vos affaires,
 Comment que vous l'aiés guerpi, 285
 Et de tant que desobeï (f. 34 b)
 Avés a li ne m'est pas bel. »
 Et je, qui ne demandoie el
 Que le dame des faus creüe
 Li dis : « Bien soiés vous venue, 290

Très douche dame, saus mes drois !
 Amours n'est mie si courtois
 Ne si vaillans que vous le faites,
 Car mout de folies retraites
 Sont de li et de sen convent ; 295
 Et de vous, dame, vraiment
 M'a trop peu valu l'acointanche.
 Et n'estes vous chou, Esperanche,
 Qui si souvent m'avés moquié ?
 Vous m'avés fait mal et pequié 300
 En tant que j'ajoustoie foy
 En vous ; or m'avés en tel ploy
 Mis que jamais ne vous crerai :
 Faus fu quant je vous acointai
 Ne vous ni Amour, vo signeur ; 305
 Car anui, souffranche et douleur
 Y ai trouvé sans nul confort,
 Et bien sai que vos avés tort,
 Dame, quant plus me tariés. »
 Comment que je fusse tous liés 310
 De li, me plaisoient chil mot
 A dire, mais ele pour sot
 Me tint et me mostra raison
 Belement, sans mouvoir tenchon,
 Car mout bien estoit avisée, 315
 Et me dist c'a Desesperée,
 Le mauvaise, avoie parlé :
 « Vés le la outre che fossé
 Entre ches espines muchie.
 Bien set que je ne l'aimme mie 320
 Pour che qu'ele l'a deservi (f. 34 c)
 En tant qu'ele a maint cuer ravi
 Et tourné a mauvaise voie,
 Se n'est pas raisons c'on le croie,
 Car Amours, mes sires, le het ; 325
 Pour che que lues c'un amant set
 Qui sen voloir ne puet furnir
 En amant, pour li asservir
 Vient a li et l'acole et baise,
 Le serve traïstre pugnaise, 330
 Et li fait menchongnes acroire.

267 Cheus.

Tout ainssi maint cuer desespoire
 Et point d'un avenimé dart ;
 Mais quant je me trai chele part,
 Lau ele est, je l'en fais fuïr, 335
 Car mi aprochier ne veïr
 Ne porroit le serve traître,
 Qui fait par tout lau ele abite
 Tristreche et anui demourer. »
 Mais quant j'oïs ainssi parler 340
 Esperanche le deliteuse,
 Je li dis : « Très douche amoureuse
 Dame, pensés de me besongne,
 Si que mes cuers plus ne resongne
 L'acointanche de Bonne Amour ; 345
 Encore par nul milleur tour
 Que par vous croire n'ai je mie
 Connissanche d'avoir amie :
 Se vous veil encore essayer ;
 Mais je vous pri, dame, et requier 350
 Pour amours, de cuer humblement
 Que vous me dites quele gent
 Che sont en mi chu vergier la.
 Trois dames faitiches y a
 Dont je ne perchois fort l'abit ; 355
 Chius ne les a mi[e] en despit (f. 34 d)
 Qui se tient en leur compengnie ;
 De nobleche et de courtoisie
 Est mout plains et de grant honour.
 — A ! dous amis, ch'est Bonne Amour
 Et Merchis, se fille l'ainnée 361
 Èt Grace qui bien achesmée
 Est tout ainsi c'a li affiert ;
 Et chele qui tous les requiert
 De juer, chou est Souffisance, 365
 Et je sui clamée Esperanche,
 Qui sui leur maistre camb[e]riere
 Et de par eles messagiere
 A tous chiaus qui mestier en ont.
 Or vous ai dit quel gent che sont. 370
 Mais bien ne les connessiés mie
 Ne que leur abit segnefie,

Se je ne le vous fais savoir.
 — Par foi, dame, vous dites voir,
 Et ch'est che que je vous voloie 375
 Demander, et si ne savoie
 Mie bien se che vous plairoit
 A dire, et pour tant se tenoit
 Mes cuers de vous enquerr[e] ent plus.
 — Amis, chius qui la est vestus 380
 De chu gracieus dyaspré,
 Ch'est Amours que je t'ai loé
 Non mie tant qu'il apartient,
 Car c'est chius de qui tous biens vient :
 Tant vaut et set et est poissans 385
 Que tous li mons doit estre engrans
 De li servir entierement ;
 Pourche qu'en li tous bien[s] comprend,
 Tous sens et toutes bonnes meurs
 Est il de chel habit de fleurs 390
 Si achesméement vestus. (f. 35 a)
 Tout aussi bien, voir assés plus,
 Que ses abis est desduians,
 Biaux et gens et soués flairans
 Plus que nus autres vestemens, 395
 Est Amours vertueus et gens
 Sor toutes les cozes du mont,
 Et tout chil qui sen gré feront
 Et font, seront aidiés en fin.
 — Dame, je vous croi que devin ; 400
 Pour Diu ne me dechevés mie.
 — Amis, vous faites grant folie
 De sifais mos ramentevoir :
 Je ne sai nului dechevoir,
 Pour tant qu'il ait en mi fianche. 405
 Et vieus tu savoir en plaisanche
 Par quele raison nous portons
 Ches vestemens que nous avons ?
 Nos cors achesmés par raison
 Goie, pais, santé et pardon 410
 De tous mautalens senefient ;
 Che sévent chil qui d'amours prient
 Dames en atendant merchi.

366 clames.

— Dame, je croi qu'il soit ainssi,
 Et bien me tieng a vo recort, 415
 Mais je suis en grant desconfort
 De che que je voi la Amours
 Et ches dames qui nul secours
 Ne nous font, si qu'il m'en anuie.
 — Amis, se tes voloires s'apuie 420
 A confort en eles trover,
 Bien porras t'entente aquiever. »
 Ainssi qu'illuec me castioit
 Dame Esperanche et ensignoit,
 Amours devers moi se tourna, 425
 Qui tout a plain nous regarda (f. 35 b)
 Et se dit : « Je voi grant merveille ;
 Je voi la dessous chele treille
 Esperanche et .i. mien ami.
 Or tost, venés aveques mi ; 430
 Dame[s], si l'alons visiter. »
 L'une dist : « Laissiés nous ester, »
 Qui fu le plus noble des trois ;
 « Il a renonchié pluseurs fois
 A no vie, s'en sui dolente. 435
 — A ! dame, et s'il a bonne entente,
 Et veut avoir desoremais ?
 Alons metre sen cuer en pais,
 Si ferons bien et courtoisie ;
 Mais cascune de nous vous prie 440
 Que vous fachiés bien vo devoir
 D'aler i, si ferés savoir
 Et s'i estes ausi tenus ;
 Et nous parferons le seurplus.
 Alés, si le nos amenés ! » 445
 A ches(t) mos c'est acheminés
 Amours et c'est venus vers nous ;
 Tant me sanla courtois et dous
 Et delitans a regarder
 Que pour li a point saluer 450
 Je salis sus en men estant,
 Et li dis aussi qu'en riant :
 « Sire, je me rens a vous pris
 Comme chius qui mout a mespris
 Envers vous, s'en requiert pardon. 455
 Bien vous en dirai l'acoison,
 Sire, mais qu'il ne vous anuit.
 — Amis, je le sais mius, je quit,
 Asés que vous ne le savés :
 Vous avés esté effraés 460
 Hui d'une fole souvenanche : (f. 35 c)
 Faus est qui se met en soufranche
 De chou don il puet estre en pais.
 Se par .i. exemple mauvais
 Qui vous [a .i.] peu decheü 465
 Du giu que vous avés veü
 De le capete a ches enfans
 Faire, m'avés guerpi lonc tans,
 Vous avés fait trop grant folie.
 De comperer le a me vie 470
 N'avés vous mie trop bien fait ;
 Car qui le verité retrait,
 I font ju et je sui Amours ;
 Car on ne doit penser aillours,
 Puis c'on c'est mis en men serviche,
 C'a m'onneur qui point n'apetiche 475
 Ensauchier, si fait on men gré ;
 Et s'aucuns n'a se volenté
 Si tost qu'il le vorroit avoir,
 Il doit chertainnement savoir 480
 C'adès en serai en sen liu ;
 Et cheste dame qui du gieu
 D'amours a tous les tours apris,
 C'est Esperanches, dont saisis
 Est chius qui aime loiaument, 485
 Car de sez vertus fait present
 A tous lez loiaus amoureux.
 Bien fait a croire ses conseus
 Et li miens, mais qu'il en sovigne,
 Car je ne croi c'a li se tigne 490
 Cuers qui bien ne soit confortés
 De par mi qui sui li ainnés,
 Car je me tieng de sen conseil.
 — A ! dous maistres, je me merveil
 De vous, qui estes tous poissans, 495

Comment jou qui estoie amans
 [(f. 35 d)
 A dame qui bien me plaisoit
 Mius que nule fame qui soit
 Soufresistes que je fui pris
 Et en chele prise souspris 500
 Si qu'ele me tenoit pour nient :
 Pour tant que de li me souvient,
 Me plait il a parler ent chi.
 Encore ne sai je pour li
 Dame que je vausisse mie 505
 Pour amours tenir a amie,
 Et si n'en puis a kief venir
 Ne de me plaisanche joïr ;
 Amours, et che m'avés vous fait.
 — Voirs est, mais je veil c'on ensait
 Bien aucune temptation 511
 Pour justement le souspechon
 Hoster de l'amoureuse vie ;
 Car se chius sen souhait qui prie
 Dame d'amer avoit errant, 515
 Mains li en seroient plaisant
 Li bien de grace a conchevoir ;
 Mais quant .i. peut se veut doloir
 Sans avoir en Amours fianche
 Et parler a Desesperanche, 520
 Le serve qui les cuers engigne,
 Pert sen tens, car ele requigne
 Tout chil qui sont de sen menage.
 Vois tu ore par quel usage, »
 Fait Amours, « ele a ches noirs dras ?

Pour che c'on est tristes et mas 526
 [E]n tous lieux ou ele repaire.
 Vois comme ele est de pute afaire,
 Laide, assourchillie et hideuse ;
 Et se veut le maleüreuse 530
 Toudis sivre no compengnie ; (f. 36 a)
 Mais ele est de nous si haïe
 Que ses afaire ne nous siet.
 Dont je dis c'a cheli mesquiet
 Laidement qui fait sen plaisir ; 535
 Mais se tu veus d'Amours goïr
 Eslonge le che que tu pues. »
 Quant ge oi che dire Amours lues,
 Je di : « Sire, je vous crerai ;
 A tous dis vo plaisir ferai, 540
 Si me mech en vo pourveanche,
 Et quant vous plaira, Souffisanche,
 Grace et Merchi connisterai
 Mius que connustes ne les ai,
 Car ch'a par vo deffaute esté ; 545
 Et vous qui m'avés avisé
 De sens et jeté hors d'errour,
 Esperanche, et vous, Bonne Amour,
 De fin cuer je vous en merchi.
 Or cantons en partant de chi, 550
 Et bien ait qui respondera :
 « Onques chius d'amours ne goy
 Qui dame par amours n'ama ! »

Explicit li Ju[s] de le Capete.

521 ces cuers — 547 iere.

DES AVOCAS
DE LA JUMENT AU DEABLE
DE LUQUE LA MAUDITE

TROIS DITS TIRÉS D'UN NOUVEAU MANUSCRIT DE FABLEAUX

Parmi les nombreux manuscrits français de la collection Hamilton, acquise dernièrement par le gouvernement prussien et déposée aujourd'hui au cabinet des estampes du musée de Berlin, il en est un, un ms. de fableaux, qui a été à peine signalé dans les articles relatifs à la vente Hamilton, et qui cependant mérite toute notre attention : les fableaux en effet, outre qu'ils ne nous sont parvenus que dans un petit nombre de manuscrits, constituent la partie la plus vivante et une des plus intéressantes de la littérature du moyen âge. Grâce à l'obligeance de M. Eugène Wolter, de Berlin, nous avons pu obtenir une description de ce ms. et la copie des pièces inédites qu'il contient. M. Ad. Tobler, que nous ne saurions trop remercier, a bien voulu revoir sur le ms. l'épreuve des textes que nous publions plus loin.

Le ms. en question porte le n° 459 (anc. 257) de la collection Hamilton ; il a été écrit sur parchemin dans la seconde moitié du XIII^e siècle¹ et mesure 330^{mm} sur 215. Le ms. comptait primitivement 91 feuillets, mais il n'en a plus aujourd'hui que 64, les feuillets 56 à 82 manquant. Chaque feuillet comprend 4 colonnes, 2 au recto, 2 au verso, chacune de 50 vers. Le ms. n'a ni rubriques ni miniatures ; les lettres initiales mêmes doivent être suppléées. La reliure, en velours rouge, porte au dos ce titre : « Fabliaux et Poesies des XII-XIII siècles. » Ce ms., avant d'entrer dans la collection Hamilton, a sans doute appartenu, dans les temps anciens, à un chanoine de Langres, un certain Estienne

1. [Voir Bibliographie, n° 28].

2. Une des pièces publiées plus loin, le n° II, fait allusion à des événements de 1239, dont le poète a peut-être emprunté les éléments historiques à Albéric de Trois-Fontaines.

Jacoby, dont le nom se lit au verso du feuillet 88, et à une époque plus moderne au bibliophile sir Francis Douce, qui a placé en tête une assez longue notice, qualifiée par lui-même de « tolerably accurate account. »

Les pièces contenues dans ce ms. sont au nombre de 40 ; ce sont pour la plupart des fableaux déjà publiés ; quelques-unes cependant étaient jusqu'ici inconnues et inédites. Nous imprimons plus loin trois de ces pièces qui ne sont pas des fableaux proprement dits ; les autres, au nombre de huit, trouveront leur place dans l'édition que nous donnons en collaboration avec M. A. de Montaiglon ¹. Nous joignons à ces trois pièces des notices et un glossaire.

Nous croyons utile aussi de les faire précéder de la table détaillée du ms. auquel elles sont empruntées. Nous donnons donc ci-dessous la liste des 40 pièces du ms. Hamilton ; nous restituons leur titre aux fableaux déjà connus, nous en attribuons un à ceux qui sont inédits, et dont nous donnons alors une courte analyse. Quant aux pièces déjà imprimées, nous renvoyons à notre *Recueil* pour le détail des éditions précédentes ; nous ne citons Barbazan, Méon, etc., que lorsque nous n'avons pas encore publié les fableaux en question.

I. — Fol. 1a-2d. [*Le dit des avocas et des notaires*], pièce publiée plus loin sous le n° I ; voyez ci-après la notice et le texte.

II. — Fol. 2d-3d. [*Du Vilain qui conquist paradis par plait*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 209-214 ; voyez les notes à la fin du volume.

III. — Fol. 3d-4c. [U]n riche quens d'estrange terre

Aloit par le païs pour querre...

(fin) Plus hardi barat et plus bel

Fist ceste : je li doing(e) l'anel.

Nouvelle version du fableau *Des .III. dames qui trouverent l'anel*, publié dans notre *Recueil*, I, 168-177 ; voyez les notes, II, 298-299. Il s'agit toujours de trois dames, qui, ayant trouvé un anneau, s'engagent à l'attribuer à celle d'entre elles qui aura fait le meilleur tour à son mari. Les récits des trois aventures diffèrent

1. *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles, imprimés ou inédits, publiés avec notes et variantes d'après les manuscrits*, par A. de Montaiglon et Gaston Raynaud.

dans les deux versions, soit dans l'ordre suivi par les narratrices, soit par le fonds même de l'histoire ; ces deux versions ne semblent pas non plus se rapprocher d'une troisième rédaction fournie par un ms. de Genève ¹ et où nous voyons intervenir une abbesse qui n'existe pas ailleurs. Nous publierons la version du ms. Hamilton dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux* ; cette version a pour auteur HAISEL, trouvère déjà connu.

IV. — Fol. 4c-5c. [*Du Prestre qui ot mere a force*], fableau publié dans notre *Recueil*, V, 143-150 ; voyez les notes à la fin du volume.

V. — Fol. 5c-7c. [*De sire Hain et de dame Anieuse*], fableau de HUGUES PIAUCELE, publié dans notre *Recueil*, I, 97-111 : voyez les notes, II, 290-391.

VI. — Fol. 7d-10d. [*Le chevalier qui faisoit parler les cus et les cons*], fableau de GARIN, publié par Barbazan, III, 85-112, par Méon, III, 409-436, et abrégé par Legrand d'Aussy. La fin semble ici un peu différente du texte de Méon.

VII. — Fol. 10d-11d. [*De Gombert et des .ii. clers*], fableau de JEAN DE BOVES, publié dans notre *Recueil*, I, 238-244 ; voyez les notes, II, 301-304. Une autre version de ce conte se trouve plus loin sous le n° XXXI.

VIII. — Fol. 11d-13c. [*Du Vilain Mire*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 159-169 ; voyez les notes à la fin du volume.

IX. — Fol. 13c-15d. [Il] est bien droiz que je retraie,

Puis que nus hom ne m'en delaie...

(fin) Mès que du prestre fust vengié ;

Or est de li bien estrangié.

Ce fableau du *Prestre taint* n'était jusqu'ici connu que par son titre, cité dans *Connebert* (*Recueil*, V, 160), autre pièce du même auteur, GAUTIER : c'est une version allongée du *Prestre crucifié*, publié dans notre *Recueil*, I, 194-197 ; voy. les notes, II, 298-299. Dans cette nouvelle rédaction, qui ressemble de près à celle de conteurs italiens, un prêtre est forcé, pour éviter la vengeance d'un mari jaloux et complice de sa femme, de se jeter dans un bain de teinture. Le mari feint de prendre le prêtre ainsi teint pour un Christ de bois, qu'il s'appête à *chapuiser* de la belle façon. Le prêtre n'a que le temps de fuir. Nous publierons ce tableau dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*.

X. — Fol. 15d-18d. [*De Piramus et de Tisbé*], imitation d'Ovide, publiée par Méon, IV, 326-354.

1. Eugène Ritter, *Notice du ms. 179 bis de la bibliothèque de Genève*, dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, année 1877, p. 89.

XI. — Fol. 18d-19d. [*Du Vallet aux .xii. fames*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 186-191 ; voyez les notes à la fin du volume. La fin dans ce ms. semble un peu différente du texte publié.

XII. — Fol. 19d-22b. [*Du Bouchier d'Abeville*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 227-246 ; voyez les notes à la fin du volume.

XIII. — Fol. 22b-26c. [*Du Segretain moine*], fableau publié dans notre *Recueil*, V, 215-242 ; voyez les notes à la fin du volume.

XIV. — Fol. 26c-27a. [*De celle qui se fist foutre sur la fosse son mari*], publié dans notre *Recueil*, III, 118-122 ; voyez les notes à la fin du volume.

XV. — Fol. 27a-28a. [*Du Pescheor de Pont seur Saine*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 68-75 ; voyez les notes à la fin du volume.

XVI. — Fol. 28a-28c. [*Du Vilain de Bailluel*], fableau de JEAN DE BOVES, publié dans notre *Recueil*, IV, 212-216 ; voyez les notes à la fin du volume.

XVII. — Fol. 28d-29a. [*Du Courvoiteus et de l'Envieus*], fableau de JEAN DE BOVES publié dans notre *Recueil*, V, 210-214 ; voyez les notes à la fin du volume.

XVIII. — Fol. 29a-30d. [*Du Chevalier a la robe vermeille*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 35-45 ; voyez les notes à la fin du volume. — On lit dans la notice de sir Francis Douce : « A separate Ms. of it with a beautiful miniature apud F. D. »

XIX. — Fol. 30d-31d. [*De la Jument au dcable*], pièce publiée plus loin sous le n° II ; voyez ci-après la notice et le texte.

XX. — Fol. 31d-32b. [*Du Vilain a la couille noire*], fableau publié par Barbazan, III, 128-134 ; Méon, III, 440-444. Ce fableau sera publié dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*.

XXI. — Fol. 32c-34a. [*De la Borgoise d'Orliens*], première version de ce fableau publiée dans notre *Recueil*, I, 118-125 ; voyez les notes, II, 291-292.

XXII. — Fol. 34a-35b. [V]os qui fableaus volez oïr

Peine metez a retenir...

(fin) Ce est la fin de ceste fable :

Trop fu ceste fame deable.

Ce fableau, qu'on pourrait intituler *De la dame qui conchia le chevalier*, rapporte l'aventure d'une dame, qui, froissée par son amant, s'en venge en lui faisant craindre d'être surpris par son mari. Cette pièce sera publiée dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*. On peut en rapprocher le conte des *Deus Changeors* (*Recueil*, I, 245-254).

XXIII. — Fol. 35b-37c. [*De pleine Bourse de sens*], fableau de JEAN LE GALOIS, publié dans notre *Recueil*, III, 88-102 ; voyez les notes à la fin du volume.

XXIV. — Fol. 37c-42b. [*La Chastelaine de Vergi*], roman d'aventure, publié par Méon, IV, 296-326.

XXV. — Fol. 42b-45a. [*De la male Dame*], fableau publié par Méon, IV, 365-386, et qui sera imprimé dans le t. VI du *Recueil*.

XXVI. — Fol. 45a-45c. [*De la Damoiselle qui ne pooit oïr parler de foutre*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 81-85 ; voyez les notes à la fin du volume.

XXVII. — Fol. 45c-48d. [*D'Auberée, la vieille maquerelle*], fableau publié dans notre *Recueil*, V, 1-23 ; voyez les notes à la fin du volume.

XXVIII. — Fol. 48d-49a. [*De Gauteron et de Marion*], fableau publié dans notre *Recueil*, III, 49-50 ; voyez les notes à la fin du volume.

XXIX. — Fol. 49a-50a. [O]r escoutez sanz fere estrif.

Il se fu ja .i. fol cheitif...

(fin) Qu'il nos lesse bien devier :

Je ne vos sai mieus definir.

Ce fableau est l'histoire d'un *Vilain qui donne son ame au diable* en échange de la richesse et des plaisirs qu'elle procure. Avant de le laisser mourir, le diable prend l'engagement de prévenir plusieurs fois le vilain, qui s'efforcera alors de mieux se conduire. Mais l'amour de l'argent est le plus fort ; le vilain meurt impénitent et le diable emporte son âme. Cette pièce, qui semble être d'un certain RICHART BOMER, sera publiée dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*.

XXX. — Fol 50a-50c. [D]e trois prestres, voire de quatre

Nos dit HAISIAUS por vos esbatre...

(fin) Soventes foiz avient a court

Que tiens ne peche qui encourt.

Le fableau *Des .IIII. prestres* est, comme le n° III, l'œuvre de HAISEL, qui nous donne ici une nouvelle version du conte que nous retrouvons dans les *Trois boçus* de DURAND (*Recueil*, I, 13-23). Une femme est aimée de trois prêtres ; le mari jaloux les tue. Embarrassé par les cadavres, il charge un ribaud de les faire disparaître successivement, en lui faisant croire qu'il ne s'agit que d'un cadavre, qui retourne ainsi par deux fois à sa première place. Sa besogne terminée, le ribaud voit venir à lui, vivant cette fois, un quatrième prêtre ; le ribaud croit encore avoir affaire au même prêtre, revenu à la vie ; il le prend et, en voulant le tuer, se précipite avec lui dans une carrière. C'est ainsi, nous dit le poète, qu'on est souvent puni des fautes qu'on n'a pas commises. Ce fableau sera publié dans le t. VI du *Recueil général des fabliaux*.

XXXI. — Fol. 50c-52a. [*Le Meunier et les deux clers*], fableau publié dans notre *Recueil*, V, 83-94; voyez les notes à la fin du volume. C'est une autre version que celle qu'offre plus haut le n° VII.

XXXII. — Fol. 52a-53a. [*Luque la maudite*], pièce de BOURDER, auteur jusqu'ici inconnu, publiée plus loin sous le n° III; voyez ci-après la notice et le texte.

XXXIII. — Fol. 53a-53c. [J]adis avint du chapelein
 Qui ne fu ne fous ne vilein...
 (fin) Et fere soupes d'autre peïn :
 Si fu servi le chapelein.

Un jeune clerc fait croire à ce *Prestre volé de son oie* que durant son absence son souper a été mangé par le Christ de son crucifix. Ce fableau sera publié dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*.

XXXIV. — Fol. 53c. [U]n prestres amoit une dame
 Qui d'un chevalier estoit fame...
 (fin) Par ce vos veut HAISIAUS montrer
 Qu'il se fet bon de tot garder.

Cette petite historiette, œuvre nouvelle de HAISEL, peut s'appeler le *Prestre et le belier*. Un béliet, se croyant provoqué par un prêtre qui hochait la tête, se précipite sur lui et le tue; il « fet bon de tot se garder, » ajoute le trouvère, qui semble n'avoir raconté ce fait que pour amener ce proverbe.

XXXV. — Fol. 53c-56d. [*Les Proverbes au Vilain*], publiés par Leroux de Lincy, *Le livre des Proverbes français*, II, 376-385. La pièce est incomplète dans notre manuscrit; il y a une lacune après le vers :

En ne prise pas home.

XXXVI. — Fol. 83a-85a. [*De Narcisus*], récit imité d'Ovide, publié par Méon, IV, 143-175. La pièce est ici incomplète au commencement; elle débute par le vers 519 de l'édition Méon :

L'ave li chiet aval la face.

XXXVII. — Fol. 85a-86a. [*De la Vielle truande*], fableau publié dans notre *Recueil*, V, 171-178; voyez les notes à la fin du volume.

XXXVIII. — Fol. 86a-88c. [*De Barat et de Haimet ou des Trois Larrons*], fableau de JEAN DE BOVES publié dans notre *Recueil*, IV, 93-111; voyez les notes à la fin du volume.

XXXIX. — Fol. 88c-88d. [U]n prestre maneit en Chartein,
 S'amoit la fame a .i. vilein...
 (fin) Chascun d'eus acheta mout chier
 Cil son deduit, cil son mengier.

La femme d'un vilain est aimée d'un prêtre ; le vilain creuse une fosse où tombent successivement un loup, le prêtre en question et la servante envoyée à sa recherche par la dame ; le vilain alors, donnant à chacun son *loier*, tue le loup et chasse le prêtre et la servante. Ce fableau très court du *Prestre et du Loup* sera publié dans le tome VI du *Recueil général des fabliaux*.

XL. — Fol. 88d-91d. [*Florence et Blancheflor*], roman publié par Méon, IV, 354-365.

- I

Le dit des Avocas.

Cette première pièce est la seule qui dans le ms. porte un titre, écrit du reste à une époque postérieure à celle où a été copié le ms. : « le dit des avocas et des notaires. » C'est une violente satire contre la rapacité des gens de robe, ancêtres de Pathelin. On y remarquera que le poète, contrairement à l'usage de ses confrères, y prend le parti des vilains. Ce qu'il fait dire à leurs ennemis de la chartre qui les condamne à peiner sans relâche (v. 349) semble se référer à quelque pièce facétieuse dans le genre du « calendrier au vilain » qui forme la seconde partie du *Dit* de Matazone publié récemment par Paul Meyer dans la *Romania* (t. XII, p. 20-24).

[D]e beaus mos conter et de dire	Des procureus et des notaires
Ne se doit nus homs escondire ;	Et de ceus qui ne prisent gueres
Enceis i doit metre s'entente,	Nule gent s'eus meïmes non.
Et nepourquant ne fié ne rente	Qui avocas les mist a non, 20
N'a pas chascun pour estre oiseus. 5	Mout les apela bien par foi,
Tiex seroit de trover voiseus	Car il ne portent nuli foi
Se de son vivre ne soignast ;	En plus que chat a frès fromage.
Ne troveroit qui l'enseignast	J'en avroie meïnt tesmoignage,
A trover beles entretures :	S'on m'en voleit courre a la mein. 25
Se il avoit bien ses droitures, 10	S'on semont .i. home a demein,
Mout savroit fere de beaus contes	Et il entre dedenz lour marches,
Pour dire devant rois et contes.	Ausi bien le vendroit de maches
N'est pas pour chose que me vant,	Courre sus et escerveler ;
Mès vos orrez bien ci avant	Hom ne le puet miex afoler 30
Dont je veil dire et de quel cas : 15	Que de fere semondre a court,
Conter vos veil des avocas,	Car sachiez, hom le tient si court,

Quant il [se] vient issi tendant		Soit de desfere mariage,	
Que chascun li fet entendant,		Ou soit de note tresalée,	75
Quant i[l] leur a sa reson dite,	35	Soit de tenchon ou de merlée	
Qu'il [l']en feront aler tot quite.		Ou soit d'une buffe donner.	
Einsi asotent meint prodome		Tantost convient abandoner	
Et funt pledier a Reins, a Rome,		Sa bourse chascun qui i plede ;	
Et par totes les evesquies		Hon les doit miex haïr de feide	80
Font aler lettres et copies,	40	C'on ne fet autres maufeteurs,	
Semones et peticions,		Ribaus, houliers ne haseteurs ;	
Causions et posiciones.		Ne sunt si aspre ne si aigre.	
Il ne se sevent pourpenser		Ja tant ne verront la gent megre	
Comment il puisent desbourser		A la court venir pour pledier	85
L'argent des bourses et des males.	45	Qu'il ne facent errant vidier	
Sachiez, mcintes parrolles males		Lour bourse et raler desconfit ;	
Content li clerc et font escrire ;		Et cil n'i aront ja profit	
Mès cil n'ont pas talent de rire		Fors anui et duel et pesance ;	
Cui il convient l'argent paier.		Il funt chier tens a meinte pance,	90
Se chascun avoit monnoier,	50	Il ont meint povre home afamé :	
Qui li forjast monnoie nueve		Bien doivent estre disfamé.	
Et donast chascun qui li rueve		S'uns hons n'avoit c'un seul denier	
Argent pour sa besoigne fere,		Ou deus, ne le porroit noier	
S'avroit il certes trop a fere,		Qu'il ne li facent fors saillir ;	95
Qui les vodroit servir a gré.	55	Mout les sevent bien asaillir :	
Ne sai s'il m'en saront mal gré,		« Cha, » funt il, « desliés vo(s) bourse ;	
De ce que je parroil sour aus :		Ne fetes pas chiere rebourse ;	
Il m'ont fet peines et travaus,		Fetes errant et sanz rebrois !	
Pour ce m'en sui ge entremis,		— Sire, foi que doi sainte crois,	100
Car g'i ai de mon argent mis,	60	J'ai ore mout petit d'argent :	
Dont j'ai le cuer enflé et gros.		Par foi, nos somes povre gent ;	
Je ne veil mie dire en gros		Sire, tenez .xii. deniers.	
Ma reson ne tot mon afere,		— De ces irai ge as poisoniers, »	
Mès se nus a aillours a fere,		Feit li mestres, « a mon disner !	105
Si voist errant en sa besoigne,	65	Certes or se doit hon pener	
Ne le lest mie pour vergoigne,		De vo(s) besoigne et metre poine !	
Et je diré ja tot a tret		Entrez soit en male semeine, »	
A ceus qui sunt près de mi tret		Feit il, « qui ja les prendera,	
Comment il euvrent, li traître.		Ne qui jamès s'en mellera, »	110
Ja n'iert l'acheson si petite	70	Fet cil, « de vo(s) besoigne fere !	
Dont il ne facent .i. grant plet		— Sainte Marie debonere !	
Soit de parole ou de dit let,		Con vos par estes anoious !	
Soit d'eschaance ou d'eritage,		— Mout fetes ore le pitous, »	

93 cuns seus — 106 or le.

- Fet cil qui le prent a hoquet ; 115
 « Gardez as pans de vo(s) roquet
 Se vos troverez nule chose. »
 Et cil qui desdire ne l'ose
 Li moutre tantost sa chemise : 119
 « Sire, » fet il, « par seint Denise,
 Je n'ai plus denier ne maaille,
 Et si ne sai comment m'en aille
 Qu'encor sui ge a desjuner ;
 Traveillier m'ont fet et pener
 Ces gens a tort et sans reson ; 125
 Je ne lessai en ma meson
 Pein ne argent, par saint Thomas,
 Dont je sui mout dolent et mas.
 Sire, j'ai .iii. enfans petis ;
 Chascun est povres et cheitis. 130
 Sire, por Dieu ne vos poist mie :
 Je ne lor lessai de pein mie,
 Par les sains c'on proie merci,
 Si m'en laist Diex aler de ci
 Que je n'aie le col rompu ; 135
 Et si me sunt tot derompu
 Mi souler, enpiegne et semele.
 — Vos me servez de la favele, »
 Fait li avocat, « beaus amis ;
 Vos m'aviez si bien promis 140
 A paier et fere mon gré ;
 Bien voi que n'en avrai ja gré
 De chose que face pour vos ;
 Gardés moi en ces gironz tos
 Tant que g'eüsse .xx. tornois, 145
 Ou, par les seins de Vienois,
 Je lairé vo(s) besoigne ester.
 Mout covient ore desputer
 A vos ; ausi est ce a chascun
 Qui ceans viennent de quemun : 150
 Quant hou a leur besoigne fete,
 N'i a celi qui ne se guete
 Et ne face mout le destroit ;
 Mout tiennent lor argent estroit
 En rigoz et en gaiteaus ; 155
- Tiex a .ii. ou .iii. noisiaus
 Qui mout par fet le meschevé.
 Meinte foiz l'avon esprové,
 C'est la costume a tote gent.
 Fetes, ateigniez cel argent 160
 Dont vos avez .ii. neuz ou trois.
 — Sire, foi que doi sainte crois,
 Je n'ai plus denier ne monnoie.
 Cuidiés vos dont que je le noie ?
 Nai[e], par saint Leu de Cerenz ! 165
 — Vos me gabez, par saint Lorenz ;
 Trop me tenez bien por foubert.
 — Biaux douz sire, par saint Lambert,
 Par moi n'en poez plus avoir. 169
 — Gabez me vos ? — Ainz vos di voir.
 — Comment ! si estes si près pris ?
 Par foi, or m'avez bien apris
 Que je doi une autre foiz fere.
 Alez : vos n'avez plus que fere
 Ceanz, se vos avez vo(s) note ; 175
 Mès, par sainte Bride d'Escoce,
 Ne foi que je doi tote gent,
 Se vos revenez sanz argent
 Et vers moi ne vos apoiez,
 Vos serez mout mal avoiez. » 180
- Einsi sunt povre gent mené
 Qui a la court sunt ajourné :
 Li uns demande argent des sains,
 Foi que je doi Dieu et tous sains,
 Et li autre de son libelle. 185
 Einsi par la court merlle merlle
 Se debatent, crient et breent,
 Et les povres gens mout s'esmoient
 Qui les chieres en ont rebourses ;
 Sovent metent la mein as bourses 190
 Pour l'argent sachier et atendre.
 Li autre ne se veulent feindre,
 De ceus qui se sieent amont :
 Resgardent aval et amont
 Ceus qui leur viennent a offrende ; 195
 Li .i. note de jour demande

129 je ai.

Et li autre note d'atente.
 Mout est a chascun bone rente
 Qui de ces escriz se funt metre, 199
 Car il en funt meint denier nestre,
 Li tabellions et li autre,
 Qui haut sieent l'un delez l'autre.
 [P]uis s'en revont au seelleur :
 Que vaut ? c'est une grant douleur,
 Qui tot vos diroit mot a mot. 205
 Mout demeinent grant halimot
 A ces chartres enseeller ;
 Mout les sevent bien chier saler,
 La cire et vendre au seel fere ;
 Sovent i funt crier et brere 210
 La povre gent a rachater.
 Mout doit hom les pleiz redouter
 Qui n'a denier a grant foison :
 Nus n'i puet trover acheson
 As notaires n'as avocas 215
 Qui plus sunt engrès que li chas
 Ne soit fameilleus de let boivre.
 Meinte parrolle funt acroire
 Li avocas, li procureur ;
 Sovent metent a grant erreur 220
 La gent de pledier et en peine ;
 Il funt bien une caranteine
 .II. jours durer, voire asés plus,
 Qu'il sevent bien qu'il aront plus
 D'argent quant plus dure li plès. 225
 Cis usages est trop mauvès,
 Car il funt grant pechié mortel :
 Miex lour vendroit prendre a l'autel
 Nostre dame sainte Marie ;
 Car il i vient meinte esmarrie, 230
 Meinte povre persone mate
 Qui n'avroit mestier de barate
 Ne de li fere traveillier.
 Certes mout me puis merveillier
 Comment il osent si près prendre 235
 Un povre home qui n'a que tendre
 Ne que prendre ne que saquier ;
 Mout tost li ont fet esloquier
 Sa journée dont il doit vivre.

Il en sunt meinte foiz touz yvre, 240
 Li avocaz et li notaire ;
 Meinte espice qui soef flere
 En usent et meint gingenbraz,
 Dont il ont mout petit les bras
 Traveilliez ne d'ovrer lassez. 245
 Je n'avroie jamès assez
 Bien lor vie dite en apert ;
 Je vos di chascuns s'ame pert
 Et chace a grant destrucion
 Tout par la bone livroison 250
 Qu'il veulent chascun jor avoir.
 Cil qui cuident le plus savoir,
 C'est cil qui plus se dampne a l'ame,
 Car il funt plorer meinte lerne
 [A] meint preudome et meinte fame.
 Tiex labeure sa terre et seme 256
 Dont il recevront les deniers,
 Et sunt encontre parchoniers
 Por assez petit de servise ;
 Tiex est d'avoir manant et riche 260
 Qu'il ont tost mis a povreté,
 S'auques ne fet lour volenté ;
 Quant il l'ont entr'eus acoilli,
 Meint denier en ont recoilli,
 Des bones gens por qui il pledent. 265
 Sachiez bien de fin qu'il i ardent
 Qu'il en prennent bien lor salaire ;
 Ja ne sera de si mal aire
 Qu'il ne le facent aïrier.
 Or me convient il reperier 270
 A autre chose dont il servent.
 Par Dieu qui me fist, il deservent
 Mout sovent c'on leur feïst honte.
 Se vos volez que je vos conte
 Plus avant de leur bone vie, 275
 S'aiez de l'escouter envie,
 Et je vos dirai meint mot bon.
 Quant il sunt au feu de charbon
 Asis par grant joliveté
 Et il ont a lour volenté 280
 Assez et beü et mengié,
 Dont sunt durement ledengié

Li prodome laboreüs
 Des avocaz, des procureurs.
 Fet li .I. : « L'autr[i]e[r] je disnoie
 En .I. lieu vers Ailli sour Naie ; 286
 La fui ge trop bien abevrez,
 Tant que je fui touz enyvrez,
 Dont commençai meintes parrolles
 A dire qui estoient folles ; 290
 Mes ostes qui en ot engeigne

 A bouter hors de sa meson.
 Mout fui liez quant j'oi acheson
 De lui fere ennui et contrere, 295
 Car je li fis ses hueseaus trere
 A Seint Julien a Paris,
 Dont il devint tous esbahis.
 Quant il s'oï la envoyer,
 Il n'ot talent de lui joier, 300
 Einz fist semblant de pome quite.
 Ençois que li clamasse quite
 De ce qu'il m'avoit ledengié,
 Ot il mon escot alegié,
 Et si me raquita mon gage 305
 Que j'avoie pour mon ostage
 Lessié sire Auberi mon oste.
 Mes compains, qui lès moi encoste
 Soeit, en avoit tel leece
 De la dolour, de la tristece 310
 Ou li vilein fu enbatuz !
 Miex fui vengiez que se batuz
 Eüst esté jusqu'au chier.
 Einsi les doit hon chastier
 Et metre a point, la vilenaille. 315
 Voire par Deu, se je baaille
 Et il me regardent sans dire :
 « Diex vos saut et bencie, sire ! »
 Maint en ai pris a acheson
 Que je en la plus fort seson 320
 Les ai ge fet a Reins aler,
 Les mons et les vaus avaler
 Par mi pluie, par mi orage :

Ce sembloient home sauvage
 Quant il venoient si croté ! 325
 — Je n'avroie jamès conté
 Ce que j'ai bracé et ourdi, »
 Feit li autres ; « mès or me di
 Quant fet il meillor esveillier
 Le vilein por li traveillier, 330
 Ne quant puet il plus peine avoir ?
 — Par foi, je t'en dirai le voir :
 Entre Noel et Chandelier
 La plus fort semeine espier
 Doit hon por le vilein taner ; 335
 Dont le doit hon fere ajorner
 La ou quide sanz nul resort
 Qu'il doie fere le plus ort.
 — Mestre, savez vos ou c'est ore ?
 — C'est en Borgoigne, par seint Joire,
 Ou li chemin sunt enfundré ; 340
 La doit on le vilein gorré
 Envoyer por le chemin batre.
 Certes hom doit le vilein natre
 Fere tout le pis que hom puet. 345
 — Vos dites voir, il li estuet
 Qu'il ait assez peine et torment :
 Ce li a Diex doné de rente
 En cest siècle, et si en ont chartre ;
 L'en doit les ors vileins bien batre. 350
 — Tès toi, males caues te noient !
 Que sès tu quex gent ci nos oient ? »
 Fet li autres, « tu diz pechié.
 — Non faiz, car il sunt entechié
 De tote vilanie et plein ; 355
 Il sunt trop de mauvès pelein,
 Et felenés et aboutis.
 Quant li vileins est aastiz,
 Nul ne le porroit apaier
 Ne a nul bien fere avoier, 360
 Mès que ce fust bien de son tort.
 Trop sunt felenés et entort
 Et de pute corioie ceint.
 Diex lour envoit tout le porcheint

.I. mal c'on apele la cengle !	365	Dont ne sunt li larron prové ?
Trop fet bien qui les vileins cengle		Oïl certes, encore pire.
D'un baston quant il li mesfet :		Je ne vos veil ore plus dire
Ne seroit ce mie bien fet ? »...		De cest fabliau(x) des avocas
Funt la penduaille mavesse,		Qui pledent de meint maves cas.
Qui avroient mainte malese,	370	Or m'en terai, que j'ai reson.
Se n'estoient li laboureus		Diex doint as bones gens foison
Qui les meintienent a enneur		De bien, et i[l] lour doint contraire
Et gaaignent ce dont il vivent.		S'il ne funt ce qu'il doivent fere.
Einsi se moquent et estrivent		<i>Explicit.</i>
De ceus qu'il ont nut et grevé ;	375	

II

[*De la Jument au deable.*]

La pièce à laquelle nous attribuons le titre qui précède est des plus intéressantes à tous les points de vue ; elle se rapporte à une croyance très répandue au moyen âge, à savoir que la *prestresse* (c'est le nom qu'on donnait alors à la concubine du prêtre), en punition de son indignité ¹, était après sa mort changée en jument noire et chevauchée par le diable. Notre récit nous transporte en Normandie ; la nuit est sombre ; c'est l'hiver, il fait froid. Monté sur sa jument noire, le diable, sous le nom de Maquerel, se hâte : il veut arriver au plus tôt en Champagne au mont Wimer ², où il trouvera une nouvelle âme de prêtresse à ravir. Mais la jument marche depuis longtemps ; elle se déferre et ne peut plus aller. Maquerel frappe alors à la porte d'un forgeron, qui, avec l'aide de sa femme, ferre à nouveau la bête. Obligé de dire qui il est et

368 *Lacune après ce vers.*

1. Sur cette indignité de la *prestresse*, voy. l'article de G. Paris sur Wilham de Wadington, *Hist. litt.*, t. XXVIII, p. 191. Notre récit (v. 169-175) dit que la présence de la *prestresse* à l'église fait perdre aux fidèles le bénéfice de leur messe. La même idée se retrouve dans Wadington et dans un passage des *Latin Stories* publiées par Th. Wright (p. 67).

2. Mont Imer, Moïmer, aujourd'hui Mont-Aymé ; les comtes de Champagne construisirent en 1210 un château sur cette éminence (Pertz, *Monum. German. Script.*, t. XXIII, p. 891).

quelle est cette jument, Maquerel décrit le triste sort qui attend les prêtresses, qui ne peuvent y échapper que par une pénitence des plus longues et des plus pénibles.

Ce récit est, au moins dans sa première partie, la reproduction d'une histoire publiée par Thomas Wright dans ses *Latin Stories*. La morale seule semble avoir été ajoutée par le poète français, qui d'autre part doit avoir recueilli ce conte assez altéré dans les traditions orales. Voici le texte latin :

DE SACERDOTIS FORNICARIA.

Contigit in Anglia quod dæmon in specie hominis, sedens super jumentum, venit nocte ad domum cujusdam fabri, excitans eum ut jumentum suum ferreret ; et cum clavos in pedem feriret, exclamavit animal illud, dicens : « Leniter age, fili, quia multum me gravas. » Quo stupefacto et dicente : « Quis es tu ? » respondit : « Ego sum mater tua, quæ, quia fueram sacerdotis fornicaria, facta sum dæmonis vectura. » Quo dicto disparuit cum sessore suo. Merito enim fuit dæmonis jumentum, quod ad modum vixit jumentorum. (Th. Wright, *Latin Stories*, p. 37.)

En dehors du côté fantastique qu'offre ce récit, il présente aussi un élément historique qui n'est pas à dédaigner. Le poète, à propos du mont Wimer, qui semble avoir été au moyen âge un lieu tout spécial pour les légendes ¹ et les hérésies ², raconte le fameux autodafé de Cathares fait en 1239 ³. Le trouvère n'oublie rien, ni la présence du comte de Champagne, Thibaut le Chansonnier, et de plusieurs autres grands seigneurs, ni l'intervention du moine dominicain, Robert, le grand inquisiteur, qui,

1. Albéric de Trois-Fontaines (Pertz, *Monum. Germ. Script.*, t. XXIII, p. 712-713) fait mention de plusieurs chansons de geste où il est question du Mont Aymé.

2. Dès le ^xe siècle nous voyons apparaître des Cathares en Champagne (Schmidt, *Hist. et doct. de la secte des Cathares ou Albigeois*, t. I, p. 33, en note) ; Leutard était de Vertus, et florissait vers l'an 1000. Voy. aussi un texte cité dans Pertz, t. VII, p. 226, qui prouve l'existence en 1042-1048 de Cathares dans le diocèse de Châlons, et un passage publié par Martene, *Ampliss. collectio*, t. I, col. 776-777, qui représente le mont Aymé comme un foyer de catharisme en 1144.

3. Voy. Albéric de Trois-Fontaines dans Pertz, *Mon. Germ. Script.*, t. XXIII, p. 944-945.

ancien hérétique lui-même ¹, brûlait ² avec la rage de l'apostat ce qu'il avait adoré autrefois, ni le nombre des victimes, 180 environ. Ce récit diffère fort peu ³ du texte d'Albéric de Trois-Fontaines, et il concorde parfaitement aussi avec certains passages de Philippe Mousket ⁴ et d'Étienne de Bourbon ⁵, qui avait assisté en personne à cette terrible exécution. Le seul fait que le trouvère laisse de côté est ce fameux combat de chiens, qui, accourus de tous côtés, s'entre-dévorèrent entre eux.

Mais s'il oublie ce détail, le poète en ajoute un autre qui a son prix pour nous ; il nous parle en effet d'une *indulgence* de 30 ans, accordée par Robert aux assistants nombreux de cette exécution ; c'est là une circonstance que nous ne trouvons nulle part ailleurs.

[I]l avint ja en Normendie,	Et cil desus mout fierement	
Por ce est reson que je vos die,	Feroit jument des esperrons,	15
Une aventure merveilleuse.	Et sachiez que pas n'esperrons	
Par nuit obscure et tenebreuse	Que il la vosist deporter,	
Chevauchoit .i. de ceus d'enfer,	Qu'il se voleit fere porter	5
Mès sa jument n'avoit nul fer,	Cele nuit jusqu'a Moïmer	
Einz estoit tote desferrée,	Qui jadis fu Montaigne Imer,	20
Qu'el n'ot pas esté enserrée,	Or i est fermez .i. chasteaus	
Einz iert venue cele nuit	A merveilles et fors et beaus,	
.Xxx. leues, cui qu'il anuit,	Desus cele haute monteigne	10
Et encore estoit loinz de jor	Qui est le conte de Champagne ;	
Et de repos et de sejour ;	Monz Moïmer a droit se nomme,	25
Si clochoit doulerousement,	Du nom Imer, c'en est la some,	

18 Quel — 19 boïmer.

1. Voy. Pertz, *loc. cit.*, p. 936.

2. M. Julien Havet a précisé l'époque à laquelle la peine du feu a été définitivement appliquée aux hérétiques (*Bibl. de l'Éc. des Chartes*, t. XLI, p. 592-606). Le texte d'Albéric de Trois-Fontaines qu'il cite lui fournit un de ses arguments.

3. Albéric parle d'un Fortunat qui, chassé d'Afrique par saint Augustin, vint s'établir en Champagne et fit son disciple d'un chef de brigands, Wimer, établi sur la montagne qui porta depuis son nom. Dans le texte français, il n'est pas fait mention de Fortunat ; c'est Wimer qui aurait été chassé de *Lombardie* par saint Augustin.

4. Éd. Reiffenberg, t. II, p. 665-666.

5. *Anecdotes historiques* d'Étienne de Bourbon, éd. Lecoy de la Marche, p. 149-150, 331 et 415.

Uns bougres que seins Augustins		Qui n'estoit mie ses amis,	
Chaça par soir et par matins		Qu'il la convenoit a ferrer	
De la terre de Lombardie		Por plus legierement aler,	70
Por sa tres grant papelardie ;	30	Tant qu'il s'en vint a une vile	
En cel mont fist cil sa meson,		Que l'en apeloit Longueville ;	
Si orrez par quele reson,		La meson trueve, que il quiert,	
Et une fosse ou se boutoit,		Au fevre ; il boute et hurte et fiert,	
Et mout grant entente metoit		Et li fevres touz esfreez	75
A enseigner iluec sa loi.	35	Li dist que cil ait mal dahez	
Si mena sa gent a belloï		Qui a tele cure a li en vient	
Tant que par lui et par ses ars		Se a fere ne li covient.	
Furent puis .i. bougres ars,		« Fevre, » fet il, « ne te coroce,	
Le merquedi de Pentecouste		Qu'en bat sovent celi qui grouce ;	80
Souz Moïmer iluec dejouste,	40	Aes pès, si vien gaagnier	
Voiant gent qui ierent venu		.Xx. sous, ja ne faudra denier. »	
De meint païs, et apleü		Quant il ot parler de souz vint,	
Por avoir le très grant pardon		Inelement a l'uis en vint,	
Dont frere Robert leur fist don ;		C'on se met en grant aventure	85
Si sachiez que il en dona	45	Por gaagnier sovent et dure.	
.Xxx. anz a chascun et bonna		L'uis entrovri inellement	
Por voer la très grant justise		Et vit mout noir le firmament	
Des bougres ars dedenz la lice		Que lune nule ne luisoit,	
Qui estoit fete de paliz		Si que celui pou avisoit	90
Novel, qu'il n'i iert enpaliz.	50	Qu'il entrevit et grant et noir	
En l'en de l'incarnacion		Et esfrooit tot le manoir ;	
Orent leur grant dampnacion		Si s'en revet en sa meson :	
.M. et .cc. et .xxxix.,		Poor a grant, si a reson,	
N'i ai mespris vaillant .i. uel.		Que deable tote creature	95
[O]r reperré a ma matere	55	Entour qui vet herice et hure.	
Qu'avoie commencié a dire.		Sa fame apele, si li dit	
La vot aler li anemis,		Qu'ele se liet sanz contredit,	
Qui de son erre iert entremis,		Les fers aport en mi la rue,	
Pour la prestresse de Vertus		Et sour le pavement les rue ;	100
Qui estoit ja sus les festuz	60	Si lour alume a la lanterne	
De la couche mise a la terre		Pour le fort tens qui si iverne :	
Pour morir, et cil l'aloit querre :		« Sire, » fet cil, « que vos faut il ?	
Porter l'en voleit en enfer		— .liii. piez a ferrer, » fet cil.	
En chartre et en liens de fer ;		— « Levez .i. pié, » le fevre dit ;	105
Mès tant ot sa jument erré	65	Et cil si fet sanz contredit,	
Que li pié li sunt desferré.		Si li ferre et les .liii. après ;	
Si connut bien li anemis,		Cil les lieve qui en est près,	

Et cil qui est bons mareschaus		De nule rien qu'el en feïst,	150
Si li a dit : « Sire vassaus,	110	Arast, semast et la coillist	
Je vodroie bien par seint non		Et arotast, et si boulist	
Que je seüse vostre non,		Le fil quant el l'avroit filé	
Qui chevauchiez tele jument		Et aünast tot son filé,	
Qui est plus noire c'arrement ;		Puis en feïst fere chemise	155
Ele ressemble mout bien beste	115	Ou tote cele oeuvre fust mise ;	
Qui n'est mie torjors a feste.		Quant la toile en seroit ovrée	
— Sire, je ai non Maquerel,		Et par ses meins tote curée,	
Si ai mout noir le haterel ;		Puis la vestist criant merci,	
Si t'en dirai bien la verté,		Batant sa coupe et ça et ci ;	160
Que je sui sovent en nerté,	120	Puis n'i alast plus coardant,	
En dolor, en mal et en peine		Et se lanchast en four ardant	
Sor ceste jument que je meine,		Por espencer le [vil] pechié	
Qui l'ame convient travaillier,		Dont son cors avroit entechié.	
Et jor et nuit m'estuet veillier		Se par conseil de seinte iglise,	165
Por li fere peine et tormente,	125	Fesoit itant, si seroit mise	
Qu'ele forfist en sa jovente,		Hors de nos meins a sauveté	
Quant au siecle fu mariée :		Devant le roi de maesté ;	
Si fu itieus sa destinée		Et si dient aucune gent	
Qu'el aama comme musarde		Que il seroit et bel et gent	170
Le proverre qui l'ot en garde,	130	Que la prestresse fust asise	
Qui bien li deüst enseigner		Derrier les autres en l'iglise,	
Le feu d'enfer a esloignier,		Car l'autre gent perdent la messe	
Et il li enseigna la voie		Quant devant eus est la pretresse ;	
Par quoi ele est orendroit moie :		Tant est vis et desordenée	175
Nos amon mieus a chevauchier	135	Qu'ele devroit estre menée	
Prestresses et plus (les) avon chier		Fustant de chief en chief la vile,	
Que destrier a roi ne a conte,		Que les autres fames avile.	
Por fere leur asez de honte.		Fevre, fevre, » dist Maquereaus,	
— A ! Maquerel, » fet la favresse,		« Je ne sui mie trichereaus ;	180
« Porroit merci avoir prestresse	140	Je ne te veil mie trichier ;	
Por nule rien qu'en peüst fere ?		.Xx. sous avras ; s'un seul denier	
— Oïl, s'el se voleit retrere		Pour l'amour de Dieu en donoies,	
De son pechié let et vilein		Saches de voir, tu les perdroies,	
Et confesser a chapelein,		Que jes toli .i. usurier	185
Et si feïst sa chaneviere,	145	Qui a Senliz morut l'autrier,	
Si vos dirai en quel maniere :		Et Deu n'a cure de tel don :	
Qu'ele meïmes par ses meins		Il ameroit miex .i. chardon	
La labourast et soir et meins,		Qui offert li fust de droiture	
Si qu'autre ne s'entremeïst		Que pleine tour de tel ordure,	190

Que Diex dist con cil qui ne ment :	Ne se puet plus vilment techier.	
« Je sui Deu qui eim jugement,	C'est asemblée d'anemi,	
« Que ne veil mie que l'en m'osfre	Mavèse avant, mavèse en mi :	210
« Riens de rapine nis plein cosfre. »	Conchiée est et si conchie	
Et Ovide dit et devine	Celi a qui ele se lie,	195
Que chose qui vient de rapine	Et met en enfer cors et ame.	
Ne doit mie bon chief tenir,	Or aut, et praigne, fole fame,	
Einz doit a nient revenir.	Le guerredon et la monnoie	215
De ces deniers achate fer	Qu'ele desert quant el foloie :	
Et fei esperons cest iver,	Par la folour, par la luxure	200
Couteaus aguz et alemeles	En enfer avra sepulture	
A espandre sanc et cerveles,	S'au siecle n'en fet penitance :	
C'on doit convertir en tel art	Itant vos di ge sans doutance :	220
Chose qui vient de male part. »	Bien se gart qu'en enfer ne chie,	
Honie soit prestresse et s'uevre	Car ele seroit chevauchie !	205
Qui se desnue et se descuevre		
Por fere prestre en li pechier :	<i>Explicit.</i>	

III

[*Luque la maudite*]

(par BOURDET)

La pièce suivante, dont l'auteur, BOURDET, était jusqu'ici inconnu, se rapporte à la fameuse légende de la *Maisnie Hellequin*. Cette légende, qui apparaît dans de nombreux textes¹ du moyen âge, parmi lesquels il faut citer de préférence un passage d'Orderic Vital², semble avoir été particulièrement répandue en Normandie : notre texte en fournit une preuve de plus. La scène se passe en effet dans le pays normand ; Luque, la sorcière maudite, est tombée malade à Rouen, et se sentant mourir elle appelle le diable, c'est-à-dire Hellequin, pour qu'il vienne la prendre et l'épouser. Hellequin se livre avec toute sa maisnie à la joie la plus folle : le vent souffle, les arbres sont déracinés, les clochers

1. P. Paris, *Les manuscrits françois de la bibliothèque du Roi*, t. I, p. 322-325 ; Leroux de Lincy, *Le livre des légendes*, introduction, p. 148-150 et 240-245 ; Gachet, *Glossaire*, p. 252-253 ; etc., etc. — J'ai entrepris sur cette légende un travail spécial que je compte prochainement publier.

2. Éd. Le Prevost, t. III, p. 367-377.

sont abattus, les moulins retournés, toute la nature s'associe aux fiançailles de Luque et de Hellequin. Les diables emportent l'âme de Luque en enfer. Le mari humain de Luque, Boutecarete, meurt bientôt après elle, en léguant ses meubles à l'archevêque de Rouen. — Il y a sans doute ici le souvenir d'une violente tempête qui causa de grands désastres dans le pays de Caux et à Rouen, et qui coïncida avec la mort d'une femme de cette ville, réputée sorcière, et de son mari. Peut-être pourrait-on retrouver la date de cet ouragan. Malheureusement le poète, s'il nous a laissé son nom, ne nous a pas donné celui de l'archevêque à qui Boutecarete légua son mobilier.

Puis que Roen fu estableie		Si a chascun juré par s'ame	
Ne fu fete tel deableie,		Que ce est la plus sage dame	30
Si comme m'est contée et dite,		Qui seit d'iluec si qu'a Viterbe :	
Comme fist Luque la maudite.		El monde n'a si mavèse erbe	
Quinte nuit devant la seint Pierre		Que ele par cuer ne quennoise ;	
Que l'en apele iver souz pierre,	6	El en fist trere meinte angoise	
Luque [la] maudite acoucha		A Elie le poitevin,	35
Et tant que la mort l'aprocha,		Et li fist boivre en lieu de vin	
Et ne poeit santé avoir :		L'herbe qu'a non crampepoo[i]l.	
A Helequin le fist savoir,	10	Lors mut entr'eus .i. grant too[i]l	
Mande li que il li sovieigne		Pour loer la a Hellequin.	
De li et que querre la vieigne,		Il ne fist pas comme quoquin,	40
Qu'ele veut estre s'espousée :		Mès comme preuz et comme sages ;	
El ne donroit une bousée		D'enfer a pris .iiii. messages	
En son mari Boutecareste ;	15	Pour envoier en lieu divers ;	
Proie li que il s'entremete		Mès einz que soit passé ivers	
De fere la plus desguisée		Lor a dit qu'i l'espousera,	45
Feste c'onques fust devisé[e],		La greignor joie lor fera,	
Que par le mont en soit parlé	19	Con nule gent si grant ne virent.	
Par mons, par vaus, par lonc, par lé.		Par tot le monde s'espandirent :	
Quant Hellequin a ce oï,		Trestouz iceus que il troverent	
Mout dur[em]ent s'en esjoï ;		Firent qu'avec eus amenerent	50
Lors en apele la mesnie,		Qui savoient de l'ingromance,	
Cortoisement l'a aresnie		Amenerent fesant la dance	
Et dit qu'il se veut marier,	25	Devant Hellequin en enfer	
En cele ou plus se puet fier :		Qui teneit .i. baston de fer,	
C'est dame Luque la maudite.		Dont il s'aloit esbanoiant ;	55
Si tost con la parolle ot dite,		Lors lor a dit tot en oiant :	

5 Quite — 26 En ceus.

Meint pleur, meint cri et meint damage	Dieus le gari a cel trespas,	
Firent iluec par lor grant rage	Mès il destruitrent ses mesons :	
En mas et en nés et en trés.	Oï avez les achesons.	170
Lors sunt dedanz Roen entrés	D'iluec en enfer s'en alerent	
Ou meinte bele cheminée	Dont onques puis ne retornerent	
Fu par eus cele nuit minée	Ne ja mès ne retorneront,	
Et cornez de mesons .ii. mile.	Mès trop greignor joie feront	
Tant tracerent par mi la vile	Que onques nule gent ne firent	175
Que il troverent dame Luque		
Qui or [en] enfer s'espeluque,	Crestien, gieué ne cardieu,	
Et si trestost con la troverent,	Que tant comme Deu sera Deu,	
Entre leur braz l'ame leverent ;	Dur[e]ra lor feste et lor joie,	
Pour itant comme Luque iert fame,	Et ne croi pas que parler oie	180
La porterent a Nostre-Dame :	D'eus par nule peine qu'i mete,	
Mès l'us devers la Masoleine	Se ce n'est par Boutecarestes	
Truevent fermé ; a voiz hauteine	Qui fu mandé, si i corut :	
Dist Hellequin : « Tu comperras,	Tant fu hasté que il morut	
Arcevesque, si le verras	Sanz prendre a son prestre congié :	
Qui ceste porte fermée as ! »	Asez avoit au soir mengé ;	186
Lors dist : « <i>Atholite portas !</i> »	Saol morut et pleine dois ;	
Et si tost con il ot ce dit,	Mès d'autre part fist que cortois,	
Ce fu fet sanz nul contredit	Et pour ce que a l'arcevesque	
Ne de barre ne de toroil ;	Fu fez par Luque la travesque	190
Ausi con fust toroul boroul	[De] destruire li ses mesons,	
Firent barres, torouz brisier :	Ne fist pas comme mavès hons,	
Ce fut d'enfer le mestre huisier.	Mès con preudons riches et nobles :	
Hors isirent par la verrine	A l'arcevesque tot ses mobles	
Qui estoit devers la cuisine	A lessié dont iert en sesine.	195
L'arcevesque ; sus .i. pilier	Ici BOURDET sa rime fine.	
Pristrent .c. quarreaus por piler	<i>Explicit.</i>	
L'arcevesque, mès n'i ert pas :		

GLOSSAIRE

aboutis, I, 357, <i>entétés</i> .	arrement, II, 114, <i>encre</i> .
acouchier, III, 7, <i>s'aliter</i> .	AUBERI, I, 307, <i>nom d'homme</i> .
AILLI SEUR NOIE, I, 286, <i>Ailly-sur-Noye (Picardie)</i> .	AUGUSTIN (S.), II, 27.
ANTIFER, III, 60, <i>le cap d'Antifer, à l'extrémité du pays de Caux</i> .	batestal, III, 92, <i>tumulte</i> .
aplovoir, II, 42, <i>accourir en foule</i> .	BEC (le), III, 102, <i>ruisseau de Caudebec</i> .
aroter, II, 152, <i>faire rouir</i> .	belloi, II, 36, <i>tort, désordre</i> .

151 A lus — 181 que gi m. — 195 dont il iert

bonner, II, 46, *fixer, déterminer.*

BORGOIGNE, I, 340, *Bourgogne.*

BOURDET, III, 196, *nom d'un trouble.*

bousée, III, 14, *bouse de vache.*

BOUTECARETE, III, 15, 182, *mari de Luque.*

BRIDE (S^e) D'ESCOCE, I, 176, *sainte Brigide d'Irlande.*

BROTONNE (la forêt de), III, 88, *près de Caudebec.*

cardieu, III, 177, *Chaldien.*

CATELINE (pré Sainte), III, 135, *lieu sur la Seine près de Rouen.*

CAUDEBEC, III, 101 (en Normandie).

CAUZ, III, 58, 61, *pays de Caux.*

cengle, I, 365, *zona (maladie).*

CERENZ, I, 165, *Cérences (Normandie).*

CHAMPAIGNE, II, 24, *Champagne.*

chandelier, I, 333, *la Chandeleur.*

chaneviere, II, 145, *linceul de chanvre.*

cornet de maison, III, 143, *coin.*

crampepoil, III, 37, *herbe toxique.*

DENISE (S.), I, 120, *saint Denis.*

desguisé, III, 17, *étrange.*

dois, III, 187, *païse (m. à m. conduit, tuyau) (?)*.

ELIE le Poitevin, III, 35.

encauz, III, 62, *poursuite.*

engeigne, I, 291, *colère.*

entort, I, 362, *d'irraisonnables, faussés.*

entreture, I, 9, *bistoire, conte (?)*.

ESCOCE, I, 176, *Irlande.*

esloquier, I, 238, *dilapider.*

espeluquier (s'), III, 146, *s'éplucher.*

favele (servir de la), I, 138, *tromper en paroles.*

favresse, II, 139, *femme de forgeron.*

felenès, I, 357, 362, *de nature félonne.*

foubert, I, 167, *dupe, niais.*

gaïteaus, I, 155, *cachettes (?)*.

gingenbraz, I, 243, *gingembre.*

gorré, I, 342 (?)

haigne, III, 124 (?)

halimot, I, 206, *embarras, empressement (?)*.

haseteur, I, 82, *joueur de dés.*

haterel, II, 118, *derrière du cou.*

HELEQUIN, HELLEQUIN, III, 10, 21, 39, 53, 68, 110, 153.

HERNOUL (SEINT-) sous Caudebec, III, 101, *Saint-Arnoult, près de Caudebec.*

hoquet (prendre a), I, 115, *prendre à l'hameçon, au crochet (?)*.

hurer, II, 96, *faire dresser les cheveux sur la tête.*

IMER, II, 26, *nom d'un hérésiarque.*

IMER (montaigne), II, 20, voy. MOÏMER.

ingremance, III, 51, *nécromancie.*

iver sous pierre, III, 6; voy. sur cette locution l'Ann. de la Soc. de l'hist. de France pour l'année 1852, p. 36.
Ivetot, III, 65, 66, *Yvetot (Normandie).*

JOIRE (saint), I, 340, *saint Georges.*

JULIEN (SEINT) DE PARIS, I, 297.

loer, III, 39, *fiancer.*

LAMBERT (S.), I, 168.

LEU (S.), I, 165, *saint Loup.*

LOMBARDIE, II, 29, *Italie.*

LONGUEVILLE, II, 72, *ville de Normandie.*

LORENZ (S.), I, 166, *saint Laurent.*

LUQUE la maudite, III, 4, 7, 27, 145, 149, 190, *nom d'une sorcière.*

- MAQUEREL, II, 117, 139, 179, *nom pris par le diable*.
 MARIE (Se), I, 112, 229.
 MASOLEINE, III, 151, *La Madeleine*.
 merlle merlle, I, 186, *pèle-mêle*.
 meschevé, I, 157, *malheureux*.
 MOÏMER, II, 19, 25, 40, *Mont Aymé, près de Vertus (Champagne)*.

 naie, I, 165, *non (avec un verbe à la 1^{re} pers. sous-entendu)*.
 natre, I, 344, *naïf, complet*.
 naves, III, 69, *bateaux*.
 nerté, II, 120, *noirceur*.
 neuz, I, 161, *nœuds faits pour garder l'argent*.
 NEVILLE, III, 63, *Neuville, près de Dieppe*.
 noïsel, I, 156, *petit nœud ; v. neuz*.
 NORMENDIE, II, 1, *Normandie*.
 note, I, 175, 196, 197, *compte ; note tresalée, I, 75, compte non payé*.

 OVIDE, II, 195.

 PARIS, I, 297.
 pelein, I, 356, *m. à m. pelage, fourrure ; naturel*.
 penduaille, I, 369, *gent pendable*.
 PIERRE (la seint), III, 5, *fête de la chaire de saint Pierre (18 janvier)*.
 porcheint, I, 364, *ceinture*.

 rebourse (avoir la chiere), I, 98, 189, *être bouleversé*.
 rebrois, I, 99, *résistance, opposition*.
 REINS, I, 38, 321, *Reims*.
 rigot, I, 155, *bourse-ceinture, cf. Romania, VIII, 100-101*.
 ROBERT (frere), II, 44, *inquisiteur au XIII^e siècle*.
 ROEN, III, 1, 126, 140, *Rouen*.
 ROME, I, 38.
 roquet, I, 116, *sorte de blouse*.

 sains, I, 183, *signatures*.
 SEINE (la), III, 109.
 SENLIZ II, 186, *Sanlis*.

 techier, II, 208, *souiller*.
 tooil, III, 38, *bruit, tumulte*.
 torneboelle (la), III, 70, *la culbute*.
 toroil, III, 159, 160, *verrou*.
 tqroul boroul, III, 160, s. d., *tohu bohu (Littré n'a pas d'exemple ancien)*.
 travesque, III, 190, *contrariété, désagrément*.
 TRET (la forêt du), III, 71.

 VERTUS, II, 59, *ville de Champagne*.
 verrine, III, 163, *fenêtre*.
 VIENOIS, I, 146.
 VITERBE, III, 31, *ville d'Italie*.
 voiseus, I, 6, *habile avisé*.

 YON (SEINT-), III, 111, *Saint-Yon (Seine-et-Marne) ; cf. Œuvres de Henri d'Andeli, p. p. Héron, p. 24, v. 26 et la note*.

LE CLERC DE VOUDOI ¹

On lit dans Fauchet (*Œuvres*, 1610, fol. 580 r°) : « Le clerc
« de Vaudoy fut assez bon trouverre ; il a faict les fabliaux inti-
« tulés *Nicerole*, qui commence :

« Seignor, j'ay follement mes deniers despendus,

« *Corbeigni* et *Trambloy*, que je n'ai veus, ensemble celui des
« *Droits* qu'il fit aagé de quarante à cinquante ans. C'est une
« satire contre les Jacobins et Cordeliers. Il fit encores un fabliau
« du *Dieu d'Amours, d'Esté et de May*, dont je n'ai veu que les
« xx premiers vers. » Le rédacteur de l'*Histoire littéraire* (XXIII,
262), ignorant la source où Fauchet avait puisé ses renseignements,
ne veut voir dans le Clerc de Voudoi que l'auteur du *Dit des*
droits, et lui conteste la paternité de *Nicerole* et du fabliau du
Dieu d'Amours, d'Esté et de May.

Les cinq quatrains suivants, qui se lisent au fol. 108 du ms.
fr. 1593 de la Bibliothèque nationale de Paris, donnent raison à
Fauchet ² ; ce sont évidemment les vingt premiers vers du
fabliau incomplet du *Dieu d'Amours* dont Fauchet parle pour les
avoir vus :

[A]ssés avez oy et contes et fabliaus
[Et] de cités abatre et de penre chatiaus ;
Je vous en d[i]rai un, qui est et bons et biaux :
Bien vous puis afichier que est trestoz noviaus.

[C]is[t] fablel ; que je di fit li Clers de Vodoi,
Et si fit Nicerole, Corbegni et Tranbloi ;
Je vous en dirai un qui vaut mieus que li troi :
C[e] est do Dieu(s) d'Amors et d'esté et de mai.

1. [Voir Bibliographie, n° 33].

2. On a vu dans *Romania*, t. XIV, p. 128-9, que Fauchet a emprunté à une
autre partie de ce même ms. la citation de quelques vers.

3. Ms. fabliaus.

[E]nz ou fons d'un hanap, a Provins, a la foire,
 Vit li Clers *mai* escrit, si comme il voloit boire ;
 Il but tretot le vin, c[e] est parole voire,
 Puis a leu[e]s les letres qui li monstrent l'estoire.

[S]eignor, or escotez que mes cuers me consoille
 De dire un tel fabel ou nus ne s'aparelle :
 Ben[e]oiz soit li cuers qui a conter c'esvelle :
 Onques de tel fabel n'oïtes tel merveille.

[Q]ui a biau[s] diz trover veut son corage enbatre,
 Je di de moie part c'on le devroit bien batre,
 S[e] il ne set son cuer en tel matire enbatre
 Qu'il en die biaux moz plus de cinquante et quatre.

De ces vers il ressort que le Clerc de Voudoi est non seulement l'auteur du *Dit des droits*, sur lequel M. Viollet appelait tout dernièrement encore l'attention ¹, mais encore du dit de *Nicerole* ². Quant aux autres pièces citées, *Corbegni* et *Tranbloi*, elles n'ont pas encore été retrouvées : on a vu qu'elles n'étaient connues de Fauchet que par les vers précités. Le fabliau du *Dieu d'Amours, d'Esté et de Mai*, ne saurait être identifié avec le *Fabel du Dieu d'Amours*, publié à part par Jubinal en 1834, qui, comme on sait, est écrit en vers décasyllabiques.

1. *Les Établissements de Saint-Louis*.

2. Publié par Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, première édition, 1839, II, 440-442.

NOUVELLE CHARTE DE LA PAIS AUX ENGLOIS¹

(1299)

La *Pais aus Englois*, petit poème satirique², qui semble avoir été composé au commencement de l'année 1264, à l'occasion de l'intervention de Louis IX dans les affaires d'Angleterre, est accompagné, dans le manuscrit qui le contient³, de la *Chartre de la pais aus Englois*, sorte de parodie burlesque des proclamations de traités de paix faites par les hérauts d'armes sur les places publiques. Cette pièce, rédigée dans le mauvais français que les auteurs du moyen âge placent d'ordinaire dans la bouche des Anglais, quand ils veulent provoquer le rire d'auditeurs faciles à amuser, se rapporte comme la précédente à la protection donnée par Louis IX à Henri III contre ses vassaux ; elle a été publiée par Jubinal (*Jongleurs et Trouvères*, 175-176), par Th. Wright (*Political songs of England*, p. 360) et par V. Le Clerc (*Histoire littéraire*, XXIII, 452-3).

Une autre pièce du même genre se trouve sur un des feuillets de garde du ms. fr. 1933 de la Bibliothèque nationale de Paris. En comparant cette pièce à la précédente, il est facile de voir que c'est une simple imitation où les personnages seuls ont changé ; la paix se fait ici entre Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, et Philippe le Bel. La date de 1299 nous indique qu'on a voulu parodier le traité de Montreuil, par lequel Philippe le Bel rendait la Guyenne à l'Angleterre. Voici le texte, qui est incomplet au commencement :

. chavaugier par son ter[re].
. roi Phelippote doneré Dadoarz un porrons sorers par
mes[ter] sur son osel, par estre plus mignet ; et quant rey Dadoarz volerer

1. [Voir Bibliographie, n° 34].

2. Publié par Jubinal, *Jongleurs et Trouvères*, 1835, p. 170-174 et réimprimé par Th. Wright, *Political Songs of England*, p. 73-8. Voy. aussi l'*Histoire littéraire*, XXIII, 449-452.

3. Paris, Bibl. nat., fr. 837, fol. 220 v°-221 v°.

descender de son grant chavel, roy Phelippote deschaucer le porron sorer en son main, et dirré : « Offu, oscu furrez devant roy Dadoart ! », et quant il voléré mangier, roi Phelippote devestirer soi toz nuz, et trancherer devant Dadoarz, et direrz : « Boi, menger, bon roi Dadoarz ! » et roy Dadoarz dirré : « Chetis rois Phelippote, je serré sirre, et tu serré mon garçon », et Phelippote dirré : « Foire, foure, vos dirré voir. » Et en tel maner fot faite pès ; et par ço que ço soit femier en estauble, je penderer le seal Phelippote a cest cul par derer, en l'an que Marrie Malvaise Aloine vener al sainte Sepocre apporter les onissements [a] onir Jase Criste mil. cc. III^{xx} et XIX.

On remarquera que le procédé comique de l'auteur consiste non seulement à déformer d'une façon bizarre la phonétique, la flexion et la syntaxe françaises, mais encore, et surtout, à introduire dans son texte des jeux de mots que nous ne comprenons pas toujours. C'est ainsi que nous voyons figurer des *porrons sorés* (*poireaux jaunes* ?) à la place d'*éperons dorés* ; *femier en estauble*, au lieu de *ferme et estable* ; *onissement*, au lieu d'*ongnement*, etc., etc.

Cette petite pièce est à joindre à la série des documents recueillis par M. Fr. Michel sur la manière dont on fait parler les Anglais dans la littérature française du moyen âge.

UN NOUVEAU DIT DES FEMMES ¹

Ce *Nouveau dit des femmes*, qui contraste singulièrement avec nombre d'autres pièces de la même époque, où les femmes sont fort maltraitées, se trouve, sans titre, au folio 164 du manuscrit 354 de la Bibliothèque de Berne, décrit autrefois par A. Jubinal dans sa *Lettre au directeur de l'Artiste* (Paris, 1838, in-8° de 48 pages). Ce manuscrit, du XIII^e siècle, est écrit en dialecte de l'est de la France.

- | | |
|---|--|
| Oez, Seignor, je n'otroi pas | Ice que Eve nos toli |
| Que de fame face nus gas ; | La mere Deu lo nos randi, |
| Je n'otroi pas que nus en die | 25 Et por la mere au Criator |
| Nule chose, fors cortoisie. | Doit en porter a fame enor. |
| 5 Fame doit l'an toz jors ² servir | Et por itant que petit vaut, |
| Et de tot faire a son plaisir ; | Et clers, et lais, se Deus me saut, |
| Nus n'en doit dire vilenie, | Se fame vialt, jel di por voir, |
| Que jel tandroie a vilenie. | 30 Por ce doit fame enor avoir. |
| Je l'ai oi, c'est veritez, | N'est pas de Deu desesperez, |
| 10 Sa conpeignie valt assez. | Qui fame fait ses volantez. |
| Il fait mout bien selonc nature, | Se fame n'estoit, jo di bien, |
| Qui en fame despant sa cure ; | Toz li mondes ne valdroit rien, |
| Bien doit entrer en sainte eglise | 35 Que ele fait joie mener, |
| Qui fame aime, qui fame prise. | Toz jors plenieremant chanter : |
| 15 Sachiez bien fait que faire doit | Por fame chante l'orior, |
| Qui fame aime et qui fame croit. | Et ³ la merle et lo rossignol ; |
| Sanz prisier, sanz vanter sovant, | Por fame chante la mauviz, |
| Doit li hom faire son talant. | 40 Li oiselet es plaiseiz ; |
| Bien lo prove boene nature, | Por fame sont maint vers trové, |
| 20 Qui sovant a de fame cure. | Et por amor sont raconté. |
| De fame doit en tot biens dire ; | Qui fame vialt s'amor doner, |
| De boene fame nus n'enpire : | Cil ne doit pas joie oblier : |
-

1. [Voir Bibliographie, n° 38].

2. Ms. tot jors.

3. Ms. Et manque.

- 45 Si l'oblie, i ne¹ fait que fous,
 Je nel pris pas un tro de chous ;
 Forlingniez est de cele cort
 O la fontaine d'amor sort ;
 Toz jors sera malaürez,
 50 Se par fame n'est confortez.
 Verité est ce que j'ai dit,
 Que nus ne puet avoir delit
 En droit son cuer qui vaille rien,
 Se de fame ne dit tot bien.
 55 A fame doit en tot bien dire,
 Ne li face cøroz ne ire ;
 Qui fame fait ses volantez,
 Serviz en est et enorez.
 Fame es preuz, et cortoise, et saje ;
 60 Fame n'a soin d'ome salvaje ;
 Fame est la flors de cortoisie ;
 Fame n'a point de vilenie :
 Hom ne sera ja si vilains,
 Se fame l'a entre ses mains,
 65 En poi d'ore ne soit cortois
 Et bien apris de totes lois.
 Fame nos fait loer d'amors ;
 Fame nos fait porter les flors ;
 Faine nos fait sovant panser,
 70 Conmant puisson d'amors parler.
 Quant fame vialt, ne nos falt
 [riens :
- De soe part nos vient toz biens.
 Fame valt mout en toz endroiz ;
 Fames² font bien contes et rois.
 75 Puis que l'amor de fame i falt,
 L'autre chose mout petit valt.
 Fames mainnent joye sovent ;
 Fame del plus lié fait dolant :
 Nule n'en pris je, sanz savoir,
 80 Ne que richece, sanz avoir.
 Fame vialt mialz que nul tresor ;
 Fame vialt mialz c'argent ne or ;
 Fame valt miauz que nus³ chas-
 [tiaus ;
⁴
 85 Fame valt mialz en toz endroiz
 Que nus destriers ne parlefroiz ;
 Encore⁵ valt miauz fame assez
 Que li avoir de mil citez,
 Que fame est dame de tot bien.
 90 Quanqu'a el monde, si a suen ;
 Del tot somes en son plaisir ;
 Faire nos puet vivre et morir,
 Qui fame sert et qui en plore :
 Ainz ne s'an doille qui l'anore.
 95 Portant devon fame sofrir,
 Que ne poons sanz li garir :
 Por Deu, lo nostre Criator,
 Porter devons a fame enor.

1. *Ms.* ne manque.2. *Ms.* Fame.3. *Ms.* nul.

4. Manque dans le ms.

5. *Ms.* Encor.

LE DIT DU CHEVAL A VENDRE

PUBLIÉ D'APRÈS UN MANUSCRIT DU CHATEAU DE CHANTILLY ¹

I

Le manuscrit auquel nous empruntons la petite pièce publiée plus loin est conservé au musée de Chantilly, où la bonne fortune d'une récente visite nous a permis de l'examiner de près. C'est un ms. de 238 ff., écrit à 2 colonnes sur parchemin, et mesurant 231^{mm} de longueur sur 168 de largeur ; il se compose de trois parties : la première, du fol. 1 au fol. 26, est du XIII^e siècle, ainsi que la troisième (fol. 172 à 223) ; la seconde partie, au contraire, intercalée entre les deux autres (fol. 27-172), est du XIV^e.

Ce ms. comprend, outre la *Vie des Pères* en vers français, dont on a déjà tant de manuscrits, vingt des *Miracles de la Vierge*, de Gautier de Coinci, six fableaux proprement dits et treize pièces diverses.

Connu autrefois du Dr Galy ², le ms. a été mis en vente en 1869 en même temps que la bibliothèque Luzarche par le libraire Claudin, qui lui a consacré une notice assez détaillée ³. Cette notice semble avoir passé inaperçue ; seul, M. P. Meyer y a fait allusion à diverses reprises et, le premier, a annoncé que le ms. était aujourd'hui la propriété du duc d'Aumale ⁴.

Il nous a paru utile de compléter la notice de M. Claudin et de la rectifier là où il était besoin. Le manuscrit n'est plus dans

1. [Voir Bibliographie, n° 51].

2. Les notes que le Dr Galy avait prises sur ce ms. ont été publiées par M. Clédât dans la *Revue de philologie française et provençale*, V (1891), 224. Cf. *Romania*, XXI, 461.

3. *Catologue des livres rares... composant la bibliothèque de M. Victor Luzarche*, II (1869), 344, n° 6310.

4. *Notice sur deux anciens mss. fr. etc.*, dans les *Notices et extraits*, XXXIII, 1^{re} partie, p. 60 ; *Romania*, XXI (1892), 461 et XXIII (1894), 615.

l'état où il se trouvait quand il fut mis en vente. M. Claudin a constaté, dans sa notice, que, sous le parchemin recouvrant les ais de l'ancienne reliure, on pouvait lire, entaillé dans un des plats, le nom HENRY. Peut-être regrettera-t-on que sous l'élégante et sévère reliure de chagrin noir qui recouvre aujourd'hui le ms., ce nom ne soit plus visible. Nous ne pouvons donc savoir à quelle époque il avait été gravé.

Dans la notice qui suit, pour la série des *Vies des Pères*, nous nous contentons de mettre, en regard du numéro d'ordre qu'occupe la pièce dans le ms., le chiffre correspondant dans le ms. A (= B. N. fr. 1546), pris comme type par MM. Weber et Schwan; nous y ajoutons la mention des éditeurs. Nous désignons les *Miracles de la Vierge* de Gautier de Coinci par la lettre M, avec indication de la page de l'édition Poquet¹; enfin nous citons les titres des fableaux et autres pièces, ne reproduisant les *incipit* que pour les morceaux inédits ou peu connus.

PREMIÈRE PARTIE, pièces 1 à 8, fol. 1 à 26 ^{ro} (le 26 ^{vo} blanc) :

- | | |
|---|--|
| 1. — A 1. | <i>ces bonnes euvres a cui Dieus demonstra</i> |
| 2. — A 24; p. p. Méon, <i>Nouv. Rec.</i> , II, 129. | <i>c'uns jongleres estoit ces parens :</i>
<i>In vitis Patrum</i> , un haut livre |
| 3. — A 25; p. p. Keller ² , p. 7. | Qui les bons essenples nous livre... |
| 4. — A 32; p. p. Méon, <i>N. R.</i> II, 187. | Cette pièce ne se trouve que dans |
| 5. — A 33; p. p. Le Coultre ³ , p. 45. | un autre ms., Arsenal 3518, fol. 100, |
| 6. — A 34. | sous le titre : <i>De l'hermite qui se deses-</i> |
| 7. — A 35; p. p. Méon, <i>N. R.</i> , II, 173; Legr. d'Aussy, V, app., p. 13. | <i>pera por ce qu'il devoit avoir le jongleur</i> |
| 8. — <i>D'un hermite qui se gloirefioit en</i> | <i>a compaignon</i> ⁴ . |

DEUXIÈME PARTIE, pièces 9 à 64, fol. 27 à 172 ^{ro} :

- | | |
|--|---------------------------------------|
| 9. — A 2; p. p. Wolter ⁵ , p. 86. | 173; Castets, <i>Rev. des l. rom.</i> |
| 10. — A 3; p. p. Méon, <i>N. R.</i> , II, | XVIII, 60. |

1. *Les Miracles de la Sainte Vierge traduits et mis en vers par Gautier de Coinci*, p. p. M. l'abbé Poquet (1857).

2. *Zwei Fabelaus aus einer neuerburger Handschrift hgg.* (1840).

3. *Contes dévots*, tirés de « la Vie des anciens Pères » (1884).

4. Voy. Groeber, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, IV (1880), 96, note 1.

5. *Bibliotheca normannica*, II (1879).

11. — A 4.
 12. — A 5 ; p. p. Weber, *Handschr. Stud.*, p. 60.
 13. — A 8 ; p. p. Matile, *Rev. de Suisse*, 1839, p. 297.
 14. — A 18. Autre rédaction p. p. Méon, *Fabl. et Contes*, I, 208, sous le titre du *Chevalier au Barizel*.
 15. — A 19 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 314 ; Legr. d'Aussy, V, app., p. 1.
 16-17. — A 20-A 21.
 18. — A 22 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 279.
 19-20. — A 23 et A 27.
 21. — A 28 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 447.
 22. — A 30.
 23. — A 31 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 256.
 24 à 27. — A 36 à A 39.
 28. — A 40 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 394.
 29. — A 26.
 30. — A 41 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 411.
 31-32. — A 65 et A 69.
 33. — A 72 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 216 ; Legr. d'Aussy, V, app., p. 17. Cf. G. Paris, *La Poésie du moyen âge* (1885), 151.
 34. — A 43.
 35 à 43. — M 297, 327, 341, 429, 355, 443, 359, 455 et 493.
 44. — M. 291 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 147, sous le titre : *De celui qui se tua par l'amonestement du dyable*.
 45 à 48. — M. 501, 511, 575 et 523.
 49. — *Du prestre luxurieux qui chascun jour chantoit :*

En escrit truis qu'il est vers Sens
 Un provoire si hors du sens...

Autre rédaction dans A 55 sous le titre du *Prestre qui chantoit sa messe en pechié mortel* (La scène se passe à Cantorbéry).

50. — Prière latine, *Inc.* : *Ave Domine*.
 51. — Sur la messe. *Inc.* : *Comme on sonne la messe, si doit on penser...* Voy. le *Traité de la Messe* signalé par M. P. Meyer, *Romania*, VI, 10 et *Bulletin de la Soc. des anc. textes*, XII, 45.
 52. — Prière française. *Inc.* : *Biaus sire Dieus, tous puissans...*
 53. — Prières latines. *Inc.* : *Ave sanctissima...* et *Domine Deus omnipotens*.
 54. — M. 533.
 55. — A 6.
 56. — A 7 ; p. p. Le Coultre, p. 27.
 57. — A 9 ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 331.
 58. A 10.
 59-60. — A 12-A 13 ; p. p. Méon, *N. R.*, 202 et 154.
 61. — A 16.
 62. — A 14 ; p. p. Caron, *Mém. de l'Ac. d'Arras*, XVIII, 290.
 63. — A 15.
 64. — *De l'empereis de Rome que ces serourges ama* ; p. p. Méon, *N. R.*, II, 1, sous le titre : *De l'empereis qui garda sa chasteté par moult temptacions*.

TROISIÈME PARTIE, pièces 65 à 81, fol. 173 à 223 v°.

- 65 à 68. — M. 543, 593, 617 et 315.
 69. — *D'un menestrel qui servoit Nostre*

Dame de son propre mestier ; p. p. M. W. Foerster dans la *Romania*

(II, 317) d'après un ms. de l' Arsenal, sous le titre *Del Tumbeor Nostre Dame*. Aux 2 nouveaux mss. signalés par M. Grœber (*Zeitschrift f. rom. Phil.*, VI, 88), il faut ajouter le ms. de la B. N., nouv. acq. fr. 4276, fol. 78 v^o: *D'un Menestrer qui se rendi moynes a qui Nostre Dame fit grace*.

70-71. — M. 557 et 153.

72. — *Li fabliaus qui devise les outicus de l'ostel*:

Chascuns pense de son afaire :
Pour ce me veil .i. poi retraire
De mon corage.
Je ne taing pas celui a sage
Qui entre .ii. fois en mainnage
Ne trois ne quatre...

Cette pièce peut servir à compléter le commencement mutilé de celle qu'a publiée Jubinal (*Nouveau Recueil*, II, 162) d'après le ms. de la B. N. fr. 12483, sous le titre de *Le Ditté des choses qui faillent en menage et en mariage*. Les deux rédactions offrent cependant d'assez notables différences dans les parties communes.

73. — *De l'enfant de noif*; p. p. Montaiglon et Raynaud, *Rec.*, I, 162, sous le titre *De l'enfant qui fu remis au soleil*.

74. — *D'une femme qui fist entendant a son baron qu'il estoit mors*: p. p. M. et R., *Rec.*, IV, 212, sous le titre *Du Vilain de Bailluel*.

75. — *D'un Bouchier d'Abbeville*, d'Eustache d'Amiens, p. p. M. et R., *Rec.*, III, 227.

76. — *De la Dame qui fist .iiij. tours entour le moustier*, de Rustebeuf, p. p. Kressner, *Rusteb.*, p. 123.

77. — *La fiance que on doit avoir en femme*, de Jean Durpain, p. p. Jubinal, *Jongl. et trouv.*, p. 26, sous le titre de *L'Evangile as fames*.

78. — *Le fablel dou Pet au Vilain qui fu portés en enfer*, de Rustebeuf, p. p. Kressner, *Rusteb.*, p. 113.

79. — *Dou vilain qui randi le bufet*:

TRUBERS en cel fablel fablie
Qui de bien dire ne s'oublie,
Car honnours est, bien s'i acorde,
Qui le bien set qu'il le recorde.
Qui biau set dire et rimoier...

Les quatre vers qui précèdent ici l'incipit ordinaire de ce fableau (p. p. M. et R., *Rec.*, III, 179, sous le titre du *Vilain au buffet*) sont importants, car ils nous signalent le nom de TRUBERT, jusqu'ici inconnu comme auteur.

80. — *Dou cheval que li marcheans vendi*, pièce publiée plus loin.

81. — *Vie de sainte Catherine*:

Nous trouvommes es viés escriis...

Une des sept versions en vers de cette vie, relevées par M. P. Meyer, *Notice sur deux anciens mss. fr. etc.*, dans les *Notices et extraits*, XXXIII, 1^{re} partie, p. 60.

II

La pièce anonyme, malheureusement incomplète, que nous publions ici, est un dit plaisant, sorte de *bourde* faisant partie du

bagage ordinaire des jongleurs, dont ils amusaient leurs auditoires. La plaisanterie toute antithétique consiste à simuler la vente d'un cheval et, pour allumer l'acheteur fictif, à énumérer les unes après les autres toutes les tares imaginables qui peuvent atteindre une pauvre haridelle. Ces vers sont surtout intéressants en ce qu'ils réunissent un assez grand nombre de termes d'hippiatrique, peu fréquents dans les textes du moyen âge, quoique déjà connus pour la plupart. Ils sont relevés dans un petit Glossaire.

- | | |
|---|---|
| <p><i>Dou cheval qui li marcheans vendi</i>
 <i>(fol. 217 c).</i>
 J'ai un cheval que je veil vendre
 Pour avoir argent a despendre ;
 Mais, je cuit, qui l'achetara
 4 Peu d'argent i gaaingnera.
 S'est veritez qu'il est ferrans ;
 Si est mauvairement errans :
 Il a seuros et si a gale ;
 8 Mauvairement monte et avale.
 Je croi bien qu'il a .ii. seuros,
 Et si est tigneus seur le dos,
 Et si est tous espavineus,
 12 Et s'a sous la gorge .ii. neus,
 Et s'est poucieus et c'est morveus,
 Et se dient les gens entr'eus
 Qu'il ne voit goutte des .ii. ieus
 16
 Et je sai bien que il n'oit goutte
 Ne li ventres ne li tient goutte :
 Foi que je doi sainte Pecine,
 20 Il n'a mestier de medecine,
 Car, se verité vous recors,
 Riens ne li demeure en son cors.
 Si mort, si regibe et si grate,
 24 Si fiert derieres de la pate,
 Si menjust moult mauvairement,</p> | <p>Et il en gist plus nestement ;
 S'a graile col et grose teste.
 28 C'est une merveilleuse beste,
 Maigres et vieus, roides et lons,
 Haus engenouilliés et felons : (d)
 Il ne vaut pas une meslote.
 32 Il n'anble ne passe ne trote
 Et si est de mauvaise loi :
 S'a souvent le mal saint Eloi :
 Les barbes a et le lanpas :
 36 Il ne puet aler trot ne pas.
 Fous est qui milleur cheval quiert,
 Car de l'un pié seur l'autre fiert,
 Estroit devant, estroit deriere,
 40 Oraille pendant, morte chiere,
 Et si vous di, se Dieus me voie,
 Il chiet en yaue, il chiet en voie,
 Farsineus est, s'a le relais,
 44 Il est mauvais, et plus est lais.
 Encores plus i meterons :
 Il est trop durs as esperons,
 Paoureux, onbrages et restieus :
 48 Onques mais chevaus ne fu teus.
 Se vous volés, si l'achetés ;
 Vendus est, se ne vous hastés,
 Et s'achatez avec la selle...</p> |
|---|---|

7 et 9 seur os. — 10 est manque. — 15 Qui. — 41 se.

GLOSSAIRE.

Barbes, 35 [<i>inflammation des</i>] <i>barbes</i> <i>ou replis placés sous la langue du</i> <i>cheval.</i>	Lanpas 35, <i>tumeur du palais placée</i> <i>derrière les pinces de la mâchoire</i> <i>supérieure.</i>
Eloi (mal S.) 34, <i>ulcère gangreneux</i> <i>du pied occasionné par la ferrure,</i> <i>S. Eloi étant le patron des maréchaux</i> <i>ferrants.</i>	Meslote 31, <i>petite nêfle.</i>
Engenouillié 30, <i>arqué des genoux, ou</i> <i>couronné.</i>	Onbrage 47, <i>ombrageux.</i>
Errant 6, <i>marchant.</i>	Passer 32, <i>marcher au pas (expression</i> <i>conservée dans le terme de blason pas-</i> <i>sant).</i>
Espavineus 11, <i>qui a des éparvins.</i>	Poucieus 13, <i>poussif.</i>
Farsineus 43, <i>qui a le farcin.</i>	Regiber 23, <i>ruer.</i>
Ferrant 5, <i>gris de fer.</i>	Relais (avoir le) 43, <i>marcher lente-</i> <i>ment.</i>
	Seuros 7, 9, <i>suros.</i>

LE DIT DU HARDI CHEVAL

Le *Dit du cheval a vendre* que nous avons publié précédemment d'après un manuscrit du musée Condé de Chantilly ¹, se retrouve avec un autre titre dans le ms. de la Bibliothèque nationale fr. 24432 (anc. N.-D. 198), fol. 316 d-317 b. Nous reproduisons cette seconde rédaction, plus longue que la première, en mettant en italique les variantes très nombreuses et entre crochets les additions que présente ce texte.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce *Dit* une pièce analogue de Guillaume de Machaut, *Le Dit du cheval* ² (80 vers) qui, toute différente par la forme, est presque identique pour le fond.

LE DIT DU HARDI CHEVAL

<i>Un cheval ay qui est a vendre</i>	<i>Je croi cil qui l'achatera</i>
<i>Pour avoir argent a despendre ;</i>	<i>4 Que mout petit i gaignera.</i>

1. [C'est l'article qu'on vient de lire. Voir Bibliographie, n° 51].

2. Publié par Tarbé, dans *les Œuvres de Guillaume de Machaut* (Paris et Reims, 1849), p. 80-82.

- C'est cre voir, il est ferans*
Et est mauvesement errans,
Et a .iiij. felons reneus
 8 *Et a soz la gorge .ij. neus,*
Et est soz la queue tigneus,
Et est pousis et est morveus,
Et si dient la gent entr'eus
 12 *Que il voit mout petit des ieus,*
Et si sai bien que il n'oit goute,
Ne li ventres ne li tient goute.
Foi que je doi sainte Perine,
 16 *Il n'a mestier de medecine,*
Car, se verité (est) en recors,
Rien ne li demeure ens el cors.
Et si mort et regibe et grate,
 20 *Et si fiert derrier de la pate,*
Et si menjut mauvesement,
Mès il en gist plus netement.
Maigres est et roides et lons ;
 24 *Bauz est et si est trop felons ;*
Il n'emble ne passe ne trote,
Il ne vaut pas une viez bote,
[Et quant on fiert et il trebuce,
 28 *Il chiet cume pourie huce,*
Et si ne sai que ce puet estre,
Il mengue tout son chevestre],
Et si est de mauveise loi,
 32 *Car il a le mal saint Eloi ;*
Les barbes a et le lempas.
- Mauvement va trop et pas ;*
[Je croi qu'il fu nez en enfer,
 36 *En pié ne li demeure fer*
Et si a derriere une courbe
Qui a l'aler mout li destourbe,
Et s'a formes et s'a molete.
 40 *Il est chetive bestelete,]*
Encoidez est devant derriere,
Oreilles pendanz, mate chiere ;
Farsilleus est, s'a les relens ;
 44 *Il est mavaus, et si est lens.*
Encore plus i meterons :
Il est trop durs a esperons :
Et si vous di, se Dieus m'avoie,
 48 *Il chiet en rue et [chiet] en voie.*
[Foi que je doi a mes .ij. mains,
Des mehains n'i a mie mains] :
Pacureux, onbrageus, rest[i]eux,
 52 *Onques mès ch[i]vaus ne fu tieux ;*
[Despuis le tens de Perceval,
Ne veïstes si fier cheval :
Lons est, deschinés, es piez neus,
 56 *Courbatus, enfosset et creus.*
Il sera mout bons a vous tieus
.]
Or l'achatés, se vous volés !
 60 *Vendus est, se ne vous hastés !*
Explicit du hardi cheval.

6. Le ms. Condé a ici deux vers de plus. — 9. Vers omis dans le ms. Condé. — 15. Meilleure leçon que *Pecine* du ms. Condé. — 17. On pourrait lire *verté*, pour rétablir le vers, mais la leçon du ms. Condé est *Car, se verité vous recors*. — 22. Ici deux vers de plus dans le ms. Condé. — 21. Il faudrait *menjue*, à l'ind. pr., comme au v. 30, mais le ms. Condé a la même leçon (*menjust*). — 25-6. Vers intervertis dans le ms. Condé. — 39. Ms. *ferme*. — 40. Ici deux vers de plus dans le ms. Condé. — 42. Le ms. Condé place ici les vers 47-8. — 54. Corr. *si fait ch. ?* — 60. Il y a, dans le ms. Condé, un vers de plus qui ne rime pas.

LE DIT DES OUTILS DE L'HOTEL ¹

(MS. DU MUSÉE CONDÉ)

Le Dit du XIII^e siècle que nous publions se compose d'une série de tercets monorimes, dont le premier vers a 1 syllabe, tandis que les autres en comptent 8 ; il est emprunté à un manuscrit du château de Chantilly (fol. 204 a-205 d), que nous avons déjà décrit en détail en 1895 ² et que l'Inventaire du Musée Condé désigne aujourd'hui sous le n^o 1578. C'est une des nombreuses pièces où la littérature du moyen âge a accumulé ses griefs contre le mariage ; mais elle a cela de particulier qu'elle en signale surtout les inconvénients matériels, et que l'auteur, dans une longue énumération, présente au nouveau marié les embarras et les ennuis que doivent lui causer les ustensiles, les meubles et les objets de toute nature que comporte son nouvel état. Au même ordre d'idées se rattachent quelques autres petits poèmes, appartenant aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles ; c'est d'abord *l'Oustillement au vilain* ³, en vers de 6 syllabes à rimes plates, le *Dit de menage* ⁴, en quatrains monorimes de 12 syllabes, puis une ballade d'Eustache Deschamps ⁵ et un passage de son *Miroir de mariage* ⁶, enfin la *Complainte du nouveau marié...*, lequel marié se *complainct des extencilles qu'i luy fault avoir a son mesnaige, et est en maniere de chanson* ⁷.

Notre Dit, qui porte dans le ms. de Chantilly le titre de *li Fa-*

1. [Voir Bibliographie, n^o 55].

2. *Romania*, t. XXIV (1895), p. 446-449 [cf. ci-dessus, p. 250 ss.].

3. Publié en dernier lieu par A. de Montaiglon et G. Raynaud, dans le *Recueil général des fabliaux*, t. II (1877), p. 148-156 et 323-328.

4. Publié par Trébutien (Paris, Silvestre, 1835).

5. *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps* (éd. de la Soc. des anciens textes français), t. VIII (1893), p. 137-138.

6. *Ibidem*, t. IX (1894), p. 42-50.

7. *Recueil des poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, p. p. A. de Montaiglon, t. I (1855), p. 218-222.

blians qui devise les outieus de l'ostel, est déjà connu ; il a été publié par Jubinal d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale ¹, sous le nom de *le Ditté des choses qui faillent en menage et en mariage* ². Mais le ms. qui a servi au premier éditeur est mutilé en plusieurs endroits, notamment au commencement, où la lacune est au moins de 50 vers ; il offre de plus une rédaction si différente de l'autre, dans l'ordre des tercets et dans le texte même ³, qu'une nouvelle édition n'était pas inutile. Nous prenons pour base de la nôtre le ms. de Chantilly, auquel sont jointes les variantes de celui de la Bibliothèque nationale ; nous désignons le premier par A, le second par B.

Nous n'avons qu'une remarque à faire sur la langue de l'auteur, elle est relative à l's, qui, avant une consonne, cessait de se faire entendre ; d'où les rimes *quatre* = *nastre* = *enbatre* (v. 6-8) et des formes comme *sesme* pour *sème* (v. 22), *mestre* pour *metre* (v. 68), *charesté* pour *charete* (v. 109, 120), etc. La rime *faire* = *lumière* (v. 219-220) est aussi à relever ; mais elle pourrait facilement se régulariser, si l'on corrigeait *lumière* en *lumaire*, forme qui a dû exister.

Le copiste seul est responsable de la chute du *t* final dans *quier* pour *quiert* (v. 67), *doi* pour *doit* (v. 118), *afier* pour *afiert* (v. 215), de la confusion de l's dure et du *c* dans *ces* (v. 25), *aseree* (v. 110), *s'est* (v. 203), etc., et du changement de *ir* en *ier* dans *mentier* pour *mentir* (v. 132), *couvrier* pour *couvrir* (v. 165).

Le vocabulaire, que nous avons rendu le plus complet possible en y faisant figurer tous les mots intéressants des deux rédactions, renferme un grand nombre de termes usuels dont l'explication demande à être bien précisée. Il nous fournit l'occasion de discuter l'origine jusqu'ici inconnue du mot *ricchet*.

Ce mot ne se rencontre en effet qu'au xvii^e siècle avec le sens actuel de « bond fait sur un obstacle par un boulet ou sur l'eau

1. Bibl. nat., ms. fr. 12483 (anc. suppl. fr. 1132), fol. 217 a-218 a. Sur ce ms., très intéressant, voir notre article dans la *Romania*, t. XIV (1885), p. 442-445 [cf. ci-dessus, p. 108 ss.].

2. *Nouveau recueil de contes...*, t. II (1842), p. 162-169.

3. L'édition de Jubinal a 210 vers, la nôtre 242 ; c'est à peine si, sur ces chiffres, on peut compter 80 vers qui soient communs aux deux mss.

par une pierre ». Antérieurement ¹, il n'apparaît que dans une sorte d'expression proverbiale : *c'est la chanson du ricochet* ou *c'est la fable du ricochet*, que Littré rapproche de la locution italienne similaire, *la favola dell' uccellino*. C'est aussi sous cette forme que cette locution, toujours employée pour désigner la fatigue et l'ennui produits par la répétition perpétuelle d'un acte ou d'une parole, se retrouve dans notre Dit (v. 131), où le poète, après avoir parlé longuement du mariage et de ses inconvénients, renouvelés chaque jour, conclut en disant : *c'est la fable dou ricochet* (en var. *c'est la flabe du bis cochet*), fournissant ainsi l'exemple le plus ancien peut-être de cette manière de parler ².

Les lexicographes qui se sont occupés d'en rechercher l'origine, Littré et après lui Scheler, ont remarqué qu'il fallait, selon toute probabilité, tenir compte pour l'expliquer du mot *cochet* « jeune coq » qu'elle renferme. Cette opinion semble confirmée par la variante de notre texte : *c'est la flabe du bis cochet*, et par la forme proverbiale, conservée en Franche-Comté : *la chanson du rouge poulot*, ou *du riche poulot*, ou *du ricochet* ³. Nous ne sommes pourtant pas de cet avis, et malgré l'autorité de Littré nous pensons que l'Académie française a eu raison de traduire *ricochet* par *petit oiseau répétant continuellement son ramage*. Peut-être eût-elle mieux fait d'ajouter que ce petit oiseau est le *roitelet*, nommé ainsi en Gascogne et en Quercy ⁴. *La chanson, la fable du ricochet*, c'est ce que chante, ce que dit, ce que répète le roitelet (c'est toujours la même chanson, dirions-nous aujourd'hui) ; et le pépiement aigu, incessant, monotone, agaçant de ce petit oiseau sautillant (*ri-couca* = sautiller) et rabâcheur (*reconca* — rabâcher) suffirait à justifier la locution proverbiale où il figure, à moins qu'il n'y ait là quelque allusion littéraire à une œuvre méridionale que nous ne connaissons pas.

1. Le *Supplément* de Godefroy et le *Dictionnaire général* de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas ne sont pas encore arrivés à ce mot ; nous avons dû nous contenter de Sainte-Palaye et de Littré, qui n'ont pas d'exemples antérieurs au xve siècle.

2. Une note de M. L. Moland, dans le *Glossaire du Rabelais* de l'éd. P. Jannet (t. VII, p. 184), fait allusion à un passage d'un sermon français de Gerson, que nous n'avons pas retrouvé.

3. E. Rolland, *Faune populaire*, t. VI, p. 111-112.

4. Voy. dans Mistral, *Lou Tresor dou felibrige*, RACOUCHET et RICOUCHET.

En tout cas le mot nous vient de la langue d'oc, et cette origine explique pourquoi en langue d'oui on a cessé de le comprendre de bonne heure, et pourquoi aussi on a essayé parfois, soit par ingéniosité littéraire, comme dans la variante de notre texte, soit par le besoin de clarté naturel au peuple, comme dans la tradition franc-comtoise, de substituer un *cochet*, pourvu d'une épithète plus ou moins rationnelle, au *ricochet* devenu incompréhensible. Mais qu'il s'agisse de *cochet* ou de *ricochet*, la locution demeure intacte jusqu'au xvi^e siècle¹, et avec elle l'idée de répétition ennuyeuse, qui semble tout d'abord s'appliquer plus spécialement à une forme de la littérature populaire, où les redites jouent un grand rôle : c'est le cas des *chansons de veilleur* ou du *ricochet*², c'est aussi celui de la facétie citée par M. Rolland³. Puis au xvii^e siècle le sens se généralise ; le mot *ricochet* se dégage de la locution toute faite, précédé quelque temps encore d'une préposition, comme pour rappeler qu'il a appartenu à un ensemble ; on dit : *tirer à ricochet*, *revenir par ricochet* ; enfin le mot, sans plus longue entrave, apparaît avec le sens que nous lui donnons aujourd'hui et donne naissance au verbe tout moderne *ricocher*⁴.

1. Voy. l'exemple de Rabelais cité par Littré (éd. Jannet, t. VII, p. 184).

2. Voy. l'exemple cité par Sainte-Palaye.

3. [Je crois plutôt que cette facétie, qui consiste à promettre la chanson, ou le conte, du *ricochet* (ou du *rouge*, *riche*, *bis cochet*), et à se dérober toujours aux questions de celui qu'on mystifie, est la vraie origine de la locution. On conçoit dès lors qu'il n'y ait pas en réalité de fable ou de chanson, qu'il n'y ait que des allusions à ce jeu. C'est de même qu'en italien on parle de la *favola*, ou de la *canzone dell' uccellino*, mais personne ne connaît l'une ou l'autre : *Quando alcuno*, dit Varchi, *in alcuna quistione dubita sempre, e sempre o da beffe, o da vera ripiglia le medesime cose, o della medesima cosa domanda, tanto che mai non se ne può venire, nè a capo, nè a conchiusione, questo si dimanda in Firenze* : la *canzone*, *o volete*, la *favola dell' uccellino* (cité dans Luri di Vassano, *Modi di dire proverbiali italiani*, p. 417). C'est précisément le sens où Rabelais emploie la *chanson du ricochet*, et où Adam de la Hale prend notre locution dans un passage qui n'a pas encore été allégué (éd. De Coussemaker, p. 175) : *Sire, le favle oïr voles, je crois, Dou rouge cokelet (cochelet, coquelet*, n'est attesté en anc. fr. qu'au sens de « girouette », et on pourrait croire qu'il en est de même ici ; mais l'épithète *rouge* convient peu, et Godefroy indique que dans certaines provinces *cochelet* se prend au sens de « coq »). — G. P.]

4. [Il serait cependant possible que *ricocher* remontât directement au prov. *ricouca*, et qu'il eût au contraire amené le changement de sens du mot *ricochet*, pris dans la locution antérieure. — G. P.]

LI FABLIAUS QUI DEVISE LES OUTIEUS DE L'OSTEL :

Chascuns pense de son afaire :		Et d'orge ronge ;	
	(fol. 204 a)	Mainages tous jours ronge et grongne !	
Pour ce me veil .i. poi retraire		Ja Damedieus son cors ne fronge	
De mon corage.		Qui m'i fist estre ! (fol. 204 b)	30
Je ne taing pas celui a sage		Je soloie estre sire et maistre ;	
Qui entre .ii. fois en mainnage		S'aloie a destre et a senestre	
Ne .iii. ne quatre ;	6	Pour moi deduire :	
Moi mesme taing je pour fol na(i)stre,		Mainage[s] m'a tolut le rire	
Quant onques m'i osai enbatre		Et m'a mis le cors a martire	
Une fois soule.		Et an malaise.	36
Mainage[s] n'est fors ventre et goule ;		Par la foi que doi saint Nichaise,	
Mener couvient barat et boule		Mainage[s] si est la fournaise	
Qui se marie.	12	Qui art et fume.	
Foi que je doi sainte Marie,		Mainages les jalous alume,	
Mainages est confragerie		Et si fait ferir seur l'enclume	
De toute painne ;		Et jour et nuit.	42
Mainages si a male estrainne		Li mariés, si con je cuit,	
Dou lundi jusqu'au diemaingne		I trueve mout très grant deduit	
A qui i entre ;	18	Au commensier.	
Nus n'ara ja si petit ventre		Il se commense par densier,	
Qu'il ne l'ait grant, quant il i entre		Mais tempres venra le tensier ;	
Et il prent femme.		Sans demourer	48
Mainages queut les blés et sesme ;		Or commense le labourer,	
Mainages tist, ce di(s)t, et traïmme		Sempres rire, sempres plourer,	
Dras et buriaus ;	24	Ne set on l'eure.	
Mainages n'a pas ces aviaus		Mainages tout use et deveure,	
Fors que de chos et de naviaus		Et si fait changier en peu d'eure	

1. Incomplet au commencement, le ms. B. offre, jusqu'au v. 56 inclus, une version différente :

.	Qui empruntent tretout le temps
.	Tant comme il vivent.
Je scey de voir,	Ceus sont sages qui les eschivent
Menage fait les gens doloir.	Et qui ne tencent ne n'estrivent
Et si les fait riches d'avoir,	A ces musars.
S'il y entendent ;	Menage a ces temps et ces ars.
Les uns empruntent, (les) autres vendent,	Et si a des simples conars
Lez uns achetent, (les) autres rendent	A son escole.
Aus marcheans.	Menage est de courte parole ;
Mult en y a de mescheans	L'un assagist, et l'autre afole.

9 Corr. A seule. — 52 Corr. A use tout ; cf. le v. 14.

Tretout le monde.	54	Car il m'est mout très grans mestiers,	
Mainages semble mer parfonde ;		Se Dieus me saut.	
Sempres s'en va, sempres seuronde,		Tous jours soit l'en, tous jours i faut	
C'est sa manniere ;		Sempres en bas, sempres en haut	
Ce est li gieus de la civiere,		En dan Maingnage.	78
Li uns devient, l'autre deriere,		Einsis s'i contiennent li sage,	
Oiez comment :	60	L'un a honnour, l'autre a hontage.	
Mainnages au commensement	(fol. 204 c)	Or faut saliere,	
Si prent les gens par sairement		Sergent i faut et chamberiere,	
Et par fiance,		Le croc au fiens et la civiere	
Mainages suefre que on dance		Et le retiau ;	84
Au premier, c'est grant dese Vance		Il i faut et fourche et flaiau,	
Et traïson(s) ;	66	Si faut le saz et le brusiau	
Mainages ne quier[t] qu'aqoison		Et la ratoire ;	
De me(s)tre la gent en prison,		Il i faut et mait et sasoire,	
Comment qu'il aille :		Et le bacin et la chaufoire,	
Mainages si n'est que bataille.		Ce n'est pas pou,	90
G'i ai esté sans nulle faille		Et le balet, c'on prise pou :	
II. ans entiers ;	72	Il n'a si riche home en Poitou (fol. 204 d)	
J'en sai les voies et sentiers,		A cui ne faille.	

57 B la. — 58 B Cest com. — 59 B Lun va. *Après ce verbe, B ajoute :*
 C'en est l'usage,
 Il n'y a si fol ne si sage,
 S'il a gueire(s) esté en Menage,

Qu'il ne le doute.
 Menage tient les gens a route ;
 Ce n'est mic gieu de pelote.

68 B D. m. gens en sa. — 70 Remplacé dans B par Premier oy bonne com-
 mensaille, placé après le v. 71. — 72 B Dis. — 73 B Si. — Corr. A, B et les.
 — 74 B Et si me. m. tr. bien. — 76 B T. j. i faut. — 77 Corr. A bat, B bas ;
 B demain en h. — 78 B A dam. *Après ce vers on lit dans B :*

Sempres au fol, demain au s[age],
 Sempres au plain, or au bosca[ge],

Quant i fait froit.
 Nul n'est prisiez qui ce ne croit.

*Viennent ensuite dans B les v. 143-146, puis 81 et suivants. — 81 B Que len
 i quiere. — 82 B Valet. — 83 B Fourche au. — 85 B Or i faut f. — 86 B
 Balay de bou et grant et biau. Suivent dans B les v. 90-140. — 87 B Et mq.
 Le tercet que commence ce vers est reporté plus loin dans B, faisant suite, après
 quelques vers nouveaux, au v. 179.*

88. Corr. A sasoise. B Au saas i faut la sassouere. *Après ce v. on lit dans B :*

Et si [il] i faut la tournoere
 Au pain tourner.
 Or faut le four à l'enfourner
 Et le fourgon pour fourgonner ;
 Or faut fournille,

Or [i] faut cerpe, or faut faucille
 Et maint[e] autre tille badille,
 Rouable et pelle.
 Or escouvient querre l'eschiele
 Par ou l'en monte par derriere.

91 Corr. A pau. B Par la foy que je doy saint pou. — 92 A poitou. B Il
 na homme jusqu'a poitou. — 93 B qui il.

Il faut tablier sous la touaille Et le coutel a quoi on taille La char et l'oint	96	Oint, courroies et courroie(s)tes, Et soc et coudre. (fol. 205 a). Einsis couvient tout d'outre en outre Faire ce que Mainage[s] moutre A chascun (un) home.	126
(Mout en i a qui n'en ont point, A cui Nostre Sires en doint Par sa puissance l) : En Mainage a mout male dance ; Qui n'a en Dieu bien sa fiance N'ara ja bien !	102	Mainage[s] het celui qui chome Et noient fait, Mannais donne tristesse et fet ; C'est la fable dou ricochet : Menti(e)r n'en quier,	132
Il faut et chat et choe et chien (A chascun couvient bien le sien En sa maison), Coc et geline, c'est raison, Et mittaines en la saison Pour la jalee.	108	Or est tout au recommensier. Penser couvient au gaaingnier ; Or faut pecune. Ce n'est mie chose commune Con dou soleil et de la lune Que dan Denier :	138
Or faut la chare(s)te ateele, Et sarpe et cugnie aseree Pour besoingnier ; Or faut la keu a l'aguisier, Cuir as sollers aparillier A la mainie.	114	L'un fait hausier, l'autre abaisier, Et Menages se fait aidier A .ii. ou trois. Or escoutez de dan(s) Courtois : Menages tient en grans destrois Les mariés.	144
Se la terre n'est bien sevie, Bien labouree et gaaingnie, El ne vaut gaire(s) ; Une chose est qui mout doi[t] plaie : Chevaus querre, charrue faire Et les chare(s)tes ;	120	Chascuns s'i gart ! Nus n'i entera ja si tart Qu'il n'en ait mout très bien sa part, S'il i est gaire(s) !	150
Il faut braiiier et clos et frestes,			

94 B Or i faut tablier et t. — 95 B len t. — 100 B trop dure d. — 101 B bien en d. sesperance. — 103 B Or i faut chat or i faut chien. — 106 B Vache brebis cest bien r. — 109 B Qui sa charue a a. — 110 B La congnee est prestee. — 111 B buchoier. — 114 B Pour la mesgniee. — 115 B semec. — 116 B Et cultiuee et gaegnnee. — 119 B Les bues a la charue traire. — 120 B Et au. — 121 B Or faut bouuiers. — 122 B Herses et joins. — 124 B Ainsi escouient d. — 129 B Et rien ne. — 130 B Menage a non trichefichet. — 131 B du bis cochet. — 134 B Parens reuiennent en jenuier.

137 B Comme le s. et l. l. — 139 B Lun faut monter. — 140 B M. sen scet bien a. *Après ce ms. B ajoute un tercet :*

Or escoutez, Courtoisement les demenés.
Entre vous qui fames prenez,

Suivent les v. 147-158. — 143 Corr. A grant ; B en son destroit. Ce vers dans B vient après les v. cités en note du v. 78. — 145 B Par. — 146 B Menage les [a] deffiez. Suivent dans B les v. 81 et suiv.

Tant i a on tous jours a faire		Ce n'est pas gas,	
Ou lieu ou Mainage[s] repaire (fol.		Les mesures, voires, henas	
[205 b).		(Or en as, et ores n'en as) ;	
Que c'est merveilles :		Or i(l) faut ville,	174
Sempres i faut vens et corbeilles,		Broche de fer et la graille	
Et s'i i faut boissiaus et seilles,		A rostir la tripe morille	
Pos et pichiers ;	156	As beveours	
Et s'i (i) faut fuisiaus et cuilliers,		(Nus hons ne devroit estre glous).	
Quenoiles, apesons, aindiers,		Or faut la pille a piler nous,	
Et puis tenailles ;		Pigne a pignier ;	180
Et si i faut dras et touailles		Or faut l'aguille et l'aguillier.	
As grans gens et as garsonailles,		Or faut la faus au pré fauchier,	
Buees maintes,	162	Que bien le sai. (fol. 205 c)	
Coutes, coisins, orillie[r]s cointes,		Or est la dame en grant esmai	
Couvertours forés, coutepointes,		Pour avoir guimpe de Douai	
Pour iaus couvri(e)r.		Ou tel besoingne ;	186
Mainages fait les ieus ouvrir		Il ne li chaut ou perce ou gaingne,	
A ciaux qui n'ont de quoi souffrir,		N[e] il li chaut s'il se mehaingne,	
Se il n'espargne.	168	Prent crois ou pile.	
Or me couvient faire taverne ;		Or faut ronsin, or faut estrille,	
Si i faut chandoille et lanterne,		Or faut espee, par sain[t] Gile,	

151 B Que tant i a. — 154 B Or i. — 157 B Or i. — 158 B Et le saas pour saacier. B ajoute :

Le buletiau,	Et la truële et le cisiau.
Landier, cremelie, martiau	

159 B Apres t. — 160 B Or i faut et.	<i>Après ce vers on lit dans B :</i>
Coutes de plume grans et larges	Or il faut cuves et bassins,
Et les coissins ;	Le coq, gelines et poucins.

162 B Et huches m. — 163 B Encor i faut il coutepointes. — 164 B Sarges oreilliers biaux et cointes. — 165 B Pour lit couvrir. — 167 B Menage fait tout desdormir. — 168 B Ne nul. — 169 B Or recouient. — 170 B Or f. chandeles et — 172 B Or faut mesures et h. — 173 B Voirres godes se tu n(e) les as. — 174 B Et la veille.

176 Corr. A merilll B morille. — 177	<i>Après ce vers on lit dans B :</i>
Mult en y a de lecheours,	Le boissel a quoi l'en mesure,
Les uns folz, les autres piours,	Par saint Germain ;
C'est sans mesure.	Or faut la met a pestrir pain.
Or faut... a la mousture,	

Puis manque un vers, et suivent les v. 87-88 et une série de 10 nouveaux vers, précédant les v. 204-206 et 180-182. — 179 Corr. A nois. — 180 B Et esculier. — 182 B le pigne au chief pignier. — 183-188 manquent dans B. -- 189 B Ce nest pas guile. — 191 B Espee a porter par la ville. B ajoute :

Ce n'est pas fraude,	Pour chastiër.
Et se la dame est fole et baude	Or faut paeles et trepier,
(Mieus vaut qu'el soit froide que chaude)	Hanap de madre et hanapier.

Suivent dans B les v. 234 et suiv., formant la fin.

Que point n'en ai ;	192	Pour le feu faire ;	
Hueses a ploi de Partenai		Or faut louceron et lumiere	
Et esperons a bès de jai			
Ou d'autre guise.			222
La selle couvient qu'i soit quise,		Et la chasiere et la foiselle,	
Boucles et sangles a devise,		L'escuëlier et la muëlle	
Oez quel painne !	198	Pour les chapons ;	
Or me refaut fainc et avainne		Or faut cuves et cuverons,	
(Ce est une trop male essoingne !)		Et chaudieres et chauderons	
Et fuerre et paille,		Tout a besoing ;	228
Houce, chapel, comment qu'il aille.		Or faut de l'ai [l]g et de l'oingnon ;	
Or esgardés se s'est grant taille :		De l'uile faut en la saison,	
Formes et selles	204	Pestail, mortier.	
Or faut platiaus et escuëlles,		Nourrice faut pour alaitier	
Petis sausiers et grans gatelles,		Le petit enfent et bersier ;	
Fer a ferrer,		Or faut mailluel,	234
Cerans, traoul, cote a coter,		Or faut liën et le bersueil :	
Et apeson pour mieux brider		En Mainnage n'a point d'orgueil	
Celle qui fille.	210	Fors qu'a grant painne.	
Or faut faucillon et fausille,		Prions Marie Magdelainne	
Corde a puis et une scille,		Qu'a cel siecle faciens tel painne	
Mail et martiau ; (fol. 205 d)		Et tel ouvrage	240
Dou vergus faut en un tonniau.		Qu'au derrenier soions si sage	
Au fouier afier[t] cheminiau ;		Qu'a paradis taingnons Maingnage !	
Or faut la moufle,	216		
Or i faut et la rafe et roufle			
Et le soufflet a quoi on soufle			

Amen !

192-203 manquent dans B. — 204 B A la chambriere deuencier (*d'une main plus moderne*). — 206 B jadeles. — 207-233 manquent dans B. — 208 *Après ce vers on lit dans A* : Lice ride pour bien rider. — 234 B Mortier pesteil. — 235 B. Lien a bers et, *Après ce vers on lit dans B* :

Faut pour l'enfant et le mailleil	De ce qu'ey dit une partie.
Et la bavete,	Or i faut il chaudiere et sie,
La nourrice faut, la cornete	Havet, trefeu,
Ou le lait est que l'enfant tete.	Le soufflet à souffler le feu ;
Ainsi couvient	Pot de cuivre i tient bien son lieu,
Faire ce que a Menage appartient.	Et, tout pour voir,
Mès mult en y a, se ne ment,	Aus et oignons et poriaus voir
Qui n'en ont mie	I faut il bien et charbon noir.

237 B Cest trop de painne. — 239 B Quen cest s. souffron. — 240 B outrage. — 241 *Corr. d'après B. Le v. mq. dans A.* — 242 B Quen p. laions.

GLOSSAIRE

Les chiffres renvoient aux vers du texte de A ; les chiffres accompagnés d'un astérisque renvoient soit à une addition de B placée dans les variantes après le vers indiqué, soit à une simple variante.

- aguillier 181, *sorte de ménagère* (et non *étui*) à aiguilles. Cf. V. Gay, *Gloss. arch.*, t. I, p. 16.
- aindier 158, *landier*.
- apeson 158, 210, *poids attaché au fusseau*.
- badille 88* (adj. *formé sur bade*), *de peu d'importance*.
- barat 11, *tromperie*.
- bavete 235, *bavette pour enfant*.
- bers, bersueil 235*, 235, *berceau*.
- bou 86, *bouleau*.
- boule 11, *fourberie*.
- braïier 121, *bandage de roue* (?).
- brider 209, *tendre le fil*.
- brusel 86, *brosse à bluter* (?).
- buchoier 111*, *couper du bois*.
- buce 162, *lessive*.
- buletiau 158*, *bluteau*.
- burel 24, *drap de bure*.
- carage 3, *au propre, bagage encombrant ; au fig., tracas, ennui*.
- cerant 208, *séran, peigne à chanvre*.
- chasïere 223, *armoire à faire égoutter les fromages*.
- chaufoire 89, *vase à eau chaude*.
- cheminiau 215, *chenêt*.
- choe 103, *choucas* (et non *chouette*).
- civiere (le geu de la) 58, *proverbe faisant allusion à la place des porteurs d'une civière, tantôt devant, tantôt derrière, et par suite aux vicissitudes de la fortune*.
- cochet (bis) 131*, *voy. ricochet*.
- cote 208, *instrument à marquer [le linge] (?)*.
- coter 208, *marquer [le linge] (?)*.
- cornete au let 235*, *biberon, petite bouteille en forme de cornet*.
- couroïeste 122, *petite courroie*.
- coutre 123, *couteau de la charrue*.
- cremelie 158*, *crémaillère*.
- cuveron 226, *petite cuve*.
- escuëlier 224, *dressoir pour placer les écuelles*.
- esperons a bès de jai 194, *éperons dont la pointe est en forme de bec de geai*.
- fainc 199, *foin*.
- faucillon 211, *serpette*.
- foiselle 223, *moule à fromage en osier*.
- fourgon 88*, *instrument à attiser le feu*. Cf. Thomas, *Essais de philol. fr.*, p. 299 ss.
- fournille 88*, *fagots pour chauffer le four au pain*.
- frongier 29, *faire trembler*.
- gaaingnier 116, *cultiver*.
- garsonaille 161, *valetaille*.
- gatelle 206, *petite jatte (exemple unique)*.
- goule (ventre et) 10, *gros appétit, grosse dépense*.
- graille 175, *gril*.
- hanapier 191*, *étui à hanap*.
- havet 235*, *crochet à feu*.
- huese 193, *botte (chaussure)*.
- joint 122*, *joug (pour atteler les bœufs)*.
- lice 208*, *fer à repasser, à lisser* (?).
- louceron 220, *petite louche, plus spécialement coupelle supportant une lampe (et non lumignon)*.
- lumiere 220, *lampe à main*.

- madre 191*, *bois veiné*.
 mailluel 234, *maillot d'enfant*.
 mait 88, *huche à pétrir*.
 mannaïs 130, *aussitôt*.
 morille 176, *de couleur noire (?)*.
 moufle 216, *gros gant à deux doigts*.
 muëlle 224, *cage à poules*.
 na(i)stre 7, *étrange d'allures, extravagant*.
 nous (*pour nois*), 179, *noix, (correction demandée par la rime et justifiée par le diminutif nousille)*.
 outrage 240*, *souffrance extrême*.
 ouvrage 240, *fatigue*.
 pelote 59*, *balle de jeu de paume*.
 pestail 231, *pilon*.
 pille 179, *petit pilon*.
 rafle 217, *instrument pour râcler le feu*.
 ratoire (*pour rastroire*) 84, *radoire servant à égaliser le grain au haut de la mesure. Cf. Thomas, Essais de philol. fr., p. 367 ss.*
 ricochet, roilelet (*oiseau*). Cf. Mistral, *Tres. dou felibr.*, RICOUCHET.
 ride 208*, *fer à plisser (?)*.
 rider 208*, *plisser avec le fer*.
 rongier 27, *manger*.
 rong[n]ier 28, *grommeler*.
 rouable 88*, *instrument à retirer la braise du feu*.
 roufle 217, *pelle à feu*.
 soute (a) 59*, *de mauvaise façon*.
 saacier 158*, *passer au tamis*.
 sarge 164*, *serge*.
 sasoire 88, *tamis*.
 sausier 206, *saucière*.
 seille 155, *baquet*.
 seille 212, *seau*.
 sempres 154, *toujours*; 47 *aussitôt*; 50, 56, 77 *tantôt... tantôt*.
 sevir (*pour suivre*) 115, *soigner [la terre]*.
 sie 235*, *scie*.
 souffrir 167, *patienter*.
 tablier 94, *planche de table*.
 taille 203, *impôt*; au fig., *charge embarrass*.
 taverne (*faire*) 169, *faire métier de tavernier*; au fig., *monter sa maison d'ustensiles nécessaires à la boisson*.
 tille 88*, *pièce de bois de tilleul*; au fig., *bagatelle, chose de peu de valeur*.
 tistre 23, *tisser*.
 tourner 88*, *pétrir le pain avec un rouleau*.
 tournoere 88*, *rouleau à pétrir le pain*.
 traoul 208, *dévidoir*. Cf. Thomas, *Essais de philol. fr.*, p. 392 ss.
 trefeu 235*, *barre de foyer*.
 trepier 191*, *support à trois pieds pour la poêle*.
 trichefichet 130*, *trompeur, qui manque à sa foi*.
 ventre, voy. goule.
 veille, voy. ville.
 ville 174, veille 174*, *vrille*.

UNE NOUVELLE VERSION DU FABLIAU DE *LA NONNETTE* ¹

Le Psautier, conte bien connu de La Fontaine ², n'est pas un des moins spirituels ni des moins joliment tournés de l'œuvre du poète. Le titre cependant surprend quelque peu le lecteur, quand il voit que le *psautier* dont il s'agit, est non pas un recueil de psaumes, mais un voile de nonne. Le mot n'existe plus dans ce sens en français ; il n'y a sans doute jamais existé ³, et La Fontaine paraît bien l'avoir emprunté à Boccace ⁴ en même temps que le fond de son histoire. Le texte de Boccace est le suivant : « e
« credendosi tòr certi veli piegati, li quali in capo portano, e chia-
« manli il *saltero*, le venner tolte le brache del prete. » En s'inspirant de ce passage, La Fontaine a, du reste, soin de nous dire que l'expression *psautier* n'est plus de son temps :

... certain voile aux nonnes familier
Nommé *pour lors* entre elles leur *psautier*.

Au moyen âge le mot est inconnu avec ce sens. Du Cange ne le mentionne pas en latin ; Godefroy en cite un exemple français ; qu'il prend dans Sainte-Palaye ⁶, et en donne cette définition : « sorte de voile de religieuse » ; mais il est à remarquer que cet exemple tiré de l'*Apologie pour Hérodote* ⁷, se rapporte à une analyse de ce même conte de Boccace, dont La Fontaine a fait son *Psautier*. L'auteur de l'*Apologie*, Henri Estienne, nomme Boccace, et ne manque pas de montrer combien peu lui est familier le

1. [Voir Bibliographie, n° 58].

2. Quatrième partie, conte 7.

3. Richelet, le *Dictionnaire de Trévoux* et Littré font uniquement allusion au conte de La Fontaine ; le *Dictionnaire général* n'enregistre pas ce sens, avec grande raison, pensons-nous.

4. Journée IX, nouvelle 2.

5. *Dictionnaire de l'ancienne langue française*. t. X. p. 443, col. 1.

6. *Dictionnaire de l'ancien français*, t. VIII, p. 475.

7. Ed. Ristelhuber (1879), t. II, p. 22.

terme qu'il emprunte au conteur italien : ce n'est que dans *quelques lieux*, dit-il que *certaines voiles* sont appelés *psautier*.

Les anciens traducteurs ont, il est vrai, conservé le mot italien. Laurent de Premierfait qui, le premier, a donné en 1414 une version française un peu allongée du Décaméron, faite non pas d'après l'Italien, mais d'après une traduction latine aujourd'hui perdue du cordelier Antoine d'Arezzo ¹, affuble le mot latin *psalterium* d'une terminaison française, sans avoir l'air de se douter que ce mot équivalait au français *psautier* ; il ajoute que c'est là une expression italienne : « lesquelz voiles l'en appelle *psalteres*, a « *guise italienne* ². » Antoine Le Maçon dont la traduction parue au xvi^e siècle a servi de base jusqu'à nos jours à la plupart des éditions françaises du Décaméron, traduit littéralement : « et « pensant prendre certains voylles pliez qu'elles portent sur la « teste qu'on appelle le *psaultier*, il luy advint de prendre les « brayes du prestre ³. » Il ne s'ensuit pas que le mot *psautier* fût alors français dans ce sens.

D'autre part, si nous considérons les autres versions de ce conte qui sont indépendantes de Boccace, et relisons le *dit* ou plutôt le fabliau du *La Nonnette* ⁴, œuvre de Jean de Condé, qui offre au

1. P. Paris, *Les mss. françois de la Bibliothèque du roi*, t. I (1836), p. 238-245 ; A. Hauvette, *De Laurentio de Primofato* (1903), p. 63 et suiv.

2. Bibl. nat., ms. fr. 239, fol. 248 b. — Nicolas de Troyes qui, dans son *Grand Parangon des nouvelles nouvelles* (1535-1537) a inséré ce conte de Boccace (Bibl. nat., ms. fr. 1510, fol. 334 v^o-337 r^o), a supprimé l'allusion au *psautier* : « cuydant prendre ses voilles et ses curvechez que elle portoit de « jour dessus la teste comme les autres nonnains, print d'aventure les brayes « de ce prestre. » Dans l'introduction qui précède son édition du *Parangon des nouvelles honnestes et delectables* (Paris, Gay, 1865), Émile Mabilie prétend que la traduction qui a fourni un certain nombre de nouvelles de Boccace au *Parangon* et au *Grand Parangon* est originale et a été faite sur l'italien. Nous croyons au contraire avec M. Hauvette (*loc. cit.*, p. 97-98) que cette traduction dérive de la version latine d'Antoine d'Arezzo par l'intermédiaire de Laurent de Premierfait. En effet, pour nous en tenir uniquement au récit qui nous occupe, il est à noter que le texte du *Grand Parangon* et celui de Laurent offrent l'un et l'autre deux longs discours de l'abbesse qui n'existent pas dans Boccace, et ne peuvent s'expliquer que par une origine commune.

3. Éd. de 1545 (Paris, Estienne Roffet), fol. 209 r^o ; voy. de même l'édition de 1569 (Paris, Claude Richard, 1 vol. en 2 tomes avec pagination continue), t. II, fol. 519 r^o.

4. Publié par Ad. Tobler, *Gedichte Jehans von Condé* (*Literarischer Verein*

xiv^e siècle, avec additions et modifications, le thème originel adopté plus tard par Boccace, nous verrons que là non plus il n'est pas question de *psautier*, mais bien de *cuevrekief*. La farce du xv^e siècle qui semble dériver plus ou moins directement de ce fabliau ¹, ne parle que de *hault de chaulces*. Morlini enfin qui, au commencement du xvi^e siècle, a conté l'histoire assez succinctement dans une de ses nouvelles latines ², emploie simplement le mot *calantica*. Jusqu'à preuve du contraire, Henri Estienne et La Fontaine peuvent donc être considérés comme les seuls auteurs qui aient jamais, pour désigner la voile des religieuses, employé en français le mot *psautier*, que tous deux ont reproduit directement d'après l'italien, comme l'avaient déjà fait les traducteurs de Boccace.

S'il fallait une autre preuve de cette assertion, nous la trouverions dans le nouveau texte que nous publions ici du fabliau de *La Nonnette*, où seul figure encore le mot *cœuvrechief*. Mentionnée par Robert ³, par Rothe ⁴, par Le Clerc ⁵ et par Scheler ⁶, cette version aurait pu prendre place dans notre *Recueil des fabliaux*, bien qu'elle ne se rencontre pas sous forme isolée. Elle se trouve, avec quelques variantes, dans les deux rédactions de *Renart le Contrefait* ⁷, dont la seconde est un remaniement, parfois très profond, de la première. Ce n'est toutefois pas le cas pour notre fabliau. Nous donnons la seconde rédaction (B), complétée au besoin par la première (A), dont nous mettons en notes les variantes. Parmi

in Stuttgart, 1860), p. 169-176 ; par A. Scheler, *Dits et Contes de Beudoin et de Jean de Condé*, t. II, p. 271-279 ; et par A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. VI, p. 263-269.

1. Leroux de Lincy et Fr. Michel, *Recueil de farces, moralités, sermons joyeux*, t. II (1837), 14^e pièce, sous le titre de *Sœur Fesne* (lisez *Fesue*). Le ms. La Vallière (Bibl. nat., fr. 24341) porte comme titre : *L'abbesse et les sœurs*.

2. *Hieronimi Morlini parthenopei novellæ, fabulæ, comædia* (Bibl. elzévirienne, 1855), p. 82-83 (nouv. 40).

3. *Fables inédites...* (1835), t. I, p. CXXXIX.

4. *Les romans du Renard* (1845), p. 494.

5. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII (1856), p. 83.

6. *Loc. cit.*, t. II, p. 438.

7. Bibl. nat., mss. fr. 1630, fol. 54 a (ms. A) ; 370, fol. 45 a (ms. B). — Sur les deux rédactions de *Renart le Contrefait*, voy. P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. II (1886), p. 334-335.

ces variantes, deux tout particulièrement sont à signaler, où le mot *laniere* devenant *naliere* (vv. 15 et 37, en var.) offre un cas curieux de métathèse réciproque des liquides *l* et *n*.

Ajoutons que notre nouveau texte représente de beaucoup plus près que celui de Jean de Condé, dont il est contemporain¹, la source de Boccace et par suite de La Fontaine. Quant à cette source même, sans remonter comme le fait Landau² à la *Légende dorée* et à une mésaventure de saint Jérôme, elle appartient à cette littérature populaire née de la tendance à ridiculiser le clergé et les gens de religion, à laquelle nous devons bien d'autres contes analogues³.

[LA NONNETTE]

- | | |
|---|--|
| <p>Une abbesse jadis estoit
 Sote, qui par amour amoit.
 Ung soir ot couchié privément
 4 Avecques lui ung sien amant;
 Cest soir après son resveillier
 Oyst ung huys desveroullier
 Et'une nonnain o ung prestre
 8 De faire follour toute preste :
 Ne vout qu'en venissent a chief.
 Lors vout prendre son coeuvre-
 [chief
 Pour eulx jetter de leur emprin-
 [ses :
 12 Les brayes son amy a prinses,</p> | <p>Et celle qui avoit grant heste,
 Les a mis par dessus sa teste ;
 Les lanieres qui y pendoient,
 16 Tout au devant ses yeulx es-
 [toient.
 Dist : « Orde ribaude prouvée
 « Or vous ay je en mal trouvée !
 « Bien diffamés ore nostre ordre !
 « De male mort vous feray mor-
 [dre !
 « Vous serez an male prison ;
 « Trop avez fait grant mesprison !
 « Qui tous les membres vous
 [trairoit,
 24 « L'amende mie n'en aroit.
 « Comment avez ozé ce faire ?</p> |
|---|--|

3. *A*, priueemant — 5 *A*, Ce soir — 7 *A*, Que une... *A*, *B*, et un — 8 *A*, folie andui preste — 11 *B*, emprinse — 12 *A*, Que les... *B* prinse — 13 *A*, Con celle... *B*, haste — 14 *A*, Que si les ruie sus sa teste — 15 *A*, Les naliere qui i estoient — 16 *A*, Tout antour les iaus li pandoient — 18 *A*, ge putain tr. — 19 *A*, vostre o. — 21-22 *Ces vers manquent dans B* — 24 *A*, nan traïroit — 25-30 *Ces vers manquent dans A*.

1. La première rédaction de *Renart le Contrefait* a été écrite entre 1319 et 1322 (P. Meyer, *loc. cit.*) ; Jean de Condé rimait entre 1305 et 1345 (Scheler, *loc. cit.*, t. II, p. XXI, note 1).

2. Dr Marcus Landau, *Die Quellen des Dekameron*, 2^e édition (1884), p. 247.

3. *L'Apologie pour Hérédote*, éd. Ristelhuber (1879), t. II, p. 22, note 1, et Bédier, *les Fabliaux* (1893), p. 292 et 418.

- | | |
|--|--|
| <p>« Les membres deussiez avant
[traire.
« Comment ozé penser avez
28 « L'ort pechié dont morir devez ?
« Nulle aultre amende il ne y a.
« Fy ! a ! fi ! a ! fi ! a ! fi ! a ! »
La nonnain l'abbesse regarde,
32 Qui des braves ne se prent
[garde :
Dist : « Dame, ne me blamez
[tant,</p> | <p>« Mais gardés bien qu'a l'oeul
[vous pent.
— Qu'il m'y pent, malvaise
[nonnain ? »
36 Lors l'abbesse a mise la main,
Les braves treuve et le lanier ;
Donc s'apensa, et fu moins fiere ;
Lors dist : « Amye, celle moy,
40 Et je celeray aussi toy. »
Pour ce, enfans, trop ne blamez
Ce dont, espoir, blâmé serez.</p> |
|--|--|

29 *B*, il ny — 31 *A*. sabbesse reg. — 32 *A*, ne se prenoit g. ; *B*, se manque
— 35 *A*, Que mi p. — 36 *A*, sa m. — 37 *A*, Le braier treuve et la naliere —
38 *A*, plus ne fu f. — 39 *A*, seur amie — 40 *A*, Que ansinc selerai ge toi —
A, Pour ce anfant ce que blasmeroiz — 42 Gardez bien que ne le facoiz.

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURE LYRIQUE

DEUX *JEUX-PARTIS* INÉDITS D'ADAM DE LA HALLE ¹

Les deux *Jeux-partis* d'Adam de la Halle que nous publions aujourd'hui se trouvent dans le ms. fr. 1109 de la Bibliothèque nationale de Paris (anc. 7363), et n'ont pas été compris par Coussemaker dans les *Œuvres complètes* de ce trouvère artésien. Cet oubli est d'autant plus étonnant que Coussemaker a connu ce ms., où il a puisé des variantes pour un grand nombre de *Chansons* et pour 14 autres *Jeux-partis* que renferme aussi le ms. 25566 (anc. La Vall. 81), qui a servi de base à l'édition ; deux des pièces empruntées à ce même ms. La Vallière n'existent pas dans le ms. 1109 ² : ce sont donc 18 *Jeux-partis*, et non pas 16, qu'il faut attribuer au *Bossu* d'Arras (cf. *Œuvres complètes* d'Adam de la Halle, *Introd.* XLIII).

Nous retrouvons dans ces deux pièces l'interlocuteur favori d'Adam, qu'il désigne simplement par *Sire*, comme déjà dans les *Jeux-partis* nos VI, VII, VIII, IX et X de l'édition Coussemaker et qui, d'après Coussemaker, doit être Jean Bretel, ce qui paraît d'ailleurs fort probable (Fauchet, *Œuvres*, 1610, f° 584 v°, donne à Jean

1. [Voir Bibliographie, n° 7 et ci-dessous p. 323, note].

2. Ces *Jeux-partis* portent dans l'édition de Coussemaker les nos X et XV : *Adam, amis, je vous di, une fois* (p. 169-72) — *Assignés chi, Criviler, jugement* (p. 193-6).

Bretel le titre de *Sire*) ; à côté de lui nous voyons apparaître deux trouvères connus, *Audefroi le Bâtard* (si c'est bien lui, comme nous le pensons, qu'il faut reconnaître dans *Audefroi*), et *Jean Grieviler*, en même temps qu'un nouveau venu, *Robillart de Kainsnoi*. Si du reste nous remarquons qu'Adam de la Halle a toujours pris pour juges de ses *Jeux-partis* les trouvères de son époque, tels que *Audefroi le Bâtard*, *Grieviler*, *Lambert Ferri*, *Jean Erart*, *Jean le Cuvelier* et autres, nous admettrons facilement que ce *Robillart de Kainsnoi*, qui d'amours set le mestier, doit être un poète artésien, renommé pour ses chansons d'amour, et dont les œuvres, non plus que celles de *Grieviler* (*Hist. litt.* XXIII, 604-5), ne sont parvenues jusqu'à nous.

I

Ms. fr. 1109, fol. 321 b.

Sire, assés sage vous voi		— Sire, d'amours, que bien l'oy,	
Pour moi consillier		Ne savés jugier ;	
De chou dont vous vuel proier :		Clercs cante adès au moustier	
Se j'aim une dame en foy,		Et bien sert quant il a poi	(c)
Quant doi estre plus jolis ?	5	Pour estre canoune eslis ;	25
U quant je sui si souspris		Et, quant il l'est, si vaut pis :	
Que s'amour li proi		Pour itant je croi	
Et sui de desir espris,		Cil qui est d'otroi saisis	
U quant je sui si oïs		Recroit, com hon enrichis	
Ke j'en ai l'otroi ?	10	Qui piert l'esbanoy.	30
— Adan, le conseil de moi		— Adan, se vo dit ne ploi,	
Veer ne vous quier :		Poi faich a prisier ;	
Je vous di, au mien cuidier,		Li prians est en dangier	
Par le foy que je vous doi,		Tous jours et en grant effroy	
Que mout doit estre esbaudis	15	Pour paour d'etre escondis :	35
Qui de cuer proie toudis,		Mais cil qui l'otroi a pris,	
Et plus que li roi		Il est sans anoy :	
Cil qui de l'otroi est fis :		Plus est liés li hons garnis	
Il i a ja tant conquis		D'otrois c'uns prians mendis	
Qu'il set bien pour quoy.	20	N'est : a che m'apoi.	40

Leçons du ms. : I. — 14 doit — 17 li doi — 21 que, l' manquent — 30 Qui piet — 31 nemploï.

- | | |
|--|---|
| <p>— Sire, quant en un tournoy
 Prendés chevalier
 Pour lui faire fiancier,
 Loes le devés laissier quoy
 Qu'il est a fiance mis : 45
 Se ma dame m'a proumis
 Son cuer, plus n'ai loi
 D'estre cantans ne polis,
 Pour eskiever les mesdis
 Pour mi et pour soi. 50</p> | <p>Qui l'a si est raemplis
 De si gent conroi,
 Qu'estre ne puet desconfis ;
 Mais li prians est hounis
 A petit de foy. 60</p> |
| <p>— Adan, mal mon sens emploi
 En vous castiier :
 On ne puet fol redrecier
 A sens, quant prins a son ploi :
 Otrois est si signouris, 55</p> | <p>— Empreng signeur Audefroï
 Pour nous apaisier,
 Cui denier ont fait laissier
 Cieu, feste, gas et riboy.</p> <p>— A Robillart de Kainsnoi 65
 Qui d'amours set le mestier,
 Celui tieng pour droiturier,
 A son jugement m'otroy.</p> |

II.

Ms. fr. 1109, fol. 321 c.

- | | |
|---|---|
| <p>Adan, du quel cuidiés vous
 Qui vive a dolour plus grant ?
 U cil qui est fins jalous
 De celi qu'il aime tant
 Qu'il ne s'en puet departir 5
 Et si l'a a son plaisir,
 U cius qui maint en dangier et li prie,
 Mais riens n'i prent, et s'est sans ja-
 [lousie ?</p> | <p>— Adan, povrement rescous
 Vous estes, je vous creant ;
 Jalouzie est uns courous
 Pour quoi on vit en morant : 20
 Je n'i senc nul bien entir ;
 Mais cil qui vit en desir
 Continuel de bien servir s'amie,
 Vit bien a pais en povreté jolie.</p> |
| <p>— Sire, de ces amoureux
 Connois bien le plus dolant : 10
 Saciés que c'est uns maus dous
 De jalousie en amant, (d)
 Si vient de trop enchierir ;
 Mais cil qui ne puet goïr
 De sa dame soeffre droite haskie, 15
 Car li jalous a chou dont il mendie.</p> | <p>— Sire, ja n'ere au desous 25
 De chou que j'ai dit avant ;
 Mius vient, au tesmoing de tous,
 Le ventre avoir trop tendant
 Pour un peu de mal souffrir
 Que de famine langhir ; 30
 Chius est plus mal baillis cui fains
 aigrie
 Que ne soit cil qui de trop mengier
 crie.</p> |

53 castiier — 56 li — 60 peu.

Leçons du ms. : II. — 23 Continueus, bien, s' manque.

— Adan, parmi grans tribous Conquist tout en mendiant Et honneur et pris Aious, 35 Ce set bien cascuns ; mais quant Hom a grant tere a tenir, Et si ne s'en set chavir, Ains vit dolans, il a pis le moitie Que cil qui en povreté monteplie. 40 — Sire, les raisons de nous Vous pruevent a recreant,	Mais, que ce ne soit courous, On voit le rice, en waitant, Avoir deduit et plaisir, 45 Et les diseteus kaïr En desespoir d'anui qui les carie : Soustenu ai par chou bien ma partie. Grieviler, qui sans merir Sert a pais de cuer entir, 50 En desirant il a plus noble vie Que cil qui got d'amours, et ne s'i fie.
--	---

35 pais Aions. — Ces vers font allusion à la première partie, en vers décasyllabiques, de la chanson d'*Aiol* ; ils ont déjà été cités dans son édition de *Rutebeuf*, III, 187, par A. Jubinal, qui voit dans notre pièce un jeu parti dédié à Adam de la Halle. — 49 Grieviler n'est pas ici invoqué comme juge ; Adam lui adresse le *jeu parti*, en répétant dans l'envoi la thèse qu'il a soutenue dans le débat. — 51 En manque.

LES CONGÉS DE JEAN BODEL ¹

I. — *Les Congés* de Jean Bodel, publiés pour la première fois par Méon ², forment un petit poème de 492 vers intéressant au double point de vue historique et philologique. Ce poème, dont la langue et la versification méritent d'être étudiées, nous donne en outre sur son auteur et sur une partie de la société artésienne du commencement du XIII^e siècle de précieux renseignements.

Le peu que nous savons de la vie de Jean Bodel, c'est en effet dans les *Congés* que nous l'apprenons. Natif d'Arras, poète de profession, attaché peut être au service de l'échevinage ³, Bodel était l'ami et surtout l'obligé des plus gros bourgeois de la ville. En 1205 il devait se croiser et partir pour la terre sainte ; son voyage était décidé, ses compagnons étaient choisis, mais au dernier moment il fut forcé de renoncer au pèlerinage. Atteint depuis longtemps déjà de la lèpre, et, malgré cette maladie ⁴ qu'il avait jusque-là *repuse* (v. 151), reçu et choyé encore par ses amis qui, nous dit-il (v. 60), le souffrirent

Moitié sain et moitié porï,

Bodel fut contraint d'abandonner son projet et de laisser partir sans lui *Baude*, *Tumas*, *Waignet* et *Vaast Hukeden*. Bientôt devenu un objet de répulsion pour tous, le poète lépreux, le *mesel*, dut même s'éloigner de la société des hommes et vivre à l'écart. Il demanda alors *congié* à ceux qui l'avaient toujours aimé et secouru, et leur adressa ses adieux dans le petit poème que nous publions ; c'était en même temps une occasion de se rappeler à la générosité de ses protecteurs et de réclamer auprès de la municipalité d'Arras la

1. [Voir Bibliographie, n^o 19].

2. *Fabliaux et contes* (1808) I, 135-152.

3. Voy. v. 480.

4. Ne doit-on pas voir dans le v. 186 où Bodel nous parle de vivres gâtés, d'*enferme viande*, une allusion à la cause de sa maladie ?

faveur d'être admis dans une des léproseries où elle avait droit de faire recevoir des malades. Bodel obtint-il ce qu'il voulait, et finit-il ses jours à Meulan ou à Beaurains¹ ? Cela est fort probable ; c'est du moins la meilleure manière d'expliquer l'allusion faite plus tard au *fief* de Jean Bodel par Baude Fastol, poète artésien lui aussi et lui aussi lépreux². Comme Bodel, Baude Fastol remercie les échevins d'Arras, qui

. ont trouvé un brief
Ke je doi recevoir le fief
Ki vient de par Jehan Bodel.

Ce *fief* était sans doute la place, le lit, comme on dirait de nos jours, qu'occupait Bodel dans une des léproseries citées plus haut et que Fastol, après la mort de son confrère, demandait à occuper à son tour. Malheureusement le lieu certain de la retraite de Jean Bodel et de Baude Fastol ne nous a été jusqu'ici révélé par aucun document. Il est singulier et triste en tout cas que sur les trois poèmes artésiens qui nous sont parvenus sous forme de *Congés*, deux soient conçus et composés dans les mêmes circonstances par des poètes affligés de la même maladie ; ajoutons que Fastol n'a fait qu'imiter Bodel. Adan de la Hale au contraire, l'auteur du troisième *Congé*³, a écrit ses vers dans une tout autre situation de corps et d'esprit : en quittant sa ville natale pour suivre en Italie Robert d'Artois, c'est une apostrophe sanglante qu'il lance à

. Aras, vile de plait
Et de haïne et de detrait.

Dans les *Congés*, comme aussi dans une autre de ses œuvres, le *Jeu Saint Nicolas*⁴, Bodel a le ton populaire et familier ; son langage pittoresque et fécond en locutions imagées emprunte souvent ses expressions au domaine du jeu et des cabarets ; l'idée est parfois difficile à comprendre, surtout lorsque le trouvère, comme

1. Voy. v. 167.

2. Méon, *Fabliaux et contes*, I, 119.

3. Méon, *Fabliaux et contes*, I, 106-111, et Coussemaker, *Œuvres d'Adam de la Halle*, p. 275-279.

4. Publié par MM. Monmerqué et Fr. Michel dans le *Théâtre français au moyen âge* (1839), p. 162-207.

dans certaines scènes du *Jeu Saint Nicolas*, fait parler l'argot à ses personnages. Tout autres sont la langue et le style de la *Chanson des Saisnes*¹, poème châtié et correct, qu'on attribue ordinairement à Bodel. Cette attribution est-elle juste ? C'est là une question que nous ne voulons pas trancher aujourd'hui² d'une façon définitive, mais dont l'examen mérite attention. Constatons seulement que la langue de la *Chanson des Saisnes* semble moins archaïque, et que le vocalisme, tel qu'il ressort des rimes du poème, est souvent différent de celui que nous fournissent les rimes des *Congès* et du *Jeu Saint Nicolas*³. Ces raisons ont fait que, pour l'établissement du texte des *Congès*, nous nous sommes abstenu de tenir compte de la *Chanson des Saisnes* : car ce poème, même s'il a pour auteur Jean Bodel, dont il porte le nom⁴, a bien pu être remanié d'une façon grave.

Une question du même genre se pose au sujet de la paternité d'un certain nombre de fableaux. Jean Bodel est-il le même que Jean Bedel, le rimeur de fableaux, cité à la fin du *Sohait desvé*⁵, et

1. Publiée en 2 vol. (1839) par M. Fr. Michel d'après 3 mss. : le ms. de Sir Thomas Phillipps aujourd'hui à Cheltenham (anc. ms. Lacabane), le ms. de la Bibl. nat. fr. 368 (anc. 6985) et le ms. de l'Arsenal 3142 (anc. B. L. F. 175). Il faut ajouter à ces trois mss. un quatrième appartenant à la bibl. de l'université de Turin, que M. M. n'a connu que postérieurement et qui est de la même famille que le ms. Lacabane. M. M. a suivi dans son édition les leçons du ms. Lacabane et a mis en notes les variantes des deux autres jusqu'à la page 245 du tome I, où, remarquant une divergence entre les deux familles, il n'a plus donné jusqu'à la fin que le texte de son manuscrit. Il n'a pas vu que le parallélisme des deux familles ne cesse que pour un instant, et qu'à partir de la page 99 du tome II les variantes des autres mss. auraient pu être notées de nouveau.

2. Nous nous proposons de publier bientôt ce poème, d'après les quatre mss. connus.

3. C'est ainsi par exemple que la *Chanson des Saisnes* confond *aine* et *aigne*, qui sont toujours distincts dans les *Congès* ; ou se montre partout dans le poème aux rimes qui, dans les *Congès*, demandent *eu* (voy. ci-dessous, p. 300) ; nous avons encore relevé quelques autres divergences en étudiant plus loin la langue des *Congès*.

4. Le ms. Lacabane et le ms. fr. 368 ont la forme *Bordiaus*, ce qui pourrait bien être le vrai nom du poète. Comme nous l'avons déjà montré, l'*r* tombe facilement en picard devant la consonne suivante (*Ét. sur le dial. pic.*, p. 97 ; cf. aussi W. Fœrster, *Li chev. as deus esp.* Introd., p. xlix) : la forme picarde *bodel* peut donc très bien représenter le français *bordel*.

5. Méon, *Nouveau recueil*, I, 299.

l'auteur probable des neuf pièces attribuées autrefois par contre-sens à Jean de Boves¹ ? La chose nous paraît assez invraisemblable², et le scribe du ms. de Berne³ auquel est emprunté le fableau dont il s'agit n'est pas assez soigneux pour qu'on ne puisse le rendre responsable d'un changement d'o en e. Mais dans le doute, cette fois encore nous avons laissé de côté les fableaux, nous en tenant pour notre texte à la comparaison des rimes des *Congès* et du *Jeu de Saint Nicolas*.

Quant aux *Pastourelles* attribuées à Bodel⁴, et qui sont certainement son œuvre, nous ne les avons pas non plus utilisées : ces poésies, gracieuses et légères comme toutes celles du même genre, n'ont pour nous d'autre avantage que de fournir la date approximative de leur composition. Une allusion à certains troubles des Flandres au commencement du règne de Philippe-Auguste⁵ nous reporte sans doute à l'année 1187, qui concorde parfaitement pour cette période de la vie de Bodel avec l'année 1205 dont nous avons parlé plus haut. Cette date de 1205 mérite d'être expliquée, et n'a pas toujours été admise par les biographes, qui ont fait de Bodel un poète du milieu et même de la seconde moitié du XIII^e siècle. C'était là l'opinion d'A. Dinaux⁶ ; elle a été victorieusement réfutée par M. P. Paris, qui, invoquant en faveur de sa thèse la présence dans les *Congès* d'*Ancel de Biaumont* (v. 160) et de *Mahaut, dame de Tenremonde, avoeresse de Betune* (v. 463-465), a prouvé que la pièce n'est pas postérieure à 1205⁷. Nous avons d'autre part la preuve qu'elle ne peut être antérieure à 1204.

Cette preuve, nous la trouvons dans le *Registre de la confrérie des jongleurs et bourgeois d'Arras*, conservé manuscrit à la Biblio-

1. Méon, *Fabl. et cont.*, III, 197, et *Recueil des fabliaux*, p. p. A. de Montaignon et G. Raynaud, I, 153.

2. C'est aussi l'opinion de M. Fr. Michel (*Théâtre français au moyen âge*, p. 669). Cf. *Hist. litt.*, XXIII, 115.

3. Ms. 354, fol. 100 v^o à 102 v^o.

4. Ces *Pastourelles*, qui nous ont été conservées par deux mss. de la Bibl. nat. (fr. 844 et 12615), sont au nombre de quatre et non de cinq, comme le veut M. P. Paris (*Hist. litt.*, XX, 613-616) ; elles ont été publiées en dernier lieu par K. Bartsch, *Rom. et past.*, p. 287-291.

5. Voy. P. Paris, *Hist. litt.*, XX, 616.

6. *Trouvères artésiens*, p. 260-261.

7. *Hist. litt.*, XX, 610-611 et 795-796.

thèque nationale de Paris (fonds fr. 8541, anc. suppl. fr. 5441), où sont mentionnés année par année depuis 1194, aux trois termes de la Purification, de la Pentecôte et de la Saint-Remi, les noms des nouveaux adhérents. Jean Bodel ne figure pas dans ce registre ; son entrée dans la *confrérie* remonte évidemment à une époque antérieure à 1194. Nous y voyons au contraire inscrit le nom de *Rabuin Raol*, à la date de 1204. Ce *Raol Rabuin* n'est autre que le *gentil maire*, traité de *confrere* (v. 231) par Bodel. Nous constatons ici que cette *confraternité* n'a pu exister qu'à partir de 1204 ; nous admettons de plus avec M. P. Paris que les *Congés* ne sont pas postérieurs à 1205 : la date de leur composition est donc bien fixée à l'année 1205.

II. *Personnages*. — Les noms propres sont nombreux dans les *Congés* de Bodel ; mais les personnages qu'ils désignent ont peu marqué dans l'histoire, et sauf quelques exceptions comme la dame de Tenremonde et Ansel de Beaumont, parent de Wibert et de Mahiu (v. 160 et 163), ce n'est guère que par hasard qu'on peut rencontrer dans les pièces d'archives les noms ignorés aujourd'hui des bourgeois d'Arras, amis de notre trouvère. Nous avons cependant parcouru avec soin tous les documents manuscrits ou imprimés où nous avons chance de trouver trace de ces noms, entre autres l'*Inventaire chronologique des chartes de la ville d'Arras* publié par M. Guesnon, dont l'édition n'a pas paru, mais dont un exemplaire en bonnes feuilles a été mis gracieusement à notre disposition par M. Léopold Delisle ; malheureusement la plupart de ces documents se rapportent à des époques postérieures à celle qui nous intéresse. Deux volumes ont été principalement utilisés par nous : c'est d'abord le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras*, rédigés au XII^e siècle par Guimann, et publié par M. Van Drival, en 1875 ; ce volume donne pour la période comprise entre 1170 et 1192 les noms des tenanciers de l'abbaye (nous le désignons par *Cart.*). C'est en second lieu le *Registre*, déjà indiqué, *de la confrérie des jongleurs et bourgeois d'Arras* ; ce ms. fournit pour chaque nom une date précise (nous le représentons par *Reg.*).

A côté du nom de *Raol Rabuin*, le *gentil maire* qui devait bientôt avoir pour successeur Belin, les noms les plus considérables cités par Bodel sont certainement ceux des Piédargent et

des Locart, dont les familles étaient alors puissantes et riches. Les mentions de Piédargent sont fréquentes dans le *Registre* de 1194 à 1206 ; et le *Robert Piedargent* (v. 341, *Reg.* 1196) qui part pour la croisade apparaît dans le *Cartulaire* (p. 202) ; *Aliaume* (v. 315) figure dans le *Cartulaire* (p. 204). Quant à *Robert Locart* (v. 135) dont nous avons la mention en 1206 (Bibl. nat. ms. lat. 9930), nous le voyons payer à l'abbaye de Saint-Vaast un cens de six deniers (*Cart.* p. 204). Trois Locart sont connus de Baude Fastol (*Cong.* v. 158-159) ; au commencement du xiv^e siècle (1313-1347) les noms répandus de Gilon, Sauvale, Adan et Englebert Louchart¹ montrent qu'encore à cette époque cette famille était des plus importantes.

D'autres bourgeois encore ont leur nom rappelé par Bodel. Ce sont pour la plupart des bienfaiteurs du poète, qui les remercie : *Henri le Noir* (v. 179, *Reg.* 1202), dont la famille resta célèbre (*Cart.* p. 201, 220 et 348) ; *Baude Wisternave* (v. 182), sans doute fort jeune en 1205 et mentionné en 1240 dans le *Registre* comme *non clericus* ; *Robert Werri* (v. 145), échevin entre 1170 et 1192 (*Cart.* p. 209) ; *Waast Hukedeu* (v. 99, *Reg.* 1194), qui partit pour la terre sainte ; *Waignet* (v. 421), qui lui aussi se croisa, peut-être le même que *Urso Caignès* (*Reg.* 1199) ; *Gerart d'Espagne* (v. 388, *Reg.* 1205) ; *Robert Cosset* (v. 109, *Cart.* p. 210), dont *Mahiu* (v. 110) est sans doute le frère et Marguerite (*Reg.* 1203) la femme ; *Johan Bosket*, le *plus a·main* à Bodel (v. 16), dont la femme est citée (*Reg.* 1237) ; les *al Dent* (v. 205 et 446, *Reg.* 1195, *Cart.* p. 201) et les *Vrediere* (v. 291 et 293, *Reg.* 1209, *Cong. de Baud. Fast.* v. 134-136), familles nombreuses dont nous retrouvons quelques membres épars.

Dans ses adieux, Bodel a soin de n'oublier ni les marchands, qui lui ont *fait main bien*, *Pieron Wasket* (v. 220) et *Simon Durant* (v. 224), ni son médecin *Jofroi* (v. 302), qui sut si bien lui *roisnier et fendre la teste*, ni surtout les jongleurs et trouvères, ses confrères en poésie : *Warin* (v. 241), qui est appelé *li joglere* (*Reg.* 1204) et est peut-être le même que l'auteur d'un assez grand nombre de fableaux ; *Renaut de Bianvais* (v. 409), dont Bodel fait un grand éloge ; Huon de

1. *Observations sur l'échevinage de la ville d'Arras*, par C. de Wignacourt (1876), p. 133, 143 et 189.

Saint-Omer, *castelain* d'Arras (v. 194), qui devait se croiser bientôt ; *Bauduïn Fastol* (v. 325) enfin, l'auteur futur des autres *Congés*, et qu'il ne faut pas confondre avec *Baude*, qui *tos autres canpions vaint* (v. 254). Ce dernier évidemment s'appelait *Baude des Canpions* et devait être de la famille de cet autre *Baude Fastol des Canpions* dont nous trouvons le nom en 1313¹ ; le vers 254 des *Congés* n'est qu'un jeu de mots. C'est encore, croyons-nous, par un jeu de mots qu'on peut expliquer les v. 107-108, où Bodel nous dit à propos de croisade que le Sarrazin qu'il haïssait tant est mort ; ce Sarrazin serait non pas un infidèle, mais un nommé *Sarasin*, peut-être *Roger* (*Cart.* p. 371), peut-être *Tiebaut* (*Cart.* p. 205), ennemi très chrétien de Bodel. Une dernière allusion faite à *Bertel* (v. 73) se rapporte, comme nous l'avons montré², non pas au trouvère Jean Bretel, mais à son père ou à son aïeul.

A tous ces noms ajoutons pour épuiser la liste du trouvère ceux que nous n'avons pu retrouver ailleurs : *Simon Disier* (v. 37), dont la bannière porte le nom de *Passe avant* ; *Bauduïn Sotemont* (v. 51) ; *Tiebaut de le Piere* (v. 61), parent sans doute du trouvère Guilebert de le Piere et de Guillaume de le Piere (*Cart.* p. 210) ; *Mahiu le Fort* (v. 295), parent de Huon le Fort (*Cart.* p. 200) ; *le Monoier* (v. 397), sans doute *Gerart le Monoier* (homme de l'abbaye de Saint-Waast dans le *Cart.* p. 334) ; *Waubert le Clerc* (v. 373), de la même famille que Henri le Clerc (*Reg.* 1194) ; *Nicole le Carpentier* (v. 433), le compain de Bodel ; *Wibert de le Sale* (v. 89) ; *Gerart Joie* (v. 372), à propos duquel le poète fait un nouveau jeu de mots ; *Baude Bolart* (v. 278), *Berart* (v. 265), et finalement le *castelain de Biaumés* (v. 124).

III. — *Manuscripts.* — Les manuscrits des *Congés*³ sont au nombre de sept : trois appartiennent à la Bibliothèque nationale de Paris, deux à la bibliothèque de l'Arsenal, le sixième à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, et le dernier à la biblio-

1. *Ibid.* p. 133.

2. *Voy. Bibl. de l'Éc. des ch.*, XLI, 201-2. [Voir ci-dessous, p. 322].

3. Nous disons *les Congés* et non *le Congé*, car telle est la forme adoptée par le plus grand nombre de mss. Le ms. B a la mention de *les dis*, le ms. F. *le dit* ; le ms. E a l'incipit : *C'est li congiés*, et l'explicit : *le dit*.

thèque de l'université de Turin. Nous donnons une courte description de ces mss., que nous désignons ici et dans les variantes du texte par les sept premières lettres de l'alphabet.

A. — B. N. fr. 375 (anc. 6987), fol. 162 *d* à 163 *d*. Ms. sur vélin du XIII^e siècle, qui présente des formes picardes et contient 41 strophes dans un ordre particulier. Ce ms. a servi de base à l'édition de Méon.

B. — Bibl. de l'Arsenal 3114 (anc. B. L. F. 60), fol. 1 *a* à 3 *c*. Ms. sur vélin du XIII^e siècle, qui n'a que 37 strophes dans un ordre nouveau. Ms. utilisé par Méon.

C. — Bibl. de l'Arsenal 3142 (anc. B. L. F. 175), fol. 227 *a* à 229 *a*. Ms. sur vélin du XIII^e siècle, comptant 45 strophes, dont les quatre dernières sont ajoutées à tort, dans un ordre particulier. Ms. inconnu à Méon.

D. — B. N. fr. 837 (anc. 7218), fol. 60 *c* à 62 *d*. Ms. du vélin du XIII^e siècle, dont le texte en dialecte français est assez correct, et qui contient 39 strophes dans le même ordre que celles de C en n'y comprenant pas les deux qui manquent. Ms. utilisé par Méon.

E. — Bibl. royale de Bruxelles, ms. portant les nos 9411-9426, fol. 90 à 93 (= n° 9421) Ms. sur vélin du XIII^e siècle, dont le texte présente un certain nombre de formes picardes du nord ; il compte 41 strophes, dont 39 sont les mêmes que celles de D, et deux ajoutées par un copiste. Ce ms., qui était à la Bibliothèque nationale de Paris en 1808 et portait dans la série des mss. provenant de Belgique le n° 128, a été connu et utilisé par Méon.

F. — Bibl. de l'université de Turin, fr. 134 (anc. L. V. 32), fol. 46 *d* à 49 *c*. Ce ms. sur vélin du XIII^e siècle est une mauvaise copie d'un ms. de la famille du ms. E, dont il reproduit toutes les particularités, sous la plume d'un copiste ignorant et inintelligent. Ms. inconnu à Méon.

G. — B. N. fr. 25566 (anc. La Vall. 81), fol. 280 *c* à 283 *a*. Ce ms. qui offre certaines formes picardes est incomplet : un feuillet manque entre le fol. 281 et le fol. 282. Chaque colonne du ms. comptant 34 vers, il manque donc quatre fois 34 vers, c'est-à-dire 136, ce qui représente 10 strophes de 12 vers (= 120), auxquelles il faut ajouter 6 vers pour achever la strophe terminant le fol. 281 et 10 vers pour compléter celle qui commence le fol. 282 : l'ensemble des strophes existant ou remplacées est

ainsi de 41, dans un ordre nouveau. Ms. utilisé par Méon.

Pour classer ces manuscrits, on peut tenir compte d'abord de l'ordre dans lequel ils présentent les strophes. Cet ordre varie d'une manière extrêmement frappante : il est le même dans C D E F, mais il diffère complètement dans A, dans B et dans G. Les deux tableaux ci-dessous permettront de se rendre compte de ces différences. Dans le premier, les strophes étant rangées dans l'ordre que leur assignent les manuscrits C D E F, la place que chacune d'elles occupe dans A, B, G est marquée par un chiffre ; dans le second, les strophes sont rangées dans l'ordre qu'elles occupent dans chacun des mss. A, B, G, et marquées du chiffre romain qui indique leur place dans C D E F.

Éd.	Méon			Éd.	Méon			Éd.	Méon			Éd.	Méon		
CDEF	A	B	G	CDEF	A	B	G	CDEF	A	B	G	CDEF	A	B	G
I	1	1	1	XIII	7	15	» ¹	XXV	28	23	29	XXXVII	17	34	14
II	2	2	2	XIV	34	16	»	XXVI	35	24	34	XXXVIII	31	35	35
III	3	3	3	XV	9	17	»	XXVII	26	25	32	XXXIX	39 ⁴	mq.	40
IV	4	4	4	XVI ²	32	mq.	30	XXVIII	23	26	16	XL	30	36	39
V	5	5	5	XVII	38	27	37	XXIX	25	8	»	XLI ⁵	41	37	41
VI	18	6	6	XVIII	10	18	15	XXX	19	9	8				
VII	21	7	7	XIX	27	28	31	XXXI	33	19	»	42	—	—	—
VIII	37	10	36	XX	24	29	10	XXXII	14	20	11	43	—	—	—
IX	13	11	9	XXI	12	30	»	XXXIII	6	mq.	»	44	—	—	—
X	11	12	17	XXII ³	22	mq.	»	XXXIV	20	21	»	45 ⁶	—	—	—
XI	36	13	38	XXIII	8	31	»	XXXV	16	32	12	46	42 ⁷	—	—
XII	29	14	28	XXIV	30	22	33	XXXVI	15	33	13	47 ⁸	43	—	—
	A	B	G		A	B	G		A	B	G				
	1. I	I	I		3. III	III	III								
	2. II	II	II		4. IV	IV	IV								

1. Cette strophe et toutes celles qui sont marquées de guillemets manquent dans G par suite de l'arrachement d'un feuillet.

2. Cette strophe n'existe pas dans x' (= D E F).

3. Cette strophe n'existe pas dans x' (= D E F).

4. Cette strophe et la suivante sont interverties dans le texte de Méon.

5. Les strophes XVI et XXII manquant dans D E F, ces trois mss. n'ont que 39 strophes.

6. Les 4 strophes 42-45 sont ajoutées par C.

7. Cette strophe et la suivante, qui n'existent pas dans A, ont été empruntées par Méon au ms. E.

8. Cette strophe et la précédente sont ajoutées par E F.

A	B	G	A	B	G
5. V	V	V	24. XX	XXVI	»
6. XXXIII	VI	VI	25. XXIX	XXVII	»
7. XIII	VII	VII	26. XXVII	XXVIII	»
8. XXIII	XXIX	XXX	27. XIX	XVII	»
9. XV	XXX	IX	28. XXV	XIX	XII
10. VIII	VIII	XX	29. XII	XX	XXV
11. X	IX	XXXII	30. XXIV	XXI	XVI
12. XXI	X	XXXV	31. XXXVIII	XXIII	XIX
13. IX	XI	XXXVI	32. XVI	XXXV	XXVII
14. XXXII	XII	XXXVII	33. XXXI	XXXVI	XXIV
15. XXXVI	XIII	XVIII	34. XIV	XXXVII	XXVI
16. XXXV	XIV	XXVIII	35. XXVI	XXXVIII	XXXVIII
17. XXXVII	XV	X	36. XI	XL	VIII
18. VI	XVIII	»	37. VIII	XLI	XVII
19. XXX	XXXI	»	38. XVII	(XVI)	XI
20. XXXIV	XXXII	»	39. XXXIX	(XXII)	XL
21. VII	XXXIV	»	40. XL	(XXXIII)	XXXIX
22. XXII	XXIV	»	41. XLI	(XXXIX)	XLI
23. XXVIII	XXV	»			

L'ordre suivi dans C D E F nous a paru le meilleur, et c'est celui que nous adoptons dans l'édition. Des trois mss. divergents, il en est un dont l'ordre, comme on le voit par le second de nos tableaux, se rapproche beaucoup de celui de C D E F ; c'est B : il offre en effet, outre l'accord des sept trophes initiales et des sept trophes finales (en y comprenant XXXIX qui manque dans B), la même suite pour cinq groupes de 2, 8, 4 (moins une strophe manquante), 5, 6 (moins une) strophes, comme le montre la disposition suivante :

I II III IV V VI VII
 XXIX XXX
 VIII IX X XI XII XIII XIV XV
 XVIII
 XXXI XXXII +¹ XXXIV
 XXIV XXV XXVI XXVII XXVIII
 XVII XIX XX XXI + XXIII
 XXXV XXXVI XXXVII XXXVIII + XL XLI.

1. La croix indique la place qu'occuperait sans doute une strophe omise.

Cet accord peut faire croire que le ms. B a eu pour source plus ou moins directe un ms. où l'ordre des feuillets avait été interverti. Les strophes XXII, XXXIII et XXXIX ont été omises; quant à la strophe XVI, qui devrait être soit à la fin du groupe VIII-XV, soit au début du groupe XVII-XXIII, elle peut avoir été supprimée parce que, l'une de ses deux moitiés finissant un des feuillets intervertis, l'autre en commençant un autre, le copiste n'a pas su rajuster ces deux parties et les a abandonnées comme incomplètes. Les strophes XVIII, XXIX et XXX paraissent d'ailleurs avoir été hors de leur rang déjà dans l'original de B.

L'ordre suivi dans A et dans G est bien plus différent. Les sept premières strophes dans G, les cinq premières dans A, vont encore avec B C D E F; mais ensuite on ne trouve presque aucune trace de concordance, sauf pour les trois dernières strophes, XXXIX XL XLI dans A, XL XXXIX XLI dans G. Notons encore le groupe XXXVI XXXV XXXVII dans A (15-17), XXXVI XXXV XXXVII dans G. (12-14): la communauté de ce groupe indique un lien entre A et G; un autre, plus sensible, parce qu'il n'a rien de commun avec les autres mss., se trouve dans la série 36-38 de A et de G: A XI VIII XVII, G VIII XVII XI. Mais sauf ces points de contact, l'ordre A G diffère profondément de l'ordre B C D E F, et entre A et G même il y a une divergence presque constante¹.

Comment expliquer cette variété? Il est difficile de se représenter des scribes s'amusant à déranger toutes les strophes de la composition qu'ils copiaient, et cela au moins à trois reprises (sans parler de B): dans l'auteur commun de A G, dans A, dans G (ou leurs auteurs). Il paraît plus vraisemblable d'attribuer ce changement à la transmission orale. Aucun lien logique ne marque la suite des strophes dans les *Congés*: il était naturel qu'elles se déplaçassent dans la récitation. Les *Congés* ont sans doute été récités publiquement à Arras pendant assez longtemps, comme le montrent les strophes postiches qu'on y a ajoutées: c'est ainsi que s'expliquerait l'intervention désordonnée des strophes, qui

1. Les strophes de G qui sont perdues sont les suivantes: XIII XIV XV, XXI XXII XXIII, XXIX, XXXI, XXXIII XXXIV. Il est clair qu'il y avait là des groupes qui se rapprochaient de B D E F. Aucun ne se retrouve dans A.

n'a respecté, comme on devait s'y attendre, que le commencement et la fin.

S'il en est ainsi, nos manuscrits ne représentent pas une tradition écrite unique et ne peuvent se grouper généalogiquement. En effet, quand on essaie de les classer, on se heurte à des difficultés insurmontables, au moins si on veut dépasser un certain point. Que C D E F forment une famille au sens ordinaire du mot, ce n'est pas douteux. Sans parler de l'ordre où ils présentent les strophes, qui ne prouve rien, puisqu'il est à notre avis authentique, ces mss. ont en commun des fautes évidentes. Ainsi ils intervertissent les v. 29-30 ; ils lisent au v. 68 *poureté* pour *penitanche* ; ils omettent le v. 79 et pour le remplacer ajoutent un vers après 80, etc., etc. Dans tous ces cas, la bonne leçon est dans A B G ; mais il y a des cas où A fait les mêmes fautes que C D E F. Ainsi au v. 413 A et C D E (F manque) lisent : *se tu si fais*, impossible parce que le mot *fais* se retrouve à la rime dans la même strophe ; au v. 423 A et C D E F lisent : *Quar le fai si con tu le dis*, répétition maladroite du v. 411. Aux v. 17, 95, 301, 375, A et C D E F ont une leçon contraire à celle de B G, sans que l'avantage de l'une sur l'autre soit évident. Il semblerait donc que A d'une part et C D E F de l'autre appartiennent à la même famille, B et G en étant indépendants.

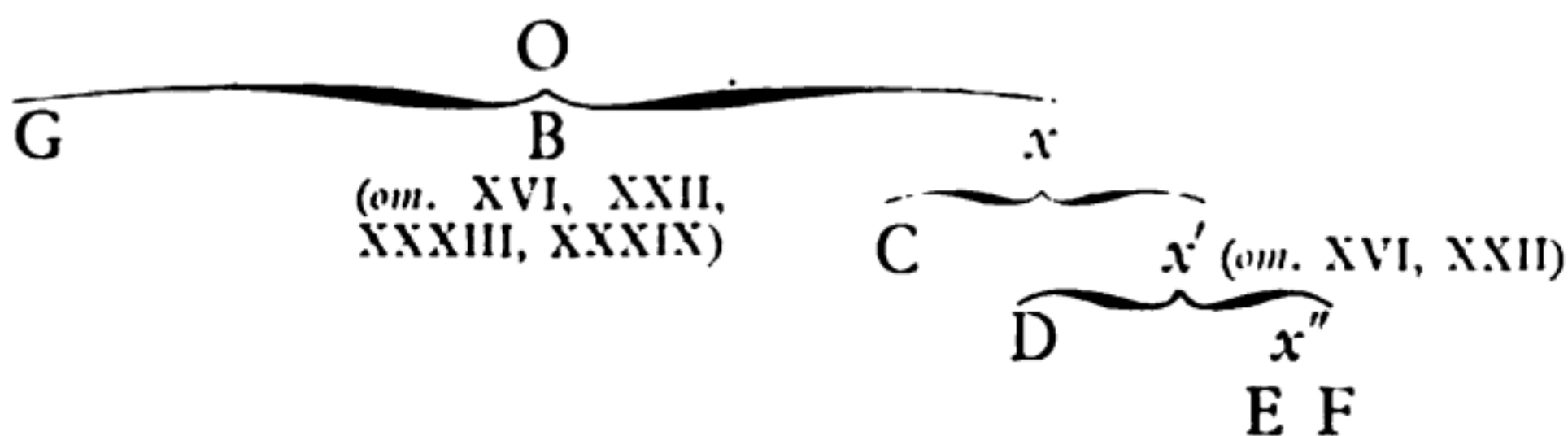
Mais d'autres faits contredisent cette hypothèse. Ainsi A et G ont en commun des fautes qui ne sont ni dans B ni dans C D E F. La plus frappante est celle des v. 460-461 : A et G, ayant omis le v. 460, l'ont remplacé en ajoutant après 461 un vers qui est impossible, parce qu'il répète la rime de 458. Voyez encore les v. 86-87 et 314-15. En de nombreux endroits (par ex. 59, 82, 217, 224, 226-7, 240, 285, 422) A et G ont une leçon et B C D E F une autre, sans que des raisons intrinsèques décident clairement en faveur de l'une ou de l'autre. Il y a donc un lien entre A et G comme il y en a un entre A et C D E F.

Le ms. B n'a de fautes communes ni avec A, ni avec G¹, ni avec C D E F² ; il semble donc bien représenter un manuscrit

1. Les fautes communes à B et G se réduisent à deux, où la coïncidence peut parfaitement être fortuite : v. 8 *treceirie* pour *truandie*, v. 92 *cuer* pour *cors*.

2. Au v. 293 *mescentès*, dans A, qui sans doute est la source de l'*ostès* de G, est certainement la bonne leçon, mais *oubliès* a pu être amené indépendamment

indépendant. Toutefois il se présente une difficulté sérieuse : les strophes XVI et XXII manquent dans B et dans D E F, ce qui paraît indiquer une provenance commune ; mais elles se trouvent dans C, qui d'ailleurs forme avec D E F un groupe très sûrement constitué (voy. ci-dessus). Il faut croire à une coïncidence fortuite, qui est moins invraisemblable si on remarque que l'omission de XVI peut avoir, comme on l'a vu, une explication particulière. G n'ayant de fautes communes ni avec B, ni avec C D E F, on arrive à classer suffisamment six manuscrits comme il suit :



Mais on ne sait que faire de A. Ce ms. a, comme nous l'avons vu, des fautes communes avec *x* d'une part, avec G de l'autre ; il tient d'ailleurs à ce dernier ms. par certaines ressemblances dans l'ordre des strophes. Il faut le regarder comme provenant à la fois de *x* et de G (ou plutôt d'un intermédiaire entre O et G) ; cette provenance a-t-elle été orale ou scripturale, nous ne pouvons le décider, de même que nous ne pouvons le décider pour la relation qui existe entre O et G, O et B, O et *x*.

Cette classification, à laquelle nous nous sommes arrêté après de très longs tâtonnements¹, nous a fourni la base de l'établissement du texte. Le texte original résulte : 1° de l'accord de tous les mss. ; 2° de B + G contre *x* ; 3° de B + *x* contre G ; 4° de G + *x* contre B. Le ms. A ne peut, par sa position intermédiaire, qu'appuyer G ou *x* sans avoir une valeur à part.

Les *Congés* ont 41 strophes véritablement dues à Jean Bodel².

par le sens dans B et dans C D E F : la locution *pas n'i oubliés...* est très ordinaire. Au v. 122 B et C D E F ont en commun la leçon fautive *Biaunes* pour *Biaumes*, mais ici une coïncidence fortuite est fort admissible.

1. La trace de ces tâtonnements est restée dans les lettres affectées comme sigles à chacun des mss., lettres dont l'ordre alphabétique ne représente pas la valeur de ces mss.

2. Nous rappelons qu'il manque deux strophes à D E F, quatre à B, et que G, par l'arrachement d'un feuillet, a perdu plus de dix strophes.

A ces 41 strophes primitives ont été ajoutées d'une part quatre nouvelles strophes par C et de l'autre deux par E F. La classification donnée plus haut suffirait à prouver que ces deux additions ne sont pas authentiques ; mais on peut l'établir autrement. Les strophes du ms. C, qui présentent une langue plus jeune et une expression moins précise que tout le reste du poème, ne renferment rien de personnel à Bodel, et sont très certainement l'œuvre d'un trouvère artésien, vivant à une époque postérieure ; l'allusion que fait l'auteur à la chandelle de N.-D. des Ardents d'Arras et à la tour du Petit-Marché qui la contient (v. 506-515) ne laisse aucun doute à cet égard, car cette tour ne fut érigée qu'en 1214. Nous lisons en effet dans un petit volume du xvii^e siècle¹ : « Il y a au milieu du petit marché de la dite ville
« une excellente et superbe pyramide, d'antique et admirable
« structure, bastie du temps d'Odon abbé de S. Waast, l'an 1214,
« dedans laquelle ceste sainte Chandelle est magnifiquement
« conservée. »

Quant aux deux autres strophes (XLVI et XLVII), existant dans E et F, elles s'éliminent d'elles-mêmes. L'une d'elles en effet, la XLVII^e, mélange les rimes *anche* et *anke*, ce que ne font pas les autres strophes des *Congés* (cf. les str. XVIII et XXX). De plus, dans ces deux strophes, le trouvère remercie Dieu de lui avoir fait la grâce de raconter la vie d'un *baron*, le plus *gentil* de France, qui par sa bonté gagna le Paradis et vécut dans un ermitage, menant une existence de souffrances et de privations, après avoir renoncé à la richesse et à son *hireté*. Ce solitaire n'est évidemment pas Bodel, et nous ne savons ce que viennent faire ces deux strophes à la fin des *Congés*, d'autant que le manque de précision dans leur texte empêche de savoir à quel saint personnage elles font allusion. Peut-être s'appliquent-elles à S. Thibaud de Provins, qui appartenait à la *france lignie* des comtes de Champagne : quelques traits en effet de la vie de ce

1. *Histoire de la S. Chandelle*, par Guillaume Gazet (1631), p. 16. — Nous citons de cet ouvrage l'édition de 1631 et non celle de 1599, connue de l'*Histoire littéraire* (XX, 612), car elle est plus complète. L'édition de 1599 ne mentionne en effet ni la date de 1214 que nous donnons ici, ni celle de 1200 que l'*Histoire littéraire* rapproche du nom de l'abbé Odon, lapsus évident, puisqu'Odon n'était pas encore abbé en 1206 (*Gall. christ.*, III, col. 386).

saint¹ peuvent se rapporter aux vers des deux strophes, mais d'une façon trop incertaine pour qu'on ose rien affirmer. Ce fait reste toujours acquis, que les deux strophes n'ont pas été composées par Bodel.

IV. *Langue*. — Tous les mss. des *Congés* sont du dernier tiers du XIII^e siècle : ils ne représentent donc nullement par leur orthographe la langue parlée par Bodel en 1205. Voulant donner ici une édition critique du poème et reproduire aussi exactement que possible la notation graphique et en même temps la prononciation correspondante du commencement du XIII^e siècle, il nous a fallu chercher ailleurs les éléments de notre travail. Nous avons dit plus haut pourquoi nous laissons de côté la *Chanson des Saisnes* et les *Fableaux*, dont la paternité ne peut être sûrement attribuée à Bodel ; d'autre part les *Pastourelles* offrent peu de matière à l'étude linguistique : c'est donc, dans l'œuvre de Jean Bodel, le *Jeu Saint Nicolas* et les *Congés* qui nous ont permis de reconstituer, le plus souvent au moyen des rimes, la langue de l'auteur. Nous avons de plus tenu compte dans une certaine mesure des caractères généraux du dialecte artésien et aussi de certaines leçons données par les mss., qui, bien que postérieurs à Bodel, peuvent parfois avoir conservé les formes exactes. Enfin, nous nous sommes servi avec utilité d'un document que nous avons déjà cité, le *Registre de la confrérie des jongleurs*, où nous avons relevé la notation orthographique des sons qui apparaissent dans les noms artésiens pendant l'année 1205 et pendant quelques années avoisinantes. Disons aussi que la connaissance que nous pouvons avoir du patois moderne nous a, dans certains cas, autorisé à adopter de préférence telle ou telle orthographe.

Nous passons en revue dans l'ordre habituel, *voyelles*, *consonnes*, etc., les divers phénomènes phonétiques que nous présente l'étude des *Congés*, retenant uniquement ceux qui sont particuliers et négligeant les autres qui appartiennent au domaine de tout l'ancien français.

1. Deux vies de S. Thibaud en vers français du XIII^e s. existent dans le ms. fr. 24870 de la Bibl. nat. : l'une en vers de 8 syllabes (fol. 56), l'autre en vers de 12 syllabes (fol. 68).

Voyelles.

A. — *a + i* est nettement distingué de *é* dans toutes les rimes ; la confusion se trouve une fois dans le Prologue du *Saint Nicolas*¹, qui pourrait bien n'être pas de Bodel, *confès : fais* (p. 162). Nous avons donc écrit partout *ai*. — Cependant *fascinat* donne *ferne* (v. 196) ; cela tient aux deux consonnes qui suivent l'*ai*.

ein se confond avec *ain* dans les formes masculines, comme le prouve le mot *frenum* (*frein*, v. 159) rimant en *ain*. — De même au féminin **minat* (*meine*, v. 275) rimant en *aine* ; cf. aussi *Elaine* (*Reg.* fol. 3 d.) de *Helena*.

La notation orthographique du suffixe *ania* est hésitante entre *aigne* et *anie* : *Espaigne* (*Reg.* fol. 5 c) et *Tiefanie* (*Reg.* fol. 6 a) ; nous adoptons la forme *aigne*. — Ici comme dans *S. Nic.* la distinction est nette entre *ana* et *ania*, *aine* et *aigne*.

ata. La forme féminine en *ie* (= *iée*) du participe passé en *ata* des verbes en *ier* ne se montre pas dans les *Congès*, non plus que dans le *S. Nic.* ; elle est au contraire fréquente dans la *Chanson des Saisnes*.

E. — L'*é* donne la diphthongaison bien connue *ié*. Remarquons que dans les mots *entire* (v. 312) et *matire* (v. 309) ce n'est pas *ié* qui est devenu *i*, mais *iei* (*ie + yod*) ; ces formes sont communes à tous les dialectes. Pour *entier* la forme en *ier* existe aussi : *entiers* (v. 435), et Bodel semble avoir employé les deux formes parallèlement dans *S. Nic.* : *mentirs : entirs* (p. 204) et *racointier : entier* (p. 183). Le mot *pire* (v. 80) avait aussi un *yod* en latin ; voy. au *Glossaire*. — *Deus* paraît faire *Deus* et non *Dieus* ; cf. ci-dessous.

L'*e* en position prend la forme française ordinaire *é* et non *ié*. Dans ce cas certain mss., dus à des scribes originaires d'une région picarde plus septentrionale qu'Arras, ont la notation *ie*, mais la véritable orthographe de Bodel est fournie par le *Registre* : *Robert* (fol. 5 b), *Ranbert* (fol. 5 b), *fer* (fol. 5 c) ; la prononciation actuelle du patois dans ces mots est la même qu'en français, preuve à l'appui de notre opinion. — A propos de l'*e* en position,

1. Nous renvoyons aux pages du *Théâtre français au moyen âge*, puisque les vers ne sont pas numérotés.

il faut rappeler que le groupe *ell* devient *iau* dans tous les cas où il est suivi d'une consonne : *Carbonials* (Reg. fol. 11 b), prononcé *Carboniaus* (voy. plus loin l'L). Le suffixe *iaus* se distingue du reste absolument de *aus*, qui provient, comme on le voit dans la strophe X, de *ails*, *als* et *eils*.

I. — Rien à remarquer.

O. — L'*o* et l'*u* dans les mots où il est traité comme *o* deviennent *ue*, qu'il faut parfois noter par *eu* : *nuef* (v. 388), *renuef* (v. 396), *gueule* (v. 133), rimant avec *seule* (v. 144).

L'*o* se note *eu* : *seule* (v. 144) ; *eüreus*, rimant avec *teus* (v. 421). Le S. Nic confirme la forme *seus*, qui peut rimer avec *Deus*, en établissant par un procédé mathématique la proportion suivante : *seus* : *deus* (p. 181) = *deus* : *Deus* (p. 183).

L'*o* atone est écrit *o* : *Locart* (Reg. fol. 5 a).

U. — L'*u* en position, qui devient plus tard *ou*, est encore noté *o* par tous les mss. ; de même aussi dans le *Registre* : *Erenhors* (fol. 5 c), *dote* (v. 145).

Diphthongues.

La seule diphthongue dont nous ayons à nous occuper est *au*, qui donne *o*, différent de l'*o* devenu *ou* plus tard. — Citons dans les rimes en *ore* (lat. *aure*) les mots *ore*, *encore*, venant de *ad-horam*, *hanc-ad horam* (*a-ore*, *anc-a-ore*).

Voyelles nasales.

Constatons que dans les *Congés*, comme aussi dans le S. Nic., *ā* se différencie absolument de *ɛ̃*.

Consonnes.

La notation des gutturales *c* et *g* est à considérer. Dans la plupart des mss. les formes françaises et picardes sont mêlées, et le *c* vélaire latin devant *a* devenu *e* est tantôt représenté par *ch*, tantôt par *k*. Le *Registre* adopte toujours, du moins pour les années voisines de 1205, la notation *ch* : est-ce à dire qu'à cette

époque on prononçât *che* comme en français moderne ? nous ne le croyons nullement. La notation *ch* représente ici le son *k* comme aujourd'hui encore en italien ; et nous en trouvons la preuve dans le mot *Jachemes* (fol. 5 *d*) par exemple qui, provenant de *Jacomus*, n'a jamais pu avoir un *ch* français ; de même aussi le nom *Cauchesel* (fol. 6 *d*) se trouve écrit un peu plus tard *Kauquesel* (fol. 18 *e*), et l'on ne peut admettre ici un changement de prononciation, car *ke* peut devenir *che*, mais non pas *che* devenir *ke*. — Le *g* offre aussi la même orthographe : *Ghillebers* (Reg. fol. 5 *a*), *Hamenghiele* (Reg. fol. 5 *e*). Nous adoptons les formes en *k*, *gu*, qui représentent la prononciation.

Le *c* palatal, dont la prononciation chuintante est prouvée par l'accord de tous les mss. et par le patois moderne, est cependant représenté par *c* dans le *Registre* : *Climence* (fol. 5 *f*), *ci* (fol. 6 *b*). Nous adoptons la notation *ch*.

Rien à dire sur les *dentales*.

Dans le groupe des *labiales*, le *w* seul nous occupe, d'abord comme consonne conservée dans les mots d'origine germanique : *Warin* (Reg. fol. 4 *f*), *Wisternave* (Reg. fol. 17 *e*) ; en second lieu comme semivoyelle dans les mots *eschiwe* (v. 339), *miwe* (v. 342), etc. Ces formes sont éclaircies par les formes masculines en *iu*, rimant avec *giu* (v. 120) : elles ne peuvent donc s'écrire ni se prononcer *eschive*, *mive* ; d'autre part si l'on adoptait l'orthographe *eschiue*, *miue*, on semblerait vouloir prononcer l'*u* à part.

Liquides.

L'*l* devant une consonne était évidemment vocalisée au temps de Bodel (cf. *teus*, rimant avec *eüreus*), mais dans l'orthographe l'hésitation existe encore : *Bauduin* (Reg. fol. 5 *c*) et *Balduin* (Reg. fol. 4 *f*), *Rainals* (Reg. fol. 11 *f*) et *Rinaus* (Reg. fol. 11 *f*). Nous adoptons la notation *u*, excepté à la fin des mots où la vocalisation n'a pas lieu : *del burc* (Reg. fol. 7 *b*), *del mès* (Reg. fol. 5 *b*).

La métathèse de l'*r* paraît aussi, comme le prouve la forme *Berteel*, empruntée au *Cartulaire de S. Waast* (p. 220), à côté de *Bretel* donné par tous les mss. : nous adoptons *Bertel*, fourni par un document plus ancien. Dans les mots dont l'étymologie est

connue, nous faisons la métathèse : *enfreté* (v. 151), *Vrediere* (v. 291), etc.

Telles sont les remarques phonétiques que nous fournit l'étude des *Congés* ; c'est d'après ces principes que nous avons constitué notre texte, en l'uniformisant, nous le répétons encore, d'après les caractères du parler artésien, entre autres la substitution des formes féminines *me, te, se*, à *ma, ta, sa*, etc., caractères dont nous trouvons la trace dans les documents du temps et dans les mss. mêmes de Bodel, qui toutefois ne les donnent pas d'une manière constante. Au point de vue *grammatical*, nous n'avons guère qu'à constater l'observation des règles de la déclinaison et la présence d'un subjonctif en *ende* (str. xxxii) au lieu de la forme picarde habituelle en *enge*.

V. *Versification*. — Les *Congés* sont écrits en vers de huit syllabes ; chaque strophe se compose de 12 vers établis sur deux rimes ainsi disposées : *aab aab bba bba*. Cette strophe paraît avoir été inventée du vivant de Bodel ; nous la trouvons peut-être pour la première fois dans les fameux *Vers sur la mort*, composés vers la fin du xii^e siècle par Hélinand, publiés à diverses reprises, et dont un grand nombre de mss. ont été indiqués par M. Paul Meyer¹ (*Romania* I, 364-367, et *Bulletin de la Soc. des anc. textes*, 1878, p. 51), auxquels mss. il faut ajouter le manuscrit de la B. N. fr. 12471 (fol. 41 r^o à 46 v^o). Si Hélinand fut le créateur de ce rythme, la célébrité des *Vers sur la mort* explique facilement la vogue dont il a joui. Nous donnons ici une liste, que nous n'avons pas la prétention de rendre complète, des pièces composées dans ce rythme :

Les Congés de Baude Fastol, publ. par Méon I, 111-134.

Les Congés d'Adan de la Hale, p. p. Méon I, 106-111 et par Coussemaker, *Œuvres d'Adam*, p. 275-279.

Un Salut d'amour, p. p. P. Meyer, *Bibl. de l'Éc. de ch.* XXVIII, 162-165.

La Complainte de Jerusalem, p. p. Jubinal, *Rapport...* p. 57-65, et *Lettre...* p. 65-71, et par Stengel, *Cod. man. Digby 86...*, p. 106-118.

1. Voy. aussi Mussafia, *Sitzungsberichte der phil.-hist. Cl. der k. Akad. der Wis. zu Wien*, LXIV, 546-550.

Le Dit de Jean le Rigolé, p. p. G. Raynaud, *Romania* VII, 596-599.

La Complainte d'amour, de Philippe de Beaumanoir, p. p. H. Bordier, *Œuvres de Ph. de B.*, p. 287-294.

Li Espille des femes, p. p. Jubinal, *Jongl. et trouv.*, p. 21-25.

Le mariage des filles au diable, p. p. Jubinal, *Nouv. rec.* I, 282-292.

Les vers du monde, p. p. Jubinal, *Nouv. rec.* II, 124-131.

Des droiz au clerc de Voudai, p. p. Jubinal, *Nouv. rec.* II, 132-149.

Le Vergier de Paradis, p. p. Jubinal, *Nouv. rec.* II, 290-296.

La Povreté Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, 2^e éd., I, 1-4.

La Pais ou la Priere Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Ibid.* I, 22-25.

La Mort Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Ibid.* I, 37-43.

Complainte au comte Huede de Nevers, de Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Ibid.* I, 65-74.

Complainte de Constantinoble, de Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Ibid.* I, 117-128.

Les Ordres de Paris, de Rutebeuf, p. p. Méon II, 293-298 et par Jubinal *Ibid.* I, 187-201.

De Sainte Eglise, par Rutebeuf, p. p. Jubinal, *Ibid.* II, 45-50.

La Divisions d'ordres et de religions, par Le Roi de Cambrai, p. p. Jubinal, *Ibid.* III, 147-155.

De Guersai, p. p. Jubinal, *Ibid.* III, 347-352.

A ces pièces déjà publiées ajoutons-en quelques-unes manuscrites, dont plusieurs sont empruntées au ms. fr. 12483 de la Bibliothèque nationale; ce ms., bien qu'écrit au XIV^e siècle, renferme des pièces du milieu du XIII^e :

Fol. 4 b à 6 d. — *Du moigne dangereux* (lis. *languereus*) *que N. D. remit a point par le electuaire qu'elle li mit en la bouche* :

Hom, qui creature es resnable,
De bien et de mal entendable.....

Fol. 70 a à 71 c. — Pièce en l'honneur de la Vierge :

Quiconques met s'entencion
En fole delectacion...

Fol. 175 a à 177 a. — *Un Dité de la Passion* :

L'escripture nous dist pour voir :
Cil qui scet bien ramentevoir.....

Fol. 180 *a* à 181 *b*. — Le *Dité des Droiz* :

Or escoutés une chosete
Petite qui est nouvelete.....

D'autres pièces bien connues et encore inédites ont aussi ce rythme : c'est d'abord le *Miserere* du Reclus de Moliens (voy. *Hist. litt.* XIV, 33-36), le *Roman de Charité* (voy. *Hist. litt.* XIV, 36-38), le *Dit du Cors et de l'Ame* (voy. *Hist. litt.* XXIII, 283-284, Musafia, *Sitzungsberichte der phil.-hist. Cl. der k. Ak. der Wiss. zu Wien* LXIV, 594-595), le *Dit d'Amour* de Nevelon Amion (*Hist. litt.* XXIII, 612), et enfin une pièce en l'honneur de la Vierge, citée par M. H. Suchier dans le 1^{er} vol. (*Reimpredigt*) de sa *Bibliotheca normannica*, *Introd.* p. XLIV-XLV ; il faut noter cependant que dans cette dernière pièce les vers n'ont que cinq syllabes.

Les rimes de Bodel sont variées, et celles qu'il a employées plusieurs fois sont rares ; nous en donnons ci-dessous le relevé complet par ordre alphabétique. Dans ce relevé chaque rime est suivie du numéro de la strophe où elle se trouve ; ce numéro est lui-même suivi de la lettre *a* ou *b*, suivant que dans la strophe la rime paraît *d'abord* au premier ou au troisième vers. Pour les principes qui nous ont déterminé à adopter pour telle ou telle rime une orthographe particulière, il faut se reporter à ce que nous avons dit de la langue des *Congés*.

age — IX *b*, XXVIII *b*.

aide — XXVIII *a*.

aie — VII *a*.

aigne — XXIV *b*.

aille — XLI *a*.

ain — II *a*, XIV *b*.

aindre — XII *b*.

aine — XXIII *b*.

aint — XXII *a*.

aire — XX *a*.

ais — XXXV *a*.

aite — XV *a*.

ale — VIII *a*.

anche — XVIII *b*, XXX *b*.

ande — XVI *b*.

ant — IV *a*, XIX *b*.

art — XXXVIII *a*.

as — XXX *a*.

asse — XXII *b*.

aus — X *b*.

é — III *b*, XLI *b*.

él — XIV *a*.

ende — XXXII *b*.

endre — XXVI *b*.

ère — XX *b*.

erne — XVII *a*.

ers ¹ — VI <i>a</i> , XXXII <i>a</i> .	iwe — XXIX <i>b</i> .
és — XXV <i>a</i> .	oi — II <i>b</i> .
ést — XXXVII <i>b</i> .	oie — IX <i>a</i> , XV <i>b</i> , XXXI <i>a</i> .
èt — XIX <i>a</i> .	ointe — XI <i>a</i> .
ète — XVIII <i>a</i> .	ois — XXIX <i>a</i> .
eule — XII <i>a</i> .	oise — XXIII <i>a</i> .
eure — XXXVIII <i>b</i> .	oite — XXXIV <i>b</i> .
eus — XXXVI <i>a</i> .	onde — XXXIX <i>a</i> .
i — V <i>a</i> .	ont — V <i>b</i> .
ié — XI <i>b</i> , XXI <i>a</i> .	onte — VI <i>b</i> .
ie — I <i>b</i> .	òre — XXVII <i>b</i> .
ief — XL <i>b</i> .	órne — XVI <i>a</i> .
ier — XXXIV <i>a</i> .	òrs — XXV <i>b</i> .
iers — XXXVII <i>a</i> .	òrt — XXXIII <i>b</i> .
iés — III <i>a</i> .	ôte — XIII <i>a</i> .
ieve — IV <i>b</i> .	uef — XXXIII <i>a</i> .
ime — XVII <i>b</i> .	ueil — XXI <i>b</i> .
ir — VIII <i>b</i> .	uise — I <i>a</i> .
ire — VII <i>b</i> , XXVI <i>a</i> .	uit — XXXI <i>b</i> .
is — XXX <i>b</i> , XXXVI <i>b</i> .	uite — XXVII <i>a</i> .
ise — XL <i>a</i> .	une — XXXIX <i>b</i> .
iu — X <i>a</i> .	use — XIII <i>b</i> .
ivre — XXIV <i>a</i> .	

Nous terminons par quelques mots relatifs à notre édition. Nous ne faisons du reste que résumer ici ce qui a déjà été dit au cours de cette notice. Les leçons ont été établies d'après la classification indiquée plus haut ; les formes ont été unifiées d'après les résultats de l'étude grammaticale ; les variantes, sauf celles qui sont purement orthographiques, sont notées en bas des pages. L'ordre des strophes est celui du groupe *x* ; les strophes ajoutées sont imprimées en italique à la fin des autres et portent un numéro d'ordre à la suite. Un glossaire, pour lequel M. Gaston Paris nous a donné de précieuses indications, termine la publication et comprend aussi les noms de lieux et de personnages qui figurent dans les *Congés*.

1. La première des strophes en *ers* n'offre que des mots ayant en latin un *e* en position ; la seconde ne contient que des *e* ayant pour base un *e* long ou un *i* bref. Est-ce un hasard ? La strophe XIX *a* n'a que *et* venu d'*i* en position, mais dans XVIII *a* on trouve *rele* = *reputat* au milieu d'*e* provenant d'*i*.

LI CONGIÉ

JOHAN BODEL D'ARAS

I

Pitiés, o me matire paise,
M'enseigne qu'en cho me deduisse
Que jo sor me matire die ;
N'est drois que men sens amenuise
Por nul mal qui le cors destruisse,
Dont Deus a fait se comandie. 6
Puis qu'il m'a joé de bondie,
Sans barat et sans truandie
Est drois que jo a cascun ruisse
Tel don que nus ne m'escondie,
Congié, ains qu'en me contredie,
Quar adès crien que ne lor nuise. 12

II

Congié demant tot premerain
A chelui qui plus m'est a main
Et dont jo plus loer me doi :
Johan Bosket, a Deu remain !
Sovent recort et soir et main
Les biens que j'ai trovés en toi. 18
Se jo plor sovent en requoi,
Assés i a raison por quoi,
Auques anuit et plus demain.
Neporquant, se jo ne vos voi,
Men cuer purement vos envoi
Tant a en moi remés de sain. 24

III

Cuers, se tu trop vilains nen iés,
Ja ne li oncles ne li niés
N'ierent de men escrit plané,
Car en aus ert mes liges fiés ;
Onques ne lor sambloie viés :
Tos tens m'ont a lor cost mené. 30
Chertes ne sont mie engané ;
Por Deu soit cho qu'il m'ont doné,
Teus dons est mout bien emploies.
Or m'a Deus a point ramené
A cho qu'il m'avoit destiné,
Dont jo sui et dolans et liés. 36

IV

Simon Disier, de vos me vant
Tos jors, et après et devant,
Quar tote honor en vos akieve ;
Mainte gent s'en vont parchevant :
Vo baniere a non *Passe avant*,
Qui tos les abatus relieve. 42
Simons, uns maus qui en moi lieve,
Qui a tot men vivant me fieve,
Fait que le congié vos demant,
Si dolans que li cuers me crieve ;
Mais nule riens tant ne me grieve
Con fait dire : a *Deu vos comant* ! 48

1 F me *manque* — 2 D Me semont B F G que je F menduisse — 7 F joie de B de Boidie — 8 B G treceerie — 9 B Cest drois G Drois est — 11 B quil me — 12 C Car des or A D quen ne B que je

15 x je mieus — 17 A x Plorant — 23 B Mon cuer premerain x Purement mon cuer

25 B nies — 28 x' est G En eus estoit — 29 F ne len s. G trouoie v. *Ce vers et le précédent sont intervertis dans x* — 30 A x Tos jors — 32 A x quanquil — 35 A De cou — 36 B joianz et

38 B et auant — 39 B Que — 41 B La b. — 44 F sieue — 45 B Me fait que c. — 47 A x Quar

V

Congié demant de cuer mari
 A chiaus qui soëf m'ont nori
 Et a Bauduïn Sotemont :
 Onques nel trovai esmari ;
 Le cuer a en bonté flori
 Qui de bien faire le semont ; 54
 Deus croisse s'onor et amont !
 Amer se fait a tot le mont :
 A l'ame li soit il meri
 En le joie del chiel lamont,
 Et tos chiaus qui tant sofert m'ont
 Moitié sain et moitié porï ! 60

VI

Tiebaut de le Piere, en ches vers
 Preng congié, honteus et covers
 Con chil que Fortune desmonte.
 Tant m'est mais li siecles divers
 Que n'os aler fors les travers ;
 Nule povretés ne m'esfronte, 66
 Tot men mal obli et mesconte,
 Mais li penitanche est el honte
 Qui seüs est et descovers,
 Et Deus qui tote rien sormonte
 En penitanche le me conte !
 Quar trop aroie en deus enfers. 72

VII

Bertel, quel gré que jo en aie,
 Me covient que jo me retraie
 Del siecle, o me keanche enpire,
 Que Deus reposer ne m'i laie :
 Enfreté et poison et plaie
 M'a doné por le cors despire. 78
 De l'une part plor et sospire,
 Qu'or m'estovra gaitier le pire ;
 Et de l'autre part me repaie :
 Deus doinst qu'a li servir m'espire,
 Quar al cors est mes gius li pire,
 De quel merele que jo traie. 84

VIII

Anuis qui en men cuer avale
 O kiere tempestée et pale,
 Qui me fait sople devenir,
 Ainchois que jo torse me male,
 Die qu'a Wibert de le Sale
 Prende congié sans revenir. 90
 Bien me doit tos jors sans fenir
 De sen gentil cors sovenir
 O il n'a ne soros ne gale,
 Et de moi soit al covenir,
 Quar jo ne puis nape tenir
 Entre sains, puis que jo mesale. 96

49 A x a cuer — 52 A x Ainc ne le — 55 B son bien et — 58 B des cieus
 B D G amont — 59 A G Et ceus qui tant consenti mont

62 B Men vois et honteus — 64 G chis s. — 66 G mafronte — 67 C Tant
 — 68 x la pouretes est — 69 B Que D descouerte — 70 B Cil d. — 71 A
 A p.

74 F men r. — 75 A creance — 76 F He dieus G Car — 80 G Or B au
 pire. *Ce vers dans les mss. x est mis à la place du v. 79, qui est alors remplacé
 par celui-ci : Al cuer en ai dolor et ire — 81 G mi — 82 A G Dieu proi C*
 Dicus qui a lui servir — 83 B encor est

86 E tempeste F tempestes A C G Qui B Et — 87 G A me [A ma] fet
 et s. — 88 F croisse — 89 x Di moi B Dient qua huibert A mestuet x
 Di moi ka — 91 G tos tans B souvenir — 92 B G cuer B sans faintir —
 93 B Quil na A B F seur os — 94 D au souvenir F a c. — 95 B Que A x ne
 puis mais

IX

Waast Hukedeu, tote voie
 Sui jo vostres o que jo soie,
 Quar ainc ne vos trovai onbrage ;
 Espoir, se j'alaisse en le voie
 O jo pas aler ne devoie,
 Mieus me fust de vostre voiage ; 102
 Mais j'ai fait men pelerinage :
 Deus m'a deslendu le passage
 Dont bone volenté avoie ;
 Neporquant jo le tieng a sage :
 Mors est, j'en ai eü message,
 Li Sarasins que jo haoie. 108

X

Robert Cosset, a cuer pensiu
 Comant a Deu vos et Mahiu,
 Quar de moi est pris li consaus ;
 De vos et des autres m'eskiu :
 Che qu'al siecle ne voi men liu
 Me fait joer a reponaus. 114
 Tost monte uns hom come amiraus,
 Et tost rekiel come orinaus ;
 Tost a cangié chire por siu :
 Con plus fui en le roe haus

Et j'oi tos fais mes enviaus,
 Lors me covint perdre le giu. 120

XI

Joie, qui vers moi ies repointe,
 Dusqu'a Biaumés fai une enpointe ;
 Si me salue a cuer haitié
 Le castelain en cui s'apointe
 Amors, qui le fait sage et cointe
 Et de bon aire et afaitié ; 126
 Tot sen cuer, ne mie a moitié,
 A en cortoisie apointié,
 S'en a vilonie desjointe :
 De sens li muet et de pitié
 Que a sen cost m'a acointié,
 Quant tos li mons me desacointe. 132

XII

Anuis, qui m'estopes le gueule
 Qui tant fu envoisie et veule,
 Robert Locart me di sans faindre
 Que joie me fuit et eskeule :
 De dru forment en vuide esteule
 Sui mis, mais trop aroie a plaindre 138
 En tot recorder et refraindre
 L'anui dont Deus me fait destraindre,

97 F u que soie — 98 F toutes voies — 99 B D ains — 102 A Que m.,
 ... de vo — 103 B *ce vers manque* — 105-106 B *ces vers manquent* — 106 x je
 len — 108 E F cui jou

109 F al c. — 111 B Que — 113 B gieu — 115-120 G *ces vers manquent*
 (*feuillet déchiré*) — 116 A Et tost descent — 117 A Et tost cange — 118 A
 Quant plus sui C Quant je fui — 119 x fait tos — 120 A F couient B Dont
 me c. p. mon g.

121 G Pitiés, empointe — 122 B x biauues, une pointe — 124 x a cui B
 sacointe — 125 A Honors F Anuitz — 127 B non pas a — 130 G Douneur
 li nuit — 131 A x Qui F apointie — 132 C De ce dont mains me d. F. tos
manque mes des.

133-142 G *ces vers manquent* (*feuillet déchiré*) — 133 F ma g. — 134 B trop
 f. enuieuse x fu anieuse — 135 E loucare F dist — 137 B De dieu — 138 E Sui
 nus — 139 A remirer et restraindre B Les maus recorder et destraindre.
 140 A qui si me f. B *ce vers manque*

Qui si m'abaubit et aveule
Que nus ne me poroit ataindre
D'anui, que li miens ne soit graindre ;
Mais cui vient une, ne vient seule. 144

XIII

Robert Werri, sans nule dote
Me covient partir de le rote :
N'i voi mais riens dont jo m'escuse,
Quar de moi est sevrée tote
Joie qui m'a se triwe rote ;
Et de tot sen pooir m'acuse 150
L'enfretés que j'ai tant repuse.
Avec cho m'amenrit et use
Hontes que jo tant crien et dote,
Qui m'a recomandé le muse
Dont jo meïsmes me refuse :
Mieus m'en vient aler qu'en m'en bote.

XIV

Anuis qui abas maint baudel, 157
Qui m'as fait torner men caudel,
Vers Saint Juri torne ten frain :
Wibert de Biaumont et Ansel
Salue par Johan Bodel,

Cui Deus met de cuete en estrain. 162
Signor Mahiu, que jo mout ain,
Di que joie cuite li clain
Dont j'ai bien pris men quaresmel :
Or me mostrent loire et reclain
Chil de Miaulens et de Biaurain,
Qui tuit sont porï o fardel. 168

XV

Henris li Noirs, a vos m'afaite,
Se nule rien vos ai mesfaite
Ainchois que jo tiegne me voie ;
Mout fu me meskeanche entaite
Puis que j'oi le cop de retraite
Dont jo garder ne me savoie. 174
Vos m'escueillistes me topoie
A tel ore qu'ainc puis n'oi joie,
Mais honte et anui et sosfraite
Et mal qui avec moi guerroye ;
Mais a tort le vos requerroie, 179
Quar grant pieche a que Deus me
[gaite.

XVI

Anuis, qui me fais mat et morne,
Vers Baude Wisternave torne :
De me part congié li demande,

141 C D E Que B Qui si me malmet [et] awogle — 142 B maus ne me pnet — 144 A E G Mes quant B Mais sauient une nauient sole

145-156 G la strophe manque (feuillet déchiré) — 146 A E Ne — 148 B Que x partie toute — 151 B je ai — 153 B La honte que je criem E ja tant — 154 B Qui me — 155 B men acuse — 156 B Mieus me vaut aler com me boute F Mieus vaut alor con ne me bute

157-168 G la strophe manque (feuillet déchiré) — 158 E candel — 158-160 B ces vers manquent — 160 D Umberto — 161 B Salue moi — 162 F de tot en C a lestrain — 164 B Di li que je cuite — 166 E loue et F lore et — 167 F Chil de bialuais.

169-180 G la strophe manque (feuillet déchiré) — 169 A Henri bougier B Verri, a qui — 170 B mauez A forfaite — 172 D Mout par fu ma cheance — 174 A soloie B pooie — 175 F coupoie — 176 B Des cele eure que puis — 177 x Mais duel — 178 A auoec qui me F qui avec me B De moi ne faites eschargaite — 179 A Mais pour nient F ce vers manque — 180 B Que, magait.

181-192 la strophe ne se trouve pas dans B x' — 181 A ma fait C me fait — 182 C guistrenaue G wistrenale

Quar d'aler en un ost m'atorne
 Dont nus aliegre ne retorne,
 Tant se gart d'enferme viande. 186
 Et puis que raisons me comande
 A estre en vie peneande
 Et mes afaires me bestorne,
 Chil Deus qui de li fist ofrande
 Le me laist endurer si grande
 Que en ches tenebres m'ajorne. 192

XVII

Pitié pri qui me nef gouverne,
 Al Castelain conte et discherne
 Et Bauduïn sen fil meïsme,
 Coment Deus a sen droit me ferne :
 Quar jo floris quant il iverne
 Et quant il fait esté jo rime. 198
 Emi ! contre poil rewaïme ;
 Mais Deus m'a joé d'un sofisme,
 Que tuit li mire de Salerne
 N'abaisseroient cheste lime ;
 Quar jo fui obliés a disme :
 Ch'est uns blés qui volentiers gerne.

XVIII

Jaques al Dent, que que j'i mete, 205

Me covient que men giu demete :
 N'i afiert mais nule dotanche.
 Sovent botiés a me carete,
 Ains que li maus dont en me rete
 Me partist de vostre acointanche. 210
 Or n'atent mais nule pitanche
 Qui aliege me mesestanche,
 Ne ja Deus ne s'en entremete
 Que il cheste dolor m'estanche,
 Ains doinst al cors tel penitanche
 Par quoi l'ame soit fors de dete. 216

XIX

Pitiés, qui en men cuer se met,
 Va moi la o jo te tramet,
 Quar jo n'os aler si avant ;
 Pren congié a Pieron Wasket :
 Mout m'a fait et mout me pramet
 Qu'encore fera en avant : 222
 Maint bien m'ont fait li markeant.
 A li et a Simon Durant
 De me besoingne t'entremet ;
 Quar ainc ne furent recreant
 De moi aidier a lor vivant :
 A Deu meïsme les en met. 228

184 G une ost — 185 C en sante ne — 187 A que cascuns — 192 G ses
 193 B qui mauuais — 194 D et *manque* — 195 B D F. A bauduin — 196 D
 Comme — 197 B C E F Que — 198 B C G ruisme — 199 C D E Ainsi F
 Ensi A reuwime B regayne C regayme D rimuine E runwime F runverime G
 reweisme — 200 G Car — 202 B Ne passeroient — 203 F je sui — 204
 C D F germe

205 A Makes A D quoique F quanque — 206 B en mon gieu meste G que
 je me mete — 207 A sofrance — 210 A de vo — 211 B Or narai — 212 B
 Qui maliet de ma — 215 B Mais B E an cors

217 A G Anuis B en qui pitiez se met — 218 B Or va F la *manque* — 219
 B x' Que A plus auant — 221 E et bien me — 222 F G Ke A Et fera encor B
 Et encor me fera G en anant — 223 B F Mais. *Dans A les vers sont dans
 l'ordre suivant : 224, 227, 225, 223, 226 et 228 — 224 A G huon durant —
 225 x' te tramet — 227 x m. bien faire E F en I. Ce vers et le précédent sont
 remplacés par les suivants dans A G : Di lor que a deu les comant A cui de lor
 bienfais [A Et feront de ce bien] me vant*

XX

Raol Ravuïn, gentius maire,
 Or i puet en aumosne faire
 En moi qui sui vostre confrere ;
 Or n'ai mais al siecle que faire,
 Ains me covient ariere traire ;
 Et neporquant, quant jo i ere, 234
 Par tot trovoie pere et mere ;
 Or est drois que jo le compere,
 Mais tot me doit seoir et plaie
 Al cors dure vie et amere
 Por faire l'ame recte et clere :
 Ausi est li cors a refaire. 240

XXI

Warin, puis qu'ainsi m'est jugié,
 N'en doi aler sans vo congié,
 Ne jo pas faire ne le vueil :
 A Deu, amis, vos comant gié.
 Refusé m'a et calengié
 Li mons que jo tant amer suel ; 246
 N'a mais cure de men acueil.
 Mais jo cuidai en autre escueil
 Avoir le païs eslongié ;
 Mais ne me loist passer le suel :
 S'en lo Deu et en gré recueil
 Qui m'a men quaresme alongié. 252

XXII

Cuers, va moi la o Baudes maint,
 Qui tos autres canpions vaint,
 Quar de bien faire onques ne lasse.
 Joie, dont petit me remaint,
 Et santé dont mout me sosfrait
 Li doinst Deus! cho seroit grant masse.
 Me dolors totes autres passe, 259
 Quar en moi s'aüne et amasse
 Tos li anuis qui joie estaint,
 Qui m'a fait avoir en le nasse
 Del mal dont nus hon ne respasse,
 Por qu'il l'ait a plain cop ataint. 264

XXIII

Berart, n'est drois, por qu'il me loise,
 Que sans vostre congié m'en voise
 Faire me peneuse semaine.
 Tant sai vo maniere cortoise
 Se viaus non je cuit qu'il vos poise
 Que j'ai canté le daerraine ; 270
 Mais s'issir puet por nule paine
 De cors enferm parole saine,
 Dont est drois que men sens aoise ;
 Or primes sordra li fontaine :
 Mes cuers et li maus qui me maine
 Ne sont pas fait d'une despoise. 276

229 B Ha raoul rauin — 231 D F A moi — 232 G Car — 134 A se jou F
 i ere *manquent* — 238 G Au cuer E vie dure — 240 A G defaire

241-252 G la strophe manque (*feuillet déchiré*) — 241 A Mahiu F me sui
 jugies — 242 B Men puis — 245 C le vers manque — 246 x Li mondes que
 tant amer seul — 247 B Nai A mon orgoel B ton orguel — 248 A autre fuel
 — 249 F enlongie — 251 D Si lo — 252 F eslongie

253-264 la strophe ne se trouve pas dans B x' G (*feuillet déchiré*) — 253 C
 bauduins — 257 Ce vers est remplacé dans C par le suivant : Et biens tant com
 il men trespasse, qui vient après le v. 258 — 261 A que joie — 263 C Dun
 mal de quoi nus ne — 264 C Puis que il a plain coup lataint

265-276 G la strophe manque (*feuillet déchiré*) — 265 C F Gerart E Bernart
 B G que il me — 269 C Que je sai bien que il — 270 B Quant — 271 x par
 nule — 272 A De cuer E Des cors — 273 C nacoise x' desploie B le vers
 manque — 275 B Li maus et mes cuers — 276 B Il ne sont pas

XXIV

Pitiés, qui m'a apris ten livre,
Vers Baude Bolart me delivre :
Di li que il a Deu remaigne,
Que hontes et anuis m'enivre
Qui nuit et jor assaut me livre,
Et loe et castie et ensaigne 282
Que, por aise qui me sosfraigne,
Plus ne me mete en lor conpaigne :
Assés en ont sofert le cuivre.
Loer me doi, qui que s'en plaigne,
De Deu qui me donte et ensaigne
D'une mort dont en puet revivre. 288

XXV

Pitiés, qui par vos me dontés,
Avec mes bons amis contés
Martin Vrediere de la fors :
Par li est li kemins hantés ;
Et Bertran pas n'i mescontés,
Quar se promesse m'est tresors. 294
Ja ne il ne Mahius li Fors
N'ierent de men escrit mis fors,
Coment que soie demontés ;
Mais contre Deu ne vaut nus sors,
Et puis qu'il m'a tolu le cors,
Je li doing l'ame de bontés. 300

XXVI

Anuis, en cui mes cuers se mire,
Salue moi Jofroi le mire,
Quar bien doi a li congié prendre :
Jo sui ses hon, il est mes sire.
Bien ai prové sen maïstire :
Nus hon ne l'en porroit aprendre. 306
Mout li covint grant paine rendre
A ma car sauder et reprendre
Qui tant est de foible matire :
Coment osa il entreprendre
Tel teste a roisnier et a fendre,
Qui ert mauvaise tote entire ? 312

XXVII

Anuis, qui me joie as destruite,
D'Aliaume Piedargent m'acuite :
Va, si le me salue encore,
Quar metre m'estuet a le fuite
Et tote joie clamer cuite
Qui m'a nori duskes a ore ; 318
Mais cheste povretés me dore
Quar jo sai bien que Deus restore
Qui en grache prent cheste luite.
Or primes doi men sens desclore,
Le cuer ovrir et les ieus clore,
Quar il m'ajorne et si m'anuite. 324

277 G pris comme liure — 278 B E F A b. A baillart F baudet B fastoul —
279 A C x" De lui — 280 A Car B Car honte et raison me desyure C Car
honte et anuis me deliure — 281 B chascun jor — 283 A pour anui — 284 A
lor bargaigne B vo compaignie — 285 A G Trop en ont il [A Car trop en ont]
s. le [A de] cuiure — 286 B F G men D F quiqui D se — 287 A ma mostre
G ma done

289 B par tout — 291 A Mahiu B la defors — 292 C De lui est drois —
293 B Ne G ostes B x oubliés — 294 B Que sa pr. mert — 296 A De mon
escrit nerent plane B x De mon escrit ne seront fors — 300 B mame de

301 G Pities A x qui en men cuer — 302 F Salues — 303 B Que — 304
A il est mes hom — 306 G ne men — 307 F couient — 311 G. Tel tes a

314-315 *Ces deux vers sont remplacés dans A G par les vers suivants* : Salue
moi et si macuite Aliaume piedargent encore — 316 A Cor mestuet torner —
318 C E de si F de chi — 320 C E F Que B je croi B estore G mestore — 321
G Que jen — 322 B Emproier x' vueil mon

XXVIII

Bauduïn Fastol, or m'enplaide
 Une ochoison honteuse et laide,
 Qui me fait guerpier men estage :
 Joie qui m'a cueilli en faide
 Ne m'a riens presté en manaide,
 Ains a de moi pris doble gage. 330
 Kier m'a vendu sen avantage,
 Mais je tieng a preu le damage
 Qui chi me nuist, s'il aillors m'aide :
 Bone esperanche m'assoage
 De le grant joie a iretage
 O cascuns a quanqu'il sohaide. 336

XXIX

Pitiés, va la o jo ne vois,
 Congié prendre as Piedargentois :
 Con plus les ain, plus les eskiye.
 Robert, chil Deus en cui tu crois,
 Il te laist bien porter te crois
 O jo ne puis porter le miwe ! 342
 Remés sui dedens le banliwe ;
 Païen ont de moi ferme triwe,
 Mais se Deus fust assés cortois,
 Tant m'eüst viaus presté s'aiwe
 Qu'en le tere qui ja fu siwe
 Eüsse fait un serventois. 348

XXX

Coreciés et honteus et mas,
 Comant a Deu Baude et Tumas,
 Quar mout pris lor acostumanche :
 Deus, qui tos biens acostumas,
 Qui de te verge batu m'as,
 Done lor vertu et poissanche 354
 De maintenir lor bone enfanche !
 De lor aïwe ere a fianche
 S'aler peüsse vers Damas ;
 Mais remés sui par conissanche ,
 Deus m'a contée me keanche,
 Si m'a fait geter anbesas. 360

XXXI

Anuis qui en moi se desploie,
 Qui m'amatit et asoploie,
 Me semont par jor et par nuit
 Qu'al siecle me toille et desvoie ;
 Et hontes me maine et convoie,
 Qui pieche a m'a pris en conduit ; 366
 Quar en liu o il ait deduit
 N'a mais a men ues siege vuit,
 Ains preng congié con hon sor voie
 A chelui cui sornons me fuit :
 Quar grant diference a, jo cuit,
 De Johan Duel a Gerart Joie. 372

325 A Baude A ore B mout men — 327 x G ma fait x cangier — 330 B a pris de moi — 331 B Bien — 333 B et aillors G se aillors — 336 F O *manque* B ce se souhaide

337-348 G *la strophe manque (feuillet déchiré)* — 337 E F Congie — 339 A eskiye — 340 x Simon B la ou tu — 341 B la crois — 342 B Lau — 343-344 *ces vers sont intervertis dans A* — 345 B fust auques — 346 A daïue — 347 F En

349 x' Corouceus — 351 B Et — 352 B qui les biens — 353 A Et de — 355 B De parsuir — 356 x en fiance — 357 B Aler — 359 F conte — 360 B Et ma

361-372 G *la strophe manque (feuillet déchiré)* B x Pitie A en mon cuer desploie — 362 F Si — 364-365 F *ces deux vers manquent* — 365 A Et honte et anuis me conuoie x Et hontes qui me reconuoie — 366 x mont pris — 367 x il a — 368 B mais avec moi — 369 A Congie demenc — 370 A sonors F sor nos B A gerart qui

XXXII

A vo congié, Waubers li Clers,
M'en vois malades et enfers,
Dont Deus tos nos amis defende !
Entiers m'avés esté et fers ;
Ainc vos avoirs ne me fu fers
Se j'oi mestier d'une provende : 378
Deus bon guerredon vos en rende
Et de moi tel venganche prende
Que li siens huis me soit defers ;
A sen cois en a pris amende,
Sans nul respas qu'al cors atende,
Quar jo fui entassés trop vers. 384

XXXIII

Puis que jo de l'aler m'esmuef,
N'en doi mie porter l'estuef :
Al congié prendre me racort.
Gerart d'Espagne, or sont tuit nuef
Vo viés don, et si le vos pruef :
Revescu sont par cheste mort. 390
Quantu'on m'a doné en deport
Tot soit en aumosne ressort.
Devant Deu vos biens vos repruef,
Qu'il a l'ame les vos restort :

N'ai plus bel don que vos aport
A bone estrine a l'an renuef. 396

XXXIV

A Deu comant le Monoier,
Chelui cui Deus puist envoyer
Pooir de porsivir le coite,
Quar s'il ne pert par desvoier,
Bien se comenche a desploier :
Deus li laist se main tenir droite ! 402
Il a bien prise s'escueilloite :
En cho qu'onor aime et covoite
Li laist Deus se voie emploier,
Et tos chiaus avuec li d'aoite
Qui aideront a me cueilloie :
Quar trop crien al siecle anoier. 408

XXXV

Hé ! maistre Renaut de Biauvais,
Ja est li siecles si mauvais :
Quar le fai si con tu le dis.
Trop longuement portes ten fais.
Alés m'en sui ; se tu t'en vais,
Mout sera Aras assordis : 414
De biaux contes et de biaux dis
Chertes il ert si rebondis

375 A x mes amis — 377 B x' Ains A vos osteus C Onques vos huis — 378
B Quant joi C Se partir voil a vo A *le vers manque* — 381 B Dont li A *le vers*
manque — 382 B son cors C G son kieus B G lamende — 383 A respit E
entende

385-396 B G (*feuillet déchiré*) la strophe manque — 385 F daler si — 389
A si les vous reproef — 391 C Kaucuns — 393 A aproef — 394 A D Qui A
resort

397-408 G la strophe manque (*feuillet déchiré*) — 398 B auoier — 399 B Cil
muet de parsuir A se c. — 400 B Se cil A nel pert

401 A Bien si B Bien le B emploier — 402 B tenir sa main — 403 F sa col-
loite B a prise bonne escuelleite — 404 F A ce B sauoir aimme E El conour
naimme ne conuoite — 405 F Il E Dieus li laist — 408 G auoier

409 A x' Ha F renier — 411 B Or — 413 A C D E se tu si fais F *le vers*
manque — 414 x Trop seroit — 416 A Ert il certes si abaubis C E F Certes
seroit D Seroit certes G Certes sera

Qu'il n'i recoveront jamais.
Jo ne te loseng ne blandis,
Mais tos les lorgnes contredis :
Savoir dis et folie fais ! 420

XXXVI

Waignet, mout plaing que tu ies teus
Que tos jors ies si diseteus ;
Quar t'esvigore et escaudis ;
Fai le que cortois et que preus :
Porte me crois, s'en aras deus.
Quar se tu ieres eslandis, 426
Tost seroies outre wandis
O a Barlete o a Brandis.
Chi ne pues tu estre eüreus ;
Fai te voie et moi escondis :
Se tu ies la por moi kaitis,
J'ier chi por toi maleüreus. 432

XXXVII

Hé ! Nicoles li Carpentiers,
Conpains de bon aire et entiers,
A Deu ! quar de l'aler m'aprest.
Améement et volentiers,
Con se vos fuissiés mes rentiers,

Vos trovoie a men besoing prest. 438
Or n'i a autre tor que chest :
Vos en irés el haut conquest
O forbatus m'est li sentiers ;
Deus set qui bons pelerins est,
Qui s'aïwe a l'ame me prest,
Quar li cors gist sor les gantiers. 444

XXXVIII

Pitiés, salue de me part
Robert al Dent, li et Bernart,
Quar tos jors m'ont esté anbeure
Amiable et de bone part ;
Mais por peu le cuer ne me part
Dobles pensers qui me cort seure. 450
Joie et dolor en men cuer neure,
Ri et sospir, et cante et pleure ;
A men sens et a men esgart
Sui jo et desos et deseure ;
Li cors s'en va, l'ame demeure :
Ainsi remaing, ainsi m'en part. 456

XXXIX

Ar Luis, qui en men cuer abonde,
Salue moi a le reonde

417 A Que ni D Qui ni E Qui lui x recouera — 418 F bose ne B losenge
A le vers est le 419^e et est remplacé ici par : La cites en vaura mout pris —
419 B escondis — 420 E Sauoirs dis et folies fais

422 A Et cades B Qui ies A G toz tans — 423 A x le fai si com tu le dis
B ce vers et le suivant manquent — 424 E le manque — 425 C Porte une x'
Porten B Pren ma, si en — 426 A Se tu estoies B le vers manque — 427 B
Que se tieres — 428 A x' barlet — 432 A B C D Gere

433 A B E F Ha — 434 E G deboinaires entiers B ce vers manque — 437 F
si vos — 439 A D G tort B ce vers manque — 440 x' en haut — 441 B Dont
F forbaniz — 443 C E F nous prest D vous prest — 444 x G cors est

446 B et puis bernart — 447 B Qui E mout este — 449 F poi que tous les
mss. ont li cuers — 450 F me cuers seure — 451 A Joie dolors qui G Por le
mal qui — 452 x Plaing — 455 B Mes cuers, li cors — 456 D Ainsi men vois
E F Ensi demeure B Ainsi sen va ainsi sem part

457-468 B la strophe manque — 457 x' Pitie

Aras et tote le kemune,		Por Deu et por nativité	
Quar tote onor en aus soronde ;		Qu'entre vos fachiés une taille	
Mais de totes cheles del monde		A parfornir cheste bataille	
Mar m'en salueras que une :	462	Dont cascuns doit avoir pité.	486
L'avoeresse de Betune,		Mout m'ariés bien aïreté,	
Plus cortoise ne sai nisune :		S'a Miaulens m'aviés boté ;	
Ch'est li dame de Tenremonde.		Jo ne sai maison qui le vaille ;	
Deus qui le fist en plaine lune		Pieche a m'a li lius delité,	
Mete en li volenté aucune		Quar gent i a de carité :	
Que se plenté en moi esponde.	468	Bien me soffiroit lor vitaille.	492

XL

XLII

Pitiés, qui en moi iés esprise,		<i>Dame, cui Dieus est pere et fis,</i>	
Ne sai qu'autre mès i eslise :		<i>Veuilliez que ne soit desconfis</i>	
Porte al maieur d'Aras chest brief,		<i>Mes cuers, quoi qu'il me mesaviengne ;</i>	
Fai tant qu'en devant li le lise ;		<i>Car je sui de ce trestout fis</i>	
Se Deu plaist et se gentelise,		<i>K'en rien ne gist tant mes porfis</i>	
Ja en li ne perdrai men fief.	474	<i>K'en ce que je si me maintiengne</i>	498
Et as eskevins de rekief		<i>Que en vo service me tiengne.</i>	
Le fait lire de kief en kief,		<i>Plaise vous qu'ainsi m'en aviengne</i>	
Tant que pitiés lor en soit prise ;		<i>Et que adès soit ententis</i>	
Quar se j'ai anui et meskief,		<i>Mes cuers, quels que mes cuers deviengne,</i>	
Par raison lor doit estre grief :		<i>Que tout adès li ressourviengne</i>	
Avenu m'est en lor servise.	480	<i>Et d'enfer et de paradis.</i>	504

XLI

XLIII

Seignor, ainchois que jo m'en aille,	<i>Dame, en cui sont tout bien logié,</i>
Vos proi a cheste definaille	<i>A vo candoille pren congié</i>

460 F en sans abonde A G Mais de totes cheles [A dames] del monde —
 461 C Mais seur A Si con il clot a la reonde G Si con il est a la reonde —
 462 C Vueil que tu men salues une — 463-464 *ces vers sont intervertis dans F*
 — 464 A nen i a une D nen sai nis une G ne sai que une — 466 x en prime
 — 468 A Que de ses biens x Que sa bonte sor moi abonde
 469 F sor moi A reprise B ot en moi reprise — 470 F que autre mais les
 lise — 471 C G ce F chest *manque* — 472 C E F ke deuant soi B D ke deuant
 li — 474 D en aus G Ja ne p. par li — 475 A As eskevins tout — 477 B lor
 sera prise — 478 B Que se, ne — 480 B Cauenu
 484 B C D fetes — 485 B Por parfiner F Et por fornir — 486 B Dont li
 mons — 487 B herite — 489 B Que C Ne sai maison qui mieus me vaille —
 491 B Que — 492 A Si me x Se mi B Bien me soffira x la vitaille
 493-504 *La strophe n'existe que dans C*
 505-516 *La strophe n'existe que dans C*

*Que donnastes as jogleours ;
 A li baisier ai renoncié
 Par un mal qui si m'a blecié
 K'aler me couvient les destours. 510
 Dusk'a li n'iert mais mes retours ;
 Mais m'amour li laisse a tous jours,
 Et quant iere ou petit murchié,
 De moi iert baisie la tours
 Ou establis est ses sejours ;
 S'avrai cuer mains mesaaisié. 516*

XLIV

*Hé ! menestrel, douch compaignon,
 Ami m'avez esté et bon
 Comme très fin loial confrere ;
 A pourchacier ma garison,
 M'avez fait amour et raison
 Plus que se tout fuissiez mi frere : 522
 Dieus vous en soit guerredonnere
 Et sa très doce chiere mere
 Qui a vous a fait le haut don ;
 Priiès que sa largece pere
 En moi : par quoi prie a son pere
 Et a son fill pour moi pardon. 528*

XLV

*A Dieu vous veuil tous commander
 Ensemble, sans cascun nommer,
 Car n'i a nul dont je me plaigne,
 Ains m'en lo mout et doi loer ;
 De vous me couvient eschiver
 Comment que li cuers m'en destraigne.
 Avoec mout diverse compaigne 535*

*M'estuet que je me racompaigne :
 Or m'i doinst Dieus si endurer
 Le mal qui le mien cors mehaigne
 Que par [le] prendre en gré ataigne
 A Dieu m'ame représenter. 540*

XLVI

*Mout bonement m'a Dius presté
 Sens et engien par sa bonté
 De recorder le bon usage
 D'un baron qui par sa bonté
 A en sa vie conquesté
 Paradis, ce dient li sage : 546
 Il commencha en joene eage
 Diu a servir de bon corage,
 Tierre guerpi et hireté
 Et rescui en un hermitage
 De viande povere et sauvage
 Dont il n'avoit nouris esté. 552*

XLVII

*Li plus gentius ki soit en France
 Et ki lignie avoit plus france,
 Demoutra bien par grant francise
 Qu'il fu souffrans de grant souffrance.
 Estre en doit sainte ramenbrance
 Tout par tout contée et reprise. 558
 Il franci s'ame de francise :
 Sa volentés fu si esquise
 Qu'il n'i remest mauvaise brance :
 De quanqu'il pot fist Dieu servise,
 Si que sa chars fu toute mise
 En grant souffraite d'abondance. 564*

517-528 La strophe n'existe que dans C
 529-540 La strophe n'existe que dans C
 541-552 La strophe existe seulement sans variante dans x"
 553-564 La strophe existe seulement sans variante dans x" — 562 service —
 564 souffrance.

GLOSSAIRE

Les numéros précédés de p. renvoient aux pages de la notice ; les autres à la numérotation des vers.

- Abaubir 141, *rendre bègue, faire perdre l'usage de la parole, stupefier.*
 Afaitier (s') 169, *s'adresser.*
 Aliagre 185, *dispos, en bonne santé.*
 Amafir 362, *accabler.*
 Anbesas (geter) 360, *jeter le double as (aux dés), au fig. avoir mauvais jeu.*
 Anbeure 447, *tous deux.*
 Aoise 273, *1^{re} pers. subj. prés. de aoire, augmenter (forme bizarre).*
 Aoite (d') 406, *en plus, par surcroît.*
 ARAS 414, 459. — Le castelain d' — 194 (HUE DE S. OMER), p. 221.
 Assoagier 334, *soulager.*
 Aūner (s') 260, *s'assembler.*
 BARLETE 428, *Barletta (en Italie, sur l'Adriatique).*
 BAUDE 350, p. 216, 221. — Voy. aussi CANPIONS et FASTOL.
 Baudel 157, *joie bruyante.*
 BAUDUÏN (fils du châtelain d'Arras), 195.
 BERART (*différents mss. portent BERNART et GERART*) 265, p. 221.
 BERNART, voy. BERART.
 BERTEL, 73, p. 221.
 BERTRAN 293, p. 220 (*peut-être est-ce un Bertran VERDIÈRE ?*).
 Bestorner 189, *mal tourner.*
 BETUNE (l'avoeresse de), 463, p. 219.
 BIAUMÈS 122, *Beaumetz (Pas-de-Calais)* — le castelain de — 124, p. 221.
 BIAUMONT, Ansel et Wibert de — 160, p. 219.
 BIAURAIN 167, [*léproserie de*] *Beaurains*, p. 217.
 BIAUVAIS (maistre Renaut de) 409, p. 221.
 BOGIER (Henri), *se trouve dans un ms. à la place de Henri le NOIR.*
 BOLART (Baude) 278, p. 221.
 Bondie (joer de) 7, *se moquer, jouer par en dessous, allusion au jeu de paume où le coup de bond est opposé à la volée. Cf. Ste-Pal., Bond.*
 BOSKET (Johan) 16, p. 220.
 BRANDIS 428, *Brindisi (ville d'Italie).*
 CANPIONS (Baude des) 253-254, p. 221.
 Carete (boter a la), 208, *pousser, au figuré aider.*
 CARPENTIER (Nicole le) 433, p. 221.
 Castelain (le), voy. ARAS et BIAUMÈS.
 CLERC (Waubert le) 373, p. 221.
 Coite 399, *désir pressant.*
 COSSET (Mahiu) 110, p. 220. — (Robert —) 109, p. 220.
 Covenir (al) 94, *comme cela se pourra.*
 Cueilloite 407, *collecte, quête.*
 Cuete 162, *couette. PROV. : (mettre) de cuete en estrain.*
 Cuivre 285, *tribulation. Voy. W. Foerster, Chev. aus d. esp. 400-1.*
 Daerraine (canter se) 270, *chanter sa dernière [chanson], au fig. en finir avec la gaité.*
 DAMAS 357.
 Defers 381, voy. Fers.
 Definaille 482, *fin.*
 DENT (al) Bernart — 446, p. 220 ; — Jaques — 205, p. 220 ; — Robert — 446, p. 220.
 Despire 78, *mépriser.*
 Despoise 276, *alliage.*

- DISIER (Simon) 37, p. 221.
 Disme (oblié a) 203, [blé] *laissé comme dîme [et exposé à pourrir]*, au fig.
 Dorer 319, *enrichir*.
 DURANT (Simon ou Huon) 224, p. 221.
 Enferm 272, 374, *malade* ; enferme viande 186, *vivres gâtés*.
 Enfreté 77, 151, *maladie*.
 Enpointe (faire une) 122, *faire une pointe*.
 Entait 172, *mis en train*.
 Entassé 384, *mis en tas (en parlant du blé qui se pourrit dans cet état)*, au fig.
 Enviall 119, *enjeu, acte de mettre de l'argent au jeu*.
 Escaudir 423, *échauffer*.
 Escueil 248, *élan, départ*.
 Escueillir 175, *lancer*.
 Escueilloite (prendre s') 403, *prendre son élan*.
 Esfronter 66, *décourager*.
 Eskeule 136, 3^e pers. ind. prés. de *escouler, fuir, échapper à*.
 Eslandir 426, *exiler*.
 ESPAIGNE (Gerart d') 388, p. 220.
 Espondre 468, *manifester*.
 Estage (guerpier son) 327, *déménager, au fig.*
 Estanchier 214, *au fig. apaiser*.
 Esteule 137, *chaume*. PROV. : De dru forment un vuide esteule.
 Estoper 133, *fermer, boucher*.
 Estrain 162, *paille*. Voy. Cuete.
 Estuef 386, *balle de paume*. L'expression *enporter l'estuef* paraît signifier : *s'en aller sans prendre congé*.
 Faide (cocillir en) 328, *déclarer la guerre à*.
 Fardel 168, *botte (d'herbe)* ; pori o — au fig. (même image qu'au v. 384).
 FASTOL (Bauduïn [ou Baude]) 325, p. 217, 220, 221.
 Fernier 196, *ensorceler*.
 Fers ; 1^o 376, *cas sujet de firmus, fidèle, ferme en amitié*. — 2^o 377, *adj. verbal du verbe fr. fermer, fermé ; de même defers au v. 381*.
 Fiever 44, *au fig. inféoder*.
 Forbatu 441, *interdit*.
 FORT (Mahiu le) 295, p. 221.
 Gantier 444, *chantier (pièce de bois)*. Voy. Littré, *chantier* 1.
 GERART, voy. BERART.
 Gerne 204, 3^e pers. ind. prés. de *gerner, germer*.
 Graindre 143, *plus grand (au cas sujet)*.
 HUE DE S. OMER (*châtelain d'Arras*), 194, p. 221.
 HUKEDU (Vaast) 97, p. 216, 220.
 Iverner 197, *faire hiver (impers.)*.
 JOFROI 302 (*médecin de Bodel*), p. 221.
 JOIE (Gerart) 372, p. 221.
 Keanche, *point obtenu en jetant les dés ; au fig. 75, chance*.
 Lime 202, *peine*. Cf. Ste-Pal., *Lime et Limer*.
 Livre (apprendre ton) 277, *au fig. élever à ton école*.
 LOCART (Robert) 135, p. 220.
 Loire 166, *leurre* : au fig. *montrer loire et reclain, appeler et réclamer*.
 Lorgne 419, *louche, au fig.*
 Luite 321, *assaut*.
 Lune (faite en plaine) 466, *à l'époque la plus favorable pour prospérer*.
 MAHIU 163, p. 219.
 Main (estre a) 14, *être à la portée, à la disposition*.
 Maïstire 305, *science*.
 Male (torser sa) 88, *au fig. se préparer à partir*.
 Manaide *grâce, merci* ; en — 329, *à titre gracieux*.
 Merele (traire de) 84, *jouer aux marelles, pris au figuré*.

- Mesaler 96, *être gâté, corrompu*. Cf. Du Cange, *Mescalìa*, et Ste-Pal., *Mesalé*. Ce verbe composé d'aler a ici une conjugaison analogique.
- Mesestanche 212, *mauvais état*.
- Meskeanche 172, *mauvaise chance*. Voy. Keanche.
- MIAULENS 167, 488, [*léproserie de Meulan*, p. 217.
- MONOIER (le) 397, p. 221.
- Muse (recomander la) 154, *loc. sans doute analogue à donner la muse, se moquer*.
- Mouvoir 130 (*verbe neutre*) ; de sens li muet, *cela lui vient de sens*.
- Nape (tenir) 95, *au fig.*
- Nasse (avoir en la) 262, *pécher, au fig. avoir par le sort*.
- Neure 451, 1^{re} pers. sing. ind. prés. de norir.
- NOIR (Henri le) 169, p. 220.
- Orinal 116, *vase de nuit (pris au sens dépréciatif)*.
- PASSE AVANT 41, *nom de la bannière de Simon DISIER*.
- PIÉDARGENT (Aliaume) 314, p. 220. — (Robert ou Simon) 340, p. 220.
- PIÉDARGENTOIS 338, *les membres de la famille PIÉDARGENT ; voy. ce mot*.
- PIERE (Tiebaut de le) 61, p. 221.
- Pire 80, *grand chemin (formé de pierre, lat. *petricus)*. Cf. *Jahrb.* X, 263, XI, 152. La *loc.* gaitier le pire n'a pas de sens bien défini.
- Poil (contre) 199, *à rebours*.
- Quaresmel 165, *Mardi-Gras* : [de joie prendre son] quaresmel, *prendre sa grasse part de joie*.
- RAVUÏN (Raol) 229 (*maire d'Arras*), p. 219, 220.
- Rebondi 416, *retentissant*.
- Reclain 166, (*terme de fauconnerie*), *rappel de l'oiseau*. Voy. Loire.
- Rentier 437, *débiteur de rente*.
- Renuef (a l'an) 396, *au nouvel an*.
- Repaier (se) 81, *s'apaiser, se réconforter*.
- Repoint 121, *excité, hostile*.
- Reponaus (joer a) 114, *jouer à cache-cache, au fig. se cacher, vivre à l'écart*.
- Repus 151, *caché*.
- Respas 383, *guérison*.
- Respasser 263, *guérir*.
- Reter 209, *accuser*.
- Retraite (coq de) 173 (*terme d'escrime*), *coup de revers*. Cf. Gachet.
- Rewaïne 1^{re} pers. ind. prés. de rewaimer (regâiner) 199, *produire la nouvelle couche d'herbe, le regain, au fig.*
- Rimer 198, *geler blanc*.
- Roisnier 311, *trépaner*.
- Ruise 9, subj. prés. de rover, *demandeur (la forme ordinaire est ruisse)*.
- SAINT JURI 159, *église ancienne de Saint-Géry à Arras*.
- SALE (Wibert de le) 89, p. 221.
- SALERNE (li mire de) 201, *les médecins de l'école de Salerne*.
- Sarasin (le) 108, (*c'est peut-être le nom d'un artésien*), p. 221.
- Siu 117, *suif*. PROV. : Tost a cangie chire por siu.
- Soros 93, *suros, tumeur osseuse*.
- Sosfraindre 257, 283, *manquer*.
- Sosfraite 177, *indigence*.
- SOTEMONT (Bauduïn) 51, p. 221.
- TENREMONDE (la dame de) 465, *voy. BETUNE*.
- Topoie 175, *toupie*.
- Torner 158 (*en parlant d'un chaudéau*), *retourner, renverser*.
- Triwe 149, 344, *trêve*.
- TUMAS 350, p. 216.
- Veule 134, *léger, frivole*.

Viaus 346, se viaus non 269, *tout au moins.*

Viés 29, *vieux* : onques ne lorsambloie viés, *ils ne se lassaient pas de moi, je leur paraissais toujours nouveau. Cf. Durmart, v. 284, où il faut lire viés et non niés avec M. W. Foerster, qui prétend que viés n'aurait aucun sens.*

WAGNIET 421, p. 216, 220.

Wandir 427, *tourner.*

WARIN 241 (*jongleur*), p. 221.

WASKET (Pieron) 220, p. 221.

WERRI (Robert) 145, p. 220.

WISTERNAVE (Baude) 182, p. 220.

VREDIERE (Martin), 291, p. 220. *Voy.*

BERTRAN.

LES CHANSONS DE JEAN BRETEL ¹

La vie des poètes chansonniers du moyen âge est peu connue, et à l'exception d'un petit nombre d'entre eux, comme Tiébaut de Navarre, Raoul de Soissons, Henri de Brabant, qui sont avant tout des personnages historiques, on ne possède sur la plupart des trouvères d'autres renseignements biographiques que ceux qu'offrent leurs vers ou les œuvres de leurs contemporains. L'école d'Arras principalement, si fertile et si florissante dans la seconde moitié du XIII^e siècle, mais dont les membres semblent s'être recrutés de préférence parmi les classes les plus humbles de la société reste aujourd'hui presque ignorée, et c'est toujours une véritable bonne fortune de rencontrer, perdu dans un document d'archives, le nom d'un jongleur ou d'un bourgeois-poète de cette époque.

Jean Bretel, malgré la grande et légitime influence qu'il a exercée de son temps sur toute la pléiade d'Arras, malgré son talent très réel d'écrivain et sa fécondité vraiment exceptionnelle, malgré la fortune et la notoriété de sa famille, de vieille race artésienne, n'a pas échappé à la loi commune, et les biographes sont à peu près muets sur son compte. Claude Fauchet a connu les œuvres de Jean Bretel d'après deux manuscrits qui étaient en sa possession et qui sont actuellement au Vatican², dans le fonds provenant de la reine Christine de Suède ; il a signalé les appellations de *Sire* et de *Prince du pui* données au trouvère, et s'est contenté d'analyser un certain nombre de ses jeux-partis ou *partures*³. Du Verdier a reproduit cette notice⁴, que Dinaux n'a fait que paraphraser⁵. En 1844, Adelbert Keller publia dans son *Romvart*⁶,

1. [Voir Bibliographie, n^o 20].

2. Bibliothèque du Vatican, fonds Christine, mss. 1490 et 1522.

3. *Œuvres* (1610), fol. 584 v^o à 586 r^o.

4. *Les bibliothèques françoises de La Croix du Maine* (1773), IV, 362-366.

5. *Trouvères artésiens* (1843), p. 283-286.

6. P. 284-285 et 388-390.

d'après les mss. du Vatican, deux pièces de Jean Bretel qui permirent à l'*Histoire littéraire*¹ de dire quelques mots de ce chansonnier.

Enfin, en 1859, parut un travail² dans lequel M. Louis Passy fit l'analyse d'un nouveau ms. de chansons qu'il venait de découvrir à Sienne. M. Louis Passy donna à cette occasion quelques détails sur les trouvères artésiens du XIII^e siècle, en s'aidant de la comparaison des différents mss.³ (les deux mss. du Vatican, le ms. de Sienne et le fragment de La Haye⁴), qui contiennent une série à part⁵ de chansons écrites pour ainsi dire sous la dictée de l'école artésienne : Jean Bretel⁶ ne fut pas oublié dans cette notice. Sans nier en aucune façon la valeur de toutes les assertions qu'a suggérées à M. L. Passy la lecture des chansons de Jean Bretel et des jeux-partis par lui proposés et soutenus, il en est cependant quelques-unes qui me semblent discutables. Je crois donc utile, avant de publier les six chansons qui nous restent de ce poète, de parler un peu de sa vie.

M. L. Passy affirme sans le prouver que Jean Bretel n'était pas un clerc ; la chose est vraisemblable, et la liberté avec laquelle le poète parle souvent des gens d'église semble appuyer cette opinion⁷. C'est ainsi que Bretel reproche parfois à Adan de la Hale, qui, lui, au contraire, avait fait ses études de cléricature, de revenir sur un passé si éloigné des subtilités amoureuses des jeux-partis :

1. T. XXIII, 636-637.

2. Fragments d'histoire littéraire à propos d'un nouveau ms. de chansons françaises (*Bibl. de l'Éc. des ch.*, XX, 1-39, 305-354 et 465-502).

3. Pour être complet il faut ajouter à ces chansonniers le ms. 657 (anc. 139) de la bibliothèque communale d'Arras (voy. le *Catalogue* de Caron, p. 293-299) et les fragments signalés dernièrement au Lambeth Palace de Londres (voy. *Sixth Report of the royal Commission on historical Manuscripts*, London, 1877, part I, 522-523).

4. Voy. A. Jubinal, *Lettres à M. le comte de Salvaudy sur quelques mss. de la bibliothèque royale de La Haye* (1846), p. 25 et 91-95.

5. Voy. J. Brakelmann, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, XLII (1868), 59-63.

6. L. Passy, *loc. cit.*, p. 465-480.

7. Je parle plus loin d'un autre Jean Bretel que je suppose être le fils du trouvère ; ce fait, s'il était vrai, confirmerait l'idée de M. L. Passy.

Adan, tous tans parlés vous en clergois ¹.

Aussi, un jour qu'il se sent pris tout à coup d'un beau zèle religieux, s'attire-t-il une spirituelle réplique d'Adan, qui trouve la conversion un peu bien prompte :

Sire Jehan, puis ier soir
Avés mout messe enchierie ².

Jean Bretel du reste n'avait aucune prétention à la *clergie*, et c'est encore à Adan qu'il adresse ces vers d'une modestie certainement exagérée :

..... ne sai point de gramaire,
Et vous estes bien letrés ³.

Mais si on admet que Jean Bretel ne fut pas clerc, est-ce une raison pour ne voir en lui qu'un bohème sans sou ni maille, digne compagnon des trouvères de son école, et faut-il, comme le veut M. L. Passy contrairement à l'*Histoire littéraire*, trouver la preuve de cette basse condition dans l'allure quelque peu débraillée du poète et dans les familiarités de mauvais goût que se permettent à son égard ses confrères en poésie ? J'inclinerais plutôt vers une autre hypothèse, car je note un certain nombre de faits qui forment autant de présomptions contraires et me portent à croire que le poète appartenait à une famille d'Arras riche et bien posée.

Tout d'abord le titre de *Sire*, attribué à Bretel et à quelques autres rares trouvères, tels qu'Audefroï et Robert du Chatel, ne me paraît pas, comme à M. L. Passy, constituer une prérogative spéciale au *Prince du pui* : ce peut bien être aussi une appellation honorifique adressée à un personnage d'importance. Cette importance de Bretel se trouve justifiée par la mention faite de son nom dans les *Congés* de Jean Bodel :

Bretel, kel gré que jou en aie ⁴.

1. *Œuvres complètes du trouvère Adam de La Halle*, p. p. E. de Coussemaker (1872), p. 172.

2. *Œuvres d'Ad.*, p. 140.

3. *Œuvres d'Ad.*, p. 154.

4. Méon, *Fabl. et Cont.*, I, 143 ; G. Raynaud, *Romania*, IX, 235. [Voir ci-dessus, p. 300].

Je n'examine pas ici s'il s'agit dans ce vers de Jean Bretel ou d'un membre de sa famille, c'est là une question sur laquelle je reviendrai plus loin ; pour le moment, je constate qu'au commencement du XIII^e siècle (en adoptant la date de 1205 pour les *Congés*¹), le nom de Bretel est cité par Jean Bodel. Or Jean Bodel, dans ses *Congés*, n'a que faire de laisser un souvenir aux jongleurs de son temps, dont il n'attend rien² ; c'est aux Piédargent, aux Loucart, à tous les gros bourgeois de sa ville natale qu'il fait des adieux larmoyants, les provoquant ainsi une dernière fois encore à quelque largesse. En mettant un Bretel en si *riche* compagnie, Jean Bodel délivre à toute la famille un brevet d'opulence. J'ajoute, et c'est là un de mes plus forts arguments, qu'on a la mention, à la fin du XII^e siècle, d'un Nicolas Bretel, mort avant 1170, et dont les enfants payent un cens assez élevé à l'abbaye de Saint-Vaast³.

Les vers de Jean Bretel nous le montrent prenant la vie gaie-ment ; la bonne chère lui plaît tout particulièrement, et les comparaisons gastronomiques sont celles qui se présentent le plus volontiers à son esprit. C'est là le goût commun des jongleurs du moyen âge. Mais ce qui distingue Bretel de ses confrères, ce qui peut prouver qu'il était riche et réalisait ces festins que les autres voyaient en imagination, c'est d'abord qu'il tranche de l'amphitryon avec ses rivaux et les invite à sa table :

Quant ma table sera mise
S'avoeuc moi mangier devez⁴ ;

c'est enfin qu'il dit positivement, ou plutôt se fait dire, dans un

1. J'ai développé, dans une étude sur les *Congés* de Bodel (*Romania*, IX, 219) [voir ci-dessus, p. 280], les raisons qui me font admettre cette date, déjà proposée par M. P. Paris (*Hist. litt.*, XX, 610-611 et 795-796).

2. Bodel cite cependant un certain nombre de trouvères dans ses *Congés*, mais l'un est un grand seigneur, Hue de Saint-Omer, châtelain d'Arras, l'autre un riche bourgeois, Baude Fastoul ; sur les deux derniers, Garin et maître Renaut de Biauvais, nous n'avons pas de renseignements.

3. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras*, rédigé au XII^e siècle par Guimann et publié... par... Van Drival (1875), p. 220. — Ce cartulaire est limité entre les années 1170 et 1192.

4. Dans le jeu-parti commençant par ces mots : *Grieviler, feme avez prise* (Lambeth Palace ; Vat. 1490, fol. 160^{ro} ; Vat. 1522, fol. 163^b ; Sienne, fol. 48^{vo}).

jeu-parti adressé à Adan de la Hale, qu'il préfère depuis longtemps son argent à l'amour :

Car pour amour je sai certainement
Ne guerpiriés a pieche vo argent ¹.

Il me paraît donc plus que probable que Bretel était riche, puisqu'il est fait allusion à *son* argent, à *sa* fortune ; ce devait être un riche *bourgeois*, et cette qualité n'est nullement contredite, à mon avis, par les libertés que les trouvères ses contemporains prennent avec lui, bien que *Prince du pui* ; c'était chose reçue alors entre poètes, et les grands seigneurs n'étaient pas épargnés plus que les autres : il était de bonne guerre de se traîner de *teste fole* et de *mesdisant*. Aussi ne doit-on pas attacher plus d'importance aux épithètes malsonnantes dont Bretel est criblé par ses rivaux qu'à celles qu'il ne manque pas de leur jeter à la tête ; et je m'étonne que M. L. Passy ², remarquant que Bretel est dans les jeux-partis souvent accusé de *fausserie* et d'*engieng*, ait pu en conclure que le poète fût plus rusé et plus fourbe que les autres. Ces reproches s'appliquent en effet beaucoup moins au caractère de l'homme qu'aux fertiles ressources d'imagination et d'ingéniosité du poète. Chacun des trouvères est fier de proclamer son adversaire le plus rusé et le plus habile dans l'art de déduire un raisonnement amoureux : il n'aura que plus de mérite à le vaincre.

Voyons donc dans Bretel un fils de bourgeois d'Arras, menant vie joyeuse et facile, mêlé dès sa jeunesse à la troupe des jongleurs dont il fait ses amis, vivant au milieu d'eux en compagnie d'autres bourgeois comme lui (Lambert Ferri par exemple, qui fut maire de Saint-Léonard ³) sur un pied de familiarité tout artistique, et nommé par eux aussi *Prince du pui d'Arras* ⁴, autant

1. *Œuvres d'Ad.*, p. 178.

2. *Loc. cit.*, p. 468.

3. L. Passy, *loc. cit.*, p. 338-344.

4. Ce titre de *Prince du pui* n'est pas donné à Jean Bretel dans tous les jeux-partis où il figure. Dans le ms. 1490 du Vatican, qui comprend au moins 61 jeux-partis proposés ou soutenus par Bretel, 13 seulement lui attribuent cette qualification. Je remarque de plus que ces jeux-partis semblent être réunis à part et sont contenus presque tous du fol. 167 au fol. 174. Ces pièces correspondent sans doute à une période déterminée de la vie de Jean Bretel.

pour sa fortune que pour ses talents poétiques de chanter d'amour.

Les amours de Bretel sont du reste beaucoup plus théoriques que réels : le trouvère nous parle bien une fois d'une certaine Beatris¹ qu'il aime ; dans une autre chanson, il pleure une maîtresse² qu'il se résout à oublier ; autre part encore, il se donne avec une certaine fatuité juvénile comme un galant infatigable :

Je sui li ars qui ne faut 3 ;

mais partout ailleurs il semble se complaire dans les développements platoniques et dialectiques des questions amoureuses bien plutôt que dans les aventures militantes. Les hypothèses relatives au mariage entre autres reviennent de préférence sous sa plume : on est forcé d'avouer qu'il les envisage avec le plus grand sang-froid et qu'il discute tranquillement les questions les plus délicates, celle entre autres de savoir si, quand on aime une femme, il vaut mieux qu'elle soit votre maîtresse et la femme d'un autre, qu'une autre femme et la maîtresse d'un autre⁴. Habile aux jeux d'esprit et passé maître en *préciosité* littéraire, Bretel fut de son temps le grand arbitre-expert des différends d'amour. Ses amis, ses adversaires ne manquent jamais l'occasion de le louer et de vanter sa science de poète :

Prince del pui, mout bien savés trouver,
Ce m'est avis, partures et chansons 5,

lui dit Jean de Grieviler ;

Sire, vos avez grant cri 6,

répète Adan de la Hale. Un autre trouvère n' imagine rien de mieux, pour exalter la supériorité de Jean Bretel, que de le faire

1. Voy. plus loin, Chanson VI, vers 46.

2. Voy. plus loin, Chanson VIII.

3. Voy. plus loin le refrain de la Chanson III.

4. Dans le jeu-parti commençant par ces mots : *Lambert, se vous amiès bien loiaument* (Vat. 1490, fol. 153 r°).

5. Vat. 1522, fol. 164 c ; Siennese, fol. 42 r°.

6. *Œuvres d'Ad.*, p. 135.

intervenir d'une façon grotesque ¹ dans un tournoi littéraire ridicule, où, plus heureux que tous ses rivaux, le poète finit par dérider Dieu lui-même venu sur terre, Dieu que tous ses confrères n'avaient pu qu'ennuyer jusque-là. Il est vrai que le rôle prêté à Bretel, qui « fait le paon » et « avale sa braie », n'est rien moins que poétique ; la faute en est, non pas à lui, mais à Courtois d'Arras, qui jugeait sans doute piquant d'attribuer une plaisanterie aussi grossière à un homme comme Bretel, dont la situation était considérable à Arras. Quelque basse que soit la bouffonnerie, elle n'en consacre pas moins la réputation de Bretel, estimé seul capable entre les jongleurs de réussir de la sorte.

Le samedi 1^{er} octobre 1244, jour de la Saint-Remi, Jean Bretel se faisait recevoir confrère de la *Confrérie des Jongleurs et bourgeois d'Arras* ², quelques années après son ami Jean de Grieviler, reçu lui aussi à la Saint-Remi, le lundi 1^{er} octobre 1240 ³. La mention relative à Bretel est ainsi conçue : « pro bono bretel jehan » ; retenons cette appellation de *bon* que l'on ne rencontre pas dans les jeux-partis. Nous trouvons aussi comme membres de cette confrérie, à la date du dimanche 2 février 1271, jour de la Purification, une « feme bretel », et le dimanche 12 juin 1272, jour de la Pentecôte, un autre Jean Bretel ⁴ : ce sont probablement la bru et le fils du poète, car la différence entre les dates d'admission des deux Jean Bretel (1244 et 1272) ne comporte pas plus d'une génération.

Cette entrée du *bon* Jean Bretel dans la confrérie des jongleurs porte une date certaine : le 1^{er} octobre 1244. Une autre date de

1. Voy. Bibl. nat., ms. fr. 12615 (anc. suppl. fr. 184), fol. 197 r°, dans la pièce bien connue : *Arras est escole de tous bien entendre*.

2. Bibl. nat., ms. fr. 8541 (anc. suppl. fr. 5441), fol. 19 c. Ce ms. est le registre des entrées de la confrérie des jongleurs et bourgeois d'Arras, depuis le jour de la Pentecôte 1194 jusqu'au commencement du xiv^e siècle. Les admissions dans la confrérie avaient lieu trois fois l'an : à la Pentecôte, à la fête de saint Remi (1^{er} octobre), à la Purification (2 février) ; la cérémonie consistait pour les futurs adhérents à boire en commun l'eau où l'on avait fait couler la cire d'un cierge consacré à Notre-Dame des Ardents d'Arras ; chaque membre payait vi deniers (fol. 46 b).

3. Ibid., fol. 17 e.

4. Ibid., fol. 26 e et 27 c.

la vie du poète nous est donnée par lui-même, quand dans ses vers faisant allusion à la croisade prêchée contre Mainfroi, roi de Naples, et à l'intervention en Pouille des chevaliers français vers 1265, il s'exprime comme un contemporain :

. en Pouille, la ou Dieus
Fait les bons estre envers Mainfroi faidieus ¹.

Le rapprochement de ces deux dates (1244 et 1265) nous permet de fixer la partie la plus marquante de la vie de Bretel vers 1250, époque qui correspond très bien à la présence d'Adan de la Hale à Arras. A ce moment Bretel n'était sans doute plus un jeune homme, car dans les jeux-partis il traite toujours Adan comme un enfant :

.... vous parlés d'amour trop jonement ².

Si l'on suppose qu'il eût une cinquantaine d'années, sa naissance est reportée au commencement du siècle, en 1200. Ce n'est donc pas à lui que s'adresse Jean Bodel dans ses *Congés*, dont la composition est de l'année 1205 ; ce n'est pas non plus à Nicolas Bretel, qui était mort en 1170 ; c'est donc à un Bretel intermédiaire, sans doute au fils de Nicolas, père lui-même ou aïeul de Jean.

Tels sont les faits peu nombreux, mais certains, qui se rattachent à la vie de Jean Bretel. Je n'ai pas à m'appesantir sur son œuvre : je publie plus loin les six chansons d'amour qui nous restent de lui ; les jeux-partis, en très grand nombre, où il paraît comme auteur ou interlocuteur, ont été analysés presque tous par M. L. Passy, et je n'y reviens pas. Je dirai simplement à ce propos, et c'est là une remarque des plus importantes pour l'étude de l'ancienne littérature française, que, jusqu'ici, dans l'attribution des jeux-partis à leurs auteurs, on n'a pas tenu compte de l'ordre dans lequel se succèdent les strophes. Deux manuscrits seulement, entre tous les chansonniers des XIII^e et XIV^e siècles ³, indi-

1. Dans le jeu-parti commençant par ces mots : *Lambert Ferri, une dame est amée* (Vat. 1522, fol. 153 b ; Siennese, fol. 44 v°).

2. *Œuvres d'Ad.*, p. 176.

3. Ce sont les mss. 1591 fr. de la Bibl. nat. et 1522 Christ. du Vatican. Le premier est généralement considéré comme très fautif au point de vue des attri-

quent d'une façon précise, d'une part le trouvère qui a composé un jeu-parti et de l'autre celui à qui est proposé ce jeu-parti : des rubriques ainsi conçues : *Jehans A Colart le Changeur, Bretiaus A Ferri*, ne laissent aucun doute à cet égard. J'ajoute que dans ces deux mss. l'auteur adresse toujours le premier la parole à son interlocuteur, dont le nom se trouve ainsi *en tête* de la pièce : la chose est toute naturelle, et l'inverse devrait seul étonner. Dans les autres mss. au contraire, les scribes ont ordinairement mis pêle-mêle, sous le nom d'un poète plus connu que les autres, les jeux-partis où ce poète intervient comme auteur ou comme interlocuteur. C'est ainsi que Coussemaker a attribué à Adan de la Hale la paternité de seize jeux-partis, alors que le trouvère n'en a en réalité écrit que *trois*, se contentant d'être pris comme adversaire dans les treize autres¹ ; de même aussi pour Tiébaut de Navarre, à qui Tarbé accorde seize jeux-partis : sur ces seize pièces (en dehors de celles qui, pour d'autres raisons, doivent être absolument refusées au roi de Navarre), il en est au moins six dont Tiébaut n'est pas l'auteur. Je me contente de citer la pièce commençant par ces mots :

Bons rois Tiebaus, sire, conseilliés moi.

Ce jeu-parti est attribué par toute une famille de mss. au roi de Navarre, mais il est facile de voir qu'il ne peut être de lui, car, malgré la bonne dose de vanité dont était doué le gros Tiébaut, il ne poussait cependant pas la puérilité jusqu'à s'appeler lui-même

butions ; dans le cas qui m'occupe, la méthode au moins suivie par ce ms. est excellente.

1. Pour le jeu-parti commençant par ces mots : *Avoir cuidai enganè le markiè*, le ms. Vat. 1522 (fol. 157 d) le donne positivement comme adressé par Bretel à Adan le boçu, tandis que les autres mss. le font anonyme ou le rangent sous le nom d'Adan de la Hale. — Il faut aussi enlever à Adan pour le donner à Bretel le second des deux jeux-partis que j'ai publiés dans la *Romania* (VI, 592) [voir ci-dessus, p. 275]. — Je ne veux pourtant pas dire qu'Adan n'ait pas fait œuvre d'auteur dans ces jeux-partis ; bien souvent un trouvère adresse à un autre un couplet, lui proposant une *parture* ; celui-ci répond, renvoie de nouveau sa strophe, et ainsi de suite ; la pièce se fait en commun. Dans ce cas, l'auteur est double : il faut donc, quand on veut indiquer les auteurs des jeux-partis, nommer soit les deux interlocuteurs, soit celui qui parle le premier, mais on ne peut jamais attribuer *uniquement* la pièce au trouvère qui ne fait que répondre.

bons rois. L'auteur de la pièce est donc l'interlocuteur de Tiébaut; c'est un certain *clerc*, Gadifer sans doute, de l'école d'Arras, car on trouve aussi le jeu-parti anonyme dans un des mss. du Vatican, qui ne contient, nous le savons, que des pièces artésiennes. Si l'on admet avec M. L. Passy ¹ que l'école d'Arras a fleuri dans la seconde moitié du XIII^e siècle, tandis que Tiébaut date du commencement, comment donc expliquer ce jeu-parti adressé au roi de Navarre par Gadifer? La chose est facile, si l'on suppose, ce qui est vrai, que peu de temps après sa mort (1253) Tiébaut était devenu un chansonnier *classique*, cité entre autres par Bretel :

Li rois ou Navarre apent
Le très grant sens desfendi ²,

et auquel on soumettait en imagination des jeux-partis qu'il ne pouvait plus connaître.

Les Chansons de Jean Bretel, conservées uniquement dans le ms. du Vatican Christ. 1490, étaient autrefois au nombre de huit : six restent aujourd'hui survivant aux mutilations du ms. La table a gardé seulement les vers initiaux des deux premières; je les cite à leur ordre. On remarquera dans ces six chansons une grande facilité de composition, des idées vives, bien que l'expression soit parfois difficile à comprendre. Au point de vue rythmique, je note que le poète a donné partout aux strophes d'une même chanson les mêmes rimes.

De ces six chansons, la première (celle qui porte le n^o III), une *roltruange* ou chanson à refrain, a seule déjà été publiée ³.

1. *Loc. cit.*, p. 501.

2. Dans le jeu-parti commençant par ces mots : *Grieviler, vostre escient* (Arras, fol. 144 v^o; Vat. 1490, fol. 144 v^o; Vat. 1522, fol. 163 a; Sienne, fol. 41 v^o).

3. Ad. Keller, *Romart*, p. 284, et Mætzner, *Altfr. Lieder*, p. 40.

CHANSONS

I

(A la table, fol. LXXXIII.)

Li grans desirs de deservir amie.....

II

(A la table, fol. LXXXIII.)

Je ne cant pas de grant joliveté.....

III

(Fol. LXXXIV-75 a.)

Jamais nul jour de ma vie
 D'amours ne me kier partir,
 Car chele cui j'ai coisie
 Ne fait gaires a haïr ;
 5 Ains le doit on bien servir
 A son talent
 Sans penser vilainement.
 Car ele le vaut,
 S'ert toujours de moi servie :
 10 *Je sui li ars qui ne faut.*

Gaie et bone et bien nourrie,
 De faire tout vo plaisir
 Ai volenté et envie ;
 Je n'ai nul autre desir :
 15 Si en puisse jou joïr
 Prochainement !
 Et se j'atent longuement,
 Gaires ne me caut
 De souffrir longue haschie :
 20 *Je sui li ars qui ne faut.*

Cele a qui mon cuer otrie
 A tous jours sans repentir,
 J'avroie bien emploïe
 Ma paine, se souvenir
 25 Vous deignoit de moi kierir
 Tot plainement ;
 A vous servir loiaument,
 De bas et de haut,
 Sans blasme et sans vilounie,
 30 *Je sui li ars qui ne faut.*

Bele, onques n'est amenrie
 Ma paine, ne amenrir
 Ne la vauroie jou mie,
 Car ne doit d'amours joïr
 35 Qui ne veut les maus souffrir
 Liement.

 Se Dieus me consaut,
 J'en veul souffrir grant partie :
 40 *Jou sui li ars qui ne faut.*

3 qui. *Le scribe du ms. hésite entre la notation qant et quant, qe et que, etc. ; j'imprime partout qu, de même aussi gu. — 37 Le vers manque.*

Dame, de vostre maisnie
 Ne m'estuet pas devenir :
 J'en sui, mai coi que jou die,
 Se vous doutés le mentir,
 45 Faites moi des maus sentir
 Plus asprement
 Pour assaiier se jou ment ;
 Nul cruel assaut

Ne dout mais qu'il ne m'ochie :
 50 *Je sui li ars qui ne faut.*

Dame au cors gent,
 Se ja talens ne vous `enprent
 De moi faire baut,
 Si ere jou en vo baillie :
 55 *Je sui li ars qui ne faut.*

IV

(Fol. LXXXIV-75 b.)

Onques nul jour ne cantai
 Sans droite ocoison.
 A la fois .i. espoir ai
 Qui a garison
 5 Me promet faire venir :
 Lors cant liés, plain[s] de desir,
 Et sans espoir a le fois
 Cant angoisseus et destrois ;
 Adès sui liés u dolans.
 D'amours ainsi faic mes cans,
 1 Cascuns selonc s'aventure.

J'aim et toutans aimerai
 Ma dame et son non
 Et sa merchi atendrai ;
 Et le très haut don
 16 Qui m'en porroit esquaïr,
 Ja ne puist il avenir
 S'il n'est deservis anchois,
 Car mieus vauroit uns otrois
 A droit conquis c'uns plus grans
 Guerredons .c. mile tans
 22 Sans deserte et sans droiture.

Trés l'eure que g'egardai
 La clere fathon
 De ma dame, souhaidai

Que par traïson
 27 Ne peüst ja nus joïr
 D'amours : bien doit on haïr
 Traïtor[s], che n'est uns nois.
 Amours est grans : est ce lois
 Qu'en vous les soufrés manans ?
 Mais vous (so) estes si soufrans
 33 Que ch'est quemune pasture.

Dame, on connoist a l'asai,
 Et autrement non,
 Chieus qui aiment de cuer vrai :
 Ja nes venra on
 38 Pour grieté d'amours partir.
 Chil qui servent de traïr
 S'en partent lues qu'a leur cois
 N'ont amie : s'est bien drois
 C'on fache a loiaus amans
 Mieus qu'a losengiers truhans,
 44 Qui n'amblent pas de nature.

Si fin mescheant me sai,
 Dame, et sans raison,
 Qu'il m'est vis que ja n'avrai
 De vous guerredon,
 49 Tant vous sache bien servir ;
 Et si ne vous puis guerpir,

8 Quant, destroit — 10 mais cant — 32 souffres

Mais, che fait ma bone foi[s], Que je veil user mon tans
 Tant me samble grans exploits 55 En si douche nourreture.
 D'estre en loiauté durans,

V

(Fol. LXXXIV-75 d.)

Uns dous regars en larrechin soutieus
 De ma dame que j'ai en ramenbranche,
 Qu'ele me fist de l'un de ses dous i[e]us,
 4 Retient mon cuer en jolie esperanche
 D'avoir merchi quant li venra en gré ;
 Et s'amors m'a tant de bien destiné,
 J'avrai ma joie ains que soit deservie,
 8 Car deservir ne le porroie mie.

Se Dieus m'aît, douche dame gentieus,
 Se j'avoie le roiaume de Franche
 Et vous amasse aveuc chou .c. tant mieus
 12 Que jou ne faic, n'aroie jou poissanche
 De deservir la merci u je bé ;
 Mais vous avés de vostre autorité
 Forche et pooir de faire courtoisie
 16 A vostre ami, se vo fins cuers l'otrie.

Cors avenans, a bien faire ententieus,
 En qui jou ai ma souveraine fianche,
 Je sui adès de vos servir taskieus,
 20 Et com plus vif, plus ai grant habondance
 De desirer vo bone volenté ;
 Si voie jou vo cuer entalenté
 De moi aidier, com jou vous ai servie
 24 En bone foi, et servirai ma vie.

Bele cui j'aim, se jou sui volentieus
 De mon preu faire, et j'eskieu vo grevanche,
 Et je vous serf desirans et doutieus,
 28 Et gart vo pais, ch'est bien senefianche
 Que jou ne kier fors droite loiauté :
 S'aferroit bien que par humilité
 Me deignisiés conforter a le fie
 32 Chelément sans blasme et sans folie.

Dame de moi, se poins venoit et lieux
 Que deignisiés a moi faire pitanche,
 Si vous proi jou d'eskiever les perieus,
 36 Vostres et miens et toute perchevanche :
 Li bien d'amours doivent si estre emblé
 Que nus nes sache, et quant il sont crié,
 Dame en queut blasme et joie en a menrie,
 40 Et fins amis i pert sa seignourie.

Sire Audefroï, quant dame fait bonté
 A son ami, che doit estre en secré,
 Q'amours crié[c] est mout adamagie ;
 44 Garder s'en doit et amis et amie.

VI

(Fol. LXXXV-76 b.)

Li miens canters ne puet plaire	22 De chou que je vous aim tant
A cheli pour qui je chant :	De fin cuer entierement :
Si preng a li essamplaire	Cruelment
4 De canter, et tout mi cant	Le me set guerredouner,
Sont fait pour li seulement :	Quant pour bien ouvrer
Autrement	27 Me rent mal, et jou l'otri.
Ne savroie je trouver	
Raison de canter,	Dame, en qui biautés esclaire,
9 Se ne me venoit de li.	Bien vous alés perchevant
	Que pour mal ne pour contraire
Dame sage et debonaire	31 Ne me vois onques faignant
A tous, fors a moi dolant,	De vous servir loiaument,
Se vous m'enseigniés a faire	Et j'entent
13 Chou que vous seroit plaisant,	Que chou me deüst sauver,
Je le feroie briément ;	Mais j'en senc doubler
J'ai talent	36 Mes crués maus sans merchi.
De vos conmans achiever :	
Nus ne doit amer	Dame, j'ai mis mon afaire
18 S'il ne veut faire autresi.	En vo main tout men vivant ;
	Puis que jou n'en puis retraire
Dame, jou ne puis atraire	40 Men cuer, tout le remanant
Vo douc cuer mal acointant	Vous doins de coumenchement :
A moi rendre le salaire	Faites ent

39 en quel

Vo plaisir, quar plus mesler	Ki s'entent,
Ne m'en kier, dont cler	Canchon, te va presenter :
45 Voi qu'il estuet faire ensi.	Di li que canter
	50 Te fache, car jou l'en pri.
A Beatris au cors gent	

VII

(Fol. LXXXV-76 d.)

Mout liement me fait amours canter
 En atendant merchi qui trop detrie,
 K'ele me fait a la fois esperer,
 4 Se jou serf bien cheli que j'ai coisie
 De cuer loial sans faindre et sans cangier,
 Ke g'ere amés, mais jou ne l'os cuidier,
 Car jou sui tant mescheans, c'est tout cler,
 8 Ke ja ne cuit avoir joie en ma vie.

Ne ja pour chou ne me kier escuser
 D'amours servir ne d'estre en sa baillie ;
 Autre vie ne saroie mener.
 12 Je tieng a fol qui aillours estudie,
 C'on ne porroit sen tans mieus emploier :
 Li eûreus i prendrent grant loier
 Et les autres aprendre et doctriener :
 16 S'ensi est bons, et mout i vaut folie.

Mout doit on bien si douc mestier anter,
 U sage et fol claiment avouerie,
 Car il set bien et puet guerredouner
 20 Qui d'amours n'a fors pensée jolie :
 Si en puet il mout bien se aaisier.
 Li eûreus i prennent grant loier,
 Et li caitif après lonc tans muser,
 24 Quant amours veut, s'ont de ses biens partie.

A sifait saint fait dont bon aourer
 U penitanche et paine est emploïe.
 Dame, cui j'aim tant com on puet amer,
 28 Puis que caitif ont des bien[s] a la fie,
 Souviegne vous de moi asouagier,

27 qui — 28 caitis

Car je n'ai nul desir fors d'esaiier
 Confaitement amours set visiter
 32 Les mescheans qui sont de sa maisnie.

 Mais n'ai par koi g'i poïsse assener,
 S'amour[s] pour moi vo douc cuer n'amolie,
 Tant que jou puisse en vous merchi trouver ;
 36 Vo douc samblant demoustre et senefie
 Que me doiïés en la fin otroïier ;
 Et se tous jours me volés fausniier,
 Jou ne sai cui les coupes demander,
 40 Fors çou que j'ai mescheance a censie.

 Au pui d'Arras, canchon, va tesmougnier
 Que pour ma dame aim mieus amendiier
 Tout mon vivant que joie recouvrer
 44 D'autres toutes : si me soit el[e] amie !

VIII

(Fol. LXXXVI-77 b.)

Poissans amours a mon cuer espiïé
 Qui passé a lonc tans n'avoit amé,
 Par chou que mors m'en avoit eslongié,
 4 Ne mais n'avoie a amer enpensé :
 Se j'amai jour de ma vie
 Ma douche dame jolie,
 Dont mors et Dius ont fait lor volenté,
 8 Jou me cuidai avoir bien aqité.

 Avoir cuidai a tous jours renonchié
 A bien amer u j'ai tout conquesté,
 Et tant j[e]ai le musage paiïé
 12 Que me deüst bien avoir deporté ;
 Mais amours qui tout maistrïe
 M'a remis en l'aubourdie
 Et fait amer de nouvel[e] amist(i)é
 16 Saje et vaillant et passant de biauté.

 Et puisqu'amours m'a sus ses mains sakié,
 Dame vaillans, et a vous m'a douné,
 Je tien(s) mon cuer a mout bien emploïé

33 puisse — 38 tout jours — 39 qui — 9 tout jours

20 Se vous deigniés seulement prendre en gré
Que de moi soiés servie,
Et s'il ne vous plaisoit mie,
S'ert il ainsi, car j'ai mout bien usé
24 A [vous] servir, pieche [a], et enduré.

De chou que n'ai, lon tans a, coumenchié
Vous a amer, me tieng a engané :
De tant m'a trop amors despaisiie
28 Qu'a vous servir m'a si tart descouplé ;
Nepourquant est a la f(e)ie
Uevre bien tart coumenchie
Mout pourfitans, car s'on a bien ouvré,
32 Ch'a fait li cuer[s], nient li lonc jour d'esté.

Dame, s'amours m'a trop tart aointié
Le bien de vous, le sens et le bonté ;
Je n'en puis mais, j'amasse le moitié
36 Mieus que plus tost m'i eüst assené
Si c'un grant pan de ma vie
Vous eüsse ançois coisie,
Mais jou ne sai u vous avés esté
40 Entreus que j'ai mon tans pour nient gasté.

Dame de valour [garnie],
Courte orison bien furnie
Vaut assés mieus, che dient li sené,
44 Que s'on avoit bien longement limé.

JEAN MONIOT DE PARIS

TROUVÈRE DU XIII^e SIÈCLE ¹

Les trouvères *parisiens* sont rares au moyen âge. On ne saurait nier pourtant qu'il n'ait existé à Paris au XIII^e siècle une réunion de poètes, dont quelques-uns même sont célèbres, Philippe de Grève ² entre autres ; mais il faut admettre que ces poètes se recrutaient principalement parmi la colonie provinciale affluant dans la grande ville ³. De là, la difficulté de distinguer entre les poètes vraiment parisiens et ceux qui, attirés à Paris, soit par la renommée de l'Université, soit par le désir d'avoir

De bon vin cler et de chapons,
Et d'estre avec bons compagnons... ⁴

sont venus s'y fixer et y ont passé leur vie.

En comprenant dans une même catégorie les uns et les autres, les Parisiens d'origine et les Parisiens d'adoption, on ne compte encore qu'un nombre bien modeste de trouvères parisiens. Parmi eux, JEAN MONIOT DE PARIS est, sinon le plus connu, du moins celui dont le bagage littéraire est le plus important. Moniot est en effet l'auteur de neuf ⁵ pièces lyriques. : *pastourelles*, *vaduries*, *chansons* et d'un *Dit de Fortune*, dont l'attribution lui a été quelquefois contestée, mais qui est bien son œuvre, comme nous le

1. [Voir Bibliographie, n° 26].

2. M. Paul Meyer a publié dans la *Romania* (t. I, 1872, p. 202-203) une pièce de vers de ce chancelier de Paris.

3. L'examen du *Rôle de Paris en 1292* (éd. Géraud) montre combien à cette époque les noms provinciaux et même étrangers étaient nombreux à Paris.

4. Voy. notre recueil de Motets français, t. I, p. 277.

5. Un nombre plus considérable de pièces porte le nom de *Moniot* dans les mss., notamment dans le ms. du Vatican, Christ. 1490 ; mais la comparaison avec les autres mss. prouve que ces chansons sont de Moniot d'Arras.

montrons plus loin. Nous ne connaissons rien de plus aujourd'hui sur la vie de Jean Moniot que ce qu'en ont déjà dit Claude Fauchet¹ et M. Paulin Paris²; et malgré le doute qu'a élevé à cet égard M. P. Paris, il faut reconnaître avec Fauchet que le prénom de Moniot était bien *Jean*, comme le dit d'une façon absolue une des pièces suivantes (VIII, v. 61). L'œuvre de Jean Moniot offre un caractère de personnalité assez rare à son époque, et dont on doit d'autant plus lui savoir gré; les détails relatifs aux mœurs, au costume, à la ville même de Paris sont fréquents dans ses vers; toute sa poésie respire une bonne humeur et une gaiété qui la rend facile à lire, bien qu'elle offre souvent encore les redites et les banalités chères au moyen âge.

Des neuf pièces lyriques de Jean Moniot, cinq déjà ont été publiées, dont une par M. P. Paris, dans l'*Annuaire historique de la Société de l'histoire de France*, et quatre par K. Bartsch, dans ses *Romances et Pastourelles*. Nous ne réimprimons pas ces dernières, le livre de Bartsch étant entre les mains de tout le monde, non plus que le *Dit de Fortune*, édité d'abord par Dinaux, puis par Jubinal.

Pour plus de facilité, nous conservons aux mss. les lettres que Bartsch leur a données³; nous y ajoutons la lettre X, non employée par Bartsch, pour désigner un ms. qu'il n'a pas utilisé :

B = Bibl. nat., ms. fr. 20050 (anc. S.-Germ. fr. 1989).

L = — — — 845 (anc. 7222²).

M = Bibl. de l'Arsenal, 5198 (anc. B. L. F. 63).

N = Bibl. nat., ms. fr. 847 (anc. 7222⁴).

O = — — — 846 (anc. 7222³).

X = — — — 1591 (anc. 7613).

Les mss. *L* et *M* appartiennent à une même famille⁴, comme il est facile de le vérifier par l'omission commune des vers 18, 25-26 de la pièce IX. A cette famille se rattache aussi le ms. de la Bibliothèque nationale, *Nouv. acq. fr.* 1050 (anc. chansonnier

1. *Œuvres* (1610), fol. 571 v^o.

2. *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 660-662.

3. *Romances et Pastourelles*, *Einleitung*, p. v-viii.

4. Voy. sur la classification de ces mss. P. Meyer, *Arch. des missions*, 2^e série, t. III, p. 258, note 4.

de Clairambault)¹ ; malheureusement ce ms. est incomplet et déchiré à la place où devraient se trouver les pièces de Jean Moniot. Du reste les variantes qu'il fournit pour une partie (du v. 1. au v. 33) de la pièce I ne modifient pas sensiblement le texte de Bartsch.

Pour être complet dans l'énumération des mss. de Jean Moniot, citons encore le ms. fr. 837 (anc. 7218) de la Bibl. nat., qui contient le *Dit de Fortune*.

Voici dans l'ordre suivi par les mss. *L* et *M* les neuf pièces lyriques de Jean Moniot de Paris, auxquelles est joint (pièce X) le *Dit de Fortune*.

I

PASTOURELLE

(*L* fol. 91 ; *M* p. 191 ; *N* fol. 58 ; B. N. ms. fr. nouv. acq. 1050, fol. 135.)

A une ajournée
Chevauchai l'autrier...

Publ. par Michel, *Th. fr.*, p. 33, par Crépet, *Les poètes français*, t. I, p. 206, et par Bartsch, *Rom. et Past.*, p. 297.

La pièce a 5 couplets, chacun de 12 vers de 5 syllabes, avec rimes ainsi disposées : *abababababab*. Les 2 premiers couplets ont les 2 mêmes rimes et un même refrain, formant les 4 derniers vers du couplet ; même similitude pour les 3^e et 4^e couplets sur les 2 rimes *c* et *d* ; le 5^{me} couplet, *efefefefefef*, est à part.

II

VADURIE

(*L* fol. 91 ; *M* p. 191 ; *N* fol. 69 ; *O* fol. 80.)

Cinq couplets de 12 vers dont chacun comprend : 1^o 2 strophes de 4 vers, dont 3 de 7 syllabes, rimant ensemble, et une de 5 syllabes (les 2 petits vers des 2 strophes riment ensemble) ;

1. Voy. sur ce ms., nouvellement entré à la Bibl. nat., la notice que nous lui avons consacrée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. XL, p. 48-67.

2° une 3^e strophe formant refrain qui se répète dans chaque couplet. Le couplet est ainsi formé : *aaac bbbc dddc*. Il faut remarquer que pour les deux premiers couplets la rime des petits vers est la même que celle du petit vers du refrain ; les 3^e et 4^e couplets ont aussi une rime commune pour leur petit vers, qui ne rime pas alors avec le petit vers du refrain ; le 5^e couplet est isolé.

- | | |
|---|--|
| <p>I. Lonc tens ai mon tens usé
 Et a folie musé,
 Quant cele m'a refusé
 Que j'ai tant amée ;
 Bien cuidai s'amor avoir
 6 Par folie ou par savoir,
 Mès el dit por nul avoir
 N'iert de moi privée.
 <i>Vadu, vadu, vadu, va !</i>
 <i>Bele, je vos ain pieça ;</i>
 <i>Vostre amor m'asolera,</i>
 12 <i>S'el ne m'est donée.</i></p> <p>II. Je ne sai que devenir,
 Quant je ne puis avenir
 A cele que tant desir,
 Tant mes cuers i bée !
 Languir m'estuet, ce m'est vis :
 18 Sa bochete, ses clers vis,
 Si douz regart, si douz ris
 M'ont la mort donée.
 <i>Vadu, vadu, etc.</i></p> <p>III. Bele, que je n'os nomer,
 Se g'estoie outre la mer,
 Si voudroie je amer</p> | <p>Vos et vo faiture :
 Je sui vostres sanz mentir,
 30 Je ne m'en puis departir,
 Et si m'avez fet sentir
 Mainte paine dure.
 <i>Vadu, vadu, etc.</i></p> <p>IV. Douce amie, je requier
 Vostre amor, plus ne vos quier :
 Mon cuer avez tout entier,
 Douce criature,
 Cors et avoir ensemment.
 42 Ci a bel eschangement :
 Bien doit aler malement
 Qui de tel n'a cure.
 <i>Vadu, vadu, etc.</i></p> <p>V. Douce amiete plesant,
 Je ne puis estre teisant ;
 Ainz sui je por vos fesant
 Ceste vadurie.
 Je sui mout por vos bleciez :
 54 Se vos morir mi lessiez,
 Vostre ame, bien le sachiez,
 Seroit mal baillic.
 <i>Vadu, vadu, etc.</i></p> |
|---|--|

II. — 2 *O* Et en — 4 *L, N* Que ie — 7 *N* Mes bien ; *O* Mes ele —
 16 *N* Tot ; *O* Touz — 17 *O* mestuet *manque* — 18 *N* et son cler — 25 *O*
 cui ie — 27 *N* voudroi ien — 28 *O* La vostre — 37 *L* ie vos — 41 *O* ausi-
 ment — 44 *L* Qui qui... *N* de ce — 51 *N* serai por — 55 *O* amie.

III

PASTOURELLE

(L fol. 92 ; M p. 192 ; N fol. 171.)

Je chevauchois l'autrier
 Sur la rive de Saine...

Publ. par Bartsch, *Rom. et Past.*, p. 87.

Cinq couplets de 10 vers, dont un refrain de 2 vers ; les rimes sont différentes dans les 5 couplets, sauf pour 2 vers précédant le refrain, qui riment dans chaque couplet avec ce refrain. Les 6 premiers vers du couplet offrent alternativement un vers de 7 et un de 6 syllabes sur 2 rimes ; les vers 7 et 8, ainsi que les 2 vers du refrain ont 11 syllabes : *ababab cc cc*.

IV

PASTOURELLE

(L fol. 92 ; M p. 193.)

L'autrier par un matinet,
 Un jor de l'autre semaine...

Publ. par Michel, *Th. fr.*, p. 34, et par Bartsch, *Rom. et Past.*, p. 298.

Quatre couplets de 17 vers (7 syllabes), les 12 premiers sur 2 rimes alternées et les 13^e et 14^e rimant avec le 12^e. Ces rimes changent de couplet à couplet ; chaque couplet est muni d'un refrain de 3 vers sur une rime, le même pour les 4 couplets : *abababababbbb ccc*.

V

VADURIE

(L fol. 93 ; M p. 194 ; N fol. 61.)

Cinq couplets de 13 vers, ayant tous les mêmes rimes et un

même refrain de 2 vers. Les 4 premiers vers ont 6 syllabes, les autres 7. Le couplet se répartit ainsi : *abab cdcd eef bf*.

- | | |
|---|---|
| <p>I. Li tens qui raverdoie
 Et la rose nouvele
 Fet mon cuer estre en joie,
 Si que tout en sautele.
 Talent m'est pris de chanter,
 6 Car bone amor m'en semont.
 Jolis cuers mi fet penser
 A la plus bele du mont,
 Pucele de biau jouvent :
 Tant est bele que souvent
 Ai por li mon cuer mué.
 12 <i>Li duriaus, va li durele,</i>
 <i>Li duriaus, va li duré !</i></p> <p>II. Meuz aim que ne soloie ;
 Or mi point l'estencele
 Qui les amanz gueroie.
 Vole mi, arondele,
 18 La blondete saluer,
 A qui tout mi penser sont !
 Helas ! je n'i os aler !
 S'en sopir de cuer parfont.
 Di li qu'a li tout me rent ;
 Je sui siens si ligement :
 24 Tout mon cuer li ai doné.
 <i>Li duriaus, etc.</i></p> <p>III. Siens sui ou que je soie ;
 Ce n'est mie favele,
 Ne sai que fere en doie
 30 S'a s'amor ne m'apele.
 En li n'a riens que blasmer,
 C'est ce qui plus mi confont :</p> | <p>Bele bouche, biau vis cler,
 Biau chief, biaux euz et biau front,
 Çainturete bien seant,
 36 Dure mamele poingnant,
 Cors bien fet et bien mollé.
 <i>Li duriaus, etc.</i></p> <p>IV. La rose qui roujoie
 M'a bien mis en berele
 42 Qu'eschaper n'en porroie
 Por tout l'or de Tudele ;
 Mon cuer a fet soulever
 Et penser en si haut mont
 Que n'i porroie monter.
 Donc di je que traï m'ont
 48 Li biau tens et li douz vent,
 Car trop est de haut couvent
 Cele a qui m'ont assené.
 <i>Li duriaus, etc.</i></p> <p>V. Je ne mi plainderoie
 54 Plus de ceste querele,
 Se je avoir pouoie
 L'amor a la dancele.
 Lors avroie le cuer cler ;
 Je seroie plus liez dont
 Que s'on me voloit doner
 60 Trestout l'avoir de cest mont.
 Merci, bele, a vos me rent !
 Retenez moi ligement :
 Mout m'avrez fet grant bonté.
 <i>Li duriaus, etc.</i></p> |
|---|---|

V. — 6 N mi — 12 L Li doriaux... L dore N dure — 19 L touz... M mes —
 21 M du — 29 N en *manque* — 30 N Se — 35 N Cainture. — 49 L, M sont
 de — 53 L plaindroie — 63 M, N de bonté.

VI

CHANSON

(*L* fol. 93 ; *M* p. 195 ; *N* fol. 100 ; *X* fol. 90.)

Nous réimprimons cette chanson publiée uniquement d'après le ms. *N*, par M. P. Paris, dans l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France*, année 1837, p. 156.

Cinq couplets de 10 vers, les 2 derniers formant un refrain unique pour les 5 couplets. Les 7 premiers vers de chaque couplet ont 7 syllabes, le 8^e en a 8 ; les 2 vers du refrain ont, l'un 7, l'autre 8 syllabes. Les 2 premiers couplets ont les mêmes rimes : *abab baac ac* ; les 2 autres rimes : *dede eddc ac* ; le 5^e couplet mélange les rimes des 2 séries de couplets : *dbdb bddc ac*.

- | | |
|---|--|
| <p>I. Qui veut amor maintenir
Tiengne soi jolivement,
Car nus ne doit avenir
A fine amor autrement.
5 Cil qui aime loiaument
Se doit netement tenir
Et belement contenir :
Si avra de s'amie joie.
9 <i>Deus me lest ennuit venir</i>
<i>En tel leu que m'amie voie !</i></p> | <p>III. Braz estroitement laciez
Doit li fins amanz avoir, [ciez,
Blans ganz, piez estroit chau-
Netes mains ; si doit savoir
25 Que s'il a petit d'avoir
Soit cortois et renvoisiez :
Lors ert d'amors essauciez,
Et s'avra de s'amie joie.
29 <i>Deus me, etc.</i></p> |
| <p>II. Amors se veut detenir
Par chascun bien cointement,
Biau chaucier et biau vestir
Et aler mignotement
15 Et contenir sagement.
Qui veut amors retenir,
De parler vilainement
Se doit tenir, se Deus me voie !
19 <i>Deus me, etc.</i></p> | <p>IV. Net chief, cheveus bien pigniez
Doit li fins amanz vouloir ;
Biaus sorciz, denz afaitiez
Ne doit metre en nonchaloir :
35 Rien ne li puet tant valoir ;
Les ungles nez et deugiés,
Li nés souvent espinciez :
Lors avra de s'amie joie.
39 <i>Deus me, etc.</i></p> |

VI. — 6 *X* Si doit amours maintenir — 9 *X* me doinst... *M*, *N*, *X* anuit.
— 12 *X* jour contenir — 13 *X* Biau chaucier *manque* — 16 *Ce vers manque dans X.* — 19 *L'indication du refrain manque pour tous les couplets dans tous les mss.* — 22 *M* amis — 31-40 *Ce couplet manque dans X.*

- V. Soit cortois et ensaigniez, Si en sera meuz proisie.
 Fins amis vers toute gent : Ja nus hons n'ert d'amors liez
 Euz nez, blans dras et nez piés Qui vilainement se cointoie.
 Et de bel acointement,
 45 Et parout cortoisement : *Deus me, etc.*

VII

CHANSON

(*B* fol. 157 ; *L* fol. 94 ; *M* fol. 196 ; *N* fol. 102.)

Au nouveau tens que nest la violete
 Par mi ces prez et mainte autre florete...

Publ. par Brakelmann, *Jahrb. f. d. Stud. d. n. Spr.*, t. IX, p. 315, et par Bartsch, *Rom. et Past.*, p. 300.

Trois couplets de 17 vers suivis d'un refrain populaire variant suivant les couplets (3 vers dans le 1^{er}, 4 dans le 2^e, 2 dans le 3^e). Dans chaque couplet, les vers 1 et 2 ont 10 syllabes, les vers 3, 5, 7, 8, 10, 11, 13, 15 en ont 7, tous les autres 6. Dans les deux premiers couplets, les deux rimes, à peu près semblables (*ête* et *or*, *êle* et *or*), sont ainsi disposées : *aababa bbabba baba c* ; le dernier vers rime avec un des vers du refrain. Le 3^e couplet a 2 rimes de plus : *ddeded ffdffd gdgd h* ; le dernier vers rime toujours avec un des vers du refrain.

VIII

CHANSON

(*L* fol. 91 ; *M* p. 198 ; *N* fol. 184.)

Trois couplets de rime différente. Chaque couplet se divise en deux parties, composées chacune de 4 vers de 8 syllabes, la 1^{re} *abab*, la 2^e *cbcb*. Chacune de ces parties est suivie d'un long refrain de 8 vers de 5 syllabes, sur les rimes *aaabaaab*. Ce refrain, qui se montre ainsi 2 fois dans le même couplet, est différent dans chacun des 3 couplets.

41-50 *Ce couplet manque dans X.*

1. Quant je oi chanter l'aloete
 Por la venue du tens cler,
 Lors mi semont une amorete
 4 De chançon fere et de chanter.
*D'une pucelete
 Feraï chançonete,
 Qui mout est sadete.*
 8 *Je l'aim sanz fauser :*
*Bele a la bouchete,
 Color vermeillete ;
 Tant la voi sadete*
 12 *Que n'i puis durer.*
 Or voi je bien que sanz morir
 Ne porrai ces maus endurer ;
 S'ele mi let ensi fenir,
 16 Touz li mons l'en devroit blasmer.
D'une pucelete, etc.
- II. A dolor userai ma vie,
 Se cele n'a merci de mi
 Que j'ai si longuement servie
 28 Qu'ele mi tiengne por ami.
*Je ne vivrai mie,
 S'ele n'est m'amie,
 Mès a grant hachie*
 32 *Me morrai ensi ;
 Se muir por s'aïe,*
- Jamès n'iert qui die
 Chançon renvoisie
 36 Por l'amor de li.*
 Or voi bien que mar aointai
 Son cors, s'el n'a de moi merci ;
 Sa grant biauté mar remirai :
 40 Je m'en tien bien a maubailli.
Je ne vivrai mie, etc.
- III. Oncor tenir ne mi porroie
 De chanter con loiaus amis ;
 Je chant et plorer deveroie
 52 Comme dolenz et esbahiz.
*Se cele n'est moie
 Laou mes cuers s'otroie,
 Faillie est ma joie*
 56 *Et touz mes deliz,
 Et Deus qui j'en proie
 Dont qu'ele soit moie,
 Si c'oncore en soie*
 60 *Joianz et jolis.*
 JEHANS MONIOS dit ensi
 Qu'il a en tel leu son cuer mis
 Laou il a bien du tout failli :
 64 Gardez que ne faciez ausi !
Se cele n'est moie, etc.

IX

CHANSON

(L fol. 95 ; M p. 199).

Quatre couplets de 10 vers de rimes différentes dans chaque couplet ; il n'y a pas de refrain. Les vers 1, 3 et 5 de chaque couplet ont 7 syllabes ; les vers 2, 4 et 6 en ont 6 ; les vers 7, 8, 9 et 10 en ont 11. Le couplet est ainsi réparti : *ababad cccc*.

VIII. — 7 N Car — 14 N Ni — 16 L, M, N, Tout — 27 M, N ie ai si lonc tens — 29 L, M, N viure — 31 L Mes manque — 34 L, N nert — 37 L, N mal aointai — 38 L, M merci de mi — 50 L, M, N comme — 51 L, N deuroie — 61 L Jehan Moniout ; M Cil qui cest vers fist ; N Jehan moniot... L en fi.

I. Por mon cuer releecier
 Vueil une chançon fere ;
 Chanter vos vueil sanz tencier
 D'une mout debonere
 5 Que j'aime de cuer entier,
 Bien est droiz qu'il i pere.
 Certes ja de li amer ne serai las,
 Car ele a trestout mon cuer pris en ses laz ;
 Se li cous devoit avoir bruisiez les bras,
 10 Si avrai je de sa fame mes degraz.

II. Certes se li cous savoit
 Ce que je li porchace,
 Je croi bien qu'il s'ocirroit
 De coutel ou de mace.
 15 Puisque sa fame mescroit,
 Bien est droiz qu'en li face
 Honte et mal et vilanie a grans plentés !

 Se li cous devoit avoir les euz crevez,
 20 Si avrai je de sa fame touz mes grez.

III. Dame, qui je n'os nomner,
 Ne vos esmoiez mie !
 Lessiez le vilain border ;
 Ne soiez corrocie !
 25

 De ce soit li vostre cors certains et fis :
 Ja por li ne leraï estre vostre amis ;
 Se li cous devoit estre morz et honiz,
 30 Si avrai ge de sa fame mes deliz.

IV. Je lo dame ou qu'ele soit,
 Cointe et jolie et gente ;
 Se son mari la mescroit
 35 Et il la fet dolente,
 Face tant que ele ait droit
 Et que il s'en repente.

IX.— 5 *M* Qui — 6 *M* Or dont deus — 16 *L* est *manque* — 17 *L*, *N* a grant plente — 18 *Le* rythme demande ici un vers qui manque dans les mss. — 22 *M* esmaiez — 24 *L* Ne vos corociez mie — 25-26 *Ces vers manquent* — 28 *L* vostre *manque*.

Lors a la dame acheson por aler fors ;
 Se jalos a honte assez, ce n'est pas tors.
 Se li cous devoit estre tuez et morz,
 40 Si avrai je de sa fame cuers et cors.

X

LE DIT DE FORTUNE

(Bibl. nat., ms. fr. 837, fol. 247 v^o.)

Seignor, or escoutez, li grant et li menor,
 Et li jone et li viel, li serjant, li seignor...

Publ. par Ach. Jubinal, *Nouv. recueil*, t. I, p. 195, et par Dinaux, *Trouv. artés.*, p. 334.

Ce *dit* se compose de 22 quatrains ; les vers, de 12 syllabes, riment ensemble dans chaque quatrain.

Comme nous l'avons dit plus haut, cette pièce a été attribuée aussi bien à Moniot d'Arras qu'à Moniot de Paris, car l'explicit qui donne le nom de l'auteur est muet sur le pays d'origine : *Explicit le dit de fortune Monniot*. Malgré cela, il est facile de voir que Moniot de Paris peut seul en être l'auteur : aucune des rimes en effet de ce petit poème de 88 vers ne présente le caractère dialectal que devrait avoir la langue d'un artésien comme Moniot d'Arras. Il ne pourrait y avoir doute que pour le mot *leus* (*loups*) qui paraît au v. 40 ; mais M. G. Paris a prouvé¹ que cette forme appartient à l'Ile-de-France, ce qui confirme notre attribution à Moniot de Paris.

Dans toutes les autres pièces, la langue de Moniot n'offre rien de particulier, c'est le dialecte de l'Ile-de-France dans toute sa pureté. Il est à remarquer cependant que les rimes en *ie* pour *iée* se présentent dans ses vers (VIII, v. 35, etc.), particularité qui peut s'expliquer soit par une licence poétique, soit par une influence déjà marquée à cette époque des trouvères picards sur les autres².

1. *Romania*, t. X, p. 50-51.

2. Cf. P. Meyer, *Romania*, t. I, p. 204-206.

Nous n'ajoutons rien sur la versification de ce trouvère ; les notes dont nous avons fait précéder chacune de ses pièces suffisent à faire voir quelle variété et quelle richesse de rythmes les poètes de ce temps avaient à leur service, et avec quelle habileté ils savaient manier leur langue.

LA COMPLAINTE DE PARIS EN 1436 ¹

Le *dictié* (v. 34) suivant, où se retrouve l'écho des plaintes des Parisiens contre un des nombreux emprunts forcés dont la ville de Paris fut trop souvent victime au cours de la guerre de Cent ans, provient du ms. 6221 des Nouvelles acquisitions françaises ² (fol. 5 b-6 b) de la Bibliothèque nationale. Les allusions qu'on y rencontre à la triste condition où les Anglais avaient réduit la France (v. 37-56), à la ruine de Paris (v. 269-278) et aussi aux *roy, duc et conte* (v. 93), qui ne sauraient être que le *roi* Charles VII, le *duc* de Bourgogne, Philippe le Bon, et le *comte* de Richemont, connétable de France, semblent bien devoir faire dater cette pièce du milieu de l'année 1436 au moment où, après avoir recouvré Paris pour le roi, le connétable, manquant d'argent, contracta un emprunt qui fut « tres grant et se monta a tres grosse » somme d'argent et d'or, car ilz furent pou a Paris de mesnaisiers qui n'en poiassent pou ou grant ³. »

L'auteur, un certain *Adam*, était prêtre (il nous le dit au v. 282), et même prêtre instruit, puisqu'il se sert pour désigner le nom de Dieu (v. 258) du terme hébraïque *Adonai* (= *Seigneur*), assez rare dans la Vulgate ⁴. Sans renouveler contre la royauté et ses soutiens les menaces d'une complainte antérieure ⁵, il conseille à la France de sortir de sa paresse (v. 64), au roi de se montrer *homme* (v. 249), de ne plus écouter les avis pacifiques de la papauté (v. 250) et de marcher droit à l'ennemi. Il va même jus-

1. [Voir Bibliographie, n° 56].

2. Sur ce ms. (ancien Barrois 523), qui faisait autrefois partie du ms. 275 de Saint-Victor (L. Delisle, *Catalogue des mss. des fonds Libri et Barrois*, p. 254-261), voy. une notice du marquis de Qucux de Saint-Hilaire en tête du t. II des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*.

3. *Journal d'un bourgeois de Paris* (1405-1449), publ. par A. Tuetey (1881), p. 323.

4. *Exode*, VI, 3 ; *Judith*, XVI, 16.

5. Voy. dans Monstrelet (éd. Douët-d'Arcq, t. LXXXI, p. 176-190) une complainte que les anciennes éditions attribuent à l'année 1423.

qu'à dire que le peuple ferait facilement abandon de l'argent prêté s'il était sûr que cet argent servît à quelque chose (v. 225-227) et ne fût pas gaspillé par les grands ¹ (v. 228-237) ou ramassé par les Lombards ² (v. 238-240).

Favorable aux moines et aux réguliers (v. 181-192), hostile aux prélats (v. 193-198), Adam ne ménage point ses éloges à Paris, dont il vante le charme paisible (v. 89-104 et 124-136) autant que l'appareil guerrier (v. 165-168) ³, Paris qui, toujours oublieux, n'aspire qu'à revoir les fêtes et les réjouissances d'antan (v. 198-204). Le poète insiste surtout sur le caractère intellectuel de la ville, ce *puits de science* (v. 105-106), cette *fleur d'étude* (v. 113), cette *semence de science* (v. 137-138), ce rendez-vous des étrangers (v. 147-148), laissant peut-être voir ainsi qu'il appartenait à cette Université de Paris ⁴, dont le rôle fut si important à cette époque. Était-il parisien lui-même? Nous serions assez disposé à le croire si, comme nous le supposons, au v. 222 la forme *pert*, représentant la prononciation d'alors ⁵ et d'aujourd'hui ⁶, tient la place de la forme habituelle *part* ⁷.

La pièce, composée de 288 vers, répartis en 18 strophes, chacune de 16 vers de 5 syllabes rimant *aaa e bbb e ccc e ddd e*, se montre en assez mauvais état dans l'unique ms. qui la renferme. Il nous a donc fallu, pour rétablir le rythme absolument négligé par le copiste, faire d'assez nombreuses corrections et additions, dont quelques-unes ne nous satisfont guère; nous ne les avons adoptées que faute d'en trouver de meilleures.

Ajoutons que le texte était vraisemblablement accompagné

1. Le *Journal d'un bourgeois de Paris* dit (p. 324) que « sans cop frapper... fut la despandu mauvairement grant partie de l'emprunt. »

2. Sur le rôle de ces Lombards, voy. A. Longnon, *Paris pendant la domination anglaise* (1878), p. ix.

3. Le poète, qui est fier d'avoir vu la bataille, c'est-à-dire l'armée de la ville de Paris, fait sans doute ici allusion aux 20.000 hommes qu'en janvier 1383 les Parisiens mobilisèrent pour montrer au roi leur puissance (*Froissart*, éd. de la Soc. de l'Hist. de France, t. XI, p. 77-78).

4. Nous trouvons comme recteur de l'Université de Paris, à la date du 10 octobre 1426, un Adam de Bragelongne, de Sens.

5. Voy. les rimes *ert* et *art* dans Villon (éd. Longnon), p. 8 et 45.

6. Ch. Nisard, *Ét. sur le langage populaire ou patois de Paris* (1872), p. 131.

7. Voy. *contra*, les v. 52-64, 237-239.

d'une notation musicale, qui était aussi l'œuvre d'Adam ; c'est du moins ce qui semble se déduire du v. 285 : *Son mot ensemble*¹.

CY ENSUIT LE LAY EN COMPLAINTE
FAIT POUR LA BONNE VILLE DE PARIS

I. Qui pourroit faire Sanz [riens] meffaire Chose qui plaire A tous peüst, Je croy que Dieux N'a saint es cieulx Qui oncques tieulx Esté eüst. Ma bouche est close, Car je n[e] ose Dire [une] chose Qui despleüst ; Close la tien, Que ne scet rien, Dont gueres bien Dire deüst.	4 8 12 16	Pour ce ay je pris Autre matire. 32 III. Par grant pitié Fay ce dictié, (fol. 5 c) Car despitié, Fust autrement. 36 C'est de [la] France Qui par enfance [Or] se balance Villainnement, 40 [Et] en toute heure Ly queurt on seure ; Dont mon cuer pleure [Tres] tendrement. 44 [C'est] par envie, Que Dieu maudie ! Car est en vie Trop longuement ! 48
II. Au cuer me touche Une repro[u]che, Maiz [or] ma bouche Ne l'ose dire. Se ma bouche œuvre, Et je descœuvre [Ja] aucune œuvre Qui toulte le rire, Je me mettroye En une voye Dont je pourroie Par [trop] grant yre Estre repris De gens de pris :	20 24 28	IV. France la douce [Et] fronce et grouce, Car l'en la gouce En trop de pars ! 52 Ha ! France forte, Grant gent t'a morte, Cellui qui porte Les liepars ! 56 Or peus savoir Que peus avoir ! Ce fait l'avoir

1. *Mot* a ici le sens d'accompagnement musical ; cf. *Dict. de Sainte-Palaye*, t. VII, p. 432^a.

47-48. Car en vie Est tr. l.

Qu'ainsi depars.	60	Doulce com miel,	
Ce est peresse		Nulle soubz ciel	99
Que par destresse		Sy ne te vault ;	(fol. 5 d)
De [ta] tristesse		Tous biens y naissent,	
De dueil ne pars !	64	Et fleurs y croissent,	
V. Paris se deult		Dont s[e] accroissent	
Pour ce qu'on veult		Tuit ly plus hault.	104
Plus que ne seult		De science huys	
Que du sien preste :	68	Es et le puis,	
Par qui tel perte		Dire le puis,	
As sanz deserte,		Qui point ne fault ;	108
Male poverte		Tu es fontaine,	
[Or] jus le mette !	72	Dont vive vaine	
Paris, Paris,		Est toujours plaine	
Tes faulx maris		[Et] sanz default !	112
Ont telz baris		VIII. [O] fleur d'estuide	
Emplis de debte !	76	Qui or [es] vuide	
Desloyauté		Plus qu'on ne cuide	
Par cruauté		Des [biens] ja dix	116
A ta beauté		De ton bon fruit,	
Mis en lasseté !	80	Ce scevent tuit,	
VI. Paris, cité		Et sept et huit	
D'auctorité,		Et neuf et dix ;	120
Prosperité		Plus a cousté	
De toy s'eslongne !	84	Moins a monté	
Cité benigne,		Ta grant bonté.	
C'est trop mal signe,		Estoit jadix,	124
Tu n'es pas digne		Paris doit estre	
Qu'e] on te rongne.	88	[Et] dame et maistre,	
Tant es courtoise		Car c'est terrestre	
Qu[e] il me poise		[Vrais] paradis.	128
Qu[e] on te croise		IX. Paris, par m'ame,	
Pour tel besoigne !	92	Doit estre dame,	
Roy, duc et conte,		Car elle est jame	
A qui ce monte,		[Et] noble et chiere ;	132
C'est a vous honte		Elle est la tour	
Et grant vergoigne !	96	De noble atour,	
VII. Cité sanz fiel,		Ou le pastour	
		Porte baniere ;	136

109. es la f. — 110. Dont la vaine. — 116. jadix.

- | | | | |
|-------------------------|------------|---------------------------|-----|
| Elle est semence | | [Et] bien brullé ! | 176 |
| De [grant] science ; | | | |
| De conscience | | XII. Sire, delay ! | |
| [Elle est] lumiere ; | 140 | Ne clerc ne lay, | |
| C'est sanz ramposne : | | Sy com je l'ay | |
| Dessoubz le trosne | | A l'ueil veū, | 180 |
| N'y a d'aumosne | | Moines n'ermites | |
| [Aus]sy planiere. | 144 | N'en sont pas quittes, | |
| | | Tant de merites | |
| X. Paris au monde | | Aient eū, | 184 |
| N[e] a seconde | | [Car] ces gargates | |
| Ou tant habonde | | Font chieres mates, | |
| [La] gent estrange ; | 148 | Qui [trop] sont plates | |
| Mieudre de toy | | Pour le treū ; | 188 |
| De ferme foy, | | [Et] gorges blanches | |
| Sy com je croy, | | Ne sont pas franchises ; | |
| Ne vit Dieu n'ange. | 152 | [Les] males branches | |
| Tu es la mer | | Leur ont neū. | 192 |
| C'om doit amer, | | | |
| Maint cuer amer | | XIII. Vous, archevesques, | |
| S'y mue et change ; | 156 | Et [vous], evesques, | |
| [Les] autres toutes | | [Vous], qui avecques | |
| Ne sont que goutes : | | Le conseil estes, | 196 |
| Toutes les bouttes | | De vous se plaint | |
| [Ens] en la fange. | 160 | Paris, ou maint | |
| | | Biaux jeus remaint | |
| XI. Cité vaillant, | | Et maintes festes ; | 200 |
| Qu'on va taillant | | S'il vous pleüst, | |
| Et assaillant | | Estre peüst | |
| Du long, du lé, | 164 | Que pas n'eüst | |
| Ta [fort] bataille | (fol. 6 a) | Tant de molestes. | 204 |
| Sy est de taille, | | Or l'en lavez, | |
| C'est voir sanz faille, | | Car, bien savez, | |
| Veū[e] l'é. | 168 | Par luy avés | |
| Mains ont gros meu | | Mittres en testes. | 208 |
| Du jeu du leu | | | |
| Qui le tien jeu | | XIV. De grant pechié | |
| Ont reculé : | 172 | Sont entechié | |
| Cil qui te trouble | | Qui en dechié | |
| Fu[s]t ore en double | | Paris ont mis, | 212 |
| En une estouble | | Bien voy et preuve, | |

139. Et de.

LA COMPLAINTE DE PARIS		349
Car elle est vesve	.	Prises ta terre :
N'elle ne treuve		Victoire avrons,
Nulz [bons] amis.	216	Bien le savons,
Ne luy chausist,		Se tes barons
Maiz luy plaisist		Vuelz bien requerre.
C'om assausist		
Ses ennemis.	220	XVII. Franc roy, aÿ !
Maiz elle pert,		Adonaÿ
A une pert		D'estre traÿ
Il y appert :		Te puist defendre
Tous sont remis.	224	Et te doint cuer
		De getter puer
XV. S'il pourfitast,		Ceulx qui sont seur
Paris quittast		De tousjours prendre
Quanke prestast ;		Sur bonnes villes
Maiz tout reculle,	228	Et croiz et pilles
Chose qu'on donne		Et cens et milles
Ne [ne] foisonne,		A jamez rendre !
Ne mot n'en sonne (fol. [6 b])		Paris a mainte
[Ne] nulz ne nulle ;	232	Char en attainte,
Prest et centisme		Maiz sa [com]plainte
Et taille et disme		Ne vuelz entendre !
En [grant] abisme		
Entasse, amulle ;	236	XVIII. De Paris vueil
De Paris part,		Finer mon fueil,
Et ly Lombart		Car trop me dueil
Troussent leur part		De sa berelle.
Sur mainte mulle.	240	Jadis fu riche ;
		Or est en friche.
XVI. Ha ! roy gentilz,		Je tieng pour nice
Trop es lentilz		[Et] cil et celle
D'estre ententis		Qui en mesdit !
A ceste guerre.	244	Prestre ADAM dit
Gentil syon,		En nouveau dit
Soies lyon,		Rime nouvelle,
Nous t'en prion,		Son mot ensemble :
Pour ton droit querre.	248	Elle en ressemble,
[Si] devien homme ;		Sy com ly semble,
Ne crois puis Romme,		Estre plus belle.
[C'est] sure pomme !		<i>Explicit.</i>

220. Ces. — 222. Au ne. — 224. Que tous s. r. — 236. E. et a. — 265. Sur tes v.

BALLADE

ADRESSÉE A CHARLES VII CONTRE ARTHUR DE RICHEMONT

CONNÉTABLE DE FRANCE ¹

La manuscrit 6221 des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale renferme un grand nombre de poésies d'Eustache Deschamps et d'auteurs des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ². Entre autres pièces encore inédites se trouve ³ une ballade satirique contre Arthur de Richemont qui doit se dater de l'année 1436, époque à laquelle le Connétable, rentré en faveur auprès de Charles VII après la disgrâce de La Trémoïlle, et nommé lieutenant général du roi (8 mars 1436), s'apprêtait avec l'aide de Philippe le Bon à reprendre Paris aux Anglais. Le poète, partisan des anciens favoris évincés de Charles VII, confond dans une haine commune les Anglais, le Connétable et ses compatriotes, les Bretons, pour lesquels il n'a pas d'épithètes trop dures ; adressant sa ballade au roi, il le met en garde contre un trop zélé serviteur qui lui promet déjà la prise de Paris et n'est rien moins que sûr de tenir ses engagements. S'il eût résidé à Paris, il aurait compris que la complicité de ses habitants rendait facile la tâche de Richemont.

La Ballade présente d'autre part une particularité assez caractéristique. L'auteur, familier avec le style et les héros de l'épopée, a voulu donner à son œuvre la physionomie d'une pièce écrite en ce jargon spécial que le moyen âge prête aux Anglais quand ils s'expriment en français. Pour cela il a supprimé, surtout à la rime, presque toutes les finales féminines et a changé le genre de quelques substantifs. Sous ce léger maquillage on reconnaît bien vite la rédaction primitive conçue et écrite en pur français ; les

1. [Voir Bibliographie. n^o 63].

2. Voyez *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, t. II, p. xvii-xliv, t. X, p. ii-iii et t. XI, p. 106-107.

3. Fol. 35 a-b.

corrections insignifiantes qu'on aurait à faire subir aux vers pour les remettre en leur état premier ne laisseraient rien subsister du travestissement.

A signaler le vers du refrain *Ne fust le chat qui menga sa courone*, servant à désigner, comme le ferait notre expression proverbiale actuelle, *C'est le chat*, un obstacle imprévu à la réalisation d'un projet. L'auteur dans chacun des couplets a joué sur les différents sens du mot *courone* (sorte de pain, tonsure, etc.).

BALADE

- 1 Puis que Brutus fu prince de Bretaing,
Tousjours Bretons ont vescu brutalement,
Et ont tant fait que chascun les desdaing
En tous païs et hait mortelement,
Synon Anglois, qui especialement
- 6 Les honneurent come leurs bons amis !
Jean de Montfort tresgrant paine y a mis
Tout son vivant, sanz en faillir journé ;
Et ont encor grant esperance et bon
Du roy Artus qui revendra d'armé,
- 11 Ne fust le chat qui menga son couron.

- 12 Breton si est poignant come un yraing,
Quant il se voit au dessus realment ;
Maiz quant il voit qu'il n'y a qui le craing,
Il obeïst a tous reverenment.
Et quant il faut besoignier loyamment,
- 17 Chascun scet bien qu'il n'y est pas commis :
« Foi de Breton, ce n'est pas compromis ! »
Ce dient ceulx qui l'ont bien esprouvé.
Se je dy mal, Jhesus le me pardon !
Car en Breton feust verité trouvé,
- 22 Ne fust le chat qui menga son couron.

- 23 En Picardy, en Haynau, en Espaing,
Ne trouverés, se mon livre ne ment,
Qui de vanter doye porter l'ensaing
Devant Bretons, tant le font plainement !
Quant est d'emblor et pillier nectement,

17. qui ny — 22. fut.

28 Ilz ont prescrit, pour ce leur est permis.
De chycaneurs autant que de formis
En trouverés par trestout cest contré :
Olivier pil, et Hervy sy raençon ;
Quant est d'Alain, il fust cler c'est anné,
33 Ne fust le chat qui menga son couron.

Prince, Artus vient vers vous a grant alé
Pour vous servir, et est ung bon person ;
Voulentiers deist : « Paris, ville gaigné ! »
37 Ne fust le chat qui menga son couron.

32, 33 et 37. fut — 34. a *mq.*

NOTE COMPLÉMENTAIRE

P. 1. Sur la question, voir H. Guy, *Essai sur Adan de le Hale*, Paris, 1898, p. 394.

P. 5, n. 2. Ce sont les vers 578-80 de l'édition E. Langlois (*Classiques français du moyen âge*).

P. 5, n. 7. Voir ci-dessous, p. 238 ss.

P. 6, n. 6. *L'Art de dictier*, d'Eustache Deschamps, se trouve au t. VII, p. 266, de l'édition G. Raynaud (*Société des anciens textes français*).

P. 13, n. 1. Lire : p. 2.

P. 21. On remarquera que cet article eût été mieux à sa place parmi les textes, comme celui qui est consacré au Clerc de Voudoi eût été mieux parmi les dissertations.

P. 21, n. 5. G. Raynaud a préparé une édition de ce texte, qui verra le jour. C'est pourquoi l'article en question ne figure pas dans le présent recueil.

P. 98, n. 1. Voir ci-dessus, p. 76.

— n. 2. Voir ci-dessus, p. 81, n. 1.

— n. 5. Voir ci-dessus, p. 79.

P. 99, n. 3. Voir ci-dessus, p. 82-3.

P. 101, n. 1. Voir ci-dessus, p. 85.

— n. 3 et 4. Voir ci-dessus, p. 87.

P. 108, n. 6, et p. 117-8. Voir P. Meyer, *Les plus anciens lapidaires français* (*Romania*, t. XXXVIII, 1909, p. 44, 254, 481).

P. 112, n. 1. Une édition du *Bestiaire* de Philippe, due à M. Walberg, a paru en 1900. — Voir, outre l'article signalé de Mann, ce que ce critique a écrit dans le t. IX d'*Anglia*, p. 391 et p. 447. Cf. Ch.-V. Langlois, *La connaissance de la nature et du monde au moyen âge*, p. 1 ss.

P. 112, n. 2. Voir du *Bestiaire* de Guillaume l'édition Reinsch, parue en 1890 (*Altfranzösische Bibliothek*).

P. 112, n. 4. Voir aussi Mann (*Französische Studien*, t. VI, fasc. 2).

P. 116, n. 2. Voir aussi Saint-Lager, *Recherches sur les anciens herbaria*, Paris, 1886.

P. 154, n. 2. Voir ci-dessous, p. 222.

P. 162, n. 1. Voir au *Tableau chronologique* de cet ouvrage.

P. 164, n. 1 et p. 168, n. 2. *Die Lieder des Castellans von Coucy*, p. p. Fath, Heidelberg, 1884.

P. 169. Sur la question des rapports du conte de Marguerite avec celui de Bandello, voir E. Lorenz, *Die Kastellanin von Vergi in der Literatur...*, Halle

1909, p. 68, et A. L. Stiefel (*Zeitschrift für franz. Sprache*, t. XXXVI, 1910, p. 103. Cf. *Zeitschrift*, t. XXXVIII, 1911, p. 278.

P. 170. Une nouvelle édition du *Châtelain de Coucy*, laissée presque achevée par J. E. Matzke, sera publiée pour la Société des anciens textes français (voir le *Bulletin* de la Société, 1910, p. 62 ss.).

P. 175, n. 8. Lire : p. 180.

P. 210, n. 1. Voir Bibliographie, n° 24.

P. 210. Autre édition de la *Chastelaine de Saint-Gille* par Schultz-Gora, sous le titre *Zwei altfr. Dichtungen*, 2^e édit., 1912.

P. 214, n. 2. Nouvelle édition du *Jeu Saint-Nicolas* par Manz, Erlangen, 1904 (Cf. A. Schulze, dans *Zeitschrift für rom. Phil.*, t. XXX, 1906, p. 102, et Guesnon dans le *Moyen Age*, t. XII, 1908, p. 67).

P. 223, n. 1. Voir Bibliographie, n° 4.

P. 224, n° VIII. Nouvelle édition par C. Zipperling, Halle, 1912.

— n° X. Nouvelle édition par De Boer, Amsterdam, 1911.

P. 225, n° XXIV. Voir Bibliographie, n° 48.

P. 227, n° XXXV. Autre édition par Tobler, Leipzig, 1895.

— n° XXXVI. Une nouvelle édition, par M. A. Hilka, est pour paraître dans les *Classiques français du moyen âge*.

P. 228, n° XL. Nouvelle édition par Oulmont, *Les débats du clerc et du chevalier*, Paris, 1911 (Cf. *Romania*, t. XLI, 1912, p. 136).

P. 238, n. 1. Voir ci-dessus, p. 1.

P. 253, n. 72. Voir ci-dessous, p. 257.

P. 255, n. 2. Éditions nouvelles de ces œuvres par Chichmaref, Paris, 1909, et par Hoepffner (*Société des anciens textes français*).

P. 259, n. 1. Les deux volumes ont paru.

P. 270, n. 7. Voir Bibliographie, n° 60.

P. 277. Pour ce qui concerne la vie de Jean Bodel et la date des *Congès*, voir H. Guy, *Essai sur Adan de le Hale*, Paris, 1898, p. 549; A. Guesnon (*Moyen Age*, 1900, p. 165; 1902, p. 139). Pour ces mêmes questions et les autres relatives à son œuvre, voir O. Rohnström, *Étude sur Jehan Bodel*, Upsal, 1900.

P. 278, n. 3. Voir Guy, *ouvr. cité*, p. 257, et Guesnon (*Mélanges Wilmotte*, p. 729).

P. 278, n. 4. Cf. ci-dessus, note complém. à la p. 214, n. 2.

P. 279. Sur Jean Bodel, voir Bédier, *Les fabliaux*, p. 440.

P. 279, n. 5. Voir *Recueil général des fabliaux*, t. V, p. 184 et 358.

P. 280-1. Sur le *Registre*, voir A. Guesnon (*Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, 4^e série, t. XXVII, 1899, p. 464). Cf. *Romania*, t. XXIX (1910), p. 145.

P. 283. Sur Baude Fastoul, voir Guesnon (*Mélanges Wilmotte*, p. 726).

P. 283, n. 2. Voir ci-dessous, p. 322.

P. 295. Sur la question de versification, voir Naetebus, *Die nichtlyrischen Strophenformen*, Leipzig, 1891, p. 106, l'édition Wulff-Walberg, et A. Bernhardt, *Die altfranz. Helinandstrophe*, dissert. de Münster, 1912 (cf. *Romania*, t. XLI, 1912, p. 420).

P. 295. Les *Vers de la mort* ont été publiés par Fr. Wulff et Em. Walberg (*Société des anciens textes français*).

P. 295. Corrections aux *Congés* de Baude par Guesnon (*Mélanges Wilmotte*, p. 749).

P. 296. *Dit* de Jean le Rigolé. Voir ci-dessus, p. 203.

— *Complainte d'amour*. Cf. édit. Suchier (*Société des anciens textes français*), t. II, p. 233.

P. 297. *Li romans de carité* et *Miserere* ont été publiés par Van Hamel. (*Bibliothèque de l'École des hautes études*, 1885, fasc. 61-2). Cf. Ch.-V. Langlois, *La vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps*, Paris, 1908, p. 113.

P. 297. Sur le *Dit du cors*, voir *Romania*, t. XXV (1896), p. 418, et t. XL (1911), p. 566 ; et Louise Dudley, *The egyptian elements in the legend of the body and soul* (*Bryn Mawr College monograph*, VIII).

P. 315. Sur Jean Bretel, voir Guy, *ouvr. cité*, p. 38.

P. 317, n. 4. Voir ci-dessus, p. 300.

P. 321, n. 1. Publiée par Jeanroy et Guy, *Chansons et dits artésiens* (*Bibliothèque des Universités du Midi*), p. 33.

P. 321, n. 2. Voir ci-dessus, note complémentaire à la p. 280.

P. 334, n. 1. Cf. G. Raynaud, *Bibliographie des chansonniers français*, t. I, p. 201.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	V
NOTICE BIOGRAPHIQUE	VII
BIBLIOGRAPHIE des travaux originaux de G. Raynaud	XV

Première Partie.

DISSERTATIONS ET TEXTES DIVERS

1^o Dissertations.

La mesnie Hellequin. — Le poème perdu du <i>comte Hennequin</i> . — Quelques mots sur Arlequin	1
Le jeu de la briche ou la briche-musard.	18
Deux nouvelles rédactions françaises de la légende des <i>Danseurs maudits</i>	21
Rigot ; a tire larigot = a tire le rigot	28

2^o Textes.

Chartes françaises du Ponthieu	31
Le miracle de Sardenai.	74
Poème moralisé sur les propriétés des choses	108

Deuxième Partie.

LITTÉRATURE NARRATIVE

1^o Dissertations.

La <i>Chastelaine de Vergi</i>	153
Un nouveau manuscrit du <i>Petit Jean de Saintré</i>	174

2^o Textes.

Le dit de Jean le Rigolé	203
Le <i>Ju de le capete Martinet</i>	207
<i>Des avocas, De la jument au deable, De Luque la maudite</i> , trois dits tirés d'un nouveau manuscrit de fableaux	222
Le clerc de Voudoi	244
Nouvelle charte de la <i>Pais aus Englois</i>	246
Un nouveau <i>Dit des femmes</i>	248
Le dit du <i>Cheval à vendre</i> publié d'après un manuscrit du château de Chantilly	250

Le dit du <i>Hardi cheval</i>	255
Le dit des <i>Outils de l'hôtel</i>	257
Une nouvelle version du fabliau de <i>La nonnette</i>	268

Troisième Partie.

LITTÉRATURE LYRIQUE

Deux <i>Jeux-partis</i> inédits d'Adam de la Halle	273
Les <i>Congés</i> de Jean Bodel	277
Les <i>Chansons</i> de Jean Bretel	325
Jean Moniot de Paris, trouvère du XIII ^e siècle	332
La Complainte de Paris en 1436.	344
Ballade adressée à Charles VII contre Arthur de Richemont, connétable de France	350
NOTE COMPLÉMENTAIRE.	353

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

PAR J. GILLIERON ET E. EDMONT

35 livraisons in-fol. de chacune 30 cartes 875 fr.

Des mêmes auteurs :

TABLE DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Grand in-8 de viii-349 pages 35 fr.

Voici, en attendant des suppléments possibles, une table copieuse et détaillée qui termine cet ouvrage : « Elle rendra plus facile et plus fructueuse l'utilisation d'UNE ŒUVRE DONT LA SCIENCE FRANÇAISE PEUT LÉGITIMEMENT S'ENORGUEILLIR » (*Romania*, 1910). Rappelons l'opinion de quelques auteurs savants sur « cet immense ouvrage », comme l'appelait justement GASTON PARIS :

« Une fois achevé, il rendra les plus grands services à la science. »

ADOLF TOBLER (*Deutsche Literaturzeitung*).

« Lorsque l'ouvrage sera achevé, nous serons en possession d'un incomparable recueil de matériaux pour toute espèce de recherches linguistiques. Les auteurs ont érigé un monument d'ère perennius. »

MEYER-LUDKE (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*).

« L'immense trésor que l'Atlas présente abondamment occupera pendant de longues années de nombreux savants qui assimileront, utiliseront et mettront en ordre ses résultats. C'est pourquoi je rappelle de toutes mes forces, l'importance considérable de l'Atlas linguistique, non-seulement en ce qui touche la Linguistique, la Grammaire, la Lexicologie et la Philologie, mais encore en ce qui concerne l'Archéologie et l'histoire de la Civilisation. »

WENDELIN FOERSTER (*Zeitschrift für Romanische Philologie*).

« L'Atlas économise le temps du savant. N'est-ce rien que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le bulletin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. »

A. THOMAS (*Journal des Savants*).

CARTES MUTES DE L'ATLAS LINGUISTIQUE

PRÉPARÉES POUR L'ÉTUDE PHILOGIQUE ET LINGUISTIQUE DES MOTS

Petit format, la carte : 0 fr. 15

Par 25 : 3 fr.

Par 50 : 5 fr.

Par 100 et au-dessus : 8 fr.

Grand format, la carte : 0 fr. 30

Par 25 : 6 fr.

Par 50 : 10 fr.

Par 100 et au-dessus : 16 fr.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN ÂGE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE Mario ROQUES

Volumes parus :

La Chastelaine de Vergi, poème du xiii^e siècle, éd. par Gaston RAYNAUD, deuxième édition, revue par Lucien FOULLET. — Un volume in-8° de vii-35 pages. 0 fr. 80

François Villon, Œuvres, éd. par UN ANCIEN ARCHIVISTE (Auguste LONGNON). — Un volume in-8° de xvi-124 pages. 2 fr.

Courtois d'Arras, jeu du xiii^e siècle, édit. par Edmond FARAL. — Un volume in-8° de vi-34 pages. 0 fr. 80

La Vie de Saint Alexis, poème du xi^e siècle, texte critique de Gaston PARIS. — Un volume in-8° de vi-50 pages. 1 fr. 50

Le Garçon et l'Aveugle, jeu du xiii^e siècle, édit. par Mario ROQUES. — Un volume in-8° de vi-18 pages. 0 fr. 50

ADAM LE BOSSU, trouvère artoisien du xiii^e siècle. **Le Jeu de la Feuillee**, édit. par ERNEST LANGLOIS. — Un volume in-8° de xiv-76 pages. 2 fr.

Les Chansons de Colin Muset, édit. par Joseph BÉRON, avec transcription des mélodies, par J.-B. BECK. — Un volume in-8° de xii-44 pages. 1 fr. 50

Huon le Roi, Le Vrai Palefroi, avec deux versions de *La Male Honte*, par **Huon de Cambrai**, et par **Gaillaume**, fabliaux du xiii^e siècle, édit. par Arthur LANGRONS. — Un volume in-8° de xv-68 pages. 1 fr. 75

- BÉDIER (J.). *Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, 1908-1912, 4 vol. in-8. 32 fr.
Grand prix Gobert à l'Académie française.
- FARAL (Edmond). *Les Jongleurs en France au moyen âge*, 1910, fort vol. in-8 raisin de x-339 pages. 7 fr. 50
Couronné par l'Académie française.
- *Mimes français du XIII^e siècle*, contribution à l'histoire du théâtre comique au moyen âge, 1910, in-8, de xv-130 pages. 5 fr.
- PARIS (Gaston). *Mélanges linguistiques*. I. *Latin vulgaire et langues romanes*. — Romania. — L'appendix Probi. — Version latine de l'Heptaténue. — L'alération romane du C latin. — La dissimilation consonantique dans les langues romanes. — II. *Langue française*. — Grammaire historique de la langue française. — Histoire de la langue. — Phonétique : O fermé. — Français R = D. — La vie des mots. — Les plus anciens mots d'emprunt. — Dictionnaire de la langue française. — La grammaire et l'orthographe. — Les parlers de France. — III. *Notes étymologiques* : Abrier, abri. — Accouter; fratas. — Andain. — Avoir son olivier courant. — Bascauda. — Boute en courroie. — Choïsel. — Dehè. — Diner. — Faite. — Ficatum en roman. — Guei-apens. — A. Fr. lais. — Navrer. — Nuptias. — Poulie. — Trouver. — Vapidas « Fade », etc., etc., etc. — Appendice : De l'histoire de l'orthographe française. — Index des auteurs et des textes cités. — Index des mots. (Ces index forment 50 pages : ce chiffre donne un aperçu de l'importance de l'ouvrage et des matières étudiées). 1906-1909, in-8, 800 pages. 25 fr.
- *Mélanges de littérature française du moyen âge*, publiés par MARIO ROQUES. Première partie : *La Littérature française au moyen âge. L'Épopée. Le Roman*, 1910, fort vol. in-8, 336 pages. 12 fr.
- Deuxième partie : *L'Histoire. La Poésie lyrique. La Littérature du XV^e siècle*. 12 fr.
- RAYNAUD (Gaston). *Voyage de Charles-Quint par la France*, poème historique de René Macé, 1879, in-8. 3 fr.
- *Le chansonnier Clairambault de la Bibliothèque nationale*, 1879, in-8. 2 fr.
- *Les chansons de Jean Brelet*, 1880, in-8. 2 fr. 50
- *Inventory des manuscrits italiens de la Bibliothèque nationale qui ne figurent pas dans le catalogue de Mansard*, 1882, in-8. 5 fr.
- *Catalogue des manuscrits anglais de la Bibliothèque nationale*, 1884, in-8. 2 fr.
- *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e et XIV^e siècles*, comprenant la description de tous les manuscrits, la table des chansons classées par ordre alphabétique de rimes et la liste des trouvères, 1884, 2 vol. in-8. 15 fr.
- *Recueil de motets français des XII^e et XIII^e siècles*, publiés d'après les manuscrits, avec introduction et notes ; suivis d'une étude sur la musique au temps de saint Louis, par H. Lavoix fils, 1887 et 1884, 2 vol. in-8. 18 fr.

Romania. Dirigé par MARIO ROQUES. Un an, 20 fr. ; Départements, U. P. 32 fr.

Revue Celtique. Dirigée par J. LOTH, prof. au Collège de France. Un an : 20 fr. ; Départements, U. P. 22 fr.

Recueil de Travaux, relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. Dirigé par G. MASPERO, de l'Institut. Chaque volume (4 fascicules), 30 fr. Départements, U. P. 32 fr.

Le Moyen-Âge. Dirigé par A. MARIIGNAN, M. PROU, de l'Institut, professeur à l'École des Chartes et WILMOTTE. Un an : 15 fr. ; Départements, U. P. 17 fr.

Revue des Bibliothèques. Dirigée par E. CHATELAIN, de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris et L. DOREZ, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Un an : 15 fr. ; Départements, U. P. 17 fr.

Revue de Philologie Française et de Littérature. Dirigée par Léon CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon. Un an : 15 fr. ; Départements, U. P. 16 fr.

Revue internationale de l'Enseignement supérieur. Mensuelle, 24 fr.

Bulletin mensuel des récentes Publications françaises (Bibliothèque nationale), 1,200 pages par an. Nouvelle série méthodique. Un an : 10 fr. ; U. P. 12 fr.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07478 2361

FOUND

JUN 16 1933

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY



